Chang-rae Lee

Les vulnérables



Éditions de l'Olivier

CHANG-RAE LEE

Les vulnérables

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marc Amfreville

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

OceanofPDF.com

Du même auteur

Les Sombres Feux du passé
Éditions de l'Olivier, 2001
Points n° P1037

Langue natale
Éditions de l'Olivier, 2003

Le Ciel de Long Island
Éditions de l'Olivier, 2006

OceanofPDF.com

L’édition originale de cet ouvrage a paru
chez Riverhead en 2010,
sous le titre : *The Surrendered.*

ISBN 978-2-82360-178-7

© Chang-Rae Lee, 2010.

© Éditions de l’Olivier pour l’édition en langue française, 2013.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

OceanofPDF.com

Pour Eunei

OceanofPDF.com

1

Corée, 1950

Le voyage touchait à sa fin.

La nuit était inhabituellement glaciale, le vent décuplé par la vitesse du train qui filait vers le sud à travers la vallée assombrie. La couverture en coton que June avait volée était assez grande pour l'étendre comme une bâche et en même temps les envelopper tous les trois, son petit frère, sa petite sœur et elle-même, mais elle était usée jusqu'à la corde, et quand le train accélérait brusquement, le vent les transperçait. La nuit précédente, ils s'en étaient débrouillés, mais là, ils voyageaient sur le toit du wagon faute de places libres à l'intérieur, même si on comptait plus de douze voitures. Une massive cohorte de réfugiés avait pris le train d'assaut à la dernière gare, et le temps que les jumeaux aillent se soulager le long de la voie, ils avaient perdu leurs places ; il leur avait fallu gravir l'échelle rouillée qui pendait entre les wagons, June forcée de courir sur une cinquantaine de mètres jusqu'à ce que son frère ait réussi à monter assez haut pour sauter à son tour et prendre pied sur le dernier barreau.

Il y avait un peu plus de vingt personnes sur chaque voiture, des groupes qui rassemblaient familles et voisins, pour la plupart des femmes, des vieux et des marmots, et puis une ou deux grappes humaines semblables à la leur, composées d'enfants qui voyageaient seuls. June avait onze ans, Hee-Soo et Ji-Young venaient d'en avoir sept. Ils étaient faux jumeaux, mais ils se ressemblaient autant que le pourraient jamais un frère et une sœur : seules leurs coupes de cheveux permettaient de les distinguer. June savait qu'ils auraient pu attendre le passage d'un autre train avec des places libres, mais il ne faisait pas encore froid quand ils s'étaient arrêtés juste avant la tombée du jour, et elle décida qu'il valait mieux poursuivre leur

chemin tant que c'était encore possible. Il était toujours plus sûr de continuer à avancer plutôt que de s'attarder quelque part. Plusieurs soldats dépenaillés buvaient et jouaient aux cartes près de la guérite de la gare, mais leur présence ne présageait rien de bon, même pour une fille de onze ans. De plus, elle était grande pour son âge, et elle craignait les soldats et tous les vagabonds. Ils se trouvaient maintenant à environ deux cents kilomètres au sud de Séoul, bien au-delà de Chongju, et June pensait qu'ils devraient poursuivre leur route jusqu'à Pusan, plus au sud encore, où vivait la famille de son oncle, même si elle ignorait s'ils avaient fui, ou même s'ils étaient toujours en vie.

En pente douce, le train prit un peu de vitesse et June passa un bras autour des jumeaux, les serrant fort l'un contre l'autre. Aussi aplatis que possible entre les arêtes métalliques du toit, ils se tenaient à l'avant du wagon, et ils subissaient donc de plein fouet les assauts du vent. Ils pouvaient s'estimer heureux d'avoir une couverture, la plupart des réfugiés n'en avaient pas. Il était trop tôt pour dormir, mais il faisait froid, et il valait mieux que les jumeaux ne dépensent pas trop d'énergie, d'autant plus qu'ils n'avaient avalé que quelques biscuits secs aux premières heures du matin. June, elle, n'avait rien pris du tout. La veille, ils avaient bien mangé, parce que June avait trouvé sous un petit pont une ration de boîtes de conserve abandonnée par un GI, une petite tablette de chocolat, et un paquet de biscuits secs. Les deux petits étaient si affamés qu'ils s'étaient jetés sans attendre sur le chocolat pendant que June cognait les boîtes de conserve contre un rocher pour les ouvrir. Elle s'était fait une coupure au doigt et du sang avait coulé sur leur pitance, mais ils avaient néanmoins tout dévoré sans hésiter : deux boîtes de bœuf en daube et une de sardines à la sauce tomate, dont ils avaient léché le fond chacun son tour, avec grand soin, aussi adroits que des chats. Elle les avait forcés à garder les biscuits secs pour plus tard. Ils étaient seuls sur la route depuis que leur mère et leur sœur aînée avaient été tuées deux semaines auparavant, restant d'abord auprès de ceux qui venaient de la même ville, mais se mêlant ensuite au flot ininterrompu des réfugiés qui marchaient vers le sud le long des routes et des berges surélevées des rivières. En d'autres circonstances, le voyage aurait pu être agréable, à travers ces collines qui viraient aux couleurs de la citrouille, du foin et de la grenade, sous un ciel immense et limpide. Maintenant, où que leurs yeux se posent, ils découvraient des arbres qu'on

avait abattus pour se chauffer, et une lumière légèrement voilée et oppressante qui venait se réfléchir sur les pentes dénudées. C'étaient autrefois des champs de pommes de terre et de choux, et des terrasses aménagées en rizières, mais tous les plants avaient été arrachés et les terres abandonnées durant les premiers mois de la guerre. Les fermes, si les bombes ne les avaient pas réduites à des tas de décombres, étaient alternativement occupées par les deux camps au cours des mouvements de retraite et d'avancée, puis par des réfugiés de passage, dans la même situation qu'eux. Peu importait que les paysans y soient encore.

Quelques jours plus tôt, June et les jumeaux avaient passé la nuit dans une maison d'à peine vingt mètres carrés avec une trentaine d'autres réfugiés, sans compter le vieux fermier et sa femme qui dormaient dans un coin, tout près d'un coffre cadenassé contenant tout ce qui leur appartenait. Il pleuvait dru ce jour-là ; quelqu'un remarqua ce qui ressemblait à une maison au pied de la colline, et plusieurs réfugiés se mirent à courir pour s'y abriter, puis d'autres, et bientôt quelques dizaines. La bicoque était assez reculée de la route, et ils avaient tous les trois couru très vite pour l'atteindre parmi les premiers. Le fermier avait bien essayé de la dissimuler sous un treillis de branchages et de roseaux improvisé, puis il s'était planté devant, brandissant une fourche, mais, voyant que c'était inutile, il avait baissé la garde. La loi du nombre jouait même en faveur des faibles et des démunis. Le flot humain s'était rué à l'intérieur jusqu'à emplir le petit espace ; les laissés-pour-compte durent rebrousser chemin et poursuivre leur marche sous la pluie battante.

Tout ce que le fermier et sa femme pouvaient faire, c'était s'assurer qu'il leur restait de la place pour la nuit. Ils se montrèrent assez rusés pour partager un peu de leur nourriture dans l'espoir qu'on ne leur prendrait pas tout le reste. Sans qu'on le lui ait demandé, la femme se pressa de préparer une marmite de bouillie d'orge, et chacun eut droit à une demi-tasse ; tous trois durent se partager le contenu d'une timbale en fer-blanc, et June supplia la fermière de la remplir à ras bord, ce qu'elle fit. Ils burent chacun leur tour, serrés les uns contre les autres au milieu de cette horde où tous étaient assis en tailleur, les genoux coincés contre ceux des voisins. Seuls les plus petits enfants pouvaient se rouler en boule ou s'allonger. Tous ruisselaient encore de pluie, et la puanteur de tous ces corps mouillés et sales dans cet espace réduit était indescriptible ; l'atmosphère confinée et

humide devint vite rance et irrespirable, et quelqu'un demanda bientôt à June d'ouvrir la fenêtre juste au-dessus d'eux. Après leur repas sommaire, elle prit un peigne en écaille qu'elle tenait de leur mère et entreprit de peigner les deux petits. Avant que la pluie ait commencé à tomber ce matin-là, elle avait remarqué que leurs cheveux étaient striés de blanc et elle entreprit de les débarrasser des colonies de poux qui s'y accrochaient. Elle les jeta par la fenêtre. La tâche était vaine, bien sûr, parce qu'elle n'avait pas de ce savon spécial qui élimine les lentes. Les parasites continueraient donc de se multiplier, sans parler du fait que les tignasses voisines étaient également infestées. Toutefois, depuis la disparition de sa mère et de sa sœur aînée, c'était à elle qu'incombait le soin des jumeaux, elle devait les garder en bonne santé, et donc, dès que l'occasion se présentait, June les débarbouillait, leur frottait les dents et les gencives avec des feuilles de menthe, leur donnait à manger ce qu'elle trouvait ou qu'elle réussissait à marchander, leur cédant tout ce qu'elle pouvait leur laisser sans risquer de trop s'affaiblir.

Depuis toujours dévouée et responsable, et parce qu'elle était la plus proche des jumeaux par l'âge, elle s'était occupée d'eux depuis leur naissance. Il se trouve que son frère et sa sœur aînés étaient aussi jumeaux, si bien que leur famille paraissait composée de trois enfants, plutôt que de cinq, et June était toujours tenue un peu à l'écart des jeux qui unissaient naturellement les quatre autres deux par deux. Ce système d'attraction réciproque lui avait d'abord semblé injuste, mais son caractère indépendant s'en était vite trouvé bien, ce que son père, un homme doux et attentionné, avait parfaitement perçu. Dans leur ville, il était un instituteur respecté, et il lui répétait souvent qu'elle pouvait puiser une grande force dans son individualité, qu'elle devrait apprendre à s'en réjouir. Des années plus tard, elle verrait dans ces paroles une ironie du sort quand il serait faussement accusé d'être communiste et dénoncé aux premiers jours du terrible désastre de la guerre.

Elle peigna ensuite ses cheveux courts et s'aperçut qu'ils fourmillaient aussi de poux ; la petite Hee-Soo lui proposa de l'aider et elle accepta. Plusieurs hommes allumèrent des cigarettes et d'autres se mirent à palabrer. D'abord, les conversations tournèrent autour des rumeurs concernant les différents mouvements des forces en présence : les Américains poursuivaient rapidement leur avancée, et les Nord-Coréens battaient en

retraite dans le plus grand désordre, à ce qu'on racontait. On discuta ensuite des meilleurs camps de réfugiés, des parents, enfants, cousins perdus, mais très vite on se remit à parler de la pluie, des tendances de la météo, des poires et des kakis qui devaient être mûrs maintenant (s'il restait le moindre fruit sur les arbres, le moindre arbre dans les vergers), des remèdes les plus efficaces pour leurs douleurs diverses – autant de conversations banales et joyeuses capables de tenir un instant à distance l'ahurissante réalité d'un monde totalement anéanti.

Mais ensuite, un homme se leva et entreprit de reprocher aux autres leurs préoccupations triviales. Il devait avoir une petite trentaine d'années, ce qui paraissait étrange, parce que tout homme de cet âge aurait normalement dû avoir été enrôlé dans l'armée. Il s'exprimait avec fougue et émotion, et à son accent et son vocabulaire, on comprenait tout de suite que c'était un homme instruit. Cela leur était-il égal qu'on commette chaque jour des atrocités, dans chaque ville et chaque village de la vallée ? Cela leur indifférait-il d'être arrêtés non seulement par les soldats des deux camps mais par leurs propres frères ? Il parla de l'anarchie galopante qui sévissait dans tout le pays, des viols, des mutilations et des exécutions sommaires. Un vieillard aux cheveux blancs assis à côté de June rétorqua sèchement que ces accusations étaient injustes : que pouvaient faire à tout cela des gens aussi démunis qu'eux ? C'était suffisamment dur comme ça de ne pas s'effondrer, de survivre, tout simplement.

« La guerre a apporté des vagues et des vagues de sang, poursuivit le vieillard. Et elles ont tout englouti.

– C'est vrai », répondit l'autre. Il s'était tourné complètement pour s'adresser à son interlocuteur, et June s'aperçut que l'une de ses paupières, à demi enfoncée dans son orbite, restait obstinément fermée. Son autre œil était grand ouvert mais décentré et couvert d'un voile gris.

« Mais cela ne veut pas dire qu'il nous faille aussi vite renoncer à toute humanité. Ni que nous devions être indifférents. Hier, au bord de la route, il y avait une vieille femme couchée sur le flanc. Je n'y vois pas grand-chose mais, manifestement, elle souffrait beaucoup. Certains d'entre vous sont sans doute passés devant elle, n'est-ce pas ? » Il semblait s'adresser à June en particulier, mais elle n'en était pas sûre. De fait, elle se souvenait de la vieille femme. Elle faisait peine à voir. Elle s'était souillée devant et derrière et elle ahanait désespérément, comme si elle avait une pomme

sauvage coincée dans la gorge. Difficile de savoir ce qui précisément la faisait souffrir, mais elle avait le teint livide. Personne à ses côtés, ni famille, ni biens, pas même un sac, rien que les vêtements qu'elle portait, comme si elle avait été transportée par magie jusqu'au bord de cette route depuis une contrée lointaine. Elle ne portait pas de sandales non plus, et la plante de ses pieds nus paraissait pâle et lisse, comme si on venait juste de la déchausser. La curiosité en éveil, Ji-Young ralentit le pas en s'approchant, mais ils n'avaient rien, absolument rien, à lui donner, et June avait tiré son frère et sa sœur par la main pour les faire avancer plus vite.

« Quand ma mère et moi nous sommes arrêtés, tout ce que cette femme nous a demandé, c'était quelque chose à boire. Cinq, six gouttes d'eau. Rien d'autre. Elle savait qu'elle allait mourir : quelle horreur cela avait dû être pour elle de voir que personne ne lui accordait la moindre attention alors qu'elle réclamait si peu. Pourtant des centaines de gens avaient déjà dû passer devant elle quand nous avons fait cette halte.

– La Sainte Vierge et Jésus sont parmi nous », marmonna quelqu'un depuis l'autre bout de la pièce. On entendit quelques petits rires épars. L'homme tourna la tête, son œil unique écarquillé, en direction de cette voix.

« Je vous parle de décence. D'une chose aussi élémentaire. Nous n'avons pu lui offrir que le plus infime des soulagements. Elle est morte peu après, mais, mon Dieu, elle était seule, effrayée et dans le malheur. Qui ici pourrait souhaiter connaître une fin pareille ?

– Alors, tu l'as ressuscitée ? »

Nouveaux éclats de rire, cette fois francs et sonores. L'homme s'apprêtait à réagir, mais sa mère le tira vivement par la manche pour qu'il se rasseye, il s'exécuta et se tut. Son œil valide était maintenant à demi clos, sa tête et son cou frémissaient légèrement, comme sous l'effet d'une très légère crise cardiaque. Les bavardages reprirent et, quelques minutes plus tard, on aurait dit que l'homme ne s'était jamais levé pour prendre la parole. L'épisode était déjà oublié. Tous étaient chroniquement épuisés et affamés : quand ils s'arrêtaient et trouvaient un abri, le temps semblait s'accélérer de façon paradoxale, et ces instants de repos ne leur paraissaient jamais assez longs, jamais suffisants. Leurs corps étaient prêts à se laisser aller mais dans leurs mémoires défilaient des images qu'ils n'auraient pas voulu voir. Hee-Soo et Ji-Young étaient recroquevillés contre June, leur poids lui était

presque insupportable sur ses genoux. Or le sol en terre battue était humide et glacial, et elle craignait qu'ils ne prennent froid, et ceux qui tombaient malades sur la route, elle le savait, voyaient leur état empirer peu à peu, ils s'affaiblissaient, et souvent ils disparaissaient. Elle leur tapotait doucement le dos sur un rythme lent, murmurant *cha-jahng*, *cha-jahng*, comme leur mère quand ils avaient fait un cauchemar ou qu'ils ne trouvaient pas le sommeil. L'homme et sa mère étaient assis dos à dos, comme beaucoup d'autres qui tentaient de dormir, et June se demanda s'il avait toujours été dans cet état où s'il avait été blessé aux yeux récemment, depuis le début de la guerre.

Le reste de la nuit se déroula sans incident. C'était une torture de devoir dormir assis, les gens y étaient néanmoins habitués et tout se passa paisiblement dans l'ensemble. Il y eut des grognements, des rêves traversés par des murmures anxieux et insensés, et aussi quelques cris qui les tirèrent chaque fois quelques instants de leur sommeil. De fait, l'homme à demi aveugle poussa un hurlement au milieu de la nuit, et June mit ensuite beaucoup de temps à se rendormir, raidie par avance contre l'irruption d'un autre cri. Ce qui la dérangea le plus fut une voix hantée par la souffrance. Une triste mélopée fredonnée dans le noir. Désormais, après tout ce qui s'était passé, elle se sentait capable d'affronter n'importe quelle image, le spectacle de n'importe quelle barbarie ou n'importe quel désastre, mais les seules notes d'une plainte humaine lui faisaient regretter d'avoir encore un cœur.

Dans la faible lueur précédant l'aube, elle perçut un mouvement. Non loin d'elle, un homme d'une bonne cinquantaine d'années râlait en grimaçant. C'était un de ceux qui avaient raillé l'aveugle. Tous les autres dormaient encore. Elle avait entendu l'air lui passer en sifflant entre les dents. Il semblait terriblement souffrir, et elle s'attendait à ce qu'il appelle à l'aide quand il ferma les yeux et lâcha un soupir rauque. Ses épaules s'affaissèrent. Il paraissait sur le point de s'effondrer, mais contre toute attente, il repoussa le manteau qui lui cachait les genoux et la tête d'une femme se découvrit, le teint blême et l'air totalement hagard. Encore plutôt jolie, malgré ses traits émaciés et cireux, elle avait environ l'âge de la mère de June. Sans la regarder, l'individu lui tendit quelques lamelles de poisson séché avant de sombrer dans le sommeil. La femme glissa les morceaux sous sa tunique et se détourna. D'un air absent, elle caressa les enfants

endormis à ses côtés, deux petits garçons et une fille, et là encore ce fut comme s'il ne s'était rien passé jusqu'à ce qu'elle croise le regard de June qui tenta de détourner les yeux. La femme cessa de caresser ses enfants, un instant prisonnière de sa honte, mais ensuite, elle plissa à demi les paupières, ses prunelles devinrent fixes et semblèrent maudire June dans les ténèbres, comme si elles voulaient annoncer un avenir tout proche, un destin funeste et immédiat.

Avec l'aube, les autres ouvraient peu à peu les yeux, la pièce s'emplit de quintes de toux et de gémissements, et les quelques nourrissons présents commencèrent à s'impatienter, leurs ventres réclamant du lait. Hee-Soo et Ji-Young étaient réveillés et ils gémissaient doucement, comme toujours quand ils savaient qu'ils n'auraient rien à manger. Si elle avait eu du lait (si elle avait eu une poitrine de femme pour commencer), elle aurait sans doute tenté de leur donner le sein, mais pour l'heure, elle se contenta de les faire taire, moins pour préserver le sommeil de ceux qui dormaient encore que pour leur éviter de fixer toutes leurs pensées sur la faim. Leur mère leur disait sans arrêt de ne penser qu'à ce qui les attendait par-delà la prochaine colline, dans la vallée suivante, après ce virage, et même si cela ne leur retirait pas une once de douleur, son ordre semblait les faire imperceptiblement accélérer en direction du sud et les rapprocher insensiblement de Pusan, le terme de leur périple. Depuis le début de cette guerre, leur mère paraissait sans cesse les pousser vers l'avant, quelle que soit la contrée traversée et par tous les temps. Les premières semaines, une chaleur torride s'était abattue soudain, le ciel de juillet recouvrant la terre d'un voile de brume étouffant ; puis les nuages s'étaient déchirés et la route était devenue une rivière de boue stagnante. Mouches et moustiques leur avaient bourdonné fiévreusement aux oreilles. Ils avaient néanmoins poursuivi leur chemin, l'esprit à l'arrêt, tout avenir en suspens mis à part celui vers lequel ils persistaient à avancer. Leur mouvement tenait plus de la force d'inertie que de la propulsion. Une nécessité. Mais chacun faisait ce qu'il pouvait. Un matin, quand sa mère était encore en vie, June l'avait vue quitter la cabine d'un camion de l'ARC[1], puis se retourner et accepter plusieurs sacs de nourriture des mains du chauffeur. C'étaient des haricots rouges secs. Sur le chemin du retour, June avait fait semblant de dormir et n'avait réveillé les jumeaux que quand sa mère s'était mise à faire cuire les

haricots. Personne n'avait demandé d'où ils venaient. Ils les avaient mangés pour le petit-déjeuner, ou plutôt ils les avaient engloutis, June s'emplissant si vite le gosier qu'elle s'était étouffée pendant plusieurs secondes ; les larmes lui étaient montées aux yeux et sa mère lui avait gentiment tapoté le dos en disant : « Ralentis, ma chérie. On a tout ce qu'il faut maintenant. »

Le vieux fermier se leva, sa femme à ses côtés, et il déclara qu'il aurait aimé offrir un petit-déjeuner à tout le monde mais qu'il ne restait presque plus rien, et il leur demanda s'ils auraient l'amabilité de repartir, maintenant qu'il ne pleuvait plus. Il annonça également qu'il avait entendu parler d'un camp de réfugiés récemment ouvert par les Nations unies à environ vingt kilomètres plus au sud. Personne ne crut vraiment ce qu'il disait, ni du camp ni de ses réserves de nourriture, mais il avait vaillamment supporté leur présence, et les gens commencèrent à rassembler leurs baluchons pour partir. Tandis que les jumeaux bâillaient et se frottaient les yeux pour se réveiller, June brossa leurs vêtements maculés de boue. C'était évidemment inutile, ils ne pouvaient en effet jamais faire de lessive ni de toilette, et leurs vêtements et leur peau étaient totalement imprégnés de la terre rouge orangé de la vallée. Mais elle s'y contraignit tout de même, parce que c'est ce que sa mère aurait fait si elle était encore en vie. C'est ainsi que June formulait pour elle-même chaque décision. Repartir ou prendre un peu de repos. Où s'installer pour la nuit. De qui s'approcher et qui éviter. Mais surtout, c'est ce qui lui permettait de faire taire son instinct animal, son désir de garder pour elle seule le maigre butin qu'ils avaient parfois la chance de trouver ; qui lui interdisait de considérer son frère et sa sœur comme des fardeaux, ou, pire encore, d'avoir l'impression qu'ils allaient la tuer, peu à peu, telles deux terribles sangsues accrochées à sa peau qui la vidaient de sa substance. C'est ce qui l'avait empêchée de s'endurcir contre eux. De les détester. Parce que, bien sûr, elle les aimait, et que comme sa mère elle aurait tout donné pour les protéger, mais, en fait, que lui restait-il d'elle-même à donner ? Elle se sentait creusée par la faim et l'épuisement, seule la peur l'aiguillonnait encore. Elle commençait aussi à comprendre qu'ils ne pourraient plus tenir longtemps à ce rythme, qu'il allait falloir que quelque chose se produise, et vite. La nuit, ils tendaient une oreille attentive pour repérer grenouilles et grillons dans l'espoir d'en attraper quelques-uns pour les manger. Le jour, ils déterraient des racines et des vers. Ils mendiaient et volaient tout ce qu'ils pouvaient, mais trois mois d'une guerre incessante

avaient laissé bien peu de choses de valeur. Elle savait aussi qu'elle était trop jeune et impuissante pour les garder en bonne santé. Elle pouvait prendre soin d'elle-même mais quelqu'un d'autre allait devoir les aider. Sinon, ils mourraient, ou, dans un moment de faiblesse, elle les abandonnerait à leur sort, comme il lui arrivait de l'imaginer, leur lâchant les mains tandis qu'ils traversaient le flot rapide d'une rivière, le fracas de l'eau ne noyant qu'imparfaitement leurs cris.

Le paysan demanda une fois de plus à ceux qui s'attardaient de quitter sa ferme. Mais certains n'avaient même pas encore commencé à se préparer au départ et restaient soit accroupis soit allongés à fumer leurs cigarettes. Le paysan se mit à se plaindre, il dit qu'il s'était montré patient et que, maintenant, ça suffisait. Mais personne ne lui prêtait attention, ceux qui avaient commencé à partir continuaient sur leur lancée, tandis que les autres restaient nonchalamment au repos. L'aveugle et sa mère avaient fermé leur baluchon et il le prit sur son dos, arrimé par une bande de tissu qu'il noua sur sa poitrine. Ils sortirent à pas lents juste devant June, et elle vit qu'ils étaient parmi les rares à remercier le fermier et son épouse en quittant les lieux. La fermière avait les yeux gentils, parlait doucement, et quand ils passèrent devant eux, June lui prit la main et demanda s'ils ne pourraient pas rester avec eux quelque temps, même pour seulement deux ou trois jours ; elle expliqua aussi vite qu'elle put ce qui était arrivé à leur famille, lui confia qu'ils étaient désormais seuls au monde. Ils dormiraient dans la remise à défaut de mieux. Le fermier l'entendit pendant qu'il était en train d'exhorter d'autres réfugiés à partir, et il gronda sa femme pour l'avoir seulement écoutée.

« Dans ce pays, tout le monde est orphelin. Allons, allons, les enfants. Filez avant qu'il soit trop tard. Ça vaudra mieux pour vous. »

Mais, au lieu d'obtempérer, June s'assit juste sous son nez, et tira les jumeaux par la manche pour qu'ils l'imitent. Il leur dit de se relever.

« S'il te plaît, grand-mère, laisse-nous rester, implora June, en s'adressant à cette femme comme si elle faisait partie de sa famille. Ne nous force pas à partir.

– Je croyais vous avoir dit de décamper, petits insolents, répondit durement le paysan.

– S'il te plaît, grand-mère ! » répéta-t-elle, et les petits firent chorus.

Le paysan devint fou de rage et attrapa le petit garçon par le bras, en le soulevant comme une poupée. Ji-Young cria de douleur et la femme demanda à son mari d'arrêter. Mais il saisit ensuite June de la même façon et essaya de la forcer à se relever. Elle résista et il s'accrocha à sa tunique et la lui aurait presque arrachée si elle ne s'était pas avancée pour mordre son avant-bras osseux et tanné par le soleil. Il lança un juron et la jeta sauvagement à terre. Elle alla heurter un tas de petit bois soigneusement empilé près des marches qui descendaient vers la minuscule cuisine. June resta étendue sur le sol, le dos et le flanc cuisants de douleur. Pendant un instant, le temps parut s'être arrêté et tout le monde sembla la fixer des yeux jusqu'à ce qu'elle se rende compte que, en fait, ce n'était pas elle qu'ils regardaient. Une partie du tas de bois s'était effondrée, révélant le couvercle d'une énorme jarre en terre cachée derrière. La paysanne se jeta à genoux et essaya de remettre en place les fagots épars.

Quelqu'un aboya : « Eh, l'ancien ! Tu ne nous as pas montré ça hier soir !

– C'est vrai. Allons voir ce qu'il y a dans cette jarre. »

De fait, quand sa femme avait préparé la bouillie d'orge, il s'était appliqué à leur montrer l'intérieur d'un récipient semblable, pratiquement vide mis à part la tasse utilisée pour servir.

« C'est pas votre affaire ce qu'il y a là-dedans ! intervint le fermier. Pas du tout votre affaire. Écoutez un peu, j'ai été patient avec vous ! On n'a plus rien à vous donner. On voudrait bien retrouver notre maison comme elle était ! »

Un des hommes qui fumaient quelque temps auparavant se campa devant le paysan. Il avait environ cinquante ans, les joues rugueuses, les yeux vides et profondément enfoncés. Il dominait l'autre d'une tête et paraissait beaucoup plus costaud, même si, comme tous les réfugiés, il était très maigre. Il parlait avec une pointe d'ironie dans la voix.

« Montre-nous ce qu'il y a là-dedans.

– Jamais ! »

L'homme se précipita vers la jarre. Mais avant qu'il ait réussi à l'atteindre, le fermier tira un gourdin de sous sa tunique et lui en assena un coup sur la nuque. Il s'effondra d'un bloc, comme si on l'avait précipité de très haut. Il tomba la tête la première, et sa chute rendit un son désagréable et creux. June se dépêcha de filer tandis que les réfugiés formaient un cercle

autour de la victime, le visage plaqué contre le sol dur ; un épais filet de sang noir s'échappait de son nez. Le fermier resta hébété tandis qu'ils essayaient en vain de le ranimer.

« Il l'a tué, dit un réfugié.

– Alors qu'il avait le dos tourné, rien de moins ! »

Le paysan avait déjà commencé à reculer quand ils l'acculèrent contre le mur. Il parvint à tenir en respect le premier assaillant, mais les autres eurent tôt fait de le mettre à mal, le bourrant de coups de poing et de pied jusqu'à ce qu'il se laisse glisser à terre. Sa femme leur hurlait d'arrêter. Mais ils continuèrent à cogner jusqu'à ce qu'il se recroqueville complètement en se protégeant la tête, braillant comme un malheureux gamin dans une cour d'école, des filets de bave mêlée de sang lui coulant de la bouche.

C'est alors que la maison fut mise à sac. Tout le monde s'en donna à cœur joie. Même ceux qui avaient commencé à repartir vers la route, y compris l'aveugle et sa mère, firent demi-tour pour revenir en force. Que pouvait-on faire d'autre ? Cela leur prit à peine quelques minutes parce qu'il n'y avait pratiquement rien de valeur. On commença par renverser la jarre dissimulée : elle n'était qu'à demi remplie de maïs séché ; puis on prit dans le garde-manger les aliments non périssables, et enfin on vida la cuisine de toutes les casseroles, tous les ustensiles et objets divers qui pouvaient être emportés. June, son frère et sa sœur prirent autant de maïs qu'ils purent ; Ji-Young s'en emplit même la bouche quand ses poches peu profondes furent pleines. (Plus tard, il recracha les grains dans la main de June et elle les rinça dans l'eau d'une rivière qu'ils traversaient.) Quelqu'un fit sauter le cadenas du coffre à vêtements et les femmes se précipitèrent pour le piller ; June eut la chance de pouvoir s'emparer d'une couverture qui tomba entre deux femmes alors qu'elles se battaient pour un chemisier en soie. La couverture en question n'était pas bien épaisse mais très grande, et June savait qu'elle serait utile plus tard. Le reste était surtout composé de vêtements de vieilles gens, usés et tout tachés. Au bout du compte, la maison se retrouva dévastée, le sol jonché de tessons de poterie, de lambeaux de tissu et de débris de meubles. Chaque objet avait été examiné et démonté, et s'il n'avait pas été emporté, il se retrouvait sans valeur. Tandis que tous trois quittaient les lieux, June ordonna aux jumeaux de ne pas fixer la femme du fermier, toujours agenouillée auprès de son mari à

moitié inconscient. Le visage ravagé et dément, elle criait comme si on était en train de l'achever lentement.

Le train ralentit et s'arrêta complètement pendant quelques instants avant de repartir : ce changement de rythme tira Hee-Soo de ses rêves. June l'écoutait et se demandait si elle ne ferait pas mieux de la réveiller tant elle paraissait de plus en plus agitée. Elle appelait leur père comme s'il s'était laissé enfermer dans son bureau, en proie à une immense détresse.

« Tiens bon, papa, criait-elle presque à pleins poumons. S'il te plaît, encore un petit peu. Maman n'a pas trouvé la clé. »

June les borda soigneusement dans la couverture, glissant les bords en lambeaux sous leurs pieds. Les étoiles venaient d'apparaître, plus brillantes à chaque seconde tandis que le ciel s'assombrissait. À une autre époque, dans une autre vie, elle les aurait trouvées belles, elle aurait même réveillé son frère et sa sœur pour qu'ils contemplent leurs constellations, mais, en ce moment, elle ne pouvait que les trouver invraisemblablement lointaines et parfaites. Tout à fait impassibles. Après que le train eut pesamment recommencé à rouler, Hee-Soo recouvra son calme ; Ji-Young n'avait pas un seul instant cessé de ronfler légèrement. Il dormait toujours bien, en toutes circonstances. June aurait bien voulu s'endormir aussi pour quelques heures au moins : il lui fallait reprendre des forces pour le lendemain. Mais rien à faire. Elle était totalement épuisée et ses propres membres lui paraissaient aussi frêles et vieux que les bras squelettiques de la paysanne. Pourtant, son esprit resta actif toute la nuit comme un moteur bien alimenté, tournant et tournant encore jusqu'à vrombir fort et longtemps, emporté par son propre emballement et indifférent à tout le reste.

Leur père avait disparu le premier. La dernière fois qu'elle l'avait vu, il saignait du nez, de la bouche et des yeux, agenouillé sur le sol, les mains attachées dans le dos, un officier de l'armée de Corée du Sud le dominant allègrement de toute sa taille et lui pressant le canon d'un pistolet contre la tempe. Le reste de la famille, à l'exception de son frère aîné, était entassé à l'arrière d'un gros camion de marchandises, tous emportés avec les familles des autres hommes qu'on venait d'arrêter et de rassembler. Personne ne leur avait expliqué où on les conduisait. Tout s'était passé si rapidement, en l'espace d'un après-midi, une semaine seulement après le début de la

guerre. Les troupes sud-coréennes se retiraient à vive allure et traversaient les villes. Une panique générale s'était emparée de la population qui craignait les représailles des communistes tandis que le front se déplaçait vers le sud. On emplissait frénétiquement charrettes, brouettes et voitures quand on en avait de tout ce qu'on pouvait y entasser. Mais, contre toute attente, les forces de l'ARC se montrèrent aussi impitoyables que les soldats du Nord, et peut-être même plus. Ce matin-là, toute la famille de June était en train de faire les bagages quand le capitaine de la police locale, officier de l'ARC, et deux soldats en armes firent leur apparition dans le patio et ordonnèrent au père de June de les accompagner à la gare. Il se contenta d'abord de hocher la tête, comme si leur présence n'avait rien d'incongru. Mais quand ils l'empoignèrent pour l'emmener, il éclata soudain de colère, exigeant de savoir ce qu'ils faisaient, pour quelle raison on l'arrêtait. Ils refusèrent de répondre. Devant sa résistance, un des soldats lui donna un coup de crosse en plein visage qui le précipita par terre. Il avait le nez écrasé. Le frère aîné de June, Ji-Hoon, alors âgé de quatorze ans, se jeta impétueusement sur le soldat mais il fut rapidement maîtrisé, et ils le chahutèrent avec cruauté avant de le forcer à monter à l'arrière d'une berline, aux côtés de son père, à demi évanoui. June assista à toute cette scène depuis la maison ; elle venait de rassembler les quelques vêtements qu'elle voulait emporter, tandis que le reste de la famille était aligné dans le patio, et quand son père reçut ce coup au visage, elle n'eut pas l'impression d'être témoin d'un épisode réel, ni même plausible. Il lui semblait qu'elle avait alors crié de toutes ses forces, comme sa mère et sa sœur aînée (les petits, eux, sanglotaient), mais une semaine plus tard, lors d'un moment de pause sur la route, sa sœur aînée lui demanda comment elle avait pu rester si impassible et calme. « Qu'est-ce qui cloche dans ta tête ? » avait-elle demandé, désespérée, un peu comme si l'absence de réaction de June constituait davantage une confirmation de son caractère qu'une réelle surprise.

Le père et le frère de June furent emmenés. On ordonna au reste de la famille d'attendre. Deux heures plus tard, un camion s'arrêta devant leur porte et ils durent prendre place sur le plateau, où une autre famille dont le père était absent se trouvait déjà. Le camion passa prendre deux familles supplémentaires et se dirigea vers la place principale de leur ville. Là, ils retrouvèrent son père, ainsi que trois autres hommes. On les avait

manifestement roués de coups, leurs visages étaient tuméfiés et sanguinolents. Le frère de June ne se trouvait pas avec eux. Le capitaine de la police annonça que ces quatre hommes étaient des espions envoyés en éclaireurs par le Nord, ce qu'ils avaient fini par reconnaître au cours des interrogatoires. Ni son père ni les autres n'eurent le droit de contester ces accusations. Une petite foule s'était rassemblée, y compris certaines personnalités locales qui se tenaient nerveusement derrière le capitaine. On força ensuite son père et les autres à s'agenouiller. L'officier marqua une pause puis fit signe au chauffeur du camion d'éloigner son véhicule. June n'entendit même pas les coups de feu. Ils roulèrent pendant environ une heure en direction du sud, puis on leur ordonna de descendre et de rejoindre les rangs des réfugiés qui se pressaient sur la route. Au contraire des autres, ils n'avaient rien de plus que les vêtements qu'ils portaient, même si leur mère avait eu le temps d'emporter une ceinture bourrée de billets dans le chaos des derniers moments passés à la maison. Sa mère demanda au chauffeur s'il savait où on avait conduit son fils, et il répondit qu'un camion plein de jeunes conscrits avait été envoyé sur le front. Mais il avait un air bizarre et, en le pressant de questions, elle finit par lui faire avouer que le camion en question avait été pris en embuscade, à ce qu'on racontait, et que tous avaient été tués ou faits prisonniers. Lors des semaines qui avaient suivi, elle demanda à tous ceux qu'elle croisait s'ils avaient vu son fils, ou entendu parler de lui. Le seul renseignement qu'elle obtint d'une habitante de leur ville fut que, selon certaines rumeurs, de jeunes Sud-Coréens avaient été enrôlés de force par les communistes et emmenés vers le nord.

June continuait à essayer d'obtenir des nouvelles de son frère chaque fois qu'elle en avait l'occasion, bien qu'elle fût sûre de ne jamais le revoir. Soit il tomberait au combat, soit ils mourraient tous sur la route. Mais même dans la petite ferme, elle donna son nom à ceux qui l'entouraient, peut-être avant tout pour rassurer les jumeaux.

Les petits dormaient profondément. Elle vacillait, elle aussi, et elle avait faim. Parfois, les crampes d'estomac la tenaillaient toute la nuit, alors que les jumeaux avaient déjà sombré dans le sommeil, et dans ces moments-là, et dans ces moments-là seulement, elle s'autorisait à gémir et à pleurer. Au matin, le courage lui était revenu, son cerveau était déjà en ébullition pour trouver comment ils allaient dénicher quelque chose à manger dans la journée.

Ils avaient constamment faim, le besoin de se nourrir montait en eux comme l'eau d'un puits durant les pluies de printemps, chaque jour plus envahissant jusqu'à ce que, étrangement, l'impression se transforme en une insupportable plénitude, un flot de vide pressant qui ne voulait pas reculer. Au début, lors des premiers jours de marche, quand il leur restait de l'argent, ils achetaient parfois du riz ou du chou séché aux autres, et leur mère faisait de la soupe ou de la bouillie dans une petite casserole en fer-blanc qu'un ancien voisin leur avait aimablement cédée. Parce qu'on ne leur avait pas laissé le temps d'emporter ce qu'ils venaient d'empaqueter, ils avaient avec eux beaucoup moins que les autres réfugiés. D'abord, ils s'interdirent de ressasser leurs propres malheurs, jugeant qu'ils ne pouvaient assurément être que transitoires ; tous se hâtaient en direction du sud vers ces camps de réfugiés dont parlait la rumeur, bien au-delà du front, où les attendaient sans nul doute de la nourriture en abondance et des tentes. Un jour, une colonne de camions américains les avait doublés, les soldats leur avaient jeté des oranges et des friandises, et ils s'étaient dit que c'était bon signe. Mais rapidement, en l'espace de quelques jours, plus personne n'avait pour ainsi dire rien à vendre, ou, quand quelqu'un acceptait, un bol de riz ou quelques morceaux de calamar séchés étaient d'un prix si exorbitant que leur argent n'avait pratiquement plus aucune valeur. Et donc, ils s'étaient tous les cinq – sa mère, sa sœur aînée, les jumeaux et elle-même – mis à fouiller les alentours et à récupérer ce qui pouvait l'être, s'éloignant de la route durant une partie de la journée pour ramasser ce qu'ils trouvaient dans la campagne, légumes verts et racines, baies sauvages et graines, inspectant même les camions et les tanks américains abandonnés, malgré le danger, pour voir si rien n'y avait été laissé. Les Américains semblaient avoir des stocks inépuisables et se montraient généreux et même prodigues. Évidemment, tout le monde le savait et c'était vraiment un coup de chance de tomber sur un véhicule qui n'avait pas encore été mis à sac.

Un après-midi, les jumeaux firent une trouvaille exceptionnelle : ils repérèrent le rotor arrière d'un hélicoptère qui s'était écrasé derrière une ferme bombardée. Il devait se trouver là depuis une bonne semaine à en juger par les restes des pilotes éparpillés autour de l'épave. Les oiseaux, les rongeurs et les chiens errants s'y étaient attaqués jusqu'à ne laisser que les os ou presque sous les uniformes en lambeaux. Des tessons de bouteilles de

bière jonchaient le cockpit. Mais dans une caisse derrière les sièges, ils découvrirent tout un trésor intact : une demi-douzaine de paquets de bœuf séché et une boîte de conserve de mortadelle. Comme la fois précédente, ils ne purent s'empêcher de dévorer la viande tout de suite ; leur mère n'en voulut pas, prétendant ne pas supporter l'odeur quand elle découpa le bloc rosâtre en quatre tranches épaisses avec le bord du couvercle ; mais tandis qu'elle s'empiffrait de cette chair salée et luisante, June vit sa mère se lécher les doigts, les yeux mi-clos, perdue l'espace d'un instant en un autre lieu et un autre temps.

Ainsi s'écoulaient les jours sur la route. Impossible de prévoir ce qui allait se passer, les moments où la terre tremblait et tous les autres où régnait un calme plat alternant avec une ironie cruelle. On pouvait devoir son salut au seul hasard, ou bien tout perdre. C'était précisément ce qu'il y avait là de terrifiant, ce qui empêchait June de dormir la nuit et la maintenait en haleine durant le jour. Et pourtant c'était cette terreur même qui la modelait peu à peu, qui alimentait sa vigilance jusqu'à tremper son être entier, à l'exclusion de toute autre faculté.

Cela se produisit peu de temps après la découverte de l'hélicoptère par les jumeaux, lors d'une magnifique et lumineuse journée ; le ciel était majestueusement constellé de hauts nuages, la fraîcheur d'une brise légère dévalait la pente des collines. Bien nourris, ils se sentaient plus forts, plus vigoureux, et ils couvraient de bonnes distances, les plus petits manifestant moins de peine à garder le rythme. Et ils étaient d'humeur légère, enfin, aussi légère que possible étant donné les circonstances. Une femme à l'air particulièrement hagard qui marchait dans la même colonne avait même offert un improbable ballon de football à Ji-Young. Il avait appartenu à son fils dont il faisait la fierté mais qui avait succombé à une infection généralisée quelques semaines plus tôt. Ils avaient couvert à pied presque toute la distance qui les séparait de Pyongyang. Cette femme était accompagnée de ses deux filles, et toutes trois portaient de lourds baluchons sur le dos. Elle avait tenu jusque-là à garder ce ballon, mais c'était un vrai fardeau parce qu'il s'échappait sans cesse des paquets, et elle espérait pouvoir l'offrir à un autre jeune garçon. Il était un peu dégonflé mais presque neuf, et la mère de June avait d'abord un peu rechigné à l'accepter, précisément parce qu'ensuite il faudrait le porter, mais Ji-Young bondissait de joie et elle n'avait pas eu le cœur de refuser. Ils prirent bientôt l'habitude

de s’arrêter une ou deux fois par jour pour jouer dans un carré d’herbe, et d’autres enfants se joignaient régulièrement à eux pour échanger quelques passes avant que leurs familles ne les rappellent, tandis que la mère de June et sa sœur aînée, Hee-Sung, les regardaient depuis les talus de la route. Tout le monde était épuisé et affamé, mais c’était gai, pour un instant au moins, de voir simplement les enfants s’amuser un peu. Ce jour-là, la partie allait bon train quand une colonne de camions et de blindés légers les dépassa. C’étaient les communistes qui roulaient vers le nord. On racontait que les Américains les forçaient maintenant à évacuer la poche qu’ils avaient obstinément tenue aux environs de Pusan, et que les Nord-Coréens étaient contraints à une retraite totale. Quelques heures plus tard, une petite troupe les suivit, des dizaines d’hommes tout au plus, qui traversèrent leurs rangs d’un pas pesant, rapide et régulier. Ils étaient en piteux état, certains dans une condition pire encore que leurs propres cohortes de civils ; un certain nombre étaient blessés, et au moins un quart ou un cinquième avaient perdu leurs armes. Ils firent néanmoins une pause suffisante pour exiger des réfugiés qu’ils les nourrissent, ils les forcèrent à ouvrir leurs baluchons, et Hee-Sung qui portait le bœuf séché décida toute seule de dévaler le talus pour rejoindre les joueurs de football afin de mettre leur pitance en sécurité. Les paquets de viande séchée avaient été soigneusement fixés à sa poitrine par une longue bande de mousseline. Ils prenaient soin de cacher leurs trésors, et ne les sortaient prudemment que la nuit, quand ils pouvaient se serrer les uns contre les autres et grignoter les délicieuses tranches en secret. La mère de June avait de toute façon commencé à lui bander la poitrine, parce que, à quatorze ans, Hee-Sung avait déjà les seins opulents et rebondis d’une femme. Elle lui avait aussi coupé les cheveux court, ainsi que ceux de June, elle leur maculait le visage de terre tous les matins et leur faisait porter des casquettes de garçons, car un certain danger était toujours présent. Ils avaient vu des soldats des deux camps enlever des femmes et des filles, certaines à peine plus âgées que June ; ils attrapaient tout simplement une fille dans les rangs des réfugiés et l’emmenaient dans leur camion. Avec un peu de chance, ils ne la tuaient pas, et l’abandonnaient là où elle pouvait être retrouvée ou rejoindre les autres par ses propres moyens.

Quand un soldat s’arrêta au niveau de la mère de June, elle se leva et lui tendit un minuscule paquet d’orge et un autre de riz, affirmant qu’il ne

lui en restait qu'un seul autre pour nourrir toute sa famille. C'était un caporal, à en juger par les barrettes de son uniforme ; il lui beugla de lui donner l'autre aussi et elle obtempéra en gémissant. Mais June savait qu'elle en avait caché une quantité beaucoup plus importante dans son collant sous la plante de ses pieds et au bout de ses sandales en caoutchouc. Le soldat empocha le paquet, et lui et son escouade s'apprêtaient à repartir quand ils aperçurent les enfants, immobiles et muets sur leur terrain de football improvisé, le ballon abandonné au beau milieu.

« Allez, reprenez la partie », leur cria-t-il. Il était sale et mal rasé, son uniforme, maculé de sang et de boue.

Aucun ne bougea et il répéta : « Jouez ! Jouez ! »

Un des garçons poussa le ballon du bout du pied et un autre le passa rapidement à Hee-Sung qui shoota maladroitement. Elle n'avait jamais joué au football. Le caporal grommela quelques mots indistincts, tendit son fusil à un autre soldat, et sauta à bas du talus, en pestant contre les cours d'éducation physique inadéquats dispensés dans les écoles. Deux de ses camarades le rejoignirent. Il fit un signe à l'adresse de Hee-Sung en lui réclamant le ballon et ordonna : « Regarde-moi ! » Elle avait tenté de se fondre dans la mêlée des autres enfants, mais elle était la plus âgée et la plus grande. Il commença par faire passer rapidement le ballon d'un pied à l'autre, puis l'expédia d'un mouvement bien calculé à l'un de ses soldats qui l'envoya au suivant. Le ballon revint ensuite vers le caporal qui le réexpédia immédiatement vers Hee-Sung, laquelle se pencha pour le saisir entre ses mains.

« Mais qu'est-ce que tu fabriques ? beugla-t-il, exaspéré. Tu le bloques et puis tu passes ! » Hee-Sung hésita et puis fit ce qu'il lui demandait, mais quand le ballon roula jusqu'à lui, il se contenta de l'écarter du bout du pied. Il s'était manifestement raidi. Quand il marcha vers elle, tout le monde se pétrifia et la mère de June se mit à crier de désespoir dans sa direction, mais en conservant un ton presque familier, la voix soudain étrangement jeune et mal assurée. Il fit comme s'il n'avait rien entendu, et quand il atteignit Hee-Sung, il lui arracha sa casquette et examina attentivement ses cheveux courts. Il la saisit ensuite par le cou, et il plaqua sa main libre entre ses jambes. Elle s'affaissa jusqu'à terre pour tenter de se dégager, tandis que sa mère le suppliait de la laisser tranquille. Il finit par la lâcher, et durant un court instant on aurait dit qu'il allait la frapper, ou lui décocher un coup de

pied. Mais il se contenta d'escalader le talus pour retourner sur la route. Hee-Sung s'était éloignée en rampant, mais les deux autres soldats la relevèrent en disant qu'elle faisait un « sacré joli garçon ». Le caporal leur dit qu'il était temps de repartir maintenant, ils continuèrent néanmoins à la tripoter, et même à la malmener, pétrissant ses cheveux courts, ses hanches, et maintenant sa poitrine. L'un d'eux, dont les yeux étaient très rapprochés, un peu comme ceux d'un opossum, la palpa de nouveau et lui ordonna de retirer sa tunique. Elle refusa. Il la gifla et tira violemment sur l'étoffe, révélant la bande de tissu qui lui emprisonnait la poitrine ainsi que les formes qu'elle dissimulait. Sa mère se précipita vers eux en hurlant, et l'autre soldat lui assena un coup de poing qui la fit s'écrouler lourdement par terre. Momentanément hébétée, elle avait perdu une dent, et sa bouche et sa lèvre saignaient abondamment ; impuissante, June courut vers elle pour l'essuyer avec sa manche. Elle pleurait, le reste des enfants et Hee-Sung aussi. Elle était terrifiée et ses épaules grêles tremblaient. Le caporal regardait le spectacle depuis la route. Le soldat dit à Hee-Sung de lever les bras et il défit le bandage, le déroulant comme une bobine, et au milieu de l'opération les paquets de viande séchée tombèrent à terre.

« Eh bien, regardez-moi un peu ça ! » dit-il en les ramassant. Il inspecta les morceaux de bœuf et les étiquettes. « Où avez-vous trouvé ça ? »

Elle ne répondit pas.

« Qui tu es ? Une espèce de putain pour les étrangers. C'est de la bouffe américaine, ce truc.

– Je vous en prie, je les ai trouvés, c'est tout.

– Qu'est-ce que tu leur as fait pour mériter un cadeau pareil ?

– Rien. Rien du tout. Je vous en prie, je dis la vérité.

– Mon œil !

– Voyons un peu ce qu'elle cache d'autre », dit le deuxième soldat.

Elle n'avait plus rien sur elle, c'était évident, mais l'homme continua de dérouler la bande de tissu avec une horrible et méticuleuse patience. Bientôt, elle se retrouva poitrine nue, ses seins aussi blancs que du lait. Elle tenta de se couvrir mais il la força à garder les mains en l'air, et tout ce qu'elle put faire fut de se cacher le visage dans le creux de ses coudes en sanglotant.

« En voilà de jolis fruits, dit l'autre soldat.

– Elle est à moi, déclara celui qui avait des yeux d’opossum en la saisissant par le bras.

– Toi le premier, si tu veux. »

Elle sembla perdre le contrôle de ses jambes et il leur fallut presque la porter jusqu’à la route où ils hélèrent un camion bâché. Ils parvinrent rapidement à un accord avec le chauffeur qui désigna le plateau de son véhicule. Très peu de soldats avaient la chance de voyager en camion. Mais alors qu’ils la tiraient vers l’arrière, Hee-Sung se mit à résister, freinant le mouvement en enfonçant ses pieds dans la terre tassée de la route. Le soldat la souleva entre ses bras et la jeta sur son épaule pour la porter jusqu’au plateau du camion. Elle lui tambourina le dos en battant des jambes. Son camarade sauta à l’intérieur le premier et il la hissa jusqu’à lui avant de grimper à son tour. Il cria au chauffeur de démarrer mais le camion ne bougea pas : il avait calé pendant qu’il tournait au ralenti. Le chauffeur dut s’y reprendre à plusieurs fois avant que le moteur ne se remette en marche. C’est à ce moment-là que sa mère, qui avait précipitamment escaladé le talus, atteignit le camion, et alors qu’il s’ébranlait, elle s’accrocha au hayon et y resta suspendue tandis que Hee-Sung hurlait à l’intérieur : *Uhm-ma ! Uhm-ma !* En écho, la mère criait le nom de sa fille : *Hee-Sung-ah !* June gémissait elle aussi, ainsi que les jumeaux, pétrifiés à côté d’elle, mais elle n’entendait pas le son de sa propre voix à cause de ces terribles vagissements, ces hurlements de victimes qu’on égorge.

Bientôt un autre bruit couvrit tous les autres : le vrombissement de deux avions qui passèrent comme deux éclairs d’argent au-dessus de leurs têtes. Ils volaient à basse altitude et faisaient trembler le sol tandis qu’ils traversaient la vallée sur toute sa longueur en quelques secondes, avant d’obliquer dans le lointain et d’entamer une longue ascension. Ils disparurent presque complètement, mais June se rendit vite compte qu’ils revenaient. Soudain la colonne de soldats et de réfugiés se dispersa. Les gens se mirent à courir en désordre vers les champs. Le camion avait pris de la vitesse et parcouru quelques dizaines de mètres mais il s’arrêta soudain et sa mère put monter à bord tandis que les deux soldats et quelques autres s’enfuyaient. Hee-Sung et sa mère ne les suivirent pas. Elles s’étreignaient, s’embrassaient, se serraient l’une contre l’autre, juste avant le terrible déferlement de bruit et de lumière.

Quand June ouvrit les yeux, le camion avait disparu. Dans une détonation assourdissante, June et les jumeaux avaient été renversés par le souffle de l'explosion. Elle ressentit une violente pression sur ses tympans et pendant plusieurs minutes elle ne s'entendit même plus respirer. Les avions n'étaient passés qu'une fois et avaient largué quelques bombes avant de repartir. Instinctivement, elle s'était couchée sur son frère et sa sœur, et quand elle se releva et regarda vers l'endroit où se trouvait le camion, il n'y avait plus qu'un demi-châssis en flammes. Elle ordonna aux deux petits de rester à couvert et elle se précipita vers l'épave, dans un silence absolu, son cœur près d'éclater dans sa poitrine.

Il ne restait plus qu'un amas de débris, les pièces du camion étaient éparpillées jusqu'à des dizaines de mètres de part et d'autre de la chaussée. L'épave en flammes se trouvait au bord d'un cratère noirci que l'explosion avait creusé dans la terre de la route. Environ deux mètres de profondeur et cinq ou six fois plus de large. Mais il ne restait pas grand-chose d'autre. Plus tard, elle entendrait un soldat dire que le camion était lourdement chargé de munitions et que l'une des bombes avait touché directement la partie bâchée du plateau. Elle fouilla du regard le champ en contrebas et découvrit les corps déchiquetés des deux soldats : l'homme aux yeux rapprochés avait un grand disque de métal en dents de scie logé dans le cou, son sang formant une flaque sombre sur le sol. L'autre corps était décapité, mais sinon intact. Elle se raidit en prévision de la plus horrible des découvertes. Mais malgré toutes ses recherches, malgré les cercles concentriques qu'elle décrivit, elle ne put trouver la plus petite trace ni de sa mère ni de sa sœur. Pas le moindre lambeau de leurs vêtements, pas une mèche de leurs cheveux. C'était un peu comme si elles s'étaient soudain élevées vers le ciel, qu'elles se soient fondues avec les derniers sillages de fumée laissés par les jets que soulevait maintenant une brise venue du sud et qui disparaissaient loin au-dessus de sa tête.

Le train avait adopté une allure régulière, il progressait désormais dans le lit de la vallée obscurcie à la vitesse du trot rapide d'un cheval ; le rythme de la locomotive et la chaleur diffuse montant des corps des jumeaux berçaient June qui était au bord de sombrer dans le sommeil. Un sommeil virtuel, parce qu'elle ne rêvait pas ; elle ne rêvait plus jamais vraiment. À la

place, son esprit semblait se surveiller lui-même en une sorte de vigilance animale et, comme à distance, elle les voyait tous les trois blottis sous la couverture grise et terne, têtes et pieds si bien cachés que l'ensemble faisait penser à une énorme poche duveteuse renfermant les œufs d'une araignée ou d'une mite, fixée sur le toit du wagon dans une position telle qu'elle pouvait voyager sans risque d'être détruite. Les derniers survivants de leur famille. Les seules pensées qui se formaient dans sa tête étaient celles qui enregistraient les distances parcourues, le cliquetis des compteurs d'essieux, les grincements dans les virages, et l'idée que poursuivre leur route était la meilleure façon pour eux de rester ensemble et de se garder des dangers. Avant de s'endormir pour de bon, elle restait déterminée à une seule chose : ils demeureraient perchés sur ce train aussi loin qu'il voudrait aller, aussi loin qu'il voudrait bien les conduire. Il n'y avait quasiment aucune chance de dénicher quelque chose à manger dans ce train, au contraire de ce qui se serait passé dans un camp ou un autre. Difficile de voler ou de mendier à l'intérieur des wagons, et carrément impossible sur le toit. Mais la route les avait épuisés, et elle calcula que cela vaudrait peut-être la peine d'avoir le ventre vide pour rester dans leur cocon, le temps d'atteindre Pusan dans deux ou trois jours. Si elle avait pu leur administrer une potion pour les faire dormir jusqu'à l'arrivée et apaiser les crampes de leurs estomacs, elle l'aurait fait, même si cela ressemblait dangereusement à la mort. Car dans chaque village il y avait un fournisseur d'herbes médicinales qui préparait des tisanes capables de vous plonger dans le sommeil – même le sommeil le plus profond, si on voulait, pour les affligés et les agonisants.

Mais qu'aurait fait June si elle avait eu les herbes nécessaires ? Elle n'aurait pas craint de les voir en boire trop. Elle aurait peut-être même dérobé du sucre ou du miel pour donner bon goût au breuvage, et leur aurait permis d'en boire tout leur saoul avant de les laisser s'endormir contre elle, accrochés à son ventre comme ses propres enfants, et elle leur aurait raconté une belle histoire sur le fabuleux repas qui les attendait chez leurs cousins. Elle aurait donné sa vie pour eux, mais elle avait commencé à entrevoir le revers de la médaille : il y avait des limites aux souffrances qu'elle accepterait de les voir endurer. Ils étaient dans un état grave. Leurs pommettes, tout comme les siennes, étaient affreusement saillantes, et leurs ventres anormalement enflés, la peau brillante et tendue comme celle d'un tambour. Les cheveux de Ji-Young commençaient à tomber, et Hee-Soo

avait sur le dos une éruption galopante de boutons purulents. Les yeux vides, ils étaient tous les deux amorphes, de plus en plus silencieux, et ils avaient même cessé de poser des questions sur leur mère et leur sœur ; après le raid aérien, ils demandaient constamment où elles avaient pu passer, parce que June leur avait expliqué que le camion était parti en trombe avant que ne surgissent les avions, et qu'elles les rejoindraient bientôt à Pusan si elles n'y étaient pas déjà arrivées. Mais ces derniers jours, aucun des deux n'avait plus parlé de Hee-Sung ou de leur mère, comme si les privations avaient éclairci leur esprit autant que purifié leur corps, et anéanti tout espoir, désir et naïveté puérils pour ne laisser que l'absence de mystère et l'évidence du réel.

Pourtant June ne se décidait pas à formuler à haute voix ce qu'ils savaient déjà être la vérité. Ce n'était pas pour eux qu'elle retardait ce moment, c'était pour elle. Elle affichait un masque d'impassibilité, mais, dans les affres du sommeil, il se lézardait, et elle se retrouvait dans la peau de l'enfant qu'elle était à la veille de la guerre, une gamine de onze ans, dégingandée et à la voix douce qui préférait passer son temps avec des marmots, trop timide pour croiser le regard des garçons, et n'était jamais plus heureuse qu'assise sur les genoux de son père, fredonnant les chansons de ses disques tandis qu'il bourrait sa pipe en maïs, enveloppée avec lui dans cette épaisse et odorante fumée. La chaleur qu'elle ressentait alors n'était pas celle des corps des jumeaux endormis, mais celle du chauffage à l'ondol devant l'âtre de la cuisine, où en hiver elle s'allongeait souvent avec un livre. La gouvernante alimentait alors tellement le poêle que June savait qu'elle resterait collée au carrelage brûlant si elle lisait ne serait-ce qu'une page de plus. Dans son sommeil, elle pouvait encore rêver qu'ils se retrouveraient tous, parce qu'elle n'avait en fait pas assisté à la mort de sa mère et de sa sœur, pas plus qu'à celle de son père d'ailleurs. Et puis, pour ce qu'elle en savait, son frère aîné, malgré son intuition qui lui disait le contraire, était peut-être en train de marcher vers le nord avec les communistes, aux abois mais en vie. Cette image la hantait. Même si elle savait que tout cela n'était qu'illusion, le plus dangereux des mensonges qu'elle pouvait se faire, le genre qui tout à la fois vous donnait le vertige, vous mettait en colère et vous désespérait, elle avait encore la possibilité de s'y réfugier tant qu'elle le voudrait. Une illusion qui lui permettrait de tenir mais qui pouvait la détruire sur-le-champ.

Elle respirait avec difficulté sous la cloche de la couverture et, involontairement, elle tourna le dos aux jumeaux et tendit le cou au-dehors si bien que le vent lui assaillit les yeux et le nez. L'air était glacial et souillé par les fumées noires de la locomotive, mais elle respira un grand coup et le laissa envahir ses poumons. Elle tremblait de tous ses membres. Le ciel de nuit disparaissait, rapidement gagné par la lumière du petit jour. Bien que réveillée, elle ne voulait pas encore ouvrir les paupières. Elle avait envie de dormir, de dormir encore un petit peu. Mais soudain, une violente secousse l'envoya heurter l'arête métallique à l'avant du wagon. Elle s'y cogna la tête et resta un instant assommée. Quand elle rouvrit les yeux, elle était à moitié suspendue au-dessus de l'espace entre les voitures. Le train eut un nouveau soubresaut avant de s'immobiliser pour de bon. Elle avait l'impression que son nez était cassé. C'est seulement quand elle se tâta le visage à la recherche de traces de sang qu'elle se rendit compte qu'ils avaient disparu. Son frère et sa sœur. Elle jeta un regard vers la voie et aperçut la couverture à cheval sur l'attelage du wagon, leur cartable ouvert près du rail brillant, et leurs dernières possessions sans valeur éparpillées à côté.

Elle cria : « *Ji-Young-a ! Hee-Soo-na !* »

Elle dévala l'échelle et sauta à terre. Mais ils n'étaient pas là, ni d'un côté ni de l'autre du train, arrêté dans une vaste et sombre vallée. Ni édifices, ni maisons, ni même une route en vue.

« *Ji-Young-a !* Où es-tu ? *Hee-Soo-na !* Répondez-moi ! Répondez-moi ! »

Elle s'agenouilla pour regarder sous les roues mais ils n'y étaient pas. D'autres réfugiés étaient descendus eux aussi et couraient vers l'arrière. Le train avait parcouru quelques mètres avant de s'arrêter, peut-être la longueur de trois ou quatre wagons. On entendait maintenant résonner des cris terribles et, pieds nus – elle avait perdu ses chaussures –, June se dirigea vers leur source, bien qu'il s'agisse de la voix d'un homme adulte. En s'approchant, elle vit qu'il se tenait le bras d'une façon insolite. Il avait été lui aussi éjecté du train et se l'était manifestement cassé, l'avant-bras grotesquement plié en arrière, comme s'il avait un coude supplémentaire. Il lui demanda de l'aider mais elle ne répondit pas parce qu'elle entendait l'écho de la voix de Ji-Young qui gémissait faiblement : *Noo-nah, noo-nah*.

Il avait atterri deux wagons plus loin, et gisait au bord de la voie. Une femme était agenouillée près de lui. Aucune trace de Hee-Soo. De loin, on aurait dit que cette inconnue était en train d'essayer une chaussure à son frère, mais en s'approchant, June comprit ce qui s'était passé, et elle s'arrêta à quelques pas, incapable d'avancer.

« *Noo-nah*, dit encore Ji-Young.

– C'est ton petit frère ? » demanda la femme. June acquiesça.

« Alors viens m'aider. Eh bien ! Allons, ma fille. Presse-toi un peu ! »

June fit un pas en avant et s'agenouilla à son tour.

« Quand je te le dirai, maintiens-lui la jambe à deux mains, là, juste au-dessous du genou. De toutes tes forces. »

June se tint prête.

« Maintenant ! »

Ji-Young gémit bruyamment sous cette tension, et se mit à pleurer. La femme semblait connaître son affaire. Elle lui répétait sans cesse de ne pas regarder, de fermer les yeux, ajoutant qu'il n'y avait rien à voir. June devait toujours en y repensant par la suite se dire que, de façon perverse, c'était on ne peut plus juste car son pied avait été arraché. L'amputation était parfaitement nette. Le sang s'échappait du moignon par à-coups, le flot se tarissant et reprenant tour à tour tandis que la femme essayait de garrotter son maigre mollet avec une ceinture. Le jour se levait maintenant, et le sang luisait d'un beau vermillon, tandis que tout le reste – les vêtements de la femme, la terre aride alentour – était encore noyé de grisaille, vide de couleurs. C'est alors que le regard de June s'éloigna de la voie et elle remarqua une silhouette allongée à plat ventre près d'un champ envahi de mauvaises herbes. C'était Hee-Soo. Elle la reconnut à son épaisse tignasse. Pendant quelques secondes, June crut qu'elle n'était pas blessée, parce qu'elle voyait ses yeux ouverts et un pâle sourire un peu confus se dessiner sur ses lèvres. Pourtant elle était morte. Les deux jambes sectionnées. Elle avait rampé jusque-là et tout son sang s'était échappé.

Les roues du train grincèrent et il s'ébranla pesamment, comme si la locomotive poussait hors des rails l'obstacle qu'elle avait rencontré. Ensuite le convoi s'arrêta un moment avant de repartir. Les enfants de l'inconnue, restés sur le toit du wagon, se mirent à lui crier de venir les rejoindre. Mais elle ne parvenait pas à serrer suffisamment la ceinture, et Ji-Young saignait de nouveau abondamment. Le train repartait, un peu plus vite maintenant, et

les enfants commencèrent à hurler pour de bon, en proie à une véritable panique. Elle regarda June dans les yeux et lui dit : « Tu devrais remonter dans ce train, petite.

– Aidez-nous, je vous en prie.

– Je suis désolée… Je suis désolée. » Elle se releva, marquant une pause imperceptible avant de courir vers le wagon où se trouvaient ses enfants et de monter prestement à l'échelle.

Ji-Young était paisible maintenant, il respirait doucement, comme s'il ne ressentait aucune douleur. June noua sa ceinture autour de la jambe et serra avant de tirer de toutes ses forces. Ji-Young hurla et perdit un instant connaissance. Mais le sang cessa de couler. Alors, rassemblant toute son énergie, elle souleva son frère et le prit dans ses bras. Il ne pesait pas plus lourd qu'un fagot de bois mort. Puis elle se mit à courir. La portière d'un des wagons était entrouverte et elle pouvait tendre l'enfant à ceux qui s'entassaient à l'intérieur. Certains lui faisaient des signes pour l'encourager. Le train gagnait de la vitesse et commençait à la distancer. C'était leur dernière chance. Mais c'est alors que la ceinture se détacha de la jambe de Ji-Young et glissa par terre. Le sang jaillit comme l'eau d'un robinet et, tout en courant, elle pressa sur le moignon, mais elle n'avait pas assez de force dans une seule main. Elle n'y arrivait pas. Alors elle s'arrêta et le déposa sur le sol, et comprima le moignon à deux mains. Les wagons les dépassaient lentement, il ne restait plus qu'un tiers du train.

« Pourquoi tu t'es arrêtée ? murmura-t-il.

– Je n'arrive plus à courir.

– Oh ! » Il perdait de nouveau connaissance, son visage devenait livide. « Tu reviendras me chercher ? »

June fit signe que oui.

« Tu me le promets ? »

Elle hocha de nouveau la tête.

« T'inquiète pas. T'es pas obligée. »

Elle lâcha sa main encore chaude, embrassa son visage encore tiède. Elle resta auprès de lui autant qu'elle le put. Mais quand le dernier wagon passa, elle se leva d'un bond et rétablit son équilibre. Puis elle prit ses jambes à son cou.

1.

Armée de la république de Corée (du Sud). (*Toutes les notes sont du traducteur* .)

OceanofPDF.com

2

New York, 1986

Et voici que la cité de sa solitude s’embrasait sous les premières lumières de l’automne. Comment une civilisation pouvait-elle se graver avec une précision aussi incomparable ? Les fenêtres d’angle de son appartement donnaient à l’ouest et au nord sur les tours de pierre et de verre qui s’élevaient au centre de la ville et, durant toutes les années qu’elle avait passées là, jamais elle n’avait vu des reflets et des couleurs aussi flamboyants ; les rayons du soleil couchant faisaient étinceler chaque détail des façades et modelaient le ciel en illuminant les rubans de la brume éthérée qui flottait dans les airs.

June avait quasiment terminé son travail. Comme le temps s’était accéléré ! L’appartement, cédé le jour même de sa mise en vente, et, à peine six semaines plus tard, voilà qu’elle retirait les gants en caoutchouc qu’elle avait enfilés pour faire le ménage et qu’elle les jetait dans un sac-poubelle noir. Un peu plus tôt, les hommes qu’elle employait régulièrement pour livrer les meubles et les objets qu’elle vendait dans son magasin d’antiquités étaient venus pour emporter la dernière chaise, les dernières lampes, et à l’heure qu’il était ils devaient en avoir terminé. Plutôt que de contracter des professionnels, elle avait préféré se charger elle-même du travail : elle avait tout vendu par lots à des marchands de biens qu’elle connaissait de par la ville. Elle avait cédé l’ensemble pour une misère, étrangement amusée à l’idée des bonnes affaires qu’ils ne manqueraient pas de réaliser sur son dos. L’un d’eux avait osé marchander le prix dérisoire qu’elle proposait, insistant qu’il devait tout de même y avoir un code de l’honneur en vigueur, même parmi les voleurs. Elle lui avait conseillé de cesser sur-le-champ de parler d’honneur s’il ne voulait pas qu’elle retire sa

proposition. Il n’avait pas tardé à fléchir, au point de lui demander, avant de partir, combien elle demanderait d’un bureau du début du XIXe siècle qu’il convoitait depuis longtemps. Elle le lui abandonna également pour une somme très modeste. Elle fit des paquets de tout ce qu’il restait après cela, comme les livres ordinaires, les disques, les articles de cuisine, les serviettes de bain et les draps, elle les entassa et les offrit à un ami brocanteur du quartier de la Bowery.

Elle n’avait conservé pour elle-même que deux petites valises de vêtements et une trousse en plastique à fermeture Éclair contenant ses affaires de toilette. Quelques cosmétiques de base. La vanité n’avait jamais eu de prise sur elle. Tout d’abord, ce n’était pas dans son caractère, mais surtout, elle n’avait jamais eu besoin de beaucoup se soucier de son apparence. Toute sa vie, elle avait été non pas belle, mais extraordinairement fraîche : un visage large et ovale au teint clair et éclatant de santé, la peau lisse comme un abricot, les cheveux noirs, épais et chatoyants. Pour un observateur manquant de discernement, sa robuste silhouette aurait pu sembler un peu trapue, mais sa façon de se tenir droite comme un *i*, les épaules rejetées en arrière à la manière d’une ballerine, la faisait paraître plus grande, plus sportive, comme si elle était toujours sur le point de bondir. Quelques mois plus tôt encore, le jour de son quarante-septième anniversaire, son serveur favori au petit restaurant au coin de sa rue lui avait apporté une énorme tranche de cake aux carottes avec des bougies qui dessinaient le nombre 25 plantées dans le glacis blanc, même s’il avait une idée assez claire de son âge véritable. Il était peut-être un peu plus jeune qu’elle, mais il l’appelait toujours « ma petite » et, comme la plupart des hommes (et des femmes) de tous âges qui passaient le seuil de son magasin ou s’asseyaient à côté d’elle dans le métro, il était irrésistiblement attiré par sa fraîcheur, sa vitalité, cette étrange mais indéracinable conviction qu’elle pourrait bien ne jamais vieillir. Son mari, David, mort inopinément deux ans plus tôt, le répétait souvent, ajoutant en plaisantant que l’éternelle jeunesse de sa femme allait peut-être déteindre sur lui, comme si sa présence était une espèce de sortilège qui arrêtait le passage du temps si redouté. Il lui répétait souvent :

« Viens donc t’allonger sur moi.

– C’est tout ce que tu veux ?

– C’est tout ce qu’il me faut.

– Tu en es bien sûr ?

– Eh bien… »

Comme les choses seraient différentes, si elle avait effectivement pareil pouvoir…

Elle noua le cordon du sac-poubelle et le déposa auprès des deux autres qui s’alignaient déjà devant sa porte. Il y avait un autre appartement de l’autre côté du petit palier, mais June n’avait jamais échangé plus qu’un rapide bonjour avec ses occupants, et donc, elle ne prit pas la peine de leur dire au revoir. Ils apprendraient son départ de la bouche d’Habi, ou d’un autre voisin, ou encore des nouveaux propriétaires quand ils emménageraient, et sans doute ne gaspilleraient-ils pas une seconde à penser à ce changement, ce que June trouvait parfait. L’appartement appartenait autrefois à David, mais il lui avait très bien convenu. L’immeuble se situait dans la partie basse de Madison Avenue et tendait à attirer des gens qui ne trouvaient rien à redire à l’absence de commerces et aux rues presque désertes le soir venu, des gens que la circulation n’incommodait pas et qui ne se plaignaient pas de l’inélégance de leurs voisins. Ils appréciaient en revanche cette espèce d’intimité liée à une existence délibérément paisible et repliée sur elle-même, et rendue d’autant plus paisible et plus intime qu’elle se déroulait au cœur d’une immense cité trépidante.

La clochette de l’ascenseur tinta et la porte s’ouvrit. C’était Habi, le jeune gardien de l’immeuble. Un peu plus tôt, June lui avait demandé de passer, et il supposa que c’était pour l’aider à se débarrasser des sacs-poubelles ; il en attrapa donc aussitôt deux par le col, mais elle lui fit signe de laisser cela pour plus tard.

« S’il vous plaît, Habi. Entrez. Je voudrais vous montrer quelque chose. »

Il lâcha les sacs et la suivit dans l’appartement, qui était vide et nettoyé de fond en comble. Il y était entré une demi-douzaine de fois, se comportant en chacune de ces occasions comme si c’était la première, ou comme s’il faisait quelque chose d’inconvenant, et il restait aux abords de la cuisine jusqu’à ce qu’elle le conduise vers une des pièces principales.

Habi venait du Congo et elle le connaissait sans doute mieux que n’importe quel autre occupant de l’immeuble, surtout depuis la mort de

David. Quand il se trouvait là, il ne manquait jamais de l'aider à monter ses commissions (il n'y avait pas de portier), et était resté plusieurs fois prendre une tasse de thé avec elle. Pour une raison ou pour une autre, ils ne se parlaient pas beaucoup ; elle appréciait tout simplement sa présence, qui, comme les pluies tropicales, était toujours à température parfaite. Elle l'admirait pour son intelligence, sa voix douce, sa courtoisie et pour la façon dont il s'acquittait avec une inaltérable dignité de son travail subalterne et ingrat. Il se montrait toujours infiniment respectueux. Il avait un visage agréable et serein, à l'exception d'une longue cicatrice boursouflée qui allait du coin de l'œil à la mâchoire. June avait remarqué qu'il en avait une autre dans la paume de sa main gauche, exactement parallèle à celle de son visage chaque fois qu'il levait la main. Un jour, elle l'avait questionné à ce sujet, et plutôt que de lui répondre directement, il avait expliqué qu'il était orphelin depuis son jeune âge. « C'était une période très difficile, lui dit-il, avec son fort accent français. Un conflit entre les tribus. » Il avait erré seul pendant plusieurs semaines et couvert, pieds nus, quelques centaines de kilomètres, se cachant le jour et avançant la nuit. C'est alors qu'il avait demandé à June ce qu'il lui était arrivé aux mains. Sa question l'avait surprise mais, s'étonnant elle-même, elle les avait tournées pour les lui montrer. Elle avait les mains délicates et menues, d'apparence parfaitement normale, sauf quand elle montrait ses paumes, ce qu'elle s'appliquait toujours à ne pas faire. Les paumes et la pulpe de ses doigts donnaient l'impression de ne pas être terminées, lisses tel du mastic et pratiquement sans plis ni rides, un peu comme les mains d'un mannequin. L'une des deux était plus scarifiée que l'autre. Elle lui répondit qu'elle se les était brûlées dans un accident. Il avait hoché la tête d'un air sombre, mais sans la compassion embarrassante que la plupart affichaient en pareilles circonstances, et n'ajouta pas un mot. Pourtant, elle lui aurait volontiers confié (alors qu'elle ne l'aurait avoué à personne d'autre) qu'elles la gênaient parfois, même si elles étaient pratiquement insensibles.

« Il y a des choses auxquelles je voudrais que vous jetiez un œil », dit-elle. Il la suivit jusqu'à une chambre à coucher, l'écho de leurs pas résonnant dans l'appartement vide, et, l'espace d'un instant, June eut l'impression qu'ils étaient un jeune couple sur le point d'acquérir leur premier logement. « Cela fait un moment que j'ai ces meubles, et

maintenant que vous êtes marié, j'ai pensé qu'ils vous seraient peut-être utiles. »

Il s'agissait d'un secrétaire et d'une chaise d'enfant en noyer massif, ainsi que de deux commodes assorties et d'un lit mezzanine avec des barrières et une échelle. Le tout était en très bon état, mais June avait néanmoins passé deux heures à effacer les égratignures et les traces de chocs, comme elle l'aurait fait dans son magasin. Elle avait ensuite ciré chaque meuble jusqu'à lui donner un air flambant neuf.

« Mais nous n'avons pas d'enfants, protesta Habi.

– Vous en aurez un jour, n'est-ce pas ? Ce sont des meubles de très bonne qualité, des meubles comme on n'en fait plus, en tout cas pas pour les enfants. »

Elle ouvrit les tiroirs du secrétaire, en lui montrant les jointures, le fond, gravissant même un des barreaux de l'échelle pour éprouver la solidité de la balustrade.

« Je m'apprêtais à vendre tout ça avec le reste, mais soudain je me suis dit que j'étais idiote. J'aurais pu vous montrer ces meubles la semaine dernière, mais j'ai eu tant à faire.

– Je n'ai certainement pas assez d'argent pour vous payer tout ça.

– Me payer ? Mais il n'est pas question de payer. Je demanderai à mes déménageurs de vous porter le tout demain. » Et même si elle la connaissait, elle lui demanda de lui noter son adresse.

Il hocha la tête en la lui tendant. « Mais je vous en prie. Je peux emporter tout moi-même.

– Ne soyez pas ridicule. C'est leur travail. Et vous n'avez sûrement pas de voiture.

– Si, j'en ai une, mais elle est petite. Une deux-portes.

– Alors nous sommes d'accord. Mais il faut que ce soit demain, parce que c'est le dernier jour. Est-ce que votre femme sera à la maison ? »

Il répondit que c'était bien possible. Sa femme faisait des retouches pour un pressing, du travail qu'elle pouvait rapporter à la maison. June ne savait pas grand-chose d'autre à son sujet, sauf qu'elle venait du Sénégal, et qu'Habi l'avait rencontrée dans un jardin public dans le centre de Queens, où ils habitaient. June aurait aimé la connaître pour s'imaginer plus facilement à quoi ressembleraient un jour leurs enfants, mais, pour l'instant, elle se représentait simplement deux garçons maigrichons en pyjama,

escaladant et dévalant l'échelle de la mezzanine, riant de bon cœur, leurs grands yeux écarquillés comme ceux de leur père.

« Ma femme va regretter de ne pas pouvoir vous remercier, dit-il, comme s'il avait lu dans ses pensées.

– Dites-lui que ça me fait plaisir, vraiment.

– Je n'y manquerai pas. »

Il poussa doucement les tiroirs pour les aligner de nouveau et dit :

« Je ne savais pas que Mr Singer et vous, vous aviez des enfants.

– Eh bien ! oui », répondit-elle, s'étonnant de ne pas avoir deviné qu'Habi se demanderait qui avait utilisé ces meubles un jour. Pourtant, cela ne lui coûta guère d'ajouter : « Mais ce n'était pas l'enfant de Mr Singer. Le mien seulement. Et un seul. Un garçon.

– Je vois », murmura Habi. Il hésitait manifestement à continuer de l'interroger.

« Voulez-vous savoir son nom ? »

Il fit oui de la tête.

« Il s'appelle Nicholas.

– Nicholas, répéta-t-il, son accent rendant le prénom d'un seul coup plus mystérieux et charmant. C'est un joli prénom.

– Oui, dit June. J'ai toujours trouvé, moi aussi. »

Après avoir verrouillé la porte de l'appartement, elle tendit les clés à Habi. Il devait faire entrer les livreurs le lendemain matin et, quand les nouveaux propriétaires ou locataires arriveraient, il les leur donnerait. Elle décida de ne pas revenir sur le fait que son notaire un de ces jours – et peut-être même bientôt – le contacterait à propos du legs qu'elle avait décidé de lui faire. Dans le cadre de ses arrangements financiers, dix mille dollars n'étaient pas un très gros cadeau mais devaient suffire à lui permettre de payer l'acompte nécessaire à l'achat d'une maison, ou à l'ouverture d'un commerce, peut-être un magasin de vêtements que sa femme pourrait tenir. Même s'il était très peu probable qu'elle le revoie un jour, elle ne voulait pas qu'il se sente redevable parce qu'elle lui aurait donné une trop grosse somme ; elle ne voulait pas qu'il lui voue ce type de reconnaissance éternelle, qui, si souvent, se mue en ressentiment. En fait, il n'était pas impossible, le jour venu, qu'il refuse ce cadeau. Il n'était pas du genre à être prisonnier de l'argent, pas plus qu'elle ne l'était. Elle savait qu'ils se ressemblaient à cet égard, mais elle voulait néanmoins faire quelque chose

pour lui, lui témoigner son affection, et comme il n'était plus temps d'approfondir leur amitié, elle ne pouvait lui offrir autre chose que ces meubles et ce cadeau.

Il mit les sacs-poubelles dans l'ascenseur et descendit avec elle jusqu'au hall de l'immeuble. Quand ils en sortirent, trois locataires attendaient pour monter. Dès qu'ils virent Habi, ils l'assaillirent de requêtes. June se retrouva sur la ligne de tir tandis qu'ils demandaient quand il pourrait venir déboucher une canalisation, réparer un lave-vaisselle, appeler l'entreprise de désinfection. Tandis qu'Habi triait patiemment leurs demandes, June se faufila entre eux, pensant que le mieux était sans doute qu'elle s'éclipse maintenant, les adieux n'étant jamais chose facile pour elle. Elle s'apprêtait à passer la porte de verre quand Habi la rappela : « Mrs Singer ! » Et donc, elle attendit. Quand les locataires eurent reçu l'assurance qu'il s'occuperait d'eux et qu'ils eurent pris place dans l'ascenseur, Habi se tourna vers elle et lui tendit la main. Elle la lui serra un bref instant.

« Il est possible que je ne vous revoie plus jamais, c'est bien ça, Mrs Singer ?

– Exact.

– Où est-ce que vous partez, Mrs Singer ? Une autre ville ?

– Oui. Mais je vais voyager. En Europe. En Italie.

– Je n'y suis jamais allé. On dit que c'est un beau pays.

– J'en suis sûre.

– Vous n'y êtes jamais allée non plus ?

– Pas encore.

– Et vous y resterez longtemps ?

– Je crois. Qui sait ? Peut-être très longtemps. »

Il hocha la tête avec un sourire embarrassé, parce qu'elle lui souriait, mais il ne posait pas les yeux sur elle comme il le faisait habituellement, avec son beau regard franc et direct. Il serra entre ses doigts le trousseau de clés qui pendait à sa ceinture. Et soudain June comprit que l'intérêt qu'il montrait pour ses projets masquait une profonde déception.

« Je suis désolé de ne pas avoir pu vous aider plus que ça.

– Vous m'avez toujours beaucoup aidée.

– Je veux dire, dans les moments difficiles.

– Ne vous en faites pas. Et puis, voyons les choses en face, il n'y avait pas grand-chose à faire. »

Il acquiesça d'un grognement guttural. Elle ressentit elle aussi un petit serrement de gorge et ne put s'empêcher d'ajouter :

« Je voudrais seulement que vous acceptiez de me laisser vous aider à mon tour. Je veux que vous sachiez quel plaisir vous me feriez en acceptant.

– Je vous remercie, Mrs Singer. Je me débrouille très bien tout seul.

– Je le sais. Mais ça ne ferait de mal à personne. Et surtout pas à moi. S'il vous plaît, souvenez-vous-en. J'ai beaucoup plus d'argent que je n'en aurai jamais besoin.

– Tout va bien pour moi, Mrs Singer, merci.

– Entendu. Alors, au revoir, Habi. Bonne chance à vous.

– Au revoir, Mrs Singer. »

Ils se serrèrent de nouveau assez cérémonieusement la main, jusqu'à ce que, pour leur plus grande surprise à tous les deux, elle l'attire à elle et l'étreigne chaleureusement. Habi commença par se raidir mais il la serra bientôt à son tour entre ses bras longilignes et robustes. Il sentait un peu l'huile de moteur et aussi un parfum épicé comme la cannelle, et tout en respirant très fort elle eut soudain l'impression que le cœur lui manquait, comme si l'air était devenu très lourd. Elle ne voulait surtout pas se mettre à pleurer. Un coup sonore sur la porte vitrée vint les séparer. Au-dehors se tenait un homme avec un sac en plastique dans chaque main, qu'il souleva pour les leur montrer. Habi ouvrit la porte et une tiède bouffée de vent d'automne s'engouffra dans le hall, chargée d'odeurs sucrées et aillées de cuisine chinoise ; tandis que le livreur ne cessait de répéter « 10-B, 10-B » et qu'Habi appelait à l'interphone, June se glissa à l'extérieur et se précipita pour monter dans un taxi en stationnement, poursuivie par la voix d'Habi, son « Bon voyage*[1] » résonnant comme une sirène douce et grave.

Bon voyage*. Pendant les quelques jours qui suivirent, June ne cessa de repenser à ce moment, se demandant si pareil voyage était possible pour elle. Mais pourquoi pas ? Assurément, ses affaires étaient en bon ordre : le déménagement s'était passé sans heurts, les derniers meubles avaient été livrés à différents marchands de biens et chez Habi, et le bail de son magasin, renouvelé cinq ans plus tôt, expirait la semaine suivante. Tout était

parfaitement synchronisé. Durant tout ce dernier mois, elle avait serré les dents à l'idée de ce voyage, s'appliquant consciemment à sauvegarder son énergie en prévision, et elle n'avait aucune raison de penser qu'il ne serait pas réussi et bénéfique pour elle, et même épanouissant. Elle venait juste de verser l'eau de la bouilloire électrique dans la théière pour se préparer un thé vert au riz grillé quand on cogna contre la porte en verre du magasin. Elle avait couvert la porte et l'intérieur de la vitrine de papier sulfurisé blanc si bien qu'elle distinguait seulement une grande silhouette sombre qui se découpait dans la lumière déclinante de ce début de soirée. Il devait sans doute s'agir du détective privé qu'elle avait engagé ; personne d'autre n'aurait supposé qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur. Il avait appelé à la boutique le matin même pour annoncer qu'il avait déniché des informations précises sur son fils. Durant plusieurs minutes, elle était restée immobile sur la vieille chaise pivotante en chêne, une part d'elle-même craignant que le grincement ne trahisse sa présence : c'était sa dernière chance d'abandonner la partie. Mais, à ce moment-là, un coup plus fort que les autres fit trembler la vitre et elle se leva, comme mue par une force de propulsion externe, comme dotée d'ailes invisibles qui ne savaient que battre. La porte s'ouvrit sur un grand type aux épaules larges, en costume sombre et cravate rayée, pardessus gris, et un volumineux attaché-case à la main. On aurait pu le confondre avec n'importe quel homme d'affaires new-yorkais, mis à part la terrible rugosité de la peau de ses joues, sans doute le résultat d'une variole infantile. Les cicatrices étaient profondes et elles lui donnaient, de façon peut-être injustifiée, un air tendu et affligé.

« Mrs Singer ? C'est Clines. »

Elle le laissa entrer dans le magasin mal éclairé. Il lui parut encore plus grand une fois à l'intérieur, et sans même s'en rendre compte elle se plaça entre lui et la porte. Il avait de fines mains pâles, et de longues jambes qui se terminaient par d'étroites chaussures noires de la taille de péniches. Il jeta un coup d'œil dans tout l'espace rectangulaire de la boutique, et elle se demanda s'il n'était pas en train d'évaluer les risques qu'elle n'ait pas les moyens de lui payer ses services. Pour l'instant, elle ne lui avait envoyé qu'un chèque de cinq cents dollars d'acompte et, à l'évidence, ce qu'il restait dans le magasin presque vide n'avoisinait même pas ce chiffre : il demeurait la chaise en chêne aux roulettes rouillées et une table basse en verre tout ébréché couverte de flacons de médicaments divers, qui servait

de table de chevet auprès d'un matelas à deux places sur un sommier à ressorts posé par terre. De l'autre côté du lit, il y avait un lampadaire, et aussi une table à abattants gondolée surmontée d'une plaque électrique sur laquelle une bouilloire sifflait encore tout doucement tandis que la spirale refroidissait peu à peu. Elle avait plié ses vêtements, simplement rangés dans deux valises ouvertes posées contre le mur, complètement nu à l'exception de quelques crochets oubliés et des trous laissés par ceux qu'on avait retirés. Pour ce qu'il en savait, elle aurait pu être en train de squatter cette boutique : qui lui disait que ce n'était pas une clocharde un peu fêlée, entrée par effraction, et qui s'était inventé une terrible histoire de famille ?

Elle lui proposa la chaise de bureau. Elle prit place quant à elle sur le lit.

« Je veux que vous sachiez, Mr Clines, que je vis ici parce que c'est le plus simple pour moi, en ce moment. C'est dans ce magasin que je travaillais.

– Je ne suis pas inquiet », dit-il en posant son attaché-case. Il ne retira pas son léger pardessus. « Je sais que vous êtes largement solvable. Je sais que vous avez liquidé tout votre stock. Que vous avez vendu votre appartement. Je suis obligé de m'intéresser à ce genre de choses.

– Je comprends.

– Venons-en maintenant à ma raison d'être ici.

– Oui. Je vous en prie.

– Avant de commencer, il faut que je vous demande si vous êtes vraiment décidée à retrouver cette personne.

– Il s'agit de mon fils, répondit June, heurtée par sa façon de parler de "cette personne".

– Mais vous êtes certaine de vouloir le retrouver ? insista-t-il. Je suis obligé de vous poser la question. Parfois, les gens croient qu'ils veulent quelque chose, et en fait, non. On peut en rester là et tout ce que vous me devrez, ce sont quelques heures de travail.

– Il n'y a pas de problème.

– Vous en êtes sûre ?

– Oui. »

En fait, June s'était demandé, la première fois qu'elle avait contacté Clines, si elle était effectivement sûre. Tant de temps s'était écoulé. Elle n'avait pas revu Nicholas depuis huit ans, le jour de la remise des diplômes.

Le lycée terminé, il était parti le soir même pour ce qu'il appelait un peu pompeusement le « tour de l'Europe ». June pensait naturellement qu'il allait l'appeler régulièrement d'où qu'il se trouve. Tandis qu'il enfournait ses derniers vêtements et quelques livres dans son sac à dos ce soir-là, Nicholas ne put lui donner son itinéraire parce qu'il n'en savait rien lui-même. Il allait prendre l'avion de nuit pour Londres, car c'était le vol le moins cher, puis il traverserait la Manche dès que possible et il ferait un petit tour d'Europe avant de gagner l'Italie où il comptait rester, lui expliqua-t-il, jusqu'à épuisement de ses ressources. Ce qu'elle n'avait pas imaginé, c'est que son périple n'en finirait pas, qu'il serait en fait constitué d'une suite de départs qui ne le ramèneraient jamais à la maison. La première année, il envoyait une carte postale par mois, étrangement expédiée non pas à l'appartement mais à la boutique, quelques gribouillis hâtifs sur ce qu'il voyait, le petit boulot qu'il venait de trouver, la seule indication de lieu étant parfois le cachet de la poste. Jamais il ne lui donnait une adresse où elle aurait pu lui répondre. D'une fois par mois, on passa à un mois sur deux, puis une fois par saison, et quand les cartes n'arrivèrent plus que deux fois par an, elle avait, d'une certaine façon, réussi à faire taire le trouble, la blessure et la colère qu'elles suscitaient.

Finalement, au moins durant la journée, elle ne pensait plus à lui que rarement, et elle ne le revoyait que dans ses rêves. Il lui apparaissait décharné, plus maigre que jamais, avec le tee-shirt décoloré du concert de Led Zeppelin et le blue-jean qu'il portait le jour de son départ, traversant un hall de gare ou un aéroport, gris et anonymes, sans sac sur le dos. Il n'était ni affamé, ni abandonné, ni perdu, et pendant un bref instant apaisant avant de se réveiller, June pouvait se rassurer en constatant qu'il avait l'air tout à fait autonome. Il semblait ne manquer de rien, même s'il ne paraissait pas parfaitement satisfait. Elle savait en outre, même en rêve, qu'elle projetait sur son fils son propre caractère farouche et indépendant.

« Montrez-moi ce que vous avez trouvé, s'il vous plaît, Mr Clines. »

Il ouvrit son attaché-case et en tira un épais classeur en carton recyclé et le lui tendit. Il s'y trouvait des fax, des copies de documents administratifs, avec des cachets officiels à en-tête, et d'autres lettres manuscrites ou dactylographiées. Clines décrivit chacune des pièces au fur et à mesure : pour la plupart, il s'agissait de listes établies pour la police locale, chaque page rédigée dans une langue différente : espagnol, français,

hollandais, italien. Le seul document en anglais émanait d'un antiquaire londonien de tout premier plan, parfaitement connu des marchands new-yorkais ; il y avait là aussi une liste d'articles volés – quelques tableaux, de l'argenterie, des pièces de monnaie, des bijoux, plusieurs objets d'art.

Tandis qu'il parlait, elle regarda rapidement les pages à la recherche du nom de son fils, mais « Nicholas Han » (Han était le patronyme de June) n'apparaissait pas. Les noms présents sur les pages lui semblaient familiers, des gens qu'elle n'avait jamais rencontrés mais qu'elle avait vu mentionner, ou dont elle avait entendu parler. Des noms associés à des thèmes ou des notations variés qu'elle seule pouvait collationner et comprendre. Il y avait des Stephan Lombardia, Leo Stevens, Leo De Nicole, entre autres, autant de pseudonymes qui venaient clairement de choses qu'elle lui avait dites un jour ou un autre. Retrouver l'origine de ces noms avait quelque chose de déchirant. Leo, par exemple, était celui d'un cochon d'Inde, mort une semaine après qu'ils l'avaient ramené à la maison ; Stephan était le prénom qu'elle avait laissé échapper quand Nicholas atteignit l'âge de poser des questions sur son père – un prénom qu'elle avait trouvé dans le journal du matin. Naturellement, il en avait aussi posé d'autres au sujet de ce père – d'où il venait, à quoi il ressemblait, comment il était mort – et, invariablement, elle lui avait donné des réponses vagues, fournissant les descriptions et les raisons à moitié vraies qui lui venaient à l'esprit, attentive à ce qu'elles ne puissent jamais le conduire vers qui que ce soit.

« Comment pouvez-vous être sûr que c'est mon fils qui a fait tout cela ? » demanda-t-elle néanmoins à Clines, continuant à espérer que rien ne soit vrai. Il n'y avait aucune image sur les fax, même sur le compte rendu établi par le bureau d'Interpol à Madrid, où un agent, à en croire Clines, avait commencé quelques semaines plus tôt à rassembler et à croiser les renseignements. C'était précisément ce dossier que lui avait transmis un contact en Europe.

« Il est indiqué sur une des pages que le numéro de boîte postale à Rome que vous m'avez communiqué a été attribué à un certain Stephan DiNicola.

– Qui ?

– Stephan DiNicola. La personne à qui vous avez envoyé de l'argent la dernière fois.

– Ah oui… je suis désolée. C'est sans doute exact. »

Sa mémoire était devenue beaucoup moins fiable tous ces derniers temps, surtout celle des événements récents. Elle avait effectivement expédié de l'argent, après avoir reçu une lettre de Nicholas, certes brève, mais marquée par une chaleur retrouvée, une sorte d'intimité paisible qui semblait suggérer son retour imminent. Au bas de sa lettre, dans un post-scriptum, il demandait si elle pouvait envoyer mille dollars à un certain S. DiNicola, un ami qui garderait cet argent pour lui en attendant qu'il arrive à Rome. Il n'avait jamais réclamé autant. Pourtant, elle s'était précipitée au bureau de la Western Union le plus proche et avait expédié deux mille dollars à la place. Elle s'attendait à une réponse rapide, ou même à un coup de téléphone, mais en un mois il n'y avait rien eu. Rien du tout.

« Êtes-vous dans l'obligation de communiquer ce que vous avez découvert à des autorités quelconques ?

– Je travaille pour vous, Mrs Singer.

– Et si, un jour ou l'autre, ce n'était plus le cas ?

– Je travaille toujours pour un client ou un autre. Et je ne garde pas mes dossiers quand j'ai terminé une affaire. »

Elle hocha la tête.

« Que me conseillez-vous de faire ? »

Clines se racla la gorge.

« Je pense qu'on devrait essayer de le retrouver avant qui que ce soit d'autre. Je peux dénicher un billet pour Rome la semaine prochaine. Pour l'instant, il s'agit seulement de petits larcins, même si c'est sur une assez grande échelle et avec une belle régularité. Il n'a encore fait aucun gros coup. Il ne s'est encore livré à des voies de fait sur personne. S'il ne faisait plus rien d'autre à partir d'aujourd'hui, il est peu probable qu'Interpol ou qui que ce soit le poursuive.

– Alors laissons-lui encore une semaine. »

Embarrassé, Clines s'agita sur sa chaise. Il aspira ses joues rugueuses en la regardant d'un œil sévère.

« Je n'ai pas pour habitude de travailler avec mes clients, Mrs Singer. Ça ne se fait pas.

– Eh bien voilà l'occasion de les changer, vos habitudes.

– Il a peut-être quitté l'Italie à l'heure qu'il est. Il a pu partir n'importe où. En Europe de l'Est, en Asie. Il faut que je sois prêt à me déplacer très vite.

– Vous vous déplacerez aussi vite que nécessaire. Si, pour une raison ou pour une autre, je ne peux pas vous suivre, j'arriverai quand je pourrai. Je ne veux pas être plus d'une demi-journée en retard sur vous. Ce n'est pas possible autrement, je suis désolée. »

Clines se gratta le visage. C'était un geste qu'elle avait vu faire un nombre incalculable de fois dans sa boutique à des acheteurs ou des consignataires : la mâchoire serrée, le regard légèrement détourné, juste avant de consentir à la proposition qu'elle leur faisait, ce qui rendait ses affaires régulièrement profitables – à défaut de mirifiques. Son talent, son don, était une détermination immédiatement patente, si bien que ceux qui la connaissaient depuis longtemps et de parfaits étrangers comme Clines se trouvaient face à un monument d'intransigeance incomparable, une fixité taillée dans la pierre. David avait choisi de contourner les obstacles, plutôt que de la heurter de front ; par exemple, il n'aimait pas beaucoup la voir fermer le magasin elle-même, particulièrement en hiver quand il faisait déjà nuit à 17 heures, et au bout du compte il avait tout simplement engagé un homme pour veiller sur elle depuis le trottoir d'en face et s'assurer qu'elle ne se faisait pas agresser. Nicholas avait-il procédé de la même façon ? Avait-il contourné l'obstacle lui aussi, mais sur une échelle épique ? Il n'avait jamais semblé se laisser intimider, ni même démoraliser par sa mère. En général, il paraissait plutôt content de son sort. Sans même parler de ses résultats scolaires, ses professeurs lui disaient toujours quand ils la recevaient qu'il était très aimé de tous. Mais peut-être que, face à elle, devant cette paroi rocheuse infranchissable, il avait reculé comme n'importe quel enfant, centimètre par centimètre, jusqu'à ce qu'un jour, il ait jugé la distance saisissante et acceptable.

« Quand on aura fini par le retrouver, dit enfin Clines, il ne faudra pas vous attendre à ce qu'il soit ravi de vous voir.

– Je n'attends rien de semblable.

– Ni même qu'il accepte de vous rencontrer. En fait, votre présence pourrait bien tout faire capoter. Ce n'est pas par hasard si vous avez éprouvé le besoin d'en appeler à un tiers comme moi. Il ne s'agit pas seulement de le retrouver. Parfois il faut un intermédiaire pour rassurer quelqu'un. Sinon, il risquerait tout simplement de prendre ses jambes à son cou.

– Ce n'est pas moi qui le fais fuir, Mr Clines. »

Le détective hocha gravement la tête.

« Du moment que vous savez ce à quoi vous vous exposez.

– Je le sais.

– Entendu, dit-il, même si, clairement, il n'était pas satisfait. Maintenant, parlons un peu de votre fils. »

Elle apporta les photos qu'avait réclamées Clines, ainsi que les cartes postales pour qu'il ait des échantillons de l'écriture de Nicholas. Elle n'avait conservé que peu des unes et des autres. Ces dernières années, elle avait gardé les rares cartes postales mais s'était depuis longtemps débarrassée de ses cahiers, y compris la plupart des projets artistiques qu'il avait réalisés, les peintures et les carnets d'esquisses, ce qu'elle regrettait vivement aujourd'hui. Mais, le plus dévastateur, c'était le nombre si dérisoire de photos qu'elle possédait de Nicholas. La plupart étaient des portraits annuels de l'école, quelques autres, des clichés qu'elle avait pris elle-même au fil des ans. Elle n'aimait pas beaucoup prendre des photos, et elle ne possédait qu'un petit appareil compact et bon marché. Comme Clines parcourait des yeux le maigre stock, elle avait ressenti l'envie de se justifier, de lui raconter tout ce qu'elle avait fait à la place, mais elle avait gardé le silence. Ne pas avoir pris Nicholas en photo n'était un choix ni conscient ni inconscient. Cela ne signifiait rien, et n'indiquait pas grand-chose, si ce n'est qu'elle avait peu de temps libre à l'époque pour autre chose que remplir les fonctions parentales de base. Elle était une jeune mère célibataire avec une boutique qui venait d'ouvrir durant une période où la situation économique à New York était une catastrophe. Elle travaillait sans relâche, et elle avait rarement l'énergie ou l'envie de préparer des petits plats ou de l'aider à faire ses devoirs. Elle était toujours en retard d'une lessive et d'un coup de balai, et il avait appris à s'en charger dès ses dernières années d'école. Afin de le récompenser, elle lui donnait un argent de poche considérable (pour un préadolescent), ce qui l'enthousiasmait, mais ils savaient tous les deux qu'il y était obligé, parce que, sans cela, personne ne se serait acquitté des tâches ménagères de base. Quant à ses études, puisqu'il fréquentait grâce à une bourse une excellente école privée, elle considérait qu'il appartenait à ses professeurs de lui donner l'attention et les stimulations nécessaires. Parent isolé, elle devait avant tout se consacrer à une affaire qui était leur seule source de revenus, et pensait pouvoir compter sur le jugement et la bonne volonté des enseignants.

Nicholas était naturellement brillant et très autonome, de l'avis de June, si bien qu'elle pouvait lui laisser les rênes de sa propre scolarité. Petit à petit, cependant, il avait fait seul ses choix dans tous les domaines, notamment pour des choses dont un garçon n'aurait normalement pas dû être laissé seul responsable, comme acheter ses propres vêtements et choisir leurs plats à emporter. Il avait même réussi à repeindre joliment sa chambre un week-end pendant que sa mère était partie à une vente aux enchères à Philadelphie, bien qu'il ait opté pour un violet trop foncé qui absorbait toute la lumière de leur petit appartement, créant une atmosphère sombrement gothique et crépusculaire.

June ne pensait pas qu'elle était peut-être en train de le priver de quelque chose d'essentiel. Comme toutes les autres mères avec leurs fils, ils avaient partagé de nombreux bons moments, par exemple le jour où elle l'avait emmené en voyage pour acheter des meubles alors qu'il avait onze ans, et qu'ils avaient visité le centre historique de Williamsburg. Ils avaient baratté du beurre ensemble et tissé un long pan d'étoffe couleur arc-en-ciel sur un vieux métier. Une des photos que Clines avait en main les montrait tous les deux au pilori, grimaçant à qui mieux mieux, et ce soir-là, au lieu de rentrer, elle avait résolu de dépenser l'argent qu'ils n'avaient pas en choisissant une chambre dans un beau motel avec une piscine intérieure, pour que Nicholas puisse piquer une tête avant de partager le dîner de hamburgers frites qu'ils avaient commandé. Au printemps suivant, il était parti visiter Washington avec sa classe, et l'avait fait pleurer en lui rapportant un grand plat pour présenter légumes et sauces diverses, avec sept ramequins en porcelaine incorporés qui représentaient les monuments les plus célèbres de la capitale. Il l'avait acheté avec son argent de poche plutôt que de se choisir un souvenir ou de s'offrir des friandises.

« Mais on ne reçoit jamais personne, protesta-t-elle, le cœur déchiré.

– Maintenant, on va pouvoir ! » répondit-il.

Elle utilisa le plat en question à chacun de ses anniversaires, emplissant les ramequins de bonbons, de chocolats et de Malabar. À chaque fête, elle le posait sur la table de la cuisine. L'un après l'autre, les ramequins s'étaient cassés, si bien qu'il ne restait plus que le Capitole et l'obélisque du Washington Monument, et il finit par lui dire qu'il ne le prendrait pas mal si elle le jetait, parce qu'il avait l'air plutôt ridicule avec presque tous ses ramequins manquants.

Elle ne s’en souvenait plus, mais effectivement, c’est ce qu’elle avait dû faire un jour.

« J’ai l’impression que votre fils s’intéressait beaucoup aux Romains, dit Clines, en regardant des photos prises lors de différentes fêtes de Halloween.

– Oui, depuis tout petit. Mais on peut dire que l’Italie en général l’attirait beaucoup. »

Clines lui montra ce qu’il était en train d’examiner : des clichés de Nicholas, en classe de dixième, déguisé en centurion, avec un plastron de bronze et un casque à plumet en plastique. Sur une autre photo, prise un an après, il apparaissait en gladiateur, la tunique sale et déchirée, un glaive à la main. Il n’y avait pas de photos, mais elle se rappelait que, quelques années plus tard, il avait choisi un costume de sénateur, toge, sandales et couronne de laurier, et qu’une autre fois il s’était affublé d’un béret et de la chemise ample et sombre d’un artiste bohème du XIXe siècle. À la question de sa mère, il avait répondu qu’il était Camille Corot. Dans sa boutique, il y avait une étagère emplie de vieux livres d’art, et l’une d’elles regorgeait de planches en couleurs reproduisant les paysages italiens du peintre, que Nicholas adorait feuilleter après l’école. Il disait simplement qu’il aimait les couleurs douces des maisons et des arbres, si différentes de celles de la ville, mais elle se demandait si tout cela n’était pas lié au fait qu’elle avait un jour menti et suggéré de façon irréfléchie, en réponse à une de ses questions spontanées et inattendues, qu’elle avait rencontré son père et brièvement vécu avec lui en Italie.

« Où exactement ? avait demandé Nicholas, âgé d’environ dix ans à l’époque.

– Dans le Nord.

– Montre-moi », avait-il demandé en allant promptement chercher un gros atlas qu’elle gardait aussi sur cette étagère, et dans lequel il se plongeait très souvent. Il savait localiser par cœur toutes les capitales et la plupart des grandes villes.

« Là, répondit-elle en abattant avec conviction le doigt sur un point précis. Là, près de Mantoue. »

Elle découvrit que les réponses concrètes satisfaisaient sa curiosité pendant un certain temps, tout en ayant conscience que de telles

improvisations irréfléchies ne pouvaient lui apporter que des ennuis. Alors pourquoi s'était-elle obstinée ? Elle voulait leur conserver un monde aussi petit que possible, qu'ils soient simplement une mère et un fils, et retenir le temps, ne garder que le présent pour toute réalité. Mais, bien sûr, Nicholas, jeune garçon plein d'imagination et bourré de talents artistiques, avait commencé à s'imaginer ce qu'il voulait à partir de ce qu'elle disait, à se fabriquer sa propre mythologie, jusqu'à ce qu'un irrésistible mystère ait fini par émerger.

Durant sa dernière année de lycée, Nicholas avait annoncé à sa mère qu'il voulait attendre avant de s'inscrire à l'université et voyager, et à ce moment-là, June n'avait élevé aucune objection si tel était son désir. Il avait économisé l'argent de ses jobs d'été et, bien sûr, celui qu'elle lui donnait pour les tâches ménagères, et elle n'hésita pas à lui proposer mille dollars de plus pour qu'il puisse élargir ses horizons. Il répondit qu'il n'en avait pas besoin, qu'il préférait trouver du travail de temps à autre, là où il serait, pour connaître vraiment la vie du pays, mais elle finit par lui glisser une enveloppe pleine de billets dans la main avant son départ. Il la remercia et l'embrassa – cela ne l'avait jamais dérangé de l'embrasser, même devant ses amis –, puis il bondit dans son taxi et, à la plus grande déception de June, ne baissa même pas la vitre tandis que la voiture s'éloignait dans un vrombissement de moteur.

June s'inquiéta évidemment, comme n'importe quelle mère, pour le bien-être de son rejeton, mais ses soucis portaient moins sur les dangers habituellement liés à pareil voyage que sur son fils lui-même. Son sens de l'indépendance aurait dû la rassurer, et pourtant elle ne pouvait s'empêcher de se demander s'il n'en était pas trop doté pour son si jeune âge. Il n'avait peut-être pas besoin de faire à ce point cavalier seul. Comme ses professeurs et d'autres le lui disaient souvent, il savait se faire aimer et, à l'évidence, il avait beaucoup de camarades. Toutefois, elle avait remarqué qu'il ne semblait pas éprouver le besoin d'un meilleur ami, ou même de deux ou trois copains qu'il aurait régulièrement fréquentés. Au cours de ses deux dernières années de lycée, il sortit avec plusieurs filles, mais June n'aurait jamais eu l'idée d'affirmer qu'il était amoureux, ou même seulement qu'il s'était entiché d'elles. Il se montrait plein d'enthousiasme avec tout le monde, toujours disponible quand on l'appelait ou qu'on l'invitait à une fête, mais June était obligée de reconnaître qu'il passait trop

facilement d’un ami ou d’un groupe d’amis à un autre, traversant sans s’attarder la jungle des rencontres, de liane en liane comme Tarzan, son héros, dont il aimait tellement regarder les vieux films à la télévision le dimanche matin.

Au fil des années de voyage, les cartes postales qu’il envoyait à la boutique contenaient des messages de plus en plus brefs, et bien que rédigés à la main, ils avaient la froideur de dépêches dactylographiées, et même de plus en plus impersonnelles :

Tout va bien. N.

OK par ici. N.

Tout baigne toujours. N.

Plus tard, il se contenta souvent de taper son nom à la machine, sans message du tout. Une fois, il oublia même complètement de signer, l’obligeant à examiner son propre nom et l’adresse du magasin avec l’attention d’un détective pour essayer de trouver un sens à la façon dont il avait appuyé sur les touches, ou à la fraîcheur du ruban. Le cachet de la ville ou du pays ne correspondait que rarement au paysage représenté, et June se dit qu’il avait sans doute acheté un lot de cartes au kiosque de l’aéroport en arrivant, qu’il avait postées au fur et à mesure quand l’idée lui traversait la tête que sa mère risquait de le croire mort.

En fait, la panique l’avait souvent réveillée, avant et durant le temps où elle avait vécu avec David, certaine que Nicholas était sérieusement blessé, malade ou même mort, et son mari la calmait en la prenant dans ses bras et lui demandait, au début, ce qui la mettait dans cet état, mais elle n’avait jamais voulu répondre. Il savait qu’elle avait un fils adulte, et comme dans toutes les autres circonstances de leur heureuse mais trop brève union, il la traita avec une grande sollicitude, sans jamais la pousser à révéler la cause de sa détresse, bien qu’il l’ait probablement devinée. David était avocat-conseil dans un cabinet important de la ville, et au travail il ne ménageait pas ses efforts. C’était peut-être parce qu’il se savait le cœur fragile depuis un infarctus qu’il se sentait toujours apaisé de se retrouver auprès d’elle quand venait le soir, la fatigue ne faisant que le rendre encore plus gentil avec elle. Il ne manquait alors jamais de l’interrompre dans la préparation

de leur dîner pour s’asseoir un peu à ses côtés et lui demander, comme un père attentionné, de lui raconter ses petites joies de la journée.

Étrangement, ses terreurs nocturnes avaient disparu après le décès de David, comme si se retrouver seule lui avait rendu toute sa détermination. Mais elles avaient repris après un coup de téléphone de la police l’an dernier. Ils l’avaient appelée au petit matin, une voix de femme anglaise à l’autre bout du fil lui annonçant que son fils était grièvement blessé. June était encore endormie et très malade, sans doute hébétée à l’époque par une troisième série de médicaments, et elle balbutia qu’elle n’avait pas de fils avant de raccrocher. C’était monstrueux, mais il ne lui avait pas écrit depuis plus d’un an, et dans son état de faiblesse présent, elle n’avait pas pu résister à ce violent accès de cruauté. Elle fut immédiatement prise de nausées et rappela sans attendre l’opératrice pour lui demander de la remettre en contact avec son interlocutrice, mais sans succès. Elle attendit que son téléphone sonne à nouveau, il resta néanmoins silencieux. Elle finit donc par se rendormir et le matin venu, il lui sembla que tout cela n’avait été qu’un terrible cauchemar.

Deux semaines plus tard environ, elle reçut pourtant une carte postale de lui, expliquant qu’il lui écrivait depuis un hôpital perdu à la campagne parce qu’il s’était fait une mauvaise fracture à la jambe en tombant de cheval alors qu’il montait dans la propriété d’un ami. « Tout va bien aller, disait-il, même si je finis un peu tordu ! » Il ne réclamait pas d’argent, ni rien du tout d’ailleurs, et June se réjouit qu’aucun mal ne soit advenu de l’abominable façon dont elle s’était comportée au téléphone ; à la carte postale suivante, il ne parlait plus de l’accident, ni de sa jambe, rien que de la façon dont il allait poursuivre son voyage, s’autorisant pour une fois à être plus disert. Ces cartes postales ne lui ressemblaient guère, mais elle y voyait le signe qu’un tournant était franchi, que quelque chose de nouveau venait de commencer.

Ce n’est que récemment qu’il s’était mis à lui demander de l’argent, lui adressant des cartes postales où il la priait soudain d’expédier de petites sommes à Amsterdam, puis à Francfort, enfin à Nice. Il s’agissait de modestes requêtes, deux cents ou trois cents dollars, mais la dernière, de mille dollars – pour laquelle elle avait envoyé le double, accompagné d’un billet enthousiaste sur l’anniversaire imminent du garçon –, l’avait rendue certaine qu’ils seraient bientôt réunis. Elle avait besoin que ça ne tarde plus.

Mais ensuite, plus aucune nouvelle. Après cela, elle guetta chaque jour le facteur, qui ne tarda pas à savoir ce qu'elle attendait, et qui lui faisait comprendre jour après jour par un triste mouvement de ses paupières qu'il n'avait rien pour elle dans son sac. En fait, c'était le facteur qui lui avait donné l'idée d'engager Clines. Cet incorrigible bavard à la voix étrangement haut perchée n'allait pas très bien dans sa tête, il faisait partie de ces gens qui parviennent tant bien que mal à fonctionner mais sont néanmoins légèrement handicapés mentaux. Il n'hésita pas à lui confier qu'il avait engagé un type pour filer sa femme qu'il soupçonnait de le tromper. Clines découvrit qu'elle avait effectivement une liaison… avec le propre frère du facteur. Voilà ce que Clines avait voulu dire en lui demandant si elle souhaitait vraiment retrouver Nicholas : la vérité est parfois plus dure à supporter qu'on ne le croit.

Mais June n'était pas femme à beaucoup hésiter et, en ce cas précis, elle ne douta pas de la conduite à tenir. Elle dit à Clines :

« On peut donc se réjouir que vous ayez retrouvé Hector Brennan la semaine dernière. »

Clines hocha la tête. Son visage se referma comme une huître : il n'était absolument pas d'accord avec elle.

« Où habite-t-il exactement ?

– À Fort Lee. Dans le New Jersey. »

Cette réponse fit soudain s'accélérer le pouls de June. Durant toutes ces années, elle avait toujours cru, sans la moindre raison d'ailleurs, qu'Hector vivait encore quelque part dans le Nord-Ouest, ou peut-être au Canada ou au Mexique, à moins qu'il ne soit rentré dans sa ville natale au nord de l'État de New York. Penser qu'il était là, si proche, juste de l'autre côté du George Washington Bridge, et bizarrement – à moins que, justement, ce ne soit pas si bizarre… – à l'endroit où tant de Coréens commençaient à s'installer, lui donnait un nouvel élan d'optimisme.

« Cela fait combien de temps qu'il vit là ?

– Au moins dix ans, apparemment, répondit Clines. Si ce n'est pas plus. »

Il sortit un deuxième classeur de son attaché-case et le lui tendit. Il y avait là ce qu'il avait pu rassembler sur Hector, tous les détails sur ce qu'il lui avait déjà résumé au téléphone : deux ou trois mandats d'arrêt expédiés par fax et une liste de condamnations qui remontaient au moment où il

venait juste de la quitter, allant de l'État de Washington au Texas en passant par la Pennsylvanie et, au cours des dix dernières années, au New Jersey. Il ne s'agissait que de délits mineurs, lui expliqua Clines, recel d'objets volés, agressions, refus d'obtempérer. Typique d'un homme qui part à la dérive, dit encore Clines. Hector apparemment n'avait pas de téléphone, pas de cartes de crédit, pas de permis de conduire ou de certificat d'immatriculation, ni compte en banque ni prêt en cours. C'était par un pur hasard que Clines avait trouvé son adresse ; il y avait eu un jugement rendu contre lui dans un tribunal de première instance à Bergen County, où son propriétaire avait porté plainte pour loyers impayés et détérioration des locaux. Clines s'était rendu à l'adresse indiquée et, bien qu'Hector ait quitté les lieux, un voisin lui avait confié qu'il fréquentait un certain bar aux abords de la rivière.

« Que vous a-t-il dit ?

– Pas grand-chose, répondit Clines. Il n'avait pas envie de parler.

– Mais vous avez tenté de le persuader ? »

Clines hocha la tête.

« Eh bien ?

– Tout cela ne l'intéressait pas, Mrs Singer.

– Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle non sans brusquerie, utilisant la voix qu'elle réservait aux antiquaires intransigeants, ou aux clients dont les chèques avaient été refusés. Je ne comprends pas, Mr Clines. Vous lui avez proposé de l'argent ?

– Oui.

– Et il s'est obstiné ?

– Nous n'en sommes même pas arrivés là. Dès que j'ai prononcé votre nom, il s'est enfermé dans son mutisme. Il a refusé de me parler. Ses amis m'ont conseillé de décamper. »

Les yeux à moitié aveuglés par la colère, elle s'apprêtait à réprimander le détective, mais ensuite une bonne dose de peur l'envahit et lui rafraîchit les idées. Car bien sûr, elle comprenait qu'elle était sans doute la dernière personne au monde qu'Hector Brennan accepterait de rencontrer, et *a fortiori* d'aider.

Néanmoins, elle reprit : « Il faudra tout de même essayer à nouveau de le convaincre.

– Si c’est ce que vous voulez, répondit Clines, en fronçant les sourcils comme s’il avait soudain commencé à pleuvoir des cordes. Je vous aménagerai une rencontre à notre retour d’Italie. Si nous devions être absents plus longtemps que prévu, j’enverrais quelqu’un suivre un peu sa trace.

– Vous ne comprenez pas, dit June. Je veux que vous me conduisiez à lui. Il faut qu’il nous accompagne. »

Le front de Clines se plissa sous le coup d’une vive inquiétude.

« Que vous veniez, vous, ça n’est déjà pas facile pour moi. Mais pas question de l’emmener aussi. Surtout si l’affaire ne l’intéresse pas. Ça ne peut pas marcher.

– Je suis désolée. Mais il faudra que vous vous adaptiez.

– Il y a des compromis que je ne suis pas prêt à faire. Il ne s’agit pas d’un voyage organisé, vous comprenez. » Il la dévisagea avec gravité. « Franchement, Mrs Singer, vous êtes beaucoup trop malade pour tenter une aventure pareille. »

Elle marqua une pause. Elle avait espéré qu’il ne remarquerait pas son état. C’est pour cette raison qu’elle avait choisi l’éclairage le plus faible possible dans la boutique.

« Je me débrouillerai, affirma-t-elle.

– Qu’est-ce que vous avez ? Un cancer ?

– Écoutez », dit-elle en le saisissant par le bras. Elle trouva sa chair malléable à travers la fine étoffe de son blazer et elle sentit le cordon peu résistant de ses muscles. Elle comprit qu’il était un peu plus vieux qu’elle l’avait cru, peut-être la soixantaine, et se rendit compte en observant les zones claires près de son crâne qu’il devait se teindre les cheveux. Mais plutôt que de la décourager, ce manque de robustesse la confirma dans son intention, lui donna envie de prendre davantage le contrôle de la situation.

« Écoutez-moi. Je vous promets que cela ne vous causera aucune difficulté supplémentaire. Vous pourrez parfaitement faire votre travail. Il faut que vous sachiez dès maintenant que je compte vous payer plus que généreusement. Et vous ne nous aurez pas dans les jambes. Hector pourra me tenir compagnie si je ne me sens pas bien et que j’aie du mal à vous suivre.

– Vous commettez une grave erreur, une très grave erreur. Surtout si vous souhaitez retrouver votre fils. Je sais que vous avez été brièvement

mariée à ce type, mais est-ce que c'est lui le père ? Est-ce que c'est pour ça que vous voulez qu'il vienne avec nous ?

– Il n'est pas question qu'il en soit autrement », répondit-elle, sans lui fournir la moindre explication supplémentaire.

Quelques minutes plus tard, elle raccompagnait Clines à la porte. En ce début de soirée, l'air conservait un peu de la chaleur d'un jour radieux, mais elle se sentait parcourue de frissons qu'elle ne connaissait pas auparavant, et elle comprit qu'il allait lui falloir faire vite, avant que l'automne ne s'installe pour de bon. Le froid allait-il l'achever ? Elle avait donné un chèque à Clines pour couvrir les deux semaines suivantes, en triplant ses honoraires pour avoir accepté cette difficulté supplémentaire. Naturellement, elle avait toujours eu l'intention de lui avouer qu'Hector était le père de son fils. Mais à ce moment précis elle avait soudain changé d'avis, décidant que c'était une question qui ne regardait que Nicholas et Hector. Que Nicholas soit son fils ne signifierait sûrement pas grand-chose pour Hector. Mais elle espérait que ce serait important pour le jeune homme afin qu'un jour, quand il serait revenu à de meilleurs sentiments, il sache qu'il n'était pas seul au monde. À ce stade de sa vie, tout ce qu'elle pouvait faire, c'était jeter une fragile passerelle. Ils n'avaient qu'à y poser le pied, s'ils le voulaient bien. Qu'ils évaluent la force de sa travée, qu'ils décident de la consolider ou au contraire de la laisser s'effondrer.

Elle verrouilla la porte et éteignit toutes les lampes sauf celle qu'elle avait installée près du matelas. Dans le minuscule cabinet de toilette de l'arrière-boutique, elle se brossa les dents à l'eau tiède. À peine plus froide, et l'eau lui aurait donné l'impression de mordre dans de la glace. Il lui fallait se les brosser d'un geste doux, comme elle se rappelait l'avoir fait pour Nicholas quand il avait eu ses premières dents. Les siennes semblaient aussi fragiles que de la craie. Un coup de brosse trop violent, et elles pourraient bien s'effriter jusqu'au nerf. Elle se gargarisa, cracha, puis s'attacha les cheveux pour se laver le visage. Ils avaient repoussé étonnamment vite, peut-être un peu plus gris et en tout cas beaucoup moins épais, et elle avait choqué son coiffeur en lui demandant de les lui couper à la garçonne. De loin, même de l'autre côté d'une pièce, elle paraissait aussi jeune que toujours, mais de près, on s'apercevait que seuls ses yeux avaient conservé toute leur énergie. Plus que douce, sa peau semblait étrangement

lissée, comme si elle avait lutté, et lutté encore, et gagné cette manche, mais qu'elle ne serait plus jamais prête à se battre.

Elle s'allongea sur son lit et éteignit la lampe. Elle se sentit déchargée du poids de son corps qui se referma par étapes comme un complexe industriel. Elle pouvait lui venir en aide : elle avait des médicaments que son médecin lui avait fait livrer par une interne, y compris une petite trousse noire spéciale où s'alignaient seringues et flacons, dont l'interne lui avait dit qu'elle finirait peut-être par y avoir recours ; elle avait même montré à June comment procéder, emplissant une seringue et la plantant dans un oreiller. De fait, June avait essayé une fois et avait beaucoup aimé. Mais elle refusait de céder devant la douleur. Pas ce soir, en tout cas. Elle s'était épuisée à la tâche la semaine passée, et elle avait plaisir à mesurer le chemin parcouru. Les choses étaient en marche maintenant. Elle voulait sentir chaque partie de son corps. D'abord, ses orteils et ses doigts se replièrent, puis tous ses muscles se contractèrent l'un après l'autre, et le sang qui les avait résolument irrigués retourna vers son cœur, appauvri, presque vaincu, après lui avoir envahi la poitrine. Un bourdonnement de soulagement lui parcourut la colonne, chaque vertèbre se libérant de la pression de ses voisines.

Seul son ventre ne connaissait aucun repos, toujours en proie à des mouvements incessants comme si ses entrailles s'étaient donné pour tâche dérisoire de résorber la tumeur originelle. Mais bien sûr, c'était elle-même qui se voyait peu à peu phagocytée de l'intérieur, lentement transformée en quelque chose de radicalement nouveau. C'était presque une ironie du sort qu'elle soit atteinte d'un cancer de l'estomac. Que, quand elle mourrait, elle aurait le ventre plein. N'avait-elle pas signé elle-même ce pacte des milliers de fois alors qu'elle marchait sur cette sinistre route ? Que je mange une dernière fois jusqu'à n'en plus pouvoir, que je remplisse cette caverne insondable et, alors, j'accepterai de mourir. Je me rendrai. Et voilà ce que sa vie était devenue, une vie où elle n'avait plus jamais eu faim. Mais elle était prête à l'affronter à nouveau aujourd'hui, ce terrible manque, en échange d'un sursis. Son cerveau n'aurait rien pu concevoir de plus pervers.

Elle n'avait aucun mal à se rappeler l'origine de cette sensation. Un après-midi il y a bien longtemps, elle l'avait assaillie alors qu'elle croisait par hasard un soldat américain. C'était à la toute fin de la guerre. Elle avait marché sans relâche durant trois jours et trois nuits, sans rien manger

d’autre que des feuilles de chrysanthèmes et des oignons sauvages, prenant au maximum quelques heures d’un repos traversé d’angoisses dans une ferme en ruine et sans toit. En apercevant l’Américain deux cents mètres plus loin environ, elle avait réussi à bondir de la route et à s’enfuir en courant dans la boue liquide des rizières qui lui montait jusqu’aux genoux et où il ne se donnerait jamais la peine de la poursuivre. Elle était sans doute en proie au délire, la soif l’avait rendue folle, et elle avait des troubles de la vision depuis deux jours si bien que, lorsqu’elle regarda de nouveau en direction de la route, le soldat s’était transformé en escadron qui la pourchassait. L’homme solitaire leva les mains pour lui montrer qu’il n’était pas armé, mais elle vit en lui le héraut de la mort, enfin venu la prendre dans ses bras. C’est alors qu’elle glissa, tomba et que sa bouche s’emplit instantanément de boue. Alors qu’elle essayait de s’arracher à cette fange, elle s’enlisait toujours davantage. Elle ne pouvait pas mourir. Elle était totalement désemparée et son corps semblait déjà prisonnier des ténèbres, mais elle n’allait pas laisser qui que ce soit la dominer maintenant.

Soudain, elle parvint de nouveau à respirer. Il l’avait arrachée à la boue en la tirant par sa tunique, déchirant une manche à la hauteur de l’épaule. Elle lui martela la poitrine et tenta de lui griffer les yeux, mais, vif comme l’éclair, il l’assomma. Quand elle reprit connaissance, elle était allongée à l’ombre de la carcasse rouillée d’un camion qu’on avait poussé sur le bas-côté, à une trentaine de mètres de l’endroit où ils se trouvaient auparavant. Tout un côté de son visage était en feu. Mais elle portait toujours sa tunique et son pantalon. L’Américain était assis sur la structure métallique des sièges arrachés à la cabine du camion, et il mordillait un brin de paille. Elle entreprit de s’échapper en rampant et s’apprêtait à se remettre sur ses pieds, quand il agita un objet jaune entre ses mains. C’était une boîte de chewing-gums. Il la jeta à ses pieds et, avant qu’elle ait pu l’ouvrir, elle salivait tellement qu’elle dut tousser avant d’enfourner toutes les dragées. Leur enveloppe dure craqua sous ses dents et libéra un torrent de douceur.

« Vas-y doucement, petite sœur. »

Il lui dit son nom et lui demanda le sien. Elle savait assez d’anglais pour pouvoir lui répondre, mais cette masse sucrée était un tel délice qu’elle ne put s’empêcher de l’avaler, et les filaments collants restèrent coincés dans sa gorge. Elle s’étrangla, porta les doigts à sa bouche et finit par vomir. Quand il la vit ramasser la boule de chewing-gum luisante pour tenter de la

mastiquer à nouveau, il lui dit qu'il y avait à manger là où il allait. Et puis d'autres enfants aussi. En fait, c'était un orphelinat, à quelque dix kilomètres de là. Il s'était déjà relevé et avait regagné la route encaissée, le sac à dos sur les épaules. Elle pouvait le suivre si elle voulait.

Elle le laissa prendre un peu d'avance, une bonne cinquantaine de mètres, avant de lui emboîter le pas. Elle avait recommencé à mâcher le chewing-gum, désormais tout sale et grumeleux. Il se retourna pour s'assurer qu'elle le suivait et lui fit signe d'avancer tout en marchant lentement à reculons. Elle ralentit elle aussi pour conserver ses distances, s'arrêtant quand lui s'arrêtait. Il secoua la tête et reprit sa marche. Mais soudain un tourbillon de vent souleva des volutes de poussière qui montèrent dans l'air sec et brûlant, l'enveloppant d'un nuage opaque et, l'espace d'un instant, son cœur s'arrêta quand elle pensa l'avoir perdu de vue. À moins qu'elle ne l'ait complètement imaginé. Mais la poussière retomba et, quand sa silhouette reparut, elle pressa le pas pour le rejoindre.

1.

Les mots suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

OceanofPDF.com

3

La guerre est un maître brutal, lui disait parfois son père en citant Thucydide – le frêle ivrogne appuyé sur l'épaule d'Hector comme il avait coutume de le faire à la fin de leurs virées du vendredi soir. Hector devait toujours l'aider sur le chemin du retour quand ils sortaient du bar ouvrier qu'il fréquentait à Ilion, New York. Cet homme, d'un naturel habituellement doux, titubait et devenait plutôt amer et caustique sous l'effet de l'alcool. Hector, qui avait quinze ans en 1945, restait parfaitement lucide même après avoir passé toute la soirée à boire en compagnie d'une demi-douzaine d'adultes abrutis et hébétés, qui s'étaient depuis longtemps écroulés à même la sciure du plancher.

« Qu'est-ce que je viens de dire ? »

Et Hector le lui répétait, d'un ton neutre et sec.

« Parfait. Pars pas à la guerre, fiston. Je t'en prie. »

À la fin de ces soirées, son père était si ivre des whiskys successifs qu'il avait pariés et gagnés qu'Hector devait le soutenir tout au long du chemin. Il avait l'haleine chargée et épicée par les cigarillos qu'il fumait l'un après l'autre et les petits oignons blancs qu'il faisait craquer comme des amandes parce que les deux l'aidaient, disait-il, à combattre les effets de l'alcool.

Il arrivait à son père de beugler une ballade de lutte irlandaise comme « The Dying Rebel », mais quand la soirée avait été trop longue, il se mettait à transpirer, il grimaçait de douleur, et il lui fallait s'arrêter une fois ou deux dans le caniveau ou entre les buis taillés d'une propriété, celle du P-DG de la Remington Arms par exemple, avant de protester en grommelant contre le « silence moralisateur » d'Hector, ou pour sa façon

« vertueuse de bon petit garçon » de tenir l'alcool. Puis, quand ils atteignaient les planches affaissées du porche de la maison familiale, le gamin soutenant toujours la quasi-totalité du poids de son père, l'ivrogne se mettait à répéter inlassablement le prénom de son fils dans une espèce de transe religieuse : *Hector, mon Hector*. Enfin, s'il lui restait un semblant de lucidité quand Hector l'avait laissé s'affaler sur le canapé du salon, il relevait les yeux et lui demandait s'il voulait entendre une fois de plus pourquoi il lui avait donné ce prénom, plutôt que, disons, Achille, qui aurait été autrement plus glorieux.

« D'accord, papa. Dis-moi.

– Parce que ce qu'un homme veut, c'est un fils qui en soit un, et pas un héros vivant. »

Après avoir étudié l'épopée à l'école, Hector lui avait fait observer que son illustre prédécesseur se faisait tuer, que sa ville était transformée en un champ de ruines, et que son père finissait également massacré.

« Aucune importance, fiston. Ces histoires qu'on nous raconte, ce n'est pas fait pour qu'on les imite, mais pour qu'on les change. Chacun doit écrire sa propre histoire. Regarde-toi un peu. Tu seras un héros immortel. Il faudrait être aveugle pour ne pas le voir. Mais ne pars pas à la guerre. »

Jackie Brennan, bien sûr, n'avait jamais pu aller à la guerre. Au contraire d'Hector, c'était un freluquet, et il avait de naissance le pied tourné vers l'intérieur de façon irrémédiable, ainsi qu'une main également déviée, mais toute chétive et tordue de surcroît, comme celle d'une vieille femme. Il était cependant d'une intelligence supérieure à la moyenne et, s'il était né dans une famille plus fortunée et plus ambitieuse, il aurait pu devenir avocat ou professeur d'université, parce qu'il s'exprimait avec facilité, qu'il avait l'esprit vif et qu'il avait une idée précise (pour le meilleur comme pour le pire) des vérités qu'il fallait savoir dire aux gens. Quand la Seconde Guerre mondiale éclata et que des bataillons entiers de jeunes gens d'Ilion s'engagèrent, le père d'Hector fut un des seuls à grommeler son scepticisme, pour ne pas dire son opposition. Jackie avait pourtant au début gardé pour lui ce qu'il pensait de ce conflit armé, sauf aux moments où il exposait ses idées aux oreilles lasses de sa femme et de ses filles, et à celles d'Hector – lequel ne détestait pas l'entendre reprendre une fois de plus ses arguments alambiqués d'une belle voix de baryton. Il aimait son père, mais à la différence de la plupart des autres garçons dont l'amour

se fonde sur la peur et l'admiration inconditionnelle, il éprouvait pour lui l'affection qu'on porte à un oncle favori, mais en plus fort, un amour qui reconnaissait ses petites manies et ses innombrables faiblesses, et qui y voyait la marque d'une originalité plutôt que de pitoyables défauts.

Mais il y avait des limites à cette tolérance, et elles étaient souvent atteintes au bar ; une fois l'estomac plein de bière et de whisky, Jackie Brennan devenait franchement trop bavard et sa voix se faisait plus perçante. La guerre ne quittait pas une seconde ses préoccupations. Au bar, il n'hésitait pas à aborder chaleureusement des groupes de jeunes soldats en uniforme, alors qu'il n'avait jusque-là pas même remarqué leur présence : « Laissez-moi vous payer une tournée, les gars, pour que je puisse garder la tête haute en sachant que j'ai fait mon devoir ! »

Les militaires acceptaient à grand bruit et lui faisaient une place, tandis que les habitués du bar échangeaient des regards entendus avec Hector, devinant parfaitement ce qu'il allait se passer. Hector se tenait à l'écart jusqu'à ce que son père le convainque de se joindre à eux quand les chopes de bière passaient de main en main. Jackie jouait alors tour à tour le riche protecteur, le grand frère fanfaron et, finalement, le vieux compagnon d'armes complice. Mais il avait d'autres idées en tête.

« Ça donne soif de défendre le pays. La plus noble des missions, si vous voulez mon avis.

– Vous avez pas tort, monsieur ! »

À ce moment-là, Hector commençait à tirer discrètement sur la manche de son père, mais sans succès.

« Pourtant, ce qui me ferait plaisir, les gars, c'est que vous vous limitiez à ça, plutôt que d'aller vous mêler de tous les petits conflits qui surgissent aux quatre coins du monde.

– Vous trouvez que Pearl Harbor est un "petit conflit" ? répliquait alors un des militaires. La dernière fois que j'en ai entendu parler, c'était plutôt une saloperie de piège tendu par ces rats de Japs où deux mille de nos soldats sont restés.

– Ces Japs sont des rats, je vous l'accorde, s'exclamait Jackie Brennan, mais quels sont en fait les dessous de cet horrible carnage ? » demandait-il ensuite non sans pédanterie. À ce stade de la soirée, son père était déjà dans le cirage, mais un nouveau public l'inspirait toujours, il oubliait l'ouvrier qu'il était pour endosser les habits du penseur, du philosophe dont le but est

de porter la lumière et la vérité à ses semblables, tel le professeur universellement respecté qu'il avait rêvé de devenir un jour quand il était jeune, avant de se mettre à travailler à l'usine comme tous les autres.

« Bien peu nombreux sont ceux qui se préoccupent d'avoir une vue d'ensemble. Les Japonais avaient-ils l'intention de nous envahir ? En rêvent-ils encore aujourd'hui ? Pour ma part, j'en doute vraiment. Regardez un peu le volume d'armes que nous sommes capables de produire dans une petite ville comme la nôtre, et multipliez ce chiffre par mille. Ils savent parfaitement qu'ils ne sont pas de taille à lutter contre nous sur le long terme. Alors ils tentent un coup unique et spectaculaire pour nous dissuader de nous mêler de leurs affaires. Le scorpion et le lion. Pearl Harbor, c'était une façon de protéger leurs intérêts, dans leur coin du monde, dans leur sphère d'influence, et si nous avions su leur envoyer les signes appropriés à l'avance, alors tous ces marins – et aujourd'hui des dizaines et des dizaines de milliers d'autres – seraient encore vivants aujourd'hui.

– Ça suffit maintenant, disait alors invariablement un des soldats, en reposant avec force sur la table en bois rayée la chope de bière que Jackie lui avait offerte. Vous êtes sans doute un de ces maudits pacifistes ou de ces conciliateurs, et il est hors de question que je vous écoute une minute de plus.

– Faites comme vous le jugerez bon, répondait Jackie, d'un ton de défi grandiloquent et presque théâtral, mais, en vérité, je ne suis ni l'un ni l'autre, jeune homme. Je suis américain, fiston, et je n'ai besoin d'aucune autre ambition, ce que vous finirez un jour par comprendre.

– Débarrassez-nous le plancher, monsieur.

– Vous pourriez au moins avoir la politesse de finir votre bière.

– Allez vous faire foutre !

– Pas d'obscénités, s'il vous plaît ! »

C'est en règle générale à ce moment précis que la tempête se déchaînait, au moins sous le crâne de son père, une échauffourée héroïque et féroce au cours de laquelle Jackie Brennan se retrouvait d'ordinaire à emprisonner entre ses bras un soldat pour qu'il ne puisse pas user librement de ses poings. Hector se précipitait à la rescousse et il suppliait l'homme de ne pas tenir compte des imprécations de son père, tandis que le patron et quelques habitués ceinturaient les autres militaires jusqu'à ce qu'Hector ait réussi à entraîner son père dehors pour le ramener précipitamment à la

maison. Rien de trop sérieux ne se produisait jamais, même si, un certain soir, quand le patron du bar eut reçu un coup de poing égaré en plein visage, on interdit à Jackie de passer la porte pendant un certain temps, et il obéit sans même élever la moindre protestation auprès des siens. Jackie se savait suffisamment aimé pour qu'on tolère les problèmes qu'il occasionnait, mais rien de plus que cela. Et donc, s'il ne pouvait s'empêcher de créer un peu de grabuge quand il avait bu, il s'évertuait ensuite à se faire pardonner : dès qu'il revenait, il payait à boire à tout le monde et n'oubliait jamais d'apporter une boîte de friandises à l'intention de la femme du patron.

Une nuit, Hector rentra seul à la maison, expliquant à son père qu'il était fatigué. Il y avait du brouillard, le temps était humide, et la soirée ne paraissait pas vraiment animée au bar : aucun nouveau venu que Jackie aurait pu sermonner ou contre lequel il aurait pu parier un verre ou deux.

« Je ne t'avais jamais entendu dire que tu étais fatigué, lui dit son père, soupçonneux. C'est bien la première fois.

– Eh bien, c'est comme ça, répondit Hector, mentant à son père pour la seule fois de sa vie. J'ai seulement envie de rentrer à la maison.

– Eh bien, vas-y, alors, dit-il en faisant signe à Hector de s'en aller, depuis la place qu'il occupait comme toujours au bout du bar, sa petite main chétive et desséchée crispée sur l'anse de sa chope de bière. Et dis à ta mère de ne pas m'attendre. »

Hector grommela qu'il le ferait, sachant aussi bien que son père que sa mère serait depuis longtemps endormie, habituée qu'elle était aux frasques auxquelles se livrait son mari le vendredi soir. Jackie ne prenait sa cuite qu'un soir par semaine, mais il n'y manquait jamais et sa femme se réjouissait que leur fils l'accompagne.

Comme prévu cependant, Hector prit le chemin de la maison en passant par le petit pavillon de Patricia Cahill, dont il avait repeint tout récemment la façade et la palissade, et en voyant que la fenêtre du séjour était encore éclairée, il se dirigea directement vers la porte de la véranda située à l'arrière de la maison qu'elle lui avait dit qu'elle laisserait ouverte si les jumeaux étaient endormis. C'était au printemps 1945, l'interminable guerre durait toujours, et son mari restait porté disparu. Patricia Cahill était une de ces superbes brunes irlandaises aux cheveux noir de jais, aux yeux bleu ciel, au petit nez couvert de taches de rousseur, et dont la hanche joliment tournée lui faisait penser à une balustrade artistiquement incurvée.

Depuis des jours et des jours, il rêvait d'elle et, après l'école, il s'était arrêté pour se faire payer, mais elle prenait le thé avec une amie et elle lui avait demandé de repasser dans la soirée. Il savait pertinemment que son père ne quitterait jamais le bar assez tôt et que sa mère ne s'attendrait pas à ce qu'il rentre. L'idée de s'attarder pour passer un moment dans son lit l'électrisait littéralement ; il eut même un certain mal à parcourir les dernières dizaines de mètres parce qu'une érection tendait le tissu de sa salopette. Il s'était déjà approché d'elle (un pelotage avide mais bref dans sa cuisine), mais elle restait la première femme mûre qu'il ait jamais touchée, et la générosité et le parfum de son corps (ni aussi ferme que celui des amies de ses sœurs ni aussi platement inodore) furent pour lui une sorte de révélation. Il se sentit irrésistiblement attiré par la moiteur épicée de sa peau, la senteur légèrement musquée au creux de sa nuque et entre ses seins.

Il avait déjà commencé à pleuvoir, et quand il pénétra dans l'obscurité du porche, il craignit soudain de n'avoir pas compris ce qu'elle lui avait dit auparavant, mais les lumières du salon s'éteignirent soudain, elle descendit à sa rencontre et s'enroula autour de lui comme une cape de soie. Elle était nue sous son peignoir et sa peau lui parut chaude. Elle s'agenouilla et venait à peine de le prendre dans sa bouche quand il ne put se retenir davantage. Terriblement gêné, il se décomposa et entreprit de s'éloigner, mais elle le retint et lui dit que ce n'était pas grave à condition qu'il lui rende la pareille, et ce fut ainsi, sur son ordre, qu'il apprit à voguer sur le sombre fjord, se frayant un chemin en faisant du surplace.

Juste avant l'aube, il rentra chez lui en courant sous la pluie battante pour trouver une voiture de police garée devant la maison. Toutes les pièces étaient éclairées et il aperçut deux de ses sœurs qui passaient devant les fenêtres à l'étage. Il fit le tour et entendit sa mère assise à la table de la cuisine dire aux deux policiers qui sirotaient le café qu'elle leur avait préparé que son mari et son fils étaient toujours rentrés sans problème jusque-là. Est-ce que des vagabonds avaient pu les agresser et les ligoter quelque part ? Où pouvaient-ils bien être passés ? La ville était toute petite. Elle n'avait même pas eu besoin de préciser aux policiers que Jackie Brennan n'avait pas de maîtresse, parce que nul n'ignorait à Ilion que c'était un mari excessivement dévoué, que la gratitude infinie qu'il éprouvait envers sa jolie femme pour l'avoir accepté malgré ses infirmités le rendait parfois fou quand il avait trop bu, obsédé qu'il était par la peur

qu’elle lui soit infidèle (sans la moindre raison). Sinon, il était en général geignard, triste et apitoyé sur son propre sort. Un des policiers aperçut Hector de l’autre côté de la haie et le héla. Sa mère se retourna pour le regarder s’approcher. Il entra et ils lui demandèrent où se trouvait son père et où il était allé en sortant du bar, mais il ne put répondre à aucune de leurs questions, en particulier celles qui l’auraient amené à parler de Patricia Cahill, parce que l’un des flics était son cousin. Sa mère ne cessait de lui demander comment il avait pu laisser son père boire seul. Hector gardait le silence, mais était désormais terriblement inquiet. Il supplia les deux policiers de le laisser les accompagner alors qu’ils tenteraient de suivre sa trace depuis la sortie du bar.

Dans la voiture de police, il ressentit une honte beaucoup plus forte que tout ce qu’il aurait pu éprouver auprès de Patricia Cahill, et il se mit à pleurer. Il savait qu’il aurait dû rester auprès de son père, comme n’importe quel fils digne de ce nom, et raison de plus si ce père était Jackie Brennan. Combien d’hommes ont un besoin aussi pressant de la compagnie de leur fils, pour quelque raison que ce soit ? Maintenant qu’il était porté disparu, Hector comprit soudain tout ce qu’il représentait pour son père et ce qu’il ne cesserait jamais d’être : son image idéale, un corps merveilleux, sa main la plus robuste, son pied, son foie. Jamais plus il ne le laisserait tomber. En arrivant au bar, les policiers et lui partirent chacun dans une direction différente pour tenter de trouver la moindre trace de son passage. Il repéra alors le feutre rond de son père aux abords d’une venelle qui passait entre deux entrepôts et menait à un dock désaffecté sur le canal. L’extrémité de ce dock venait manifestement de s’écrouler : les bords étaient déchiquetés de fraîche date. L’eau montait haut et ses tourbillons boueux étaient parcourus par un fort courant. On avait dû ouvrir l’écluse en amont.

« Est-ce qu’il sait nager ? » demanda un des policiers, le cousin de Patricia Cahill.

Hector secoua la tête. À cause de ses infirmités, son père n’avait jamais appris, et était de toute façon naturellement réticent à se montrer nu.

« Je vais faire appeler le dragueur, s’écria aussitôt l’autre policier qui regretta d’avoir parlé si vite quand ses yeux se posèrent sur le jeune homme.

– Je suis sûr qu’il n’est pas mort, dit Hector.

– Pour l’instant, on n’appelle personne », dit l’agent Cahill. Il était à peine plus grand qu’Hector, mais il lui tapota néanmoins l’épaule comme à un gamin. « Te fais pas trop de souci, Hector. Je suis sûr que ton père est en train de cuver quelque part le long de la rivière. »

Le lendemain, on appela le dragueur. Le corps ne fut pas retrouvé avant encore une semaine et, même alors, ce ne fut pas le dragueur qui le découvrit. Il finit par émerger dans le bassin d’une écluse à plusieurs kilomètres de là, entièrement dévêtu et tout gonflé d’eau, aussi noir et luisant qu’un boyau, traumatisant pour toujours des plaisanciers canadiens qui descendaient la rivière. Hector dut accompagner sur place les policiers locaux et procéder pour la famille à l’identification du corps, sa mère et ses sœurs ayant refusé d’y aller. Hector était certain de l’avoir reconnu, ne serait-ce qu’à cause de l’impressionnant écart entre ses deux incisives : lors des pique-niques organisés par l’entreprise, son père crachait par ce trou des geysers de bière qui fusaient comme de magnifiques arcs-en-ciel vaporeux, pour la plus grande joie de tous, enfin, surtout celle des hommes et des enfants. C’était assurément le don le plus manifeste de Jackie Brennan. Mais chez l’entrepreneur des pompes funèbres, cette source de farces restait obstinément béante et, malgré le tiroir réfrigérant, la puanteur qui en émanait ainsi que du reste du corps prit Hector à la gorge avec une violence surnaturelle, comme un monstre venu d’un monde souterrain qui l’aurait soulevé de terre entre ses griffes invisibles.

Son pauvre père avait raison, bien sûr, il n’aurait jamais dû partir à la guerre. Longtemps après la mort de Jackie, la mère d’Hector ne put lui adresser la parole parce qu’il avait abandonné son père ce soir-là, elle parvenait à peine à le regarder, et bien qu’elle ait fini par lui témoigner à nouveau son amour, durant les années paisibles qui séparèrent Hiroshima de l’attaque-surprise menée par les communistes contre la ville jusqu’alors inconnue de Séoul, Hector passa son temps à rêver secrètement d’une nouvelle guerre. Non qu’il ait eu envie de se battre, de tuer, ou de défendre son pays, mais parce qu’un désir égoïste de punition l’animait ainsi que l’envie de démontrer que son père avait raison.

Avec quelle rapidité son vœu se vit exaucer ! Ce fut un bref incident impliquant un prisonnier qui changea tout – une situation pourtant ni

particulière ni inhabituelle, mais qui devait pour toujours rester ancrée dans sa mémoire. C'était durant sa première période de service, au début du printemps 1951. Ils patrouillaient au pied de la chaîne des monts Taebaek, à cent cinquante kilomètres au nord-est de Séoul. Après les débuts chaotiques de la guerre, l'invasion communiste, le repli précipité de l'ARC jusqu'à l'extrême sud de la péninsule, puis la contre-offensive américaine à tombeau ouvert qui était remontée au nord jusqu'au fleuve Yalu, à la frontière chinoise, les deux camps étaient maintenant engagés dans ce qu'on aurait pu appeler une guerre de tranchées, mais sur les hauteurs. On luttait pour chaque pouce de colline (stratégique, à en croire les autorités), chaque avancée se mesurant en centaines de mètres, chaque colline identifiée par un numéro (et, en cas d'épisode particulièrement sanglant, par un surnom). Les combats avaient surtout lieu la nuit, avec des raids de petite envergure menés par des unités américaines et sud-coréennes suivis de représailles lancées par les communistes, désormais presque tous chinois, enrôlés dans l'armée populaire, et qui attaquaient par vagues massives et quasi suicidaires, dans le but d'intimider l'ennemi et de vaincre grâce à des troupes en nombres apparemment inépuisables.

Le prisonnier en question faisait partie de ces rangs. Un gamin, en fait, quatorze, quinze ans au plus, le visage rond comme la lune piqué çà et là de quelques poils au-dessus de la lèvre supérieure et sur le menton. La section d'Hector l'avait fait prisonnier après avoir repoussé une attaque la nuit précédente. Le flanc de la colline d'en face avait soudain été envahi avant l'aube de bruits métalliques, de sifflements, de tintements de cloches, et des cris rageurs de plusieurs milliers de soldats qui se lançaient à l'assaut dans un chahut indescriptible, tirant sans relâche au pistolet automatique, le crissement de leurs pas sur la neige sèche ressemblant à des sauterelles qui s'attaquent à un champ de maïs. Des fusées éclairantes furent tirées pour illuminer le champ de bataille, révélant que peut-être seule la moitié du régiment ennemi était armée, l'autre portant des baïonnettes, des bâtons et même des tambours en carton, du genre de ceux qu'on distribue comme lots dans les fêtes foraines, des jouets à dix *cents* avec deux cordelettes retenant des balles que l'on n'a qu'à faire tourner pour obtenir un roulement.

La première vague d'assaut submergea les abris de tranchée les plus avancés mais fut arrêtée avant d'avoir atteint la ligne principale. Les suivantes se révélèrent de moins en moins efficaces, et quand vint la

quatrième, les Chinois ne faisaient quasiment plus aucun bruit lors de l'attaque et se retiraient rapidement devant le barrage des tirs américains. Ensuite, plus rien. À l'aube, on découvrit plusieurs centaines de corps qui jonchaient la colline, pour la plupart des Chinois, le plus déroutant étant qu'un certain nombre de soldats américains des avant-postes étaient portés disparus, il ne restait que les morts à récupérer. Les survivants avaient été faits prisonniers et emmenés par le bataillon en retraite vers un destin que l'on savait (grâce à un mélange de témoignages, de rumeurs et d'horribles scénarios imaginaires) fait de tortures indescriptibles, de privations en tout genre et de travaux forcés à vie dans les mines au fin fond de la Chine.

C'est dans ce contexte que le tout jeune soldat avait été fait prisonnier par des hommes de l'unité d'Hector qui les retrouva par hasard juste après la capture. Le gamin était de petite taille, environ un mètre soixante, et maigre comme un coucou, moins de cinquante kilos dans son uniforme d'hiver, pourtant rembourré de papier journal pour se protéger du froid, et ses chaussures de tennis déchirées qu'il portait sans chaussettes. Ils l'avaient découvert en train de faire le mort dans une tranchée et ils avaient commencé par lui donner une bonne correction. Il avait un œil au beurre noir, le nez et la lèvre en sang. Une de ses épaules était déboîtée. Il avait en main lors de sa capture un petit clairon en cuivre, qu'un soldat appelé Zelenko tenait maintenant entre ses doigts gantés. Le chef de l'unité, le lieutenant Bridger, était parti prendre ses ordres au QG de campagne. Zelenko et ses camarades auraient sans doute exécuté le prisonnier immédiatement si un officier d'une autre unité n'était passé par là et, voyant dans quel état se trouvait le gamin, ne leur avait pas rappelé que tous les prisonniers devaient être immédiatement déférés pour interrogatoire. Ils obtempérèrent, mais après le départ de l'officier, Zelenko décida de le garder quelque temps avant de le remettre au commandement du camp. C'était leur premier prisonnier, après tout. On entendit quelques grognements de protestation, y compris ceux d'Hector, qui était assis à quelques pas sur le rebord gelé du gourbi voisin. Il détestait Zelenko, qui venait comme lui d'une petite ville du nord de l'État de New York, un rouquin fanfaron, plutôt bon soldat, mais qui s'était mis à pousser subtilement leur lieutenant, un jeune homme influençable et fraîchement émoulu de l'université, à envoyer certaines escouades – Hector, entre autres – faire les patrouilles de nuit. Hector ne rechignait pas aux missions

les plus dangereuses, car il fallait bien que quelqu'un s'y colle, et puis il avait commencé à penser que, étrangement, miraculeusement, par la force du destin ou le décret de la nature, il était invincible, mais il n'aimait pas que son sort dépende des caprices de Zelenko.

Tandis qu'un autre soldat pointait son fusil sur le prisonnier, Zelenko s'approcha par-derrière et, plaçant le clairon juste devant son oreille, il souffla dedans de toutes ses forces. Le gamin s'écroula comme s'il avait reçu une balle dans la tempe, se tenant l'oreille et criant de douleur.

« Ça t'apprendra à nous empêcher de dormir avec cette saloperie de musique chinetoque », dit Zelenko, grimaçant lui-même sous la violence du son. Les autres ricanaient, les yeux écarquillés. Les Chinois leur passaient souvent la nuit une hallucinante musique d'opéra atonale ainsi qu'une série d'airs populaires occidentaux et des discours de propagande mielleux dans leurs haut-parleurs. Le garçon pleurait maintenant sans bruit, la bouche ouverte, la main toujours pressée sur l'oreille. Il souffrait terriblement. Zelenko le força à se remettre debout. Il se protégeait le tympan mais son bourreau lui écarta la main d'un coup sec.

« Ils devraient pourtant être tous déjà à moitié sourds, ces putains de Chinetoques, déclara Zelenko avant de souffler à nouveau très fort dans la même oreille. Et ça, c'est pour Gomez ! »

Gomez était son copain, tué la semaine précédente. Ils avaient retrouvé son corps jeté sur la berge d'une rivière gelée. Torturé puis abattu d'une balle dans la nuque. Zelenko souffla de nouveau. Le gamin s'affaissa sur les genoux, pleurant à chaudes larmes, et Zelenko demanda à son camarade Morra de lui maintenir les mains dans le dos pour qu'il ne puisse pas se protéger. Il souffla de nouveau. Il le fit encore trois fois, et avec une telle force qu'il en avait le visage tout rouge, comme s'il avait gonflé une centaine de ballons. La dernière fois, le garçon ne gémit même plus. Son tympan était déjà crevé. Cela irrita prodigieusement Zelenko, et il frappa violemment de son pistolet le prisonnier qui s'écroula par terre comme une tablette de pierre. Un filet de sang fit une tache sur la neige près de sa tête. Ses yeux aux fentes étroites étaient ouverts, ses lèvres remuaient mécaniquement, mais aucun son ne s'en échappait. Zelenko était déjà penché sur lui avec le clairon pour s'attaquer à l'autre oreille, en faisant des boules de son chewing-gum pour protéger ses propres tympans, quand

Hector se précipita sur lui, le renversa et l'envoya glisser sur le dos trois ou quatre mètres plus bas à flanc de colline.

« Mais putain de merde ! » s'exclama Zelenko.

Morra se jeta sur Hector qui lui assena un coup de poing, un seul mais très violent, dans un rein, et l'homme s'affala par terre. Les autres s'écartèrent tandis qu'Hector relevait le prisonnier. Tous les hommes de l'unité savaient qu'il n'était pas du genre à flancher au combat, qu'il était vigilant et infatigable, qu'il ne craignait pas la mort, et personne ne fit le moindre geste pour l'arrêter. Il aurait pu commander une escouade ou même une unité, si seulement il n'avait pas été aussi avare de paroles. Le gamin gémit pitoyablement quand Hector le chargea sur son épaule, puis il perdit connaissance. Hector le porta tout au long du chemin qui serpentait jusqu'en haut de la colline, jusqu'à l'autre versant, là où étaient installés le QG et l'hôpital de campagne. Zelenko l'incendia de jurons, lui criant qu'il n'était qu'un connard d'Irlandais, un sale pédé, un vendu aux Chinois, mais Hector ne lui prêta aucune attention.

Quand les blessures du garçon eurent été soignées et son bras remis en place par un infirmier, Hector le conduisit au poste de commandement. L'officier de service ordonna à Hector de fouiller à nouveau son prisonnier et, ce faisant, il trouva un objet caché dans la doublure déchirée de sa veste. C'était un petit calepin, avec une photographie glissée à l'intérieur. Il le tendit à l'officier qui demanda à l'interprète de l'examiner.

Mais ce n'était rien qu'un journal intime, rédigé en coréen. Apparemment, le garçon prétendait venir du Sud, avoir été enrôlé par l'ARC avant de se faire prendre par les communistes qui l'avaient enrôlé de force dans leurs rangs, mais l'interprète ne le croyait pas ou ne s'intéressait pas à ses explications. Dans tous les cas, il était communiste désormais. L'interprète tendit le calepin et la photo à l'officier, qui y jeta un rapide coup d'œil avant de les rendre à Hector. Tandis qu'ils l'interrogeaient, Hector observa l'écriture, les petites lettres soigneusement tracées, puis le cliché. C'était manifestement une photo de la famille du garçon, ses parents, lui-même et ses frères et sœurs. Ce qui le surprit, c'était combien ils étaient élégamment vêtus, ils paraissaient respectables et séduisants dans leurs robes et leurs costumes occidentaux. Ils auraient très bien pu être la famille d'un des cadres supérieurs de la Remington Arms, sauf qu'ils étaient orientaux.

L’interrogatoire fut bref. Les officiers de renseignements étaient déjà en possession de suffisamment d’informations fournies par d’autres prisonniers ou captés par leurs antennes la semaine précédente sur les moyens exacts des forces ennemies. L’officier dit à Hector qu’il ne pouvait leur être d’aucune utilité : ce n’était qu’un joueur de clairon, un de ces nombreux gamins dont les communistes pouvaient se passer. Normalement, on aurait dû l’expédier vers un bataillon à l’arrière des lignes avec ses camarades, avant de le transférer vers un vrai camp de prisonniers, mais ils n’étaient que deux ou trois en tout à avoir été pris vivants, et avec la perspective d’une nouvelle vague d’assaut la nuit suivante et l’absence de moyens de transport, de lieu de détention ou de cellules, personne ne s’intéressait vraiment à ce qu’on finirait par faire de lui.

« Alors que voulez-vous que j’en fasse ? » demanda Hector. L’officier de renseignements ne releva pas les yeux. Les autres gradés présents sous la tente firent également comme s’ils n’avaient rien entendu. Hector ne reposa pas sa question. Il savait que cela signifiait qu’il ne lui restait plus qu’à le ramener sur la ligne de front et, à un moment ou un autre, à l’abattre. Cela arrivait sans arrêt, leurs troupes et l’ennemi agissaient de même. Et donc, ils partirent, le gosse traînant misérablement la patte devant lui. Il ne se retourna pas pour tenter de l’attendrir ou de le supplier, ce dont Hector se réjouit. Il avait déjà éliminé une demi-douzaine de soldats ennemis au combat, dont deux quasiment à bout portant, mais c’était toujours presque guidé par l’instinct ou en réponse immédiate à un danger, et il n’avait jamais dû penser à tuer méthodiquement. Où s’arrêter pour le faire ? Fallait-il l’obliger à s’agenouiller ou le laisser debout ? Lui laisser un moment pour se préparer ou agir par surprise ? Lui tirer dans le corps ou dans la tête ? Le gamin était petit et malingre mais il avait les épaules déjà robustes, et Hector tenta de se concentrer sur ce point, sur l’idée que c’était un adulte, un soldat bien entraîné. Mais en vain. On aurait dit n’importe quel adolescent paisiblement en train de rentrer chez lui. Ce début de journée d’avril se réchauffait à vue d’œil, la température dépassait déjà les sept degrés, et Hector, mal à l’aise, prit conscience du frottement alterné de leurs pieds qui glissaient sur la neige ramollie, une fréquence qui bientôt serait divisée par deux. Il aurait peut-être mieux valu (pour lui) laisser Zelenko agir à sa guise. Tout serait déjà fini et il serait à l’abri maintenant, en train de faire mijoter une boîte de conserve sur un réchaud à alcool, peut-être

occupé à nettoyer son fusil, à écrire la courte lettre qu'il envoyait chaque semaine à sa mère, dans laquelle il ne disait jamais rien de nouveau et donnait aussi peu de détails que possible. Mais il écrivait tout de même, en termes généraux, sur le temps, la nourriture, ne serait-ce que pour avoir l'occasion de signer afin qu'elle sache qu'il était toujours en vie.

Ils atteignirent l'endroit où le chemin obliquait pour contourner un gros rocher affleurant. Hector lui ordonna de s'arrêter. Le garçon obéit. Il lui tendit le calepin et la photographie mais le garçon refusa d'un signe de tête.

« Prends-le, vas-y. J'en veux pas. »

Mais le prisonnier continuait à secouer la tête, comme s'il comprenait qu'accepter signerait son arrêt de mort. Parce que c'était de fait la fin pour lui. C'était assurément là, maintenant ou jamais, qu'Hector devait s'acquitter de sa tâche. Il y avait une sorte de précipice à l'endroit où le sentier faisait saillie, avec un à-pic de cinq mètres surplombant une cuvette peu profonde à flanc de colline. Quand le gamin y serait tombé, Hector pourrait tout simplement s'éloigner, il n'aurait pas à tirer le corps autre part, et tout serait fini. Mais il ne voulait pas. Pourquoi le fallait-il ? Il devrait peut-être le laisser filer et dire que le prisonnier s'était échappé.

Soudain, le garçon se détourna de lui pour se rapprocher du bord. Il s'essuya les yeux et fixa tout simplement la vallée, les collines étincelantes de neige qui se découpaient avec netteté contre l'aplat du ciel bleu. C'était comme s'il reconnaissait à son tour que l'endroit convenait parfaitement. Il devait penser depuis longtemps qu'il ne parviendrait pas à survivre à cette guerre. Il n'était même pas censé tuer, il ne serait jamais qu'un simple joueur de clairon. Par-delà ces collines, se trouvaient ses camarades, des milliers et des milliers d'entre eux, qui se regroupaient et se reposaient avant de lancer un nouvel assaut la nuit venue, et Hector avait presque l'impression d'entendre le gamin penser à son destin : peut-être valait-il mieux mourir comme ça, à un contre un, plutôt que de se précipiter vers le suicide dans l'obscurité au milieu d'une masse déferlante, un clairon métallique à la main, hurlant sa peur archaïque, le corps tendu en attendant l'impact des balles. Hector se rapprocha de lui. Il leva son fusil, le canon à moins de trente centimètres de son oreille blessée. Il avait brillamment réussi tous les examens de tir, mais il avait maintenant les doigts gourds,

l’arme semblait creuse et légère entre ses mains. Les épaules du garçon se raidirent dans l’attente du coup de feu.

C’est alors que des voix résonnèrent sur le chemin juste derrière eux. Morra et Zelenko. Les yeux de ce dernier se mirent à briller quand il découvrit le spectacle mais, avant qu’il ait pu dire un mot, le prisonnier reconnut son bourreau et il bondit dans le vide. Il atterrit dans la cuvette, exactement comme Hector l’avait prévu. Il se mit à pousser des cris tel un bambin. Il s’était à l’évidence cassé une jambe, le pied grotesquement tordu.

« Ben mon vieux, tu lui as flanqué une sacrée trouille. Écoute-le donc glapir ! s’écria Morra.

– Qu’est-ce que tu vas faire maintenant, Brennan ? demanda Zelenko. C’est ton prisonnier, pas vrai ? »

Hector l’écarta de son chemin et entama la descente, Morra et Zelenko sur ses talons. Quand ils rejoignirent le garçon, il ne criait plus, mais respirait de façon saccadée, soufflant bruyamment à travers la bave et les mucosités qui lui envahissaient la bouche. La cuvette était en fait tapissée de rochers éboulés que la neige avait recouverts. À part sa jambe cassée, quelque chose avait éclaté en lui.

Hector décrocha le fusil de son épaule. Il retira le cran de sûreté. Il n’y avait plus de question à se poser. Le garçon avait fermé ses yeux bridés et il se tenait prêt. Mais Hector ressentit soudain un coup sur la tête et le monde sembla basculer. Quand il ouvrit les paupières, il était allongé dans la neige humide. Morra lui avait pris son fusil. Son casque était tombé et avait roulé un peu plus bas à flanc de colline. Une note stridente lui résonnait dans la tête, mais il se sentait aérien et désarticulé, comme s’il était un peu ivre. Il s’assit sur son séant. Les deux soldats étaient occupés à relever le gamin, qui s’était remis à pleurer pitoyablement, parce que chacun à tour de rôle lui donnait de petits coups dans la jambe.

« On est quittes maintenant, lança Zelenko à Hector en le voyant remuer. J’espère que ça t’a fait mal. Maintenant, bouge pas.

– Il a raison, dit Morra. Et ça, là, ça va faire très mal. » Et il écrasa de tout son poids la jambe du garçon à quelques centimètres de la fracture. Le hurlement qu’il poussa alors les surprit tous, il dissipa sur l’instant le nuage noir qui embrumait encore le cerveau d’Hector. C’était un cri transcendant,

une voix plus perçante et plus pure qu'un simple corps aurait pu produire. Ensuite, il s'évanouit.

« Merde ! lâcha Zelenko.

– Je croyais que ces putains d'Asiates avaient quelque chose dans le froc ! Mais j'ai un flacon de sels. »

Ils le lui approchèrent des narines, et le gamin sursauta comme si on l'avait brutalement réveillé, se relevant à moitié, ne paraissant pas blessé le moins du monde. Il s'effondra de nouveau et ils lui remirent les sels sous le nez à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'il bondisse une fois de plus, même si à chaque occasion il paraissait perdre un peu plus d'énergie, jusqu'à ce qu'il se mette à flotter étrangement, comme une marionnette brisée. Il était désormais silencieux, bien au-delà de la douleur.

Zelenko lança une baïonnette à Hector à travers le champ de neige.

« Fais-en ce que tu veux maintenant. »

Morra protesta, disant qu'il voulait finir ce qu'il avait commencé, mais Zelenko l'entraîna au loin. Ils ramassèrent leurs armes et escaladèrent la pente qui les ramena sur le chemin. Hector les entendit s'éloigner. Deux jours plus tard, lors d'un combat de boxe amical à mains nues que permettraient quelques heures d'une journée exceptionnellement douce et dégagée, il battrait les deux hommes à plate couture, Morra sans la moindre difficulté, Zelenko au prix de davantage d'efforts, mais lui mettant le visage en charpie et ne s'arrêtant de cogner que quand plusieurs autres lui eurent sauté dessus pour qu'il cesse. Après cela, le lieutenant lui ordonna de demander son transfert et Hector obéit. Il choisit l'UISMC, l'unité d'identification des soldats morts au combat, parce qu'il ne voulait plus tuer personne, ni assister à aucune tuerie, et se disait que les morts, eux, étaient déjà morts et allaient le rester pour toujours.

Mais la mort, il allait l'apprendre peu à peu, était en fait un état d'esprit. Inévitablement, les morts revenaient. Ce garçon, pour commencer. Après le départ de Morra et de Zelenko, le garçon se remit à lui parler. Évidemment, Hector commença par supposer qu'il parlait coréen ou chinois, mais en fait, c'était de l'anglais, mauvais et déformé, avec un fort accent, mais Hector était néanmoins certain de le comprendre. *Pas vivre*, disait-il. *Pas vivre*. Il ne lui restait que quelques minutes, il allait mourir très bientôt de toute façon, et pourtant il insistait. Hector se leva, souleva la baïonnette, et le garçon lui fit oui de la tête, avec un pâle sourire,

grommelant sa joie à la promesse de sa libération imminente. Une lumière nouvelle brillait dans ses yeux. Un pur rayon de vie. Et bien qu'il ne lui ait pas souhaité de souffrance supplémentaire, bien qu'il ait voulu mettre un terme à ses douleurs, cet acte de mansuétude ne réclamant que d'appuyer un peu sur une lame, Hector ne put se résoudre à abréger son existence. Il jeta la baïonnette au pied de la colline. Le garçon se mit à pleurer. Hector ramassa son casque, tentant de ne plus l'entendre. Il disait maintenant quelque chose de différent, sa voix n'était déjà plus qu'un murmure. Hector tâta ses poches à la recherche d'une friandise, de quelque chose à manger. Il ne trouva que sa gourde à lui offrir.

Le gamin secoua la tête. Des yeux, il fit signe à Hector de s'approcher. Le soldat mit un genou à terre, s'approcha et le blessé tendit soudain la main vers sa ceinture pour s'emparer d'une grenade. Hector recula précipitamment et dérapa sur les parois de la cuvette. Le garçon prit la goupille entre ses doigts. Qu'il la tire et il n'aurait plus que quelques secondes à vivre. Mais il attendit qu'Hector ait retrouvé son appui, il attendit qu'il ait regagné le sentier. Parvenu au sommet, il baissa les yeux vers le garçon qui fixait le ciel, voulant peut-être qu'il creuse encore l'écart, sans doute déjà aveuglé par le néant tout proche. Hector prit ses jambes à son cou, et il avait presque atteint les lignes arrière quand il entendit dans le lointain l'écho assourdi de la déflagration.

OceanofPDF.com

4

Fort Lee, 1986

Hector s’arracha à son matelas complètement affaissé.

Le jour n’était pas encore levé. Il passa dans la salle de bains et tira sur la chaînette qui commandait la lumière au-dessus de l’armoire à pharmacie. Malgré sa bagarre avec Tick dans la rue, il n’avait pas vraiment l’air différent. On pouvait supposer qu’il avait été puni pour son obstination. Était-ce un châtiment ordonné par l’au-delà ? Ou un sombre talent auquel il ne pouvait s’empêcher de faire appel chaque fois qu’il était menacé de mort ? Ses mâchoires, son crâne et les jointures de ses doigts lui faisaient mal, les os de sa cage thoracique semblaient gémir à chaque inspiration, et pourtant ce n’était pas exactement la souffrance physique qui l’avait tiré du sommeil. Douleurs et cicatrices auraient tôt fait de disparaître, comme toujours. Mais les blessures le faisaient se sentir seul, et il se réveilla plein de gratitude pour la présence de cette femme dans son lit.

Elle s’appelait Dora. Il l’aimait bien mais, bizarrement, il ne l’avait encore jamais vue de jour. La lumière de la salle de bains l’éclairait en partie alors qu’elle dormait encore. Elle ne remua pas. C’était une fausse rousse, à en juger par ses racines grises. Elle gisait allongée sur le ventre, un coin du drap lui couvrait les yeux et la joue, et sa bouche était béante, comme l’ouverture d’un terrier. Il lui manquait une molaire – il ne s’en était pas rendu compte auparavant – et, même si l’image ne lui paraissait pas foncièrement déplaisante, il éteignit la lumière pour ne plus voir sa bouche, parce qu’il était depuis toujours mal à l’aise devant le spectacle de toute muqueuse.

Il retourna se coucher. Elle gémissait involontairement sur une note suppliante. Il posa la main sur sa joue et se représenta son visage. Bien qu’il

sache parfaitement à quoi elle ressemblait, il ne cessait d'imaginer une autre femme à sa place, une femme qu'il avait vue dans un livre lu dans sa jeunesse, illustré de photos de paysans malmenés par la sécheresse dans les terres désertiques d'Alabama. Ce livre l'avait affecté comme certains ouvrages affectent un enfant qui attend une histoire différente mais qui est tout de même transporté par celle qu'il découvre. À cause du titre – *Louons maintenant les grands hommes* –, il pensait trouver les récits de vies de héros qui ont surmonté de terribles épreuves, offert des sacrifices inégalés à leurs dieux et à leurs peuples, et connaissent en conséquence la gloire éternelle. Depuis qu'il savait lire, il avait dévoré les histoires anciennes d'Athènes, de Sparte, et de Crète, les fabuleuses épopées d'Alexandre et de Charlemagne. Pourtant il n'avait trouvé dans ce livre que des descriptions de misères et d'humiliations soudain auréolées d'une beauté mythique ; et la tristesse entrevue dans les yeux d'une jeune femme prématurément vieillie le faisait douloureusement penser à sa propre mère, si belle dans sa jeunesse mais qui avait perdu tout éclat après la mort de son mari et qui semblait toujours attendre une autre vie.

Dora avait les mêmes yeux ; malgré un certain vernis de joie et de légèreté, c'étaient les mêmes, et il se demandait si ce n'était pas finalement ce qui l'avait séduit. Il ne lui avait même pas demandé de décamper après l'amour, alors qu'il s'en faisait d'ordinaire une règle inflexible. Le reste de son corps maintenant, nu et ensommeillé, avec ses épaules étroites, la vaste dune de ses reins, la fente pointillée des fesses et leur pli sombre, le frappait dans sa beauté vulnérable, mais il ne la dérangea pas, pensant qu'il fallait la laisser dormir.

C'était une habituée du bar de Smitty, Below the Bridge, ou du moins elle l'était devenue depuis pratiquement un an. Tous les hommes s'en réjouissaient. Ils aimaient bien Dora. Exactement ce qui manquait dans ce bar : une brave fille à l'air solide qui ne prenait pas la mouche pour rien, aimait rigoler un bon coup et ne s'attendait pas à ce qu'on l'invite. De plus, elle était intelligente, elle travaillait comme comptable dans un grand magasin de meubles sur Lemoine Avenue et, comme sans doute pas mal d'entre eux, elle aurait sans doute mieux réussi sa vie si un certain nombre d'obstacles ne s'étaient pas dressés sur sa route et si elle avait moins aimé le vin. On ne pouvait pas vraiment parler d'alcoolisme mais, pour l'essentiel, elle avait cessé de se demander si ses virées nocturnes en

compagnie de poivrots patentés signifiaient qu'elle appartenait désormais à cette catégorie, et elle ne se souciait plus vraiment de sa dérive progressive. Elle nageait avec de moins en moins de vigueur et risquait bien de se noyer un jour.

Quant aux hommes, elle était sortie avec certains des plus présentables d'entre eux : Connolly, Big Jacks, et même une fois avec Sloan, un gentil garçon un peu simplet doté d'une tête longue et étroite d'agneau, qui l'amena dans un restaurant français chic en ville avec le chèque que lui envoyaient une fois par mois ses vieux parents de Rochester. Pourtant personne n'avait jamais traité Dora de traînée parce que, à l'évidence, c'était une fille bien, pas fière pour deux sous, qui ne se prenait pas au sérieux, et parce que la plupart d'entre eux espéraient qu'un jour elle leur demanderait de la raccompagner après le dernier verre.

Hector avait mis plus de temps que les autres à l'apprécier, bien qu'il n'ait rien à lui reprocher. De nature, il se méfiait de tout rapport facile, et même après toutes ces années à fréquenter le bar de Smitty, les autres respectaient son besoin de distance pendant un moment quand il arrivait selon son habitude aux environs de minuit alors que la soirée battait déjà son plein. Un murmure chaleureux saluait toujours le moment où il passait la porte en métal à la peinture écaillée, et il répondait par un simple hochement de tête avant d'aller s'asseoir à une table du fond avec le double whisky canadien que Smitty lui servait automatiquement. Quand il commençait à se sentir à l'aise, le tumulte de blagues, de chansons et de querelles s'était un peu apaisé et tous s'apprêtaient à traverser la longue nuit vers un rivage lointain. Les soirs où il n'avait pas envie de compagnie, il n'était pas rare qu'Hector débarque en bleu de travail, empestant encore l'ammoniaque, la sueur et autres remugles humains, et alors ils savaient bien qu'il valait mieux ne pas l'approcher ; il parlait moins que d'ordinaire, sifflant un verre après l'autre sans dire un mot, et Smitty accourait pour le réapprovisionner sans qu'il ait à le demander. S'il arrivait que quelque nouveau venu innocent fasse un commentaire sur ses vêtements de travail, ou que les gars d'une certaine bande venue d'Edgewater les apostrophent depuis le trottoir, alors la bagarre pouvait se déchaîner. Hector et parfois Big Jacks se mettaient à cogner sur les intrus derrière les bennes à ordures jusqu'à ce qu'un voisin appelle les flics et qu'ils se retrouvent tous au poste. Le policier connaissait la famille d'Hector au nord de l'État de New York et

admirait la façon dont il savait jouer des poings : il le libérait toujours le premier, quelques heures plus tard, une fois acquittée l'amende habituelle de cent dollars pour avoir dérangé la force publique, payable directement et en liquide.

Ce soir-là, il n'y avait eu aucune échauffourée en vue, mais à la place, on avait organisé une fête d'anniversaire pour Hector, ce que Smitty faisait régulièrement pour un petit nombre d'habitués. Aucun d'eux n'appréciait vraiment de célébrer cette occasion – qui aime qu'on lui rappelle le temps qui passe et, dans leur cas, les itinéraires de traverse et les rêves qui s'amenuisent ? –, mais la bière coulait à flots et la maison offrait généreusement un verre d'alcool après l'autre et, le plus souvent, tout le monde se retrouvait autour du bar en beuglant des rengaines à l'eau de rose.

La soirée, pourtant, avait plutôt mal commencé. Assez tôt, avant qu'Hector ne fasse son apparition, un inconnu était venu demander si on le connaissait. À l'arrivée d'Hector, Smitty l'avait discrètement entraîné dans un coin et avait désigné l'individu de haute taille au costume sombre, assis avec raideur à la table du centre de la salle. Il avait refusé de dire ce qu'il voulait. Hector pensa immédiatement qu'il s'agissait des dettes de jeu de son employeur et ami Jung. La semaine précédente, Hector s'était interposé entre Jung et un apprenti truand aux allures de blanc-bec et, sans réfléchir, il lui avait sauté à la gorge quand ce gamin avait menacé de mutiler les enfants de Jung s'il ne remboursait pas. Il y a des mots que les gens ne devraient jamais prononcer. Le jeune malfrat avait viré au violet et, à en juger par l'odeur, avait failli chier dans son froc avant de s'enfuir en rampant du magasin de Jung dans la petite galerie commerçante. Hector comprenait mal pourquoi ce bookmaker lui envoyait maintenant un vieux type aux airs de comptable, mais quand ce dernier l'aborda il n'hésita pas une seconde à le saisir par la cravate et le col, ne serait-ce que pour voir d'un peu plus près de quoi il retournait. L'inconnu souffla quelque chose à travers ses joues déformées et quand Hector relâcha sa prise, il réussit à prononcer : « June Singer. » D'abord, cela ne lui dit rien, mais l'homme ajouta : « Elle m'a dit de vous rappeler que vous l'aviez rencontrée pendant la guerre. Elle veut vous voir. » June… rencontrée pendant la guerre.

June, rencontrée pendant la guerre.

Comme s'il risquait d'oublier quand il l'avait connue.

Hector n’écouta pas vraiment ce que l’homme lui dit après cela, il le repoussa comme s’il avait entendu retentir un gong mortel et Big Jacks intervint rapidement pour montrer à l’autre le chemin de la sortie.

Hector réclama à boire et Smitty lui servit un double whisky, puis un deuxième, et personne n’eut l’idée de lui poser la moindre question. Tout était trop calme et Connolly demanda à la cantonade si la fête allait bientôt commencer ; Hector dit « OK », et il y eut un brouhaha d’assentiment. Smitty aligna ensuite sur le bar en noyer tout éraflé cinquante-six petits verres de whisky, autant qu’Hector avait d’années, et toute la bande, ainsi que Dora et quelques riches gosses de moins de dix-huit ans venus d’Alpine pour s’encanailler (et qui ne dérangeaient personne) entreprirent de les vider l’un après l’autre. Smitty et Dora insistèrent tout particulièrement pour qu’Hector s’approche afin d’en boire un tous les cinq verres, et il s’exécuta, comme d’habitude sans un mot ni un soupir. Comme s’il avait dégusté du thé glacé. Ce soir cependant, il buvait plus que d’ordinaire, on aurait dit qu’il voulait remplir un seau percé. Il s’était fait toute une réputation dans le quartier pour la maestria avec laquelle il relevait ce genre de défi. Il était au mieux de sa forme ce soir-là. Il ne cessait d’entendre l’écho des paroles de l’inconnu et il avait de plus en plus soif. Il se resservait donc sans arrêt, comme il l’avait fait toute sa vie d’adulte, même s’il ne parvenait jamais à être aussi saoul que les autres. Au contraire de son père, de ses cousins ou de tous les autres membres de la famille Brennan, Hector tenait très bien l’alcool, il était même un buveur exceptionnel, il semblait capable de boire comme si son corps n’était pas un récipient mais un miraculeux dispositif de filtrage, un homme dont le tube digestif aurait été tapissé de sable et de charbon de bois.

Dora n’était pas aussi robuste, et après quelques verres de whisky, elle retourna au pichet de vin que Smitty lui réservait gentiment. Elle ne sembla pas indûment affectée avant le moment, quelques heures plus tard, où, en prononçant les mots « Salut, vieux », elle s’effondra devant les cabinets dans les bras d’Hector et resta inconsciente trente bonnes secondes, les cheveux empestant d’après lui le tabac, les orties du bord de la rivière, et la friture de poisson qu’elle avait dû consommer au dîner. Il n’y avait pas de toilettes réservées aux dames chez Smitty, et Dora et les rares femmes qui s’aventuraient dans ce bar étaient condamnées à partager les lieux avec les hommes. Il s’efforça de la soutenir en lui ceignant la taille et, depuis le bar,

les autres durent avoir l'impression qu'il avait envie de danser. Mais ce n'était pas seulement à Dora qu'il pensait, ni d'ailleurs aux plaisirs variés que pouvaient lui procurer les femmes. Pas davantage à June, qu'il n'avait jamais vraiment voulu approcher. En vérité il s'agissait d'une autre, une femme à laquelle il n'avait pas songé depuis une éternité et dont June pouvait et voudrait certainement lui donner des nouvelles – un récit qui sans doute ne ferait que le rendre malheureux.

Mais il avait eu sa dose de malheur, pas vrai ? C'était son anniversaire, et il tenait la douce Dora entre ses bras, un pâle sourire sur les lèvres dans son état à demi comateux. Quand elle reprit connaissance, elle déclara :

« Merci de m'avoir rattrapée au vol.

– J'étais là, c'est tout. »

Elle s'essuya la tempe du revers de la main.

« Ça ne m'était jamais arrivé. »

Hector hocha la tête, même s'il était quasiment convaincu du contraire. Il ajouta :

« Il se fait vraiment tard.

– Même pour toi ?

– Moi, ça va.

– On dirait que t'y crois pas quand tu le dis. »

Il ne répondit rien et se contenta de l'appuyer contre le mur, là où autrefois se trouvait le téléphone public, contre la surface sale et granuleuse toute gribouillée d'obscénités, de faux numéros de téléphone et de croquis anatomiques dessinés à la hâte et qui mettaient impitoyablement à mal la bienséance et la beauté.

« Y a un truc que je me demandais, dit-elle.

– Quoi donc ?

– Pourquoi tu m'as jamais demandé de sortir avec toi ? » s'enquit Dora, les bras croisés comme si elle était fâchée. Elle avait sans doute repris connaissance mais elle était encore sérieusement ivre, et alors qu'en temps normal ce petit numéro de coquetterie l'aurait agacé, il entendit une note de mélancolie dans sa voix qui rendait la question plus importante que de savoir si, oui ou non, il s'intéressait à elle.

« J'en sais rien.

– Est-ce que ces andouilles t'ont raconté des trucs sur mon compte ? Ils ont encore ouvert leurs grandes gueules ? Parce que, tu peux me croire,

j’en ai jamais sérieusement pincé pour aucun.

– Je vois ce que tu veux dire », répondit Hector. Les gars n’avaient effectivement pas hésité à se vanter de leur bonne fortune, comme les hommes aiment à le faire, mais avec assez de fanfaronnade pour qu’il comprenne que Dora était une fille plutôt sérieuse et vieux jeu.

« Tu as une petite amie dans un autre bar ?

– Je fréquente que ce trou pourri.

– Alors tu dois pas me trouver jolie. »

En fait, si, il la trouvait jolie (enfin, elle avait tout ce qu’un homme pouvait désirer), et il le lui fit comprendre en plongeant quelques secondes ses yeux dans les siens. Puis il se pencha pour l’embrasser, et elle lui rendit son baiser, les lèvres d’Hector imprégnées de whisky soudain adoucies par le vin bon marché qu’elle avait consommé.

« Tu me ramènes chez moi maintenant ? demanda-t-elle presque gaiement, comme si elle entamait une nouvelle conversation.

– J’ai pas de voiture. Mais je peux te raccompagner à pied, si tu veux.

– Parfait.

– Je suis pas assez en forme pour te porter, il vaut mieux que tu le saches.

– Joue pas au malin. Je me sens mieux maintenant. C’est seulement que j’aime pas trop traverser ce quartier à pied toute seule.

– Personne n’aime ça.

– Je pourrais faire une rencontre encore plus mauvaise que toi.

– C’est ce que tu crois.

– Écoute, mon gars, tu veux qu’on passe le reste de la nuit à palabrer ou on y va ?

– On y va. »

Ils quittèrent le bar sous les quolibets bruyants de ses copains moqueurs et Smitty (qui ne buvait que du soda au gingembre) leur porta un toast. Il la suivit pour remonter vers le nord le long des énormes blocs de béton sur lesquels reposait le George Washington Bridge. Il était plus de 3 heures du matin, mais la nuit était loin d’être silencieuse : les échos intermittents de la circulation qui passait au-dessus de leurs têtes les atteignaient quand les voitures roulaient sur les joints de dilatation. Ils marchaient au milieu de la rue déserte ; il n’y avait pas de trottoir parce que personne ne passait jamais par là. Hector adorait la vue que l’on avait du

pied de cette immense structure métallique, il la préférait à celle qu'on découvrait de l'autre côté de la rivière le long du West Side Highway et qui offrait au regard toute la beauté de carte postale des arcs illuminés, cet exemple parfait du désir humain et de son accomplissement. Mais il comprenait mieux le spectacle que l'on avait d'en dessous, cette vue qui vous faisait vous sentir tout petit entre les immenses blocs de ciment si ordinaires, là où on n'était plus qu'une créature minuscule sous ces arches obscures.

Tandis qu'ils remontaient la rue qui partait du premier pilier du pont en le contournant, Dora ralentit l'allure et elle lui avoua qu'elle n'avait pas envie de rentrer tout de suite ; sa colocataire, une évangéliste, qui ne buvait jamais une goutte d'alcool et avait le sommeil léger, ne manquerait pas de se réveiller pour lui faire un sermon sur sa vie dissolue. Il lui dit qu'il comprenait. Il lui prit la main et la passa au creux de son coude, les tournées successives de son whisky d'anniversaire commençant juste à lui réchauffer la nuque, si bien qu'il pouvait enfin commencer à sentir les choses s'accélérer sournoisement. Durant sa longue carrière de buveur, jamais il n'avait réussi à éprouver la moindre sensation d'anesthésie, mais il lui arrivait de prendre conscience d'une légère accélération de rythme, un discret emballement.

Les lourds remugles du fleuve ressemblaient à ceux que dégage un cadavre de deux jours, et ses émanations contribuaient à réveiller Hector. Un observateur perché sur la passerelle piétonnière du pont aurait remarqué la légèreté insouciante de leurs pas, alors qu'ils marchaient dans les tièdes brumes de l'automne comme n'importe quel vieux couple, la tête de Dora à peine appuyée sur l'épaule toujours aussi carrée d'Hector tandis qu'il les guidait dans l'entrelacs des ruelles d'Old Fort Lee, un quartier encore juif, irlandais et italien il n'y a pas si longtemps, mais qui aujourd'hui restait illuminé vingt-quatre heures sur vingt-quatre comme n'importe quelle rue de Séoul ou de Shanghai, avec ses lettres de néon à l'éclairage intermittent et ses idéogrammes. Il s'y était installé plus de quinze ans auparavant après avoir fait le tour du pays, et reçu pas mal de mauvais coups en chemin, finalement lassé par les mésaventures et les catastrophes en série. Cette ville essentiellement ouvrière lui était apparue comme un endroit pas plus mauvais qu'un autre où se mettre à l'abri, avec ses quartiers qui lui rappelaient Ilion, où en tendant la main par la fenêtre de la chambre d'un de

ces vieux immeubles à peine salubres, on pouvait toucher celle de la fille qui faisait pareil juste en face. Peut-être que ce qui lui plaisait en Dora, c'était qu'elle aurait pu être une de ces filles de son quartier qui aurait grandi.

Elle s'était maintenant mise à s'appuyer plus franchement sur lui, plus par lassitude que par désir, mais cela ne le dérangeait pas du tout. Il aimait sentir le poids de son corps plantureux. Même s'il avait des goûts très éclectiques en matière de femmes, il en était venu à apprécier tout particulièrement ce genre-là, des femmes non pas nécessairement bien en chair – même si cela lui allait aussi –, mais au moins avec une certaine rondeur, une certaine densité quand elles se pressaient contre lui, qui plaisait à l'animal tapi en lui. Elle lui susurrait quelque chose maintenant et il lui demanda de répéter, mais soudain elle s'écarta de lui et de la route pour s'avancer dans les hautes herbes du bas-côté.

« Continue, lança-t-elle, le souffle court et irrégulier. Je te rattrape. »

Il se dit qu'elle devait avoir besoin de se soulager, et impressionné qu'elle ait si peu le sens de la bienséance, il fit ce qu'elle lui demandait, mais bientôt, il l'entendit de loin qui s'étouffait et il revint sur ses pas pour lui venir en aide.

Toutefois, avant d'avoir pu la rejoindre, il sentit sur lui le souffle d'un homme bondissant hors de l'ombre. Il fut précipité à terre. Son agresseur le frappa à la tête et sur l'oreille avec un énorme poing, dur comme une pierre. S'ensuivit une terrible succession de coups, pareille aux mouvements d'un tisonnier incandescent, qui attisa sur son visage et son crâne une douleur vive et intense. Pourtant, dans le même temps, ce déferlement de violence l'apaisa instantanément et éveilla son don secret le plus particulier. Hector regarda son propre corps s'éloigner de lui, faire un pas de côté, saisir le poignet de l'homme et lui imprimer une terrible torsion. Son énorme assaillant le frappa de sa main libre, de toutes ses forces, développant le bras en un mouvement de professionnel. Hector fut repoussé en arrière jusqu'au trottoir et même le long du talus. Avant qu'il ait pu se relever, son agresseur était déjà sur lui et le cognait encore et encore, en un rythme parfaitement étudié qui rendit à Hector l'énergie nécessaire pour riposter. Juste au moment où l'homme marquait une pause pour reprendre son souffle, Hector bondit sur ses pieds et se mit à rendre coup pour coup jusqu'à ce que peu à peu l'autre cesse de se défendre et, terrassé, plie le

genou, comme s'il attendait pour frapper une balle de base-ball, un tour qui bien sûr ne vint jamais. Hector continuait à le marteler avec un rythme de machine parfaitement huilée, perdant conscience de lui-même dans cette avalanche impitoyable et sentant l'ossature du visage de son adversaire s'écraser peu à peu sous ses poings jusqu'à se transformer en boue argileuse. L'idée le traversa que pareille métamorphose était moins magique que le résultat de forces géologiques, ces forges actionnées par la pression et la chaleur demeurant totalement mystérieuses.

C'est ainsi que la chair redevient peu à peu un simple limon.

« Qu'est-ce que tu me veux ? haleta Hector à deux doigts du visage atrocement tuméfié, rendu luisant et méconnaissable dans la nuit par d'horribles suintements. Qu'est-ce que tu me veux ? »

L'inconnu gémit pitoyablement, incapable de répondre, la bouche envahie de bave et de sang. Hector brandit de nouveau le poing, et son adversaire se mit à trembler, se couvrant la tête et se recroquevillant à terre comme une énorme crevette. Hector le reconnaissait maintenant. C'était Tick Martone, un ancien boxeur dont certaines personnes mal intentionnées louaient parfois les services pour en forcer d'autres, par exemple, à payer leurs dettes, mais qui au fond n'était pas un mauvais bougre. Vers la fin de sa carrière (il n'avait que quarante ans), Tick était devenu carrément alcoolique, il perdait facilement la tête et, souvent, oubliait même où il se trouvait. À la faible lueur du clair de lune, ses grosses joues tuméfiées pareilles à une citrouille lui donnaient un air désespérément innocent, voire adolescent, ce qui fit perdre toute velléité de vengeance à Hector, involontairement ramené aux affreux souvenirs de la guerre de Corée, où il avait longtemps par la suite regretté de ne pas avoir trouvé la mort.

Hector le força à s'asseoir. Tick essuya son nez et son visage tout gonflés du revers de la manche.

« Qu'est-ce que tu fabriques ici ce soir, Tick ? Pourquoi tu t'en es pris à moi ? C'est mon anniversaire, tu sais ?

– Bon sang, Hector, je suis vraiment désolé », dit Tick, avec un air de remords sincère, de son étrange et faible voix de fausset. Il pépiait un peu comme un oiseau et de plus il zozotait. Dans sa jeunesse il avait été un boxeur très résistant, capable d'encaisser des cascades de directs sans broncher jusqu'à ce que ses adversaires s'épuisent. Alors seulement il

s’approchait, et les criblait de coups à son tour. Ses opposants ne parvenaient pas à se débarrasser de lui. D’où ce surnom de Tick.

« Je voulais pas, parce que c’était toi, mais je dois du fric au vieux Rudy. Exactement comme Jung, ce cinglé de niakoué.

– L’appelle pas niakoué, c’est un pote.

– Excuse-moi, Hector. Tu sais bien que je dis ça comme ça.

– Je sais. »

Entre autres activités, le vieux Rudy était bookmaker, spécialisé dans les paris sportifs, un des plus actifs du New Jersey. Doté d’un physique imposant quand il était plus jeune, il était célèbre pour la facilité déconcertante avec laquelle il pouvait se montrer brutal. Mais c’étaient ses paupières lourdes et ses yeux d’acier qui avaient toujours le plus fait peur à Hector, et puis ses longs doigts, ses mains blanches comme un linceul, on aurait dit une goule exsangue, un faucheur d’âmes de mauvaise vie. Il devait avoir environ soixante-dix ans maintenant, on le disait de santé précaire, mais également gagné par la sénilité.

« Tu étais censé me faire quoi au juste ? »

Tick se pinçait l’arête du nez pour stopper l’hémorragie ; il aurait pu parler quand même mais préférait garder le silence, ce qui faisait soupçonner le pire à Hector.

« Allons… tout ça parce que son homme à tout faire a fait caca dans sa culotte ?

– Tout ce que je sais, c’est que le vieux Rudy est prêt à tout pour que tu craches. Tu es censé payer la dette de Jung parce que tu as mis le nez dans ses affaires.

– Et si je refuse ? Si je peux pas ?

– Je sais pas, Hector. À moi, personne me dit jamais rien. Mais tout le monde sait que ça fait sacrément longtemps que vous êtes en compte. »

C’était vrai. Comme Tick et comme Jung, Hector avait une dette envers le vieux Rudy, mais il ne s’agissait pas d’argent. Il avait l’impression de s’en être plus que largement acquitté après avoir été condamné à faire toutes sortes de petits boulots durant ces quinze dernières années, comme celui qu’il avait en ce moment. Impossible de garder un emploi de carrossier ou de menuisier sur les grands chantiers dans tous les comtés avoisinants parce que le vieux Rudy avait des relations depuis toujours avec la mafia. Au bout de deux ou trois semaines, Hector se faisait virer, sans

explication, avec un ou deux jours d'indemnités en liquide et le conseil de ne plus pointer son nez. Bien sûr Hector aurait pu s'installer dans une autre région, un autre État, et repartir de zéro, mais une partie de lui avait besoin de se punir pour avoir causé la perte de la belle Winnie, la fille du vieux Rudy. Ce n'était jamais qu'une femme de plus que ses relations avec Hector avaient conduite au désastre, et il s'était bien juré qu'elle serait sans aucun doute la dernière.

« Eh, Hector, je peux me relever, maintenant ?

– OK, Tick, mais essaie pas de jouer au plus malin.

– T'en fais pas. »

Tandis qu'Hector aidait Tick à se relever, Dora les rejoignit sur la chaussée, le pas mieux assuré mais toujours lent et prudent. Elle s'apprêtait à dire quelque chose mais demeura muette en découvrant Hector et l'inconnu au visage complètement ravagé. Elle fréquentait le bar de Smitty depuis assez longtemps pour savoir qu'Hector et les autres étaient familiers de ce genre de bagarre, et elle se contenta de s'approcher pour lui prendre la main et lui demanda s'ils pouvaient y aller maintenant.

« Hector ? dit Tick.

– Quoi ?

– Est-ce que tu comptes essayer de prendre ta revanche sur le vieux Rudy ?

– Je sais pas. Mais je vois mal comment je pourrais me contenter d'attendre de me faire à nouveau sauter sur le râble. Il habite toujours au même endroit à Teaneck ?

– Je crois, répondit Tick. Hector, écoute. Si tu lui rends une petite visite, est-ce que tu veux bien lui laisser entendre que je t'ai fait passer un sale quart d'heure ? Au cas où il te demanderait, je veux dire. Je suis toujours en compte avec lui.

– OK, Tick, d'accord. »

La démarche chancelante, Tick rejoignit sa voiture et proposa même aux amoureux de les raccompagner comme cadeau d'anniversaire. Mais Hector refusa d'un geste et lui souhaita une bonne nuit. Même s'il avait encore très mal à l'arrière du crâne et si les os de ses poings étaient en bouillie, Hector ne parvenait pas à détester franchement ce type. Il ne pouvait pas s'empêcher de le voir comme un pauvre gars qui avait trimé toute sa vie pour des gens qui ne s'intéressaient qu'à eux-mêmes

(organisateurs de matchs, entraîneurs, hommes d'affaires véreux, petits truands et vrais bandits) pour se retrouver avec rien de plus que ce qu'il avait au début de sa pauvre existence : une position de remplaçant dans un match qui vraiment n'en valait pas la peine. Peut-être Hector commençait-il à se laisser envahir par la compassion sirupeuse qui vous gagne à la cinquantaine. Sa gorge se serrait et ses yeux s'embuaient dès qu'il entendait parler de rêves déçus (comme l'autre jour en passant devant un couple de vieux mendiants originaires d'Europe de l'Est au dos courbé et sans dents qui revendaient des fripes et des chaussures sur le trottoir), parce que, compassion, cela voulait dire liens, et liens, cela voulait dire solidarité, même si cette solidarité ne se traduirait sans doute jamais par aucun acte. À moins que ce ne soit que pur sentimentalisme de sa part, une sorte d'autoapitoiement dérisoire pour ses propres rêves abandonnés depuis longtemps, même s'il était convaincu qu'il était seul responsable de ses échecs d'un bout à l'autre. Et, d'ailleurs quels étaient les rêves d'Hector Brennan ? Une fois mis sur la table, sans doute pas très différents de ceux des autres, dans ce monde où chacun est si impitoyablement seul : le refuge d'une histoire d'amour toute simple et sans embrouilles.

Un pâté de maisons plus loin, Dora ralentit au point de presque s'arrêter, en s'agrippant fermement au bras et à la taille d'Hector.

« On aurait dû accepter qu'il nous conduise.

– Non, ça va, ça va. Je suis contente qu'on ait refusé. Je veux plus repenser à ta bagarre avec ce type. Avec aucun, d'ailleurs. Regarde, tu saignes. »

Elle leva la main et lui tamponna la commissure des lèvres avec son pouce. Ce n'était pas son sang. Il avait quelques écorchures et des bleus mais, le lendemain matin, il n'y paraîtrait plus. Les douleurs aussi se seraient évanouies, comme toujours, à une vitesse incroyable, proprement miraculeuse. Comme si son corps se moquait de lui, du haut de son étrange et inaltérable perfection.

« Pourquoi tu veux qu'on te fasse du mal ? demanda-t-elle.

– Qui dit que c'est ce que je veux ?

– Alors pourquoi te battre ?

– Pourquoi pas ?

– Ton père aussi, il aimait se battre ?

– Quelle drôle de question !

– Vraiment ? Tel père, tel fils, tu sais bien.

– Non, j’en sais rien.

– Héritages, attentes, enfin tu vois le truc.

– J’arrive pas à te suivre, dit-il, même si ce n’était pas vrai.

– OK, parlons d’autre chose, Hector. Fais pas attention à ce que je dis, je suis qu’une idiote, et saoule comme une grive, en plus.

– T’es pas une idiote.

– Et voilà que tu te fous de moi, maintenant.

– Désolé.

– OK. Sérieusement. Je voudrais bien savoir. Est-ce que c’est si drôle que ça de se battre ? D’être tout le temps en guerre ?

– Non, répondit-il, les exemples se bousculant aux portes de sa mémoire. Non, pas du tout.

– Mais ça arrive comme ça, tout seul ?

– Exactement.

– Alors il faudrait peut-être que je m’éloigne pas de toi. Personne oserait s’en prendre à une faible femme comme moi.

– Si les gens avaient un peu de cœur, tu as raison, ils oseraient pas. Mais t’es pas une faible femme.

– Mais si. Tu verras. »

Ils marchèrent encore durant quelques centaines de mètres. Au bord d’un trottoir elle trébucha et faillit tomber, mais il la rattrapa au vol.

« Je crois que j’ai besoin de respirer un bon coup.

– Mais on est déjà dehors !

– Je veux dire qu’il me faut un peu de repos. »

Il ne savait pas si elle avait l’intention de s’asseoir ou de s’allonger (il ne voyait pas vraiment où) et, quand elle chancela de nouveau, il la prit à bras-le-corps et elle l’embrassa. Sa bouche gardait un goût sucré et fermenté parce qu’elle avait sucé un caramel pour masquer l’odeur du vomi. Mais Hector était-il du genre à en être incommodé ? Il ne devait pas non plus avoir une très bonne haleine quand il lui rendit son baiser, la serrant de toutes ses forces entre ses bras, pétrissant de ses doigts la chair tendre de sa taille. Elle sembla alors perdre tout ce qu’il lui restait encore de souffle. Heureusement, son appartement ne se trouvait plus qu’à quelques pas. Quand il mit la clé dans la serrure elle défaillait presque, et il la souleva

pour qu’elle puisse enrouler ses jambes autour des siennes ; il sentit la pointe dure de ses talons qui s’enfonçaient mollement dans ses cuisses.

Il la porta précautionneusement dans son deux-pièces sombre et quand il arriva au pied du lit, il crut qu’elle avait de nouveau perdu connaissance, mais non, elle recommença à l’embrasser avec une énergie et un désir renouvelés. Ils se laissèrent tomber sur le misérable matelas acheté dans une vente de charité et, en un clin d’œil, elle avait retiré le tee-shirt d’Hector et déboutonné son propre chemisier. Déjà elle le chevauchait et laissait pendre un bout de sein encore mou pour qu’il le prenne dans sa bouche. Il sentit immédiatement un goût métallique de fer et d’iode. Il lui souleva l’autre sein et, de sa main libre, il releva sa légère jupe en crêpe et emprisonna la douce chaleur de son entrejambe dans sa paume jusqu’à ce qu’elle se mette à se frotter contre lui au rythme de sa respiration haletante. L’atmosphère était soudain étouffante et il se releva pour entrouvrir la porte vitrée qui donnait sur la petite terrasse mal carrelée et envahie de mauvaises herbes qu’il partageait avec un voisin auquel il n’avait pratiquement jamais adressé la parole. Elle le suivit, laissant tomber sa jupe et sa culotte en boule sur le plancher. Ils étaient tous deux attirés par une brise rafraîchissante et, dans la lumière phosphorescente des lampes à vapeur de sodium qui éclairaient la cour intérieure de l’immeuble, on aurait dit qu’elle venait de surgir des profondeurs oubliées de la terre, son corps nu paraissant étrangement à la fois lumineux et sans vie. Tout autre homme aurait peut-être trouvé ce spectacle déroutant, mais Hector le jugea terriblement excitant, et il la pressa peut-être un peu trop fort contre la vitre de la porte coulissante. La peur coupa le souffle de Dora, mais cela ne dura qu’une seconde, et ils restèrent là, tanguant l’un contre l’autre, jusqu’à ce qu’il apparaisse clairement qu’ils étaient trop épuisés pour arriver à bon port, et il la porta déjà endormie jusqu’au lit.

Quand le jour se leva, Dora était encore profondément endormie et il lui laissa un mot sur la façon de verrouiller la porte en sortant, mais il ne disait rien de la possibilité de la revoir dans la soirée. Cela se produirait, qu’il le veuille ou non. Mais il en avait franchement envie. Il traversa les rues désertes du dimanche matin pour rejoindre son lieu de travail, déjà hanté par une folle envie de faire demi-tour et de tirer Dora du sommeil

avec une brusquerie calculée. Il sentait sur lui le parfum étonnamment net et propre de cette femme, une note agréable en soi qui offrait aussi un contraste saisissant avec sa propre odeur, qu'il ne remarquait pas d'ordinaire mais dont il prenait soudain conscience dans la chaleur déjà vive de cette de fin septembre, un entêtant mélange de détergent et de viande avariée, dû sans doute à son travail, même s'il semblait en fait venir de beaucoup plus loin. Il se demanda si Dora avait remarqué quelque chose. Il se dit aussi que, s'il devait à nouveau connaître la compagnie régulière d'une femme, il faudrait que ce soit une personne comme elle, même si cela réclamait de sa part de sérieux efforts d'hygiène. Dans la vitrine d'une boutique il aperçut son reflet et s'arrêta. Il paraissait fait de boue et d'eau, soit à moitié érodé, soit à moitié modelé. Cette image correspondait exactement à celle qu'il avait de lui, même avant la soirée d'anniversaire au bar, le cœur des choses étant qu'il se voyait comme un homme qui n'avait pas encore réussi à s'amarrer à sa propre vie.

Jackie Brennan répétait toujours que c'était là précisément le signe du succès, non pas la taille de la maison qu'il possédait ni le modèle de voiture qu'il conduisait, mais la solidité de l'ancrage d'un homme dans sa propre famille, son quartier, son travail. Hector était arrivé à ce point de sa vie en ne comptant que sur lui-même, et chacun pouvait admirer l'étendue de sa réussite : il n'avait ni argent, ni statut social, ni projets, ce qui d'ailleurs ne le dérangeait pas, alors que les gens respectables auraient sans doute considéré cela comme une existence de second ordre. Mais en vérité, il savait parfaitement que cette indigence relative était aussi une couverture commode, une façon de se cacher et de fuir toute responsabilité importante ou décisive, ce qui revenait à se libérer du présent et de l'avenir prévisible mais jamais tout à fait du passé.

Car, avec la lumière crue du jour, le passé lui remonta en force : le nom de June et tout ce qu'il évoquait. *June, rencontrée pendant la guerre*. Il aurait presque préféré maintenant s'être fait mettre la pâtée par Tick et se retrouver aux urgences à Hackensack. Il allait devoir recommencer à tout effacer. La dernière fois qu'il avait vu June, elle n'avait que dix-neuf ans. Une fille farouche et difficile, qu'il avait épousée seulement parce que cela l'arrangeait, elle, même si sa seule présence le faisait se sentir malheureux et coupable. Il l'avait ramenée aux États-Unis et ils avaient vécu ensemble (mais pas comme mari et femme) pendant cinq mois, jusqu'à ce que, à

l’évidence, elle soit capable de tracer son propre chemin, et pendant des lustres il n’avait plus entendu parler d’elle, aucun des deux n’éprouvant le besoin de savoir si l’autre était toujours en vie.

Il accélérait le pas maintenant : en marchant vite, il pourrait peut-être échapper à ce fantôme du passé. Il sentit son dos et sa poitrine se couvrir de sueur, et il se réjouit que s’attache encore à lui le parfum de Dora. Il en respira une bonne bouffée, pour se ventiler un peu. Il avait soif. Il savait qu’il y avait un bar au coin de la rue et, par chance, le propriétaire était justement en train d’ouvrir, à 9 heures un dimanche matin. C’était le genre d’endroit qu’il aimait (enfin, surtout, le genre d’endroit qui acceptait les clients comme lui), et, debout entre les tabourets encore retournés sur le comptoir, il se dépêcha d’écluser trois demis ; en terminant le quatrième, il se sentit enfin suffisamment désaltéré pour repartir, les idées plus claires et à nouveau concentrées sur Dora.

Il ne devait penser qu’à elle. Il avait sincèrement envie de la revoir le soir même. La dernière fois qu’il avait eu une histoire avec une femme – cela faisait un bail, le temps était alors froid et pluvieux, ce devait être en mars ou en avril –, il s’était trouvé confronté au plus embarrassant des problèmes et, malgré la patience et tous les efforts de la femme en question, il était demeuré aussi inerte qu’une chiffe molle. Rien à faire pour le stimuler. Cela ne lui était jamais arrivé mais ne l’avait pas surpris outre mesure – depuis plusieurs années, il était conscient d’une baisse de régime en la matière, le sentiment que ce qui lui était toujours apparu comme d’immenses réserves de désir baissaient à un rythme si rapide que celles-ci ne pouvaient que s’épuiser à court terme.

Parfois il pensait qu’il était sur les rotules parce qu’il avait commencé sa vie sexuelle trop tôt, juste au moment où il atteignait la puberté : il n’avait pas encore douze ans quand deux amies complètement cinglées de sa sœur aînée, elle-même tout aussi cinglée d’ailleurs, l’avaient conduit dans un hangar à bateaux désaffecté sur le canal Érié et lui avaient montré comment jouer au docteur et explorer toutes les recoins les plus secrets de leurs jeunes et sauvages anatomies. Elles lui avaient également fait toutes sortes de choses magiques avec leurs langues et, bien vite, ils s’étaient accouplés de toutes les façons possibles comme les couples de vagabonds qu’ils épiaient parfois entre les roseaux. Quand sa mère l’avait entendu raconter à ses copains ce que faisait le trio, elle avait interdit aux deux filles

de venir rendre visite à sa sœur et menacé de les traîner au commissariat. Mais même alors, Hector avait continué de penser qu'il n'aurait pas pu connaître meilleure initiation, Jeanne, Jenny et lui s'amusant ensemble avec le même plaisir innocent qu'ils auraient pris à la grande fête foraine d'Herkimer, où naturellement ils s'étaient livrés à d'acrobatiques ébats dans la nacelle des montagnes russes.

À Ilion, on lui disait souvent qu'il devrait faire du cinéma et durant la Seconde Guerre mondiale, un comité local lui demanda de poser pour une affiche vantant les mérites de l'emprunt de guerre et représentant une famille idéale, lui, lançant un regard plein d'admiration à son frère aîné en uniforme. Pour les besoins de cette réclame l'artiste avait dû lui donner un air un peu plus innocent qu'au naturel, retouchant son regard et diminuant ses lèvres charnues pour leur prêter une forme moins ténébreuse et sensuelle. L'affiche fit le tour du pays entier et on la vit aussi sur tous les murs d'Ilion, bien que ce ne fût pas indispensable : la ville s'était en effet déjà vu décorer par le ministère des Finances à Washington pour être de celles ayant souscrit le plus grand nombre de titres aux États-Unis. L'enrôlement volontaire de ses fils aussi atteignait des sommets et ils rentraient au pays mutilés ou morts dans les mêmes proportions, pour la plus grande fierté du berceau de la Remington Arms, qui fabriquait les célèbres fusils Berthier, Enfield et Springfield, vaillamment portés sur les champs de bataille de la Marne à Iwo Jima. *L'histoire est le produit de ce qui se produit à Ilion*, avait coutume de répéter tristement le père d'Hector, la plupart des oncles et des cousins du garçon étant employés par cette entreprise ou maniant les armes de la marque au combat, l'un n'excluant pas l'autre. Hector eut quinze ans une semaine avant la destruction d'Hiroshima et, comme la plupart de ses amis, il était prêt à prendre le car pour Albany où personne ne le connaissait afin de s'engager, en mentant évidemment sur son âge. Il avait dû attendre l'embrasement d'un petit pays appelé Corée cinq ans plus tard pour prendre son tour.

Certaines femmes lui confiaient régulièrement des tâches de jardinage ou de peinture et, alors qu'il était en seconde au lycée, il se mit à fréquenter assidûment le lit de jeunes épouses du quartier dont les maris se battaient dans le Pacifique. Évidemment, puisque c'était un tout petit quartier et une toute petite ville, il connaissait bien les jeunes soldats en question, dont certains d'ailleurs ne reviendraient jamais. Parmi eux se trouvait James

Cahill, lieutenant dans la marine, autrefois demi arrière dans l'équipe de football américain du comté, champion de course à pied, et par ailleurs le plus jeune contremaître de toute l'histoire de la Remington Arms ; sa femme, Patricia, aux lourdes tresses noires et à la peau au reflet nacré, avait piteusement pleuré cette nuit fatale où Hector et elle avaient couché ensemble. Mais elle ne l'avait pas laissé repartir tout de suite après et, toujours à califourchon sur lui, elle avait serré de toutes ses forces son membre épuisé pour continuer leurs ébats jusqu'à manquer de s'évanouir de douleur. Elle criait son nom comme s'il lui faisait terriblement mal et il tenta de se dégager, mais elle le cloua au lit en pesant lourdement sur ses épaules. Quand elle le libéra enfin, il n'était pas très sûr qu'elle ait joui, mais il se laissa emporter par un mouvement presque aveugle de violente accélération tel qu'il en connut très peu par la suite, une tempête brûlante au fond de son crâne.

Il se demandait maintenant s'il pourrait connaître pareille intensité avec Dora, mais en fait, que ferait-il s'il sentait de nouveau en lui un tel flot d'énergie vibrante ? Il ferait peut-être mieux de se compter parmi les morts-vivants et les zombies. Dora ne risquait-elle pas soudain de s'emballer et d'exiger ce qu'il ne serait pas capable de lui donner ? Il se l'imaginait, arpentant le deux-pièces sombre de son existence dans sa pâle et généreuse nudité, pensant qu'il valait peut-être un peu plus cher qu'il n'y paraissait, qu'il était en tout cas supportable, qu'il serait peut-être celui avec qui elle pourrait faire autre chose que partager quelques verres et s'envoyer en l'air. Bien sûr qu'il n'était pas celui qui convenait et si, dans le passé, il n'avait jamais pris la peine d'annoncer cette vérité à ses compagnes de fortune, il se disait qu'il allait le faire pour Dora, au cas où elle s'apprêtait à commettre la même erreur que les précédentes.

Il avait suffisamment roulé sa bosse dans des bars comme celui de Smitty pour savoir qu'une femme de l'âge de Dora et dans sa situation avait encore une chance d'entamer une relation qui ne la détruirait pas complètement. Chez Smitty, personne n'en valait la peine, mais peut-être que par une belle soirée quelqu'un passerait le seuil par hasard pour venir la sauver, un représentant de commerce, un flic ou un pompier en retraite. Même (et ce serait peut-être mieux encore) une autre femme. À moins que Dora n'ait déjà plus aucune chance, qu'elle ne soit déjà foutue, un scénario dans lequel il ne serait que l'agent catalyseur de la dernière chute de sa vie.

Il emprunta Whiteman Street en direction de l'est, puis obliqua d'un demi-pâté de maisons vers le sud où se trouvait son lieu de travail, une petite galerie commerciale coréenne de deux étages coincée entre les avenues Lemoine et Palisade. La nuit et le week-end, Hector était le gardien des locaux, et plus souvent qu'à son tour il remplaçait aussi le gardien de jour, étant donné que ce dernier – son patron, Jung – ne montrait pas le bout de son nez.

Ce matin-là il trouva Jung sur place, comme parfois le dimanche. Maigre, le teint mat, l'homme était recroquevillé sur la banquette en vinyle défraîchie de la loge du concierge située au rez-de-chaussée et, une casquette de golf en tulle de nylon baissée sur les yeux, il ronflait comme un sonneur. Hector renifla l'odeur rance et coutumière qui caractérisait Jung après une nuit de bombance, des relents sucrés de barbecue coréen mêlés aux gaz nauséabonds de son haleine ensuquée, avec en prime des remugles d'ail, de Chivas et de Marlboro. Sur le plancher gisait une bouteille de whisky vide. La seule chose extraordinaire était que Jung portait encore ses vêtements de golf, y compris ses chaussures basses noir et blanc, aux crampons desquelles quelques brins d'herbe et de la boue séchée restaient accrochés par plaques.

Tandis qu'Hector enfilait sa salopette, Jung grommela en le regardant, tout en fouillant dans son pantalon pour se gratter et remettre les choses en place. Il lâcha un pet sonore avant de se retourner et de se rendormir. Il ronflait déjà quand Hector ouvrit le placard où il rangeait ses outils de travail. L'homme ressemblait à une divinité mineure de la paresse. Sans précaution Hector s'empara du lourd aspirateur industriel (Jung ne battit même pas des cils), et prit l'ascenseur jusqu'à l'étage. Il était à peine plus de 9 heures du matin, et la galerie était déserte, mis à part le restaurant coréen de l'entresol qui restait ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre ; un client solitaire plongeait méthodiquement sa cuiller dans une demi-douzaine de petits plats de légumes et un bol en faïence de soupe brûlante. Une serveuse était assise deux tables plus loin, et enveloppait machinalement des couverts dans des serviettes. Elle releva les yeux et, quand elle l'aperçut, elle parut se détendre et elle sourit en lui faisant signe d'entrer. Hector se rendit soudain compte qu'il n'avait rien mangé depuis la veille à midi, mais il n'avait pas encore faim et il lui expliqua d'un geste qu'il allait travailler d'abord.

Il commença donc par l'entresol, poussant l'aspirateur d'avant en arrière aux endroits où la moquette n'était pas trop râpée et où il ne risquait pas de se coincer. Pour l'essentiel, elle était usée jusqu'à la corde et on apercevait la dalle de béton entre les fils. La galerie commerciale était dans l'ensemble en piteux état, le revêtement en linoléum près de l'entrée était tout éraflé et gondolait lamentablement ; l'ascenseur central faisait un bruit de casserole et ne fonctionnait qu'au gré de ses caprices, ses portes s'ouvrant parfois juste avant qu'il ait atteint l'étage désiré. Tout l'intérieur avait été rafraîchi avec une peinture blanc cassé bon marché, à l'exception du plafond au-dessus de la cage d'escalier principale, qui avait gardé la couleur passée de la couche précédente aux endroits auxquels les peintres n'avaient pas pu accéder ou qu'ils ne s'étaient pas donné la peine d'atteindre. Le propriétaire se moquait éperdument de savoir si les lieux étaient présentables, ou même seulement à moitié présentables, étant donné que les locataires recherchaient avant tout des loyers modestes. Le triste état de l'ensemble ne semblait pas non plus faire reculer le flot régulier des clients, constitué de Coréens, de Chinois et de quelques non-Asiatiques qui venaient à pied y faire leurs courses et mangeaient dans les restaurants installés sur place. La vétusté de la galerie ne faisait pas non plus baisser les prix de la plupart des articles que, d'ailleurs, Hector n'aurait jamais pu se payer : des copies de vêtements à la mode, de chaussures, d'équipements ménagers et d'autoradios, tous de marques qu'il ne connaissait même pas. Il y avait aussi un salon de coiffure, un vidéoclub asiatique, un magasin de jouets, une boulangerie, un endroit où on faisait des photocopies, un dentiste qui était aussi acupuncteur, un club de taekwondo, ainsi qu'un karaoké et le restaurant.

Depuis qu'il y travaillait, Hector avait vu passer dans cette galerie ce qui lui apparaissait comme un nombre très élevé de commerces successifs, aucun ne restant ouvert très longtemps, à part le restaurant qui avait tout de même changé deux fois de propriétaire au cours des dernières années. Jung lui avait expliqué que c'était parce que les locataires étaient souvent des hommes d'affaires peu expérimentés, des immigrants qui pensaient soudain à un produit ou un autre qu'ils pourraient importer pour presque rien et facilement, mais découvraient ensuite que les prix n'étaient jamais assez bas ni les choses assez faciles pour qu'ils puissent concurrencer avec profit les enseignes des grands centres commerciaux tout proches. Le dentiste se

débrouillait plutôt bien, de même que le boulanger, qui vendait des petits pains au beurre et des gâteaux fourrés à la crème, ainsi que de la pâte de haricots rouges sucrée qu'on ne trouvait manifestement nulle part ailleurs. Mais pour l'essentiel, les commerces étaient des entreprises lancées à la hâte et trop optimistes, qui ne pouvaient qu'immédiatement faire faillite ou, pire encore, connaître une mort lente, en une asphyxie aussi impitoyable que désespérée, invisible au fil des heures et des jours, mais néanmoins effective en fin de saison, quand on voyait soudain la commerçante découragée annoncer sur des écriteaux rédigés à la main une vente sacrifiée de sacs et de foulards. Mis à part Sang-Mee, la serveuse du restaurant, Hector gardait ses distances pour ne pas avoir à se frotter aux difficultés et aux échecs potentiels des commerçants, parce qu'alors, aurait pu s'éveiller en lui un trouble plus insidieux encore que celui provoqué par la sympathie soudainement induite par leurs malheurs, un sentiment qu'il aurait du mal à noyer dans l'alcool ou à oublier en se battant comme un chiffonnier.

Avant l'épisode de l'enfant soldat, il n'avait pas rechigné à combattre dans leur guerre. Enfin, pas vraiment leur guerre, mais celle de Mao, de Truman, d'un puissant ou d'un autre. C'était depuis le départ une guerre que personne ne portait sur ses propres épaules, elle ne suscitait que de faibles accès de patriotisme et d'indignation, de chauvinisme ou de pacifisme, une guerre à la fois trop froide et trop brûlante, qui avait tout de même réussi à massacrer cinquante mille des siens et plus d'un million des leurs. Hector s'était engagé tout de suite après le début des hostilités, et fut donc parmi les premiers à être expédiés vers le Japon avant de débarquer à Inchon parmi les forces de MacArthur. Il avait vingt ans, son initiation sexuelle était faite mais, à part ça, il ne connaissait vraiment pas grand-chose. Doué d'une belle et saine intelligence, il ne la cultiva jamais que très peu, sans doute à cause de son physique avantageux, de ses prouesses sur les terrains de sport et dans les rixes de la cour de récréation. Si les Nord-Coréens n'avaient pas envahi leurs frères du Sud, il aurait tout simplement travaillé chez Remington, si ce n'est dans l'armement du moins dans les machines à écrire, les calculettes et autres instruments de ce genre. Mari et père, il aurait joué au base-ball les samedis d'été avec ses potes et inévitablement couché avec quelques-unes de leurs femmes, mais au moins, pas de sa propre initiative, pas sur sa propre suggestion. Dans cette vie alternative, il aurait connu des problèmes ordinaires, sa femme l'aurait

peut-être quitté, puis elle serait revenue, avant de le quitter à nouveau, en une comédie dramatique à épisodes, dont le grand avantage était de proposer un scénario familier, répétitif, et ses jours se seraient écoulés dans un périmètre assez étroit pour qu'un cri humain ne puisse pas s'y perdre. Il se demandait parfois à quoi aurait ressemblé aujourd'hui son existence, lui l'enfant d'Ilion ayant atteint la maturité. À l'heure qu'il était, il toucherait une petite retraite et il jouerait avec ses petits-enfants sur la véranda d'une maison identique à toutes les autres dans sa rue où vivraient des quantités d'autres Brennan, et il se demanderait ce qui se serait passé s'il était parti un jour pour voir le vaste monde.

La guerre le lui avait montré tel qu'il était, ce monde : immense, sombre et profond. Mais on ne pouvait pas dire que son univers s'était soudain effondré. Il n'avait jamais été l'esclave d'un rêve d'héroïsme. Soldat, il ne se voyait pas comme un sauveur ou une machine à tuer, mais plutôt tel un des innombrables pions sur l'échiquier de la bataille, exactement pareil aux soldats de plomb avec lesquels il avait joué durant toute son enfance. Chaque minuscule silhouette était figée dans une pose différente : un tireur d'élite allongé à plat ventre, un assaillant armé d'une baïonnette ou un simple fantassin, et Hector se voyait plutôt semblable à ce dernier, de ceux qui n'intéressaient guère ses compagnons de jeux et qu'ils auraient refusé d'échanger, même à dix pour un, contre un seul des autres. Il était fasciné par le tourbillon des grands nombres et adorait sentir ses fantassins pressés entre ses mains comme un amas d'os minuscules. Sur la véranda à la peinture écaillée, il les alignait en rangs parfaits, le visage maculé de terre, allant toujours de l'avant, le fusil à l'épaule, et même si nombreux étaient ceux en première ligne qui tombaient sous les coups de feu des tireurs d'élite ou des baïonnettes, il savait que grâce à leur nombre ils finiraient toujours par triompher.

Alors qu'il était en train de ranger l'aspirateur dans le placard et de remplir le seau à roulettes, Jung se réveilla, se leva et s'étira, bâillant comme un lion avant de se dresser. Comme s'il avait dormi avec un briquet et une cigarette à la main, il s'en alluma immédiatement une. Hector connaissait parfaitement la façon dont l'homme passait ses samedis. Jung commençait par un parcours de golf à Overpeck, sur lequel il pariait pas mal d'argent, avant d'aller manger, boire et jouer tout le reste de la nuit avec ses partenaires habituels, et ensuite, il n'était pas rare qu'il rende visite

à quelques call-girls dans un des night-clubs coréens de la ville. Entre-temps il pariait sur des matchs de football, de base-ball, ou de basket en hiver. Âgé d'environ trente-cinq ans, il était marié et avait des enfants en bas âge mais, quelques semaines auparavant, sa femme l'avait chassé de leur appartement de Palisades Park ; elle n'en pouvait plus de ses infidélités, de ses absences répétées, de ses paris insensés et de sa paresse indécrottable qui constituait l'essentiel de son charme. Jung avait une manière d'en prendre tellement à son aise, il avait forgé chaque détail de sa personnalité de telle façon qu'il aurait été complètement absurde de songer à ne pas l'accepter comme il était, un peu comme si vous aviez reproché à des hippopotames de se vautrer dans la boue, ou à des mouches de vouloir se poser sur des bouses de vache. Jung ne travaillait en fait jamais comme gardien, il sous-louait les services d'un ou deux employés dénichés sur un trottoir de Little Ferry pour faire le boulot à sa place. Au maximum, il acceptait d'effectuer quelques petits travaux de bricolage pour les locataires, ou de remplacer les néons grillés et, bien sûr, il collectait les loyers.

« Pas en avance ce matin, hein, GI ? murmura Jung, en consultant sa grosse montre de plongée en or, plissant les paupières dans son nuage de fumée.

– Tu veux que je te dise pourquoi ?

– Quoi, tu nous as fait une belle rencontre hier soir ?

– On peut le dire comme ça.

– Une grosse fille ?

– Un mec.

– Et mon cul, gloussa Jung, la cigarette pendant mollement de ses lèvres.

– T'inquiète, c'était pas pour me faire plaisir qu'il était dans les parages.

– Oh merde, dit Jung en se redressant sur son lit de fortune. Pas de bobo ? On dirait que ça va, non ?

– Ça va, ça va. Mais rends-moi service. Arrête de déconner. Paie ce que tu dois. Fais-le pour moi, mais pour toi aussi. Je serai peut-être pas là quand le prochain se pointera, et même si j'y suis…

– OK, dit Jung, en tirant lentement sur sa cigarette. OK.

– T'as pas l'argent, c'est ça ?

– Je vais le trouver.

– J’espère que tu vas gagner gros ce week-end, chef.

– Moi aussi j’espère, GI. »

Jung le surnommait « GI » depuis qu’il savait qu’Hector avait fait la guerre en Corée, sinon, il l’appelait « Joe » ou « Rambo », ce qu’Hector n’aurait jamais autorisé personne d’autre à faire mais qui ne le dérangeait pas de la part de Jung. En fait il prenait un certain plaisir à penser que plus de trente ans d’histoire tumultueuse avaient conduit à un moment comme celui-ci, à se voir affublé d’un bleu de travail bon marché, un lave-pont à la main, prêt à nettoyer les chiottes d’une galerie commerciale coréenne dégueulasse au fond du New Jersey, pour le compte du plus feignant des hommes, un type qui était littéralement né dans un fossé au bord d’une route durant la guerre, mais qui n’en avait sincèrement plus rien à faire aujourd’hui.

« Mais dis-moi, Rambo, t’as quand même pris ton pied hier soir, pas vrai ?

– Qu’est-ce qui te fait dire ça ?

– Sinon tu serais sacrément en rogne après moi.

– De toute façon, même si c’était vrai, je te le raconterais pas.

– Tu vois que j’ai raison, dit Jung en se rallongeant sur la banquette, ses dettes de jeu lui étant déjà totalement sorties de la tête. Je suis content. J’avais peur que tu sois devenu pédé.

– Rêve toujours.

– Pourquoi pas, mon pote ? On sait jamais. Peut-être que j’en ai ma claque des bonnes femmes. Ras le bol de toutes leurs conneries. Pas toi ?

– Pas autant qu’elles doivent en avoir marre des miennes.

– Qu’est-ce que je te disais ? Écoute-toi un peu. Voilà ce qu’elles nous apprennent à penser. Un tissu de conneries ! Avec ma femme, je suis un vrai toutou. Il faut que je me lève tôt pour aller travailler, que je rentre de bonne heure, que je voie pas mes potes, que je donne son biberon au bébé, que je répare la porte de la douche ou la voiture. “Me touche pas, non, non, ça me fait pas envie là tout de suite.” Ou bien : “Réveille-toi, réveille-toi, j’ai envie maintenant.” Et puis, elle me fout dehors, et une putain de serveuse me sort les mêmes conneries !

– Tu devrais laisser Sang-Mee tranquille.

– Là, t’as pas tort ! Elle a pleuré toute la nuit, la figure toute barbouillée, rien que pour savoir où j’étais passé. Pourquoi j’étais resté si longtemps au golf ? Pourquoi la partie de poker avait duré toute la nuit ? Pourquoi je lui offrais plus de cadeaux, plus de bagues et plus de colliers ? Pourquoi est-ce que je l’aimais plus ? Moi, j’avais envie de lui demander : “Et dis-moi un peu si je t’ai aimée un jour, putain de salope ?”

– Mais tu l’as pas fait.

– Non. J’étais crevé. Alors elle s’est foutue en rogne, mais moi, je dormais déjà. Puis, elle a continué à pleurer. Elle est restée là pendant un moment, mais je suppose qu’elle s’est tirée, finalement. »

Il vérifia aussitôt le contenu de son portefeuille, s’attendant à ce qu’elle le lui ait vidé, mais il restait une bonne liasse de billets à l’intérieur. Doué pour le golf et les cartes, Jung gagnait son argent de poche sur le dos de ses amis. Mais comme le voulait la coutume, il dépensait presque tout ce qu’il gagnait pour les inviter à manger et à boire par la suite, en gardant juste assez pour ses maîtresses.

« J’ai faim. Tu veux quelque chose à manger ? C’est moi qui paie.

– J’ai du boulot.

– Pas de problème. Je te donne ta matinée.

– Mais tu sais bien qu’il faudra que j’en fasse le double demain. En plus, les chiottes sont probablement dégueulasses. Mrs Kim va râler. »

Mrs Kim tenait le restaurant coréen à l’entresol, et parce que ses clients étaient obligés d’utiliser les toilettes de la galerie commerciale, elle houspillait souvent Hector, mais la plupart du temps c’était pour l’amener à dire un mot de sa part à son patron. Elle méprisait Jung qui ne tenait jamais ses promesses en matière d’amélioration des locaux. Elle le laissait tout de même manger sans payer (même s’il commandait des menus extravagants), parce que c’était lui qui convainquait son oncle, le propriétaire de la galerie qui vivait à Long Island, de lui renouveler son bail tous les six mois pour un loyer dérisoire. Elle demandait à son cuisinier de lui servir des plats trop salés ou trop sucrés quand Jung débarquait avec ses amis, dans l’espoir qu’ils s’y reprennent à deux fois la prochaine fois qu’il leur proposerait d’y manger pour ne pas avoir à payer l’addition.

« OK, bosse, et quand je me réveillerai, on ira manger.

– Sang-Mee est de service aujourd’hui, dit Hector.

– Qu’est-ce que j’en ai à cirer ? Elle me fait pas peur. »

La semaine précédente, Sang-Mee avait renversé une cruche d'eau dans le dos de Jung, en prétendant que c'était un accident. Il avait bondi et l'aurait sans doute frappée si Hector ne l'avait pas retenu. Sang-Mee s'était exclamée qu'il avait de la chance que ce ne soit pas un potage brûlant. Cela avait rendu Jung encore plus furieux et il l'avait durement réprimandée en coréen, mais elle s'était contentée de sourire avant de disparaître dans la cuisine. Jung l'avait bien mérité. Il sortait avec elle de temps à autre depuis deux ans, mais il l'avait plaquée juste après que sa femme l'eut jeté dehors, sans doute parce qu'il n'avait plus l'excuse de ne pas se sentir le droit de divorcer. Hector aimait bien Sang-Mee qui avait toujours un mot gentil à la bouche. Et puis l'étincelle qui brillait dans ses yeux la rendait presque jolie. Surtout, elle lui faisait de la peine de s'accrocher à Jung depuis si longtemps.

« J'irai manger avec toi si tu m'emmènes ailleurs. »

Jung se mit à crier comme un putois :

« Quoi ? Tu prends son parti maintenant ?

– Je pense seulement que tu devrais lui foutre la paix.

– Moi ? Mais c'est elle qui devrait arrêter de me poursuivre. Elle me harcèle. La semaine dernière, elle a craché dans mon thé ! Je vais te la faire renvoyer un de ces quatre matins, tu vas voir !

– Je suis sûr que tu ferais pas un truc pareil.

– OK, Rambo, OK. Je vois bien que tu es avec elle, dit-il en levant les mains en signe d'apaisement.

– Tu veux manger ou pas ?

– D'accord. Mais je veux manger ici. Je lui fous la paix. Ça commence à faire longtemps, et Mrs Kim s'en tire à trop bon compte. En plus, j'ai besoin de fric. Ma femme me prend tout, elle dit que c'est pour les gosses mais je sais qu'elle ment.

– Elle s'en sert pour se payer de l'alcool et des mecs et faire des paris ?

– Ce que t'es drôle, mon vieux ! Je sens que j'ai déjà l'appétit un peu coupé.

– Comme tu veux. J'ai encore les chiottes à nettoyer.

– OK, OK, on se lève.

– J'ai déjà rempli le seau. Je te retrouve dans une heure.

– Mais je meurs de faim, Joe !

– Alors vas-y tout seul, répondit Hector, en tournant les talons.

– Tu as raison, fais ton boulot d’abord », grommela Jung, en sortant une deuxième cigarette de son paquet. Il l’alluma et congédia Hector d’un geste agacé. « Vas-y, vas-y ! je peux attendre, bon Dieu de merde ! »

Hector fit rouler le seau plein d’eau chaude et d’ammoniaque jusqu’à l’ascenseur et appuya sur la touche « stop » tandis qu’il passait le lave-pont sur le sol puis essuyait les murs et le tableau de commande avec un chiffon humide. Comme l’ensemble de la galerie, cet ascenseur était en piteux état, le plancher en bois gondolait et les parois métalliques étaient couvertes de marques, d’éraflures et de graffitis indélébiles dans toutes les langues imaginables. Tandis qu’il montait à l’étage, la cabine vacilla et sembla sortir de ses rails comme si l’embrayage était usé, il s’imagina alors que le câble au-dessus de sa tête se rompait et qu’il était précipité dans le vide. Ça serait parfait, si c’était là qu’il devait connaître la fin de ses jours. Aucun endroit n’aurait mieux convenu aux divinités obscures. Mais il était possible que la chute ne soit pas mortelle (il n’y avait qu’un seul niveau de parking souterrain), et il se tirerait sans doute du désastre avec rien de plus que quelques blessures légères.

Il gardait les toilettes pour la fin, parce que s’il commençait par là, il lui faudrait se changer à nouveau avant d’aspirer les moquettes en présence des clients. Ces toilettes sentaient aussi mauvais qu’une étable, et la négligence des gens rendait les choses pires encore. On aurait dit que leur but dans l’existence était de vivre comme des bêtes. Hector pouvait toujours les récurer, ces lieux étaient dans un tel état qu’on ne pouvait plus faire grand-chose pour les rendre praticables : les portes avaient été arrachées depuis longtemps, les murs étaient couverts de graffitis, les lavabos fendillés, la plupart des panneaux du faux plafond couverts de taches d’humidité et démantibulés. Quand certains panneaux avaient pourri au point de risquer de tomber, il en avait parlé à Jung, mais rien ne fut jamais réparé ou remplacé et Hector perdit toute envie d’en parler de nouveau.

Comme d’habitude, les toilettes étaient apocalyptiques, les canalisations bouchées, les cuvettes et les sols abominablement souillés. C’était toujours pareil les matins de week-end, mais davantage encore depuis que le karaoké avait ouvert quelques mois auparavant. Les toilettes des femmes réclamaient une attention particulière, quelqu’un ayant vomi dans un lavabo mais pour l’essentiel manqué sa cible. Hector commença par y passer son lave-pont avant d’asperger le tout d’ammoniaque, puis il

recommença avec une éponge pour frotter la faïence usée et les robinets rouillés. Il ne portait pas de gants. Ses mains étaient indélébilement rougies par les détergents, mais il ne sentait plus la brûlure des dissolvants à la soude, parce qu'elles avaient été tellement brûlées qu'elles étaient désormais en permanence engourdies. Pour la même raison, elles étaient aussi étrangement lisses, comme Dora l'avait remarqué dans le bar. Le miroir au-dessus du lavabo avait été brisé il y a longtemps et, au lieu de le remplacer, Jung avait accroché une fine plaque d'acier inoxydable sur le mur. Hector plongea ensuite un débouchoir à ventouse dans les cuvettes et l'actionna dans chacune d'elles, jusqu'à ce que toutes sortes de détritus remontent à la surface. Après avoir tiré la chasse plusieurs fois, il lava et essuya le carrelage, puis dut recommencer avec un seau d'eau propre qu'il alla puiser dans le local du concierge.

En remontant, il aperçut Jung et Sang-Mee de l'autre côté de l'entresol, qui se tenaient très près l'un de l'autre devant le restaurant. Elle donnait de petits coups de poing sur la poitrine de Jung tandis qu'il essayait de l'attirer à lui. Ils étaient tous deux plutôt frêles et pas très grands, et s'il ne les avait pas reconnus, il aurait pu les prendre pour deux adolescents en proie aux élans complexes et passionnés d'un premier amour. Ensuite ils s'embrassèrent, non sans tendresse, et Hector se rappela que si le désordre le plus noir gouverne ce bas monde, il existait toujours une impulsion et un besoin humains – même maladroits, même erratiques – tendant vers le contraire. L'amour était bien sûr le défi lancé au chaos, toutes les histoires le racontent, mais en amont, régnait aussi la simple loi de l'association, une simple recherche de proximité et de contact, que Sang-Mee et Jung étaient en train de mettre en pratique, et qu'Hector était peut-être sur le point de ressusciter plus profondément avec Dora. Il se sentait toujours aussi déraciné et sans attaches, mais quelque chose dans ses entrailles était chatouillé de plaisir à l'idée qu'elle l'attendrait chez lui à son retour.

Il nettoya les toilettes des hommes de la même façon et quand il eut terminé, ses mains, ses bras et le devant de sa salopette étaient constellés de déjections et d'eau souillée, le recouvrant d'une féculence à la fois abjecte et familière, une couche de détritus et de pourriture.

Depuis longtemps, il n'éprouvait plus la moindre répugnance. Après l'épisode de Zelenko dans sa section, on l'avait muté vers l'unité d'identification des soldats morts au combat où il demeura pour la plus

grande part de son service actif. Ainsi que dans la majorité des régiments de ce type, on y trouvait toutes les couleurs de peau et, en tant que telle, cette affectation était déjà pensée comme une punition, sans parler du fait qu'il devait manipuler des cadavres à des stades divers de mutilation et de décomposition. C'était déroutant pour lui au début de devoir travailler au côté de GI noirs, parce qu'il n'avait jamais croisé de Noirs de près ou de loin, sauf un soir à Albany avec ses parents où ils s'étaient perdus dans les rues de Sheridan Hollow et avaient fini par entrer dans une église pour demander leur chemin. Les soldats noirs étaient de braves types qui maintenaient une bonne ambiance dans leurs rangs, mais même s'il se tenait à distance comme il le faisait avec tous les autres, aucun d'eux ne s'était jamais ouvertement moqué de ses allures de jeune premier. Ils évitaient les ennuis parce qu'il y avait d'autres choses à affronter, aussi graves, voire pires, que la manipulation des corps, comme le désamorçage des explosifs ou les combats en première ligne. Mieux valait ce travail de goules qui consistait à nettoyer le champ de bataille et à récupérer les cadavres, déjà suffisamment dangereux comme cela avec les objets piégés et les mines.

Mais au fond, c'était comme tout le reste, parce que, si répugnante que soit cette tâche, on finissait par s'habituer à ces visions et à ces odeurs abominables lors d'opérations indispensables : la façon dont il fallait tirer juste assez sur les bras d'un cadavre, par exemple, si le reste du corps était enterré et un peu trop décomposé, pour qu'il ne se déchiquette pas complètement ; ou la manière dont il fallait verser l'eau brûlante d'une bouilloire et procéder par petits coups successifs de baïonnette pour libérer un malheureux qui gisait à plat ventre, la tête prisonnière de la glace et de la neige, sa chair tombant parfois en lambeaux, ou bien restée miraculeusement intacte s'il n'avait passé là qu'une nuit ou deux. Ou encore, au moment de la fonte des neiges au début du printemps, quand ils trouvaient un amas de corps dans un fossé dont seule la couleur de leurs uniformes permettait de les distinguer, amis ou ennemis, et, dans le premier cas, dont seuls les cheveux départageaient les Blancs des Noirs, parce qu'ils étaient tous désormais de la couleur de la réglisse, la peau comme couverte d'une fine couche de laque brillante. Au bout du compte, tous les hommes finissent par être noirs, cela était devenu leur plaisanterie favorite et l'occasion d'un échange de rires amers et d'un moment d'introspection avant de repartir arpenter le manteau de neige et de boue qui couvrait les

collines à la recherche d'autres corps. Enfin, quand la ligne de front s'était suffisamment avancée… Mais même alors, il restait la menace de tireurs isolés ou d'obus de mortier lancés au hasard. C'est de cette façon que Davidson et Jeffords s'étaient fait exploser un beau jour du début d'avril, un unique obus atterrissant sur le versant exposé de la colline d'en face et laissant une traînée rouge vif sur la neige. Les positions chinoises avaient été instantanément détruites par les tirs croisés des canons de l'arrière et de l'avant-garde. Hector, son compagnon d'armes et deux brancardiers n'avaient pas attendu les gémissements habituels pour leur porter secours, mais il leur était vite apparu en arrivant sur les lieux qu'il ne s'agissait plus que de ramener des corps. Hector avait immédiatement fait l'aller-retour pour rapporter des housses mortuaires, leurs uniformes et leurs bottes se couvrant de plus de sang que d'ordinaire parce qu'il s'agissait de cadavres frais.

Hector ne parvint jamais totalement à s'aguerrir à la vue du sang, et il se portait facilement volontaire pour accomplir les missions les plus répugnantes, se gagnant ainsi le respect et l'admiration des autres, alors qu'en fait, il s'agissait pour lui de s'épargner le spectacle d'une certaine couleur, cet insoutenable éclat vermillon. Ils le surnommaient le Fossoyeur forcené, mais avec affection, le trouvant juste un peu fou quand il s'agenouillait autour des torses sans tête, sans jambes ou sans bras, fouillant avec des baguettes chinoises ou des pinces d'électricien pour voir si, par hasard, les plaques d'identification ne s'étaient pas enfoncées dans les chairs. Ils ne pouvaient pas deviner qu'il préférait affronter l'horreur d'un corps en décomposition, manifestement animé et réchauffé par la présence grouillante d'une masse de vers, plutôt que celle d'un semblant de vie encore teintée d'écarlate. C'était cette rougeur sous la peau, dans les yeux, ce résidu de vitalité d'un soldat qui venait de mourir ou d'être abattu, qui le secouait toujours jusqu'aux os. Il y avait dans la vie quelque chose de trop effrayant. Au moins les autres étaient bel et bien morts, même s'ils étaient abjects et répugnants, leurs corps transformés en une figuration de l'inévitable, rien que de la chair putrescente, qui se désagrégeait en un méconnaissable magma de terre et de boue. C'étaient de la terre et de la boue qu'il soulevait, enfermait dans des sacs, ramassait à mains nues, et il lui suffisait ensuite de se les laver soigneusement, même s'il lui fallait se

décaper les ongles en les frottant avec de la paille de fer trempée dans de l’essence pour éliminer les odeurs les plus résistantes.

Il porta inconsciemment les doigts à ses narines, comme il lui arrivait souvent de le faire depuis cette guerre. Assurément ils empestaient, mais il ne parvenait pas à identifier avec précision la nature de ce remugle fétide. Pourtant, il le sentait bien, une autre odeur avait été ravivée. S’agissait-il de celle de la fumée ? Des cendres ? Il pensait depuis longtemps qu’elle avait fini par disparaître pour toujours, mais il savait qu’il lui arrivait trop souvent de se tromper.

OceanofPDF.com

5

Yongin, Corée du Sud, 1953

Hector s’était mis à travailler à l’orphelinat juste après l’armistice, au mois de juin. L’armée avait choisi de se passer de ses services pour « un ensemble d’agissements indignes », qui comprenaient des accusations de rixes chroniques, de contrebande, et d’agression sur la personne d’un officier. Il ne pouvait certes pas nier les bagarres, mais les autres charges étaient discutables, sa participation au marché noir limitée à servir innocemment de coursier à un camarade, et la mise à mal d’un officier devant un bar d’Itaewon, complètement inventée. Il y avait eu en fait une terrible mêlée de soldats ivres, et Hector avait bousculé un lieutenant qui donnait des coups de pied à un biffin déjà à terre, l’officier avait buté contre un autre et était allé s’écraser la tête la première contre le bord d’un baril d’essence vide. La blessure ouverte était sérieuse, et le lieutenant avait presque perdu l’usage d’une oreille. Hector devait à la détermination idéaliste de l’avocat de l’armée d’avoir été démobilisé pour mauvaise conduite au lieu de passer six mois au cachot.

Hector décida de rendre visite à un pasteur coréen qu’il connaissait, le révérend Hong, qui finit par arranger ses papiers pour qu’il puisse rester dans le pays. Hong dirigeait un orphelinat à une heure en voiture au sud de Séoul, et il avait un jour proposé à Hector d’y travailler comme homme à tout faire. Ils s’étaient rencontrés par hasard : Hector avait défendu le pasteur alors qu’il se faisait agresser dans une ruelle sombre de Séoul. Une bande de gamins des rues l’avaient criblé de coups de poing et de bâton en bambou, tandis que l’un d’eux tentait de lui arracher son attaché-case, son portefeuille et même ses chaussures. Hector avait dû assommer le plus grand de la bande quand ce dernier avait soudain brandi un couteau, avant

de réussir à tous les disperser. Une fois relevé et apaisé, le révérend avait proposé ce travail à Hector, mais le jeune homme avait immédiatement refusé. Toutefois, après sa démobilisation, le nom de l'orphelinat, New Hope, lui était revenu en tête. Il avait fait du stop pour couvrir une partie du chemin, mais il avait dû finir à pied. Il ne possédait qu'un léger sac contenant toutes ses affaires et les vêtements qu'il avait sur le dos. Et puis bien sûr, il y avait cette fillette affamée, June, qui le suivait à la trace comme une petite lune poussiéreuse. Ils étaient arrivés en tandem à l'orphelinat mais séparément, et chacun des deux y avait tout de suite trouvé sa place. Ils auraient sans doute continué à tourner sur leurs orbites respectives sans jamais se rapprocher, si, à la fin de l'été, un couple d'Américains, un autre pasteur et sa femme, n'avait fait son apparition.

À l'arrivée des Tanner, Hector était parti ramasser du bois avec une petite troupe de garçons. Il aimait son travail à l'orphelinat, où il profitait de l'air pur et de la température clémente de la vallée et où il avait la chance de réparer et de fabriquer des choses de ses mains. L'orphelinat s'élevait sur un vaste et bas plateau, au beau milieu de collines et de montagnes escarpées qui traversaient le pays de part en part. Cette terre était un véritable alphabet de collines, elles se suivaient à l'infini. L'orphelinat lui-même comprenait deux longs et vieux dortoirs (une ancienne étable et une grange), un pavillon principal, et un bâtiment neuf, construit par l'armée, qui abritait les cuisines et des salles de classe faisant aussi fonction de réfectoire. Ces différents édifices, disposés en forme de L, bordaient un terrain où les enfants pouvaient jouer au football et autres sports d'équipes. Le révérend Hong jouait constamment avec eux, mais Hector ne connaissait que le football américain et déclinait toujours. En vérité il essayait de ne pas passer trop de temps avec les enfants, même s'il appréciait leur compagnie ; il les admirait vraiment, mais ne voulait pas les connaître de trop près, entretenir des relations trop intimes ni qu'ils apprennent à compter sur lui comme ami. Par définition ils n'avaient déjà pas eu de chance (et souvent, c'était le moins qu'on puisse dire), et durant le temps passé en Corée, il avait vu tellement d'exemples désespérés de souffrance et de misère liées à la guerre sur le bord des chemins, dans les villages et les quartiers chauds, qu'il ne pouvait s'empêcher de sentir s'étendre sur eux des ombres complètement différentes maintenant que le conflit armé était terminé. Qui

aurait pu supporter même l’idée qu’il puisse leur échoir des malheurs supplémentaires ?

Toutes les collines de la vallée avaient vu leurs arbres abattus pour servir de bois de chauffe pendant la guerre, à moins qu’ils n’aient été détruits par les bombes, et une fois par semaine il conduisait un groupe de garçons ramasser quelques fagots et branches éparses. Il leur fallait aller chaque fois plus loin pour rapporter la même quantité. Ce jour-là, il faisait une chaleur brûlante de saison, mais il soufflait une brise sèche venue du nord, et les garçons étaient particulièrement turbulents et joueurs tandis qu’ils écumaient les pentes. Comme d’habitude, il n’y avait pas grand-chose à ramasser dans les environs immédiats mais, avant de leur faire escalader le versant abrupt de la colline suivante, il laissa les plus grands organiser une partie de « capture du drapeau ». Ils avaient suffisamment de bois en réserve de toute façon, même sans compter un récent arrivage de charbon, et comme l’hiver était encore loin, peu importait ce qu’ils ramassaient pour l’instant.

Hector les regarda jouer pendant quelque temps, et quand les garçons d’une des deux équipes qui perdait sans arrêt l’appelèrent à grands cris à la rescousse, il se décida à les rejoindre. Par souci de justice envers l’autre équipe, il prit le plus petit, Min, sur ses épaules et courut avec ce fardeau improvisé. Min n’était pas le plus jeune de tous mais, très mal nourri pendant la guerre, il avait conservé une taille inférieure à la moyenne. Le révérend Hong l’avait découvert recroquevillé dans une ruelle de Séoul, à peine conscient, presque squelettique et couvert de piqûres d’insectes et de morsures de rats. Un mois de repas réguliers, et sa croissance était repartie, mais les autres continuaient à se moquer de lui parce qu’il restait petit et malingre, et aussi parce qu’il était très intelligent. Min sur le dos, Hector courait facilement et, après plusieurs accélérations frénétiques, ils l’emportèrent : le gamin piaillait de joie et agitait le chiffon qui servait de drapeau à l’autre équipe. Hector fit tout pour gagner également la partie suivante, les enfants criant à la triche, et Min les provoquant du haut de son perchoir. Un petit torrent rocailleux traversait leur terrain de jeu et à la fin de la dernière manche tous s’agenouillèrent sur la rive pour boire et s’asperger le cou et le visage d’eau fraîche. Ils se racontaient à nouveau chaque détail de la partie, se moquant et se défiant les uns les autres avec des bravades et fanfaronnades d’adultes. On aurait dit n’importe quel après-

midi d’été à Ilion et, l’espace d’un instant, Hector oublia qui ils étaient et où il se trouvait, jusqu’à ce qu’il remarque Min qui retournait négligemment des galets sur la berge. Le gosse était en train de chercher des insectes et des vers, et quand il attrapa une grosse punaise aquatique, il eut l’air de l’examiner attentivement, sans curiosité mais avec un long regard entendu. Hector l’observa tandis qu’il l’approchait de ses lèvres mais s’arrêtait soudain, résistant à une habitude évidente. Ensuite Hector les appela pour rassembler sa petite troupe et ils se remirent en route.

Dans la vallée adjacente, ils découvrirent un bouquet d’arbres couchés dans un ravin obscur, et Hector se réjouit d’avoir pensé à prendre une hache. Il ordonna aux garçons de ramasser du petit bois tandis que lui s’attaquait à un des arbres morts. Son tronc massif avait été fendu en deux par la foudre. Il se mit à cogner dessus avec une belle régularité mais la lame était émoussée, et quand il tombait sur une zone plus dense ou un nœud dans le bois, elle rebondissait violemment. L’arbre avait encore la plupart de ses branches, et quand Hector vit qu’il était sur le point de tomber, il répéta plusieurs fois aux garçons de reculer. Ils obéirent, mais au bout de quelques secondes ils s’étaient déjà rapprochés et lui demandaient de les laisser essayer. Il autorisa quelques-uns des plus grands à donner chacun un ou deux coups de hache, puis il reprit son outil et se remit à cogner à un rythme régulier, perdant graduellement conscience de ce qui l’entourait dans les efforts qu’il déployait, la cadence du travail et la musique assourdie des chocs. Sur le point d’aboutir, il se rendit compte qu’il suait comme un cheval de trait et que ses mains tout éraflées étaient à vif. Finalement il laissa tomber sa hache et poussa sur le tronc ; l’arbre gémit, se fendit, et tomba dans un chaos soudain de feuilles et de terre. Les garçons l’applaudirent et se congratulèrent, grimpant dessus comme s’ils venaient d’abattre un cerf ou un ours, agitant les bras de joie, et même Hector fit chorus.

Personne ne remarqua que Min s’était emparé de la hache et s’attaquait à une racine. Il assena deux bons coups mais, au troisième essai, il glissa, perdit l’équilibre, manqua sa cible et la lame lui atterrit sur le pied. Il hurla à la mort. Hector se précipita, le cœur bondissant dans sa poitrine, sans toutefois réussir à déplacer le gamin : la lame lui avait traversé le pied et était allée se ficher dans la racine juste au-dessous. Hector prit la tête du garçon entre ses mains et lui dit qu’il allait compter jusqu’à trois mais, en

fait, il lui tira l’oreille de toutes ses forces tout en arrachant la hache de son pied. Min lâcha un nouveau cri avant de s’évanouir. Sa chaussure de tennis en toile tout usée se gorgea aussitôt de sang. Hector retira sa chemise, mais il craignit de déchausser l’enfant, et il lui emmaillota le pied tel qu’il était, aussi serré que possible. Puis il le chargea sur son dos et partit au pas de course, en essayant de ne pas trop secouer son fardeau, après avoir ordonné aux garçons de filer aussi vite que possible à l’orphelinat pour prévenir le révérend Hong. Toutefois, ils avaient marché pendant une bonne demi-heure pour atteindre cet endroit à l’aller, et il savait qu’il aurait des pentes à escalader dans l’autre sens. Min reprit rapidement connaissance, et il se mit à pleurer et à geindre doucement ; Hector se surprit à chanter le refrain d’une berceuse que sa mère fredonnait pour l’endormir, une ballade irlandaise de l’époque de la Grande Famine qui s’appelait « Les champs d’Athenry » :

Les grands champs d’Athenry sont bien tristes aujourd’hui
Jadis nous regardions les oiseaux voleter
La vie qui souriait, et notre amour chanter
Nos rêves et nos rires dans un ciel jamais gris…
Ils sont tristes aujourd’hui, les grands champs d’Athenry.

Il demanda à Min de chanter avec lui et, l’espace d’un instant, on aurait dit un jeune père et son fils en randonnée par un beau dimanche qui escaladaient les collines en produisant ensemble une musique pleine de poésie. Mais il faisait chaud, le torse nu d’Hector était en nage, et les mains du petit garçon se mirent à glisser. Deux fois, il faillit tomber, et Hector dut ralentir. Quelques minutes plus tard, il avait déjà recommencé à pleurer et le bandage de fortune dégoulinait de sang. Au bout d’un moment, Hector sentit qu’il s’était avachi sur ses épaules et il comprit que le petit s’évanouissait régulièrement. Il perdait trop de sang. Hector le posa par terre pour tenter de refaire le bandage, mais quand il le desserra, le sang se mit à couler encore plus vite, et il se dépêcha de le comprimer aussi fort que Min put le supporter.

« Ah, ah ! » gémit-il vivement, miné par la douleur. Il se remit à pleurer doucement. « Hector, ça fait mal. Ça fait mal !

– Je suis désolé, répondit Hector, hors d’haleine. Je sais. »

Mais en fait, il ne le savait pas. De façon étonnante, au cours de tous ces combats, toutes ces batailles et ces escarmouches, il n'avait jamais été sérieusement blessé. Il avait reçu un coup de couteau, une balle dans l'épaule et même des éclats d'obus, mais ce n'avait jamais été que des éraflures ; armes et projectiles ripaient sur lui comme s'il était protégé par l'acier invincible d'une protection mystérieuse. Il n'avait jamais perdu autant de sang que quand il s'en était laissé prendre par une infirmière lors d'une campagne de dons, ou lorsqu'il avait saigné du nez après une bagarre devant un bar ou un bordel. Ses blessures se refermaient alors à une rapidité prodigieuse, comme si son être physique menait une existence propre dans un temps différent et accéléré. De la même façon qu'il ne pouvait pas s'enivrer, il ne réussissait pas à sentir la douleur, rien que la détonation froide de l'impact, comme si ses nerfs se déconnectaient de la zone blessée dans son cerveau, alors que le lien subsistait avec son cœur. En regardant Min, il sentit une douleur vive et dense lui étreindre la poitrine ; il savait que s'il ne parvenait pas à l'amener au plus vite à l'hôpital, le petit risquait de mourir. Alors il le hissa jusqu'à son épaule, lui maintint la tête en bas et se mit à courir, à courir aussi vite qu'il le pouvait, un enfant de vingt-cinq kilos entre les bras, tentant de ne pas penser qu'il avait autrefois fait exactement la même chose en pure perte avec un soldat blessé au pied par un tir d'obus ami, après avoir soigneusement garrotté la blessure. Il l'avait ramené au pas de course au QG pour que le médecin lui annonce qu'il était mort en découvrant un trou parfaitement rond de la taille d'une pièce de cinquante *cents* à l'arrière de son crâne.

Quand il arriva dans la cour, l'orphelinat entier se pressa autour d'eux : le révérend Hong, les femmes de service qu'ils appelaient les tantines, et les quelque quarante enfants, y compris June qui pourtant, comme Hector, avait coutume de se tenir à l'écart, le plus souvent contre le mur, à l'angle du dortoir, observant la vie d'un regard triste. Mais là, elle était au premier rang. Hector déposa doucement le petit garçon, il avait les yeux mi-clos et la bouche grande ouverte. Son pied n'était plus qu'une masse informe, rouge et brillante. Hector, torse nu, était maculé de sueur et de traînées de sang, une jambe de son pantalon complètement cramoisie jusqu'au revers. Le révérend Hong, toujours prêt à tout pardonner à Hector, arborait un air de résignation douloureuse et demeura muet. Derrière ses lunettes, plus dure était l'expression de l'Américain agenouillé à côté de lui. Maigre, la

mâchoire carrée, la quarantaine, il était impeccablement vêtu d'un costume en laine noire. C'était le pasteur venu des États-Unis qu'ils attendaient depuis plusieurs jours. Il se mit immédiatement à s'occuper du garçonnet, retirant précautionneusement la chemise ensanglantée et la chaussure de tennis pour découvrir que la hache lui avait sectionné trois orteils. Il récupéra les morceaux comme s'il s'agissait de petits cailloux et les tendit à Hong qui les enveloppa avec soin dans un mouchoir. Mais Min s'était réveillé maintenant, il pleurait et gémissait en voyant son pied et en découvrant l'horreur qu'il inspirait aux témoins de la scène.

« Tu l'as trouvée, ça y est ? demanda le pasteur d'un ton brusque en relevant la tête. C'est maintenant qu'on en a besoin.

– La voici, dit une voix de femme. Elle était dans mon sac. »

C'était l'épouse de Tanner. Elle apparut au-dessus de la masse des têtes penchées des enfants qui l'entouraient et lui passa une trousse de premiers secours. Sous le soleil brûlant, ses cheveux dorés et sa peau pâle luisaient d'un éclat presque trop vif pour Hector qui ne parvenait pas à distinguer son visage à contre-jour. Tanner ouvrit la trousse, et d'une petite boîte en fer-blanc fermée par des élastiques il tira une syrette de morphine. Sans prévenir, il piqua le gamin sous le genou, mais injecta le produit pendant moins d'une seconde, parce que la taille de l'enfant rendait apparemment ce type d'anesthésie dangereux. Min eut un instant le souffle coupé mais bientôt ses membres se relâchèrent et ses poings s'ouvrirent lentement. Pendant ce temps, Tanner restait intensément concentré sur la tâche à accomplir, transpirant abondamment dans son costume tandis qu'il pansait le pied du garçon, le cou serré par sa cravate, ne prenant même pas la peine de retirer l'un ou l'autre. Ses gestes étaient sûrs, et cela parut calmer le petit patient et toute l'assistance. Tandis que Tanner s'occupait de Min, le révérend Hong demanda au chauffeur de taxi qui venait d'amener les Tanner d'aller chercher ses valises et de les charger dans la voiture. Les Tanner venaient prendre la relève du révérend Hong, qui avait reçu des autorités de son Église l'ordre d'aller en Amérique pour commencer à établir des contacts en vue de la future adoption des enfants.

Hong fit signe à Hector qu'il voulait lui parler. Le pasteur avait dix ans de plus que son protégé, trente-cinq ans environ, mais, avec sa charpente frêle et sa petite taille, on aurait presque dit un adolescent à côté d'Hector, robuste et massif. Pourtant, face à lui, le jeune homme paraissait humble et

inexpérimenté en ce moment ; il gardait la tête baissée pour écouter Hong qui s'adressait paisiblement à lui dans son anglais fluide et recherché. Hong savait qu'Hector avait songé à partir lui aussi, mais il lui rappela une fois de plus que l'orphelinat avait besoin de ses bras, et il lui demanda de promettre qu'il resterait jusqu'à son retour des États-Unis.

« Tu veux bien ?

– Je sais pas.

– Personne ne t'accuse de ce qui s'est passé. Je suis sûr que le petit se remettra. Le révérend Tanner et moi allons l'emmener à l'hôpital de la base militaire, et ensuite, je partirai directement pour l'aéroport. Le révérend Tanner reviendra prendre la direction de l'orphelinat. Et toi, tu les aideras, lui et sa femme, exactement comme tu m'as aidé, moi. Nous sommes d'accord ? »

Hector ne répondit pas. Hong lui donna une bourrade amicale sur le bras et dit qu'il espérait qu'il finirait par prendre la bonne décision. Hector ne voulait pas lui mentir, parce que le révérend l'avait toujours traité avec une gentillesse sans faille. Il attendrait qu'il soit parti pour reprendre la route pour Séoul. Il s'installerait dans une des pensions d'Itaewon, où il pourrait de nouveau se fondre parmi les siens et ne risquerait plus de faire du mal à qui que ce soit. Entre-temps, Tanner avait soulevé Min dans ses bras et l'avait allongé sur la banquette arrière du taxi. Il dit à sa femme que vraisemblablement il serait de retour plus tard dans la soirée et qu'il ne doutait pas que tout irait bien pour elle. Il n'y avait pas de place dans la voiture. Elle lui dit de ne pas s'inquiéter, de ne plus penser qu'au petit, ponctuant ses paroles d'un geste apaisant et d'un sourire. Tanner monta à côté de Min, et Hong fit le tour du véhicule pour prendre place à l'avant. Le pasteur adressa un signe de la main à tous en criant : « Je reviendrai, ne vous inquiétez pas », et tous firent de grands gestes d'adieu tandis que le chauffeur prenait de la vitesse sur le chemin de terre, soulevant un nuage de poussière rouge.

Hector rejoignit immédiatement ses quartiers, dans l'entrepôt de l'orphelinat. Peu de temps après son arrivée, le révérend Hong l'avait autorisé à s'y aménager une chambre. Il avait percé une porte sur la façade arrière du bâtiment qui donnait sur les collines, mais ne s'était pas donné la peine d'ouvrir une fenêtre. À l'intérieur il régnait une chaleur étouffante, la seule source de lumière étant les fissures et les crevasses dans les panneaux

de bois des murs. Il retira son pantalon tout souillé et s'aperçut que ses mains étaient couvertes d'une épaisse couche de terre et de sang mêlés. À l'extérieur il s'était installé une douche rudimentaire, avec une lessiveuse ronde en fer-blanc qu'il avait fixée sous les avant-toits et équipée d'un court tuyau et d'un pommeau de fortune. Évidemment, l'installation serait inutilisable en hiver, mais c'était le seul endroit où il pouvait se laver à l'abri des regards. Il commença par se récurer seulement les mains, puis décida de faire une toilette complète. L'eau était tiède mais très claire parce qu'il avait rempli sa cuve le matin même, et il la laissa couler sans compter car il n'avait plus à se soucier de l'économiser pour un autre jour.

Tandis qu'il se frottait vigoureusement les avant-bras, la poitrine et les jambes avec le savon à lessive vert, il se demanda si Min criait toujours de douleur à l'arrière du taxi ou s'il avait déjà pris un affreux teint cireux. L'idée même d'un petit cercueil descendu dans un trou au cimetière de l'orphelinat le faisait frissonner. C'était lui qui serait chargé de le creuser, mais il était sûr qu'il ne pourrait jamais s'acquitter de cette tâche. Il avait creusé des dizaines et des dizaines de tombes pendant la guerre, et quelques-unes par la suite, il ne pourrait néanmoins jamais se charger de celle-ci. Ses flancs étaient couverts de sang séché et il se les récura jusqu'à se mettre la chair à vif, ainsi que tous les endroits que le garçon avait marqués de son sang, en utilisant une vieille brosse à cheveux (comme il avait appris à le faire après une longue journée passée à manipuler des cadavres sur le champ de bataille) jusqu'à ce que toute l'eau soit épuisée. Alors qu'il tendait la main pour attraper une serviette, il surprit un reflet de lumière qui disparaissait à l'angle du bâtiment. Il songea d'abord que ce devait être une feuille qui tombait ou bien un oiseau, mais il remarqua par terre sa chemise déchirée et trempée de sang. Il regarda de l'autre côté et vit les enfants qui couraient et jouaient dans la cour centrale, avec les tantines qui les surveillaient à l'ombre de leur tonnelle, et, juste derrière elles, il aperçut la femme du nouveau pasteur qui montait vivement les marches menant à la maison de Hong.

Il travailla tout le reste de l'après-midi, en attendant que le révérend Tanner revienne avec Min. Il empila le petit bois et remplit des bidons de vingt litres au puits, avant de les porter deux par deux jusqu'aux dortoirs et aux cuisines. Autour des bâtiments, il retira les hautes herbes, les feuilles mortes et les broussailles pour limiter les risques d'incendie ; il répara

ensuite un trou qui causait une fuite dans le plafond d'un des dortoirs ; enfin, il entreprit de creuser une longue et étroite tranchée pour faire passer une canalisation qui relierait les cabinets à une fosse d'aisances de la taille d'une petite mare, qu'il avait commencé à aménager plus d'un mois auparavant. Les tuyaux à eau étaient déjà en place. Quand le jour déclina, il avait encore avancé de cinq mètres (ce qui était considérable dans un sol rocailleux aussi compact), et les enfants avaient commencé à prendre leur dîner dehors avec les tantines. Il demanda à l'une d'elles si la femme du nouveau pasteur était sortie de la maison, mais elle secoua la tête et marmonna quelque chose qu'il ne comprit pas. Il avait appris suffisamment de coréen pour les conversations de base mais il avait en général du mal à dépasser la première phrase. Il lui demanda de répéter, et elle dit que cela n'avait aucune importance, que la dame était sans doute fatiguée et qu'il ne fallait pas qu'il la dérange. Il répondit qu'il n'en avait nullement l'intention mais la tantine avait déjà cessé de l'écouter. Elle et ses semblables l'aimaient bien, ou du moins appréciaient qu'il s'occupe de l'approvisionnement en eau et en petit bois, mais il avait toujours senti un certain manque de chaleur à son égard. Elles avaient beaucoup appris pendant la guerre et pensaient sans doute qu'on ne pouvait accorder à cet ex-GI qu'une confiance limitée. En tout cas, elles s'étaient mises à lui témoigner un peu d'affection parce que le révérend l'aimait manifestement beaucoup, et c'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles il pensait que maintenant il ferait mieux de partir. Mais il ne réussit jamais à finir de faire son sac, et à la place, il le vida et l'accrocha à une poutre apparente, la principale raison étant sans doute qu'il se sentait trop coupable de l'accident survenu à Min, même s'il passait manifestement son temps à lorgner du côté de la maison tout en travaillant, au cas où il réussirait à entrevoir de nouveau la femme du pasteur.

À la nuit tombée, une bougie illumina brièvement la fenêtre de la maison. Assis sur un tabouret en bois devant l'entrepôt, appuyé contre un pilier de soubassement, Hector vidait lentement une bouteille de whisky tiède. Le révérend Tanner et Min n'étaient toujours pas rentrés. La bougie s'éteignit et, le temps de terminer la bouteille, il espéra voir la lumière reparaître au carreau pour l'apercevoir au moins passer d'une pièce à l'autre. Mais rien. Plus il buvait et plus la nervosité le gagnait, il avait des picotements dans tous les membres à force de rester immobile, impatient

d’en finir avec ce calme plat. Il fit démarrer la Jeep et roula à toute allure jusqu’à Itaewon, les articulations crispées sur le volant par l’appréhension. Il se rendit dans un bar où personne ne pouvait le connaître et se livra à son petit jeu favori, son *modus bibendi* (pour reprendre une expression que son père, Jackie, aimait beaucoup) : il organisa des concours de levers de coude (le premier amenant invariablement au deuxième, puis au troisième…) au cours desquels il gagnait suffisamment d’argent pour payer au moins l’addition au petit matin. Mais un de ses adversaires de la première heure, un sergent aux lèvres épaisses et au visage aigri, en voyant qu’il battait tous les nouveaux arrivants à plate couture, décida soudain qu’il n’était qu’un tricheur et un arnaqueur et l’interpella au moment où il allait partir. Hector, les yeux ronds comme la pleine lune, laissa le sergent ivre et furieux balancer ses poings dans le vide avant de se rapprocher pour entamer un véritable échange de coups. Sans chercher à s’empoigner ou à se bousculer, ils luttèrent, orteil contre orteil, pendant trois bonnes minutes. L’homme déployait une force surprenante mais bientôt, il fléchit, et le combat tourna comme toujours à l’avantage d’Hector. C’était cruel de sa part, assurément, parce qu’il savait que les choses se termineraient ainsi : le sergent ne tarderait pas à n’être plus qu’une espèce de somnambule, qui s’affalerait par terre sans l’appui du mur, ses lèvres épaisses fendues en deux et horriblement ouvertes, comme les quatre pétales d’une corolle. Le dernier coup porté par Hector ne visait plus qu’à lui faire perdre l’équilibre, et l’homme s’effondra dans le ruisseau, plongé dans ce sommeil douloureux et imbibé d’alcool qui n’a rien de réparateur.

Hector se rendit ensuite dans une pension où la propriétaire accepta de bonne grâce de faire venir dans sa chambre deux prostituées du bordel adjacent. C’est ce qu’il préférait, jamais il ne louait les services d’une seule fille quand il pouvait s’en offrir deux, une vieille habitude qui lui venait de ses premières expériences avec les amies de sa sœur, bien que ce soir-là il se soit agi moins d’un choix libidineux que du désir d’aller au bout de ses forces, un besoin intense que son corps soit utilisé. Mais quand elles se déshabillèrent pour lui, il se rendit compte que ce n’étaient que de très jeunes filles – seize ans tout au plus –, et plutôt que de les renvoyer en exigeant quelqu’un d’autre, il se contenta de leur demander de s’étendre à ses côtés sur le lit. Il était 4 heures du matin, elles semblaient épuisées, elles aussi. Il n’avait jamais été très courageux par le passé, mais il avait la tête

encore pleine des tristes images de la journée, et bien qu'il n'ait aucune envie de rentrer aux États-Unis, il savait qu'il lui faudrait bientôt quitter la Corée. Il n'avait pourtant que peu de sympathie pour ses anciens compagnons d'armes – il était capable d'attirer n'importe quel pauvre type comme ce sergent dans le piège douloureux et probablement immérité de ce genre de bagarre – mais voir depuis trois ans ces malheureuses gens et leurs enfants servir de domestiques dans leurs propres maisons dévastées avait finalement commencé à l'atteindre. D'abord, cela ne lui avait pas semblé problématique, parce que ce n'était rien à côté de ce qu'il avait vu pendant la guerre, mais il eut bientôt l'impression que, cellule après cellule, il se changeait inexorablement en pierre. Même pour ce qui concernait Min, sa culpabilité relevait davantage de l'idée que du sentiment. Et il n'était pas encore résigné à devenir insensible, du moins envers la population locale. Le matin, il découvrit les deux filles debout à côté du lit dans leurs robes aux couleurs criardes, et la plus âgée lui demanda poliment s'il accepterait de leur payer un supplément pour être restées toute la nuit, ce qu'il fit, sachant que, sinon, ce serait retenu sur leurs salaires et qu'elles risquaient même d'être battues.

Quand Hector rentra à l'orphelinat au milieu de la matinée, le révérend Tanner disait l'office du dimanche sous le pavillon de la cour centrale. C'était là que tous se rassemblaient et prenaient leurs repas quand il faisait beau. Il gara la Jeep à sa place sous l'arc du portail et entra. Ils chantaient une hymne dans une tonalité mineure et il se sentit sombrer en pensant que c'était peut-être en hommage à Min, mais rapidement il remarqua une paire de béquilles au bout du premier rang : le petit était là, le dos droit, l'air radieux, et il s'en donnait à cœur joie. Il avait un gros bandage au pied. La femme de Tanner était assise à côté de lui, concentrée sur le rôle que jouait son mari à la tête de cette congrégation, et elle chantait elle aussi, avec l'enthousiasme d'une épouse de pasteur.

Quand l'hymne arriva à sa fin, Tanner s'adressa à eux. Il était très à l'aise et parlait presque couramment coréen, parce qu'il avait travaillé à Pusan durant toute la dernière année de la guerre. Il leur raconta, ainsi que Hong avant lui, comment il en était venu à étudier le fonctionnement de cet orphelinat après en avoir visité plusieurs du même type dans tout le pays, pour observer les conditions de vie, répartir les subventions, faire la classe et aussi, bien sûr, organiser les adoptions. Ensuite, il se montra spirituel

pour décrire le retour de l'hôpital, la façon dont Min s'était débrouillé pour convaincre le chauffeur du taxi de le laisser tenir le volant pendant quelques minutes, ce qui avait bien failli leur faire quitter la route. Tout le monde rit de bon cœur, et Tanner poussa Min en avant qui fit quelques pas en boitillant sur ses béquilles, sourit de toutes ses dents en agitant les mains avant d'exécuter une révérence. Les applaudissements et les cris se déchaînèrent : à l'évidence Tanner avait déjà commencé à se gagner leurs cœurs. Il poursuivit, non pas avec une interprétation de la Bible, mais par une description de son parcours. Il avait été médecin avant de rencontrer la foi lors de sa guérison miraculeuse d'un empoisonnement du sang qui avait failli lui être fatal.

« C'est arrivé peu de temps avant que je rencontre Mrs Tanner. » Il leur parlait comme s'il voulait leur faire des confidences, comme s'ils étaient tous ses proches et qu'il se confessait. « Notre vie commune venait à peine de commencer. Mais, après avoir été si malade et manqué mourir, je me suis senti impuissant et inutile. J'avais peur. Je n'étais plus le médecin sûr de lui qui avait toujours cru à l'infini potentiel du cerveau humain pour lequel rien n'est inaccessible. J'ai pris conscience de ma vanité et j'ai accepté non seulement la mort mais la grâce d'un Esprit tout-puissant. J'ai refusé les soins et pris congé de mes parents. Je n'avais désormais plus peur, j'étais seulement triste de quitter ceux que j'aimais et d'avoir été aveugle si longtemps. J'ai fermé les yeux et suis tombé dans ce que tous croyaient être mon dernier sommeil, et deux jours plus tard, je me suis réveillé, la fièvre était retombée. Je me sentais encore faible, mais la douleur et ces terribles tremblements avaient disparu. Toutefois, ce n'est pas cela qui m'a frappé. J'avais retrouvé ma conscience, certes, mais mon esprit était complètement transformé, mes pensées étaient soudain aussi claires que la plus limpide des sources. J'ai compris alors que jusque-là je n'avais vécu que la moitié de ma vie, et donc, que je n'avais pas vécu du tout, que toutes mes connaissances, mon savoir-faire et mes efforts n'avaient de sens que si je les offrais à Dieu et à Son amour éternel. Je venais de naître, comme j'espère que tous vous naîtrez un jour, à une nouvelle vie dans Sa gloire. »

Tandis que le pasteur parlait, Hector croisa plusieurs fois le regard de sa femme, mais chaque fois, elle détourna les yeux et les reposa sur son mari, comme si elle fixait un phare sur un rivage obscur et lointain. Tanner

avait également remarqué sa présence, mais rien ne vint interrompre le flot de ses paroles et de ses gestes, même après qu'Hector eut tourné les talons pour prendre le chemin de son repaire. Il avait entendu bon nombre de discours religieux au cours de sa vie. Hong, par exemple, durant les derniers mois, venait souvent partager un whisky et, en ces occasions, il lui lisait les Évangiles. Il n'était pas encore vraiment ce qu'on appelle un croyant, il était en train de devenir un sujet volontaire, un homme qui avait lui aussi fait le sacrifice de sa vie, même si sa reddition était d'un tout autre type.

Durant la première semaine, Hector évita soigneusement de croiser le nouveau pasteur et sa femme. Il bricolait à proximité immédiate des bâtiments aux premières heures du matin et pendant les offices religieux et les repas, réservant les travaux des champs aux moments où il risquait de les rencontrer. Il ne pouvait s'empêcher de marquer une pause, comme tout le monde d'ailleurs, quand il apercevait Sylvie Tanner, ses cheveux qui tombaient en cascade dorée contre la sobre pâleur de ses épaules, plus lumineux et vibrants que tout ce qu'il lui avait été donné de voir dans ce pays perdu. Elle approchait de la quarantaine, les rides au contour de ses yeux et de sa bouche encore à peine dessinées, les premières mèches blanches apparaissant au-dessus de ses tempes. Ses paupières étaient imperceptiblement affaissées au coin des yeux, ce qui, de l'avis d'Hector, lui donnait presque un air de tristesse égyptienne. Les enfants l'adoraient, les filles en particulier, et elles bourdonnaient autour d'elle comme des abeilles avides sur une fleur à haute tige. Elle s'était brièvement présentée alors qu'il déjeunait seul, après tout le monde, mais il ressentait clairement l'évident mépris de Tanner et il ne s'était pas autorisé à s'approcher d'elle ni à lui parler depuis. Elle paraissait si sûre d'elle dans sa sereine maturité et cette joyeuse perfection, en marge de sa beauté, le rendait encore plus timide et le faisait se sentir crasseux, si bien qu'il prenait la Jeep pour filer à Séoul tous les soirs et se livrer aux turpitudes que Tanner lui prêtait de toute façon.

Un matin où Hector grattait une vieille couche de peinture sur le mur du dortoir principal avant d'en poser une nouvelle, le révérend Tanner apparut soudain et lui causa une vive surprise en lui proposant son aide. Hector opina du chef, lui tendit un racloir et ils travaillèrent côte à côte pendant une bonne heure. Tanner lui avait exposé plusieurs fois des projets de travaux, mais c'était la première fois qu'ils se trouvaient si proches l'un

de l’autre pendant plus de quelques brefs instants. Tanner ne fit même pas semblant de n’être venu là que pour lui donner un coup de main, et il demanda d’entrée de jeu à Hector quand il était arrivé en Corée et ce qu’il avait fait pendant la guerre. Il voulait savoir si le jeune homme avait participé aux combats, et Hector se contenta de lui dire qu’il avait appartenu à l’unité d’identification des soldats morts au combat. Sans attendre de questions, Tanner se mit à parler de lui-même, expliquant qu’il était originaire de Buffalo, mais qu’il avait fait des études de médecine puis de théologie à Chicago ; il travaillait maintenant pour le siège du synode de l’Église presbytérienne pour la région Nord-Ouest situé à Seattle. Quand il apprit d’où venait Hector, son regard s’éclaira.

« J’y suis allé une fois, quand j’étais petit. Je me rappelle avoir nagé avec mon cousin dans le canal Érié. Ils avaient ouvert une écluse en amont, et nous avons sauté du haut d’un pont et nous sommes laissé porter par le courant, et ensuite nous avons fait du bateau-stop pour rentrer. Vous avez dû faire cela des quantités de fois.

– Moi, je nageais pas souvent. J’aimais pas trop cette eau.

– Je me rappelle maintenant. C’était sans doute l’eau la plus sale que j’avais jamais vue. Toutes sortes de détritus flottaient à la surface.

– Exact, dit Hector, en revoyant une fois de plus le trou noir de la bouche ouverte de son père.

– Vous comptez rentrer un jour ?

– À Ilion ? Non.

– Et aux États-Unis ?

– Pas sûr.

– Je suppose que vous devez prendre pas mal de bon temps, ici en Corée. Comme la plupart des soldats.

– Je suis plus dans l’armée.

– Oui, je le sais. Je suppose que je voulais parler des jeunes gens, en général. »

Hector ne réagit pas et resta concentré sur sa tâche. Tanner n’insista pas, et ils continuèrent à gratter ce long pan de mur, chacun à une extrémité et prévoyant de se rejoindre au centre. Bientôt, des écailles de peinture blanche les avaient recouverts de la tête aux pieds, on aurait dit qu’ils avaient vidé à la pelle un bac de cendres. Tanner s’était mis au travail avec entrain. Il portait toujours sa chemise grise et son col blanc de pasteur et,

dans la chaleur montante, il transpirait abondamment. Toutefois, il ne paraissait pas peiner. Athlétique et svelte, il se réjouissait manifestement de cette activité physique retrouvée après ses nombreux voyages. À Seattle, il faisait de l'aviron tous les matins sur le lac Union. Il avait vingt ans de plus qu'Hector – on remarquait quelques zones qui commençaient à se dégarnir dans une chevelure par ailleurs abondante –, mais sa constitution robuste et énergique n'était pas sans rappeler celle du jeune homme, même si, au contraire d'Hector, sa vigueur provenait tout autant de sa volonté que d'une force brute naturelle. À l'évidence, malgré l'histoire de sa miraculeuse guérison, la confiance qu'il plaçait en lui-même demeurait primordiale.

Tanner atteignit la moitié du mur avant Hector, dont les efforts se déployaient comme toujours à un rythme constant et implacable. Le pasteur recula d'un pas, retira ses lunettes à monture d'acier et s'essuya le front du revers de la manche.

« À en juger par votre nom irlandais, je suppose que votre famille est catholique.

– Mon père. Ma mère ne pratiquait plus. Ils sont morts tous les deux.

– Je suis désolé pour vous.

– Oui.

– Et vous ? Vous vous considérez comme catholique ?

– Moi, je suis rien.

– Vous avez sûrement été baptisé ? »

Hector fit signe que oui.

« Je me posais seulement la question. Ça n'a aucune importance, je me demandais en fait combien de temps vous aviez passé dans une Église.

– Pourquoi ça ?

– Encore une fois, c'est sans importance, mais je veux vous demander si vous seriez capable de nous bâtir une chapelle. Le pavillon est parfait pour l'instant, mais je ne vois pas comment nous allons faire en hiver. Savez-vous si le révérend Hong avait des projets dans ce sens ?

– Si oui, il m'en a jamais parlé.

– Alors, je suis heureux que nous abordions cette question ensemble. J'ai songé que vous pourriez peut-être construire une petite chapelle, juste assez grande pour nous accueillir tous.

– Je vois mal comment trouver le bois nécessaire pour bâtir quoi que ce soit de plus grand qu'une cabane.

– Et si on transformait un espace déjà existant ?

– Je vois pas vraiment où, à part peut-être la plus grande des salles de classe.

– Non, non, on ne peut pas faire cela, répondit Tanner. Je voudrais vraiment autant que possible que nous édifiions un lieu qui ne soit pas autre chose qu'une chapelle. Nous n'y ferions rien d'autre que prier pendant les offices, lire les Écritures et chanter nos hymnes. Pas de cours, pas de repas. Il n'est pas utile que cela ressemble vraiment à une église. Nous avons seulement besoin d'une salle avec des bancs. Rien de très vaste. Plus nous serons proches les uns des autres, mieux ce sera. »

Hector se représenta la grande église catholique d'Albany où ils allaient pour Pâques, puis celle de West Street à Ilion, où son père l'amenait régulièrement ainsi que ses sœurs à la messe du dimanche matin, et parfois même, pour les vigiles du samedi après-midi. Elle était immense et très impressionnante à ses yeux d'enfant, construite avec des blocs de granit et un beffroi de style médiéval. Il se rappelait également les planchers de bois soutenus par des arcs qui s'élevaient au-dessus de la nef, les piliers et les murs blanchis à la chaux que la lumière, filtrant à travers les trois étroits vitraux au-dessus du portail principal, faisait étinceler. C'était un long édifice qui contenait une douzaine de rangées de bancs en acajou verni. Certains jours d'été à la chaleur étouffante, l'air devenait irrespirable et son père s'assoupissait pendant quelques minutes, et s'ils étaient assis vers le fond, Hector pouvait se glisser sous le banc juste devant et s'allonger sur les dalles fraîches jusqu'à la fin du sermon. Il y avait une petite chapelle séparée en marge de la nef principale, consacrée à l'Annonciation, et Hector s'étonna de voir avec quelle précision il se souvenait aujourd'hui de cet espace exigu, comme une église en miniature, avec son petit autel, sa petite croix, et sur le côté une statue de Marie remarquablement belle, aux traits celtiques, qui aurait pu être une de ses sauvageonnes de sœurs.

« Il y a le vestibule entre le dortoir des filles et celui des garçons, dit-il à Tanner. Ça devait être un espace ouvert entre les deux bâtiments qu'on a fermé par la suite. J'aurais pas grand-chose à y ajouter, à part installer un poêle à bois, si j'arrive à en dénicher un. Je crois que je pourrais récupérer assez de planches à la base militaire pour façonner quelques bancs.

– Oui, ça m'a l'air d'une bonne idée. On pourrait sans doute tous y tenir.

– Pas moi.

– Vous n’avez assisté à aucun office depuis que vous êtes ici ?

– Non.

– Et le révérend Hong ne trouvait rien à y redire ?

– C’est pour bosser que je suis là. Il le savait.

– Eh bien, il faut que vous sachiez qu’il est probable qu’il ne reviendra pas au bout de trois mois comme il le pensait. Il a fait du bon travail, et l’Église va lui demander de partir pour le Minnesota après un séjour à Seattle, afin de contribuer à ouvrir une nouvelle paroisse. Il ne le sait même pas encore. Bon nombre des enfants en provenance des orphelinats de Corée vont être adoptés par des familles de la région.

– Vous voulez dire que je ferais mieux de décamper ? Dites-le franchement, je partirai dès que vous le voudrez.

– Ce n’est pas ce que j’entendais, répondit Tanner. Cela dépend entièrement de vous. Cependant, j’aimerais vous demander de rester encore un certain temps. À l’évidence, il y a beaucoup de choses à faire ici avant l’arrivée du froid. Le révérend Hong en a fait le tour avec moi, en particulier le réaménagement de la cuisine et la nouvelle fosse septique, sans parler de la réparation de tous les toits. Et puis maintenant, cette chapelle. Je vous demande d’aller au bout de ces projets, sinon pour moi, du moins pour le révérend Hong. Et pour les enfants. » Il plongea le regard dans les yeux d’Hector. « Est-ce que je peux être franc avec vous ? Je sens que oui. Bien que je n’aie été ici qu’une semaine, je vois clairement que votre présence est néfaste pour les enfants. J’ai pris la liberté de poser quelques questions aux femmes de service. Ne leur en veuillez pas, je vous en prie, je me suis montré très ferme pour exiger qu’elles répondent. Une fois de plus, je n’ai rien contre vous, personnellement. Votre vie vous regarde, et je ne suis pas venu en Corée pour réformer vos habitudes ni modeler votre caractère. Mais je suis sûr que les enfants n’ont nul besoin de vous voir rentrer chaque matin de vos longues virées nocturnes. Ni de remarquer votre penchant prononcé pour l’alcool. Sans parler de votre indifférence à nos offices et à nos prières. Et donc, je ne suis pas d’accord avec le révérend Hong quand il dit que, sous prétexte que les enfants vous connaissent, on ne devrait pas s’inquiéter. Ils ont été arrachés à toutes leurs racines, et ce lieu est sans doute leur dernière chance de prendre un nouveau

départ ; alors pourquoi favoriser des influences qui ne sont pas complètement bénéfiques ? Le feriez-vous à ma place ?

– Non.

– Alors vous comprenez. Vous êtes d'accord ? »

Hector n'était au moins pas en désaccord.

« Parfait. Je tiens aussi à vous dire que mon opinion n'est pas complètement arrêtée. J'espère vivement que, à partir d'aujourd'hui, vous saurez me faire changer d'avis. Vous êtes très jeune, vous avez toute la vie devant vous. Je ne sais pas ce qui a pu vous arriver, ni ce que vous pensez que l'avenir vous réserve. Mais je dirais que vous avez l'attitude de quelqu'un qui s'est résigné à l'inévitable. Ou même qui l'appelle de ses vœux. Je suis convaincu qu'il n'y a pas de péché plus grave que celui qu'un homme peut commettre contre lui-même. »

Pendant les quelques semaines suivantes, Hector s'accrocha à son travail. Non qu'il ait voulu impressionner Tanner et le faire changer d'avis. Il n'aimait pas la dernière chose que le pasteur avait dite à son sujet mais, là encore, il était bien obligé d'être d'accord : de fait, il était résigné à l'inévitable. Il s'attendait à ce que quelque chose lui arrive. Comme un homme qui escalade une colline pendant un orage en brandissant un paratonnerre. Mais, pour Hector, les nuages se dissipaient toujours, révélant une immensité vide et bleue. Alors il se jetait à corps perdu dans le travail. Il désirait ardemment la souffrance que lui procuraient ces labeurs forcenés, non pas comme une discipline ou comme un châtiment, mais plutôt comme une couverture, une façon de disparaître. Il réparait les toits les plus anciens l'après-midi. Seul celui de la petite école était solide et résistant, parce qu'elle avait été édifiée par un bataillon détaché de l'armée un an plus tôt, à la fin de la guerre, mais le reste des bâtiments datait des années vingt et était en fait composé de corps de ferme transformés, de cabanes chancelantes, construites de bric et de broc pour abriter bétail et volaille. Il passait la partie la plus chaude de la journée sur ces tuiles d'argile, exigeant que tout le monde s'éloigne de l'endroit où il travaillait, en cas d'effondrement soudain. Dans la chaleur intense de cette fin d'août, les terrains de jeu de l'orphelinat étaient déserts, tous les occupants du lieu à part lui réfugiés à l'intérieur pour étudier, se reposer ou encore réaliser de menues tâches à l'abri du pavillon ou à l'ombre étroite des murs. Le soleil était impitoyable, ses rayons ressemblaient à un déluge de verre en fusion

qui s’abattrait sur lui pour le couper en pièces, mais il accueillait presque avec plaisir cette brûlure sur ses épaules tandis qu’il arpentait précautionneusement la charpente branlante. Il se sentait à la fois agile et inexistant, telle une fourmi attelée à sa tâche, mais une fourmi solitaire, irrémédiablement éloignée du reste de ses semblables.

À l’heure des repas, il emportait son bol de riz et sa soupe dans ses quartiers, s’offrant également quelques rasades de son whisky pur malt en privé. Il avait renoncé à ses virées à Séoul. La plupart du temps, il évitait les enfants. Utilisant le prétexte de ce qui était arrivé à Min, il dispersa le bataillon chargé de la collecte du bois, et décida de s’en occuper lui-même. Non qu’il se soit senti en faute ou honteux de ce que lui avait dit Tanner, mais il avait soudain pris conscience d’une idée à son propre sujet qui le hantait depuis : il représentait un fléau pour tous les braves gens qui l’entouraient, incarnant instantanément pour eux la faiblesse la plus impie. Il inspirait uniquement les actes d’amour les moins attrayants. N’est-ce pas ce qui s’était passé avec Patricia Cahill, avide de sa seule vigueur alors qu’elle était en train de devenir folle après la disparition de son mari ? Et avec son père, un homme au grand cœur mais toujours en demande, dont la noyade en état d’ivresse dans le canal Érié avait la même origine ? Donc, pour ce qui concernait les enfants, Tanner avait vu juste : il n’y avait aucune raison d’autoriser la présence d’un individu comme lui dans leur voisinage immédiat. Chacun avait sans doute eu son compte de dépravation et de mort pour le restant de ses jours. Et alors qu’ils étaient presque tous de nouveau joyeux et turbulents, plaisantant avec lui plus facilement qu’il le faisait avec eux, il sentait que certains des moins loquaces, comme June, la fillette qui l’avait suivi jusqu’à cet orphelinat tout au long de la route, perçaient sans peine la surface pour atteindre le désastre potentiel qui se cachait dans chacune de ses cellules.

À la base militaire, il réussit à dénicher un vieux poêle et à ramasser suffisamment de bois et de contreplaqué pour fabriquer quatre bancs destinés à meubler l’espace entre les deux dortoirs. Il lui faudrait attendre un peu pour en façonner quatre autres. Les lieux étaient trop exigus pour y aménager une allée centrale, et il devrait donc pousser les bancs jusqu’aux murs latéraux pour y faire asseoir tous les enfants. Au contraire de la couverture des toits, c’était un travail plus méticuleux que pénible, mais il y trouvait néanmoins son compte, et se gardait cette tâche pour la fin de

chaque journée. À la scie, il découpa les panneaux de contreplaqué qui formeraient les extrémités, de simples étais de forme carrée qui devaient soutenir les longues planches horizontales. Mais après le premier, il choisit un tracé courbe pour la partie supérieure. Les panneaux carrés, en pin verni de couleur claire, ressemblaient trop à la tête de petits cercueils pour lui plaire. Puisque c'était du contreplaqué, il n'était pas très facile de raboter sans que le panneau se fendille, il utilisait donc une cale à poncer pour éliminer les aspérités. Il s'installait devant sa porte pour polir les angles dans le soir qui tombait, la bonne odeur du bois pareille à un petit miracle de fraîcheur, au retour d'une vie pourtant éteinte, et si quelques grains de poussière de sciure voletaient jusqu'à sa timbale de whisky en fer-blanc, il s'en moquait. Même si tout cela avait pour origine un caprice du révérend Tanner, et si la façon dont chacun priait ou l'idée même de Dieu le laissaient complètement indifférent, il n'aimait pas que les gosses se retrouvent dehors pendant les heures des offices, beaucoup plus longs avec Tanner qu'autrefois avec le révérend Hong. Il connaissait l'hiver en Corée, du moins dans les montagnes de l'extrême nord, il savait comment le froid pouvait s'infiltrer et pincer impitoyablement, si bien que vous finissiez plus gelé que l'air du gourbi ou de la tranchée, pareil à la glace qui en tapissait le fond. Durant une lente retraite au cours du premier hiver de la guerre, il avait trouvé deux filles, recroquevillées et blotties l'une contre l'autre dans le fossé, le visage, les mains et les pieds intacts et d'une couleur de cendre. Quelqu'un avait sans doute volé leurs chaussures. Il avait hélé un autre GI de l'unité d'identification des soldats morts au combat et, ensemble, ils les avaient arrachées à la boue glacée à l'aide de pelles, et avaient porté leurs corps vers un carré de terre à l'abri de buissons d'armoise, comme des archéologues déplaçant avec soin une sculpture. Mais la terre était dure comme de la pierre, si bien qu'au lieu de les ensevelir, ils avaient dû les coucher sous une couverture dont les quatre coins étaient retenus par de grosses pierres. Bien sûr cela était complètement inutile, la couverture serait bientôt volée, les corps attaqués par les oiseaux et les rongeurs, mais il pensait qu'elles avaient droit à cette sépulture de fortune, ne serait-ce que quelque temps, pour connaître un repos protégé et digne.

Quand il eut terminé de tailler toutes les pièces, il découpa des encoches pour recevoir les longues planches horizontales, qu'il ponça elles aussi avant de clouer en dessous des tasseaux entrecroisés afin de soutenir

la partie médiane. Ces bancs sans dossier étaient un peu rudimentaires, il n'était pas menuisier, mais il avait appris suffisamment de ficelles du métier durant un petit boulot d'été chez un ébéniste pour que le produit final soit solide et bien équilibré. Il avait d'abord pensé les teinter, mais il n'avait obtenu de l'intendant de la base que de la peinture gratuite (et pas de toute première jeunesse), et de surcroît, d'un gris terne et triste. Au premier coup de pinceau, la couleur morne avait arrêté sa main.

« Moi, je trouve que c'est assez joli », entendit-il une voix prononcer derrière lui. C'était Sylvie Tanner. Elle portait une robe bouffante en coton, et ses épaules découvertes luisaient sous le soleil. Comme tous les autres occupants de l'orphelinat, elle l'avait vu façonner les bancs au grand air, mais à ce jour, elle était une des dernières à ne pas s'être encore approchée pour commenter son travail.

« C'est une belle couleur, à mon avis.

– À condition d'aimer les nuages. Ou les navires de guerre.

– Les nuages, sans doute », répondit-elle en lui prenant des mains le large pinceau. Elle le trempa dans le seau et élimina le surplus de peinture en le frottant contre le bord intérieur, puis elle ajouta trois bandes de gris à celle qu'il avait lui-même dessinée, peignant ainsi un pan de bois de la largeur de la planche. Elle avait des gestes lents, amples, presque théâtraux.

« Voilà. Vous voyez bien que ce n'est pas laid.

– Ça m'étonnerait que ça plaise à votre mari.

– Pourquoi dites-vous cela ?

– On peut pas dire qu'il m'adore. Je m'en fiche d'ailleurs, je dis ça pour causer.

– Je sais bien que cela vous est égal », dit-elle, et il en fut surpris. Ses yeux, qu'elle protégeait d'une main en visière, étaient étonnamment grands et sombres ; même à la lumière du jour, ses pupilles semblaient repousser presque tout le bleu-vert des iris qui les entourait. Il s'efforçait de ne pas la regarder, mais sans grand succès. « De plus, à votre place, je n'en serais pas si sûre. Il admire sincèrement tout ce que vous avez fait, en particulier ce projet. Et moi aussi.

– Vous voulez continuer à peindre ?

– Si cela ne vous dérange pas. »

Il lui dit de garder le pinceau. Il alla en chercher un autre dans l'appentis, et quand il revint, elle avait déjà presque fini de passer la

première couche. Ils poursuivirent leur tâche et ils en eurent bientôt terminé, prêts à revenir au banc par lequel ils avaient commencé. Mais il n'était pas encore assez sec pour passer la seconde couche, et elle en profita pour lui demander si elle pouvait voir où en étaient les travaux dans le vestibule. Il avait déjà installé le poêle de récupération qui trônait maintenant au fond de la pièce, et déplacé les portes des dortoirs des filles et des garçons pour les rapprocher de l'entrée principale de façon qu'elles ne soient pas obstruées par les bancs quand il les aurait installés. Il avait aussi supprimé deux placards à balais pour faire de la place et l'espace était maintenant sobre et dégagé. Les parois en bois, qui formaient autrefois le mur extérieur de chacune des structures séparées, avaient depuis longtemps pris une patine sombre et argentée.

« Il fait obscur ici, même avec la porte ouverte, dit Sylvie. Si nous devions y célébrer un office, il nous faudrait utiliser des lampes à huile ou des bougies.

– Cet endroit était pas censé être autre chose qu'un entrepôt et un brise-vent.

– Que pensez-vous que nous pourrions faire ? »

Il n'en avait pas la moindre idée, mais il eut l'impression qu'il était très important pour lui d'en trouver une, ne serait-ce que parce que cette femme se tenait là, loin de tous, si près de lui.

Le pinceau toujours à la main, elle demanda :

« Combien de peinture vous reste-t-il ?

– Pas mal. Mais tout de la même couleur. »

Elle regarda un instant alentour, puis essaya de donner quelques coups de pinceau sur le mur, en descendant, puis en remontant. Elle recula.

« Vous savez, je pense que ce sera parfait.

– Ça va ressembler à un gros cube en béton là-dedans.

– Peut-être pas. Nous verrons bien. Mais est-ce que cela vous ennuie ? Vous allez vous retrouver avec beaucoup de travail supplémentaire sur les bras. Je peux vous aider, si vous voulez. En fait, je pense même que je devrais le faire, puisque c'est moi qui vous le réclame.

– Aucune importance. Faites comme vous voulez.

– Alors, je vais vous aider », dit-elle d'une voix chantante. Ils se trouvaient près de l'endroit où serait ensuite installé l'autel. Peinte ou pas, cette maison de Dieu ne ressemblerait à aucune qu'il ait jamais vue. Au-

dessus de leurs têtes, pas de plafond, vue directe sur la charpente, chevrons apparents tendus de toiles d'araignées et envahis de vieux nids de frelons. Il faisait assez chaud à l'intérieur et, malgré l'odeur âcre de la peinture à l'huile, il distinguait plusieurs parfums qui venaient d'elle, sa transpiration sucrée, l'huile douce et fleurie dont elle s'enduisait les cheveux. Il sentait également sa propre odeur, et elle n'était pas très agréable, un remugle animal, des relents fauves et desséchés, mais elle ne semblait pas dérangée par la proximité de sa présence. Il éprouvait l'étrange et impérieux besoin de la soulever dans ses bras, de la voir tout là-haut comme une statue dans une cathédrale ; il était peut-être encore catholique au fond de lui. Mais soudain la petite ampoule pendue à une poutre s'alluma et la silhouette efflanquée du révérend Tanner s'encadra dans la porte principale.

« Ah tu es là ! dit-il, comme s'il n'était pas vraiment surpris. J'ai vu les bancs dans l'entrepôt.

– Tu ne trouves pas qu'ils sont très réussis ? demanda Sylvie.

– Si, très », répondit Tanner. Il la prit par la taille et se pencha pour l'embrasser, mais elle le força à reculer en brandissant son pinceau entre ses mains maculées de peinture.

« Nous avons décidé de peindre ici aussi.

– Vraiment ? répondit-il, tout en regardant Hector.

– Oui. De la même couleur que les bancs, on s'est dit.

– Je suis sûr que ce sera parfait. Je viendrai peut-être vous donner un petit coup de main.

– Oui, s'exclama Sylvie avec enthousiasme. Nous pourrions travailler tous les trois.

– Écoutez, dit Hector. J'ai pas vraiment besoin d'aide.

– Il s'agit de bien plus de travail que de quelques bancs à peindre, insista le pasteur.

– C'est quand même pas irréalisable.

– Ne faites pas l'âne, dit Sylvie. De toute façon, ce n'est pas la question.

– Je fais pas l'âne, répondit-il, avec une agressivité qui sembla la décontenancer. C'est pas irréalisable, et si vous voulez que je m'en charge, je le ferai. Pour l'instant, je voudrais passer une seconde couche sur les bancs. »

Il tendit la main vers Sylvie qui lui rendit le pinceau. À l'extérieur, les bancs avaient séché et il ouvrit un nouveau pot de peinture, en remua soigneusement le contenu et entreprit de passer la seconde couche, sans relever les yeux. Il ne sembla même pas remarquer le moment où les Tanner quittèrent le vestibule. Cela le dérangeait qu'elle n'ait pas semblé moins enthousiaste quand son mari les avait rejoints. Mais en quoi cela le concernait-il ? Il se conduisait comme un enfant. En peignant, il fut surpris de constater combien ses mains étaient crispées : il ne se rendit pas compte avant qu'il soit déjà trop tard qu'il pressait trop fort le pinceau contre la surface, au point d'avoir endommagé la première couche. Il avait irrémédiablement gâché tout le premier banc et une bonne partie du deuxième, avant de se remettre à peindre les autres comme il convenait. Il lui fallut attendre que les deux ratés soient complètement secs pour les décaper et tout recommencer.

Pendant deux semaines environ, il s'appliqua à ne pas la croiser. Il était facile d'éviter Tanner, qui était toujours en train de faire un sermon, de donner un cours d'histoire ou de mathématiques, et qui partait régulièrement pour la journée afin de visiter d'autres orphelinats. Sylvie elle-même était occupée à enseigner l'anglais, à coudre et parfois à venir en aide aux tantines pour préparer les repas. Elle travaillait aussi auprès des enfants dans le vaste potager de l'orphelinat, récoltant les derniers poivrons et tomates, et retournant les plates-bandes pour y planter des laitues et des choux. Mais elle apparaissait néanmoins quand il s'y attendait le moins, le rejoignant à l'endroit où il travaillait pour lui porter un verre de thé à l'orge glacé ou un poêlon de pain de maïs ; elle l'invitait à descendre du toit brûlant sur lequel il était perché et à venir goûter ce qu'elle avait préparé. Il n'avait pas encore commencé à peindre la chapelle. Ou bien au crépuscule, s'il avait oublié de se restaurer parce qu'il avait travaillé sans répit depuis l'aube, il lui arrivait de frapper à sa porte en lui portant à dîner sur un plateau. Elle ne venait jamais seule, June la suivait désormais partout. Il s'appliquait alors à ne pas croiser le regard de Sylvie, il hochait la tête et rentrait avec le plateau. Elle repartait, la main de la petite dans la sienne, balançant toutes deux les bras gaiement comme deux sœurs.

À l’origine, Sylvie avait commencé à la prendre sous son aile parce que June ne pouvait pas jouer avec les autres sans que s’ensuive une querelle ou une bagarre, son adversaire finissant invariablement en plus piteux état qu’elle. June était susceptible, agressive, et il lui arrivait de se montrer impitoyablement cruelle, aussi dure envers les plus petits qu’envers ceux qui avaient à peu près le même âge qu’elle. À l’orphelinat, elle était chargée d’aider les femmes de service à faire la lessive et, un jour, elle avait forcé un garçon qui mouillait sa culotte de façon chronique à retirer son slip après un accident et à le porter sur sa tête. Il lui arrivait souvent de rudoyer les autres filles quand elle les trouvait geignardes ou faibles, en particulier quand il s’agissait de se mesurer aux garçons. Hector lui-même avait mis fin à plusieurs de ces rixes – la dernière fois, il l’avait trouvée roulée en boule au milieu d’une troupe de garçons parmi les plus âgés qui, chacun son tour, lui distribuaient des coups de poing et de pied, en lui criant de s’en aller parce qu’elle était une menace pour leur orphelinat. Elle avait effectivement causé assez d’ennuis pour que le révérend Hong ait essayé discrètement de la placer dans une autre institution ou en apprentissage. Et pourtant, parce qu’il savait qu’il n’y avait que misère et déshonneur à attendre pour la plupart des filles sans famille, il avait fini par se décider pour de bon à la garder, afin de retarder autant que possible son entrée dans le vaste monde.

Mais dès que Sylvie commença à lui témoigner de l’intérêt, elle s’adoucit indéniablement. Auparavant, elle parlait très peu et choisissait de rester seule quand elle n’était pas en train de se battre, mais désormais, il lui arrivait d’aider les plus petites à porter les draps propres et pliés dans les dortoirs, ou de travailler plus longtemps dans le potager, et elle se montrait particulièrement utile en servant d’interprète entre Sylvie et ses élèves durant les cours d’anglais, où, à l’évidence, c’était elle qui parlait le mieux. Avant peu, elle se mit à passer deux heures tous les jours dans la maison des Tanner à faire le ménage et les lits. Il y avait toujours un groupe d’enfants pour s’accrocher aux basques de Sylvie, mais durant les heures de repos, soit après le dîner, soit tôt le matin, quand Hector était la seule personne à pouvoir le remarquer, c’était toujours June qui restait auprès d’elle : assises sur le perron, elles se brossaient mutuellement les cheveux, ou bien se murmuraient des secrets à l’oreille comme deux voleuses.

Un après-midi, il aperçut Sylvie qui lisait tandis qu'il débroussaillait un carré de terre avant de creuser une tranchée nécessaire au passage d'un nouveau tuyau d'écoulement. Elle s'était installée sur un vaste rocher plat qui dominait l'endroit en contrebas où il comptait déposer ses tuyaux et la fosse septique. June n'était pas avec elle. Le révérend Tanner et les femmes de service avaient emmené la plupart des enfants, y compris June, en excursion vers des cascades et un petit bassin naturel. Ils étaient partis depuis le matin. Quand Sylvie remarqua qu'il faisait une pause dans son travail, elle s'empressa de lui adresser un signe de la main, mais ensuite elle se replongea dans sa lecture. Il n'avait aucun prétexte pour ce qu'il s'apprêtait à faire et il ne savait pas encore ce qu'il dirait, mais il laissa tomber sa machette et marcha jusqu'à elle. Il la salua et elle se leva en lui rendant son salut ; à son plus grand soulagement, elle ne lui demanda pas ce qu'il voulait. Elle se contenta de refermer son livre sans même marquer la page, et de le poser sur le rocher. C'était un mince volume bleu qu'il l'avait souvent vue lire à des moments très espacés, comme si elle l'avait déjà lu et relu plusieurs fois et qu'elle pouvait retrouver n'importe quel passage sans aucune difficulté.

« Je vois que vous avez commencé à creuser pour les canalisations ». Elle tourna les yeux vers l'étroit chemin qu'il avait déjà débroussaillé et qui devait mesurer une bonne cinquantaine de mètres. « Vous comptez vraiment faire tout cela à la main ? Est-ce qu'il n'existe pas une machine-outil quelconque qu'Amos pourrait se procurer pour vous aider ?

– Pas par ici, non. Et puis, ça coûterait beaucoup trop cher.

– Vous avez sans doute raison.

– Vous pourriez m'aider.

– Je croyais que vous n'aviez jamais besoin d'aide. »

Il ne répondit pas.

« Eh bien, je suis ravie que vous ayez changé d'avis.

– Je vous préviens, ça va pas être facile. Rien à voir avec la peinture. Le sol est tout rocailleux, et là où c'est pas de la pierre, c'est de l'argile tassée et durcie. À moins que ça soit partout la même chose.

– On dirait presque un *kôan*.

– Un quoi ?

– Un *kôan*. C'est une sorte d'énigme qu'on ne cesse de se répéter en son for intérieur. Les bouddhistes s'en servent pour se concentrer.

– Pas besoin de se concentrer pour un boulot pareil. »

Elle lui sourit.

« J'ai bien envie de m'atteler à une tâche difficile. Une tâche qui demande des efforts. Tout a été si terriblement paisible aujourd'hui. Et puis, franchement, vous m'avez l'air bien triste tout seul dans votre trou.

– Oh, j'ai pas à me plaindre.

– J'en suis sûre. Alors, on essaie ?

– OK. »

Ils descendirent à l'extrémité de la tranchée qu'il avait déjà commencé à creuser auparavant. Il portait une pioche et une pelle et il les lui tendit.

« Choisissez. »

Elle prit la pelle et le suivit jusqu'au bout de la tranchée ; ils allaient travailler à partir de la nouvelle fosse en remontant le long de la pente. Il sauta dedans et lui fit signe de s'écarter un peu. Il se mit à l'ouvrage, brandissant la pioche au-dessus de sa tête et l'abattant avec force sur le sol sec et caillouteux. Une fois échauffé, il maintint une cadence régulière, le tremblement assourdi des coups les soulevant imperceptiblement du sol. Dès qu'il eut progressé d'environ un mètre, Sylvie descendit à son tour et entreprit de pelleter la terre et les pierres. Le tas était plus dense qu'elle l'aurait cru et, au début, elle eut du mal. Hector s'approcha pour l'aider, mais elle lui dit que tout allait bien, et elle se remit à la tâche avec une énergie renouvelée. Quand elle eut réussi, ils échangèrent les rôles, et ainsi de suite plusieurs fois, jusqu'à ce que, soudain, elle cesse de manier la pelle. Elle regarda ses mains : plusieurs cloques s'étaient formées sur ses paumes et, sur celle de gauche, une grosse ampoule particulièrement impressionnante couvrait tout l'espace entre son pouce et son index. Hector lui conseilla d'arrêter et elle hocha la tête, mais au lieu de rentrer chez elle pour y prendre un pansement, elle se contenta de pincer la cloque jusqu'à ce qu'elle crève. Puis elle reprit la pelle, grimaçant de douleur quand elle la souleva, et s'attaqua de nouveau à son tas de cailloux. Elle ne se plaignit pas et ne ménagea pas ses efforts.

Ils travaillèrent pendant près d'une heure dans la chaleur accablante de l'après-midi, la transpiration trempant complètement la chemise de travail en denim d'Hector. Le cou et les joues de Sylvie étaient écarlates, les vrilles délicates de ses cheveux, plaquées contre ses tempes. Elle portait un chemisier en toile vaporeuse. Dans les rayons du soleil, il apercevait

clairement son soutien-gorge couleur chair, le creux sombre de son bras et la douce ligne de son torse qui descendait jusqu'à la saillie de sa hanche. Elle dégageait autant de terre qu'il en détachait à coups de pioche et, sans le vouloir, ils se rendirent compte qu'ils tardaient de plus en plus à échanger les rôles. Hector dut finalement lui dire d'arrêter pour la journée quand il vit dans quel état se trouvaient ses mains, plusieurs nouvelles ampoules s'étant ouvertes dans chacune de ses paumes, la peau qui se détachait tombant en lambeaux pour découvrir sa chair à vif. Elle allait peut-être refuser mais ils entendirent le ronflement et les cliquetis d'un gros moteur diesel poussif qui se rapprochait. C'était le vieux camion de transport dans lequel s'étaient entassés les enfants le matin même.

« Il va falloir que j'y aille », dit-elle en poussant vers lui le manche de la pelle. Pendant une seconde, il fut certain qu'elle allait se pencher et l'embrasser sur la joue, mais elle se contenta de lui effleurer le bras avant de remonter la pente. Quand elle atteignit le sommet, il s'aperçut que dans sa hâte elle avait oublié son livre sur le rocher tout proche, mais il ne la rappela pas et la laissa disparaître de l'autre côté des bâtiments pour aller accueillir les enfants et son mari.

Sylvie travaillait tous les jours sans ménager sa peine. Le révérend Tanner passait le plus clair de son temps sur les routes. Il se rendait fréquemment à Séoul et visitait d'autres orphelinats. Pendant ces longues heures, elle se dépensait sans compter pour le remplacer, enseignant, célébrant les offices, jardinant et jouant avec les enfants jusqu'au souper. Alors seulement, elle disparaissait dans la maison sans avoir dîné. Les filles de cuisine échangeaient discrètement des commentaires parce qu'elle perdait du poids et paraissait épuisée. *Elle va se rendre malade*, disait l'une. *Il lui en demande trop*, répondait une autre.

Mais il y a tant à faire ! On ne peut pas en vouloir au pasteur d'avoir un si grand cœur.

Il a un grand cœur pour tous, sauf pour sa femme.

C'étaient là des paroles dures, mais non dénuées de vérité. Tanner était par définition un homme admirable, mais on voyait sans peine comment son dévouement complet à la tâche – à laquelle Sylvie s'était manifestement totalement sacrifiée – était de nature à les mener tous les deux jusqu'au bout de leurs forces. Hector se demandait si c'était la raison pour laquelle ils n'avaient pas d'enfants, et même s'il leur arrivait encore de coucher

ensemble. De fait, le changement de nourriture et le travail constant lui avaient fait perdre du poids, mais Hector avait remarqué depuis le tout premier jour une certaine usure dans ses yeux, un éclat un peu voilé. Le jeune homme avait commencé à s'attarder devant ses quartiers, attendant qu'elle mette un moment le nez dehors avant le retour de son mari au milieu de la soirée. Mais cela n'arrivait jamais, elle ne sortait qu'au petit matin. Chaque fois qu'il travaillait à sa tranchée, il ne cessait d'espérer la voir paraître au sommet de la colline. Il poursuivait désormais seul, alternant la pioche et la pelle, ameublissant autant de terre caillouteuse que possible, afin que durant de longues périodes il puisse s'activer en rêvant qu'une partie d'elle se détachait de la paroi pour se rapprocher de lui, qu'il voie glisser l'empreinte spectrale de sa main.

Avant de le lui rapporter le soir même, il avait fait la même chose avec son livre, pressant ses pages rêches contre sa joue, respirant la couverture en toile tout abîmée, le dos du petit volume. Il s'agissait d'*Un souvenir de Solferino* dans sa traduction anglaise. L'auteur était un certain J.-H. Dunant, un jeune banquier franco-suisse qui voyageait en Italie du Nord en « simple touriste », comme il se décrivait lui-même, quand il se retrouva au beau milieu d'une terrible bataille près d'une petite ville perchée sur les collines du nom de Solferino. Hector feuilleta le livre, mais les premières pages lui parurent arides, envahies de noms de lieux et de généraux, et il s'apprêtait à le reposer quand il tomba sur un passage situé environ au premier tiers. L'auteur y déclinait les conséquences d'une bataille entre deux immenses armées comptant en tout trois cent mille hommes, livrée le 24 juin 1859. S'y opposait l'armée des alliés de la France aux troupes qui rassemblaient ceux de l'Autriche. La scène décrivait quelques blessés, entassés parmi des dizaines et des dizaines d'autres dans une église.

> La figure noire de mouches qui s'attachent à leurs plaies, ceux-ci portent de tous côtés des regards éperdus qui n'obtiennent aucune réponse ; la capote, la chemise, les chairs et le sang ont formé chez ceux-là un horrible et indéfinissable mélange où les vers se sont mis ; plusieurs frémissent à la pensée d'être rongés par ces vers, qu'ils croient voir sortir de leur corps, et qui proviennent des myriades de mouches dont l'air est infesté. Ici est un soldat, entièrement défiguré, dont la langue sort démesurément de sa mâchoire déchirée et brisée ; il s'agite et veut se lever, j'arrose d'eau fraîche ses lèvres desséchées et sa langue durcie ; saisissant une poignée de charpie, je la trempe dans le seau que l'on porte derrière moi, et je presse l'eau de

> cette éponge dans l'ouverture informe qui remplace sa bouche. Là est un autre malheureux dont une partie de la face a été enlevée par un coup de sabre : le nez, les lèvres, le menton ont été séparés du reste de la figure ; dans l'impossibilité de parler et à moitié aveuglé il fait des signes avec la main, et par cette pantomime navrante, accompagnée de sons gutturaux, il attire sur lui l'attention ; je lui donne à boire et fais couler sur son visage saignant quelques gouttes d'eau pure. Un troisième, le crâne largement ouvert, expire en répandant ses cervelles sur les dalles de l'église ; ses compagnons d'infortune le repoussent du pied parce qu'il gêne le passage, je protège ses derniers moments et recouvre d'un mouchoir sa pauvre tête qu'il remue faiblement encore.

Hector cessa de lire, reposant l'ouvrage sur la cantine qui lui servait de table de chevet, il ne voulait plus le rouvrir avant de le rendre. Il se servit une rasade de whisky qu'il ne but finalement pas. Les descriptions correspondaient parfaitement à ses propres souvenirs de guerre et, après une violente douleur – une pince glacée lui enserra les poumons et lui coupa brutalement le souffle –, cette sensation laissa bientôt place à un engourdissement généralisé. Un moment de suspens, ni de réflexion ni de bilan, mais plutôt d'annihilation au cours duquel il se dit qu'il était mort, ou plus exactement qu'il n'avait jamais existé ; il n'avait donc jamais eu le moindre effet sur qui ou quoi que ce soit, jamais avancé ni jamais reculé. Il avait pour un instant complètement disparu. Le réconfort que lui apportait cet état l'aurait peut-être poussé à continuer de lire, n'eût été la curiosité de plus en plus grande que lui inspirait la propriétaire de ce livre, cette femme tenace aux yeux de jade, à la fois paisiblement farouche et obstinée, et pourtant si fragile. Peut-être même secrètement blessée. Un livre était un livre, mais il y avait tout de même quelque chose de particulier à en garder toujours un à portée de main, et qui plus est, un comme celui-ci. Il ne pouvait s'empêcher de se demander quel malheur intime ou quelle catastrophe ce tragique récit venait dissimuler, ou protéger de toute intrusion.

Il attendit le départ de Tanner pour le lui rapporter. Le pasteur s'était rendu à Séoul pour assister à un dîner avec d'autres religieux. Juste après que Sylvie eut confié les enfants à la garde des tantines pour le restant de la soirée, il se rendit chez elle. Il frappa à la porte et donna de la voix. Il frappa de nouveau. Devant l'absence de réponse, il entra en criant : « Mrs Tanner ? » La maison était constituée d'une enfilade de trois pièces : un

salon situé sur le devant, une cuisine rudimentaire avec un évier et une baignoire au milieu, et, au fond, une petite chambre avec une fenêtre et une porte donnant sur l'arrière. Il avait souvent passé du temps avec le révérend Hong dans le salon, et il s'étonna de voir qu'un lit de camp avait été installé dans un coin, alors que la chambre était équipée d'un confortable lit à deux places. La porte de derrière était entrouverte et, en la poussant, il trouva la maîtresse de maison assise sur une chaise dans le minuscule carré de jardin envahi par les herbes, la tête baissée comme si elle était affaiblie par une grave maladie. Les hauts nuages formaient une masse grumeleuse, éclairée en contrebas par la faible lumière du couchant. Le plastron de son chemisier blanc luisait comme des braises sur le point de s'éteindre, avec des reflets bleus au-dessous. Elle portait un pantalon kaki, mais, étrangement, elle était pieds nus.

« Vous vous sentez bien ? »

Le son de sa voix la fit sursauter.

« Mon Dieu, vous m'avez fait peur.

– Désolé.

– Ce n'est pas grave », dit-elle en reprenant son souffle. Elle avait les yeux vitreux et il les trouva brillants quand elle leva le regard vers lui. Mais elle n'avait pas pleuré. D'ailleurs, elle lui souriait, avec une langueur étrangement désinvolte. « Vous m'avez rapporté mon livre. »

Il le lui tendit. Elle le serra contre sa poitrine et le remercia. Il avait du mal à croiser son regard. Ses pupilles étaient si petites que le gris-vert de ses iris paraissait aussi gros que des boutons de manteau.

« Vous étiez partie bien vite.

– Vraiment ? » répondit-elle, l'air absent. Elle était maintenant adossée à sa chaise comme à demi paralysée, sa jolie bouche entrouverte. « C'est possible. Je ne sais pas pourquoi je me sens obligée de l'accueillir quand il rentre. Amos ne demande rien de ce genre, mais je tiens à ce qu'il me trouve là à son retour, même si cela lui est égal et qu'il ne cesse d'aller et venir. Je ne savais même pas qu'il avait un dîner à Séoul ce soir.

– Il rentre après ?

– Oui, plus tard. Vous avez parcouru le livre ?

– Non, répondit-il, sans trop savoir pourquoi il mentait.

– Tant mieux. Vous n'avez aucune raison de le lire.

– Et pourquoi donc ?

– C’est un livre sur la guerre. Un ancien soldat n’a certainement aucune envie de lire des choses à ce sujet.

– Mais vous, oui ? »

Elle resta un moment silencieuse, caressant la couverture du plat de la main.

« Oui, sans doute. Comme la plupart des gens, j’ai mes propres problèmes et je me laisse absorber par eux. Tout paraît si important. Mais, malgré toutes les traces du conflit, il m’arrive d’oublier ce qui s’est passé ici tout près de nous. L’énormité de cette guerre. La cause de tant de détresse.

– Vous auriez dû être soldat. Alors vous feriez tout pour oublier. »

Ses yeux lancèrent un éclair, ce qu’il prit d’abord pour une manifestation de colère avant de comprendre qu’il s’agissait d’un aveu de faiblesse, comme s’il venait de percer d’un coup un mur épais. Mais bientôt, elle redevint pareille à ce qu’elle était à son arrivée, le corps de nouveau flasque, et une vague de nausée sembla déferler sur elle. Il lui demanda si elle avait besoin de s’étendre.

« D’accord. »

Il l’aida à se lever en tirant sur ses deux mains, et, l’espace d’un instant, elle chancela et dut s’appuyer sur lui tandis qu’ils rentraient. Elle marchait comme sur des sables mouvants. Elle passa sans s’arrêter devant le lit de la chambre, puis, quand ils atteignirent le salon, elle s’assit sur le lit de camp avant de s’y coucher sur le flanc.

« J’ai encore oublié mon livre.

– Je vais vous le chercher.

– Écoutez, Hector. » Il aimait la façon dont elle prononçait son prénom, avec un léger accent espagnol. Moins dur, moins héros troyen. « J’ai terriblement soif. Vous voudriez bien m’apporter un verre d’eau aussi ? »

Au fond du jardin, il y avait une pompe et il laissa l’eau couler jusqu’à ce qu’elle soit bien fraîche avant d’emplir la tasse. Au passage il récupéra son livre, mais quand il revint, elle avait enfoui la tête entre ses bras. Il l’observa un long moment.

« Mrs Tanner », murmura-t-il enfin, peut-être un peu trop doucement. Elle ne réagit pas.

Il ne tenta même pas de la réveiller. Il avait compris ce qui se passait. Il avait connu plusieurs personnes en proie au même mal à Séoul. La plupart des militaires et ex-soldats comme lui, les travailleurs sociaux et les hommes d'affaires récemment débarqués fréquentaient les salons d'hôtel et les bars, mais il y avait quelques endroits spécialisés pour ceux qui avaient pris certaines étranges habitudes lors d'escapades à Shanghai ou à Rangoon, ou de séjours à l'hôpital. Il l'examina de plus près, ses poignets et ses bras en particulier, et s'étonna de n'y voir aucune marque. Il s'était peut-être trompé. Mais sa jambe glissa hors du lit de camp et, quand il la prit par la cheville pour la remettre en place, il découvrit sur la peau froide toute une rangée de petites piqûres cautérisées qui lui tatouait le bord externe du talon. À la dernière perlait encore une minuscule gouttelette de sang.

OceanofPDF.com

6

Le lendemain, les Tanner déjeunaient comme toujours entourés des enfants. Le talon de Sylvie était dissimulé dans sa chaussure de tennis en toile bleue. Hector était installé tout seul au fond du pavillon. Sylvie paraissait d'humeur enjouée, elle riait et plaisantait avec les petits et ne se tournait jamais vers lui, mais Tanner le salua d'un mouvement de tête aussi franc, direct et peu chaleureux que toujours. Hector se demanda s'il était au courant de la dépendance de sa femme. Peut-être ne s'en rendait-elle pas vraiment compte elle-même.

Elle pouvait assurément se dire que tout allait bien. L'atmosphère avait changé depuis leur arrivée. L'orphelinat s'appelait New Hope pour des raisons évidentes, et de fait, il représentait un véritable espoir pour tous ces enfants, même s'il y avait manifestement des limites à cette idée, perceptibles dans le caractère spartiate de l'environnement, les vêtements usés et mal ajustés des pensionnaires. Aujourd'hui toutefois, sur le terrain de jeu, l'air semblait plus pur et plus léger, comme si un robuste pin vibrant d'énergie avait soudain pris racine au milieu d'eux, ses branches lourdes d'aiguilles pleines de sève. Les enfants étaient toujours plus nombreux à s'attrouper autour de Sylvie, entonnant jusqu'à la dernière note et la dernière syllabe les vieilles chansons de scouts qu'elle leur apprenait et participant aux différents jeux qu'elle leur montrait, comme la balle au prisonnier ou le téléphone arabe. Elle avait aussi acheté un ballon de football tout neuf la dernière fois qu'elle était allée à Séoul et, après les cours et les différentes tâches (Tanner, lui, se retirait chez eux pour lire ou étudier de nouveaux projets), il lui arrivait souvent de jouer avec eux jusqu'à l'heure du dîner, obligée de changer d'équipe à la mi-temps pour

éviter les disputes. À l'évidence, ils oubliaient tous qu'elle n'avait pas toujours été dans cet orphelinat et qu'elle n'y resterait pas pour toujours.

Ils commençaient leur match en fin d'après-midi. Hector ne s'était jamais essayé au football, c'était l'excuse qu'il avançait pour ne pas jouer, mais il lui arrivait souvent de marquer une pause dans son travail pour regarder la partie et admirer les garçons les plus sportifs, plus rapides que tous les autres, à l'exception de Sylvie qui était sans doute moins douée que déterminée. Elle semblait tenir à ce que le jeu se déroule dans les règles et que tout le monde y participe. Grâce à ses longues jambes, elle parvenait à garder le ballon et à tenir les plus forts à distance pour que les garçons et les filles les plus timides puissent bénéficier de passes et tirer au but. Elle portait des pantalons d'homme en toile légère qu'elle serrait à la ceinture avec une double longueur de corde. À la fin, ses genoux et ses flancs étaient couverts de la poussière rouge brique qui se soulevait de la terre argileuse. Quand elle voulait prendre un peu de repos, elle entraînait les deux équipes sur la touche, et tous chantaient et braillaient à tue-tête : là encore, s'organisait une véritable compétition entre eux pour savoir quelle voix porterait le plus loin, non pas pour s'assurer de leur propre estime, bien sûr, mais pour se gagner celle de Sylvie. Durant ces brefs instants, Hector avait presque l'impression d'être redevenu un petit garçon à Ilion, perché avec son père sur les gradins du terrain de jeu du collège, l'air vif de l'automne résonnant de voix enrouées et joyeuses.

La seule enfant qui ne jouait pas et ne criait jamais son enthousiasme, c'était June. Hector la voyait parfois s'enfoncer dans les hautes broussailles de la vallée, ou retourner au dortoir, s'appliquant à disparaître pendant toute la durée du match. C'était un peu comme si June ne pouvait supporter de voir les autres prendre plaisir en la compagnie de Sylvie, alors que la position spéciale qu'elle occupait ne faisait de doute pour personne. Mais un après-midi, elle jaillit des buissons derrière les quartiers d'Hector, et resta adossée au coin du bâtiment tandis qu'il nettoyait la rouille de ses outils avec un racloir et un chiffon enduit d'essence. Le match était particulièrement animé en ce moment, parce qu'il opposait les garçons d'une part, Sylvie et les filles de l'autre, et en observant le menton tendu de June, il comprit qu'elle aurait bien voulu entrer dans la danse.

« Mais vas-y. Qu'est-ce qui t'en empêche ?

– Pas question, répondit-elle. Les garçons sont en train de perdre. Ils ont besoin de toi.

– J'ai du travail.

– Tu travailles tout le temps. » Elle s'adressait à lui du ton péremptoire dont elle usait avec tous sauf avec Sylvie.

« J'aime travailler.

– C'est faux. Ce n'est pas parce que tu aimes ça que tu travailles tout le temps.

– Ah oui ? Et pourquoi donc à ton avis ?

– Parce que tu ne veux pas te faire plaisir. »

Elle avait parlé avec sérieux mais elle lui souriait, un sourire rusé mais néanmoins rayonnant, enfin pour elle. C'était la première fois qu'elle lui souriait (et peut-être même à qui que ce soit) depuis qu'il l'avait trouvée sur la route, et il s'étonna de voir l'expression engageante et chaleureuse qui s'était peinte sur son visage.

« Tu as peut-être raison, dit-il, en essuyant les traces de rouille sur la pelle avec un chiffon. Et toi, c'est quoi ton excuse ? »

Elle était maintenant concentrée sur le match, parce qu'une des plus grandes, une très jolie fille au visage rond nommée Mi-Young, était en train de fêter un but dans un concert de rires et une effusion d'embrassades avec Sylvie.

« La même, répondit June, soudain sérieuse.

– Qui se ressemble…

– Je ne comprends pas.

– Qui se ressemble s'assemble. On s'amuse bien tous les deux à pas vouloir se faire plaisir.

– Je ne comprends pas.

– Oublie tout ça. Tu veux bien gratter un peu cette pelle pour moi ? »

Elle jeta un coup d'œil en direction du terrain, puis fit oui de la tête avec un air hésitant, et il lui tendit la brosse métallique. Elle prit l'outil par le manche et se mit à l'ouvrage avec énergie, comme si elle jouait du violoncelle et qu'elle voulût casser les cordes.

« Vas-y doucement.

– Pourquoi ?

– Tu vas respirer toute la poussière de rouille.

– Et ?

– Et ça peut pas être bon pour la santé.

– Je m’en moque.

– Tu veux vivre vieille ?

– Oui, répondit-elle, mais avec une note de défi dans la voix, comme s’il l’avait menacée.

– Alors tu sais ce qu’il te reste à faire. »

Elle ne lui répondit pas, mais ralentit néanmoins la cadence, éloignant précautionneusement la poussière de rouille en soufflant sur la pelle après six ou sept passages de la brosse. Le match devenait de plus en plus bruyant et animé, les tantines et les enfants sur la touche riaient aux éclats et criaient chaque fois qu’ils assistaient à une passe adroite ou à un bon coup de pied. June et lui se contentaient de se repasser de temps à autre le chiffon mouillé, chacun s’efforçant inconsciemment de témoigner de son absence d’intérêt pour la partie, ce qui aurait été facile si Sylvie Tanner n’avait pas été au centre de l’action, les filles lui envoyant constamment le ballon, les garçons la marquant de près ou bien essayant de l’éviter en dribblant avec adresse. Mais elle était plus agile que sa haute taille aurait pu le faire croire et elle connaissait très bien le jeu. Elle planifia deux buts rapides en ouvrant des opportunités à ses coéquipières et en marqua un elle-même alors que les garçons en étaient toujours à zéro. Ils paraissaient tous découragés par ce dernier point et un des meilleurs joueurs, Hyun, s’assit même par terre de désespoir, se frottant le crâne avec lassitude, et bientôt les autres vinrent le rejoindre. Sylvie s’approcha d’eux en claquant dans ses mains et en criant : « Allons, allons, les garçons, pas question de se laisser aller ! » et même s’ils l’écoutaient avec attention, ils ne se relevèrent pas avant que June vienne les rejoindre sur le terrain. Elle avait simplement rendu sa pelle nettoyée à Hector avant de trottiner jusqu’à eux.

« Je peux jouer maintenant ? demanda-t-elle en s’adressant à Sylvie.

– Mais bien sûr.

– Je vais me mettre avec eux, déclara-t-elle, en désignant les garçons.

– Encore mieux ! »

Les garçons protestèrent mais Sylvie ne céda pas. Elle siffla dans ses doigts et mit la balle en jeu en la poussant vers June, qui, sans hésiter, fila devant elle à toute allure puis la passa à Hyun, qui avait réussi une percée en direction des buts. Il marqua sans effort. Les garçons poussèrent des

hourras de joie et les filles crièrent à l'injustice parce qu'elles n'étaient pas prêtes.

« Laissez-les jouer comme ils l'entendent, les filles », leur conseilla Sylvie, replaçant le ballon au milieu du terrain. Elle adressait des sourires rayonnants à June, manifestement ravie de son engagement inattendu tout en adoptant une posture sportive d'attaquante prête au combat. « On va gagner à notre façon. »

À partir de ce premier but, le match fut très serré. Mi-Young marqua le suivant, mais ensuite l'équipe des garçons en inscrivit trois d'affilée pour rétablir l'égalité. Chacun se rendit compte que c'était June qui faisait toute la différence. Elle était plutôt douée pour le dribble et les passes, mais c'était surtout son jeu infatigable et son énergie presque furieuse en défense qui changeaient le cours du jeu. Les garçons s'étaient un peu retenus quand il s'agissait de freiner la progression des filles, mais pas June. Elle se jetait sur quiconque avait le ballon, marquait Sylvie de si près que personne ne pouvait plus lui faire de passes, et ensuite harcelait Mi-Young qui était leur meilleure joueuse. Elles avaient la même taille, le même âge, et étaient des rivales potentielles parce que Mi-Young était aimée de toutes ses congénères et considérée comme une grande sœur et un modèle (les petites avaient coutume de s'attrouper autour de son lit au dortoir), alors que June était June, quelqu'un qu'il valait mieux éviter ou, tout au moins, tenir à distance. Mais ce jour-là, c'était June qui se trouvait au centre de l'action. Dès que Mi-Young s'approchait, June la bousculait et, chaque fois qu'elle avait le ballon, June la poussait violemment et shootait avec force. Mi-Young la forçait à reculer avec autant d'énergie et donnait aussi quelques coups de pied dans les tibias de June, aucune des deux ne portant de chaussures. Avant la fin du match chacune avait réussi à égratigner profondément la peau des chevilles et des mollets de l'autre avec les ongles de ses orteils. Se rendant compte que leur malveillance respective risquait de mettre en péril l'atmosphère amicale de la rencontre, Sylvie annonça que l'équipe qui marquerait le prochain but serait déclarée gagnante. À ce stade, Hector avait cessé de nettoyer ses outils, fasciné lui aussi par l'action. Au cours des dernières minutes, Hyun tenta une longue passe en direction de June, mais Sylvie l'intercepta et mit le ballon dans les pieds de Mi-Young qui fila seule de l'autre côté du terrain en direction des buts. C'était à coup sûr la fin de la partie. Mais alors June sembla voler à la rescousse :

dépassant tout le monde comme s'ils étaient tous enracinés dans le sol, et avant que Mi-Young ait pu frapper le ballon, elle fonça sur la petite avec une telle force qu'elle fut projetée à terre.

Mi-Young se releva en titubant ; elle se lança comme une forcenée sur June, tout poings et ongles dehors et, l'espace d'un instant, personne ne réagit, paralysé par cette colère explosive qui lui ressemblait si peu. De loin, Hector se surprit à les confondre, certain que seule June pouvait se mettre dans une telle rage. Il fut le premier à les atteindre et, tandis qu'il les séparait, il s'étonna de voir que June ne cherchait pas à se défendre alors que Mi-Young faisait pleuvoir sur elle une avalanche de coups : elle ne se recroquevillait pas, elle ne se couvrait même pas le visage. Quand Sylvie arriva sur les lieux, elle se laissa instinctivement tomber sur June pour la protéger, et ce fut seulement à ce moment-là que la petite se mit à pleurer. C'était une crise de larmes pareille à celle de n'importe quelle fillette, elle hoquetait à gros sanglots plaintifs, mais personne n'avait jamais vu June pleurer, et il y avait là quelque chose d'étrange et de terrifiant qui laissa tout le monde muet, Mi-Young comprise. Puis Sylvie retrouva la parole et lui murmura que tout irait bien. Mais June n'avait pas vraiment l'air bien. Elle avait des griffures sur les joues et le nez, elle saignait de la lèvre, et un de ses yeux était déjà en train de virer au violet et au noir. Tout était entièrement sa faute, et pourtant c'était elle la blessée. Sylvie l'aida à se relever et toutes deux regagnèrent la maison des Tanner, le visage ensanglanté de June tachant le tissu du chemisier de Sylvie.

À compter de ce jour, June ne participa plus à aucun match. Chaque fois qu'Hector l'apercevait dans la cour ou assise en train de dîner sous le pavillon, elle paraissait se tenir à distance de Sylvie et des autres enfants. Elle continua à travailler chez les Tanner, et pendant des périodes plus longues qu'auparavant ; de sa chaise installée devant ses quartiers, Hector la voyait aller et venir chaque fois que le révérend était en déplacement. C'était comme si une sorte d'accord avait été conclu selon lequel June respectait le droit des autres à être avec Sylvie en échange de davantage d'heures passées ensemble. Il ne pouvait s'empêcher de se demander, comme tout le monde assurément, ce qu'elles pouvaient bien faire ensemble ; il les imaginait en train de tricoter (Sylvie avait demandé à toutes les grandes de confectionner des mitaines pour l'hiver qui approchait), de lire, ou simplement de bavarder (mais de quoi ? du

merveilleux avenir ? de l'abominable passé ?). Il pensait avoir compris ce que n'importe quelle orpheline rechercherait chez une femme comme Sylvie, mais ce que l'épouse du pasteur attendait de cette relation, ce qu'elle avait exactement en tête, il ne pouvait se l'imaginer. Le révérend Tanner avait annoncé des adoptions prochaines, les enfants devaient se tenir prêts au cas où ils seraient choisis, mais il précisait toujours que lui et sa femme ne continueraient à s'occuper d'orphelins qu'en Corée, parce qu'il savait pertinemment qu'ils devaient tous rêver d'être celui ou celle que les Tanner finiraient par ramener en Amérique.

C'était étrange, mais parfois, il avait l'impression qu'il aimerait lui aussi être adopté et emmené. Chaleureusement accueilli à son retour au pays, mais par des inconnus et dans une situation où on ne lui confierait aucune responsabilité, à part un travail pénible ou des tâches physiquement éprouvantes. Sa mère était décédée, elle aussi, emportée par une grave crise cardiaque durant le dernier mois de la guerre, et même s'il avait encore ses sœurs, il ne voulait pas rentrer à Ilion ou dans aucune ville de ce genre. Il se surprit même à imaginer de façon ridicule être l'homme à tout faire des Tanner, logé dans une cabane de jardin qu'il se représentait déjà humide et glaciale parce qu'édifiée sur un lopin de terre dans la baie de Seattle, passant ses journées à attendre que Sylvie Tanner lui apporte une part de gâteau ou une tasse de thé.

Les tantines avaient des opinions sur tout et adoraient disserter de leurs voix de crécelle. Quand il sortait les poubelles, il entendait les conjectures sans fondement qu'elles formulaient sur la raison pour laquelle les Tanner n'avaient toujours pas d'enfants (« Elle est trop maigre pour tomber enceinte. » « Elle ne veut sûrement pas d'enfants de lui. » « Ils ont perdu celui qu'ils avaient. »), ou pourquoi Sylvie s'intéressait tellement à June (« C'est elle qui a le plus besoin d'une mère. » « Elle lui rappelle la petite fille qu'elle était. »), mais aucune de ces remarques ne réussissait à décrire l'isolement dans lequel Sylvie les avait enfermés, malgré le mécontentement manifeste du révérend et la perplexité croissante des enfants. Les marques sur son talon constituaient-elles une meilleure explication ? Y avait-il une dépendance ou un comportement compulsif (comme les moments où lui-même ne pouvait s'empêcher de boire ou de se battre) qui vaille la peine qu'on en recherche les causes ? Ces petites piqûres rouges – et ses cicatrices à lui, toutes parfaitement refermées –

apparaissaient et disparaissaient tour à tour, elles étaient désormais à la fois leur propre raison d'être et leurs conséquences.

Quand le temps se rafraîchit avec l'arrivée de l'automne, l'emploi du temps de Sylvie commença à changer ; elle donnait son cours d'anglais puis prenait le repas de midi avec les enfants, mais au lieu de partager avec eux les activités de travail et de jeu de l'après-midi, elle prit l'habitude de se retirer chez elle, s'excusant d'abord aux environs de 17 heures jusqu'à finalement disparaître juste après le déjeuner, parfois pour tout le reste de la journée. Quand Sylvie rentrait chez elle, June la suivait et ne repartait qu'à 20 heures, moment auquel Hector éteignait le groupe électrogène et plongeait tout l'orphelinat dans le noir. On commençait à raconter que Mrs Tanner était malade – même son teint habituellement clair paraissait plus pâle encore, comme si on lui avait ajouté de l'eau dans le sang –, mais elle ne se plaignait de rien, ne se rendit dans aucun hôpital et ne fit venir aucun médecin. Bien sûr, Hector voyait les choses d'un autre œil, il remarquait seulement la façon dont elle se grattait les avant-bras et la gorge, comment elle se repliait sur elle-même tandis que les enfants ou les femmes de service lui parlaient, ne revenant à elle que quand ils élevaient la voix. À son avis, elle devait avoir un stock de flacons caché quelque part, mais qu'allait-elle faire quand elle viendrait à en manquer ? Il pourrait, bien sûr, aller lui en chercher à la base militaire, ou dans un bar des quartiers mal famés. Était-ce là qu'elle allait quand elle se rendait en ville une fois par semaine ? Elle était peut-être déjà parvenue à la fin de ses réserves ; depuis un certain temps, tous pensaient qu'elle souffrait d'un intraitable rhume de cerveau, les yeux chassieux, gonflés ; elle reniflait et se mouchait constamment. Elle mangeait comme un oiseau, sirotant à peine quelques gorgées du thé à l'orge grillée que les tantines lui préparaient quotidiennement. Elle semblait moins amaigrie que creusée, sa peau dans la lumière vive de certains matins, presque diaphane, les veines de sa gorge d'un bleu si foncé qu'Hector se tenait prêt à lui poser la main sur le cou pour la réchauffer au cas où elle s'évanouirait. Elle ne lui accordait ni plus ni moins d'attention qu'auparavant, lui faisant comme toujours gentiment porter par June à l'endroit où il travaillait un sandwich ou un *kimbap* à la mortadelle, ou bien laissant un demi-litre de whisky ou de bourbon devant sa porte si elle était allée faire des courses à Séoul. Ces attentions constantes lui donnaient à croire qu'elle pensait à lui tous les jours, mais

c’était invariablement June qui se déplaçait, Sylvie ne s’arrêtant même plus en chemin pour le regarder travailler dans une tranchée ou sur un toit. Bientôt, il éprouva en alternance deux sentiments contradictoires : soit il était irrité par sa faiblesse assurément pitoyable, soit il avait l’impression d’être complètement desséché à l’intérieur, strié par tout un réseau de lignes de faille qui partaient de ses tripes vers la surface de son corps et que tout le monde devait remarquer. Il se sentait blessé et presque honteux.

Le matin, avant le lever du jour, il se mettait à creuser un mètre après l’autre d’une tranchée où il s’enfonçait jusqu’aux cuisses et qui avait la largeur de deux fois son bassin. Ce travail harassant était le bienvenu : les seuls moments où il se sentait plus ou moins à sa place étaient ceux où il devenait un simple outil. L’après-midi, il grimpait sur un toit ou un autre qui présentait une fuite importante. Il arrachait les tuiles fendues et grattait les couches de revêtement moisi au-dessous, avant de remplacer le tout par des planches et des gaines neuves, ce qui le maintenait occupé jusqu’à l’heure du dîner. À la fin de la journée, c’est à peine s’il pouvait soulever les bras pour se déshabiller dans ses quartiers et passer ses vêtements crasseux sous la douche de fortune qu’il s’était installée. Il s’agenouillait et les frottait avec un savon à l’huile, avant de les presser contre une pierre plate comme le faisaient les tantines. Après les avoir mis à sécher sur les buissons, il entreprenait de se laver lui-même, et passait énergiquement le gros bloc de savon sur ses bras et ses flancs pour faire mousser l’eau du puits. Un soir, Sylvie apparut au coin du bâtiment, et avant qu’il ait pu prononcer un mot ou se couvrir, elle déposa le plateau du souper par terre et disparut. Le lendemain, il ne la vit pas du tout, mais le jour d’après elle vint avec June à l’endroit où il était en train de creuser et lui proposa du thé glacé à la prune ; elles repartirent sans attendre dès qu’il leur eut rendu le verre vide. Seule June lui accorda un regard, elle lui jeta même deux ou trois coups d’œil successifs comme pour s’assurer qu’il gardait bien ses distances.

Par la suite, allongé sur son lit, il ne put s’empêcher de penser à elle pendant plusieurs nuits. D’abord, il se la représentait de façon chaste, comme il aurait pu se souvenir d’une belle femme croisée dans la rue. Était-ce la maturité qui la rendait aussi séduisante ? Elle avait le même âge que sa mère la plupart des fois où il se souvenait d’elle, encore assez jeune et belle pour s’attirer les sifflets admiratifs des ouvriers et des soldats. Mais ensuite,

ses pensées avaient tendance à dériver. Il s'imaginait, près de lui dans le noir, sa silhouette sombre dont seule la chevelure de lin doré était visible et lui effleurait tout le corps comme des draps éparpillés, une averse de douceur. Ou bien, elle lui apparaissait avec pour tout vêtement un large ruban couleur émeraude et il devait tourner autour d'elle pour le dérouler jusqu'à ce qu'elle se retrouve nue. Mais parfois, il voyait aussi June dans ses rêveries, comme s'il n'avait aucun moyen de la contrôler, tapie dans l'ombre qui enveloppait Sylvie. Il se passait et se repassait l'image d'un bain partagé en toute innocence, chacun prenant son tour dans la baignoire installée au cœur de la petite maison, versant l'eau sur le dos et les épaules de l'autre, tous deux ravis à l'idée que personne ne viendrait les déranger, ce qui ne manquait pas de sel étant donné le changement d'attitude du révérend à son égard. Il était assurément devenu plus tolérant envers Hector ce dernier mois, il se montrait même chaleureux quand il s'arrêtait pour s'informer de l'avancement des travaux, comme si lui aussi comprenait désormais que l'univers plus petit, plus étroit, qui s'était refermé sur eux, se suffisait à lui-même.

Le révérend Tanner vaquait à ses occupations avec son énergie et sa rigueur habituelles, mais Hector avait l'impression de déceler une intensité accrue dans ses prières et l'accomplissement des devoirs de sa charge, une fougue et une passion dans ses enseignements et ses sermons qu'on n'aurait pas remarquées chez un autre pasteur, mais qui, chez Tanner, semblaient être l'aiguillon d'une foi renouvelée. Il ne manquait ni d'enthousiasme ni de zèle. Il avait perdu du poids à cause de ses nombreux voyages et du changement de régime alimentaire, son long visage paraissait désormais émacié, sa veste sombre de pasteur lui tombant des épaules en formant de tristes plis, si bien qu'il ressemblait à un adolescent dégingandé ayant hérité des vêtements de son père. Mais malgré cette apparence un peu étrange, il était devenu plus facile à approcher au fil des semaines, sa façon de s'adresser aux enfants, au moins dans les occasions informelles, adoucie par un regard désormais plus attentif ; quand ils s'alignaient le matin, ils représentaient maintenant pour lui autre chose que des rangées de projets d'édification morale et d'obligations : un noyau dur de souvenirs, le mystère même de la survie. On pouvait aller jusqu'à dire que sa façon de voir les choses ressemblait plus à celle d'Hector qu'à celle de sa femme ; sans nier ce que ces orphelins avaient connu d'horrible dans leur vie, il leur

fallait maintenant (avec son aide) dépasser leurs épreuves au plus vite en utilisant tous les moyens à leur disposition : l'éducation, l'amour de Dieu, les leçons d'autodiscipline, les conseils d'autonomie. Évidemment, Hector avait trouvé des moyens bien à lui pour faire taire le passé. Sylvie en était venue à voir les enfants d'une façon encore différente. Ce n'est peut-être pas ce qu'elle aurait choisi spontanément, elle aurait sans doute préconisé l'oubli pur et simple, mais durant les brèves entrevues qu'elle se ménageait individuellement avec eux – elle préparait un dossier d'adoption pour chacun, avec des renseignements biographiques et une description du caractère (« C'est une charmante petite fille pleine d'énergie et dotée d'une très belle voix ») –, une des plus grandes avait soudain craqué et, tandis que Sylvie s'efforçait de la consoler, elle lui avait spontanément confié ce qui était arrivé à sa famille durant la guerre. La rumeur avait sans doute circulé, parce que beaucoup d'autres pensionnaires s'étaient mis à l'imiter, même certains parmi les plus rudes des garçons venaient lui confier ce qui les avait amenés jusqu'à cet orphelinat.

Mais au cours des dernières semaines, Sylvie étant de plus en plus en retrait, le reste des enfants avait commencé à témoigner de l'affection à Tanner, et il n'était pas rare qu'Hector l'aperçoive en train d'arpenter les buissons désormais roux et or des collines suivi par une longue file d'enfants, ou de donner une énergique leçon de gymnastique sur le terrain de jeu.

« Et on lève bien haut les genoux, répétait joyeusement Tanner aux enfants qui couraient sur place. Allez, plus haut, tout le monde ! Essayons de toucher le ciel ! » Il portait un pantalon de costume, une chemise et une cravate même à l'exercice, mais il retroussait ses manches ; sa haute taille, ses coudes et ses genoux pointus le faisaient ressembler à un pantin un peu ridicule, ce qui ne lui échappait pas. Bientôt, il entreprit de se moquer de lui-même en faisant semblant de se cogner le menton chaque fois qu'il relevait le genou, rejetant la tête en arrière sous la violence du choc. Les enfants se mirent à l'imiter, certains perdant l'équilibre en riant quand il multiplia la cadence par deux puis par trois, avant d'abandonner lui-même la partie et de se jeter à terre sur l'argile rouge. Les élèves firent de même et une des tantines sortit précipitamment de sa cuisine pour venir les houspiller, se plaignant qu'il allait ensuite lui falloir laver tous ces vêtements.

Tanner promit que tout le monde donnerait un coup de main pour la lessive de la semaine. Bien que toujours aussi sérieux pendant ses sermons et ses cours, il prenait manifestement du bon temps avec les enfants et appréciait la nouvelle place qu'il occupait dans leur estime. Il lui arrivait même d'écourter une leçon pour les laisser pratiquer les jeux que leur avait enseignés Sylvie. Mais le changement le plus spectaculaire remarqué par Hector eut lieu le jour où Tanner et sa femme préparèrent les petits pour qu'on prenne les photographies destinées à leurs dossiers d'adoption. Cinq enfants – tous parmi les plus jeunes, entre trois et cinq ans – avaient été envoyés en Amérique quelques semaines plus tôt pour être placés dans des familles du Washington et de l'Oregon.

Tanner voulait des clichés récents ; ceux qu'on trouvait dans les dossiers étaient sinistres et sévères, durs et sans joie, et aucun n'était à l'avantage des pensionnaires. Ces nouvelles photographies seraient développées à Séoul le lendemain puis envoyées par poste aérienne au siège de leur Église à Seattle, où des familles en attente d'adoption les verraient bientôt et pourraient faire leur choix. Hector n'était pas sûr que les enfants, du moins les plus âgés, aient vraiment envie d'être adoptés, même s'ils claironnaient que oui et se répétaient avec enthousiasme ce qu'ils avaient entendu dire de la vie dans une grande maison, avec une table couverte de viandes, de fruits et de gâteaux. À l'évidence, ils étaient aussi anxieux, et ils le cachaient de leur mieux, parce que rien ne pouvait être plus effrayant que la perspective de manquer une occasion après l'autre, et finalement d'être à nouveau lâché dans les rues dévastées de Séoul, où il était quasi impossible de gagner sa vie en exerçant une activité légale.

Grâce aux nouvelles photographies, ils trouveraient tous une famille. On plaça une chaise devant le mur extérieur des quartiers d'Hector, fait de planches mal équarries, en très mauvais état – Tanner insista sur la nécessité de cet arrière-plan aux portraits : il voulait que les pensionnaires aient l'air en pleine santé et joyeux, mais en proie à la misère –, et tous les enfants se rangèrent pour poser chacun son tour devant le vieux Leica que Sylvie avait posé sur un trépied. À l'évidence, ils étaient habitués aux tristes portraits qu'ils avaient vus ou pour lesquels ils avaient posé avec leurs familles, des clichés austères d'adultes et d'enfants aux visages impavides dans leurs plus beaux atours – comme celui qu'Hector avait trouvé sur l'enfant soldat qu'il était censé exécuter –, et Sylvie eut bien du mal à les amener à

décrisper leurs bouches et leurs épaules. Ils n'avaient que deux pellicules, assez pour une photographie de chaque pensionnaire et peut-être une demi-douzaine de deuxièmes essais. Elle demandait sans arrêt aux premiers de sourire, mais n'obtint qu'une grimace forcée qui les faisait paraître intimidés et méfiants, et Tanner lui conseilla d'attendre avant de prendre la suivante.

« Attendre quoi ?

– Tu verras, dit-il à Sylvie, qui le regardait d'un air interrogateur. Tiens-toi prête. »

Il capta l'attention du petit modèle d'après. Tanner grommela bizarrement, rentra la tête dans les épaules et se mit à danser d'un pied sur l'autre. Le gamin gloussa de rire et Tanner passa derrière Sylvie et l'appareil photo, puis il fit une moue de singe et entreprit de se gratter et de renifler les cheveux de sa femme, moment auquel elle déclencha l'obturateur. Il répéta l'opération avec chaque enfant, poussant des cris rauques et se battant la poitrine jusqu'à ce que le truc ne marche plus. Il se changea alors en éléphant, en coq, en cochon, en mouton, et n'arrêta que quand vint le tour de June, qui était la dernière à poser (après qu'on eut pris un deuxième cliché de chacun des trois enfants qui devaient partir les premiers). Elle refusa de faire le moindre effort pour lui, pas même le sourire le plus fugitif, le moindre mouvement de lèvres, et Hector trouva étrange que Sylvie n'essaie pas de la convaincre avec plus d'enthousiasme d'avoir l'air joyeux et sympathique pour son dossier. Elle finit par capturer l'image que tous ceux qui voulaient bien se souvenir de June avaient gardée : un regard d'acier à nul autre pareil.

Ensuite, Sylvie disparut à la vue de tous pendant plusieurs jours, cloîtrée chez elle quand elle n'enseignait pas. Son humeur semblait s'être assombrie depuis la séance de photographies, et elle n'accompagnait même plus June voir Hector quand il travaillait, les tantines affirmant qu'elle avait un gros rhume. Mais il savait pertinemment qu'en fait, elle devait avoir trop souvent recours à l'aiguille, ou au contraire pas assez. Il avait connu pas mal de cas similaires dans les villes de garnison, d'anciens « vétérans » à peine plus vieux que lui, maigres et pâles d'avoir passé trop de soirées dans les tripots spécialisés, l'air abattu, le regard vide ; personne ne se sentait plus seul que celui qui n'avait que lui-même pour se prendre en pitié.

Il se sentait seul lui aussi à creuser sans compagnie dans cette vallée, et il se surprenait à lever le nez de son travail toutes les cinq minutes, espérant la voir perchée sur son rocher plat au sommet de la colline, que June soit ou non à ses côtés. Mais elle avait mis un terme à ses promenades. Un orage de fin d'été venu du sud avait éclaté et l'empêchait de poursuivre son opération de terrassement, la pluie torrentielle rendant les choses trop dangereuses : il glissait chaque fois qu'il soulevait sa pioche. À la place, il décida de peindre la future chapelle, une tâche qu'il avait remise à plus tard pour avancer les tranchées. Il commença par essuyer et épousseter toutes les surfaces, en passant un chiffon imbibé d'huile sur les murs et les planchers (pour l'instant, les bancs récemment peints étaient utilisés dans la salle de classe principale). Il n'avait pas prévu de peindre les poutres apparentes du toit ni même le plafond, mais il se rendit compte que la pièce serait très sombre s'il ne le faisait pas, et donc il installa un escabeau sur une table pour atteindre les chevrons. Il faillit tomber à deux ou trois reprises, forcé même une fois de s'accrocher à une traverse pendant que l'escabeau se renversait, puis de se laisser tomber sur le plancher avec fracas. Comme ils ne pouvaient pas jouer dehors, les enfants le regardaient travailler en silence, lui montrant du doigt les endroits qu'il avait oubliés ou insuffisamment enduits de peinture. Ni Tanner ni Sylvie ne firent leur apparition. Quand il eut terminé le toit et les murs, les enfants durent retourner dans leurs chambres pour qu'il puisse peindre le plancher. Il faisait déjà sombre au-dehors et encore plus sombre à l'intérieur, et il alluma une lampe à huile, la poussant devant lui ou la tirant derrière tandis qu'il se déplaçait à quatre pattes. Les vapeurs de la peinture lui faisaient tourner la tête, mais il avait aussi l'impression de renaître à chaque inspiration, soulevé au-dessus du sol tandis qu'il se noyait dans le travail, et il crut voir des vagues de couleur dans cet océan de gris, de subtils reflets dorés et verts qui lui faisaient penser aux cheveux et aux yeux de Sylvie. Il peignit tout le plancher en ménageant une bande devant les portes des dortoirs (pour que les enfants puissent entrer et sortir sans marcher sur la peinture fraîche), puis il passa une nouvelle couche le lendemain sur la surface entière. Les orages s'étaient déplacés, le ciel était maintenant clair et lumineux mais, quand il recula d'un pas pour juger de l'effet de son travail, il fut découragé de voir combien l'ensemble était encore sombre et triste, même avec la porte principale grande ouverte. C'était encore pire que

ce qu'il avait décrit à Sylvie, la pièce ne ressemblait pas à un cube en béton mais à d'étranges oubliettes improvisées, des espèces de catacombes réalisées à la hâte et agrémentées de chevrons peints en gris et d'un gros poêle noir. Un caveau pour les vivants. Il avait déjà demandé à Sylvie par l'intermédiaire de Min de venir voir le résultat le lendemain, et il regrettait maintenant de s'être lancé dans ce projet. Il caressait même l'idée de tout détruire. Mais Min revint en disant que Mrs Tanner était toujours malade et qu'il n'avait même pas pu lui parler. Pendant qu'il se tenait là, son pied valide pointé vers le mur du fond, le gamin marmonna *chahng-mun*, le mot coréen qui signifie « fenêtre ».

Hector ne parvenait pas à comprendre comment il n'y avait pas pensé lui-même. Parce qu'il se trouvait précisément qu'il avait des fenêtres à sa disposition, une demi-douzaine, d'assez petite taille (récupérées dans diverses dépendances aujourd'hui disparues, elles étaient appuyées contre un mur de l'entrepôt), et il se mit à façonner mentalement les chambranles et le linteau pour la plus grande d'entre elles au centre du mur. Mais, en les examinant pour de bon, il les trouva encore plus petites que dans son souvenir, la plus grande de la taille d'un plateau carré, les autres plus étroites et allongées. Il les coucha sur le sol de l'entrepôt pour choisir celle qu'il allait installer. Il y avait largement assez de bois pour les supports et les cadres, et bientôt, il résolut de les assembler pour tenter de fabriquer une unique et grande fenêtre. Mais il n'obtint rien de satisfaisant et il comprit qu'il devait abandonner tout espoir d'équilibre ou de symétrie. Dans l'orphelinat, de toute façon, rien ne témoignait d'un pareil souci, et il n'était pas non plus vraiment doué pour ce genre de choses, si bien qu'il opta pour ce qui, à son avis, plairait à Sylvie. Plusieurs jours plus tard, quand elle se sentit mieux et reparut, il s'approcha d'elle pendant qu'elle jardinait avec les enfants et lui annonça que les travaux étaient terminés. Tanner était en train de faire cours, et Hector aurait facilement pu lui montrer le résultat, mais il voulait que Sylvie découvre la chapelle la première. Il redoutait ce qu'elle pourrait penser (alors que l'avis de Tanner lui était complètement indifférent) et il avait même attendu qu'un vaste banc de nuages ait fini de passer et qu'aucun autre ne s'annonce à l'horizon pour s'assurer qu'il y aurait un maximum de lumière dans la pièce. Elle était en train de désherber, ses genoux nus maculés de terre, les cheveux collés de sueur à ses tempes, le cou marbré de rouge, et elle lui sembla aussi belle qu'une

mariée qui s'éveille le lendemain de ses noces, par un matin humide de rosée, la peau éclatante de couleur et d'énergie vitale. Soudain, il sentit un éclair de panique lui traverser la poitrine en songeant au caractère sinistre de ce qu'il avait réalisé, sa folle prétention et sa laideur extrême. Comme tout cela était absurde ! Il allait se couvrir de ridicule. Il rêvait de s'enfuir le plus discrètement possible, mais les pensionnaires qui travaillaient à côté d'elle ne le quittaient plus des yeux et il eut du mal à rassembler assez de souffle pour lui murmurer qu'il ne voulait pas la déranger, et qu'elle ne devrait surtout pas interrompre son jardinage.

« Ne faites pas l'enfant, dit-elle en s'essuyant les mains sur son short de travail, découpé dans un pantalon des surplus de l'armée. Je suis impatiente de voir le résultat. Les petits étaient justement en train de me dire que vous aviez installé un rideau de fortune et que vous jouiez de la scie et du marteau dans le plus grand secret.

– Rien d'extraordinaire, croyez-moi. Rien de très réussi, en fait.

– Qu'a dit mon mari ?

– Il l'a pas encore vu.

– J'en ai de la chance, dit-elle en se dirigeant sans attendre vers les dortoirs. Je vais être la première. »

Quand ils arrivèrent dans le vestibule, la bâche qu'il utilisait comme rideau de protection était encore tendue et, quand elle lui dit qu'elle était prête, il l'arracha d'un coup.

« Oh, Hector ! »

Elle resta un moment au fond de la pièce, comme incapable de bouger. Toutes les surfaces étaient grises, du même gris qu'il avait utilisé pour les bancs : le plancher, les murs, les poutres du toit, la vieille table de pique-nique qu'il avait transformée en autel, et même la grande croix toute simple qu'il avait façonnée en assemblant deux planches et suspendue aux chevrons avec du fil de fer. Seul le poêle avait conservé sa couleur. Mais l'ensemble resplendissait littéralement dans la lumière du soleil qui entrait à flots par les trois étroites fenêtres qu'il avait percées dans le mur du fond, volontairement décalées pour respecter leurs différences de taille. Et puis la lumière tombait aussi de la lucarne carrée qu'il avait ouverte dans le toit, juste au-dessus de la croix qui flottait dans l'air. Elle s'avança le long du mur, effleurant au passage chacun des bancs, et quand elle s'approcha de

l’autel et releva les yeux, son visage et ses cheveux s’illuminèrent d’un éclat blanc et flamboyant.

« Comment avez-vous réussi à installer celle-ci ?

– J’ai grimpé sur le toit et j’ai bâti un châssis. J’ai scellé les bords avec de la poix, mais ça risque quand même de fuir un peu quand il pleuvra.

– Ce ne serait pas très grave.

– Je voulais peindre les carreaux des fenêtres avec de la peinture au doigt pour leur donner l’air de vitraux, mais j’ai pas trouvé. J’en chercherai encore la prochaine fois que j’irai à la base.

– Non, je vous en prie. C’est parfait comme cela.

– Vous trouvez pas que ça manque un peu de couleur ?

– Si, répondit-elle, en repoussant doucement la croix. Mais c’est justement ce qui en fait la perfection. Tout est si spirituel et si serein.

– On ne dirait pas que ça vous plaît.

– Oh mais si, Hector. Grâce à vous, maintenant je me souviens. Vous ne pouviez pas le savoir, mais c’est pourtant ce que vous avez fait. Voilà exactement ce à quoi devraient ressembler toutes les maisons de Dieu. »

Et quand il baissa les yeux, comme un grand garçon soulagé, elle le surprit en le serrant contre elle. Il crut que son cœur allait exploser. Il referma immédiatement ses bras et la maintint tout près de lui. Elle avait détourné le visage, mais la bouche et les yeux d’Hector étaient pressés contre son oreille, le doux méplat de sa joue, et plus il la serrait, plus elle semblait céder, s’effondrer, comme si elle était faite de terre meuble et friable. Il avait envie de la ramasser tout entière. D’emplir sa bouche de ses cheveux dorés. Ils entendirent alors des voix qui se rapprochaient, elle s’arracha à sa torpeur et le repoussa juste avant qu’une bande de filles en pleine effervescence n’entrent dans la pièce. Elles se calmèrent instantanément mais, les yeux écarquillés, elles se mirent à discuter avec ardeur de la nouvelle chapelle : toutes ces fenêtres, la grande croix suspendue en l’air, l’étrange couleur de la pièce. Sylvie et lui en eurent bientôt plein les oreilles. Il souleva les plus petites pour qu’elles puissent faire se balancer la croix et Sylvie expliqua aux autres que les trois fenêtres qu’il avait percées étaient là pour rappeler celles d’une église occidentale. Pour la première fois de sa vie d’adulte, parmi tous ces petits corps joyeux, il eut l’impression qu’il pourrait choisir de se laisser entraîner par leur élan fluide et suivre pour toujours leurs cris et leurs mouvements.

Mais alors, June n'aurait-elle pas forcément fait partie du cortège ? Comme n'importe quel enfant de l'orphelinat, n'était-il pas en train lui aussi de s'imaginer continuer à vivre d'une façon ou d'une autre auprès de Sylvie, avec June toujours présente sur la scène ? Mais, le lendemain soir, alors qu'Hector passait devant chez les Tanner après être allé éteindre le groupe électrogène, il aperçut June qui filait comme un éclair de lune. Elle disparut rapidement dans le dortoir. Il aurait poursuivi son chemin, mais la porte de la maison était entrouverte et il surprit la voix de Tanner. Sans réfléchir, il s'accroupit et se tapit contre le mur, l'oreille collée à la paroi. Il n'y avait rien d'autre que des planches et un fin revêtement sur la charpente, et il les entendait aussi clairement que s'il s'était trouvé avec eux dans la pièce.

« Je regrette de lui avoir dit cela, expliquait Tanner qui, pourtant, ne paraissait pas désolé du tout. J'ai perdu mon sang-froid. Mais je ne peux pas tolérer qu'elle nous parle de cette façon.

– Ce n'est qu'une enfant, Amos, répondit Sylvie. Elle ne sait pas ce qu'elle dit.

– Oh ! je t'en prie, ma chérie. Elle est fine comme une lame. Elle ne laisse rien au hasard. Quand elle a annoncé qu'elle ne manquerait pas de "s'occuper" de nous, j'ai vu rouge. Elle est d'une arrogance stupéfiante.

– Mais tu t'es montré si méchant, murmura-t-elle, la voix dure. Oser lui dire que jamais nous n'aurions besoin d'elle.

– Je suis navré. Vraiment. Je n'aurais pas dû dire ça. Mais c'est la vérité, et je le sais depuis le jour où tu l'as prise sous ton aile. Je ne veux pas que tu passes autant de temps avec elle. Elle peut continuer à faire le ménage ici, mais c'est tout. Il n'est pas juste de la laisser s'imaginer qu'elle aurait un avenir auprès de nous. Tu ne t'en rends pas compte ? C'est cruel de ta part. Tu as du mal à le voir, mais c'est pourtant vrai. Tu vas finir par la détruire complètement. »

Elle ne répondit pas immédiatement. Au bout de quelques secondes, elle reprit la parole : « Je pense que c'est toi qui es cruel. »

Hector entendit des pas traverser la pièce, puis un craquement, comme si Tanner venait de s'asseoir à côté d'elle sur la banquette.

« Tu penses vraiment cela de moi ? demanda-t-il.

– Non, non », répondit-elle avec tristesse. Il y eut quelques secondes de silence et, au bout d'un moment, elle se mit à pleurer, ses sanglots s'exhalant doucement de sa poitrine. « Non, je ne le pense pas. Tu es absolument merveilleux avec ces enfants. Et tu l'es plus encore chaque jour.

– Alors il faut que tu me croies quand je t'explique que rien de bon ne peut sortir de là. Je regrette ce que je lui ai dit et je lui présenterai mes excuses demain. Mais il faut que tu voies les choses comme elles sont. Les trois petits de Séoul pour lesquels nous avons signé un protocole d'adoption, les as-tu complètement oubliés ?

– Non… bien sûr que non…

– Alors que s'imagine-t-elle qu'il va se passer ? Que lui as-tu promis ?

– Rien. Je ne lui ai rien promis.

– Alors qu'espères-tu ?

– J'aurais voulu que nous la prenions elle aussi. Je sais que ce ne sera pas facile avec l'ambassade, mais tu connais bien ce fonctionnaire haut placé au consulat, et je pensais que tu pourrais lui demander de faire une exception pour que nous puissions emmener un orphelin de plus. Par ailleurs, je me suis dit que June pourrait m'aider à m'occuper des enfants. Je ne suis pas sûre de réussir à prendre soin des trois à la fois.

– Tout d'abord, moi je t'aiderai. Et ta tante aussi, j'en suis sûr. Crois-tu vraiment une seconde que June nous faciliterait la vie ? La tienne, peut-être, parce que manifestement, elle t'adore. Mais la nôtre ? Celle de nos autres enfants ? Penses-tu vraiment que June serait gentille avec eux ? Qu'elle serait capable de leur témoigner de l'amour et de s'occuper d'eux ? Tu crois qu'elle les traiterait comme il faut quand nous ne serions pas là pour la surveiller ? Allons, dis-moi le fond de ta pensée.

– Je ne sais pas, répondit-elle doucement. Je ne sais pas comment elle se comporterait.

– Mais si, tu le sais, ma chérie. Comment peux-tu imaginer autre chose à voir la façon dont elle agit ici ? La vérité, c'est qu'elle est déjà grande. Sa personnalité est faite et elle ne va plus changer.

– Et pourquoi pas ?

– Parce que ce n'est pas une gentille fille. Il n'y a en elle aucune bonté. C'était peut-être le cas avant, mais plus maintenant. Je déteste me montrer si dur, mais je ne vois pas comment le dire autrement.

– Tu n’as pas la moindre idée de ce qui lui est arrivé, Amos. Des épreuves qu’elle a traversées. Sinon, tu ne parlerais pas comme ça.

– Je n’en sais rien, c’est vrai. Mais je sais plein de choses sur beaucoup d’autres, et toi aussi. Aucun n’a une histoire plus dramatique que les autres. Pas si on fait le compte total. Ils ont tout perdu, et nous étions d’accord pour les prendre là où la vie les avait laissés. C’est tout ce que nous pouvons faire. Il y a des milliers d’enfants nécessiteux dans ce pays. Peut-être des dizaines de milliers. Et nous ne nous occupons que des orphelins ! Nos collègues nous avaient prévenus, tu te souviens ? Comment disaient-ils déjà ? “Il y a tant de jolis galets dans la rivière, mais on ne peut pas tous les ramasser.” Comme ils avaient raison – il y en a tellement, rien qu’ici, avec nous. Et toi, tu as choisi la pierre aux arêtes les plus tranchantes.

– C’est elle qui m’a choisie, Amos.

– Mais tu l’as encouragée plus qu’aucun autre. Tout le monde s’en est rendu compte.

– Personne ne l’adoptera jamais, dit-elle, découragée. Personne, et tu le sais. »

Il ne lui répondit pas. Bientôt, Hector l’entendit sangloter à nouveau, tout doucement. La faible lumière des bougies passait par les fissures du montant de la porte et, en y collant l’œil, il vit Tanner la prendre dans ses bras. Toujours assise sur la banquette, elle portait une fine chemise de nuit en coton et de hautes chaussettes foncées. Hector apercevait les contours de sa poitrine sous l’étoffe flottante. Le pasteur y posa la main, tenta de l’embrasser, mais elle resta de marbre. Au bout d’un moment, il renonça.

« Quelque chose ne va pas, ma chérie. Et cela commence à faire longtemps. Cette fille ne peut pas être la seule raison. Moi, je n’ai pas changé depuis que nous sommes arrivés. Je ne pense pas avoir fait quoi que ce soit de mal. Dis-moi si je me trompe. »

Elle secoua la tête.

« J’ai peut-être fait quelque chose, mais je ne vois pas quoi », poursuivit-il tout de même, l’exaspération rendant sa voix plus aiguë. Il avait l’air aussi triste et dévasté qu’elle. « Dis-le-moi si je suis responsable. Dis-le-moi. »

Sylvie n’ajouta pas un mot, elle ne leva même pas les yeux vers lui, et Tanner finit par se relever, il prit une tasse et recula, comme s’il s’apprêtait à la jeter contre le mur avec fracas. Mais il s’arrêta et la reposa avec force

sur le bureau. Il se dirigea vers la chambre. Elle ramena ses genoux contre sa poitrine, prit sa tête entre ses bras et la couvrit de ses mains. Hector resta un moment à la regarder, la scrutant attentivement, jusqu'à ce que la chandelle presque entièrement consumée vacille, reprenne un peu d'allant puis s'éteigne complètement. L'obscurité était totale et il ne discernait aucun mouvement dans le noir. Il avait l'intention d'attendre jusqu'au bout, mais deux femmes de service se rapprochaient pour rejoindre le chemin qui menait à leur village de l'autre côté de la vallée ; il se releva précipitamment avant qu'elles aient pu le voir étrangement collé au mur de cette maison, et il fila vers sa chambre. Il aurait pu rester tapi là jusqu'au lendemain matin. À la place, il se retrouva au beau milieu de la nuit, imaginant la silhouette de cette femme dans son propre lit, se frottant le visage contre son avant-bras, son genou, pour sentir le goût d'une peau contre ses lèvres. Il se demanda combien de temps elle resterait dans cette position, si elle était capable de passer la nuit dans cet anneau où elle s'était emprisonnée toute seule, ou bien si elle allait seulement attendre que son mari sombre dans le sommeil pour revenir à la vie.

Cette semaine-là, les Tanner avaient prévu de partir pour une dizaine de jours afin de visiter d'autres orphelinats tenus par des institutions religieuses, et ce voyage devait les mener dans le sud du pays jusqu'à Pusan en passant par Andong, avant de remonter le long de la côte ouest vers la ville de Kwangju. Mais le matin du départ, il n'y avait en fait que Tanner pour prendre la route, les enfants et les tantines le saluant très bas quand sa voiture quitta l'orphelinat. Hector était en train de réparer les planches cassées du portail en bois de l'entrée quand Tanner demanda au chauffeur de s'arrêter. Il descendit de voiture et souleva l'autre extrémité d'une planche tandis qu'Hector clouait la sienne sur le montant qu'il venait de consolider. Le jeune homme demanda au pasteur ce qu'il voulait. Tanner l'entraîna quelques pas plus loin du véhicule. Il chuchotait, comme s'il souhaitait que le chauffeur ne l'entende pas, bien qu'il y ait peu de chances que l'homme parle couramment anglais.

« Je pars en voyage aujourd'hui.

– Je vois.

– Mrs Tanner ne m'accompagne pas. Un autre pasteur viendra de Séoul quelques heures par jour pendant mon absence pour s'assurer que tout va bien. Mais je voulais vous demander de ne pas vous éloigner de

l’orphelinat tant que je ne serai pas de retour. Vous voulez bien faire cela pour moi, Hector ?

– Ça fait un moment que je suis pas sorti.

– Oui, je le sais, et je vous en suis reconnaissant. De cela, et de tout le mal que vous vous donnez. Les projets avancent tous de façon spectaculaire. Mais, en mon absence, je serais plus tranquille si je savais que, pour sûr, vous resterez sur place. Ou au moins dans les parages. Ma femme ne va pas très fort depuis un certain temps. Vous l’avez sans doute remarqué.

– Elle a été malade.

– Il ne s’agit pas seulement de santé physique, dit Tanner avant de se racler la gorge. Je ne vous en parle que parce que je crains que quelque chose ne lui arrive pendant que je serai loin.

– Comme quoi ?

– Je ne sais pas, prononça-t-il d’un ton grave. J’ai peur qu’elle ne finisse par se faire du mal.

– Pourquoi vous l’emmenez pas avec vous alors ?

– Elle refuse. Elle veut rester ici. »

Une bourrasque souleva la poussière de la route et Tanner dut agripper le bord de son chapeau. La voiture s’approcha et le chauffeur lui rappela en coréen qu’il leur fallait encore faire quelques kilomètres vers Inchon, dans la direction opposée à leur destination, pour prendre au passage l’autre pasteur qui devait l’accompagner.

« Il faut que j’y aille. Vous voulez bien me rendre ce service ?

– Je sais pas bien ce que vous me demandez.

– Rien que vous assurer de temps à autre que tout va bien. N’hésitez pas à frapper à sa porte, si vous voulez. »

Durant le reste de la journée, Hector se demanda comment il allait s’y prendre. Mais pendant les premiers jours suivant le départ de Tanner, il se contenta simplement d’éviter la femme du pasteur. Il aurait d’ailleurs eu peu de raisons de la croiser, puisque Sylvie ne sortait de chez elle que pour enseigner ou partager les repas des enfants sous le toit nouvellement réparé du réfectoire. Elle jouait même à chat au début de l’après-midi quand le pasteur coréen repartait pour Séoul. Ce dernier, le révérend Kim, était un jeune homme tout maigre, aux allures de rat de bibliothèque, qui arrivait chaque matin vers 9 heures, conduisait les prières et l’étude de la Bible,

avant de manger avec un appétit féroce au repas de midi, tout en restant plongé dans ses livres, se servant et se resservant de riz et de légumes et avalant sa soupe à grandes lampées dont l'écho se réverbérait dans tout le réfectoire comme les gargouillis d'un gros tuyau d'écoulement. Les enfants se moquaient sournoisement de lui en l'imitant. Même Sylvie se livra à ce petit jeu – l'homme était presque totalement indifférent à ce qui l'entourait – et, que ce soit parce que son mari était absent ou parce qu'elle était seule à s'occuper des pensionnaires, elle semblait de nouveau parfaitement à l'aise, animée par une joie enfantine.

L'unique différence notoire était que June avait cessé de suivre Sylvie à la trace. La femme du pasteur déambulait seule, ou bien accompagnée de la garde rapprochée de plusieurs enfants, parmi lesquels elle s'appliquait à ne favoriser personne, et c'était peut-être June qui, maintenant, refusait de prendre son tour. Hector ne savait pas si Sylvie s'était entretenue avec elle. Comme tout le monde, il s'attendait à ce que, d'un moment à l'autre, June fasse quelque chose, qu'elle jette un des pensionnaires par terre par exemple ou provoque une bagarre. Mais elle se contentait de se tenir à l'écart, observant Sylvie de loin, la surveillant et l'écoutant comme une conscience auxiliaire. Si la fillette était désespérée ou furieuse, on ne pouvait s'en rendre compte à la façon dont elle s'acquittait de ses tâches ou suivait ses cours. Elle se comportait désormais telle une orpheline ordinaire, vigilante, laconique et prudente, comme si son sale caractère avait totalement disparu.

En vérité, c'est Hector qui supportait le plus clairement le poids de cette période. Ou du moins qui manifestait ses difficultés. L'absence du pasteur l'oppressait. Au début, il n'avait pas compté les jours, mais maintenant oui. Tanner serait bientôt de retour. De Pusan, il avait téléphoné au siège administratif de son Église à Séoul, là où demeurait le révérend Kim qui avait annoncé ce retour avant l'office, ajoutant à la fin de celui-ci une prière pour que Tanner voyage et rentre sans encombre, ce qui provoqua un *amen* mélodieux, fort et clair de la part des enfants et des tantines. Hector eut l'impression d'entendre la voix de Sylvie le chanter. Tout cela l'agitait et le préoccupait, il dormait encore moins bien la nuit alors qu'il travaillait de plus en plus pour tenter de s'épuiser physiquement, de faire taire son corps. Il se rendait loin pour trouver du bois de chauffage, posait une nouvelle rangée de tuiles sur un toit. Mais souvent, il manquait

de clous, ou bien sa hache s'émoussait et rebondissait contre le tronc, et quand la nuit le surprenait, il lui fallait rentrer les mains tendues devant lui comme un somnambule pour retrouver son chemin dans l'obscurité. Il y avait toujours plus de tranchées à creuser pour les canalisations, et il se remettait à l'ouvrage avec une énergie décuplée, mais même cela avait commencé à lui donner des sujets de contrariété : une averse survenait et l'odeur moisie de la terre mouillée lui flanquait la nausée ; elle lui laissait un goût presque pourri dans la bouche, envahissait ses entrailles, lui donnait l'impression que ce n'était plus lui qui creusait mais, au contraire, elle qui s'infiltrait dans son corps comme s'il n'était plus qu'un ver de terre et qu'elle le zébrait de traînées de gravillons en pleine décomposition.

Revenant de ses travaux de terrassement, il s'arrêta en voyant une lumière qui brillait à l'arrière de la petite maison. Le lendemain, il était probable que Tanner serait déjà de retour. Le ciel de nuit était clair et les nuages de vapeur qui s'échappaient de sa bouche se dispersaient lentement dans l'air vif et frais. Il se tenait à la lisière d'un petit carré de terre noire d'où on découvrait parfaitement la maison. Il transpirait encore abondamment des efforts fournis, et parce qu'il ne portait qu'une chemise légère et une salopette, le contraste avec la fraîcheur de l'air ressemblait à une montée de fièvre bienvenue. Un mince rideau de dentelle était accroché à la fenêtre de la chambre, et il put voir que Sylvie était occupée à lire à la lumière d'une bougie. Elle avait déjà tourné douze pages, et chaque fois qu'elle levait la main il décidait d'attendre la prochaine avant de lâcher sa pelle pour courir la rejoindre. Quand enfin elle reposa son livre, il était résolu, mais elle se leva brusquement et disparut de l'encadrement de la fenêtre, comme si elle avait soudain senti qu'on l'épiait. Il s'immobilisa et serra les dents en attendant qu'elle sorte pour venir l'affronter. Mais l'instant suivant, elle était de nouveau devant le carreau. Elle avait déjà retiré son pull-over. Sans se presser, elle ôta son chemisier et ses sous-vêtements, révélant la longue coquille lisse de son dos, la saillie de sa hanche. Visiblement, elle frissonnait, mais elle ne referma pas les bras sur sa poitrine. Ensuite elle enfila sa chemise de nuit, levant les bras et défroissant les plis qui s'étaient formés autour de sa taille. Elle éteignit la bougie. Il scruta la fenêtre, les carreaux étaient désormais aveugles et noirs, et bien qu'il l'ait aperçue tout entière, c'était le geste lent et mesuré par lequel elle avait voilé sa nudité qui le laissa le souffle coupé. Il se retourna

pour s’en aller, mais il entendit soudain un craquement. À la lumière des étoiles, il vit le reflet du mouvement ondoyant de sa chemise de nuit au moment où sa main fine et pâle ouvrait la porte.

OceanofPDF.com

7

Mandchourie, premier jour de l’année lunaire, 1934

« Quel magnifique repas de fête ! s’exclama le père de Sylvie. Prions ensemble. » Tous les convives réunis autour de la longue table joignirent les mains, et son père orchestra louanges et action de grâces. Sa mère avait confectionné une jolie nappe en cousant ensemble deux anciennes tentures, et la femme du pasteur chinois avait préparé le repas de midi avec l’aide d’indigènes qui travaillaient à l’école de la mission. C’était un véritable festin, surtout étant donné la période qu’ils traversaient. Il y avait du riz complet, du chou aigre-doux, des œufs de canard de cent ans et des haricots noirs confits. Des gâteaux de lune comme dessert. Mais le plat que tout le monde attendait, c’était les travers de porc braisés que l’épouse du révérend Lum venait de poser sur la table dans une grande cocotte en terre. Elle avait demandé au boucher du village d’abattre leur dernier cochon et fait saler les autres morceaux comme provisions pour l’hiver, mais elle avait décidé de servir les travers en plat spécial pour le nouvel an, jurant qu’ainsi, les Japonais n’y toucheraient pas. Un bataillon destiné à combattre les forces communistes chinoises avait en effet traversé cette partie de la province quelques mois plus tôt, et certains éléments dispersés revenaient maintenant par petits groupes, pillaient et parfois s’installaient dans les fermes et les maisons, tuant tous ceux qui tentaient de résister. Des officiers à cheval avaient passé le portail la semaine précédente pour inspecter l’école et ses terrains de jeu, interrogeant chaque homme séparément sur son histoire personnelle et ses raisons de se trouver là. Ils repartirent, assurant qu’aucune intervention de leur part n’était à craindre, mais nul n’ignorait qu’ils ne tarderaient pas à revenir.

Il y avait du monde à table : Sylvie et ses parents, les Binet, Francis et Jane ; les Lum ; un couple de travailleurs humanitaires en visite, les Harris ; et, à côté de Sylvie, un jeune célibataire prénommé Li, qui était arrivé durant l'été, juste après les Binet, et qui enseignait le latin et les mathématiques. C'était un Chinois de Hongkong, mais il avait étudié les lettres classiques à l'université de Manchester. Il possédait un passeport britannique. Tout au bout de la table se pressaient plusieurs familles locales dont les mères travaillaient comme femmes de service à l'école, et deux petits orphelins. D'ordinaire le personnel ne prenait pas ses repas avec les missionnaires, mais les pères ayant disparu (ils étaient dans l'armée ou déjà morts au combat), Francis Binet avait insisté pour que les femmes et les enfants participent au repas du nouvel an. Ils se passaient l'un après l'autre tous les plats, mais Mrs Lum se chargea de répartir les travers de porc, chacun recevant exactement cinq morceaux. La vie à l'école était déjà spartiate, et avec cet état de guerre permanent (même s'il ne s'agissait pas d'un conflit déclaré alors qu'il durait depuis 1931), on trouvait de moins en moins de quoi se ravitailler auprès des fournisseurs de Changchun ; depuis un mois, on vivait sous le seuil de malnutrition, même si on était encore loin de mourir de faim.

Toutefois, le plus pressant des problèmes n'était pas la faim, mais le froid. Au moment même où ils se tenaient à table, coude à coude sur les bancs du petit réfectoire, c'était comme s'ils se trouvaient dehors exposés aux intempéries. En tout cas, ils étaient habillés comme pour y faire face, avec des manteaux, des chapeaux et même des gants. Plus tôt dans le mois, il avait énormément neigé, mais depuis le ciel était limpide, les nuages balayés par un vent arctique violent qui gelait et desséchait tout sur son passage. Il était un peu plus de midi et le soleil brillait, bien bas sur son perchoir ; il devait faire environ moins dix, et à peine plus de zéro à l'intérieur. Il y avait un petit poêle dans la pièce, mais le révérend Lum et Francis Binet avaient décidé de ne pas l'allumer, comptant sur la présence de tous ces corps dans cet espace réduit pour produire suffisamment de chaleur. Il leur fallait économiser le peu de charbon qu'il restait, parce que les deux factions chinoises et les forces d'occupation japonaises réquisitionnaient la plupart des ressources ; on était au cœur de l'hiver, il restait encore deux bons mois de froid à prévoir et personne n'osait évoquer

le fait qu'ils ne s'en tireraient jamais s'il ne se produisait pas un changement ou un événement important.

Tandis que les convives se restauraient, des nuages de vapeur s'élevaient de leurs bouches. Chacun restait courbé au-dessus de sa petite assiette et personne ne se montrait très bavard pour ne pas gaspiller la chaleur. Tous mangèrent d'abord les travers qui refroidissaient presque instantanément sur les assiettes gelées, les gouttes de graisse se coagulant en petits disques opaques qui flottaient à la surface sombre de la sauce liquide. Il ne s'en perdit pas une miette. Sylvie n'aimait pas beaucoup le porc, mais la viande bien grasse et craquante la faisait tellement saliver qu'elle en avait presque mal à la langue et qu'elle devait s'interdire d'avaler sans les mâcher des morceaux entiers d'os, tant le plat lui paraissait délicieux. À la place, elle entreprit de mordiller tous les petits cartilages attachés aux extrémités avant de reposer les os sur une assiette faisant le tour des convives pour revenir à Mrs Lum qui avait annoncé qu'elle en ferait une soupe pour le lendemain.

Le père de Sylvie lui adressa un petit signe de tête de l'autre côté de la table en remarquant qu'elle avait rongé ses os exactement comme tous les autres. Elle avait depuis toujours causé des soucis à ses parents parce qu'elle ne mangeait en général pas assez, mais ces derniers temps son appétit s'était ouvert, elle avait même grand faim, et cela n'était pas seulement dû à la diminution des rations. Elle allait avoir quatorze ans et son corps se transformait enfin, même si elle demeurait encore un peu trop mince. Ses hanches s'étaient élargies, sa poitrine prenait du volume et sa peau devenait un peu moins douce, *comme de la peau de chamois à la place de la soie*, disait sa mère avec sa franchise habituelle. En digne fille, Sylvie n'était ni honteuse ni gênée, pas même par les différences moins flatteuses qu'elle notait dans ses cheveux, en particulier les épis que les autres ne remarquaient pas, et ces nouveaux relents musqués qui s'échappaient de ses aisselles et d'ailleurs. Elle ne se sentait peut-être pas encore complètement femme parce qu'elle ne savait pas exactement ce que cela voulait dire, mais elle savait assurément que son enfance était terminée, ou du moins qu'il en restait bien peu, comme une couverture de bébé qui finit par n'être plus qu'un entrelacs de fils.

De plus, Sylvie savait qu'elle ne pouvait plus se permettre d'être une enfant. Avec le conflit armé, leur vie devenait chaque jour plus réelle et plus

dangereuse. Ses parents avaient évoqué la possibilité qu'elle parte avec les Harris, qui devaient se rendre dans quelques jours à Shanghai, puis à Hongkong et, de là, embarquer pour le long voyage qui, en passant par Honolulu les ramènerait à Seattle, d'où tout comme les Binet ils étaient originaires. La tante de Sylvie y habitait et proposait de la loger jusqu'au retour de ses parents au printemps. Ils avaient chacun son tour tenté d'aborder avec elle le sujet d'une façon désinvolte, évoquant l'idée comme s'il ne s'agissait de rien de plus compliqué qu'un choix entre deux camps de vacances, mais Sylvie était en âge de comprendre que ses parents n'abordaient aucun sujet avec désinvolture. C'étaient des gens qui considéraient avec le plus grand sérieux toute action et tout effort, n'hésitant pas à prendre des risques élevés si nécessaire, parce que tout devait être mis au service de ce qu'ils considéraient comme les plus essentielles des tâches à accomplir dans ce monde : éduquer les enfants, nourrir les pauvres, alléger les souffrances. Durant toute l'enfance de Sylvie, ils avaient voyagé d'un foyer de misère à un autre, de l'Amazonie à l'Afrique de l'Ouest, et maintenant en Asie, et bien que sûre d'être aimée, elle se sentait aussi un peu tenue à l'écart, éloignée de la force centripète des actions qu'ils menaient ensemble, de l'orbite passionnée de leur travail commun. Elle était rarement – elle ne l'était même pour ainsi dire jamais – hors du champ de vision de ses parents, mais elle se voyait éclipser par les urgences illimitées et écrasantes du quotidien et, à certains moments, elle était convaincue d'être la plus délaissée des enfants de la terre.

Pourtant, son admiration pour eux ne faiblit jamais. Au contraire, elle augmenta encore avec les années, comme si la honte que lui inspiraient son égoïsme et son apitoiement sur elle-même lui semblait monstrueusement puérile devant les efforts inlassables qu'ils déployaient sans compter. Ils étaient arrivés dans ce village situé à vingt-cinq kilomètres de Changchun pour redonner vie à une vieille école religieuse qui, comme toutes les autres missions qu'ils avaient contribué à faire tourner, devenait également *de facto* un dispensaire, une sorte de coopérative agricole et, bien entendu, une soupe populaire. En l'espace de cinq mois, les inscriptions avaient doublé, quelques riches familles de commerçants de la ville y envoyaient désormais quotidiennement leurs enfants. Toutefois, avec l'escalade des violences, l'école était aussi devenue un refuge. À peine quelques jours plus tôt, son père – contre l'avis du révérend Lum – avait accueilli et soigné deux soldats

chinois hagards et légèrement blessés, qui se disaient poursuivis par les Japonais mais qui auraient aussi bien pu être des déserteurs. Dans un cas comme dans l'autre, cela aurait pu de l'avis de Lum leur causer des ennuis, mais le père de Sylvie, toujours pragmatique, savait conserver un calme olympien dans ces circonstances. Il considérait les choses sous l'angle humain uniquement. « Ces hommes ont peur et ils ont faim, voilà tout, déclara-t-il à Lum et aux autres. Et ils n'y sont absolument pour rien, nous le savons. Alors comment pouvons-nous refuser de les secourir ? »

Rien ne s'était passé, aucun des camps ennemis n'avait dépêché de troupes à leur recherche, et les deux soldats reprirent discrètement leur route dès le lendemain à la faveur de la nuit, chacun dûment muni de provisions pour deux jours. Mais le révérend Lum et Tom Harris craignaient néanmoins que de telles situations ne se reproduisent et qu'elles ne deviennent de plus en plus dangereuses, sans compter le fait qu'elles grevaient leurs maigres ressources. Quand les employés et les enfants eurent terminé leur repas et quitté la table, la discussion s'engagea sur l'avenir de l'école au cas où une véritable guerre se déclarerait pour de bon. Le révérend Lum et Harris étaient partisans de fermer leurs portes à tous les combattants. Ils voulaient négocier avec les autorités chinoises et japonaises pour faire reconnaître l'école comme zone neutre.

« Vous serez moins en danger si vous restez en dehors du conflit », dit Tom Harris, ses grandes mains emprisonnant une tasse de thé brûlant. Il avait environ le même âge que Francis, la petite cinquantaine, et ce n'était pas un religieux. Il avait choisi de devenir travailleur social dans la seconde moitié de sa vie, et s'était spécialisé dans les questions d'agriculture et d'irrigation. Sa femme, Betty, était infirmière, et au cours des derniers mois ils avaient arpenté toute l'Asie du Nord, vaccinant contre la variole les enfants des villages reculés.

« Et si on ne vous laisse pas tranquilles, alors fermez l'école et partez tous. Vous vous souvenez de ce qui s'est passé dans cette école missionnaire luthérienne au Congo en 1929 ? Elle se trouvait au beau milieu d'une zone de guerre tribale des plus violentes, et elle a fini par être utilisée par les deux camps. Le responsable de la mission voulait que son école soit un refuge ouvert mais, à la fin, il a fait l'objet de méfiance de part et d'autre, et toute la mission a été dévastée.

– Qu'est-il arrivé au responsable ? demanda le révérend Lum.

– Je t’en prie, Tom, dit Betty à son mari. Les parents de Sylvie n’ont aucune envie que leur fille entende des choses pareilles.

– Pas de problème, Betty, répondit son père. Nous ne voulons pas la tenir à l’écart de ce qu’il se passe. En tout cas, elle a l’âge de comprendre, n’est-ce pas, ma chérie ?

– Oui, papa.

– Personne n’a été épargné, répondit Harry, en s’appliquant à ne pas regarder la jeune adolescente. Et au Congo, on n’utilise pas d’armes à feu. Pour le bien de tous, je n’en dirai pas plus.

– Nous ne sommes pas en Afrique, rappela Mrs Lum.

– Ah, vraiment ? On me rapporte sans arrêt qu’il se passe de drôles de choses dans le Nord. Comment les Japonais ont rayé plusieurs villages de la carte. Ils n’ont pas épargné une seule âme.

– C’est une rumeur qu’ils ont répandue eux-mêmes pour nous effrayer, répondit-elle. On m’a dit à moi qu’il s’agissait d’un unique village perdu que les Japonais voulaient utiliser comme base. Il semble que tous les habitants ont accepté de partir et d’aller travailler dans une manufacture de bottes près d’Harbin. Alors où est la vérité ? Que doit-on croire ?

– Que nous sommes effectivement dans une zone de guerre, répliqua Harris. Officiellement ou pas. Les choses sont différentes aujourd’hui. Ce que je vois et ce que j’entends, c’est que plus personne n’est désormais protégé. Pas même les étrangers. »

Il y eut quelques secondes de silence avant que Jane Binet ne prenne la parole. Sylvie aperçut une petite lueur dans les yeux de sa mère, et elle devina ce qu’elle allait dire.

« Je pense que si vous avez raison, Tom, alors il va nous falloir garder la mission et l’école ouvertes aussi longtemps que possible. Je ne sais pas si cela va nous obliger à trouver un accord avec un camp ou l’autre. C’est à vous, à Francis et au révérend Lum de prendre une décision sur ce point. Mais quel qu’il soit, il faut que cet accord nous permette de rester jusqu’à la dernière heure. La dernière minute. Parce que nous pouvons tous imaginer ce qui attend ces enfants et leurs familles quand la guerre gagnera pour de bon notre village.

– La question est précisément de savoir comment déterminer cette dernière minute », répondit Tom Harris, mais sans grande conviction, parce qu’il savait qu’il était inutile de discuter. Sa femme et lui avaient travaillé

plusieurs fois auprès des parents de Sylvie, ou dans la même région, et comme tous les autres volontaires et missionnaires dans le même cas, ils en étaient venus à comprendre que les Binet n'avaient pas choisi de partir vers ces régions perdues du monde pour la seule constellation de raisons habituelles : la gloire de Dieu et le dévouement altruiste, ou encore une façon de s'échapper, de chercher l'aventure, de se mettre à l'épreuve. Il ne s'agissait pas de gens sentimentaux, ils ne laissaient que rarement le cœur dicter leur conduite, même s'ils tenaient leurs charges avec amour et compassion. C'étaient deux personnes qui au fil des ans s'étaient peu à peu façonnées pour devenir les parfaits instruments de la miséricorde et, en tant que tels, le plus grand péché aurait été pour eux de n'être utilisés que pour moitié.

« Je vois qu'il y a des gâteaux de lune qui nous attendent », lança gaiement le père de Sylvie pour alléger l'atmosphère. Ils eurent chacun droit à un quart de gâteau, Sylvie avalant sa part en une seule bouchée, tandis que chacun des autres grignotait lentement la sienne. Son père et sa mère lui offrirent tous les deux la leur, mais elle refusa, même si cette pâte grasse et sucrée lui provoquait des spasmes de joie dans le ventre. Elle n'était pas une pauvre enfant nécessiteuse. Li, le jeune professeur de mathématiques et de latin, lui donna un coup de coude et lui offrit son gâteau sans un mot, mais elle refusa de la même façon. Un mois plus tôt, elle ne l'aurait pas pris de crainte que les autres ne devinent à quel point elle était amoureuse de lui. Mais aujourd'hui, ce qu'ils pouvaient bien comprendre lui était égal. Car elle était effectivement tombée amoureuse, et ce, pratiquement au moment où il était arrivé. Il avait un délicieux accent anglais, et quand il lui demandait pendant un cours particulier de latin de traduire un passage de *La Guerre des Gaules*, il s'adressait à elle en l'appelant « Miss Binet », comme un galant distingué dans un roman. Il n'était pas beaucoup plus grand qu'elle et, même s'il était sorti de l'université plusieurs années auparavant, on pouvait facilement le confondre avec un lycéen à cause de son corps svelte et de sa peau lisse. Il avait coutume de remettre en place ses lunettes rondes à monture argentée en utilisant ses deux mains pour les remonter le long d'un nez inhabituellement proéminent. Il enduisait ses épais cheveux noir de jais d'une crème de soin anglaise qui sentait l'amande douce, un peu comme du massepain. Un jour, à la fin de l'été, elle l'avait vu torse nu alors qu'il aidait son père à charrier

de gros seaux d’eau du puits pour le bain des enfants, les muscles fins de ses bras, de ses épaules et de son cou tendus par l’effort. S’étant rendu compte qu’elle l’observait, il avait agité la main dans sa direction, et elle avait senti un poids tomber de sa poitrine au fond de son ventre. Là, sous la table, il lui ouvrit la main et déposa le petit morceau de gâteau dans sa paume. Elle ne sentit que le moment fugitif où ses doigts avaient effleuré ses articulations, et tandis que la conversation reprenait, elle transforma doucement le gâteau en une masse de pâte moite, se concentrant sur le cadeau qu’il venait de lui faire et songeant au moment où elle le mangerait. C’est seulement quand ils en vinrent à évoquer de nouveau la meilleure façon de convaincre les autorités chinoises et japonaises qu’on la laissa quitter la table ; elle traversa alors l’étendue glaciale de la cour jusqu’à la chambre qu’elle partageait avec ses parents. Là, dans la pièce sans chauffage, elle ouvrit lentement les doigts, libérant la petite masse de chaleur. Elle dégusta lentement cette fois, se contentant de laisser le gâteau fondre dans sa bouche plutôt que de mordre ou d’avaler, passant le bout de sa langue sur les plis de sa paume pour ne rien perdre du saindoux.

La saveur sucrée la réchauffa, malgré la température si basse de la chambre. Elle déboutonna son manteau, dénoua son écharpe. En fait, elle avait souvent trop chaud ces derniers temps, alors que ses parents et les autres semblaient s’être couverts d’une carapace de givre à force de vivre dans un air toujours si impitoyablement froid. Même Benjamin Li pouvait paraître un peu plus raide dans ses mouvements. Le corps en pleine mutation de l’adolescente était devenu un parfait groupe électrogène, capable de transformer le plus maigre aliment en une source continue de chaleur. En l’absence de combustible, il continuait à fonctionner, indifférent aux vertiges qui la saisissaient souvent, à son inextinguible soif, et à la douleur lancinante qui s’emparait parfois de ses articulations et de ses os. Pire que tout était la sensation d’être écorchée vive, comme si ses entrailles étaient en perpétuelle friction, en révolte rageuse contre son propre corps. Toutes les nuits maintenant, dans son petit lit d’appoint, de son côté du paravent peint que ses parents avaient emprunté aux Lum pour maintenir un semblant d’intimité dans la chambre qu’ils partageaient, elle avait pris l’habitude de rejeter les nombreuses couvertures de laine vierge et de relever sa chemise de nuit jusqu’à son cou, laissant l’air glacé la parcourir jusqu’à ce que toutes les braises se soient enfin éteintes et qu’elle retrouve

la couleur gris cendré que les rayons de lune peignaient sur son corps dénudé. Elle tremblait de tous ses membres et agrippait les barreaux du lit jusqu'à ce que ses mains s'engourdissent. Un matin, en lui brossant les cheveux, sa mère déclara que le corps ne se trompait jamais, et bien qu'elle ait déjà prononcé ces mêmes mots, de façon tout aussi mystérieuse, Sylvie finit par comprendre ce qu'elle voulait dire. N'avait-elle pas aussi lâché prise en s'effleurant de ses mains gelées jusqu'à s'étourdir et atteindre un nouvel état de conscience ? Comme tout le reste, c'est de ses parents qu'elle avait appris cela. Depuis toujours, elle les avait écoutés faire l'amour (leurs logements étaient invariablement modestes et surpeuplés où qu'ils aillent), et elle avait épié leurs caresses, la tête enfouie entre ses bras, puis observé le long corps souple de sa mère qui tanguait au-dessus de celui de son père, suivant le rythme des grincements du sommier avant même qu'ils ne se produisent et le bruit sublime des respirations mêlées qui la bercerait jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Dans la cour, elle aperçut Benjamin Li qui était sorti pour fumer. Elle lui fit un signe à travers la fenêtre, mais le vif éclat du soleil dans le ciel clair devait la plonger dans l'ombre et il ne remarqua pas sa présence. Elle s'en réjouit ; ainsi, elle pouvait l'observer librement. Il tira une cigarette de son étui en argent gravé et la tapota légèrement trois fois, comme il ne manquait jamais de le faire. Aucun des autres adultes ne fumait et il avait un peu honte de cette mauvaise habitude, si bien qu'il sortait toujours alors que personne ne le lui demandait, surtout par ce froid. Il ne semblait pas se rendre compte qu'il fumait avec un air un peu canaille, le col de son manteau relevé, protégeant du vent la flamme de son allumette entre ses mains, et plissant les yeux en inhalant. Au début de leurs cours de latin, quand il était arrivé en été, il faisait souvent des ronds pour elle, mais un jour elle s'était dit que ce n'était plus de son âge et avait cessé de tendre la main pour la passer au milieu des anneaux de fumée, les laissant désormais se dissiper d'eux-mêmes. Il en avait presque semblé blessé, l'espace d'un instant. Son prénom chinois était Ping-Wo mais tout le monde l'appelait Benjamin, le nom qu'il s'était choisi lors de ses études en Angleterre, en hommage à Disraeli. Sylvie ne s'était mise que récemment à l'appeler par son vrai nom, l'ajoutant pour la première fois à une question qu'elle lui avait posée lors d'une de leurs leçons. Il avait laissé passer quelques secondes avant de répondre, mais n'avait pas réagi, et avait repris le cours

sans rien dire de spécial ni marquer de nouvelles pauses les fois suivantes où elle l'avait prononcé.

Elle savait que c'était parce qu'il craignait qu'elle ne dise à ses parents ce qui s'était passé un soir deux semaines plus tôt alors qu'il revenait d'un dîner à Changchun. Bien sûr, elle n'en soufflerait pas un mot, parce que cela gâcherait tout, même si ce qui était arrivé était de son fait à elle, et du sien seulement. Personne ne le croirait, elle le savait parfaitement. Elle ne voulait pas qu'il continue à craindre qu'elle ne parle mais elle ne faisait rien pour dissiper cette inquiétude, préférant agir comme si rien de tangible ne s'était produit, mis à part sur la scène du théâtre d'ombres de ses pensées. La lumière qui y régnait était tamisée, orangée, et nimbait son lit. De là, elle avait guetté le pas de son cheval, et quand elle avait entendu le lent cliquetis des sabots sur le sol gelé, elle avait enfilé son manteau par-dessus sa chemise de nuit et dit à ses parents qui lisaient qu'elle allait aux toilettes. À la place, elle s'était précipitée vers l'écurie qui abritait autrefois cinq chevaux mais n'en comptait plus qu'un. Les Lum l'utilisaient pour leurs déplacements et parfois pour labourer le jardin ou tirer la charrette emplie de bois ou de charbon.

Quand elle l'avait rejoint, il était en train de desseller son cheval et, malgré les puissants effluves de la sueur animale, elle avait senti son haleine chargée de relents fumés de whisky. Il lui arrivait de boire avec Tom Harris, mais il avait un air différent en ce moment précis à la lumière de la lampe, le visage et le cou en feu, les yeux mobiles et distants, tandis qu'il caressait la crinière noire de l'animal. Il avait sursauté en remarquant la présence de la jeune fille, mais avant qu'il ait pu dire un mot, elle s'était précipitée sur lui et l'avait étreint, plongeant les deux bras sous son manteau déboutonné. Il n'avait pas bougé mais il ne l'avait pas repoussée non plus. Et quand ses mains avaient glissé plus bas que la ceinture le long de ses flancs, il n'avait pas protesté et son corps s'était raidi sous la caresse. Elle avait relevé le visage pour tenter de faire face au sien, mais il ne voulait pas la regarder et fermait les paupières. Désorientée, elle avait agrippé plus fermement ses cuisses et ses fesses ; elle se faisait l'impression d'une enfant obstinée qui tente de résoudre une devinette ou d'ouvrir une serrure, en un tourbillon étourdissant d'ignorance, de désir et de rage contre elle-même. Mais soudain, il l'avait attirée à lui avec une force presque effrayante et, sous son pantalon en gabardine, quelque chose s'était dressé contre la

hanche de Sylvie ; sans qu'elle l'ait voulu, sa main s'était retrouvée posée dessus, et elle avait compris instantanément la nécessité du mouvement dont la cadence impérieuse était devenue sa propre raison d'être et avait pris bientôt fin dans un frisson presque douloureux. Durant tout ce temps, elle lui avait picoré le cou de baisers, mais il l'avait obligée à tourner la tête sans jamais la regarder, et il s'était dégagé de son étreinte en marmonnant un « bonne nuit » étouffé. Ensuite, il l'avait soigneusement évitée pendant plusieurs jours, annulant même deux cours particuliers, mais quand ils avaient repris, on aurait dit qu'il ne s'était rien passé, il était redevenu lui-même, chaleureux et brillant.

Benjamin termina sa cigarette et se dirigea vers le réfectoire. Elle avait décidé que plus tard, peut-être même ce soir, elle irait le trouver dans sa chambre pour se presser à nouveau contre lui. Qu'il puisse en éprouver autant de désarroi que de plaisir ne faisait que la conforter dans cette résolution, elle ne s'en sentait que plus adulte. Elle était convaincue qu'intérieurement, elle était très mûre pour son âge, au contraire de Benjamin Li, très jeune pour le sien, qui, malgré toute son intelligence et tout son savoir, manquait manifestement d'expérience avec les femmes (un jour, Sylvie lui avait demandé s'il avait eu une petite amie à l'université et, sans réfléchir, il lui avait répondu que non, jamais aucune). Ce moment partagé dans l'écurie demeurerait leur secret et, assurément, aussi loin qu'il souhaite aller par la suite, elle accepterait sans réserve.

Elle s'était aussi promis de ne pas partir avec les Harris si ses parents restaient. Jamais elle n'accepterait. Elle dirait non tout net, aussi fermement que les Binet refuseraient d'abandonner une mission tant qu'ils penseraient que leur tâche n'était pas terminée. (Elle était presque sûre que cette détermination n'avait rien à voir avec Mr Li, même si l'idée de ne plus le revoir la rendait malade de chagrin.) Elle était suffisamment mûre maintenant pour trouver la meilleure façon de s'opposer à ses parents. Elle allait leur révéler à quel point elle leur ressemblait. Ils avaient tous trois affronté ensemble et plusieurs fois des situations dangereuses, et même s'il ne s'était jamais agi d'une véritable guerre, il semblait d'autant plus essentiel qu'ils ne soient pas séparés maintenant, avec le spectre si proche de ce conflit armé. Si elle partait, ils seraient tentés de s'entêter à rester, sans le moindre souci de leur propre sécurité afin de poursuivre leur devoir. En Sierra Leone, alors qu'elle avait neuf ans, ils l'avaient laissée aux bons

soins de religieuses françaises dans une mission, tandis qu'ils allaient porter des vivres et des médicaments à un campement perdu au beau milieu d'une région ravagée par une guerre tribale. Quatre indigènes les accompagnaient. Au départ, leur expédition devait durer une semaine, mais deux s'étaient déjà écoulées quand les bonnes sœurs avaient commencé à prier toutes les heures pour leur retour. Des rumeurs avaient ensuite circulé sur un massacre qui aurait eu lieu dans les collines mêmes où ils s'étaient rendus. Sylvie était persuadée qu'ils avaient trouvé la mort. Quand ils rentrèrent finalement au beau milieu de la nuit, ils n'étaient plus accompagnés que de deux hommes, les deux autres s'étant fait tuer en assurant la protection de ses parents et des deux survivants qui avaient bien failli y passer. Son père et sa mère l'avaient réveillée dans une étreinte baignée de larmes, et l'avaient fait dormir entre eux cette nuit-là. Toutefois, le matin suivant elle lut dans leurs yeux que, bien que dévastés, ils étaient toujours aussi déterminés, voire davantage. Elle comprit qu'un jour ils referaient la même chose, qu'ils prendraient le risque de la laisser orpheline si cela signifiait sauver une vingtaine de vies parmi d'inépuisables cohortes.

Quand elle y pensait, elle était obligée de s'avouer qu'ils la préparaient à pareille éventualité depuis toujours. Elle avait reçu une éducation où tout n'avait sans doute pas été prémédité, mais qui s'était révélée complète. Ils avaient sillonné le monde presque sans jamais visiter un site d'intérêt culturel comme un musée, un palais ou un château ; ils préféraient les hôpitaux, les soupes populaires, les refuges et les cimetières, tout ce qui commémorait d'une façon ou d'une autre ceux à qui on avait fait du tort ou qui étaient morts pour une cause juste. Quand elle était toute petite, il leur arrivait de visiter des églises et des cathédrales, mais ce genre d'excursion était devenu de plus en plus rare au fur et à mesure que leur travail humanitaire prenait davantage d'importance. Juste avant d'arriver en Chine, ils avaient séjourné en Italie, et même dans ce pays où on trouve une chapelle à chaque coin de rue, ils ne s'étaient plus donné cette peine, sauf évidemment pour l'église qui était l'objectif même de leur voyage, une église qui en fait n'avait rien d'une église.

Bien sûr ils priaient, étudiaient la Bible et croyaient toujours en Dieu (du moins, elle le pensait), mais ils semblaient avoir perdu tout zèle prosélyte, et son père avait même demandé aux missionnaires de les présenter aux habitants du cru non pas comme un pasteur et sa femme mais

comme des enseignants dépêchés par la Croix-Rouge, organisation à laquelle ils avaient adhéré ce même été tandis qu'ils traversaient l'Europe. Tout comme le révérend Lum, les missionnaires avaient naturellement demandé pourquoi, et les Binet s'étaient contentés de répondre qu'ils voulaient « travailler sans entraves » ; même s'ils s'étaient sentis déconcertés, voire offensés, les missionnaires n'auraient jamais songé à se priver de l'aide de deux travailleurs aussi expérimentés.

Sa mère lui expliqua que parfois les autochtones n'acceptaient pas toute l'aide dont ils avaient besoin s'ils pensaient qu'on attendait d'eux quelque chose en retour, en particulier si cela allait contre leurs croyances traditionnelles. « Personne ne devrait être contraint de choisir », disait-elle. Cela était évidemment juste et généreux. Ils étaient invariablement justes et généreux. Mais la distance qu'ils avaient prise par rapport à leur Église n'était-elle pas le signe qu'ils étaient parvenus au cœur de la passion de leurs vies, un cercle qui se rétrécissait au fur et à mesure qu'il gagnait en intensité, avec juste assez de place pour eux deux ? Elle avait cru que, en grandissant, elle se verrait donner plus de responsabilités dans le travail qui les occupait, avec ses joies et ses risques. Sa mère parlait de plus en plus souvent de vivre à Seattle, et Sylvie s'était mise à s'imaginer la jolie petite maison douillette avec vue sur le lac qu'ils pourraient habiter, mais elle poursuivait en évoquant tante Lizzie, qui serait tellement heureuse de revoir Sylvie, et elle se rendit compte que ses parents jetaient les bases d'un scénario complètement différent, et qu'ils avaient en tête depuis le début.

Mais en Italie cela lui avait semblé très éloigné dans l'avenir, pas avant son entrée à l'université aux États-Unis. Pour l'instant, ils restaient inséparables. Ils avaient fait un petit voyage vers une ville de Lombardie nommée Solferino, dont les terres gorgées de sang avaient amené à la création de la Croix-Rouge. Ils comptaient participer à la commémoration du soixante-quinzième anniversaire de l'ignoble bataille qui y avait eu lieu, un pèlerinage que ses parents évoquaient depuis plusieurs années.

Tout commença par un voyage essentiellement ennuyeux et débilitant : l'atmosphère surchauffée et confinée des wagons de troisième classe qui roulaient lentement le long de la Côte d'Azur après l'épuisante traversée en ferry qui les avait amenés d'Afrique du Nord en Espagne, tous pris de maux d'estomac et de nausées, puis, alors qu'ils traversaient les plaines du nord de l'Italie, les piqûres des moucherons et des mouches. Afin d'économiser

leurs maigres ressources (l'argent était manifestement une plaie pour tout le monde), ils ne firent escale ni à Nice ni à Milan pour se requinquer dans un hôtel décent, préférant mettre à profit l'attente de deux heures entre leurs trains pour dénicher une pension près de la gare qui les laisserait se laver pour quelques francs ou quelques lires, et permettrait à son père de se raser. Nomades de la charité, lui rappelait sa mère, ils n'avaient nul besoin d'un vrai lit.

Et donc ils dormirent dans les trains, se nourrissant de tartines beurrées achetées aux marchands ambulants (sa mère jetait aux corbeaux le jambon fumé luisant des paninis, parce que les Binet se voulaient végétariens chaque fois qu'ils en avaient l'occasion), et lisant à haute voix le récit de la bataille et de ses conséquences écrit par le fondateur de la Croix-Rouge, pour se fortifier dans leur détermination. Ils continuaient d'emporter une bible dans tous leurs voyages, mais ils l'ouvraient de moins en moins, préférant relire à la place leur Marx, leur Zola et les pamphlets de Debs, car à cette époque ils étaient déjà devenus des missionnaires engagés, animés par cet élan socialiste qui les entraînerait plus tard vers la Chine du Nord. Quand ils atteignirent enfin Mantoue, son père loua une voiture pour rejoindre les collines de Solferino, mais elle tomba en panne en pleine montée, et ils durent finir la route à pied, sous le soleil déjà brûlant d'une fin de matinée, son père et le chauffeur portant chacun deux valises, la jupe de sa mère aussi souillée que celle d'une pauvre femme de ménage parce qu'elle glissait sans arrêt sur la route sale, mais cela lui était bien entendu complètement égal. Car ils étaient arrivés, ils touchaient au but, c'était la dernière ligne droite !

L'église était bâtie sur une éminence qui s'élevait au cœur du village. Depuis l'*albergo*, ils la voyaient se dresser avec majesté au bout d'une allée bordée de jeunes cyprès. Ils prirent possession de leur chambre d'hôtel, et son père, à la surprise générale, déclara qu'au lieu de la visiter tout de suite, ils feraient mieux de fermer les rideaux et de s'étendre pendant quelques heures. Ils étaient arrivés maintenant et ils avaient bien gagné le droit de se reposer pour recharger les batteries. Évidemment, ils savaient tous les trois qu'ils avaient manqué la commémoration qui s'était tenue un jour plus tôt, parce qu'ils avaient été retardés, d'abord à Marseille puis à la frontière franco-italienne.

Ce repos fut le bienvenu, malgré le matelas tout bosselé et nauséabond qui, après les banquettes du train dures et toutes craquelées, fit à Sylvie l'effet d'un coussin rembourré de duvet d'oie. Quand ses parents se réveillèrent cinq heures plus tard, elle pensait avoir dormi une semaine entière et aurait pu en dormir une de plus. Mais la faim les tenaillait. La femme de l'aubergiste leur prépara gentiment avant l'heure un dîner composé de beignets de fleurs de courgettes et d'un plat de pâtes, avec une sauce crémeuse à l'œuf et aux petits pois si onctueuse et roborative qu'ils mangèrent même tous les petits morceaux de pancetta salée, sans que personne fasse la moindre remarque. Ensuite, l'aubergiste ouvrit pour eux seuls l'unique salle du « musée de la bataille » situé de l'autre côté de la route, qui en fait n'était pas grand-chose d'autre qu'un entrepôt encombré. Baïonnettes, mousquets, boulets de canon voisinaient avec des uniformes aux couleurs vives, surmontés de casques à plumes et ornés d'épaulettes à franges, accrochés aux murs. Certains d'entre eux étaient déchirés et souillés de sang séché. Il y avait une douzaine de cartes encadrées, et l'aubergiste leur fit un long exposé (traduit au fur et à mesure par son père) sur les différents mouvements des troupes autrichiennes et françaises, le récit chronologique des premières escarmouches et des plus importantes avancées, le compte rendu localisé des batailles les plus violentes, dont plusieurs avaient été livrées au pied de cette colline et dans les environs immédiats. Il y avait eu tant de morts qu'on les avait empilés sur des charrettes et enterrés là où on pouvait, seuls, par groupes, en masse. Après les combats, beaucoup succombèrent encore à leurs blessures et ils furent ensevelis de la même façon, les habitants des localités avoisinantes se chargeant de la besogne aussi vite que possible pour parer aux maladies. Cela prit plusieurs semaines. La puanteur était invraisemblable. Les rats devinrent aussi gros que de petits chiens. À la fin, tous les hommes et les femmes valides et les enfants suffisamment robustes étaient devenus fossoyeurs par la force des choses. Des années plus tard, quand on bâtit l'église, les os des fosses communes improvisées furent exhumés et disposés à l'intérieur, ce qui fit de l'édifice un reliquaire sacré.

Enfin, l'aubergiste les invita à visiter l'église. Il était près de 18 heures mais il faisait encore très chaud, et bien que la pente ne fût pas exagérément abrupte, Sylvie eut l'impression d'escalader une haute montagne. Le ventre plein, elle se sentait léthargique, rendue nauséeuse par la chaleur qui se

réfléchissait sur les cailloux du chemin et par les images du musée de la bataille, ses odeurs de fer et de drap moisi qui s'accrochaient à elle comme une poussière persistante, comme la promesse d'un destin funeste. À mi-pente, sa bouche s'emplit de salive, et elle vomit au bord de la route. Sa mère dit qu'ils feraient mieux de rentrer à l'*albergo*, mais Sylvie déclara qu'ils pouvaient continuer. Elle ne voulait pas les décevoir. Parvenus au sommet, ils se tinrent quelques minutes devant les portes de l'église, pour contempler la façade aux lignes simples et presque sévères, dorée par les dernières lueurs du soleil, avant de pénétrer à l'intérieur. Le passage de la lumière à la pénombre leur brouilla un instant la vision. Comme toutes les églises, celle-ci était silencieuse et paisible, mais là, on ne pouvait qu'avoir le souffle coupé. Quand ils recouvrèrent la vue, sa mère suffoqua et agrippa le bras de son mari. L'aubergiste se tenait à distance, sans dire un mot. Sylvie ne comprenait pas. Elle leva les yeux vers l'autel de marbre blanc et la croix de bois primitive, et les trouva pareils à tous ceux qu'elle avait connus, mais le délicat et inhabituel filigrane du jubé lui donna envie de s'approcher. C'est alors qu'elle les entendit, comme si elle se trouvait sur scène en train de regarder le public d'un opéra macabre, les ténèbres vides d'innombrables orbites lui parlant toutes à la fois.

Regarde-nous, lui disaient-elles, d'une seule voix. *Il n'y a jamais rien eu de divin en nous*.

Sylvie sentit le carreau de sa fenêtre vibrer : c'était le grondement de véhicules qui s'approchaient du portail. Il y eut un coup de klaxon, puis un autre et, en regardant au-dehors, elle aperçut son père et le révérend Lum qui sortaient du réfectoire et traversaient la cour en boutonnant leurs manteaux. Tom Harris et Mr Li marchaient quelques pas en retrait. Les femmes les suivaient du regard derrière la vitre, et sa mère, en découvrant Sylvie à la fenêtre de leur chambre, lui fit signe de rester à l'intérieur. De là où elle se trouvait, Sylvie ne voyait pas ce que les autres voyaient, parce que les chambres étaient du même côté que le portail principal, et quand les hommes disparurent de son champ de vision, elle ne put s'empêcher de sortir.

Les moteurs de deux véhicules tournaient au ralenti devant les grilles en fer forgé, une vieille berline noire toute cabossée et un camion bâché. Le

révérend Lum parlait au chauffeur de la voiture, un jeune soldat qui tentait de faire passer les papiers qu'il voulait lui montrer à travers les barreaux. Le révérend Lum parlait japonais, et bien qu'elle ne comprenne ce qu'ils disaient, il était clair que le pasteur se montrait entêté et même autoritaire, repoussant les papiers chaque fois que le soldat réussissait à les faire glisser vers lui. C'était un tout jeune homme et, malgré son lourd uniforme, on avait l'impression qu'il aurait pu passer à travers les barreaux noirs. Il était surprenant qu'il garde ainsi son calme, ce qui était peut-être dû à son jeune âge, à moins qu'il n'ait été impressionné par les vêtements ecclésiastiques que Lum lui avait montrés en déboutonnant son manteau – un nombre relativement restreint de Japonais étaient chrétiens pratiquants. Le militaire finit par renoncer et remonta dans la voiture, papiers en main. Le véhicule tangua légèrement, mais on ne voyait rien de l'extérieur parce que le pare-brise était obscurci par les reflets du soleil. Pendant quelques instants, on aurait cru qu'ils allaient reculer et repartir comme ils étaient venus. Mais un officier émergea bientôt de l'arrière de l'automobile, les papiers roulés à la main et, en les brandissant, il fit signe au révérend Lum de s'approcher du portail. Le père de Sylvie, Harris et Mr Li s'avancèrent avec lui.

Entre-temps sa mère l'avait rejointe, mais elle ne tirait plus sur la manche de Sylvie pour la faire rentrer. Le gradé n'était assurément pas bien vieux non plus, toutefois il arborait l'expression fermée et placide d'un soldat aguerri. Sylvie le reconnut aussitôt : c'était un des officiers qui étaient venus la semaine précédente pour interroger les hommes. Il retira son gant et tendit la main au révérend Lum qui refusa de la lui serrer. L'officier ricana à moitié et ouvrit grands les bras, comme pour demander ce qu'il pourrait bien faire de plus, et Lum finit par s'adoucir et avança lentement les doigts à travers les barreaux. Quand ils se serrèrent enfin la main, l'officier se pencha vers le portail et murmura quelque chose à l'adresse de Lum, et Sylvie fut profondément décontenancée de voir le pasteur plier le genou devant le militaire, tandis que sa mère essayait à nouveau désespérément de la faire rentrer. On aurait dit que Lum fredonnait, qu'il chantonnait en soufflant. Les autres se précipitèrent vers lui tandis qu'il restait cloué aux barreaux et s'écriait en mandarin : *Oh je vous en prie, arrêtez !*

Le bruit fut aussi net et clair que celui d'un pinceau de calligraphie qui se serait cassé en deux. Lum s'effondra et retomba sur le sol gelé, criant et

gémissant terriblement en se tenant le poignet. L'officier le lui avait replié en arrière contre le barreau de fer jusqu'à ce qu'il se brise. Alors que son père et Li tentaient de le calmer, Harris se mit à tancer vertement l'officier japonais pour sa façon de traiter des civils, déclarant qu'il dénoncerait sa conduite au consulat des États-Unis, mais le gradé demeura impassible sous les insultes, le regardant d'un œil aussi vide que s'il avait été sourd. Il désigna ensuite le verrou du portail puis, devant le refus d'Harris, dégaina son pistolet d'un mouvement vif et agile et le lui pointa sur la tête. Le père de Sylvie s'écria : « Cela suffit ! » Il se releva et s'empressa d'ouvrir le portail. Quatre soldats armés de fusils bondirent du plateau du camion et franchirent le seuil avec leur officier pour gagner la cour de la mission. Les deux véhicules les suivirent en roulant au pas, le vrombissement sonore des moteurs se réverbérant avec force dans l'espace réduit qui séparait les bâtiments. Li et Harris avaient aidé le révérend Lum à se relever, Betty Harris s'avança à leur rencontre et, ensemble, ils le ramenèrent dans le réfectoire. La mère de Sylvie poussa sa fille vers l'intérieur de la salle à leur suite, Li et Harris ressortirent immédiatement.

Mrs Lum poussait des cris stridents tandis que Betty Harris s'occupait de soigner son mari, qui tremblait sur sa chaise. Son bras était complètement immobile sur la table, comme indépendant du reste de son corps. Rien que lui retirer son manteau fut une terrible épreuve, et Lum s'évanouit plusieurs fois de douleur. Betty Harris tenta de lui bander le poignet, profitant de ce qu'il était sans connaissance, mais il se réveilla, hurla et faillit involontairement la frapper de sa main valide. Le poignet cassé du révérend pendait en arrière de façon horrible. Quand il posa enfin les yeux dessus, il faillit s'étouffer et vomit immédiatement sur le plancher. Pendant tout ce temps, Betty Harris pleurait, et la mère de Sylvie avait aussi les larmes aux yeux tout en s'efforçant d'apaiser Mrs Lum. Sylvie, elle, restait calme. Incapable de parler ou de bouger. Elle avait vu beaucoup de souffrances lors des différents voyages de ses parents, mais c'étaient des souffrances causées par les privations, des enfants affamés et malades, des adultes infirmes ou défigurés à cause de maladies chroniques restées sans soins. Un jour, dans la région de Port Loko en Sierra Leone, ils avaient découvert le corps atrocement mutilé de la victime d'un meurtre (assassinée, apprirent ensuite ses parents, par une tribu voisine), et elle avait ainsi pour la première fois été témoin d'une cruauté et d'une violence

délibérées. Cependant, jamais rien de semblable n'était venu menacer quelqu'un qui se trouvait dans la même position que ses parents, et elle restait pétrifiée près de la fenêtre, agrippant inconsciemment son propre poignet si fort qu'elle s'aperçut juste avant de s'endormir qu'elle avait la peau à vif.

Son regard fut à nouveau attiré par ce qui se passait à l'extérieur quand elle entendit des voix s'élever dans la cour. Les trois hommes parlaient à l'officier japonais, les nuages de leur haleine se dissipant rapidement dans l'air glacial. Ils s'adressaient à lui en anglais, son père insistant pour qu'il reconsidère sa position. L'officier semblait comprendre, mais il se détourna, et quand son père tendit la main vers lui, un soldat s'interposa et le repoussa du plat de son fusil. Son père trébucha, mais Li l'empoigna au passage et le redressa pour l'empêcher de tomber. Tom Harris s'était remis à vociférer mais l'officier fit comme s'il n'existait pas et lança un ordre au reste de sa troupe, composée d'environ une vingtaine d'hommes. Ils entreprirent de décharger leurs paquetages, descendant du camion et se passant de main en main sacs à dos et caisses.

Quand ils rentrèrent dans le réfectoire, les hommes aidèrent Betty Harris à immobiliser le révérend Lum pour qu'elle puisse enfin lui bander le poignet. Elle avait couru chercher sa trousse d'infirmière ; elle venait d'en tirer une ampoule de morphine et lui avait planté l'aiguille dans l'avant-bras, mais encore en proie à de terribles souffrances, il s'agitait toujours avec désarroi. Heureusement, la fracture n'était pas ouverte, aucune veine n'avait éclaté, et elle réussit à le panser de façon provisoire, tout en disant qu'il leur faudrait le conduire à l'hôpital pour qu'un orthopédiste s'occupe de lui, ajoutant que le plus tôt serait le mieux. Il y avait un hôpital à Mukden mais, pour être convenablement soigné, il allait sans doute devoir se rendre à Pékin. Le père de Sylvie plissa les yeux et il leur annonça ce que tous soupçonnaient déjà : les soldats japonais allaient occuper la mission.

« Pendant combien de temps ? s'écria Mrs Lum.

– Je n'en sais rien, répondit-il.

– Nous avons toujours vécu ici. Nous n'avons nulle part d'autre où aller ! On ne peut tout de même pas partir vers une autre mission au hasard, comme vous tous.

– Je suis désolé. Mais il a refusé d'en dire davantage.

– Pourquoi sont-ils là ? s’enquit la mère de Sylvie.

– Il n’a pas voulu le dire non plus. Mais je pense que ce doit être lié aux incidents récents. »

Il y avait eu toute une série d’actes de résistance depuis Noël, deux dépôts de munitions et de carburant japonais avaient explosé, et un officier avait été assassiné à Changchun.

« Nous devons conduire le révérend Lum à l’hôpital, rappela Betty. Un caillot de sang risque de se former, il pourrait même perdre l’usage de son bras. Il faut que nous partions immédiatement.

– Nous ne pouvons aller nulle part, grommela son mari, furieux. Ils nous ont ordonné à tous de rester ici. Nous sommes prisonniers.

– Mais pourquoi cela ? s’écria Mrs Lum. Nous ne sommes que des missionnaires. Mon mari a besoin d’un médecin !

– Je vais à nouveau tenter de parler à l’officier, dit le père de Sylvie, en prenant les mains de Mrs Lum dans les siennes. Je vous promets que nous réussirons à l’emmener à l’hôpital d’une façon ou d’une autre. Mais pour l’instant, il faut que nous retirions nos affaires personnelles de nos chambres. Nous devons faire cela tout de suite. Je vous suggère de nous en occuper immédiatement, puis de nous retrouver tous ici. Pour l’instant nous aurons assez chaud si nous restons ensemble et que nous allumons le poêle. »

Les adultes se dépêchèrent de s’emmitoufler dans leurs manteaux et coururent rassembler leurs effets. Sa mère interdit à Sylvie de quitter le réfectoire, et elle resta donc en compagnie du révérend Lum. On avait aligné plusieurs chaises pour qu’il puisse s’allonger et prendre du repos. La jeune fille s’assit à ses côtés, tenant sa main valide entre les siennes pour le réconforter, comme ses parents le lui avaient demandé. Il avait les doigts moites et froids, mais au moins il avait recouvré son calme sur ce lit de fortune bien peu confortable. Comme sa femme, il était petit et corpulent, et il tenait à grand-peine sur l’étroite assise des chaises. Sylvie devait presser sa jambe contre lui pour l’empêcher de tomber. Il ne souffrait plus. Ses paupières étaient lourdes, mais il la fixait avec une expression de satisfaction, comme s’il avait posé les yeux sur le visage de sa propre fille attentionnée. Elle n’était pas gênée du tout de devoir le toucher. Les Lum n’avaient pas d’enfants et s’étaient toujours montrés gentils à son égard, lui

offrant aussi souvent que possible des confiseries et des gâteaux, au moins avant le temps du rationnement.

« J'aurais préféré que tu n'aies pas été témoin de cette scène. Tu as tout vu, n'est-ce pas ? »

Elle hocha la tête.

« Tu ressembles à tes parents. Forte et stoïque. Peut-être même plus qu'eux. Tu es sûre que tu n'es pas chinoise ?

– Peut-être que je le suis, dit-elle entrant dans le jeu.

– Vraiment ? Approche-toi. Laisse-moi voir tes yeux. »

Elle pencha la tête vers lui, et il l'examina aussi soigneusement et attentivement qu'un médecin, observant tour à tour son front, ses pommettes, la forme et le contour de ses yeux.

« C'est peut-être vrai. Je vois là quelque chose que je n'avais jamais remarqué. Au niveau de la partie interne de tes paupières. Elles ne sont pas tout à fait occidentales. Elles me rappellent celles de ma nièce, en fait, on dirait que vous avez toutes les deux toujours un peu sommeil.

– Ma mère dit la même chose… que j'ai sans cesse l'air fatigué.

– Alors qu'en fait, tu es très alerte. Tu remarques tout. Je me réjouis que tu n'aies pas autant peur que moi. »

Pour le réconforter, elle s'empressa de dire qu'elle aussi avait peur.

« C'est faux, répondit-il, avec un pâle sourire, les yeux rendus vitreux par la morphine. Ne t'inquiète pas, je ne me sens pas mal. Je n'ai jamais été très héroïque. J'ai toujours su que je n'étais pas ce genre d'homme.

– Vous avez tenu tête à cet affreux officier.

– Mais tu vois où cela m'a mené. Et les conséquences pour le reste d'entre vous. Pour la mission. Peut-être ne nous aurait-il pas obligés à céder nos chambres si je l'avais tout simplement laissé entrer. »

Ils savaient tous les deux que cela n'aurait probablement rien changé, mais elle n'essaya même pas de le contredire. Les Japonais devenaient chaque jour plus brutaux alors qu'ils s'efforçaient d'imposer pour toujours leur autorité sur la région. Le Manchukuo, comme l'appelaient les Japonais, était désormais une réalité. On colportait des récits non vérifiés de paysans qui avaient vu comment ils traitaient les soldats de l'armée communiste, du Kuomintang et de la résistance civile, des rumeurs sur la façon dont ils torturaient et exécutaient leurs prisonniers et d'innocents villageois. Tout cela faisait partie des changements dont avait parlé Tom Harris. Après des

années d’escarmouches sans gravité entre les différentes factions chinoises d’abord, puis contre l’occupant, on en était venu à un durcissement régulier du contrôle exercé par les Japonais, de leur mainmise totale sur la région et ses ressources.

À ce moment précis, l’officier qui avait blessé le révérend Lum s’approcha de la fenêtre et regarda à travers le carreau. Instinctivement, le pasteur détourna la tête, et cogna par mégarde son poignet cassé contre le dossier. Il poussa un cri strident. L’officier n’eut aucune réaction mais il regarda Sylvie avec un air légèrement surpris. Le jeune soldat qui conduisait le camion lui emboîtait le pas, chargé de deux sacs à dos. Il avait le visage terriblement tuméfié et rougi par une bagarre récente, un de ses yeux quasiment fermé par un coquart. Cela ne l’empêcha pas de suivre son supérieur en s’acquittant docilement de sa tâche de porteur, sa casquette bordée de fourrure légèrement de guingois, et ils se dirigèrent droit vers le logement des Binet, où sa mère et son père tentaient de rassembler vêtements et rares objets personnels aussi vite que possible. Ils entraient et sortaient tour à tour, posant sacs, chaussures dépareillées et draps au hasard dehors, directement sur le sol. L’officier n’attendit même pas qu’ils aient terminé, leur passant devant et entrant sans marquer la moindre pause, comme s’il avait toujours habité là. Sa mère lui décocha un regard furieux, mais son père la tira par la manche, et ils se chargèrent de tout ce que leurs bras pouvaient porter avant de repartir vers le réfectoire.

Le révérend Lum pleurait maintenant, recroquevillé sur sa blessure.

« Qu’est-ce que je peux faire ? demanda Sylvie, le cœur battant à une vitesse folle.

– Je ne sais pas, répondit-il, grimaçant et haletant entre ses dents. Est-ce que tu pourrais me donner une autre dose ? Betty a laissé la trousse. Elle est là. »

Sur la table se trouvait la boîte en bois contenant les ampoules et les aiguilles.

« Je ne sais pas le faire…

– Tu as vu comment Betty s’y prenait, non ?

– Oui.

– Alors tu sais.

– Je vais aller chercher Mrs Harris.

– Tous les soldats sont dans la cour, souffla-t-il. Tu dois rester ici, comme ta mère te l'a demandé. »

Elle emplit une seringue et tenta de trouver sur son bras un endroit où elle pourrait enfoncer l'aiguille comme elle avait vu Betty Harris le faire, d'un geste rapide et sûr. Mais son poignet était bandé et quand elle tenta de lui retirer son manteau pour la deuxième fois, il eut à nouveau le souffle coupé, son corps se raidissant contre le mouvement des mains de la jeune fille.

« Je suis désolée, mais sinon, je ne vois pas où vous piquer, dit-elle, alors que la souffrance du pasteur lui provoquait une angoisse insoutenable. Je ne sais pas où je dois le faire.

– En bas, gémit-il, en tapotant l'arrière de son manteau. Pique en bas. »

Il lui fallut relever son manteau et détacher sa ceinture. Ensuite il se retourna au prix de terribles efforts, en ouvrant son pantalon. Il souleva le pan de sa chemise et agrippa fermement sa hanche dénudée ; les yeux fermés, elle enfonça énergiquement l'aiguille dans un mouvement de staccato, exactement comme elle avait vu Betty Harris le faire, dans la partie supérieure de sa fesse lisse et presque décharnée. Une épaisse goutte de sang se forma autour de la cible et elle l'essuya avec un tampon de linge qu'elle prit dans la trousse et qu'elle appliqua fermement contre la fesse. Il s'était tendu au moment de la piqûre, mais il s'apaisa presque aussitôt et devint complètement flasque, la bouche grande ouverte et, l'espace d'un instant, elle craignit de l'avoir tué. Elle lui prit de nouveau la main, la serrant énergiquement pour le ranimer. Soudain, il poussa un grand soupir et un frémissement lui parcourut la poitrine, ses yeux se firent vitreux, et avant de se replier à nouveau en lui-même, il murmura :

« Tu t'es parfaitement débrouillée, chère enfant. Parfaitement. »

Le reste de l'après-midi et la nuit se passèrent sans incident notoire. Le jour se levait, et il faisait un froid de loup dans le réfectoire, les carreaux rendus opaques par la buée givrée de leurs haleines. Tous s'étaient rassemblés dans cette salle, comme l'avait suggéré le père de Sylvie, et même si le poêle était resté allumé presque toute la nuit (mais en combustion réduite, parce que l'officier avait ordonné à ses soldats de confisquer la plus grande partie du charbon de la mission, leur laissant un

tonneau de la taille d'un gros pot de jardin, et qu'ils ne savaient pas combien de temps ils étaient censés tenir avec), le feu s'était éteint et personne n'osait pointer le nez hors des minces couvertures. Il n'y avait désormais plus qu'eux huit, parce que les femmes de service chinoises et leurs enfants avaient été autorisés à quitter les lieux à la tombée du jour, Jane Binet leur ayant demandé d'emmener les deux petits orphelins. Ils avaient étendu des nappes sur le plancher en bois brut autour du poêle (les chaises étaient devenues inconfortables au bout d'un moment et Tom Harris avait fait remarquer qu'ils pourraient toujours les brûler, s'il fallait en venir là), et ils s'étaient allongés en un demi-cercle familial, Benjamin Li légèrement à l'écart des autres. Les soldats s'étaient installés dans ce qui était autrefois leurs chambres et dans la salle de classe principale, juste derrière le mur. Pendant une bonne partie de la nuit, ils les avaient entendus se quereller avec bonne humeur et rire pendant qu'ils jouaient aux cartes, leurs voix juvéniles et l'odeur de foin brûlé de leurs cigarettes légères leur donnant presque l'impression que ces soldats et eux-mêmes étaient bloqués ensemble par la neige dans un refuge rudimentaire en pleine montagne. Les bourrasques de vent projetaient des trombes de terre contre la fenêtre, des tourbillons de poussière d'une cinquantaine de centimètres traversaient la cour vide. De l'autre côté, dans l'ancienne chambre de la famille de Sylvie, l'officier avait passé une nuit paisible, son chauffeur ayant tendu une bâche devant la fenêtre pour le protéger de la lumière.

Le révérend Lum dormait la tête posée sur les genoux de sa femme. Mrs Lum était la seule à être restée assise, le dos appuyé contre le mur, de façon à pouvoir réconforter le pasteur en caressant son front et ses cheveux déjà clairsemés. Elle sommeillait maintenant elle aussi, la tête penchée très en avant. Le poignet du révérend l'avait fait souffrir toute la nuit – il avait enflé et ressemblait à une masse violacée, la peau rendue luisante par l'extrême distension des muscles – et Betty Harris lui avait en conséquence administré deux doses complètes de morphine à des moments différents. Au début, elle s'était montrée prudente parce que le pasteur n'avait pas le cœur très solide, mais la douleur était telle qu'elle ne put lui refuser ce qu'il demandait bien longtemps. Pourtant, nul n'ignorait que les effets de l'anesthésie n'allaient pas durer. Sa trousse n'était destinée qu'aux urgences, et elle estimait qu'elle avait seulement assez de morphine pour lui assurer un confort relatif durant la nuit, et peut-être le matin suivant. Le

père de Sylvie, par l'intermédiaire de Mrs Lum, en avait informé l'officier japonais la veille au soir, mais ce dernier avait refusé tout net de laisser quiconque quitter les lieux ; par ailleurs, il était venu leur annoncer qu'il comptait de nouveau les interroger, y compris les femmes cette fois, et même Sylvie. Son père insista avec véhémence pour que les femmes soient épargnées, la jeune fille en particulier, et pour une raison obscure, l'officier avait fini par accepter, en disant « OK, alors », dans un anglais à l'impeccable accent américain. Francis et Tom Harris furent d'abord abasourdis, avant de le bombarder de protestations. Il refusa néanmoins d'expliquer pourquoi d'autres interrogatoires seraient nécessaires, et au beau milieu de leurs supplications et de leurs injonctions, il se contenta de prendre le large.

Tom Harris ralluma le poêle et mit une bouilloire à chauffer. Dans la pièce voisine, ils entendaient les bâillements des soldats et le cliquetis des ustensiles de leur barda. Bientôt, leur parvinrent les odeurs du riz en train de cuire et de la fumée de leurs cigarettes. Sylvie et sa mère servirent le thé et les quelques gâteaux de lune qui restaient en guise de petit-déjeuner, mais personne n'avait très faim, et bientôt chacun s'enroulait dans sa couverture en attendant que la pièce se réchauffe. Quand soudain, un grand soldat aux épaules voûtées ouvrit la porte. Désignant Tom Harris, il aboya un ordre ; apparemment il serait le premier à être interrogé. Harris se leva assez lentement pour avoir l'air de le défier. Ayant embrassé sa femme, il sortit à la suite du soldat. Au fur et à mesure que le temps passait, Betty, prostrée contre le mur, les genoux ramenés sous le menton, se sentit de plus en plus inquiète. La mère de Sylvie vint s'asseoir à côté d'elle et passa le bras autour de ses épaules pour la réconforter.

Sylvie ne quittait pas Benjamin Li des yeux. Il avait la mâchoire contractée, et quand elle tenta de lui sourire, il répondit par une grimace forcée. Il tira une cigarette de son étui et alla fumer dans le petit vestibule qui conduisait à la cour. La veille au soir, Tom Harris lui avait demandé s'il pensait qu'ils pourraient essayer de l'enrôler de force – les Japonais avaient enrégimenté d'innombrables Chinois pour lutter contre les communistes et les agents du Kuomintang ou les utiliser comme main-d'œuvre – mais il était sûr que son passeport le protégerait. Ils n'avaient aucune raison de s'en prendre à un sujet britannique, même s'il avait entendu parler d'autres Chinois de nationalité étrangère embrigadés. L'idée qu'il se fasse emmener

était aussi horrible pour Sylvie que ce qui était arrivé au révérend Lum, et elle voulait lui dire que si les Japonais tentaient de l'emmener, elle ferait tout pour le sauver. Elle n'ignorait bien sûr pas que cette idée était totalement irréaliste, mais il devait au moins connaître ses sentiments pour lui, et elle guettait le moment où elle pourrait aller lui parler.

Comme s'il avait deviné ce qu'elle voulait faire, Benjamin tourna les yeux vers elle, et elle se leva immédiatement pour le rejoindre dans le vestibule glacial. Les autres, somnolant en silence dans la salle obscure, semblèrent ne rien remarquer. Il était déjà en train de fumer et elle lui demanda une cigarette. De vifs rayons filtraient à travers la fente qui séparait la porte du jambage et répandaient une lumière froide dans cet espace exigu.

Elle n'avait jamais fumé, et il la fixa de ses yeux brillants mais sortit néanmoins l'étui de sa poche.

« Je devrais vous dire d'aller demander la permission à vos parents, mais j'ai l'impression que cela leur serait égal. »

Il lui montra comment tasser sa cigarette et quand il l'alluma, elle tenta d'inhaler aussi fort que lui. Elle toussa terriblement au début, et ils éclatèrent de rire. Mais elle s'habitua vite, inspirant et relâchant la fumée tout doucement.

« Pas mal, commenta-t-il.

– J'ai presque quatorze ans. À quel âge avez-vous commencé ?

– À peu près au vôtre.

– Vous voyez ! Et je suis sûre que vous n'avez pas eu autant d'expérience que moi.

– C'est certain. J'ai grandi au même endroit. Je n'ai rien vu de tout ce que vous avez vu. Et je ne me suis certainement jamais trouvé dans une situation comme celle-ci.

– Je n'ai pas peur.

– Mais vous devriez, lui dit-il avec fermeté. C'est une situation très dangereuse. Je vous en prie, n'allez pas imaginer l'inverse. »

Elle hocha la tête, avec l'impression d'avoir été réprimandée. Ils fumèrent pendant quelques minutes en silence, mais plus elle fumait et plus elle se sentait sotte, comme une gamine qui jouerait à se déguiser. Elle lâcha sa cigarette et l'écrasa par terre.

« Écoutez, dit-il gentiment, la voix basse et sereine. Je voulais vous dire pendant le déjeuner aujourd'hui que j'ai beaucoup aimé nos cours particuliers. Vous êtes une excellente élève, si douée en fait que j'ai l'impression d'être un grand maître.

– En mathématiques aussi, vous trouvez que je suis bonne ?

– Eh bien, dit-il en riant affectueusement. Vous voyez ce que je veux dire. Vous devriez vraiment vous spécialiser en lettres classiques quand vous irez à l'université.

– Je devrais peut-être aller étudier en Angleterre. Vous pourriez être mon tuteur comme ça.

– Ce serait bien. Mais je ne crois pas que je réussisse à y retourner un jour.

– Mais alors, où irez-vous, après ici, je veux dire ?

– J'espérais pouvoir m'installer à Shanghai, mais on dirait que les Japonais s'appliquent à compliquer les plans de tout le monde. En tout cas, il vous faudra quelqu'un de deux fois plus érudit que moi pour vous aider dans les cours que vous choisirez.

– Je m'en moque, dit-elle, soudain consciente qu'elle était en train de perdre le contrôle, la voix de plus en plus haut perchée. Ça m'est complètement égal.

– C'est pourtant essentiel. Quand sera venu le temps de vous inscrire à l'université, vos traductions seront aussi bonnes, voire meilleures, que les miennes. Je l'ai dit à vos parents. Ils sont très fiers de leur fille, savez-vous ? Et pas seulement à cause du latin.

– Je suis un fardeau pour eux.

– Vous ne devriez jamais penser une chose pareille, Sylvie », dit-il en la saisissant par les épaules. Ses lunettes réfléchissaient l'éclat de la lumière. « Rien n'est moins vrai, je vous l'assure. Si on doit parler de fardeau, c'est plutôt vous qui en avez eu un bien lourd à porter. Je me demande si cela vous a pesé d'être trimballée comme cela dans le monde entier. Ballottée d'un pays à l'autre.

– Parfois, j'aimerais qu'on s'installe quelque part pour de bon », dit-elle, en sachant que ce n'était pas tout à fait vrai. Leur vie de missionnaires ne l'avait jamais dérangée, parce que c'était la seule qu'elle connaissait. Mais jusqu'à maintenant, l'idée de « s'installer quelque part » n'avait

jamais inclus une personne comme Benjamin Li. « Je voudrais tellement que nous puissions tous rester ici.

– Vous savez que c'est impossible désormais.

– Je le sais. Mais je ne veux pas qu'on me force à partir avec les Harris.

– Comme je voudrais que pareil départ soit encore envisageable. Vous auriez sans doute dû partir la semaine dernière, quand les Japonais sont venus la première fois. J'y avais alors songé et j'aurais dû en parler à vos parents. Vraiment, je pense que vous auriez tous dû partir à ce moment-là.

– Et vous ?

– Je vais me débrouiller », dit-il, sans s'expliquer davantage. Elle lui demanda une autre cigarette et il lui en donna une. Tandis qu'elle attendait qu'il l'allume, elle se mit à frissonner, et il se rapprocha, passant un bras autour de ses épaules mais la lâchant très vite, comme tout professeur l'aurait fait à sa place.

« J'ai un cadeau pour vous », dit-il. Il fouilla la poche de sa parka et le lui tendit. C'était une petite médaille en laiton attachée à un ruban de soie à rayures blanches et bleues.

« Pourquoi vous l'a-t-on donnée ? demanda Sylvie en caressant le relief avec son pouce. Vous avez été soldat ?

– Oh non ! s'esclaffa-t-il. C'est une médaille scolaire, elle date de mes années de lycée. Il est vrai que c'était une école militaire. Pour une raison ou pour une autre, ils nous les distribuaient – pour que nos réussites aient l'air héroïques, je suppose. Ils en donnaient de grosses et magnifiques pour le sport et les arts martiaux, mais je crains que celle-ci m'ait été décernée pour le grec et le latin. J'avais envie de vous l'offrir.

– Je ne peux pas accepter.

– Pourquoi pas ? Je voulais vous donner quelque chose pour vous récompenser de vos prouesses en latin, et ceci convient parfaitement. Je serai beaucoup plus heureux de savoir que vous l'avez plutôt que de continuer à la porter. Je viens de la retrouver dans mes affaires cet après-midi et je me suis rendu compte que je finirais par la perdre. J'espère que vous la garderez précieusement pour moi. Et puis, un jour, vous pourrez la donner à quelqu'un d'autre. Vous voulez bien ? »

Elle hocha la tête, comme s'il lui décernait une récompense éternelle. Elle savait parfaitement que jamais elle ne pourrait la céder à personne.

Sous les différentes couches de ses vêtements, elle sentait que son cœur allait éclater et, en déboutonnant son manteau, elle lui demanda s'il voulait l'accrocher à sa poitrine. Comme l'épingle au dos de la médaille était rouillée, il prit d'infinies précautions, la faisant doucement passer dans une maille de son tricot pour ne pas risquer de la piquer, mais au moment où il la refermait, elle plaqua la main du jeune homme sur sa poitrine et l'empêcha de la retirer pendant quelques secondes. Il eut ensuite l'air légèrement mortifié, mais elle arborait une expression si radieuse qu'il lui sourit avant de la serrer fort contre lui, le visage de la jeune fille enfoui durant quelques secondes dans la laine vierge de son manteau. Une grande paix les envahit alors. Ils partagèrent une nouvelle cigarette. Ils restèrent tout près l'un de l'autre sans se toucher, et ils fumèrent sans dire un mot, mais Sylvie s'imaginait déjà en train de se pencher contre lui, de blottir sa tempe au creux de son cou, le bras refermé sur le sien, tels deux êtres plongés dans l'ombre d'une séparation redoutée depuis longtemps. Ils étaient peut-être même amants. Elle savait que s'il lui demandait dans ce vestibule glacial de retirer chapeau, manteau, pull-overs, jupe, et même des couches de vêtements plus intimes, elle ferait exactement ce qu'il lui demanderait, avec la théâtralité et à la vitesse qu'il choisirait, qu'elle obéirait à tous ses désirs jusqu'à se retrouver pratiquement nue.

La porte de la cour s'ouvrit et Tom Harris entra, accompagné d'un soldat en armes, le froid s'engouffrant à leur suite. Benjamin et elle les laissèrent passer et leur emboîtèrent le pas. Quand ils pénétrèrent dans le réfectoire, Betty Harris se précipita pour embrasser son mari, en criant :

« Tom, Tom, est-ce que tout va bien ?

– Tout va bien, répondit-il en l'étreignant à son tour. Tout va bien. » Il se tourna vers le père de Sylvie. « Il veut vous parler maintenant, Francis.

– Que veut-il ? demanda Mrs Lum. Comment a-t-il réussi à communiquer avec vous ?

– Il s'exprime dans un anglais impeccable, répondit Harris. Il a demandé ce que je savais de tous les incidents récents, en particulier du meurtre de l'officier.

– Que lui avez-vous répondu ? demanda son père.

– Que vouliez-vous que je lui dise ? Je lui ai expliqué que je n'en savais rien, que nous venions juste d'arriver à la mission à ce moment-là.

Apparemment, il ne m'a pas cru et il m'a menacé avec son garde-chiourme, mais soudain, l'interrogatoire s'est terminé. »

Le soldat aboya quelque chose, Francis leva la main pour indiquer que c'était lui, et ils traversèrent la cour. Mais l'interrogatoire ne dura que dix minutes. Il revint en disant que les questions avaient été les mêmes que celles qu'on avait posées à Harris. Quand était-il arrivé dans la région ? À quel titre ? Avec quels moyens financiers ? Avait-il déjà été soldat ? Où se trouvait-il le jour des attentats et le soir où l'officier japonais avait été assassiné dans un restaurant de Changchun ?

Ensuite, le soldat emmena Benjamin. Tandis qu'on l'entraînait hors de la pièce, Sylvie se précipita pour le serrer dans ses bras. Il en fut aussi surpris qu'elle, mais il lui rendit chaleureusement son étreinte et l'assura que tout se passerait bien. Il ne semblait ni gêné ni inquiet à l'idée que tous les autres les regardaient. Après son départ, elle alla s'asseoir à côté de sa mère qui entreprit de lui brosser les cheveux comme elle le faisait tous les matins et tous les soirs. Mais ce matin-là, Sylvie ressentit un picotement électrique dans sa nuque quand la brosse lui tira les cheveux, sales et gras de n'avoir pas été lavés depuis une semaine ; elle s'aperçut que sa mère posait sur elle un regard différent, examinant chacun de ses traits, comme si elle s'était soudain retrouvée avec les yeux de quelqu'un d'autre. Était-elle en train de s'imaginer ce qu'un jeune homme – Benjamin Li, par exemple – pouvait trouver attirant chez sa fille ? C'était sûrement une pensée déplacée en pareil contexte, et pourtant Sylvie ferma les paupières et se livra tout entière à cette sensation tandis qu'elle descendait comme un éclair le long de sa nuque et de sa colonne vertébrale, remplaçant mentalement la brosse par une main caressante, la main par une joue, la joue par la plus avide des bouches, son euphorie ne s'atténuant que lorsque le révérend Lum recommença à gémir, la douleur soudain réveillée dans son poignet mutilé. Les effets de la morphine se dissipaient. La toute dernière dose avait été utilisée : à compter de ce moment-là, il ne pourrait plus échapper à son corps. Et pourtant, c'était Mrs Lum qui s'était mise à pleurer, tout doucement et sans un bruit, comme si elle ressentait par avance ce que son mari allait devoir endurer. La mère de Sylvie et Betty Harris avaient auparavant tenté de la consoler, mais pas cette fois. On ne pouvait plus rien faire ni dire. Rapidement, les murmures du pasteur se changèrent en tremblements, en gémissements sonores ; ces sons terribles semblaient

provenir non pas de sa gorge mais de son corps lui-même, comme si d'immenses couches de terre étaient en train de se déplacer au fond d'une grotte.

« Mais qu'est-ce qui leur prend si longtemps, bon sang ? » demanda Harris. Il s'était posté devant la fenêtre et regardait d'un air grave de l'autre côté de la cour. Cela faisait déjà une bonne heure que Benjamin était parti.

« Venez vous asseoir, Tom, conseilla son père. Il va bientôt revenir et toute cette affaire sera classée.

– Vous croyez ? Moi, je commence à me le demander. Quand cet officier a-t-il été tué ? Au début de la semaine dernière, n'est-ce pas ? Benjamin ne s'est-il pas absenté à ce moment-là ? Au moins une nuit ?

– Je ne crois pas, dit Francis. Il était là. Il a dîné avec nous comme d'habitude.

– Mais il avait passé une bonne partie de la journée à Changchun, n'est-ce pas ? Et puis, ne s'était-il pas aussi absenté quelques jours le mois dernier ?

– Et quand bien même ? protesta Jane. Ce qu'il fait le regarde ! »

Harris vérifia que la sentinelle placée au-dehors ne pouvait pas les entendre, puis il dit à voix basse :

« Mais si ce qu'il fait nous met tous en danger ? Regardez un peu ce pauvre révérend Lum. Je pense que nous savons tous que Li a de fortes sympathies communistes. Même s'il est citoyen britannique, je suis sûr que les Japonais n'ont pas eu besoin de beaucoup fureter pour trouver sa piste.

– Qu'avez-vous dit à son sujet quand on vous a interrogé ? demanda Jane.

– Rien du tout. Mais je ne serais pas surpris qu'il ait trempé dans cette affaire. On ne saurait lui en tenir rigueur. Qu'il sympathise avec les communistes ou avec le Kuomintang, voilà un jeune Chinois animé par des sentiments patriotiques, et on voudrait qu'il assiste sans broncher à l'invasion de son pays par les Japonais ? J'aurais tendance à croire qu'il appartient à la résistance, pas vous ? Mais laissez-moi vous dire que je ne vais pas tolérer que le reste d'entre nous soit emprisonné ici à cause de lui, quelles que soient ses raisons. Il ne peut pas se servir de nous comme couverture ou comme bouclier. Je vais le lui dire en face, dès qu'il reviendra. Je pense que nous devrions tous faire pareil.

– Il ne se sert de personne ! » s'écria Sylvie en se levant d'un bond, étonnée par la force de sa propre voix. C'était la colère qui la soulevait. Mais en même temps, elle paraissait au bord des larmes. « Ce n'est qu'un simple professeur. »

Harris s'apprêtait à répondre, mais il se tut, décidant manifestement de ne pas se donner la peine de discuter avec une gamine. Il se rapprocha de la fenêtre, guettant de nouveau le moindre signe de mouvement. Son père prit Sylvie par les épaules pour la calmer.

« Ne t'en fais pas, ma chérie. Tu devrais essayer de dormir maintenant. Il faut te reposer.

– Que va-t-il arriver à Benjamin ?

– Je ne sais pas », dit-il en jetant un coup d'œil en direction des Lum. Le pasteur était en grande souffrance. « Il va falloir attendre. Pour l'instant, ce qu'il nous faut faire, c'est conduire le révérend Lum à l'hôpital, d'une façon ou d'une autre. En ce qui concerne Benjamin, il n'y a pas de souci à se faire pour le moment. »

Cependant, au fur et à mesure que le temps passait, il devint de plus en plus évident qu'il était arrivé quelque chose. Personne ne soufflait mot, et seul Harris continuait à observer la fenêtre bâchée. Mais il n'y avait rien à voir ou à entendre, à part les bourrasques de vent. Soudain, le ciel se couvrit de nuages et il se mit à neiger, les flocons balayant la cour de la mission en un mouvement oblique. L'air était devenu humide et lourd et s'infiltrait dans le réfectoire, le poêle tirant à peine assez pour que la température reste supportable à l'intérieur. Le seul bénéfice était que le froid semblait contribuer à anesthésier la douleur du révérend Lum. Tom Harris lui fit aussi boire une rasade du gin qu'il emportait toujours en voyage. Lum commença par s'étouffer parce qu'il n'avait pas l'habitude de l'alcool, mais dans son délire de souffrance et son besoin désespéré de calmer la douleur, il réussit à engloutir un quart de la bouteille. Il était recroquevillé en agrippant le goulot, la tête posée sur les genoux de sa femme, la respiration encore audible mais contrôlée, et il ne criait plus que toutes les trois, quatre minutes au lieu de constamment, ce qui les soulageait tous.

Sylvie en particulier se sentait reconnaissante, parce qu'à chaque gémissement du pasteur, son propre poignet l'élançait par empathie. Elle avait essayé de s'asseoir à côté de lui et de Mrs Lum, mais il était dans un tel désarroi et si absent qu'il semblait à peine la reconnaître. Puis ses cris lui

firent imaginer Benjamin assis sans défense face à l'officier japonais ; qu'allait-il lui faire, étant donné la brutalité avec laquelle il avait traité le révérend Lum, s'il soupçonnait effectivement que le jeune homme appartenait à un réseau de résistance ? Même si c'était possible, Sylvie en voulait toujours terriblement à Tom Harris pour avoir évoqué cette hypothèse à haute voix, comme si le simple fait de l'avoir mise en mots accélérait la chute de Benjamin vers un destin funeste. Elle résolut de ne rien divulguer sur Benjamin ni sur qui que ce soit, y compris Harris. Ne jamais lâcher un mot. Peu importe qu'elle n'ait aucun secret à trahir. Elle s'était sentie tellement fière quand sa mère avait défié Harris, et comme son père et sa mère, elle saurait faire preuve de volonté, de caractère, et d'une fidélité absolue à une cause juste, quoi qu'il lui en coûte.

« Il y a des soldats qui sortent, dit Harris, toujours posté à la fenêtre. Toute une petite troupe.

– Est-ce que Benjamin est avec eux ? demanda Francis.

– Oui, dit Harris, la voix soudain lugubre. Il est avec eux. »

Avant que Sylvie ait pu gagner la fenêtre, la porte du vestibule s'ouvrit et se referma, et un torrent d'air glacé précéda l'entrée d'hommes armés. L'officier les suivait, escorté par plusieurs autres militaires. Ils étaient tous chaudement emmitouflés contre le froid – tous sauf un, pratiquement nu. Vêtu de son seul caleçon gris, il reçut une bourrade dans le dos et se retrouva à genoux devant eux. C'était Benjamin Li. Un violent hoquet s'éleva de toutes les gorges. Sylvie ne cria même pas, mais il ne s'agissait pas cette fois de maîtrise de soi : elle ne pouvait tout simplement plus respirer. Pendant très longtemps par la suite, pour tout le reste de sa vie en fait, sa compréhension de ce qui se passa ce jour-là fonctionnerait davantage comme un fantasme morbide que comme un souvenir, un sombre cauchemar qu'elle pourrait se repasser à l'envi pour se torturer, se le projetant inlassablement jusqu'à ce qu'il devienne une sorte d'homélie, une déclaration en images, et qu'elle s'y noie complètement.

Il avait les mains attachées dans le dos. Il ne semblait qu'à moitié conscient, à peine capable de tenir à genoux, tandis qu'elle frissonnait de froid. Il avait été violemment battu, ses épaules et son cou portaient de profondes zébrures. Sa poitrine était également marquée de petites cloques purulentes : on l'avait brûlé avec des cigarettes. Son visage était affreusement tuméfié, un œil enflé et complètement fermé. Le sang avait

coulé et s’était coagulé en un double filet qui partait d’une blessure à la tête. Il ne pouvait pas, ou ne voulait pas, relever les yeux. Étrangement, c’était vers les missionnaires que les soldats pointaient leurs fusils.

« Cet homme vient d’avouer ses propres crimes », leur dit l’officier. En anglais, sa voix paraissait plus douce qu’en japonais, il prenait un ton de bienséance presque mondaine. « Mais il refuse de parler de ses camarades.

– Il n’y a rien qu’il puisse dire sur nous, intervint Tom Harris. Nous n’avons rien à voir avec ce qu’il s’est passé. Nous sommes innocents.

– Je le sais, répondit l’officier. Je parle de ses camarades dans toute la province. Ce n’est pas un citoyen britannique mais un agent du Kuomintang. Pourtant, malgré tout ce que nous avons pu lui faire, il refuse d’en révéler davantage. C’est pour cette raison que je l’ai fait amener ici. »

L’officier s’avança en direction des Lum et fléchit un genou. Il prit précautionneusement dans sa main le poignet cassé du pasteur et, tandis que Mrs Lum se mettait à trembler de terreur, il demanda à Benjamin de lui dire ce qu’il voulait savoir. Benjamin secoua la tête, et chacun s’étonna de constater qu’il entendait encore ce qu’il se passait autour de lui. L’officier répéta sa question, et Benjamin refusa de nouveau. L’officier aboya furieusement quelques mots en japonais et, à travers sa bouche ensanglantée, Benjamin haleta : « Non ! » L’officier alors se releva brusquement sans lâcher le poignet du pasteur.

Le cri que poussa le révérend Lum fut pareil à une détonation ; durant quelques secondes, il déchira la pièce comme un éclair, puis le silence retomba. Le père de Sylvie se précipita vers lui quand l’officier se releva, mais on ne pouvait plus rien faire pour le révérend Lum. Son cœur s’était arrêté. Il était mort. L’officier dégaina son revolver et s’adressa de nouveau à Benjamin, exigeant qu’il livre les noms de ses compatriotes. Il fixait maintenant Mrs Lum qui était incapable de se rendre compte ou de s’inquiéter de quoi que ce soit. Elle gémissait, s’arrachait les cheveux et se griffait les yeux ainsi que la poitrine de son mari, embrassant le dos de sa main inerte. Harris hurlait à Benjamin de dire à l’officier ce qu’il voulait savoir, mais le jeune homme détourna le visage.

« Si tu parles maintenant, tous ces gens pourront partir librement, dit l’officier, je m’y engage. »

Benjamin baissa la tête, et fixa le mur de son œil valide.

« Tu refuses ?

– Mais parle, espèce de salopard ! cria encore Harris.

– Pardonnez-moi, marmonna Benjamin en chinois mandarin, incapable de les regarder en face.

– Ouvrez tous grands les yeux », beugla l'officier, et sans un mot d'avertissement supplémentaire, il tira une balle dans la tête de Mrs Lum. Elle s'affaissa lourdement sur le corps de son mari. Une partie de son visage avait volé en éclats, sa blessure ressemblait à une masse de chair en bouillie, retournée sur elle-même. Son regard était fixé droit devant elle comme si elle s'apprêtait encore à leur dire à tous quelque chose : *Aidez-moi.* Sous le choc, ils se laissèrent mettre en rang et à genoux par les soldats. Et comme d'autres qui dans de pareilles circonstances ne savent que trop bien ce qui les attend, ils se montrèrent remarquablement dociles et silencieux ; même Harris se contenta de prendre la main de sa femme qui respirait par à-coups, les poumons étouffés par la peur. Les Binet serraient Sylvie entre eux, sa mère lui murmura de ne pas lever les yeux, de ne pas bouger. Elle n'aurait pas pu de toute façon. Pas même d'un cheveu. Son père, cependant, jetait maintenant des regards furieux à Benjamin.

« Je me rends compte que vous aviez tous de l'affection pour ce type, à voir la façon dont vous le regardez en ce moment, dit l'officier à son père, en surprenant ses coups d'œil. Il vous a déçus. Mais je connais cet homme. Nous ne nous sommes rencontrés qu'aujourd'hui et pourtant je sais qui il est. Il n'a rien d'extraordinaire. Il faut que vous sachiez qu'il me traiterait exactement de la même façon si j'étais à sa place. Il ferait la même chose à n'importe lequel d'entre vous. »

L'officier se planta devant le père de Sylvie et lui fit signe de se relever.

« Vous êtes un bon Samaritain, n'est-ce pas ? C'est pour cela que vous êtes ici dans cet endroit misérable à aider tous ces gens malheureux. Vous avez même amené votre famille ! Et en pleine période de conflit ! C'est un travail admirable, je vous l'accorde, mais voilà où ça vous a conduits. Vous voyez aujourd'hui que cet homme a décidé que vos vies valaient moins cher que celles de ses conjurés. Encore moins cher que la cause déjà dérisoire qu'il défend. »

Tout en parlant, l'officier ouvrit le barillet de son revolver et il fit tomber les balles au creux de sa main. Il en glissa de nouveau une dans son

logement et referma le barillet, puis le fit tourner jusqu'à ce que l'unique cartouche soit en position de feu.

« Cet homme est tout à fait prêt à mourir. En fait, il est déjà mort. Il a manifestement fait le même choix pour vous tous, et c'est la raison pour laquelle j'ai choisi de ne pas le pousser dans ses retranchements en le frappant ou en le torturant davantage. Je crains qu'il ne parle jamais. Une autre question se pose maintenant. »

C'est à ce moment-là qu'il plaça le revolver dans la main de son père. Les soldats autour de lui s'agitaient nerveusement, et ils chargèrent et verrouillèrent leurs fusils.

« Est-ce que vous seriez capable de l'abattre ? Est-ce que vous le tueriez pour les morts qu'il a déjà causées ? »

Francis prit l'arme dans sa main comme un gros morceau de charbon. Il n'en avait jamais manipulé, bien que l'officier n'en sache rien. Durant la Première Guerre mondiale, il avait été objecteur de conscience, mais plutôt que d'aller en prison ou de s'exiler, il avait choisi d'être brancardier. Blessé plusieurs fois, il avait été presque emporté durant l'offensive Meuse-Argonne dans l'est de la France, aux derniers mois de la guerre ; c'était au cours de la sanglante campagne d'automne du général Pershing, qui s'était soldée par cent vingt mille morts. Francis ne parlait jamais de cette époque à sa femme et à sa fille, mais c'était la raison pour laquelle il avait du mal à dormir la nuit, parce que le hantaient les cauchemars de ces blessés qu'il ne parvenait pas à atteindre, et à cause des douleurs cuisantes dans son dos, dues aux éclats d'obus qui y étaient restés enfoncés.

« C'est vous qui avez commis ces meurtres, pas lui, répondit Francis sans lever la voix, mais néanmoins clairement. Vous qui déterminez les choix moraux, ici. Pas lui.

– Des choix moraux ! ricana l'officier. Voilà qui est bien dit ! Mais si vous voulez philosopher sur la question, j'ajouterai volontiers que c'est cet homme qui a été le facteur déclenchant de ces choix. Et avant lui, de nombreux autres. Pourtant nous, soldats, missionnaires et spectateurs, devons en supporter les conséquences. Nous devons ensuite nous débrouiller du mieux que nous le pouvons, suivant nos rôles. »

Du bout de sa botte, l'officier poussa en avant Benjamin qui tomba à plat ventre. Il ajusta ensuite le revolver dans la main de son père, pressant la crosse contre sa paume et lui faisant passer le doigt dans la détente.

« Vous avez droit à un seul coup de feu. Si vous le tuez, nous n'aurons plus aucune raison de vous garder prisonniers. Sinon, nous continuerons. »

Benjamin souleva à grand-peine son visage tuméfié et hocha faiblement la tête en direction de Francis. Il tenta de dire quelque chose mais ces mots étaient à peine audibles. Il continuait à dodeliner du chef tout en restant prostré, la tempe pressée contre le bois brut des planches, comme une invitation à la punition.

« Tuez-le, vociféra Harris. Pour l'amour du ciel, Francis ! Il n'est rien. Moins que rien. Finissons-en ! »

Et pourtant Francis restait paralysé. Incapable de viser ou même de lever le bras. Quand il finit par tendre le pistolet pour que l'officier le reprenne, Jane murmura : « Oh mon amour ! » Elle avait les yeux brillants, Sylvie pleurait aussi, se rappelant soudain ce que sa mère lui répétait toujours : la clémence est le seul véritable salut. Il n'y avait rien d'aussi passionnément humain, rien de plus beau à contempler. Et une vague brûlante d'amour sembla au même instant la fendre en deux et recoller les morceaux, une vague d'amour pour son père, sa mère et, malgré ce qui était arrivé, aussi pour Benjamin Li, qu'elle continuait à voir exactement comme son père le voyait, celui qui plus que tous avait besoin de miséricorde. Tout était terminé désormais, même l'officier s'en rendait compte à présent, il n'y avait plus rien à faire que mettre fin à cette folie et reconnaître que cet horrible interlude devait se refermer.

Mais soudain, Harris s'écria : « Bon Dieu, laissez-moi faire ! » Et il se précipita pour s'emparer de l'arme. L'officier aboya et le soldat chargé de surveiller les prisonniers se précipita et lui assena un coup sur l'oreille avec la crosse de son fusil. Harris s'écroula, les yeux roulant dans leurs orbites. Il resta étourdi, la mâchoire brisée, l'articulation paraissant luxée sous la peau. Betty poussa un cri et bondit vers lui en direction du soldat qui, par pur réflexe, la frappa elle aussi, au front, et elle tomba évanouie. Dans sa chute, sa jupe se souleva sur ses jambes, révélant la saillie d'une fesse à la lisière d'une cuisse nue. Ses jarretelles étaient détachées, ses bas déchirés avaient roulé jusqu'aux genoux. Ses sous-vêtements d'un blanc de marbre luisaient dans la pénombre. Le militaire restait campé au-dessus d'elle, médusé, et tendait déjà la main pour la toucher quand l'officier beugla un ordre en japonais qui le fit reculer. L'officier observa un instant le corps exposé de Betty Harris, avant de la couvrir en rabaissant le pan de sa jupe. Mais

ensuite il coula un long regard en direction de Jane Binet, puis de Sylvie, et avant la conclusion de tout cet épisode, la folie reprit de plus belle.

OceanofPDF.com

8

Chaque matin, pendant quelques heures, Sylvie pouvait se dire qu'elle était de nouveau elle-même. Elle se levait juste avant Amos, remplissait la cafetière, allait chercher de l'eau fraîche à la pompe puis la posait sur l'unique brûleur de son réchaud de camping, avant de placer les tasses en fer-blanc sur la table. Peu après, ils prendraient un petit-déjeuner complet avec le reste de l'orphelinat mais, comme ils en avaient l'habitude en Amérique, ils commençaient par un café avant d'entreprendre quoi que ce soit d'autre. En pyjama et chemise de nuit, ce bref intervalle de temps partagé en silence, tandis qu'ils achevaient de se réveiller, était aussi léger qu'aux premiers temps de leur mariage. C'était comme si chacun comprenait que l'autre était à ce moment aussi vide de pensées ou de sentiments que lui-même, aucun projet ne se dessinait encore pour la journée, aucune émotion ou sentiment de la veille ne subsistait, ils se sentaient tout simplement à l'aise dans ce sens presque animal de leur proximité, à défaut d'un véritable partage. C'était un peu comme s'ils s'étaient retrouvés à Seattle, dans leur petite maison tout en hauteur de Laurelhurst, à profiter d'un moment de détente bien mérité. Mais rapidement, le charme était rompu par Amos qui se levait et allait s'habiller, le point final marqué par le raclement de ses chaussures sur le plancher quand il allait les chercher sous le lit. Sylvie sentait alors les premières minuscules déchirures de sa peau, comme si sa chair se détachait lentement de ses os, qu'elle était aspirée vers le centre d'un gouffre qu'elle savait sans fond.

Aux environs de 10 heures, elle était déjà prête à perdre pied. Elle donnait alors un cours de conversation anglaise aux plus petits, posant à

chacun une question : « Est-ce que tu veux un autre verre de lait ? » ou : « Quelle est ta friandise préférée ? » ou encore : « Connais-tu la date de ton anniversaire ? » Et tandis que l'enfant se prêtait au jeu, elle était sûre que les autres élèves devinaient d'une façon ou d'une autre le gouffre de givre qui s'ouvrait au fond d'elle, même si aucun n'en montrait rien et qu'ils continuaient à témoigner leur enthousiasme. Cette disparité ne faisait que la rendre plus mal à l'aise encore et, s'imaginant les conseils de sa mère, elle tentait de reprendre le contrôle, elle serrait les dents et restait tout aussi joyeuse et appliquée que ses élèves. Ainsi, elle parvenait à tenir bon jusqu'au repas de midi, où elle se nourrissait comme un automate. Alors qu'elle avait trouvé depuis le début les soupes et les légumes que les femmes de service préparaient pleins de saveur et même souvent délicieux, en particulier si l'on songeait à leur maigre budget, son corps ne ressentait plus aucun besoin de se nourrir. Maintenant qu'elle était de nouveau ralentie par la drogue, elle ne mangeait que le strict minimum pour tenir jusqu'au repas suivant, reprendre suffisamment d'énergie pour ne pas se sentir étourdie ou s'évanouir. Elle essayait de se convaincre autant qu'elle s'appliquait à donner le change. Elle avait commencé à se dire qu'elle ne comprenait plus comment fonctionnait l'appétit, un bol de grains d'orge lui faisant le même effet qu'un monticule de cailloux.

Sa dépendance était aussi légère que possible et constante depuis le début. C'est pour cette raison qu'elle pouvait se persuader que ce n'en était pas une, que ce n'en serait jamais une. Comme quelqu'un qui aime un peu trop le chocolat et qui, de temps à autre, décide que le chocolat n'existe pas, n'a jamais existé, et l'efface de sa mémoire corporelle aussi nettement que s'il s'agissait là encore d'une compulsion répétitive. Il lui arrivait de tenir durant plusieurs mois – une fois même un an et demi, dans la période qui avait suivi son mariage hâtif avec Amos et leurs premières tentatives d'avoir un bébé – sans ressentir le moindre besoin de cette brûlure à la fois douce et fraîche, de cette rivière scintillante, s'étonnant elle-même de la distance qu'elle avait prise, de sa totale liberté. Mais soudain un changement survenait : ni un souvenir malheureux, ni un incident, ni même une sensation de manque, mais plutôt la panique soudaine de se dire que cette liberté ne pouvait pas durer. Dans ce sens, ces rechutes s'enracinaient dans ce qu'il fallait bien voir comme une disparition de sa foi. Un foisonnement de pensées l'envahissait et, inévitablement, certains souvenirs

refaisaient surface. À moins que tout ne soit lié à la honte et la culpabilité qu'elle éprouvait en songeant à Amos. Il connaissait si peu la femme qu'il avait épousée, et il la traitait avec un profond respect, voire une véritable vénération, pour ses talents et son esprit. Il l'avait encouragée à entreprendre des études de médecine, même après qu'elle aurait eu un enfant, et ils avaient évoqué la possibilité qu'elle reprenne son cabinet de pédiatrie tandis qu'il continuerait ses œuvres.

Il n'avait pas la moindre idée de la façon dont elle avait passé son adolescence après son retour de Chine, ignorait comment lors de sa deuxième année à l'université elle s'était liée d'amitié avec un autre bénévole nommé Jim alors qu'elle travaillait à la soupe populaire d'une mission. Il avait une petite quarantaine d'années. C'est elle qui avait recherché sa compagnie, entamant toujours la conversation et lui demandant même de lui offrir un café au petit restaurant du coin. Il travaillait comme vigile de nuit dans une manufacture de textile et, une fois sa tante endormie, la jeune fille s'échappait discrètement de leur petite maison, retenant son souffle, ses chaussures dans une main et son sac dans l'autre, et filait attraper le bus au bas de la colline qui l'amènerait au centre-ville. Jim était gentil, doux et manifestement généreux, mais il y avait en lui quelque chose de désespéré, c'est ce qu'elle lisait sur son visage chaque fois qu'il ouvrait la porte, l'air réjoui bien sûr, mais avec néanmoins au fond de ses yeux battus la tristesse d'un homme qui ne voit dans la beauté que ce qu'elle a d'éphémère. Il ne parlait jamais de sa propre vie, ni d'aucun sujet remontant à plus de quelques semaines dans le passé. Ils restaient pourtant des heures ensemble dans un bureau minuscule à boire de la bière aromatisée qu'il avait apportée pour tous les deux. Jim avait un visage juvénile, avec une cicatrice qui allait du coin de l'œil gauche à son oreille, à laquelle il manquait toute la partie supérieure. Ils parlaient des livres qu'ils aimaient, chantaient ensemble, et il finissait invariablement par s'excuser d'être un vieillard dépravé qui choisissait une écolière comme compagne de beuveries, et c'est à ce moment-là qu'elle lui donnait un petit baiser sur la bouche pour apaiser sa conscience. Il lui rendait son baiser du bout de ses lèvres dures et sèches, et il fallait qu'elle le tienne serré contre elle pour qu'il ne recule pas. Ensuite ils s'allongeaient dans les bras l'un de l'autre sur le plancher qu'il avait sommairement recouvert d'un épais tas de rideaux en velours, au rebut parce que les motifs du brocart étaient ratés. Il

avait également tapissé les murs d'autres rideaux et couvre-lits dépareillés et défectueux, ce qui donnait à la petite pièce, sous la pâle lumière électrique, des allures de bordel de fête foraine. Mais Sylvie n'y voyait que le résultat des efforts que faisait Jim pour que les lieux lui paraissent confortables. Il souffrait de constantes douleurs de dos, et s'étendre sur le plancher lui procurait un certain soulagement, mais c'étaient les gorgées qu'il avalait à même la bouteille en verre fumé qui semblaient finalement lui faire le plus de bien. Sa voix devenait plus rauque et ses iris soudain transformés en soucoupes prenaient la même teinte sombre que le verre, et il la serrait fort, répétant qu'il était désolé de la voir passer son temps avec une épave comme lui. Bien sûr, puisqu'elle était là, il devinait que quelque chose ne devait pas tourner rond dans sa tête.

« Tu n'es pas désolé du tout, lui disait-elle toujours. S'il te plaît, ne dis pas ça.

– Comment ça, je ne suis pas désolé ? Dis-moi plutôt ce que tu fais ici, plutôt que d'aller t'amuser avec n'importe quel garçon de ton âge.

– Ils ne m'intéressent pas », répondait-elle, et c'était la pure vérité. Les garçons en question étaient bien gentils, certes, ils lui tournaient autour, mais elle les trouvait tous trop enthousiastes et impatients, comme des poissons frénétiques à la saison du frai. Elle ne répondait pas non plus à Jim : même si elle aurait aimé lui dire qu'elle était là parce qu'il se montrait tellement gentil (ce qu'il était effectivement, envers elle et tous ceux qu'il rencontrait, sans le moindre effort) qu'elle se sentait attirée par lui parce qu'il était fragile, pour ne pas dire totalement perdu. Il paraissait franchement alourdi par le poids des ans mais, pour elle, il n'avait rien de pitoyable, un peu comme si on lui avait cousu sur le dos un vieux pan de tissu abîmé mais encore beau, telle une triste pèlerine qu'il ne pouvait plus retirer.

Ce qu'il sirotait dans sa bière aromatisée, c'était une teinture d'opium qu'on lui avait prescrite de nombreuses années auparavant contre la dysenterie alors qu'il était hospitalisé en France à la fin de la Grande Guerre. Il en prenait souvent maintenant, et chaque fois qu'elle lui demandait de la laisser y goûter, il refusait, expliquant que c'était un médicament dangereux. Un soir toutefois, alors qu'il l'avait laissée seule pour aller faire une de ses rondes, elle fouilla dans la poche de son manteau et prit une petite gorgée, puis une autre. Le sirop épais et sucré lui tapissa

sur l’instant les entrailles – une sensation exactement inverse au détachement qu’elle éprouverait plus tard –, la fusion brûlante d’elle avec elle-même la faisant aussitôt se sentir entière, alors qu’elle n’avait pas davantage de substance qu’un mélange d’air et de lumière. Des années plus tard, mariée à Amos Tanner, elle tenterait de retrouver cette sensation, au moyen d’une ampoule et d’une aiguille qu’elle se procurerait dans une contre-allée derrière l’hôpital municipal, des mains d’un homme qu’elle avait aussi connu parce qu’il fréquentait une mission, mais lui, en tant qu’assisté.

À son retour, Jim remarqua tout de suite quelque chose de différent, et il sentit que son haleine empestait l’opium, mais avant qu’il ait pu se fâcher, elle l’embrassa de nouveau. Il recula d’abord, puis se laissa aller comme il ne se l’était jamais autorisé avec elle, la force soudaine de son étreinte inquiétant même la jeune fille, mais allumant en elle tout aussi instantanément le désir de faire l’amour avec lui. Elle ne s’était préservée pour rien ni personne – au nom de quelle bienséance, de quel ordre supérieur l’aurait-elle fait ? – et donc, rien ne pouvait l’empêcher d’être avec lui ce jour-là, dans cette étrange et enveloppante petite pièce. Elle tira sur sa ceinture pour la détacher, mais il se dégagea, et quand elle s’agrippa de nouveau, il lui immobilisa les mains.

« Éteins la lumière, s’il te plaît. »

Elle se releva, éteignit, et ils se retrouvèrent dans une obscurité totale. Elle ne savait pas si elle devait cela au noir absolu ou à son étrange médicament, mais elle eut l’impression de revenir vers lui en volant sur des ailes de soie, et quand ils recommencèrent à s’embrasser, elle sentit une nouvelle et merveilleuse douleur s’emparer de ses membres et lui emplir la poitrine. Elle fit glisser sa culotte. Tandis qu’il l’embrassait et lui caressait les cheveux, elle trouva de nouveau le chemin de sa ceinture et déboutonna son pantalon. Sa longue jupe s’était soulevée et il se plaça au-dessus d’elle, mais elle ne sentit bientôt plus rien que ses cuisses nues contre les siennes, et elle attendit l’estocade qui ne vint pas. Elle tendit la main pour le toucher, et quand elle le trouva, il n’était pas vraiment là, pas tant minuscule que vide, plus de peau que de sang, et puis plus bas, il n’y avait pratiquement rien, rien qu’une nodosité traversée par la ligne douce et tuméfiée d’une cicatrice dans sa chair.

« Je ne suis plus rien », lui murmura-t-il dans le noir. Il pleurait. « La guerre m'a laissé totalement inutile.

– Tu n'es pas inutile », lui dit-elle. Elle guida son visage baigné de larmes vers sa poitrine, comme elle avait vu une nuit sa mère le faire à son père alors qu'elle les épiait par un trou dans le paravent en papier de riz. Elle fit glisser sa tête plus bas, sentant le frais ruisseau de ses larmes sur son ventre, ses hanches, le creux de l'aine, mais il marqua une pause avant de descendre encore.

« Ne t'inquiète pas, dit-elle. Tu peux continuer si tu veux.

– Je ne sais pas ce qu'il faut faire.

– Mais si tu sais. Embrasse-moi, c'est tout.

– Comment ?

– Exactement comme tu veux.

– Seulement t'embrasser ?

– Oui. »

Et quand il fit ce qu'elle demandait, elle fut surprise de leur innocence, leur ignorance partagée de cet acte transformé en une véritable leçon sur la façon dont l'expérience ne compte que si on la laisse compter. Il prit connaissance de son corps avec la ferveur la plus douce et la plus humble, accumulant la tension avant de la faire exploser dans le noir, la rendant de nouveau délicieusement au néant.

La soirée se déroulait de la même façon chaque fois qu'elle lui rendait visite, une fois par semaine cet hiver-là, Sylvie restant en sa compagnie jusqu'à 5 heures du matin, au moment où les premiers bus commençaient à passer. Elle regagnait alors la maison de sa tante à travers les collines enveloppées de brouillard, l'esprit plongé dans la même obscurité et la même boue, mais le corps encore tout éveillé par les mains et les lèvres de l'amant, et bientôt par le goût de la teinture d'opium que réclamaient non plus sa bouche mais ses os. Chaque fois, elle en prenait un peu plus, Jim l'engageait à être prudente et lui répétait que ce genre de produit n'était pas destiné à une jeune fille en pleine santé, mais elle savait qu'elle était dix fois moins vigoureuse que ne le croyaient Jim, sa tante ou tous les autres, qui voyaient en elle une jolie personne, un peu distante, sérieuse dans ses études. Elle s'était selon eux si rapidement remise de cette déplorable tragédie familiale que de longues années et un avenir insouciant l'attendaient. Son passé récent était en fait une route creusée d'ornières, la

seule qu’elle connaissait pour s’éloigner du présent et y revenir, et tandis qu’elle allait suivre ses cours à l’université, assistait aux offices avec tante Lizzie, une part d’elle-même ne pouvait s’empêcher de s’imaginer en train de courir vers Jim, son usine et cette petite pièce noire comme une fosse, prête à boire la potion qui la métamorphoserait et l’éloignerait autant que possible de sa condition mortelle.

Ce fut peu de temps après avoir été présentée à Amos Tanner par un diacre de l’Église dont la famille connaissait depuis longtemps les parents de Sylvie qu’elle décida de cesser de voir Jim. Amos ne l’avait pas encore invitée à sortir avec lui mais elle savait que cela ne tarderait guère, et elle devinait que, s’il était bien celui qu’il semblait être, elle passerait le reste de ses jours à ses côtés. Elle adorait fréquenter Jim, elle adorait sa douceur et sa modestie, mais il s’agissait en fait d’un goût pour les espaces clos et exigus et pour son propre plaisir physique – autant de choses qu’elle considérait comme les conséquences directes de son affreux narcissisme et de son invincible faiblesse de caractère.

Amos Tanner, en revanche, saurait la tirer vers le vaste monde : il venait d’être ordonné pasteur, et possédait également un diplôme de pédiatre. Il avait de grands projets pour sa nouvelle Église, non seulement pour sa congrégation mais pour les œuvres charitables qu’il l’engagerait à accomplir dans la communauté au sens large. Ses yeux brûlaient de la même lumière qu’elle avait vue illuminer ceux de ses propres parents, cette flamme pleine de fraîcheur qui, étrangement, lui apparaissait comme une réincarnation de son père et de sa mère. Il lui avait immédiatement demandé, tandis qu’ils partageaient un thé accompagné de gâteaux au sous-sol de l’église, si elle accepterait de rejoindre sa congrégation pour reprendre le flambeau de l’engagement de ses parents auprès des pauvres et des humbles. Comme tout le monde, il savait plus ou moins ce qu’il leur était arrivé, mais au contraire des autres, il n’hésitait pas à lui parler d’eux.

Ce fut donc en sachant parfaitement que ce serait la dernière fois qu’elle se rendit chez Jim. Parvenue à l’usine, cependant, elle ne réussit pas à le lui dire. Il lui avait apporté un bouquet de fleurs séchées, en plus de la bière aromatisée et, bien sûr, la fiole de vingt centilitres, couleur du caramel brûlé. Il avait accroché des tissus différents aux murs. Pour la première fois depuis tant de semaines, elle refusa poliment de prendre de l’opium (alors qu’il lui avait fallu ces derniers temps se procurer davantage de bouteilles

auprès de son ami qui travaillait à l'hôpital), et il reboucha lentement la fiole, avec l'expression d'un prisonnier qu'on conduit au cachot d'isolement, en la regardant comme s'il voyait le ciel pour la dernière fois. Elle le remercia pour les fleurs, l'étreignit et l'embrassa, et avec raideur, il la serra à son tour contre lui.

« Veux-tu que j'éteigne la lumière ? lui demanda-t-elle.

– Oui. »

Mais dans ces ténèbres familières, elle eut du mal à le trouver.

« Par ici », dit-il, depuis le fond de la pièce. Quand elle le dénicha, il y eut une petite collision, le haut de son crâne se cogna contre son menton. Il se tenait assis sur le rideau qu'il avait étendu sur le plancher et, avant qu'elle ait pu s'excuser, il la saisit par les épaules et la plaqua rudement par terre si bien qu'elle sentit la pointe de ses omoplates racler contre les lattes. Il lui retira ses vêtements. Cette fois, il ne l'embrassait pas, mais se servait de ses mains, la fouillant comme s'il n'avait que quelques instants pour la découvrir, lui pinçant la nuque, les mamelons, enfonçant l'ongle de son pouce dans son nombril jusqu'à ce qu'elle ait l'impression qu'il l'avait écorché. Et pourtant, elle se força à ne pas se raidir sous ses mains, elle demeura offerte. Elle voulait lui montrer que tout allait bien, qu'il pouvait faire ce qu'il voulait, que, quels que soient son obsession ou son désir, elle tenterait maintenant de prendre son plaisir, avec sincérité et sans la moindre rancune, parce qu'elle savait qu'il ne pouvait en éprouver qu'à travers elle. Elle fut donc très surprise quand il baissa son pantalon, se pressa entre ses jambes et fit mine de s'insinuer en elle. Il n'y eut bien sûr rien d'autre qu'un frottement et l'aiguillon des hanches étroites de l'homme qui se heurtaient contre les siennes ; il poursuivit son mouvement et elle l'encouragea, agrippant le haut de ses cuisses pour lui donner la bonne cadence, et quand il plongea les doigts dans sa bouche et entre ses fesses, la fouaillant simultanément comme si ses mains avaient tenté de se rejoindre, elle se laissa aller au vertige comme jamais auparavant.

Elle attendit pour s'en aller qu'il la croie endormie et qu'il parte faire sa ronde. C'était lâche, mais il ne lui avait pas dit un mot après l'amour, et elle pensa que ce serait mieux pour tous les deux si elle se contentait de disparaître. Mais il restait encore une heure avant le premier bus, et elle fit tout le chemin à pied sous la pluie persistante et glacée de mars, se résignant volontiers à être trempée jusqu'aux os. Elle mit une bonne heure à

escalader la colline. Les deux jours suivants, elle grelotta de fièvre, sa tante la nourrissant au lit de petits gâteaux secs et de bouillon de viande, lui demandant plusieurs fois comment sa jupe et son tricot avaient pu se retrouver aussi mouillés, puis annonçant du même souffle qu'Amos était passé la voir tandis qu'elle dormait. Il avait laissé une carte sur laquelle, de son écriture si nette et rectiligne, il avait noté : « Me ferez-vous l'honneur de partager avec moi le souvenir de vos expériences ? Je suis avide de votre sagesse ! Votre dévoué, A. T. »

Amos l'invita à déjeuner la semaine suivante, puis au cinéma et à dîner celle d'après, sans jamais laisser la moindre place aux bavardages, et l'interrogeant au contraire sur les voyages de sa famille en Afrique et en Chine, sur leurs conditions de vie dans ces contrées lointaines et la façon dont ses parents avaient organisé ministère et enseignement dans chacune de leurs missions, sur les autres actions qu'ils avaient menées en matière d'agriculture, de commerce et d'éradication des épidémies. Il voulait savoir comment ils avaient appris les langues du cru, ou s'il avait été facile pour eux de travailler avec d'autres missionnaires, en particulier les catholiques. Il ne posa aucune question sur les circonstances exactes de leur mort, il ne semblait même pas les évoquer comme s'ils avaient disparu. Elle était heureuse de pouvoir parler d'eux de cette façon, parce qu'il lui donnait l'impression non seulement qu'ils étaient en vie mais encore qu'ils se trouvaient quelque part dans le monde, occupés à installer une mission ou une autre, à venir en aide, à réorganiser et à enseigner, et elle se surprit à décrire leurs activités des dernières années plus précisément qu'elle ne l'avait jamais fait pour quiconque, y compris sa tante. Grâce à lui, elle pouvait les honorer, chanter leurs louanges si elle le souhaitait, leur rendre leur éclat le plus brillant.

Il lui demanda cependant, tandis qu'il la raccompagnait chez sa tante dans sa berline Packard (il venait d'une famille opulente qui avait fait fortune dans le commerce du bois), si elle avait déjà connu des relations sérieuses avec des garçons, ou si elle avait des prétendants en ce moment, et elle répondit vivement que non, même si l'image de Jim lui traversa l'esprit. Amos hocha la tête, toujours grave, mais manifestement satisfait. Elle n'était plus retournée proposer ses services à cette soupe populaire, mais elle ne pouvait s'empêcher de songer à Jim dans le sombre petit bureau à l'usine, les différents rideaux encore tendus aux murs, serrant entre

ses mains sa fiole de teinture d'opium. La nuit, il lui arrivait à certains moments de ressentir une terrible envie d'en prendre à nouveau, de le revoir lui aussi, et elle découvrit qu'elle pouvait contrôler ces deux désirs en se massant avec l'arrière du pouce jusqu'à se mettre les chairs à vif et ne plus ressentir que de la douleur. Elle forçait son corps à étancher ses propres soifs au moyen d'une réalité plus crue encore. Parce qu'elle savait bien qu'elle ne pouvait plus se cacher désormais. Elle devait quitter toutes les grottes qu'elle avait elle-même creusées. L'arrivée d'Amos dans sa vie et l'intérêt qu'il portait à ses parents étaient une véritable bénédiction ; il allait la ramener vers le grand jour, même si ses souvenirs de ces dernières heures ne demandaient qu'à être ravivés.

Mais bientôt, un soir, le passé la rattrapa tout d'un coup. Elle était en train de se préparer pour son cinquième dîner avec Amos, quand elle se coupa en se rasant les jambes, le sang s'échappant à flots de son mollet. Elle était allongée dans la baignoire, et au lieu de sortir de l'eau pour aller cautériser la blessure avec un mouchoir, elle appuya le pied contre le carrelage du mur et laissa le sang couler, accélérant même le débit en pratiquant une seconde incision ; le ruissellement dépassa son genou pour atteindre sa cuisse, sa jambe pâle et zébrée de rouge complètement engourdie et parcourue de frissons, mais qui continuait à vivre en dehors de la sensation qu'elle en avait. C'était un peu comme si une vague de sang avait déferlé sur sa jambe, mais rien qu'un courant de surface, et elle ne s'exposait à aucun danger. Le spectacle la pétrifiait, cependant, et bien qu'elle ait entendu la sonnette de l'entrée (sa tante était partie pour quelques jours en voyage), elle ne bougea pas, fixant l'image des corps du révérend Lum et de sa femme jetés dans la cour de la mission, une tache rouge sombre qui avait coulé du visage de Mrs Lum étant la seule marque de couleur sur le sol que la neige recouvrait peu à peu. C'était étrange parce que ce n'était jamais le souvenir de ses parents qui venait ainsi la hanter, mais toujours celui des Lum qui surgissait brusquement.

Elle entendit Amos vociférer devant la fenêtre ouverte de la salle de bains, et comme elle ne réagissait pas immédiatement, il recommença. Il criait son prénom, et quand elle lui répondit enfin d'une voix faible, il dut déceler quelque chose d'étrange dans son intonation, parce qu'il enfonça aussitôt la porte d'entrée qui n'était pas verrouillée et il se précipita en haut de l'étroit escalier de la modeste maison ouvrière. Affolé, il continuait

d’appeler et vint marteler la porte de la salle de bains. Comme elle ne lui répondait pas, il n’hésita pas à entrer, les yeux instantanément écarquillés par l’horreur quand il découvrit la teinte de l’eau, les traces de sang sur le carrelage et le rebord de la baignoire. La jambe s’était maintenant enfoncée sous la surface. Instinctivement, il la saisit par les poignets et les tira hors de l’eau, mais quand il s’aperçut qu’ils étaient intacts, il les secoua dans un mouvement de panique et s’écria :

« Mais que se passe-t-il ? Que vous êtes-vous fait ? »

Alanguie par l’eau encore brûlante et envahie par l’impression qu’elle pourrait s’ouvrir la gorge et se laisser sombrer, elle sentit Amos plonger les mains vers elle et la tirer hors de la baignoire en un seul et rapide mouvement. Elle jeta un coup d’œil en direction de ses pieds et il eut tôt fait de repérer les deux coupures juste au-dessus de son talon. Il les pansa avec de la gaze qu’il trouva dans l’armoire à pharmacie. L’eau dégoulinait maintenant, et elle avait froid, mais quand il s’agenouilla pour l’envelopper dans une serviette, elle se découvrit et se plaqua contre sa veste et son pantalon trempés. Il tenta de détourner le regard et continua de lui demander ce qui lui était arrivé mais, sous l’étoffe, elle sentit qu’il était tout excité, et sans vraiment savoir ce qu’elle faisait, elle détacha sa ceinture et le prit dans sa bouche. Il dit non mais son visage se crispa et un frisson le parcourut tout entier. Au bout de quelques minutes, il était de nouveau prêt et ils s’allongèrent sur le sol. À ce moment-là, le sang jaillit une fois de plus, la serviette qu’ils avaient étendue sur le carrelage, irrémédiablement endommagée et pareille à une explosion de couleur dans un champ de neige fraîche.

Le lendemain, Amos la demandait en mariage, chose qu’il prévoyait de faire de toute façon, mais qu’était venu accélérer ce qui s’était passé, ainsi que leur supposition qu’elle pouvait bien être enceinte, ce qui était effectivement le cas. Ils se marièrent avant la fin du mois. Pourtant sa grossesse ne se poursuivit pas, ni la suivante, ni celle d’après. Ce n’était pas la faute d’Amos, elle se retrouva enceinte au moins cinq fois pour ce qu’ils en savaient, mais son corps n’était tout simplement pas capable de nourrir les fœtus pour les amener à terme. La dernière fausse couche se produisit plusieurs années avant qu’ils ne partent pour la Corée, un embryon de trois mois qui ne souffrait apparemment d’aucune malformation, une réalité désespérante, mais au bout du compte moins déstabilisante pour lui que la

conduite de Sylvie par la suite. Elle se montra moins inconsolable que les fois précédentes, même si ces grossesses n'avaient pas duré si longtemps, un mois, deux au maximum. Cette fois, après s'être remise de l'expulsion de l'enfant mort-né, Sylvie s'était tout simplement douchée, habillée et, presque sans tristesse, elle avait plié sa chemise d'hôpital, l'avait posée sur le lit et attendu en silence que l'infirmière vienne la chercher avec un fauteuil roulant pour la ramener chez elle. Dans leur petite maison de Laurelhurst, elle avait laissé intacte la nursery qu'ils avaient préparée, ce qui avait un instant donné espoir à Amos jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'elle la vidait peu à peu : un livre, une image, une peluche ou un hochet, un objet à la fois. Finalement, la pièce s'était retrouvée nue, mis à part les meubles et le berceau. Il lui en voulut, lui reprocha la force qu'exerçaient sur lui sa faiblesse et son abandon sexuel, et davantage qu'elle, il se sentit hanté par l'idée qu'ils s'étaient laissé souiller par le désir dégradant et confus de leur premier accouplement. Poussé par la colère, la rancune ou le désespoir, il se mit à lui demander ce qui était finalement arrivé à ses parents en Mandchourie, comme s'il était sûr que la clé de tous les problèmes de sa femme se trouvait là.

Elle refusa de lui répondre. Mais pouvait-il avoir raison ? La source de ses soucis était-elle si facile à identifier ? Elle ne le pensait pas, mais pourtant, qui aurait pu nier le pouvoir lancinant de ses souvenirs ?

Car il était trop facile de se rappeler la façon dont ses parents et elle avaient regardé à travers les fenêtres du réfectoire tandis que les soldats traînaient les corps des Lum dans la cour, personne ne songeant à l'empêcher de voir. Ils étaient encore sous le choc de la violence gratuite de leurs morts, le père de Sylvie sans doute plus que quiconque. Quand les Lum eurent été abandonnés là, il était retourné s'asseoir sur sa couverture, la tête entre les mains, sa mère lui murmurant avec colère quelque chose à l'oreille dans ce dialecte provençal dont ils usaient quand ils ne voulaient pas être compris.

Sylvie aurait pu saisir le sens de leur conversation si elle s'était concentrée, comme elle l'avait fait un nombre incalculable de fois au cours des années, d'abord sans vouloir les tromper, mais plutôt fascinée, comme tout enfant, par le son des échanges entre ses parents, qu'ils plaisantent, se disputent ou fassent l'amour. Mais cette fois, Sylvie ne les écoutait pas, elle n'essayait même pas de tendre l'oreille. Elle ne pouvait détacher le regard

du spectacle des Lum. Ses yeux étaient actifs mais de la même façon qu'un écran lumineux continue de briller dans une salle de cinéma soudain désertée. Elle s'était réfugiée dans un lieu secret à l'intérieur d'elle-même et elle continuait de fonctionner. Pourtant, l'horrible scène était étrange : ils ne semblaient pas terriblement différents de d'habitude, si on ne regardait qu'eux, ces Lum qui gisaient là presque paisiblement dans la chute de neige imminente, la main du révérend étant accidentellement venue recouvrir celle de sa femme, comme s'il voulait vérifier qu'elle n'avait pas de fièvre.

Sa mère s'étouffait de rage :

« Tu savais tout à son sujet, Francis ! Oh mon Dieu ! »

Sylvie ne l'avait jamais vue aussi furieuse. Mais ils avaient terminé leur conversation, son père se releva et la prit dans ses bras, la serrant si fort et si brusquement que ses poumons se vidèrent de tout l'air qu'ils contenaient et que ses yeux se brouillèrent. Il montait de lui une odeur âcre et sèche de transpiration qu'elle respira aussi fort qu'elle put, enfonçant la tête dans les épais cheveux bruns de son père. Il n'était pas très corpulent, et elle était presque aussi grande que lui, mais elle se sentit de nouveau comme une toute petite fille entre ses bras, et soudain elle s'effondra, sanglotant et plaquant sa bouche contre la courbe lisse de l'os derrière son oreille. Elle avait moins peur pour sa propre vie qu'à l'idée de ne plus jamais revoir l'un, l'autre ou les deux. Sa mère lui caressait le dos. Il n'y avait plus qu'eux désormais dans le réfectoire. L'officier et les soldats avaient emmené Benjamin Li pour l'interroger une dernière fois. Les Harris, eux aussi, avaient été emmenés, après qu'on leur eut fait respirer des sels pour les ranimer, puis conduits dans leur chambre, à l'autre extrémité de l'enceinte, une sentinelle postée devant leur porte. Durant tous leurs voyages, ses parents et elle avaient formé un trio inséparable, Sylvie prenant ses leçons auprès d'eux ou de quelqu'un d'autre (comme Benjamin Li), tous trois dormant ensemble, prenant leurs repas ensemble, et même souvent se lavant ensemble parce qu'on manquait en général d'eau chaude – elle trouvait toujours beaucoup plus facile de se représenter leurs corps nus que le sien –, mais aujourd'hui, elle avait l'impression qu'ils n'étaient jamais assez proches, elle sentait que, si ç'avait été possible, elle se serait glissée dans la peau de l'un des deux et laissé emplir par leurs larmes et leur sang, jusqu'à former avec eux une entité aux éléments impossibles à distinguer les uns des autres.

Malgré tout ce qui avait été révélé au grand jour, continuait-elle à souhaiter que Benjamin Li s'en tire ? Était-il possible que tous réussissent à survivre à ce jour funeste ? Ses parents, elle le voyait bien, n'avaient sans doute plus le moindre sentiment à l'égard de Li, mais ils lui avaient témoigné la force de leur pardon, et Sylvie finirait par les amener à l'accepter et les convaincrait de plaider sa cause pour qu'il ait la vie sauve. Parce que son père avait eu tout à fait raison : Benjamin n'était pas la cause de cette situation ; il n'avait voulu de mal à personne, il était une victime de la cruauté presque autant que les Lum, peut-être même autant quand on pense à la montagne de culpabilité qu'il lui faudrait maintenant affronter. C'était un être doux et délicieux, un professeur dévoué, et qu'il se révèle avoir été un vaillant combattant de la liberté qui, malgré toutes ces horribles épreuves, continuait à refuser de révéler ses secrets, ne lui conférait que plus de valeur à ses yeux. C'était un homme de principes et, pour cette raison, jamais il n'avait cherché à profiter de ses désirs, il lui avait même offert sa médaille d'écolier et l'avait noblement exhortée à la patience jusqu'à ce qu'elle sache se montrer moins foncièrement puérile, jusqu'à ce qu'elle connaisse un amour durable et digne d'elle.

« Ta mère et moi souhaitons te parler, ma chérie, lui dit son père, en lui prenant la joue dans sa main. Il se peut que nous n'ayons pas beaucoup de temps devant nous, alors, s'il te plaît, écoute.

– Pourquoi ? Que va-t-il se passer ? On va rester ensemble, hein, papa ?

– Nous allons tout faire pour, répondit-il, en s'efforçant de lui sourire. Nous resterons ensemble aussi longtemps que possible. Jusqu'à la dernière minute. Mais tu dois nous promettre que, s'il est possible pour toi d'échapper à tout cela, tu accepteras de partir. Que ce soit avec nous, avec les Harris ou toute seule. Tu ne dois pas hésiter. Tu ne dois pas y regarder à deux fois. Il ne faudra te préoccuper de personne d'autre. Même pas de nous.

– Mais de quoi tu parles ? s'écria-t-elle, indignée, le visage brûlant d'une peur mêlée de colère. Comment tu peux me demander une chose pareille alors que tu m'as appris toi-même à faire passer les autres avant tout ? Comment voudrais-tu que je parte ?

– Pourtant il le faut. Si tu en as la possibilité. S'il te plaît. Ta mère et moi ne nous pardonnerions jamais… »

Sylvie secoua la tête et le repoussa avec énergie.

« Je regrette, papa, mais après tous les dangers que nous avons traversés ensemble durant toutes ces années, tu ne peux pas me demander une chose pareille. Tu ne peux pas ! C'est trop tard.

– Il n'est pas trop tard », intervint sa mère, de sa voix rauque et bien timbrée. Elle étreignit violemment les mains de Sylvie. « Tu vas sortir d'ici, avec ou sans nous. Tu m'entends, ma chérie ? »

Elle hocha la tête. Sa mère était plus forte qu'elle pourrait jamais espérer l'être, et un seul regard d'elle suffisait à réduire ou décupler une résolution, parfois les deux en même temps. Son père était sans doute le phare dont la lumière les guidait mais, même à ce moment-là, au milieu de toute cette tourmente, sa mère demeurait celle qui rendait tout plus clair, celle qui savait lui faire sentir quelle était sa place, lui montrer ce qu'elle devait faire, et c'est pour cette raison que son image était celle que Sylvie garderait toujours, brillant au fond d'elle-même, belle et sereine comme une statue, avec une chair d'albâtre et de la poussière de marbre dans les veines.

« Dis que tu le feras.

– Je le ferai.

– Répète-le.

– J'ai compris, j'ai compris ! dit-elle avec une tristesse indescriptible, de nouvelles larmes lui roulant sur les joues.

– Écoute, nous allons te confier ces choses, dit encore sa mère. Pour que tu nous les gardes. »

Elle retira l'alliance de son mari et la glissa au doigt de Sylvie, beaucoup trop petit pour la taille de cet anneau. Ensuite, elle retira la sienne, la plaça par-dessus l'autre, et celle-ci lui allait parfaitement.

« Nous t'aimons plus que tout au monde, murmura sa mère, en embrassant son front, ses joues, son nez qui coulait et ses yeux.

– Je le sais », répondit Sylvie, qui n'en était pourtant pas certaine. Ils l'aimaient, oui, mais le monde entier était si malheureux, tous les endroits où ils étaient allés étaient le théâtre de tant de misère, que personne n'aurait pu leur en vouloir d'en prendre autant ou même davantage soin que de leur propre fille. Il fallait qu'elle soit plus avisée et plus sérieuse, et qu'elle se rende une fois de plus compte de l'étendue indispensable de leur dévouement. Comme il fallait qu'ils aient de grands cœurs ! Parce que seule une immense générosité pouvait les guider aujourd'hui comme elle l'avait

toujours fait, pourvu qu'ils demeurent résolus, illuminés par la force de la bienveillance ! N'y avait-il d'ailleurs aucun espoir ? Les Harris étaient blessés, certes, mais ils avaient réussi à regagner leur chambre presque sans aide ; ses parents et elle étaient indemnes ; et si, assurément, Benjamin était en sérieux danger, il devait finalement se rendre compte qu'il n'y avait pas d'autre solution, il avait bien vu les conséquences de son obstination, il allait céder et dire à l'officier tout ce qu'il voulait savoir.

Percevant un soudain bruit de pas, la mère de Sylvie lui agrippa le flanc avec la force de tenailles.

« Fais attention maintenant, lui murmura-t-elle à l'oreille. Reste tranquille. »

Avant que Sylvie ait pu répondre, l'officier entra dans la pièce. Trois soldats le suivaient, poussant Benjamin Li devant eux. Il était toujours ligoté. Pour autant qu'elle puisse en juger, il n'avait pas subi de nouveaux sévices, on l'avait même nettoyé et essuyé le sang séché qui lui maculait le visage. Elle tenta de croiser son regard mais il gardait la tête baissée, comme terrassé par la honte.

« Ne t'en fais pas, Benjamin, s'écria-t-elle, incapable de s'en empêcher. Tout va bien se passer maintenant ! »

Les yeux ternes de l'officier se posèrent sur elle.

« Cet homme continue à ne pas répondre à mes questions, dit-il de sa voix la plus neutre, sans la moindre trace d'émotion. Nous sommes donc contraints de faire ce que nous allons faire maintenant. »

Il adressa d'un ton sec quelques mots en japonais à ses hommes, il y eut d'abord un étrange moment de pause ; puis, sans crier gare, un des soldats saisit sa mère par les cheveux et la força à se relever. Un cri sauvage jaillit de la gorge de son père et il se précipita sur le soldat, les deux mains tendues. Sa mère hurla : « Francis ! » mais il était trop tard. Un autre soldat le frappa avec son fusil par-derrière, un pâle éclat de métal miroitant dans la lumière. Son père gémit et s'abattit sur le sol. Sylvie rampa vers lui, ne sachant pas très bien où il était blessé ; elle sentit alors quelque chose de chaud qui s'échappait de son flanc. Sa main était mouillée quand elle la retira ; la baïonnette s'était enfoncée juste sous ses côtes. Le sang qui lui maculait les doigts était sombre, presque noir, dans la faible lumière. Son père grimaçait de douleur, incapable de parler, et il l'attira vers lui. Son

visage l’effraya et elle résista, mais ensuite elle comprit ce qu’il faisait, ce qu’il voulait désespérément qu’elle ne voie pas.

Les deux soldats bousculaient sa mère, tirant sur ses vêtements et en en déchirant des pans, comme s’ils l’avaient écorchée, morceau par morceau, et Sylvie entendait sa mère qui suffoquait, son père qui gémissait, les soldats qui se moquaient.

L’officier avait saisi Benjamin Li par le menton pour le forcer à regarder.

« Ne faites pas ça, dit le jeune homme, les yeux fermés. Ne faites pas ça !

– Alors parle ! beugla l’officier. Parle tout de suite ! »

Mais Benjamin secoua la tête, poussant un cri rauque comme si c’était sa propre mère ou sa sœur qu’on torturait sous ses yeux. Jane Binet était maintenant entièrement nue. L’officier répéta son ordre, mais Benjamin refusa d’obtempérer et serra plus fort les paupières. Il tremblait et sanglotait. La tête de nouveau plongée entre ses genoux, il se frottait le visage contre les lattes mal équarries du plancher. Sur l’ordre de l’officier, un soldat tira Benjamin jusqu’à Jane tandis que les autres la maintenaient, et il la poussa contre elle, la forçant à l’embrasser sur la bouche, le cou, le ventre et entre les jambes. Puis ils voulurent les obliger à s’accoupler. Quand il résista, ils le criblèrent de coups de pied, mais cela se révélant inutile, ils la frappèrent jusqu’à ce qu’il accepte. Il grognait par intermittence. Elle n’émettait plus le moindre son. Les soldats se moquaient de lui, ils riaient, et voyant qu’il ne parvenait pas à en finir, le gros soldat au cou de taureau éloigna le jeune homme d’un geste brusque et se jeta à son tour sur elle. Benjamin se retrouva un mètre ou deux plus loin, il reçut quelques coups de pied supplémentaires au bas-ventre et dans la poitrine avant de se recroqueviller sur le plancher, toussant doucement et crachant du sang. Quand le gros soldat eut terminé son affaire, les deux autres se mirent à se disputer la place, mais l’officier les fit taire d’un ordre sec.

C’est à ce moment-là seulement que Sylvie réussit à relever les yeux. Elle suffoquait, tremblait de tous ses membres, serrée au collet par deux mains invisibles. Sa mère rassembla ses vêtements lacérés et entreprit de se rhabiller sans regarder personne. Elle glissa simplement le bras dans la manche déchirée de son chemisier et rampa vers Sylvie et Francis, sondant

immédiatement les blessures de son mari. Il tenta de la serrer dans ses bras mais n'en eut pas la force.

Elle roula son manteau en boule et le plaça précautionneusement sous sa tête.

« Je suis désolé, ma chérie », dit son père, d'une voix à peine audible tant il était faible. Des larmes lui roulaient sur les joues. Ses joues, ses lèvres étaient livides. « Tu me pardonnes ? S'il te plaît ?

– Ne parle plus maintenant, dit-elle, en séchant ses larmes. N'essaie pas de bouger. Tu perds trop de sang.

– Ça m'est égal. Il n'y a que toi et Sylvie qui comptez.

– Nous le savons. Mais ne bouge plus.

– Je t'aime tant, Jane.

– Nous t'aimons aussi.

– Dis-le-moi, s'il te plaît.

– Je t'aime. »

Il allait répondre mais, soudain, sa respiration se fit difficile, son torse se souleva une fois, deux fois, avant de retomber. Sa mère pleurait. Sylvie lui embrassa la tempe et elle sentit une douce chaleur. Il était encore en vie. Elle l'embrassa de nouveau, et eut la même impression. Tout était fini maintenant. Elle sentit une main sur sa nuque, un contact assez râpeux, comme si sa mère avait soudain et terriblement vieilli et, durant quelques secondes, elle frotta la joue contre sa paume avant de se rendre compte avec horreur que c'était la main du jeune officier, ses doigts courts et minces couverts d'engelures et de petites cicatrices.

« Lève-toi », lui dit-il.

Mais Jane Binet se leva à la place de sa fille, l'air étrangement impavide et glacial. À la vitesse de l'éclair cependant, sa main se tendit pour saisir le revolver du militaire dans son étui. Elle le serra un moment entre ses doigts avant qu'il ne le lui arrache et ne lui assène un coup de crosse. Elle ne s'arrêta pas pour autant et, quand elle se jeta sur lui, il lui tira deux balles dans la poitrine. Elle s'effondra et il fit feu encore une fois. L'officier arracha Sylvie des bras de son père et la tira jusqu'à Benjamin Li. Elle avait trop peur pour songer à résister, ou même pour se débattre ; sa cervelle bondissait sous son crâne, déconnectée du reste de son corps. Elle avait l'impression de voir la scène par le petit bout d'une lorgnette. Quand il souleva sa jupe, elle perçut le son si faible de sa propre voix, assourdie

comme une trompette enrhumée, qui appelait sa mère, son père, tout en sachant qu'aucun des deux n'allait lui répondre.

L'officier aboyait, mais ce n'était pas à elle qu'il s'adressait. Il tenait Benjamin à la gorge. Il lui hurlait des invectives d'une voix blanche, presque traînante, comme s'il s'était lui-même lassé de le tourmenter.

« Tu es un être abject ! Tu m'entends ? Moins que ça, même ! Tu vaux moins qu'un rat. Une crotte de chien ! Tu n'es rien ! Ta vie ou ta mort ne changent rien. Personne ne se souviendra de toi ! »

Il le poussa en direction de Sylvie, le forçant à la regarder nue.

« Tu veux voir ce qui va lui arriver maintenant ? C'est ça que tu veux ? Dis-le ! »

Benjamin secouait la tête, sanglotant et se répétant quelques mots indistincts, les paupières à nouveau fermées.

« Dis-moi leurs noms ! »

Benjamin se roula en boule, comme s'il avait essayé de disparaître.

« Aah ! » beugla l'officier. De dépit, il lui décocha plusieurs coups de pied. Puis il donna un ordre aux soldats et deux d'entre eux le maintinrent solidement immobile. L'officier s'agenouilla au-dessus de lui et tira un rasoir de sa poche arrière. Il le sortit de son étui et se mit rapidement au travail. Benjamin gémissait, suffoquait ; puis il se mit à hurler. Quand l'officier recula, les yeux du jeune homme étaient couverts de sang, comme s'il les lui avait arrachés. Mais l'officier les essuya du revers de sa manche, et ce qu'il venait de faire apparut clairement : il lui avait découpé les paupières. Les yeux eux-mêmes étaient intacts, monstrueux d'être ainsi exposés aux regards. Son crâne n'était plus qu'un amas de chair. Ils lui attachèrent de nouveau les mains dans le dos.

« Regarde maintenant, fils de pute ! »

L'officier lança un ordre bref et un des soldats se pencha au-dessus de Sylvie en détachant sa ceinture.

C'est alors que Benjamin recommença à hurler. Il s'époumonait jusqu'à la limite de ses forces, dévidant les noms de tous ses compagnons, ahanant cette triste litanie à tue-tête, et plus fort que tous les autres, le sien.

OceanofPDF.com

9

À la fin de la déclaration qu'elle venait de faire au commissariat local concernant l'état de ses relations avec Nicholas, le marchand d'art londonien ajouta un coda à son témoignage : *Mr De Nicole, quelle que soit sa véritable identité, était en tout point un jeune homme charmant, sûr de lui au meilleur sens du terme, et extrêmement cultivé. En marge de la valeur des pièces dérobées, son départ constitue une perte certaine pour notre entreprise.*

Ainsi, songea June, il n'y a pas qu'à moi qu'il manque.

Ce témoignage ne remontait pas à plus d'un mois, ce qu'elle trouvait particulièrement poignant, et en jetant un coup d'œil par la vitre de la berline que Clines avait louée pour eux, elle se rendit compte que ce qu'elle éprouvait était rien de moins qu'une violente bouffée d'orgueil maternel.

Sûr de lui au meilleur sens du terme.

L'écho si net de ces mots lui fit l'effet soudain d'un baume, sans lequel elle n'aurait sans doute pas pu s'empêcher de crier tant les douleurs qui lui crispaient les membres et les articulations étaient vives. Pour l'heure, elles ne semblaient pas être davantage que des alertes lointaines, certes urgentes et bien réelles, mais apparemment destinées à une autre malheureuse à l'agonie. Cette femme mourante, en revanche, portant une calotte de laine et un châle de soie verte sur les épaules dans la douceur d'une soirée d'automne, profitait pleinement du premier jour agréable de la fin de sa vie, si bien que même le trajet en voiture sur la chaussée accidentée du West Side Highway ne parvenait pas à ramener ses pensées vers ses os douloureux. Parce que, pour la première fois, elle pouvait se dire que Nicholas allait bien, que rien de grave ne lui était arrivé au fond ; que,

malgré les délits qu'il avait commis, il restait avant tout un jeune homme capable, à l'avenir prometteur ; que, ironiquement, il lui suffirait de rentrer à la maison pour se faire une place au soleil.

Ces pensées lui étaient dictées par la logique démente de sa maladie et, tout en le sachant, elle y puisait le même réconfort et trouvait le même soulagement que dans les palliatifs que lui prescrivait son médecin, sa seule source de chaleur désormais. Quelque chose avait commencé à se produire à l'intérieur de son corps ces dernières semaines, et elle se rappela que son médecin l'en avait avertie quand elle lui avait annoncé un mois plus tôt qu'elle ne reviendrait plus le voir, qu'elle partait en voyage. Le Dr Koenig avait prédit que la douleur allait changer et évoluer, qu'elle augmenterait, qu'elle empirerait sérieusement, et qu'elle finirait par l'envahir complètement. Elle appréciait sa franchise, même avant d'avoir cessé d'être sa patiente. Quand le Dr Koenig lui avait diagnostiqué sa tumeur à l'estomac, elle avait senti un horrible tremblement lui serrer la gorge, parce qu'en observant son regard qui ne cillait pas, elle avait compris qu'il lui restait peu d'espoir. Il n'allait pas le lui dire en ces termes, évidemment : le Dr Koenig était connu pour ses méthodes innovantes et radicales, mais aussi parce qu'il ne baissait jamais les bras, quelles que soient les circonstances.

Son cas était fascinant, lui expliqua un interne, parce que sa tumeur à l'estomac s'était implantée d'une façon très rarement observée. June lui demanda des précisions, et le jeune médecin, involontairement poète, lui répondit : *Comme des doigts que l'on plonge dans un bocal.* Le cancer allait s'étendre aux autres organes mais, durant le premier examen, le Dr Koenig lui avait annoncé qu'il ne doutait pas de l'issue favorable : ils commenceraient par pratiquer l'ablation de certaines parties de l'estomac, puis ils auraient recours à des protocoles expérimentaux, dont certains étaient tout récents, et malgré ce qu'elle avait lu d'entrée de jeu dans ses yeux, elle en était rapidement venue à le croire.

« Vous comprendrez vite que j'en demande beaucoup à la vie, lui avait-il dit de sa voix de baryton, sans modulations et un peu lasse. C'est la vie ou rien. »

Pendant un certain temps, June avait été une patiente exemplaire et, sans avoir cherché à l'être, devint sa « favorite », un cas spécial même parmi ses cas spéciaux, lui conférant un statut particulier dont elle se rendait

compte quand elle devait passer quelques jours à l'hôpital à voir la façon dont les internes lui rendaient fréquemment visite et les questions qu'ils lui posaient sur son état et ses plaintes éventuelles auxquelles elle se refusait à répondre. Elle se mit entièrement à la disposition du Dr Koenig, sans jamais refuser ni même hésiter quand il lui demandait de supporter un nouveau protocole, si désagréable ou douloureux qu'il soit, ou de se soumettre à une nouvelle batterie d'examens. Ils tiraient son sang comme de l'eau à une fontaine. Bien sûr, elle se sentait encouragée par son obstination, sa décision de l'opérer même quand d'autres avaient jugé cela inutile, son traitement agressif aux rayons, et le rééquilibrage constant de ses médicaments, jusqu'à ce que, un jour, alors qu'elle passait une semaine entière à l'hôpital – son abondante chevelure noire n'étant plus qu'un souvenir, ses os vibrant en permanence d'une douleur insidieuse, ses veines aussi fragiles et délabrées que des aqueducs romains, et toute la partie droite de son dos parsemée de cloques –, elle avait brusquement dit non à un interne qui lui avait seulement demandé de passer un énième Pet-scan pour lequel il lui aurait fallu ingurgiter une mixture répugnante au goût métallique. L'interne en question, un Pakistanais imberbe à lunettes, ne l'avait pas bien entendue, ou bien avait cru qu'elle donnait son accord, et il avait demandé à l'infirmière de préparer le mélange. June réitéra son refus, cette fois d'une voix plus forte, et le jeune médecin hésita un instant avant de quitter la chambre sans dire un mot. Bientôt, le Dr Koenig apparaissait au pied de son lit, les mains tendues vers elle comme un galant qui vient de se voir repousser. Ses sourcils, gris et broussailleux, étaient froncés. Il semblait avoir déjà deviné ce qu'elle allait dire. Il lui demanda néanmoins calmement quel était le problème.

« Quelque chose ne va pas ? » June secoua la tête. « Éprouvez-vous une gêne considérable ? Est-ce que vous souffrez ? Nous pouvons nous en charger.

– Ce n'est pas la question. »

En fait, elle souffrait, mais pourtant seulement au sens physique. Son esprit, à son avis, demeurait vif et inaltérable. Elle restait capable de considérer chaque problème sous ses différents aspects.

« Alors je ne comprends pas, June. Pourquoi vous comportez-vous ainsi ? Pourquoi entravez-vous nos efforts ? Vous vous rendez sans doute compte du chemin que nous avons parcouru.

– Mais bien sûr. Vous êtes merveilleux. Tout le monde ici a été merveilleux.

– Alors, continuons ! » dit-il. Elle voyait bien qu'il avait pris acte de ses compliments en faisant comme si de rien n'était. Elle aimait par-dessus tout ce trait de son caractère.

« Vous méritez un patient qui ait complètement envie d'être là. Vous en avez des dizaines sur liste d'attente, je le sais.

– Nous nous occuperons d'eux en temps voulu. Pour l'instant, c'est vous la cible de tous nos efforts. Nous choisissons nos patients avec le plus grand soin, et alors nous faisons tout ce que nous pouvons pour eux, sans jamais les lâcher dès le premier jour.

– Mais vous saviez ce jour-là ?

– Quoi ? Qu'est-ce que je savais ? s'étrangla Koenig en agitant les mains.

– Que j'étais déjà condamnée.

– Est-ce que nous ne le sommes pas tous ? » répliqua-t-il avec colère. Cette soudaine montée d'adrénaline chez son médecin l'avait en quelque sorte ranimée et, de façon délicieuse bien qu'éphémère, avait suspendu la douleur.

« Nous trichons avec le temps, June, nous le faisons tous, malades ou non. La plupart d'entre nous ne s'en rendent compte qu'une fois moins bien portants. Mais je ne crois pas que nous ayons de naissance une espérance de vie fixe, déterminée par le destin ou quoi que ce soit d'autre. Nous pouvons allonger la durée pour ceux qui le veulent. Et qu'on ne me parle pas de "qualité de vie" ou de ce genre de choses. La vie, c'est la qualité de vie. Si on parvient à se nourrir, à communiquer, et à imaginer le lendemain, alors rien qu'un jour de plus vaut la peine d'être vécu. »

Il parlait comme il l'avait toujours fait, avec l'autorité naturelle et l'égoïsme étonnant d'un praticien réputé, et pourtant, sous le masque de la conviction et des rodomontades, June percevait ce qu'il restait en lui de vulnérable, peut-être le petit garçon dont la mère était morte trop jeune, ou dont un frère avait connu une maladie incurable, quelqu'un en tout cas qui avait assisté à une lente agonie, et qui, au lieu de s'habituer doucement à cette idée de la mort ou de commettre un acte rapide de miséricorde, était devenu un infatigable combattant dans cette lutte.

« Je ne vais pas vous dire que je ne suis pas d'accord avec vous. Je n'en ai pas la force, répondit-elle.

– Alors n'abandonnez pas maintenant !

– Je n'abandonne pas.

– C'est pourtant ce que vous allez faire si vous partez. Nous avons atteint un moment critique. Nous sommes sur le point de gagner la partie, mais cela ne va pas sans danger, et il n'y a aucune place pour l'hésitation. Même les précieuses heures que nous avons gâchées cet après-midi peuvent faire la différence. J'en suis persuadé. Maintenant, je vais rappeler mon interne et vous allez le laisser faire son travail. Êtes-vous d'accord ? Je sais que oui. Vous l'êtes, n'est-ce pas ? Aujourd'hui, demain et le jour suivant. »

Il l'avait saisie par les épaules et son regard la fouillait moins qu'il ne la persuadait. Ou du moins, tentait de le faire. Mais même la pression légère de ses mains lui donnait l'impression qu'il l'écorchait vive, des flammes lui parcourant le dos et le cou, et elle ne put réprimer une grimace. Elle n'avait pas l'intention de le tromper, même si elle savait pertinemment qu'elle allait le faire. À peine fut-il sorti de la chambre et avant le retour de l'interne, elle s'habilla rapidement et écrivit un billet à l'adresse de Koenig :

Durant toute ma vie, j'ai triché avec le temps. Je vous en prie, donnez ce qu'il m'en reste à quelqu'un d'autre.

Comme elle aurait voulu ne pas avoir écrit ces mots. Étrangement, son état s'améliora de façon spectaculaire dès qu'elle eut quitté l'hôpital, son corps soudain souple, élastique et vigoureux, mais depuis le jour où elle avait rencontré Clines, elle avait de nouveau décliné. Elle dépendait maintenant de plus en plus des analgésiques que Koenig lui avait fait prescrire par son interne, son esprit n'étant jamais plus alerte qu'au moment où elle comptait comprimés et flacons (une autre façon de mesurer le temps), ainsi que les ordonnances antidatées qu'il avait tenu à lui délivrer. Elles lui permettraient de tenir jusqu'à suffisamment loin l'année suivante, et il lui arrivait de les feuilleter avec gratitude, comme des cartes de vœux inattendues, des salutations issues d'un avenir qui lui parlait d'une très différente longévité.

Tandis que la voiture traversait le pont en direction du New Jersey, le panorama du côté sud de la métropole éclairée par toutes les lumières clignotantes du soir semblait lui montrer le chemin vers le port et le large. Elle avait toujours eu un peu peur de l'eau, n'ayant jamais appris à nager, et

pourtant maintenant, elle s'imaginait en train de fendre les flots sombres de la rivière, ses membres barattant l'eau à un rythme énergique, chacun de ses muscles irradiant la chaleur, son corps entier de nouveau frémissant de vie. Elle aperçut un jeune Nicholas nageant à ses côtés, instinctivement sûr qu'elle saurait les conduire à bon port ; il se maintenait à son niveau quand elle accélérait l'allure, puis se lovait contre son ventre pour prendre un peu de repos. Elle posa la main sur son abdomen et c'était comme si elle le sentait là, lui plutôt que l'énorme œuf si dense de la tumeur qui l'avait envahie et s'était étendue à tout son corps. Enceinte de lui, elle avait eu terriblement mal au cœur, pas seulement durant les premières semaines ou le matin, mais constamment, et quasiment jusqu'à la naissance, une nausée qui enflait et montait irrésistiblement jusqu'à sa gorge, l'empêchant de se nourrir convenablement. Elle avait fini par se résigner à l'idée qu'elle allait tomber si malade qu'elle en mourrait. Quand l'infirmière avait posé le bébé sur sa poitrine au réveil, après la césarienne qu'on avait dû pratiquer d'urgence (sa tête était trop grosse, il n'arrivait pas à sortir), elle avait failli s'étouffer littéralement tant elle sanglotait d'émerveillement – elle ne découvrit que plus tard qu'on tombe souvent malade après une anesthésie – et les premiers mots qu'elle lui avait alors murmurés avaient été : *Je suis désolée*.

Et elle l'était effectivement.

Il leur arrivait parfois de faire le même trajet pour se rendre à Palisades Park quand il était encore à l'école primaire. Ils habitaient alors Morningside Heights, et il était plus facile de traverser le pont que de descendre jusqu'à la 32e Rue pour un dîner coréen de début de soirée le dimanche. Ils prenaient un taxi parce qu'elle n'avait jamais appris à conduire et, sur le chemin du retour, un petit sac de provisions posé entre eux sur la banquette, Nicholas s'endormait, en faisant mine de se pincer le nez à cause du *kimchi* de radis à l'odeur d'égout et des seiches séchées. Ils n'y étaient allés que parce qu'il ne cessait de lui demander d'où elle venait et à quoi ressemblaient les autres Coréens : elle s'était dit que l'amener dans un restaurant coréen était sans doute la meilleure façon de lui répondre. Mais, une fois sur place, son humeur se dégradait peu à peu, Nicholas n'ouvrait pratiquement pas la bouche et picorait sans conviction dans son bol de *bibim bap* dont il laissait les trois quarts. Elle le poussait à terminer,

se fâchait contre une serveuse, et parfois ils achetaient quelques produits que, pour l'essentiel, ils laisseraient pourrir sans les avoir cuisinés. Tout de même, ils s'y étaient rendus six ou sept fois, puis plus jamais, June elle-même finissant par accepter que toute la nostalgie qu'elle espérait réveiller pour lui avait disparu depuis longtemps et qu'il n'y avait rien à quoi elle aurait désiré s'accrocher. Nicholas ne s'en plaignit pas, mais la dernière fois qu'ils y allèrent, il demanda s'il pouvait rester dans le taxi tandis qu'elle faisait ses achats et qu'elle mangeait quelque chose. Elle lui répondit que, bien sûr, c'était impossible, et elle voulut savoir comment pareille idée lui était venue. Il répliqua : *Parce que tu te mets tellement en colère quand on est là-bas.* Tandis que le taxi approchait de leur restaurant habituel, June le pria de les ramener à Morningside Heights. À la maison, elle prépara des sandwichs au beurre de cacahuète et, après dîner, il alla lire dans sa chambre, comme s'il ne s'était rien passé. C'était un petit garçon sensible mais, de temps à autre, il était capable de témoigner d'une réelle maîtrise de lui-même : il maintenait une distance parfaite, un équilibre et un retrait calculés et précis.

La lettre du marchand d'art londonien prouvait-elle que, durant toutes ces années d'absence, il avait su aplanir les angles de sa personnalité ? Ou bien était-ce le signe d'un contrôle de soi plus effrayant encore ? Qu'il ait décidé de travailler, parmi toutes les possibilités, dans le commerce des antiquités lui faisait penser qu'elle ne l'avait pas trop meurtri. Il avait certainement adoré son magasin. Après l'école, Nicholas passait joyeusement le temps qui le séparait du dîner en époussetant meubles et objets, ou bien en réparant d'autres, un tiroir qui fermait mal, par exemple. Il avait un don naturel pour le bricolage. Sans le vouloir, il lui suffisait d'examiner rapidement un mécanisme pour comprendre ce qui faisait défaut, ou repérer ce qui était détraqué dans un autre. Mis à part les meubles, il savait remettre en état les pendules et les boîtes à musique, et en fait tout ce qui pouvait être réparé sans nécessiter outils spéciaux ou pièces détachées particulières. Il possédait une certaine empathie avec les machines qui, dans des circonstances différentes, aurait pu l'amener à construire des ponts ou à réparer des voitures avec génie. Mais elle ne l'avait jamais encouragé et se moquait même gentiment de ses talents de vieux bijoutier, tandis qu'il se penchait sous l'ampoule de son établi. Elle lui expliquait qu'un garçon avait besoin de grand air (même à New York),

qu’il lui fallait courir, sauter, arpenter, vivre avec ses pieds et ses jambes plus qu’avec sa tête et ses mains. Qu’elle ait été capable de formuler des idées pareilles lui semblait monstrueux aujourd’hui, mais à l’époque, ils étaient seuls au monde, et elle faisait alterner les moments où elle se montrait proche et impitoyablement attentive et ceux où elle s’éloignait tellement que le garçon n’était plus qu’une vaguelette dans l’océan de sa vision, une marque pâle, une traînée à peine perceptible de son sang.

Nicholas restait de préférence dans l’arrière-boutique et, quand un client entrait, il lançait un chaleureux salut avant de disparaître discrètement dans son minuscule atelier ou à la cave. Les clients ne manquaient jamais d’observer quel joli garçon bien élevé c’était, et June pouvait ensuite se lancer dans une conversation sur les enfants ou le métier de parent qui glissait agréablement vers le sujet des objets qu’il fallait acheter pour la maison. Elle n’avait pas de talent naturel pour la vente, et n’était pas non plus spontanément charmeuse, mais elle savait reconnaître une ouverture et ne pouvait s’empêcher de s’engouffrer dans toutes les brèches. Elle était obstinée et opportuniste, et le commerce n’était qu’un jeu d’enfants comparé à ce qu’elle pouvait se décider à faire. C’était peut-être par pure coïncidence que les affaires marchaient particulièrement bien quand Nicholas décidait de rester à la boutique, mais elle était convaincue que sa présence l’aidait, comme la préface d’une histoire qu’elle n’aurait jamais pu raconter toute seule, et c’est la raison pour laquelle elle se montrait toujours un peu dure et tentait de le pousser à aller faire un tour ailleurs, ne voulant pas se sentir coupable de tirer profit de sa présence, ce qui arrivait néanmoins assez souvent.

Mais cela ne semblait pas déranger Nicholas – en tout cas, il ne s’en plaignait jamais – même si June se disait aujourd’hui que, durant les premières années après l’ouverture de la boutique de Lexington Avenue, il avait dû sentir quelque chose de la façon dont les relations entre une mère et un fils pouvaient facilement se gripper. Quand le dernier client était parti et qu’elle avait éteint la vitrine, elle lançait : « Ah voilà notre taupe qui resurgit ! » comme une plaisanterie, bien sûr, mais avec un ton tranchant qui aurait mieux convenu à un pair ou un ami qu’à un garçon un peu timide de neuf ans. Il lui répondait en gardant les yeux fermés, un grand sourire exagéré aux lèvres, comme soudain pétrifié sur place, paralysé, avant de s’éloigner en sautillant. Ils se jouaient souvent cette petite comédie, mais il

y avait là quelque chose de forcé. De retour à la maison, il faisait ses devoirs ou dessinait, tandis qu'elle préparait le dîner (toujours des choses simples, pas vraiment de la cuisine, comme du riz et du poisson à la vapeur, ou des coquillettes avec de la sauce tomate en bocal), et rien ne semblait avoir déraillé, mais parfois, au milieu de la nuit, elle se réveillait en l'entendant haleter dans sa chambre. La première fois, elle avait failli tomber en se précipitant vers lui, croyant qu'il était en train de s'étouffer, mais elle s'était aperçue en fait, cette fois-là et les suivantes, qu'il pleurait pendant son sommeil. Il ne s'agissait pas de détresse – des pleurs discrets, comme refoulés en dormant, si cela avait un sens – et, alors qu'il aurait été facile de le réveiller pour le consoler, elle restait inexplicablement campée là dans le noir, observant sa bouche déformée et le tremblement rythmé de ses épaules, et il lui fallait faire un immense effort sur elle-même pour ne pas se dire qu'il y avait là un garçon qu'elle allait devoir prendre en charge pour le restant de ses jours.

Comme les choses avaient tourné différemment !

« Il faut que je vous le répète, Mrs Singer », lui dit Clines sans la regarder dans le rétroviseur. Il portait des lunettes pour conduire. « Je vous conseille vraiment de laisser tomber ce Brennan.

– Oui.

– Nous devrions déjà être à Rome en train de rechercher votre fils à l'heure qu'il est.

– Nous prendrons l'avion demain soir. Il n'y aura plus aucune modification à nos plans.

– Désolé d'être aussi direct, Mrs Singer, mais vous n'êtes pas en état de prendre plus de retard.

– Alors vous pouvez peut-être rouler un peu plus vite. »

Elle vit ses lèvres se pincer dans le rétro. Il n'avait aucune envie de retourner dans le New Jersey, il disait que c'était du temps perdu, mais en fait, elle sentait que c'était parce qu'il avait peur d'Hector. Il fit néanmoins ce qu'elle avait aigrement suggéré, accélérant un peu pendant quelques minutes avant de retrouver sa façon de conduire si inhabituellement lente. Il était en vérité beaucoup plus vieux qu'il ne souhaitait le montrer, et elle se rendait compte qu'il plissait les yeux dans le crépuscule pour mieux voir. Il lui avait demandé de s'asseoir à l'arrière parce qu'il avait une inflammation des voies respiratoires qu'il ne voulait pas lui transmettre. Mais c'était

surtout un prétexte. Clines, elle le comprenait de plus en plus clairement, était terriblement conventionnel. Il jugeait confortable l'idée d'avoir une place assignée. Elle n'y trouvait rien à redire parce que, avec lui, elle savait exactement quel rôle chacun devait jouer sans discussion. Elle avait de plus en plus de mal à supporter les conflits. Elle poursuivait un but, Clines était là pour l'aider, il n'y avait guère besoin de palabres.

Nicholas, bien sûr, avait été particulièrement sujet à son autorité ; même adolescent, il lui obéissait sans regimber. Il arrivait à June de se montrer particulièrement exigeante, parfois même franchement impitoyable, dans l'espoir de le voir se rebeller et lui répondre vertement, mais cela ne se produisait jamais, il se contentait de dire oui ou de se replier vers une autre partie de l'appartement. Était-ce son caractère de rester toujours aussi docile, ou bien l'avait-elle modelé par les remarques tranchantes qu'elle lui faisait à la boutique ? Comme n'importe quelle mère, elle était parfois furieuse contre lui, pour la seule raison qu'il était un enfant. Plus tard, les raisons deviendraient différentes. En tout cas, elle ne pouvait s'en empêcher, et Nicholas sans doute non plus, et après qu'il eut quitté la maison et fut resté éloigné pendant des mois sans écrire ni téléphoner, elle se demanda si un observateur extérieur ne conclurait pas qu'au bout du compte elle avait représenté la présence la plus néfaste dans la vie de son fils.

Qu'il se soit si facilement lancé dans une carrière de voleur semblait aller dans le sens de cette interprétation. Clines lui rappela plusieurs fois que les délits n'avaient pas encore été prouvés, mais elle savait que la vérité était là depuis bien longtemps. Car Nicholas avait derrière lui toute un passé de vols. Cela n'avait pas vraiment posé problème avant, parce qu'il ne s'était jamais fait prendre. Depuis l'âge de sept ans, il chapardait des bonbons et des chewing-gums au kiosque à journaux, ainsi que des cartes à jouer et des feutres chez Woolworth's. Plus tard, jeune collégien, il volait des disques et des livres dans les bibliothèques et des vêtements de prix dans les grands magasins. Périodiquement, elle découvrait une cache au fond de son placard, ou entre le sommier et le matelas de son lit. Un jour, elle avait trouvé trois jeans de marque neufs, une autre fois, deux anoraks de ski, dont aucun n'était à sa taille. Elle se dit qu'il devait les vendre ou les donner à ses amis. Elle ne s'étonna pas qu'il ne se fasse jamais prendre : c'était un gamin intelligent, charmant, à l'air gentil, qui pouvait rentrer à la

maison l’air décontracté, en vous regardant droit dans les yeux et en vous saluant, alors même qu’il cachait le produit de son larcin sous son tee-shirt.

Le plus remarquable était sans doute que June ne souleva jamais le problème. Ni une réprimande ni une question innocente ou un commentaire sur son butin. Elle remettait la chose en place, comme si elle avait trouvé un magazine pornographique. Mais pourquoi ? Ce n’était pas comme si voler était une étape nécessaire dans l’évolution d’un garçon qui lui passerait en grandissant. Elle aurait pu lui donner une fessée la toute première fois qu’elle avait déniché une douzaine de paquets de chewing-gums cachés dans une chaussette, le punir sévèrement ou lui faire peur pour qu’il ne soit jamais tenté de recommencer. Mais dès qu’elle découvrait un nouveau magot, elle se débrouillait pour nier l’importance des occurrences précédentes, elle les considérait comme des épisodes isolés, accidentels même, au cours desquels Nicholas avait tout simplement oublié de payer ; il lui était arrivé de faire la même chose une fois ou deux, ce qui avait entraîné l’intervention embarrassante d’un agent de sécurité à la porte d’un magasin. Nicholas naturellement distrait, oui, ça c’était un problème, mais en vérité, June s’était presque mise à s’attendre avec une espèce d’impatience à trouver le produit de ses rapines. Chaque fois qu’il s’absentait, elle se rendait dans sa chambre en espérant à moitié y découvrir quelque chose. Bien sûr, chaque fois que cela se produisait, elle se sentait frustrée et perplexe, mais une sorte de curiosité morbide s’emparait d’elle, si bien que le panorama général, plus inquiétant, s’estompait et qu’elle se concentrait sur l’acte en lui-même. Elle se posait des questions sur les circonstances particulières, sur l’endroit exact où il se trouvait dans la boutique ; elle se demandait s’il avait failli se faire prendre, si son cœur battait la chamade, s’il réfléchissait ou non aux différentes facettes de sa compulsion.

Un jour, elle l’avait même suivi, l’apercevant par hasard en train de marcher de l’autre côté de l’avenue alors qu’elle était dans son magasin. Il avait treize ans à l’époque. Elle ferma précipitamment boutique et le suivit jusque chez un disquaire. Elle l’observa depuis le trottoir, s’assurant qu’il ne pouvait pas la voir, en se tenant au coin de la vaste vitrine. Elle se sentait terriblement angoissée. Comment pouvait-il songer à dérober quoi que ce soit ? C’était une chaude journée d’été, et il portait les vêtements les plus légers, rien qu’un polo et un short de gym. Il feuilletait des albums,

s’attardait devant un bac à cassettes, un présentoir à affiches, et puis, comme s’il avait sans y penser arraché une feuille à un buisson, il prit un disque et marcha vers la sortie, juste sous le nez du caissier. Il était presque sur le trottoir quand l’homme l’arrêta et désigna du doigt l’album qu’il tenait entre les mains. Nicholas sembla sortir d’une transe – il paraissait parfaitement sincère – et après avoir présenté des excuses et plaisanté gentiment avec l’employé, il paya et partit. Le hasard voulut qu’il emprunte la direction opposée et, quand elle l’aperçut de nouveau au coin de la rue, il était en train de jeter le nouvel album, papier compris, dans le filet métallique d’une poubelle. Puis il glissa la main dans son dos, souleva son polo, et, de la ceinture de son short, il tira une bande magnétique orange à huit pistes. Il avait l’air franchement ravi, faisant jouer la lumière du soleil sur l’enveloppe en plastique transparent comme sur le prisme d’un miroir, examinant soigneusement ce qui était écrit des deux côtés, puis, avec une désinvolture glaçante, il la jeta aussi aux ordures.

Nicholas se dirigea ensuite paisiblement vers le sud sur la Troisième Avenue, mains et poches vides. Avait-il entrepris le tour qu’il faisait habituellement des magasins où personne ne se doutait de rien ? Elle aperçut durant quelque temps la mince silhouette du jeune homme qui se faufilait dans la foule, dense sur le trottoir à l’heure du déjeuner. Elle tenta de le suivre mais perdit sa trace. Elle dut cependant s’arrêter aussi, comme rattrapée par l’impression de sentir sa poitrine se serrer brusquement sous l’emprise d’une soudaine fascination. Elle revoyait avec plaisir l’image de l’équanimité apparente de son fils et elle trouvait gratifiant de le voir montrer tant de sang-froid et de maîtrise alors que, le reste du temps, il semblait se soumettre aux vicissitudes du monde. Il lui ressemblait davantage qu’elle ne l’avait cru. Car, même si elle ne se faisait guère d’illusions sur ses propres qualités, elle savait qu’elle avait toujours été capable de faire son chemin, quoi qu’il advienne.

« Vous avez des enfants, Mr Clines ? Pardonnez-moi, je ne sais même pas si vous êtes marié.

– Ma femme est morte il y a plusieurs années.

– Toutes mes condoléances.

– J’ai une fille, dit Clines tandis qu’ils attendaient qu’un feu particulièrement long passe au vert. Elle vit à Philadelphie.

– Que fait-elle dans la vie ?

– Son mari et elle sont tous deux employés dans une épicerie.

– Ils ont des enfants ?

– Non. »

À l'évidence, il avait quelque réticence à poursuivre cet échange mais, pour une raison inconnue, June eut envie de lui poser d'autres questions.

« Vous devez la voir assez souvent puisqu'elle ne vit pas très loin.

– Non, pas très souvent.

– Pendant les vacances ?

– Non, pas pendant les vacances », répondit-il, en se raclant la gorge. Le feu passa au vert et ils roulèrent quelques minutes sans échanger un mot. Plutôt raide, les deux mains agrippées au volant, il regardait droit devant lui. Elle n'avait nulle envie d'abandonner le sujet mais il reprit sans qu'elle le lui demande :

« Ça fait un bout de temps qu'on ne se parle pas.

– Est-il indiscret de vous demander pourquoi ?

– Je ne sais pas pourquoi, Mrs Singer. Il ne s'est rien passé. Aucune animosité. En fait, j'aimerais bien lui laisser un petit pactole quand mon heure sera venue. Sans elle, j'aurais sûrement déjà pris ma retraite. Mais elle n'en sait rien. Je dois dire qu'on ne s'est jamais beaucoup parlé. Même quand elle était petite.

– Et vous le regrettez ?

– Je ne pense pas que ç'aurait changé grand-chose. On n'est pas très bavards, ni l'un ni l'autre. Mais, au fond, je n'en sais rien, dit-il avec une soudaine lassitude qui en disait long sur son âge véritable. Est-ce que vous, vous croyez que vous auriez dû agir différemment ?

– Avec Nicholas ? Non, je ne crois pas. »

Clines n'ajouta rien et, tout en sachant qu'il devait sans doute la trouver sur la défensive ou insensible, elle le laissa conduire sans s'expliquer davantage. Car elle avait de fait offert à Nicholas tout ce qu'elle avait à donner, et même plus, tout en se rendant compte, quand il n'avait pas plus de trois ans, que sans doute cela ne suffirait pas. Autant qu'on s'y efforce, il n'est certainement jamais possible d'aimer quelqu'un assez pour l'arracher à sa nature, à son destin. L'amour, avait-elle compris peu à peu, n'avait pas ce pouvoir.

La nature de son fils était-elle la même que la sienne ? Dans le commerce des antiquités, elle avait essayé de se montrer aussi honnête que

possible, mais en matière de meubles anciens et d'objets d'art, il était très difficile de conserver son éthique. C'était par définition une entreprise peu fiable, et même, par instants, franchement malhonnête. Comment être sûr en effet de la provenance d'une pièce, quoi qu'on vous en ait dit, de bonne foi ou non ? Elle-même, en particulier au début, avait souvent payé plus qu'elle ne l'aurait dû, bernée par des marchands et des « propriétaires de première main ». Assurément, il y avait des signes que vous pouviez observer sur un meuble – par exemple, des détails dans la fabrication des tiroirs, la qualité des cannelures des pieds – mais tout cela pouvait avoir été imité. Il y avait des faux de chacune des époques, le plus souvent mal réalisés, mais aussi toujours quelques chefs-d'œuvre de duperie. Bien sûr, pour l'immense majorité des articles ne provenant pas des salles des ventes, rien ne pouvait remplacer l'œil d'un expert et ce qu'on pouvait en dire sans mensonges ni faux-fuyants. La sincérité, au bout du compte, résidait avant tout dans la façon dont vous racontiez l'histoire, et il s'agissait évidemment de la rendre aussi imaginative et brillante que possible. Il fallait savoir proposer des registres différents, des modulations inattendues, le tout néanmoins étayé par les plus solides des fondations… du moins en apparence. Elle se révéla excellente à ce jeu, son maintien altier et sa façon de parler, attentive et précise, amenant ses clients à lui faire confiance ainsi qu'à leur propre jugement. Il y eut bien, au cours des années, quelques rares exemples de soupçons ou de regrets, mais elle ne connut jamais le moindre problème concernant la livraison finale de ce qu'elle avait réussi à vendre.

Bien sûr, enfant, June avait parfois volé sans hésiter, mais c'était une question de survie, tout simplement, comme la couverture du vieux paysan, et des douzaines d'autres objets ou de choses à manger durant la guerre et juste après. Pourtant, même une fois installée à l'orphelinat, où la nourriture ne manquait pas, où elle avait trouvé refuge et sécurité, elle avait en plusieurs occasions dérobé aux autres enfants des choses qui ne pouvaient pas lui servir et dont la perte les avait rendus très malheureux. Certains objets sentimentaux attiraient son œil : les billes auxquelles un garçon tenait énormément ; le bracelet en argent d'une fille, qui avait autrefois appartenu à sa mère. Un larcin particulièrement monstrueux avait été le vol d'une photographie en bien mauvais état, un portrait familial qu'un garçonnet endormi gardait dans la poche arrière de son pantalon. Elle n'avait rien à lui reprocher, il était même souvent gentil à son égard, alors que la plupart des

autres l’évitaient. Pourtant elle attendit trois jours complets avant de la lui rendre. Elle l’observa tandis qu’il se livrait à des recherches frénétiques dans ses affaires, qu’il ratissait le terrain de jeu et les salles de classe à quatre pattes. Elle l’avait même entendu pleurer un après-midi dans le dortoir des garçons, s’adressant en gémissant à ses parents morts, et les suppliant de lui pardonner d’avoir perdu la seule image d’eux qu’il lui restait. Elle se sentit terriblement cruelle, mais elle se disait aussi qu’il devrait accepter leur disparition, que c’était en fait un malheur pour lui de posséder encore ce cliché, qu’il se faisait du mal à le contempler sans arrêt, en dépendant de lui comme si c’était sa seule source de force et de foi.

Personne ne se rendit compte qu’elle avait dérobé la photographie, ni aucun des objets qu’elle avait volés aux autres enfants. On la soupçonna, bien sûr, mais on ne put jamais rien prouver. La seule fois où elle fut prise la main dans le sac fut celle où elle était en train de rendre quelque chose qu’elle reconnut volontiers avoir subtilisé. C’était un livre appartenant à Sylvie Tanner, qui le gardait constamment sur sa table de nuit. June lui avait proposé de devenir leur employée de maison et, peut-être à cause de sa réputation d’enfant difficile, Sylvie avait accepté, assignant à June la tâche de balayer et d’épousseter chez eux comme une partie des services que la fillette devait rendre à l’orphelinat. Il y avait toujours d’autres livres dans la pile, les ouvrages qu’Hector Brennan empruntait pour Sylvie à la base de la 8e armée à Séoul, mais ces derniers changeaient constamment, alors que le petit volume était toujours là, un des seuls avec la bible et le psautier qu’ils avaient apportés des États-Unis.

June lui avait demandé de lui en lire des pages à haute voix, mais Sylvie avait expliqué qu’au contraire de la poésie ou des contes pour enfants, ce n’était pas un texte écrit pour qu’on ait plaisir à l’entendre lu ; c’était le récit d’une guerre, et elle ajouta que June en savait sans doute suffisamment en la matière. Mais June insista, ne serait-ce qu’à cause de la façon dont Sylvie manipulait ce livre, avec une sorte de jouissance, un plaisir obscur. June jetait un coup d’œil dans la chambre quand elle était censée faire le ménage, ou se glissait dans le petit jardin à l’arrière de la maison, et elle apercevait Sylvie qui tenait entre les mains la couverture en toile bleue toute défraîchie, parfois même sans le lire. Il s’agissait pour elle avant tout d’en sentir la proximité, le corps comme toujours lové dans un

fauteuil avec le volume serré contre sa poitrine, ou posé sous son menton. Chaque fois que June se retrouvait seule dans la maison, elle entrait furtivement dans la pièce et tentait d'en lire une page. C'était difficile pour elle – elle en était pour l'instant à des manuels scolaires destinés aux débutants, même si elle y parvenait sans effort –, et elle se rendait compte qu'il lui faudrait des heures rien que pour dépasser la préface et l'introduction consacrée au contexte historique.

Et donc, elle le prit, le lisant lors de ses heures de liberté en fin d'après-midi, cachée dans un bunker naturel au milieu des broussailles et des hautes herbes. Quand le récit de la bataille commença, l'écriture devint plus limpide pour elle, les mots s'éclaircissant et se cristallisant, avant de disparaître complètement, pour laisser place à une sorte de spectacle de cinéma. Ce que l'auteur décrivait de la bataille était atroce, le carnage impitoyable des charges de cavalerie, les tirs d'artillerie et de canon automatique, les tas de corps écrasés et déchiquetés, les restes humains éparpillés, les rivières de sang, mais c'étaient surtout les jours suivants qui le hantaient, les privations, et l'« exquise torture » due au manque de nourriture, d'eau et de médicaments, la plupart des soignants étant comme lui des laïcs ou des habitants du cru, tous désireux d'aider les survivants mais terriblement incapables d'y parvenir. Toutes les églises aux abords de la ville de Solferino étaient emplies d'infortunés soldats, l'atmosphère de ces sanctuaires souillée par l'odeur pestilentielle des morts et des agonisants.

Au bout de quelques jours, Sylvie Tanner lui demanda si elle avait vu le livre. June secoua la tête et se demanda à haute voix si Hector ne l'avait pas pris par erreur avec d'autres volumes qu'il devait rapporter à la bibliothèque de la base. C'était là un bien piteux mensonge de sa part – au contraire de ceux qu'elle était capable d'imaginer d'ordinaire –, comme si elle avait voulu avouer son forfait, mais il marcha puisque Sylvie lui dit que, s'il était possible de le récupérer, elle voudrait peut-être le lire et en discuter avec elle. Le lendemain, June se glissa vers l'abri anti-obus à demi enterré où elle l'avait caché, l'épousseta soigneusement, et le rapporta à la maison. Le révérend Tanner reconnut le livre entre ses mains et lui demanda ce qu'elle faisait avec, mais Sylvie surgit du jardin et s'exclama : « Oh, gentille petite, tu es allée le rechercher pour moi ! »

Pourtant, elle continuait à refuser de le lire avec June, qui la supplia d'en lire d'autres avec elle régulièrement, après son travail. Sylvie hésita, inquiète sans doute à l'idée de cette faveur supplémentaire, mais finit par accepter devant le visage que savait se composer June quand c'était nécessaire, adoucissant ses traits les plus durs pour ne plus montrer que les yeux ronds et les joues lisses de n'importe quelle fille de son âge, comme l'innocente orpheline qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être. Et donc, dès que June avait terminé son ménage, elles s'asseyaient ensemble sur le lit et se faisaient alternativement la lecture jusqu'à ce que sonne l'heure de dresser le couvert pour le repas du soir. June s'aperçut que la sensation de faim qu'elle éprouvait constamment disparaissait comme par magie – après la guerre et pour le restant de ses jours, elle resterait présente (elle ressemblait un peu à un chat errant à cet égard, toujours tenaillée par le besoin de manger, même quand elle avait l'estomac bien rempli, sauf bien sûr ces derniers temps) –, et elle serait restée auprès de Mrs Tanner toute la nuit si elle le lui avait permis, se noyant dans la chaleur du festin qu'était pour elle cette présence toute proche.

Néanmoins, June continuait à lire le livre toute seule dès qu'elle avait un moment de libre ; elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer que c'était Sylvie Tanner qui était le témoin des événements et l'auteur du récit, comme si elle avait vu de ses propres yeux les terribles combats et les malheureux blessés dans les églises, œuvré de toutes ses forces à l'allégement de leurs souffrances sans médicaments, pansements ni nourriture. Il y avait une dédicace manuscrite sur la page de titre, tracée d'une élégante écriture fleurie et surannée, *À notre indéfectible fille. Puisses-tu devenir un ange de miséricorde*, et ce fut Nicholas qui demanda un jour à sa mère, quand il avait sept ou huit ans, ce que voulait dire « indéfectible », en tenant ce même livre entre ses mains. La couverture en toile bleue avait été brûlée, la reliure était toute craquelée et élimée mais, à l'intérieur, les pages restaient intactes. Il était si fragile qu'elle le gardait dans une grande boîte à bijoux sur sa commode.

Elle s'entendit lui répondre ce que Sylvie lui avait expliqué, presque mot pour mot : « Quelqu'un de droit dans sa personne et ses croyances, qui fait chaque chose avec constance et détermination.

– Est-ce que tu es un ange de miséricorde ?

– J’aimerais en être un, dit-elle, comprenant que, à l’évidence, il croyait que la dédicace lui était adressée. Nous devrions tous nous efforcer d’en être un. »

Il hocha la tête, puis replaça précautionneusement le livre dans la boîte à bijoux. Parfois, elle se rendait compte qu’il était entré dans sa chambre et avait examiné le livre : de minuscules fragments de papier calciné restaient sur la commode. Elle aurait préféré qu’il ne le manipule pas et qu’il ne s’intéresse pas d’aussi près à ces pages tellement poignantes, mais elle finit par y voir une sorte d’intimité entre eux, une façon de le laisser avoir un petit aperçu de sa vie et de son passé sans avoir à lui parler. Puis un jour, alors qu’il était déjà plus grand, en classe de sixième, il surgit dans la cuisine le livre à la main et lui demanda à qui il appartenait vraiment – il avait remarqué l’absence de logique dans le fait que la dédicace soit en anglais alors que ses grands-parents étaient coréens –, et elle répondit qu’une amie le lui avait offert. Une femme qui l’avait aidée quand elle était petite, mais qui était morte après la guerre.

« Comment elle s’appelait ? »

Elle le lui dit, et même si ce nom ne pouvait rien signifier de particulier pour lui, il enflamma son imagination comme un personnage de roman.

« Qu’est-ce qui lui est arrivé ?

– Un accident.

– Quel genre d’accident ?

– Un incendie. »

Il ne posa pas d’autres questions. Nicholas, toujours très attentif aux émotions de sa mère, jugea prudent de ne pas aller plus loin. Ils restèrent silencieux pendant quelque temps, puis il demanda :

« C’est là-bas que tu as rencontré mon père ?

– Où ça ?

– À Solferino ? »

Elle secoua la tête. « Je n’y suis jamais allée.

– Tu sais ce qu’il y a là-bas, maintenant ?

– J’imagine que c’est une petite ville. Je sais qu’il y a une église.

– Je suis sûr qu’elle est spéciale. Tu crois que c’est comme dans le livre qu’on a sur le Vatican ? Avec plein de trucs super, comme des statues dorées et des tableaux ?

– Des trésors et des richesses, tu veux dire ? Peut-être.

– On devrait y aller un jour, dit-il, tout excité à cette idée. Tu crois pas ?

– Oui, tu as raison, répondit-elle, alors qu'elle avait toujours imaginé qu'elle irait seule.

– Tu voudrais pas me le donner ? demanda-t-il, plein d'espoir, en serrant le livre entre ses bras.

– Je ne suis pas encore prête à m'en défaire. Même pour te le donner à toi. » Mais il eut l'air tellement triste et déçu qu'elle s'empressa d'ajouter : « Si tu veux, je pourrais écrire quelque chose rien que pour toi dedans. Qu'en dis-tu ? »

– OK. »

Il courut lui chercher un stylo, et ouvrit le livre à la page de la dédicace. Elle était en train de réfléchir à ce qu'elle allait écrire quand le téléphone sonna ; c'était un grossiste dont elle attendait l'appel. Nicholas prit son mal en patience mais, quand elle raccrocha, June dut partir immédiatement pour le centre-ville. Elle devait examiner tout un héritage et faire une offre avantageuse avant que qui que ce soit n'arrive sur le terrain. Nicholas resta à la maison. Quand elle rentra, quelques heures plus tard (après avoir acheté la plupart de ce qu'il y avait à vendre), il s'était endormi devant la télévision, le reste du sandwich au saucisson qu'il s'était préparé sur les genoux, et elle le réveilla doucement pour le pousser vers son lit.

Ce fut seulement des années plus tard, après l'avoir accompagné à l'aéroport pour son grand voyage, qu'elle se rappela avoir oublié de lui écrire sa dédicace ce jour-là. Elle ne l'avait peut-être même pas ouvert depuis lors. De retour chez elle, elle se rendit directement dans sa chambre et s'aperçut que le livre n'était plus dans sa boîte à bijoux. Elle chercha sous le lit, dans le placard, sur les étagères du salon, enfin dans la chambre de Nicholas où demeuraient beaucoup de ses affaires, fouillant les piles de cahiers, de disques et de posters (la preuve, se dit-elle plus tard, qu'il comptait bien revenir un jour), mais après avoir tout retourné, elle comprit qu'il l'avait emporté.

Comment avait-il osé ? D'abord, elle fut envahie par une pénible confusion, puis elle éprouva une vive douleur, blessée par le peu de cas qu'il faisait ainsi de ce qu'elle pouvait ressentir, par l'indifférence avec laquelle il avait pris ce qui était sans doute le seul objet auquel dans sa vie

elle avait accordé une valeur personnelle. Le lendemain, sa rage atteignit de telles proportions qu'elle s'imagina un accident dans la ville où il pouvait se trouver, son car renversé, son hôtel en flammes, si bien qu'il ne tarderait plus à l'appeler au secours. Mais tout aussi rapidement, une effroyable culpabilité la submergea, et elle se persuada qu'il avait agi par sentimentalisme, mêlé à son goût si particulier du secret et son besoin de voler ; elle en vint à y voir un acte d'amour, un peu comme s'il avait pénétré par effraction dans sa chambre tandis qu'elle dormait pour lui voler une mèche de cheveux. Était-il possible que ce soit là qu'il ait trouvé refuge ? Son cœur se mit à battre la chamade à cette idée. Son cerveau, comme son corps, commençait à montrer des signes de faiblesse, mais elle ne comprenait pas comment elle n'y avait pas songé plus tôt. Il fallait bien sûr qu'ils aillent à Solferino. Elle s'imagina Nicholas assis à la terrasse d'un café, en train de l'attendre. Clines ne serait pas content, mais elle lui expliquerait dans l'avion qu'ils ne pouvaient finalement rester à Rome que quelques heures, assez seulement pour prendre un peu de repos, avant de louer une voiture et de filer vers le nord.

Un klaxon mugit derrière eux, le conducteur faisant durer la note afin de bien signifier son mépris pour la lenteur de Clines. Ce n'était pas la première fois que cela arrivait depuis qu'ils avaient quitté Manhattan. La voiture qui les suivait les doubla et, au passage, le type fit un doigt d'honneur en direction de Clines avant de se rabattre brusquement juste devant lui, éraflant même son pare-chocs avant. Ils firent une embardée, Clines perdit durant quelques secondes le contrôle, le volant tournant par à-coups entre ses doigts tandis que la voiture chassait violemment. June n'était pas sûre qu'il parviendrait à éviter l'accident. Il réussit néanmoins à redresser la barre, mais il conduisait désormais encore plus lentement et, quand une autre voiture se mit à klaxonner, il sortit de la voie rapide à la sortie suivante, même si ce n'était pas encore la leur. Il continua sur une centaine de mètres avant de s'arrêter, expliquant qu'il devait consulter sa carte, alors qu'il était manifestement secoué, les tempes mouillées de transpiration.

June se tenait le côté de la tête et le visage ; elle s'était légèrement cognée contre la vitre mais dans son état, c'était un peu comme si on l'avait frappée avec un gourdin, sa joue lui faisant l'effet de s'être brisée comme

du verre. Soudain, elle fut prise d'une nausée qui monta de son ventre pour pousser contre ses poumons et lui remonter jusqu'à la gorge.

« Déverrouillez les portières, articula-t-elle faiblement.

– Pas de problème, Mrs Singer. On repart tout de suite.

– Faites ce que je vous dis, s'il vous plaît ! »

Les verrous électriques claquèrent et elle bondit littéralement de la voiture, s'éloignant de quelques pas en trébuchant, et se laissa tomber sur un genou au milieu des herbes du bas-côté. Elle vomit très peu, rien que la tasse de thé à l'orge grillée qu'elle s'était préparée avant l'arrivée de Clines, surprise par le goût métallique et bilieux de sa salive ; elle se réjouit qu'il fasse assez sombre pour qu'elle ne distingue pas le sang dans l'herbe. Elle avait pris l'habitude de tirer la chasse les yeux fermés dans sa boutique quand elle avait vomi, rien que pour éviter de voir cette vague d'un rouge étincelant.

« Vous n'êtes pas assez en forme pour cette petite expédition, Mrs Singer, dit Clines en l'aidant à se relever. Laissez-moi vous ramener à votre magasin tout de suite.

– Non », rétorqua-t-elle fermement, mais elle dut s'appuyer sur lui pour retrouver son équilibre. Les vêtements du détective sentaient le moisi et les pastilles à la menthe, et elle ne put réprimer un nouveau haut-le-cœur, même si elle n'avait plus rien à vomir. Elle essuya la bave qui lui coulait du coin des lèvres.

« Pas question de faire demi-tour pour l'instant, vous m'entendez ? »

Il hocha la tête et l'aida à remonter dans la voiture. Il semblait encore perturbé par l'accident qu'ils avaient failli avoir, gêné aussi peut-être par la véhémence de sa cliente. Quand ils passèrent devant un restaurant, elle lui ordonna de faire demi-tour et il ne lui demanda même pas pourquoi. Une fois garés, June l'invita à la laisser dans la voiture tandis qu'il irait prendre un café et, quand il expliqua que ce n'était pas la peine, elle insista d'une voix à nouveau autoritaire ; il s'exécuta avec un air boudeur et alla se percher sur un tabouret au comptoir.

Elle attendit qu'il soit occupé à commander son café pour prendre une petite trousse noire dans son sac à main. À l'intérieur se trouvaient les seringues, les boules de coton et les flacons d'alcool et de morphine que l'interne de Koenig lui avait donnés. L'aiguille était minuscule, aussi fine qu'un filament, le genre qu'utilisent les diabétiques et les drogués, mais il

était essentiel, lui avait expliqué l'interne, de l'insérer et de la retirer d'un coup sec, pour éviter de créer des hématomes ou de s'infliger des douleurs inutiles. Mais là, seule et dans l'état où elle se trouvait, les douleurs qui lui lacéraient les reins et le ventre faisaient trembler ses mains, et elle peina à déboucher le flacon de désinfectant et se piqua le doigt en tentant de percer le bouchon en caoutchouc de la fiole de morphine. Elle renonça et se contenta à la place de mastiquer deux comprimés amers de plus. Elle faillit s'étouffer mais s'interdit de les recracher. Elle jeta l'aiguille dans la trousse, soudain effrayée par sa taille miniature. Elle craignait, si elle continuait à essayer, de se retrouver face à une de ses visions familières : sanglé dans une blouse blanche de médecin, un enfant dont la bouche était démesurément ouverte pour son visage tout ridé de jeune vieillard. Nicholas ? Son frère Ji-Young ? Koenig l'avait avertie qu'elle aurait peut-être des hallucinations, et celle-ci, ainsi que d'autres, lui venait fréquemment ces derniers temps, des spectres qui parlaient peu ou même ne disaient rien, et qui semblaient l'attendre. Elle se surprenait à s'adresser à eux par bribes, en un faible murmure, les suppliant d'un ton aimable, presque flagorneur, dont elle n'avait jamais usé avec personne, dans l'espoir qu'ils ne l'emmèneraient pas.

Je vous en prie, permettez-moi d'abord de le retrouver, leur dit-elle cette fois, laissant retomber sa tête en s'allongeant sur la banquette arrière. Ils tenaient encore compte de ses réactions, et elle se disait que si elle ne se laissait pas impressionner par leur attroupement, ils finiraient peut-être par l'oublier, ou bien par la considérer comme une des leurs, acceptant qu'elle entre dans leurs rangs et se mette à errer dans les pâles ténèbres des limbes.

OceanofPDF.com

10

Dora, se dit-il, était vraiment une chic fille. Le soir n'était pas encore tombé, Hector venait de se doucher et se rasait tandis que, dans sa cuisine, elle leur préparait un dîner composé de paleron de bœuf et de pommes de terre au four, en fredonnant une vieille chanson d'Ella Fitzgerald que sa mère lui chantait quand il était petit de sa voix rauque et voilée, tandis que Dora, elle, était un vrai rossignol : *From this happy day, no more blue songs*[1]…

Elle avait la voix pétillante et enfantine, et malgré l'optimisme un peu niais des paroles qui d'ordinaire l'aurait fait se transformer en bloc de plomb, il fredonnait avec elle dans une tonalité plus sombre. Il n'avait pas une vilaine voix, loin de là. Depuis quand n'avait-il pas poussé la chansonnette ? Il avait été élevé dans une famille qui savait apprécier le chant, et il avait brièvement fait partie du chœur de l'église où il était un des plus jeunes garçons. Il avait suffisamment de talent pour qu'on lui confie quelques solos et il aimait la musique, mais en fait, ce qui lui plaisait vraiment, c'était la sensation physique qu'elle produisait en lui, l'impression d'avoir la gorge et la poitrine usées après des heures de répétition, cette espèce de fatigue fébrile. Cependant, il avait dû abandonner après qu'un jour, le prêtre lui eut demandé de chanter en privé dans la sacristie ; le vieil homme rougeaud s'était retrouvé à genoux, lui enserrant les jambes et lui murmurant, la tête plaquée contre son torse, qu'il était un cadeau de Dieu. *Tu es superbe, mon cher petit*, avait dit le curé, les larmes aux yeux. *Un ange éternel.* La chef de chœur ouvrit la porte de la sacristie à cet instant précis et à la répétition suivante, lui fit promettre de ne pas revenir. Après cet épisode il n'alla plus qu'à la messe en compagnie de sa

mère, c’en fut fini du chant pour lui et, presque cinquante ans plus tard, il ne s’y était toujours pas réessayé, ni seul ni en public.

Il essuya les dernières traces de mousse sur son visage, appliqua quelques gouttes d’après-rasage qu’il venait de s’acheter, et peigna ses cheveux en brosse. Dora les lui avait coupés avant sa douche, et ils lui paraissaient plus foncés et plus épais que jamais. Avec la musique de cette voix de femme et la bonne odeur de cuisine, il avait l’impression d’avoir commencé une nouvelle vie. On pouvait déjà observer quelques changements dans son appartement. Elle s’appliquait à ne laisser aucune trace de son passage, comme des vêtements ou des bijoux, depuis qu’il lui avait demandé de ne pas le faire. Et pourtant, il y avait des signes clairs qu’il ne vivait plus seul, le lit était bordé différemment le matin, avec des coins impeccables comme il ne s’était jamais donné la peine d’en faire ; sa brosse à dents et le dentifrice étaient rangés dans l’armoire à pharmacie ; ses trois paires de chaussures étaient alignées soigneusement près de la porte ; et chaque nuit qu’elle passait là, se posait sur lui et sur tout le reste une nouvelle couche de sa présence diaphane, comme une fine poussière dont il aurait senti le goût sur chaque cuiller, sur le bord de chaque verre.

Depuis près de deux semaines maintenant, Dora vivait avec lui, et ils avaient dépassé ce moment où, normalement, il lui aurait déjà indiqué le chemin de la sortie. Elle était joyeuse et gentille avec lui sans le moindre effort. Comme une révélation, ces simples faits le rendaient joyeux aussi, enfin presque, et il se disait qu’il devrait faire son possible pour que cela dure. Il en était venu à apprécier l’optimisme étonnant de Dora – qui chez Smitty parlait encore des années qu’il avait devant lui, de voyages ou de cours du soir ? Même si son enthousiasme tenait plus de l’étai ajouté pour soutenir la construction que d’une véritable fondation initiale, si elle le devait sans doute à un de ces vade-mecum de la bonne humeur qu’elle portait toujours dans son sac, il ne l’en admirait pas moins pour autant. Qui pourrait lui reprocher d’aller puiser de l’aide dans un livre si elle croyait que ça pouvait marcher ? Qui trouverait à redire au fait qu’elle se fixait des critères si élevés que personne n’aurait pu les atteindre ? N’est-ce pas ce que toute brave fille normalement constituée faisait ? Elle buvait sans doute trop, comme le reste d’entre eux, mais elle savait se montrer obstinée pour mener à bien ses projets, pour devenir quelqu’un de meilleur, et pagayait de toutes ses forces même quand les courants l’obligeaient à faire du surplace.

Petite fille, elle s'était fait accidentellement tirer dessus par son beau-père lors d'une partie de chasse au canard – il buvait trop lui aussi, ce directeur de banque d'une petite ville de l'Ohio au caractère aussi mystérieux que des éclairs de chaleur, qui rendait parfois visite à Dora ou à sa sœur la nuit –, et elle avait dit à Hector que, de temps à autre, elle sentait encore les plombs que le chirurgien n'avait pas réussi à extirper de son cou et de son dos pour ne pas risquer de la voir se retrouver paralysée ; comme un écho, la douleur était à la fois aiguë et diffuse et elle dut la supporter toute sa vie, même si, ces derniers temps, elle affirmait qu'elle était davantage liée à la météo, aux marées et à la lune, à son cycle menstruel qui avait perdu toute régularité.

Elle se sentait bien depuis qu'elle l'avait rencontré mais la nuit précédente, elle avait geint dans son sommeil sans qu'Hector parvienne à la réveiller. Dans une sorte de transe vampirique, les yeux grands ouverts mais sans rien voir, elle l'avait chevauché et s'était frottée contre lui jusqu'à ce qu'il sente une vague d'humidité le recouvrir. Il aimait déjà la souplesse offerte de son corps, la légère moiteur de sa peau, l'odeur d'ambre et de beurre de ses cheveux, tout cela formant une incomparable étreinte de femme, une impérieuse invitation au repos. Au sommeil. Étant donné l'expression de souffrance qu'il lisait sur son visage, il n'était pas sûr de devoir obéir, mais quand il s'y était décidé, elle avait connu le sommeil rare et inégalable des morts satisfaits.

Lui avait dormi d'un sommeil moins profond qu'elle. Depuis qu'il avait de nouveau entendu parler de June, il était hanté par un vieux cauchemar qui lui transperçait les entrailles comme un crampon de fer. Ce cauchemar ne mettait pas en scène June, mais Sylvie Tanner qui arpentait encore ses pensées comme une sentinelle, nue sous ses yeux, belle et pleine de vie, la peau rayonnant d'un éclat pur et inégalé.

J'ai trop chaud, disait-elle, et il sentait son propre cœur faire des bonds irréguliers.

Non, je vous en prie, la suppliait-il.

Ne vous inquiétez pas, répondait-elle. *C'est sans importance*. Elle se grattait ensuite doucement l'épaule, comme si quelque chose la démangeait. Mais au lieu de simplement se gratter, elle enfonçait les doigts sous sa peau si fine, et apparemment sans effort ni douleur, elle se l'arrachait comme un long gant. Ensuite elle faisait la même chose avec l'autre bras, puis

s’attaquait à sa poitrine, tirant sur la peau avec une effroyable lenteur, le long de ses seins, de son ventre, s’écorchant peu à peu, découvrant à ses regards non pas du sang et des tissus, mais les restes calcinés de ses entrailles, noirs et dévastés.

Il s’était réveillé agrippé aux jambes de Dora, le visage enfoui contre son ventre, s’étouffant pour se punir. Elle prit cette pression vigoureuse pour de l’ardeur et lui murmura qu’elle voulait d’abord se laver rapidement, mais il s’enfonça de plus en plus loin, et elle le laissa faire, le tirant et le repoussant en empoignant ses cheveux. Il se sentait plus qu’heureux. Il ne voulait rien d’autre qu’être ainsi accordé au rythme de son plaisir, que devenir son instrument aveugle et obéissant. Mais était-il désormais capable de se dévouer corps et âme à Dora ? De se montrer bon pour elle et de l’adorer en dépassant les limites sordides de son univers égoïste ? Il était quasiment certain de le vouloir, et pourtant sa peur de l’amener à se perdre complètement le gouvernait encore, et le faisait se refermer comme une huître aux moments où il aurait dû se montrer gentil et généreux, retardant le moment où il devait la retrouver, ce qui, évidemment, ne faisait que la rendre toujours moins sûre d’elle-même et l’amenait à attirer plus encore son attention. Même si elle essayait de cacher ses sentiments, il sentait l’inquiétude monter dans ses yeux, une nouvelle couche de remords enveloppant son cœur chaque fois qu’elle chantonnait « Pas de problème ! » quand il arrivait avec trente minutes de retard chez Smitty, ou prétendait qu’il devait aller travailler quand ce n’était pas vrai. Difficile de dire de près ou de loin qu’il n’y avait pas de problème, c’était moche, lâche et faible de sa part, et si les jugements de ce genre sur sa propre conduite ne l’avaient jamais gêné au fil des ans, aujourd’hui, ils le perturbaient.

La veille, il avait essayé de faire un petit pas pour devenir un compagnon respectable. Dora s’était inquiétée de sa bagarre avec Tick, sans en parler directement mais lui expliquant en soupirant qu’elle avait peur quand il se battait, qu’elle voulait ne jamais le voir blessé. Il n’avait pas non plus envie d’être blessé, plus maintenant, mais c’était l’idée de faire mal qui le perturbait le plus. Depuis son algarade avec Tick, il se répétait sans arrêt combien il était ridicule pour un homme de cinquante-six ans de se battre comme ça, quel dommage et quelle honte, et ce, d’autant plus que Dora aurait pu le voir cette nuit-là, penché au-dessus de ce malheureux Tick, le criblant de coups sans relâche. En conséquence, au travail, il avait arraché

Jung à sa sieste de milieu de matinée et lui avait annoncé qu'ils allaient se rendre ensemble à Teaneck où vivait le vieux Rudy. Naturellement, Jung avait refusé, alléguant qu'il avait à peine plus de la moitié de la somme, et qu'il irait lui-même la semaine suivante dès qu'il aurait rassemblé le reste de ce qu'il devait. Hector savait que « rassembler » signifiait « parier », ce qui ne ferait jamais que créer des problèmes supplémentaires, et comme un camarade, il tira l'homme à moitié endormi par le col et lui expliqua que personne n'avait jamais refusé un remboursement partiel.

Jung s'écria :

« Alors comme ça, GI, tu travailles pour ce vieux salaud, maintenant ?

– C'est pour toi que je travaille, ami.

– Va te faire foutre, je veux pas y aller.

– On y va.

– Me trahis pas, Rambo !

– On y va tout de suite. »

Jung se rendit compte qu'Hector était sérieux et il se laissa fléchir, attrapa au passage une flasque de Chivas pour la route. Il brisa le cachet en cire et but plusieurs gorgées tandis qu'Hector prenait le volant de son élégant coupé Lincoln et se dirigeait vers l'ouest sur la route 4. Hector savait où se trouvait la maison parce qu'il y était allé une fois ou deux, des années plus tôt, pour rendre visite à la fille unique du vieux Rudy, Winnie.

Winnie n'avait que vingt-six ans à l'époque, une femme sculpturale et plantureuse, avec d'immenses yeux marron, une voix de gamine criarde et, comme son père, toujours prompte à laisser exploser son caractère volcanique. Elle était aussi instable que désirable, et elle pouvait devenir franchement dangereuse si elle se sentait menacée ou lésée. La légende locale voulait notamment qu'elle ait presque émasculé un petit ami infidèle avec un couteau à viande dans les toilettes d'un restaurant. Hector avait alors quarante ans, aussi pimpant et beau qu'on peut rêver de l'être, digne d'être sculpté dans le bronze, et traversait une période de sa vie où il couchait avec autant de femmes que possible, déployant un zèle quasi pathologique en la matière. Durant longtemps après son retour de Corée, il s'était complètement isolé du monde, menant ironiquement l'existence laborieuse d'un moine, exilé du monde et tentant d'effacer tous ses souvenirs de l'orphelinat, de June et de Sylvie Tanner, mais y parvenant de moins en moins facilement et à l'aide de plus en plus d'alcool. Finalement,

une vague déferlante de solitude et de désir l'avait submergé et une fois qu'il s'était laissé aller, c'était comme s'il avait plongé et replongé entre les bancs d'innombrables femmes. Il n'avait jamais l'intention de causer la moindre souffrance ou de briser des cœurs mais le seul mode de relation qu'il supportait était les liaisons en série, et, à la fin de chacune d'elles, c'étaient leurs larmes de colère et leurs cris qui lui restaient dans la tête et ne faisaient que l'amener à précipiter la fuite suivante.

En la personne de Winnie, Hector avait trouvé quelqu'un d'aussi farouche, d'inconstant et d'avide que lui-même. Elle était connue pour sa nature de bête sauvage et son solide appétit sexuel – toutes choses qui auraient empli le vieux Rudy de fierté si elle avait été son fils mais qui, en l'occurrence, le rendait fou. Pendant toute une semaine, toutes les nuits, Hector et elle avaient furieusement toréé sous les draps, et cela aurait pu continuer si elle n'avait pas emprunté les lacets de cette route étroite sous une pluie battante pour aller le chercher sur un chantier à Wayne. Elle ne vint jamais à ce rendez-vous. Il ne s'inquiéta pas trop, pensant qu'il la verrait plus tard. Il demanda à un de ses compagnons de travail de le ramener et le lendemain matin, il lut la nouvelle de l'accident dans le journal : un camion pick-up avait dérapé et traversé la ligne médiane, percutant de front la voiture qui arrivait en face. Une photographie des deux véhicules accompagnait l'article, on y voyait tout l'avant de la Camaro blanche de Winnie complètement encastré dans le camion. Lorsque Hector la découvrit, il vomit dans son bol de céréales. Il se rendit à la veillée devant le cercueil fermé et le vieux Rudy lui demanda s'il était bien celui que sa fille allait retrouver. Quand il hocha gravement la tête, le vieux Rudy le saisit à la gorge et fut à deux doigts de lui régler son compte, ce qu'Hector, de nouveau plein de mépris pour lui-même, avait parfaitement accepté. Il n'opposa aucune résistance mais un des membres de l'assistance, policier de profession, desserra l'étreinte du vieux Rudy et poussa Hector hors du funérarium.

Il n'avait pas revu l'homme depuis et, en se garant devant la grande façade Tudor blanchie à la chaux, Hector se demanda si le vieux Rudy le reconnaîtrait aujourd'hui, malade comme on disait qu'il l'était.

« Je te laisse une dernière chance de te conduire en ami, dit Jung en buvant une ultime rasade. Rentrons et Sang-Mee nous préparera un bon repas. C'est moi qui régale.

– Maintenant, donne-moi l’argent. »

Jung tira une liasse de billets de la poche intérieure de sa veste et Hector s’empressa de la lui prendre des mains. Tandis qu’il comptait, Jung s’écria :

« Avec cet argent, je pourrais rapidement regagner tout ce que je dois ! J’ai quelques coups bien juteux en tête. Comment tu veux que je déniche la moitié qui manque maintenant ?

– Tu trouveras une idée.

– Je vais retenir ce fric sur ton salaire.

– Tu veux dire que tu vas parier six dollars sur les Mets ? Allons-y. Et laisse tomber cette bouteille.

– Je peux pas y aller, GI. Je supporte pas de voir mon argent entre les mains d’un autre.

– Comme tu voudras, dit Hector, songeant soudain qu’il valait peut-être mieux que Jung reste là, le vieux Rudy ayant certainement un type ou deux dans le genre de Tick sous la main. Laisse tourner le moteur. »

L’inquiétude fit changer Jung de couleur, et tandis qu’Hector remontait l’allée dallée d’ardoises, il entendit derrière lui le claquement sourd des verrous électriques de la voiture qui se refermaient. Arrivé devant la porte, il appuya sur la sonnette et une infirmière en blouse blanche vint lui ouvrir. Il déclina son identité, ajouta qu’on ne l’attendait pas, et lorsque l’infirmière revint, elle le fit entrer et le conduisit à l’étage. La maison était sombre et glaciale, les étroites fenêtres Tudor paraissaient couvertes de taches d’humidité, l’air était chargé des relents de moisissure des tapis et du gaz récemment utilisé pour réchauffer le repas. La porte était grande ouverte et, même depuis le vestibule, Hector sentit l’odeur d’antiseptique typique d’une chambre de malade, et au-dessous, celle des vieilles chairs, ces remugles d’urine, d’excréments et de champignons du patient qui pourrit de l’intérieur. Il était sur le point de tourner les talons quand une voix râpeuse et glaciale lui cria : « Qu’est-ce que tu attends ? »

Hector s’avança sur le seuil. Le vieux Rudy, assis dans son lit, portait une chemise d’hôpital grise, un masque collé par un sparadrap sur le visage. Juste à côté se trouvaient une bouteille d’oxygène sur son caddie et un chariot couvert de médicaments. Une poche à urine traînait par terre, le tube qui y était relié disparaissait sous les draps. Ses épaules osseuses saillaient sous la large encolure : cet homme robuste avait fondu, la peau tendue sur

sa charpente comme un pelage artificiel. C'était autrefois un type au physique menaçant, un roc aux arêtes tranchantes d'origines irlandaise et allemande, et on l'avait surnommé le vieux Rudy seulement à cause de ses cheveux prématurément gris. Mais aujourd'hui, alors qu'il était pratiquement chauve mis à part sur les tempes, la peau translucide luisait sur son crâne. L'espace d'un instant, Hector se demanda à quoi son père, Jackie, aurait ressemblé s'il était devenu vieux. Ces bonnes joues rougeaudes se seraient-elles flétries de la même façon ? Ses mains se seraient-elles ridées davantage encore ? Aurait-il exigé qu'Hector reste toujours à ses côtés, son unique soutien et son écuyer docile pour qui il chanterait de sa belle voix modulée de ténor ?

« Je savais bien que tu viendrais, dit le vieux Rudy, forcé d'avaler une grosse goulée d'air tous les trois ou quatre mots. Fais ce que tu as à faire avant que je passe l'arme à gauche.

– Je vous veux aucun mal.

– Alors qu'est-ce que tu viens foutre ici ? Tu veux me présenter tes hommages ? Me souhaiter un bon rétablissement ? »

Hector lui montra la fine liasse de billets, en lui disant que c'était de la part de Jung, et qu'il aurait le reste un peu plus tard. Il posa l'argent sur le chariot roulant. Le vieux Rudy n'y jeta pas un regard et ne sembla pas s'en soucier le moins du monde, respirant à grand-peine comme si Hector lui avait écrasé la poitrine sous une planche. Le vieil homme grommela :

« Tu crois que je m'inquiète pour quelques milliers de dollars ?

– Il y a deux semaines, ça semblait encore vrai.

– Il y a deux semaines, je ne savais pas que j'allais crever bientôt. Aujourd'hui, même quand j'arrive à pisser, je mange la poussière.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Rien ne va ! » Mais avant qu'il ait pu développer sa réponse, il fut pris d'une mauvaise quinte de toux. Quand il finit par s'apaiser, il avait les yeux vitreux et injectés de sang, et il désigna du doigt un grand gobelet en polystyrène sur le chariot. Hector le lui passa et le vieux Rudy avala au moyen d'une paille quelques gorgées d'un liquide de la même couleur que celui de la poche de son cathéter. D'une voix lasse, il dit à Hector :

« T'as pas vraiment changé.

– Vous avez pas vu l'intérieur.

– Je veux bien te croire », soupira-t-il en lui rendant le gobelet. Il avait la voix blanche d'avoir trop toussé. Son corps entier paraissait évidé, comme une coquille, et s'enfonçait à peine dans les oreillers. « Ça remonte à quand ?

– Environ quinze ans.

– Depuis, tu fais le ménage ?

– D'autres choses aussi. Mais en gros, oui.

– C'est de ma faute, je suppose.

– J'aurais pu partir si j'avais voulu continuer les chantiers.

– Et t'as pas voulu ?

– Non.

– Et pourquoi ?

– Je suppose que le ménage me convient, après tout.

– Tu te rappelles comment elle était ? »

Il parlait de Winnie, évidemment, et Hector commença à comprendre que c'était là que le vieil homme voulait en venir, et qu'il avait « pris contact » avec lui de la seule façon qu'il connaissait.

« Oui.

– Tu es le dernier à avoir passé du temps avec ma fille. On s'engueulait tout le temps, elle et moi. J'ai arrêté de la voir comme tout le monde la voyait. Comme toi tu la voyais sûrement.

– Elle était très belle.

– Vraiment ? Tu as bien de la chance. La dernière fois que je l'ai vue, c'était à la morgue. Il restait pas grand-chose au-dessus de la poitrine. Plus de visage, pour ainsi dire. Tu sais comment j'ai réussi à l'identifier ? Elle portait une bague de sa mère, un saphir avec des diamants tout autour. Quand je repense à elle aujourd'hui, je me concentre sur sa main. Sans couleur, toute pâle mais parfaite. Ils l'avaient peut-être lavée, parce qu'il y avait aucune trace de sang. Tu crois qu'ils l'avaient lavée ?

– Aucune idée », répondit Hector, en se rappelant qu'il voulait toujours nettoyer les cadavres dans son unité, parce que ça ne le dérangeait pas beaucoup, d'abord au jet d'eau, puis si nécessaire, avec un seau et un chiffon. En fait, cela le réconfortait de les voir propres, même dans l'état souvent déchiqueté dans lequel ils se trouvaient, de les laisser, d'une certaine façon, intacts. C'était peut-être ça, la miséricorde.

L’infirmière vint prendre le pouls, la température et la tension du vieux Rudy, avant de lui faire une piqûre. Hector fit mine de partir mais le vieux Rudy lui fit signe de rester. L’infirmière le retourna, désinfecta un carré de peau sur une fesse amaigrie et y planta son aiguille. Il ne broncha pas. Elle vérifia la pression de l’oxygène, remplit son gobelet, changea sa poche d’urine et lui dit qu’il était temps de se reposer.

« Me reposer pour quoi ?

– Pour tout ce que vous voudrez, mon joli », répondit-elle en sortant.

Le vieux Rudy déclinait à vue d’œil et il tourna la tête vers Hector.

« Dis à ton copain Jung de pas se préoccuper du reste. Ça a plus aucune importance. Je serai plus là pour en profiter de toute façon.

– OK, dit Hector. Et moi ?

– Quoi, toi ?

– Je veux qu’on me fiche la paix », dit Hector, en se rendant compte que, pour la première fois depuis des années, il voulait dire « nous », c’est-à-dire Dora et lui. Exactement la raison pour laquelle il n’aurait jamais formulé cette demande auparavant. « Rien d’autre.

– Parce que tu crois que ça dépend de moi ?

– Je me trompe ?

– Tu es cinglé, dit le vieux Rudy, en souriant presque d’un air malicieux. Qui a la paix de nos jours ? »

Dans la voiture, Jung s’était montré fou de joie en apprenant la nouvelle, mais reprocha ensuite à Hector de ne pas avoir tenté de remettre la main sur le fric quand le mourant s’était endormi.

Si quelqu’un savait se faufiler entre les balles et éviter les ennuis, c’était bien cet estimable Jung, mais Hector se demanda si Dora et lui sauraient faire la même chose. Certains réussissaient à ce qu’on les laisse tranquilles, non ? On aurait dit que Dora et lui avaient atteint une zone dégagée. Ils n’étaient ni plus ni moins particuliers que les autres (bon, peut-être même un peu moins), et il leur faudrait sans doute seulement rester à couvert dans le petit appartement d’Hector, seuls et à l’abri des regards.

Dora cria que la viande serait bientôt prête et Hector se précipita vers la chambre, une serviette à main pour tout vêtement. Elle siffla d’un air admiratif. Il faillit rougir, peu habitué à se trouver nu devant elle à la lumière du jour. Dans la chambre, préparés par Dora, il trouva des vêtements fraîchement repassés sur la commode de récupération

bringuebalante, ses tee-shirts ordinaires en fait, mais il décida de chercher quelque chose de plus élégant dans le placard, dans lequel elle avait aussi mis de l'ordre, suspendant même ses salopettes et ses quelques chemises. Il allait en enfiler une belle pour Dora et peut-être un peu pour lui-même. C'était plutôt agréable de se glisser dans quelque chose de propre et de bien repassé qui ne sentait pas les bas-fonds d'un bar ou sa propre peau en piteux état. Bien sûr, il faisait d'ordinaire lui-même sa lessive, mais il ne prenait jamais garde à quelle sorte de détergent il choisissait dans le distributeur. Il avait remarqué que Dora glissait un petit rectangle de papier blanc dans le séchoir commun, et maintenant, son linge sentait le lilas, ou enfin quelque chose d'approchant, le même parfum qui venait de l'étroite bande de jardin sur le côté de leur maison à Ilion, là où sa mère entretenait ses arbustes fleuris qui explosaient à chaque printemps en guirlandes de pétales blancs et serrés.

L'odeur de la viande et des oignons lui mit l'eau à la bouche, et même si Dora n'aurait rien trouvé à redire en le voyant venir à table en caleçon et en maillot de corps, il choisit des vêtements qu'il n'avait pas portés depuis des années. Peut-être même qu'il l'inviterait quelque part vendredi, ailleurs que chez Smitty ; il y avait un nouveau bar dans Lemoine Avenue où de jeunes gens sirotaient des cocktails de couleurs vives sur le comptoir métallique bien astiqué. Et alors qu'en temps ordinaire il aurait fui ce genre d'endroit comme la peste, il se disait que ça ferait peut-être plaisir à Dora, et donc à lui aussi. En route pour le zoo des yuppies. Quand il était question de boire un verre, le jour de la semaine n'avait jusqu'ici pas eu grande importance mais il leur fallait surtout ne pas s'installer dans la routine. Dora s'était mise à se plaindre à nouveau de l'absence de toilettes pour femmes chez Smitty, alors qu'elle n'avait jusque-là jamais protesté.

Dans le placard il trouva, encore dans sa housse en plastique noir, un costume d'occasion qu'on lui avait offert quelques années plus tôt alors qu'il travaillait comme gardien dans un magasin de bienfaisance. Il approcha la veste de son nez et n'aima pas beaucoup l'odeur, mais le pantalon sentait un peu moins mauvais. Impossible de mettre la main sur une cravate ou une ceinture convenable, mais il dénicha des chaussures noires, et quand il fit son entrée dans la cuisine, Dora faillit lâcher sa spatule, aussi surprise que si elle avait vu un inconnu débarquer dans l'appartement.

« Mon Dieu, Hector, dit-elle, en reprenant son souffle. Quel changement !

– Ça te plaît pas ?

– Mais bien sûr que si, ça me plaît. Approche un peu. » Elle toucha son col de chemise et passa la main sur le pli de la manche. « On dirait un homme d'affaires qui rentre du bureau.

– Sauf qu'il y a pas d'argent dans ces poches.

– Laisse-moi voir. »

Dora posa la spatule sur la table, passa derrière lui et glissa les mains dans les poches de son pantalon. Du bout des doigts, elle lui effleura doucement les cuisses et d'une main entreprit de le masser au plus intime, mais juste quand il commençait à réagir, le détecteur de fumée se déclencha dans le petit couloir qui menait à la salle de bains. La viande. Il ne savait même pas qu'il y avait une alarme et tandis qu'il allait retirer la pile, Dora se précipita pour ôter la poêle du feu.

« Oh regarde-moi ça ! dit-elle, grimaçant de contrariété et gagnée par la panique, s'appliquant à détacher les oignons qui avaient collé au fond de la poêle. Tout finit toujours comme ça ! Chaque chose que je fais. Je rate tout !

– T'as rien raté du tout.

– Mais si, regarde un peu cette viande. Elle est toute brûlée.

– D'un côté seulement. Et en plus, c'est pas forcément mauvais quand c'est bien cuit.

– Tu dis ça mais tu le penses pas.

– Je t'assure.

– Je te crois pas.

– OK, c'est vrai que d'habitude je mange plutôt ma viande saignante.

– Et merde ! »

Elle lui donna une bourrade affectueuse dans la poitrine, il l'attira vers lui et ils s'embrassèrent assez longtemps pour que leur dîner risque de refroidir.

Elle lui dit de s'asseoir pendant qu'elle préparerait leurs assiettes. Elle avait fait rôtir quelques pommes de terre et il se réjouit de voir que son four marchait. Elle ajouta des rondelles de carotte et des petits pois à la vapeur, et elle en installa un saladier plein à côté d'une pile de petits pains. La table elle-même était très élégante ; elle avait transformé un drap blanc en nappe,

le pliant en deux pour cacher le vernis éraflé et entaillé du plateau. Il ne s'en souvenait pas mais, comme tous les autres meubles de cet appartement, il avait dû l'acheter à une vente de charité ou bien il l'avait trouvée sur un trottoir ; d'ailleurs, encore aujourd'hui, il serait capable de ramasser des choses sur un trottoir s'il pensait en avoir besoin, par souci d'économie, bien sûr, mais en fait surtout parce qu'il s'était accoutumé depuis longtemps à l'esthétique du cassé, du défraîchi, de l'usé.

Ce jour-là il aurait tout de même préféré que les pieds de cette table soient moins profondément égratignés et les chaises moins branlantes. Il aurait préféré avoir repeint les murs au moins une fois, au lieu de simplement emménager et de s'installer. Il aurait voulu que les choses soient davantage en accord avec ce parfum de générosité simple et digne que Dora avait apporté avec elle. Pour agrémenter le festin, elle avait cueilli un petit bouquet de fleurs des champs dans le terrain vague au bout de la rue et l'avait placé dans un verre. Les serviettes en papier étaient pliées en deux et glissées sous des couverts qu'il ne reconnaissait pas parce qu'elle les avait frottés pour faire disparaître les traces de rouille. Ses assiettes étaient d'une affreuse couleur caca d'oie, mais Dora les avait également rendues plus belles, en disposant les pommes de terre et les oignons autour de la pièce de bœuf qu'elle avait découpée et déployée en éventail. En un tournemain, elle avait préparé une sauce avec du beurre, de la farine (comment avait-elle fait pour dénicher de la farine dans son placard ?) et une goutte du vin rouge qu'il avait acheté rien que pour elle. Tandis qu'elle versait la sauce onctueuse et sombre sur la viande, il saliva tellement qu'il en eut mal à la langue. Il attendit qu'elle s'asseye et lui servit un plein verre de vin, puis il se mit à manger avec voracité et sans se soucier de son air de bête affamée, comme un adolescent aurait pu le faire, écrasant les pommes de terre avec sa fourchette, puis les aplatissant sur sa viande avant de baigner le tout de sauce et d'avaler goulûment chaque bouchée.

« C'est bon ? demanda-t-elle. Comment sont les oignons ?

– Bien doux.

– Moi, ils m'ont l'air brûlés, dit Dora. Et la viande ? Tu en veux encore ?

– Oui, s'il te plaît. »

Dora lui en découpa une nouvelle tranche, et elle mangea elle aussi, mais de façon beaucoup moins exubérante qu'Hector. Elle appréciait le vin

qu’il avait acheté pour elle, une belle bouteille avec un vrai bouchon de liège ; il aurait pu dépenser moins et acheter avec la même somme quatre fois plus en choisissant le vin en container qu’elle consommait habituellement, mais sur l’étiquette, on voyait un canard caché dans les roseaux, et ce dessin lui avait fait penser à Dora, ou du moins à la façon dont elle semblait toujours confortablement installée, même perchée sur un tabouret de bar chez Smitty. Elle avait commencé par prendre quelques gorgées prudentes parce qu’il était moins doux que le sien, mais maintenant elle avalait de copieuses rasades en déclarant qu’il lui laissait un goût un peu âcre et gai sur la langue.

Par égard pour le repas, Hector buvait de la bière au lieu du whisky, et il vidait son verre avec entrain, mais à un rythme différent de celui, beaucoup plus soutenu, auquel il vidait un verre de Connolly ou de Big Jacks après l’autre au bar quand il faisait aussi chaud que ce soir. Aujourd’hui, il buvait pour cette délicieuse sensation de fraîcheur dans sa gorge, pour l’impression de se nettoyer, de se remettre d’aplomb, il buvait parce que se retrouver attablé devant un bon repas cuisiné par une femme généreuse et raisonnable sans éprouver l’envie de s’enfuir en courant par peur de la décevoir ou de mettre à mal une existence déjà fragile était un plaisir revigorant en soi. Avant cela, comme il ne restait jamais au même endroit plus de six mois, ça n’avait aucune importance, mais quand il vit qu’il allait s’installer à Fort Lee, il ne s’était plus autorisé à enfourcher la selle d’aucune relation qui ressemble de près ou de loin à de la sérénité conjugale.

Mais voilà où il en était, occupé à finir sa viande, et à pousser délicatement ses petits pois et ses carottes sur sa fourchette tel un homme qui rentre comme il se doit à la maison. Était-il enfin en train de devenir adulte ? Son corps était toujours mystérieusement insensible aux attaques du temps, mais son cerveau, comme celui de chacun, était encombré par les comptes du passé. Si au fil des ans il avait soudain abandonné une femme ou une autre à ce moment précis, s’excusant de devoir quitter la table ou se levant précipitamment d’un banc dans un parc au milieu d’une conversation pour ne jamais revenir, ne plus jamais téléphoner, ne plus jamais donner le moindre signe de vie, cette fois, il ne ressentait l’envie d’aucune faiblesse de ce genre. Il essuya son assiette avec un morceau de pain et, tandis que

Dora lui servait une autre canette de bière, il vida la fin de la bouteille dans son verre, se réjouissant d'en avoir acheté deux.

« Garde une petite place pour le dessert. Il y a de la tarte aux cerises.

– C'est toi qui l'as faite ?

– Mon Dieu, non. Qui tu crois que je suis ? Julia Child ?

– À mon avis, tu te débrouilles plutôt pas mal. »

Dora ne répondit pas mais, manifestement, elle était heureuse du tour que prenaient les choses. Ce matin au réveil, elle s'était habillée rapidement et avait lancé un « À plus tard » imprécis, mais Hector avait senti qu'elle traînait un peu les pieds et, contre toute attente, il s'était entendu répondre que ce serait bien s'ils prenaient un vrai repas ensemble, et elle avait alors proposé de préparer le dîner. Elle avait de nouveau l'air un peu farouche et paraissait sur la défensive quand elle était revenue quelques heures plus tard avec ses sacs de provisions, et en voyant son air si digne, il n'avait pu s'empêcher de l'embrasser. Dès qu'elle eut fini de ranger les denrées périssables, ils firent l'amour, Dora lui présentant son dos et s'accrochant à la poignée rouillée et grinçante du réfrigérateur. La porte s'était d'ailleurs ouverte plusieurs fois avant qu'elle crie son nom et lui le sien et qu'ils se laissent glisser, extatiques, sur le carrelage. Le reste du temps, elle parlait toujours de façon tendre et convenable, et jamais il n'aurait pu imaginer combien elle pouvait se montrer désinhibée dans ses mots et ses gestes. C'était comme une tornade d'agression, elle le pinçait, lui égratignait les cuisses, les fesses et même les parties intimes. Manifestement, elle n'en était pas tout à fait consciente, mais elle n'y allait pas de main morte, lui laissant des griffures et des marques sur tout le corps, ce jour-là comme toutes les fois précédentes, et l'eau chaude de la douche avait révélé une bonne douzaine de meurtrissures cuisantes.

« Tu veux un café ? lui demanda-t-elle.

– OK. Je vais en faire. C'est dans mes cordes.

– Je préfère le thé. Le café me donne des palpitations.

– Je vais faire du thé, alors.

– Tu es sûr ?

– Tout à fait. »

Mais il ne pouvait pas faire de thé parce qu'il n'en avait pas et ses réserves de café étaient épuisées. Le placard était vide, à part quelques sachets de sucre, quelques petits pots de confiture en plastique et une boîte

de bouillie d’avoine toute rouillée. La bouillie d’avoine était la seule chose qu’il se préparait ces derniers temps et si cela lui paraissait bien triste, c’était parce qu’il aurait voulu pouvoir faire quelque chose pour elle. Il n’avait pas vraiment été égoïste toutes ces années, mais il avait du mal à se rappeler quand il avait accepté de sortir un peu de sa routine pour s’occuper de quelqu’un d’autre. Il alla frapper à la porte de son voisin, tout aussi peu sociable que lui, mais ce grincheux notoire ouvrit néanmoins la porte, et bien que soupçonneux, il lui donna deux sachets de Lipton et referma le battant sans laisser à Hector le temps de le remercier. Il mit l’eau à bouillir et pendant ce temps, il sortit deux chaises sur la terrasse délabrée, parce qu’il faisait trop chaud dans l’appartement depuis la préparation de ce mémorable repas. Au-dehors l’air était doux, plus frais en tout cas que dans la cuisine, et il installa entre les chaises une petite table pliante sur laquelle il posa leurs assiettes et le thé. Il déboucha la seconde bouteille de vin pour Dora, décapsula une autre bière et ils mangèrent leur tarte en regardant des enfants jouer à cache-cache dans le jardin envahi par les mauvaises herbes.

Une fillette de cinq ou six ans vint s’accroupir derrière le muret qui marquait la limite de la terrasse, leur faisant théâtralement signe de se taire, un doigt posé sur les lèvres. La gamine qui la cherchait découvrit immédiatement sa cachette et la petite dut se sentir trahie parce qu’elle adressa une grimace à Hector. Il lui rendit la monnaie de sa pièce, mais avec un air de pitre, en louchant et en découvrant les dents. Les deux fillettes s’éloignèrent en gloussant.

« On est comme un vieux couple », dit Dora, s’appliquant à avoir l’air moqueur au cas où il le prendrait mal. Hector ne répondit pas, en fait il avait pensé la même chose en se rappelant que ses propres parents dans leurs meilleurs moments aimaient s’asseoir ensemble sur leur véranda, commentant avec une humeur enjouée les jeux des enfants et sirotant leur citronnade avec un doigt de gin servie dans de grands verres emplis de glace pilée. Les enfants se querellaient pour une gorgée du cocktail de Jackie, qu’il offrirait au gagnant de leur jeu du moment, laissant de temps à autre l’un d’eux finir son verre, ce qui donnait lieu à une compétition supplémentaire. À l’époque les choses étaient faciles ; malgré la guerre, ils vivaient tous ensemble, son père s’était fait réformer, et il se sentait bien – au moins entre les quatre murs de sa maison, alors que ce n’était jamais vraiment le cas à l’usine ou dans les bars. Sa mère était dans tout l’éclat de

sa jeunesse, elle aurait pu rivaliser de beauté avec n'importe quelle femme de la ville, mais trop jeune et trop naïve pour s'en rendre compte, elle arborait cette splendeur comme une couronne mal ajustée, à moitié embarrassée par l'effet qu'elle pouvait produire sur de parfaits inconnus dans la rue ou au marché.

« C'était vraiment un très bon dîner, Dora.

– Tu es bien indulgent. Ma mère aurait dit que tout était bon à jeter. Je suppose que tu trouves sans mal des femmes prêtes à cuisiner pour toi.

– Tu crois ça ? Tu en as vu beaucoup dans les parages ?

– C'est juste parce que tu leur as demandé de se faire un peu discrètes, j'en suis sûre. Au moins pour les deux semaines qui viennent de s'écouler.

– Tu as peut-être raison, dit Hector pour ne pas la contrarier. Et peut-être que je vais leur demander une semaine de plus. »

Et alors que cette réponse parut pleinement satisfaire Dora, il regretta de l'avoir donnée. Il s'était promis de ne jamais parler d'avenir avec elle au-delà du lendemain, même s'il se surprenait de plus en plus souvent à le faire, s'imaginant des endroits agréables où ils pourraient s'enfuir ensemble. Il se voyait déjà avec elle à la campagne, filant dans la voiture de Dora jusqu'au bord d'un lac aux eaux froides et claires dans la forêt, comme un couple de fugitifs, se nourrissant de ce qu'ils réussiraient à chasser, buvant à une source et se faisant un matelas de guirlandes de fougères.

Elle trinqua en approchant son verre de vin de sa canette de bière, et pendant quelque temps, ils burent en silence dans le soir qui tombait. Ils avaient l'impression de vivre des instants de grâce, comme s'ils prenaient l'air dans un parc, comme s'il était un homme comme il faut, et elle une femme plus que comme il faut, et que le lendemain soit une perspective qu'ils ne redoutaient ni l'un ni l'autre et qu'ils n'essayaient pas d'oublier. Peut-être même buvaient-ils pour le simple plaisir de boire, pour cette communion, ce rituel facile, même s'ils n'avaient pas une longue expérience en la matière, et s'ils attribuaient sans doute ce sentiment de quiétude à la douceur du temps et au velouté de la lumière, à des milliers de kilomètres de la triste fosse qu'était pour eux le bar de Smitty.

De fait, Hector se demandait comment ne pas y remettre les pieds pendant un certain temps ; ils s'étaient déjà abstenus deux ou trois soirs la semaine passée, ce que les copains avaient remarqué en les traitant de

déserteurs, non sans leur lancer des regards pleins de commisération, et il s'était rendu compte que sa liaison avec Dora lui avait redonné le sens de la honte. Il se revoyait, il n'y a pas si longtemps, planté au bar, emprisonné avec hauteur dans la chape d'ambre de sa solitude taciturne, de son éclatante forme physique, cette enveloppe ne se déchirant que lorsqu'on l'invitait à sortir pour se battre (ou, plus rarement, pour aller s'envoyer en l'air). À l'inverse, il ne s'étonnait pas de se sentir de nouveau un peu plus vulnérable, comme si un accroc s'était fait dans sa cotte de mailles, une blessure fraîchement ouverte au niveau de son bas-ventre et qui correspondait à une vraie cicatrice de Dora, un rail brillant enchâssé dans sa peau à l'endroit où elle s'était déchirée quand elle était jeune en glissant du haut d'une clôture. Chaque fois qu'il la touchait ou l'effleurait à cet endroit, elle grimaçait, il sentait le frémissement nerveux d'une douleur fantôme et se jurait qu'il ferait de son mieux pour ne lui causer aucune peine.

« Je repensais à cette femme, dit-elle en fixant son verre de vin. Tu sais, celle qui a envoyé le type qui voulait te parler chez Smitty. » Elle fit semblant de chercher son nom. « June, c'est ça. Oui, je me rappelle. June Singer. Qu'est-ce qu'elle te voulait ? »

Il avait déjà dû lui mentir le jour où l'homme était venu la première fois et dit à Dora que June était juste une fille qu'il avait connue pendant la guerre et pour laquelle il avait ensuite travaillé, des petits boulots divers, et que c'était d'ailleurs ce qu'elle voulait de nouveau lui demander.

« Pas de risque de la voir débarquer, lui dit-il. Je lui ai fait savoir que ça m'intéressait pas.

– Elle pourrait sans doute facilement trouver quelqu'un d'autre pour ce genre de petits boulots. Pourquoi toi en particulier ?

– Pas la moindre idée », répondit-il, ce qui n'était pas faux, mais seulement parce qu'il refusait de penser à elle. Il y avait des milliers de raisons pour lesquelles elle aurait pu vouloir le retrouver, la plus importante étant sans doute ce qui s'était passé à la fin à l'orphelinat, et avec Sylvie Tanner en particulier. Mais tout cela, c'était une époque sombre à laquelle il ne voulait plus songer. Bien sûr, il avait continué à voir June même après, une période brève et bizarre à l'issue de laquelle il l'avait ramenée comme épouse légitime, même si, à peine arrivés, ils s'étaient séparés, tous deux bien décidés durant ces vingt-huit dernières années à faire comme si l'autre n'avait jamais existé.

« Tu as dû compter pour elle, d’une façon ou d’une autre, dit Dora. Une femme ne se donnerait pas la peine d’envoyer quelqu’un sinon. Mais si tu veux pas en parler, je comprends très bien.

– Il y a rien de plus à en dire. »

Elle finit son verre de vin et le remplit une fois de plus.

« Ça m’est égal, tu sais. Rien ne t’oblige à en dire plus. Je veux surtout pas savoir combien de femmes tu as eues dans ta vie. Passées ou présentes.

– Présentes ?

– Une façon de dire que je m’en fiche comme de l’an 40.

– Je te crois pas.

– Eh bien, je te le dis quand même. Et va pas t’imaginer que tu es le seul à avoir des occasions. Je travaille avec pas mal de gens au magasin. Et la plupart sont des hommes.

– J’en suis sûr.

– Le patron m’a même invitée à sortir avec lui l’autre jour, comme ça de but en blanc. Ça fait des années que je travaille pour lui. Il a dit que j’avais l’air “pleine de vie” ces temps-ci. Il est pas mal, je suppose, et pour être polie, je lui ai dit que j’allais y réfléchir. Qu’est-ce que tu en dis ?

– Je me dis qu’il faut que tu fasses comme tu le sens.

– C’est ça l’essentiel pour nous, pas vrai ? »

Comme il ne répondait pas, Dora se leva et lui demanda s’il voulait une autre part de tarte.

« Oui, mais je vais aller me la chercher.

– Je rentre pour prendre mon châle de toute façon. On dirait qu’il fait un peu plus frais tout d’un coup. Comme si un orage se préparait.

– Je vais tout rentrer.

– Non, j’aime bien quand il y a de l’air. On reste dehors aussi longtemps que possible, d’accord ?

– OK. »

Quand elle passa devant lui, il la saisit par la cuisse et l’attira à lui, une bouffée de parfum sucré et musqué à la fois, souvenir de leurs ébats précédents, monta à travers la fine étoffe en mousseline de sa jupe. Les relents de leurs odeurs mêlées étaient puissants et il respira fort, se laissant presque anesthésier, même si ce fut l’effet contraire qui se produisit. Il prit entre ses mains son large postérieur et elle répondit à son geste en lui

enfouissant la tête contre son ventre, pinçant la racine de ses épais cheveux sombres entre ses doigts.

« Je veux rester ici avec toi, dit-il. Et rien d'autre.

– Te sens pas forcé de dire ça. Je suis une grande fille.

– Je dis ça seulement parce que je le pense. »

Elle se pencha pour lui effleurer les lèvres, et il lui rendit son baiser mais avec une fougue et une force qui semblèrent la vider de tout son sang avant de la remplir à nouveau, les joues et le cou écarlates et humides. La bouche d'Hector picora les taches de couleur sur sa peau pâle, gobant son oreille, puis son cou, glissant jusqu'à la chair tendre juste au-dessus de son sternum et s'y arrêtant, tout en guidant sa jambe jusqu'à ce qu'elle se retrouve à califourchon au-dessus de lui sur sa chaise branlante qui se mit à couiner violemment.

« On va la casser, dit Dora en reculant un peu.

– Tu pourras toujours me tomber dessus.

– Les gosses sont tous partis ?

– Ils sont rentrés chez eux », répondit-il, mais seulement parce qu'on n'entendait plus les bruits de leurs jeux. Elle ne tourna pas non plus la tête pour vérifier. Leurs jambes disparaissaient sous la tente de sa jupe longue et, tout en l'embrassant, elle tendit la main, ouvrit sa braguette et se souleva juste assez pour faire glisser son pantalon. Sa culotte la gênait et il tira dessus, elle l'écarta sur le côté, ouvrant un passage, lui rappelant une fois de plus ce qu'il aimait le plus chez elle, ce solide bon sens, cette absence de fausse pudeur et la façon dont elle était parfaitement à l'aise dans son corps.

« Je peux te dire quelque chose ? demanda-t-elle.

– Oh là là…

– Pas obligé. Je peux me taire si tu veux.

– Vas-y.

– Est-ce qu'on t'a déjà dit que tu es un sacré beau mec ? C'est pas facile à voir parce que tu le caches bien, mais honnêtement, tu es le plus bel homme que j'aie connu, et même que j'aie vu. Jusque-là, il y a que des mecs avec un physique bizarre qui s'étaient intéressés à moi. Je suppose que ce pauvre Sloan était le dernier en date. Et quand je pense que tu étais là, tous les soirs chez Smitty, et que personne savait ce qu'il perdait. Tu es le dernier à t'en rendre compte, hein ? »

Il ne répondit rien, parce que c'était plus facile de ne pas dire qu'il le savait en fait, et qu'il l'avait toujours su, qu'il était navré de voir tous les malheurs qu'avait provoqués sa belle prestance pour les autres et pour lui, et tout ça pour quoi ? Au bout du compte, pour rien du tout.

« Et voilà que, maintenant, j'ai cassé l'ambiance.

– Mais pas du tout, dit-il en l'attirant à lui.

– Monsieur aime faire ça au grand air, pas vrai ? murmura-t-elle, en se soulevant au-dessus de ce pilon de chair dressée.

– Ta faute, sans doute.

– Hum… l'aguicha-t-elle, en l'enjambant comme un escargot aveugle et savant.

– Tu m'as l'air plutôt prête…

– Moi tout ce que je voulais, c'était une autre part de tarte.

– Tu peux y aller.

– Je vais le faire. »

Mais elle s'en garda bien, et Hector ne bougea pas non plus d'un iota, tous deux ravis de s'attarder un peu plus dans le crépuscule. Ils ne pouvaient pas deviner que, de loin, ils paraissaient aussi immobiles et chastes qu'une sculpture. « Désir à la cinquantaine. » Et dans ce calme marmoréen, Dora se mit soudain à rayonner, sa peau et ses cheveux luisant somptueusement de cette merveille qu'est le temps arrêté, son cœur et son esprit délivrés du fardeau de leurs regrets accumulés, des autoflagellations, ces tristesses depuis si longtemps enracinées, si bien qu'il sembla à Hector qu'elle glissait ainsi au-dessus de lui à une distance imperceptible mais néanmoins mesurable. Un don du ciel. Il pouvait ainsi jouir d'elle de très près, alors qu'un peu plus près encore, la panique l'aurait saisi, il se serait peut-être enfui. Et il ne souhaitait désormais plus partir en courant.

Un peu plus tard, alors que Dora dormait dans la chambre, il se retrouva en train de faire un peu de ménage dans l'appartement. Ils avaient commencé de bonne heure et il ne faisait même pas encore nuit, il était à peine plus de 20 heures. Elle piquait toujours un petit somme après l'amour. De plus, elle avait vidé une bouteille entière, et plus de la moitié de la seconde. Il avait beaucoup bu lui aussi mais, comme d'habitude, il restait plus lucide qu'il ne l'aurait voulu, la bière agissant un peu comme du café sur son organisme, n'entravant rien d'utile (comme la mémoire), mis à part son besoin de dormir déjà bien inférieur à la moyenne.

Il commença par laver les plats et les casseroles qu'ils avaient laissés tels quels dans leur hâte de retrouver leur lit, puis il balaya, et fit briller les plans de travail et la cuisinière. Dans sa galerie commerciale, on trouvait tous les produits d'entretien nécessaires, mais depuis qu'il vivait dans cet appartement, il ne s'était jamais donné la peine de faire le ménage à fond. Une ou deux fois par mois, il passait en vitesse l'éponge et le balai. Personne ne lui avait jamais rendu visite, et il ne se serait pas mis en frais de toute façon, mais surtout, l'appartement était dans un sale état parce qu'il ne prêtait plus aucune attention aux couches de saleté et de poussière qui s'accumulaient. Parce que, si on soupçonnait qu'on était immortel, si on craignait de ne jamais disparaître, ce dont il s'était de plus en plus convaincu au fil des ans au point d'en être désormais pratiquement sûr – la façon par exemple dont ses blessures, même celles apparemment graves qu'il avait reçues pendant la guerre, avaient guéri comme par magie ; la manière dont il avait vieilli comme s'il n'existait aucun temps que le présent, ni passé ni avenir –, le souci de la propreté passait étrangement au second plan.

Mais Dora, Dieu merci, était une simple mortelle, et pour elle il se rapprocha du monde des vivants, essuyant la table basse avec un chiffon et battant les coussins sur la terrasse. Dans la salle de bains, il passa l'éponge dans le lavabo et sur le miroir, puis la brosse dans la cuvette des W-C, et très énergiquement dans la baignoire pour la débarrasser de sa crasse avant de la frotter de nouveau avec un chiffon propre, parce qu'elle aimait sûrement prendre un bon bain le matin. Il pouvait au moins jouer les domestiques zélés, rendre les choses faciles et agréables pour elle, à défaut de fastueuses. C'était le genre de besogne qu'il exécutait dans son centre commercial, mais il lui plaisait de faire la même chose pour Dora. Grâce à elle, il se disait qu'il n'était jamais plus utile qu'en accomplissant ces petites tâches, que son destin dans ce domaine était de prendre la forme du plus humble des outils de travail, un tampon à récurer des souillures autres que métaphoriques, un marteau ou un chiffon. Contrairement à ce que son père, à la fois fier et envieux, avait toujours rêvé pour lui, la somme de tous ses efforts resterait obscure, éphémère et insignifiante.

Quand il s'en rendit compte, Hector se sentit soudain transporté à l'idée qu'il faisait enfin quelque chose de juste, quelque chose de bien, et il enfila paisiblement le tee-shirt et le pantalon propres qui l'attendaient sur la

commode, attentif à ne pas tirer Dora d'un sommeil douillet bercé par les vapeurs de l'alcool. Qu'elle continue. Il avait maintenant une mission à accomplir. Il irait à l'épicerie portoricaine de Broad Avenue et il ferait les courses pour elle. Pas question de se contenter de ses habituelles conserves de spaghettis, de porc, de haricots et ses boîtes de crackers ; il achèterait ce dont Dora pourrait avoir envie à son réveil, des œufs frais, du bacon, des petits pains au lait et du thé. Il prendrait aussi de la confiture, de deux sortes différentes, peut-être trois. Et sur le chemin du retour, il s'arrêterait chez le marchand de vin pour lui acheter du rouge, et pour lui, six canettes de bière, au cas où ils auraient à nouveau soif au milieu de la nuit ou après le petit-déjeuner. Il compta les quelques dollars qu'il avait dans son autre pantalon (il ne possédait pas de portefeuille), se mit en quête de billets et de pièces disséminés dans l'appartement – en tout vingt-deux dollars –, puis s'enfonça dans les rues sombres de Fort Lee, les poches gonflées par la monnaie qu'il avait dénichée.

Le ciel était couvert et là où les réverbères s'étaient éteints il faisait noir comme dans un four. Dans les petites maisons de brique identiques, les personnes âgées montaient se coucher, leurs chambres éclairées par des lampes de chevet ou l'éclat froid de la télévision, les rayons projetés par le poste striant les minuscules jardins et les allées, comme un paysage peint sur une nappe, frangée par une rangée d'arbres vénérables et néanmoins rabougris qui poussaient sur le terre-plein central, avec des voitures garées qui épousaient sagement la forme des trottoirs. Le calme était presque total si on oubliait le bourdonnement des climatiseurs et l'orchestre invisible des grillons des villes, dont les chants belliqueux ressemblaient certaines nuits intolérables davantage à des vagues de chaleur qu'à des sons. Sur l'avenue principale, on entendait de la musique disco et des rythmes africains, ainsi que les bruits de la circulation et les vociférations des gens assis au volant de leurs voitures qui interpellaient ceux qui passaient devant les magasins pouilleux : des jeunes du quartier qui se hélaient ou accostaient les flics indifférents faisant leur ronde, de jeunes couples d'immigrants amoureux, des clochards qui fouillaient les poubelles à la recherche de canettes de bière à finir de vider ou de restes de nourriture, tous paraissant heureux dans l'air qui, maintenant, fraîchissait de minute en minute. Et s'ils avaient pris le temps de regarder ce gaillard aux épaules larges dans son tee-shirt blanc et son bleu de travail qui entrait dans l'épicerie éclairée au néon, avec

ses mains meurtries et couvertes de cicatrices qui cueillaient sur les étagères les fruits de cette expédition humaine parmi les plus humbles (qu'il avait soigneusement évitée depuis plusieurs dizaines d'années), ils se seraient sans doute accordés à dire qu'il paraissait effectivement découpé dans un tissu ancien et vénérable, cette étoffe indigo oubliée depuis longtemps dont sont faits les héros.

Mais bien sûr, c'était faux.

Après avoir payé les bocaux de confiture et le pain frit encore chaud, il traversa la rue pour se rendre chez le marchand de vin où il dépensa ce qu'il lui restait et quand il ressortit, chargé de quoi préparer le petit-déjeuner de Dora, une légère pluie se mit à tomber. Puis elle cessa. Les trottoirs humides et réchauffés par l'averse lui rappelèrent certaines heureuses heures de l'enfance – bien avant qu'il ne devienne un homme, bien avant que qui que ce soit (les filles du quartier, les femmes mariées, les barmans) ne l'ait débusqué – où les torrents d'eau de l'été interrompaient les jeux farouches de la rue et où il leur fallait attendre sur les vérandas affaissées jusqu'à la fin de l'averse pour pouvoir sortir de nouveau, les relents du bitume mouillé les enveloppant dans une odeur terreuse et minérale mais toujours vibrante d'une vie animale ; il avait alors souvent l'impression d'être juché sur le dos d'une immense créature, pareille à une énorme puce non répertoriée, et il ressentait exactement la même chose ce soir-là, comme s'il n'avait pratiquement plus de corps, ignoré de tous, joyeux et libre de tracer un chemin inconnu.

1.

À compter d'aujourd'hui, plus de chansons tristes …

OceanofPDF.com

11

Un petit coup frappé au carreau de la voiture réveilla June ; elle aperçut le visage las et maussade de Clines, de retour du restaurant. Elle sentit que son corps s'était arc-bouté pour résister aux élancements violents qui le parcouraient. Les cachets n'avaient plus aucun effet. À moins qu'elle ne les ait recrachés ; il y avait une tache luisante sur le revêtement en skaï de la portière. Elle avait l'impression que quelqu'un traversait la maison de son corps, chargé d'une caisse contenant des vases en porcelaine, qu'il entrait systématiquement dans chaque pièce en chancelant, et cognait à chaque manœuvre son fardeau contre les murs. Clines se glissa au volant et lui demanda ce qu'ils étaient censés faire et, les dents serrées, elle répondit qu'ils continuaient avant de prendre deux cachets de plus dans l'espoir qu'ils réussiraient à la soulager.

Avant qu'ils aient pu agir, Clines lui annonça qu'ils arrivaient dans la rue où habitait Hector Brennan. Le soir venait juste de tomber, mais elle distinguait encore quel genre de quartier c'était, les rangées de maisons trapues d'un seul étage, avec des terrains séparés par des clôtures en fil de fer et d'étroites allées. Elles étaient pour l'essentiel en assez piteux état et celle d'Hector paraissait la pire de toute, décrépite, en mal de peinture, le jardin envahi de détritus ménagers et de jouets cassés. Les arbres étaient rabougris et mal entretenus. Trois chiens errants filaient sur le trottoir, aboyant avec force. Ainsi, c'était là qu'il vivait. Elle songea à toutes les années écoulées et aux détails peu ragoûtants que Clines avait dénichés, et elle se demanda si cette vie lui était simplement tombée dessus ou s'il s'y était lui-même condamné, comme les gens le font parfois, à tort ou à raison.

Clines se gara et fit le tour de la voiture pour ouvrir sa portière. Elle s'apprêtait à lui dire de ne pas prendre cette peine pour qu'Hector ne risque pas de voir qu'elle avait besoin d'aide (elle ne mendiait aucune pitié) mais elle se réjouit instantanément quand Clines la tira par l'épaule et le bras, parce qu'elle n'aurait peut-être pas pu s'extirper seule de la banquette à l'assise profonde et moelleuse.

« Lequel est son appartement ?

– Le numéro 16, juste à droite, je crois. Est-ce que vous pensez que ça va aller, Mrs Singer ?

– Oui, très bien. »

Pourtant, elle était loin de se sentir solide, parce que, même si apparemment elle se tenait bien droite et ferme sur ses jambes, elle était pour ainsi dire déjà passée de l'autre côté. Clines d'une certaine façon s'en rendit compte et il lui prit le bras quand elle faillit perdre l'équilibre et tomber. Une chaleur lui picota la poitrine de reconnaissance, mais elle tenta de refuser son aide. Clines insista et marcha juste à côté d'elle, en l'agrippant si fort qu'elle pouvait croire que c'était elle qui le tirait. De grosses branches d'arbre jonchaient la pelouse clairsemée et envahie de mauvaises herbes, et elle se vit soudain comme une branche morte, tout à la fois lourde et fragile, presque en suspens au-dessus du sol dur et stérile. Il suffirait d'une bonne bourrasque. Juste avant d'atteindre l'entrée, elle repoussa Clines, se plia en deux, secouée par les spasmes mais rien d'autre qu'un filet de bave blanchâtre ne s'échappa de ses lèvres. Les cachets. C'était un peu comme si son corps refusait l'apaisement, farouchement hostile à tout mieux-être afin de l'amener à renoncer. Mais résolue à ne pas céder, June se fâcha contre elle-même, elle se redressa, et fit comme si elle ne remarquait pas les chocs électriques qui montaient et descendaient le long de sa colonne vertébrale. Elle était encore relativement jeune et, si elle devait mourir, ce serait debout, au rythme de sa propre musique.

Clines lui saisit le bras et elle se dégagea de nouveau.

« Tout va bien.

– Notre projet est irréalisable, Mrs Singer. Je l'ai pensé dès que nous nous sommes rencontrés la première fois mais, aujourd'hui, j'en suis sûr. Cela ne sert à rien. Ce Brennan n'est même plus la question. C'est vous le problème. Vous n'êtes pas capable d'entreprendre ce voyage. Que faut-il

qu’il se passe pour que vous compreniez ? Si vous insistez pour prendre cet avion avec moi, je crains d’être obligé de démissionner.

– Eh bien, démissionnez », rétorqua-t-elle d’un ton tranchant, en s’essuyant la bouche. Elle tenta de faire disparaître ce goût infect qu’elle avait sur la langue. « Donnez-moi les dossiers que vous avez préparés et les billets d’avion, et je vous paierai pour le temps que vous avez passé à ce jour.

– Vous ne serez absolument pas utile là-bas. Vous allez gâcher des moments précieux. Jamais vous ne réussirez à retrouver votre fils à temps. Si tant est que vous y parveniez un jour.

– Avec ou sans vous, je le retrouverai. J’en suis sûre. Vous savez combien je suis prête à vous payer, alors il vous appartient de déterminer si cela compense la peine que vous prendrez. Ou ce que cela vous permettra de donner à votre fille. Alors, que décidez-vous ? »

Clines baissa le cou avec raideur, les yeux plissés par une colère palpable. Mais il lui répondit avec calme :

« Entendu, Mrs Singer. Faisons selon vos désirs. Je ne ramènerai plus cette question sur le tapis.

– Parfait. Je vous remercie.

– Écoutez-moi bien : je ferai tout mon possible pour mener à bien cette tâche, mais c’est vous qui prendrez les décisions. Je vous donnerai des conseils, mais la responsabilité vous appartient dorénavant. De vous dépend notre succès. »

Elle hocha la tête. Il lui demanda si elle préférait qu’il l’attende dans la voiture et elle répondit que oui. Toutefois, quand il tourna les talons, elle se sentit de nouveau prise de vertiges et complètement déshydratée. Elle lui demanda s’il y avait de l’eau dans la voiture.

« Non, mais je peux aller vous en chercher. Il y avait une station-service sur la route principale.

– D’accord, allez-y, et ensuite revenez et attendez-moi. Je vais voir s’il est chez lui. »

L’appartement était au premier étage, mais elle dut marquer une pause pour reprendre son souffle sur le palier ouvert (les logements étaient distribués deux par deux), les quelque trente mètres parcourus lui en ayant paru trois cents. Jonché de mégots et de canettes de bière défoncées, le palier empestait le répulsif antichat. Des moucherons voletaient

nerveusement autour de la faible ampoule électrique de l'entrée. Dans la rue, elle vit Clines s'éloigner et l'espace d'une seconde elle se demanda s'il reviendrait. Il allait peut-être décider de l'abandonner là. La porte en métal du numéro 16 était tout éraflée et cabossée, et rien n'indiquait que quelqu'un vivait là ou se risquait parfois à sortir. Elle chercha un interphone mais n'en trouva pas, pas même une sonnette ou un marteau sur la porte. Elle essaya de frapper mais, comme toutes ses autres articulations, celles de ses doigts lui firent l'effet d'être en verre filé, et elle décida donc de tapoter doucement sur le battant du plat de sa main. Aucune réponse, aucun son provenant de l'intérieur, alors elle recommença.

Face à June, une femme s'encadra dans la porte, vaguement entortillée dans un drap de lit. On aurait dit le modèle d'un peintre, indécente, sculpturale, ses seins volumineux pointant sous l'étoffe légère.

« Tu as oublié la clé… ? » demanda-t-elle, s'interrompant en découvrant June. Elle avait l'air à moitié endormie. « Oh excusez-moi. Que puis-je faire pour vous ? »

Cette femme n'était pas belle à proprement parler, mais dotée d'une superbe présence. Elle semblait pleine de vie, avec sa tignasse de cheveux auburn, son décolleté parsemé de taches de rousseur, les globes lisses de ses épaules luisants et délicats. Elle devait avoir le même âge que la visiteuse, peut-être même quelques années de plus, mais, face à la luxuriance de l'inconnue, June eut soudain l'impression de disparaître sous un vernis craquelé, une couche superficielle qui ne demandait qu'à s'effriter.

« Je suis désolée de vous déranger. Je m'appelle June Singer et je cherche Hector Brennan.

– Oh ! » La femme maintenait le drap serré à l'aide d'un bras, l'autre croisé devant elle, la main agrippée au bouton de la porte. Son expression s'était instantanément durcie. « Il ne veut plus travailler pour vous.

– Il ne veut plus ?

– Il ne veut pas vous voir. Il l'a dit très clairement. Alors je pense que vous feriez mieux de partir maintenant.

– Je vous en prie, dit June, qui eut soudain l'impression qu'il allait lui falloir lutter. Je vous en prie. Ce serait trop long à expliquer mais je veux lui parler tout de suite.

– Je peux entendre ce que vous avez à dire. Expliquez-moi.

– Mais qu’est-ce que vous en avez à faire ? » s’écria June avec virulence. Sa dureté les étonna toutes les deux. La femme recula instinctivement, mais June s’avança sur le seuil avant qu’elle ait pu refermer la porte.

« Je suis vraiment navrée », dit June d’une voix lasse. Elle avait l’impression de se glisser au fond d’elle-même, son enveloppe extérieure restait rigide mais, à l’intérieur, ses tissus délicats étaient en train de se désagréger. La femme s’était rendu compte de son état et, dans ses yeux, s’alluma une lueur de compréhension : cette intruse fragile et obstinée qui se tenait devant elle était en fait très malade.

« Je suis vraiment navrée, répéta June. Puis-je vous demander comment vous vous appelez ?

– Dora.

– Excusez-moi, Dora. Je suis désolée. Il est vraiment très important que je puisse lui parler. Rien d’autre.

– Il n’est pas là, dit Dora en l’examinant attentivement. Il était là il y a encore quelques minutes. Je ne sais pas où il est allé.

– Vous savez quand il rentrera ?

– Très bientôt, j’en suis sûre, répondit Dora en ouvrant la porte un peu plus grande. Mais je n’en sais rien. Dites-moi, vous vous sentez bien ? »

June vacilla un peu à ce moment précis, peut-être plus intentionnellement qu’elle ne le savait consciemment, mais avec un air d’une telle gravité soudaine que Dora dut se précipiter pour la prendre par le bras. Sinon elle serait tombée ou se serait laissée tomber.

– Ça va aller, dit June, mais je vous remercie.

– On dirait pas. Vous n’allez pas très bien, pas vrai ? »

June répondit en laissant Dora la remettre d’aplomb ; elle la tenait solidement mais avec douceur et précaution.

« Comment vous êtes arrivée jusque-là ? »

June expliqua qu’elle s’était fait conduire, mais elle sentit soudain ses jambes flageoler de nouveau, ce qui força Dora à la soutenir un peu plus.

« Vous feriez mieux d’entrer, dit-elle en la guidant pour qu’elle pénètre dans l’appartement. Je suis sûre qu’Hector ne va pas tarder.

– Je vous remercie. Vous êtes très aimable. »

Dora l’aida à s’installer dans un vieux fauteuil et s’excusa, disant qu’elle allait dans la chambre pour passer quelques vêtements. Elle revint

en portant un verre d’eau glacée.

« Tenez, ça va vous faire du bien.

– Merci. » June but une gorgée et l’eau la revigora. Elle regarda Dora se servir le fond d’une bouteille de vin rouge jusqu’à la dernière goutte. Elle avait enfilé une jolie robe d’été à rayures, aux couleurs peut-être un peu trop vives. Habillée, Dora lui parut plus banale, une femme d’une cinquantaine d’années qui s’était un peu empâtée autour de la taille, du cou, des bras, mais sans rien perdre de sa grâce. Vivante, énergique. L’appartement était petit mais bien rangé, et sur la table on apercevait les reliefs d’un bon repas, entre autres une tarte aux fruits presque intacte. Une pointe de jalousie perça les entrailles de June, ce qui était parfaitement ridicule, parce qu’elle n’avait rien à attendre ni de l’un ni de l’autre, mais le spectacle de leur intimité partagée la faisait se sentir encore plus seule et desséchée.

« Vous êtes ensemble depuis longtemps ?

– Hector et moi ? demanda Dora, en s’asseyant face à June, son verre déjà vide à la main. Pas longtemps, non, je veux dire… assez peu, même. Je ne sais pas très bien encore ce qu’on fabrique, mais c’est plutôt sympa. Je suppose que vous connaissez Hector depuis un bout de temps.

– Oui, de nombreuses années.

– Et vous voulez qu’il vous aide encore une fois ?

– Oui, on peut dire cela. Il a dit qu’il le ferait ?

– Il a un job qu’il aime. Ou du moins, qui le dérange pas. Je ne pense pas qu’il serait prêt à changer de travail. »

June ne comprit pas vraiment et elle laissa Dora poursuivre, et finit par se rendre compte qu’elle croyait qu’il avait exécuté des petits travaux de bricolage pour elle, et sans hésiter, June se mit à raconter qu’Hector avait travaillé comme livreur dans son magasin d’antiquités. Cela lui était égal que Dora découvre la vérité par la suite ; c’était maintenant ou jamais, car le lendemain, il leur faudrait partir s’ils voulaient avoir la moindre chance de retrouver Nicholas. Mais tout ce qu’elle inventa au sujet d’Hector restait dans les limites du probable, étant donné ce que Clines avait découvert à son sujet, et Dora ne remit pas le moindre point de son discours en question. En fait, plus June lui disait combien elle avait confiance en lui, quel soin il mettait à transporter et à manipuler les pièces, combien les clients l’appréciaient, plus cette vision plus complète de son compagnon semblait

détendre et réjouir Dora qui se voyait confortée dans ce qu'elle pensait de lui et espérait pour eux. C'était assez manipulateur et même cruel de la part de June, mais Dora s'était mise à sourire un peu, elle commençait à prendre plaisir à sa présence. Parce qu'elle sentait ses propres forces décroître, June ne pouvait s'empêcher de poursuivre, racontant maintenant qu'il bricolait admirablement (ce qui était le cas, à l'orphelinat), qu'il était infatigable. Il n'était parti que quand son magasin avait fermé, et elle se réjouissait de l'avoir retrouvé après toutes ces années.

« Vous avez du respect pour lui, pas vrai ? demanda Dora. Vous pensez que c'est un type bien ?

– Oui, je le pense. »

Dora baissa les yeux, fixant le fond de son verre.

« Vous avez été amants autrefois ?

– Non », dit June avec énergie, décidant que ce n'était pas un mensonge du tout ; il y avait eu cette fois unique, bien sûr, mais c'était une autre qu'elle comme lui désiraient. « Non, je ne dirais pas cela.

– Vous n'avez pas l'air très convaincue. »

June ne put s'empêcher de sourire mais elle changea de sujet. Au lieu de répondre, elle déclara :

« Vous l'aimez. »

Dora soupira.

« Il n'est pas égoïste, comme tant d'hommes que j'ai connus. Il n'est sans doute pas méchant, même s'il est pas du genre à se laisser marcher sur les pieds. Il peut être franchement marrant. Et généreux, avec ça, alors qu'il doit pas avoir plus que quelques centaines de dollars à gauche. Je suppose que tout ça, c'est plutôt bien pour moi.

– Oui. Il est certain que vous pourriez avoir fait plus mauvais choix.

– Ça m'est arrivé, des quantités de fois.

– J'en doute.

– Vous êtes gentille de dire ça. Alors maintenant, vous me racontez ce que vous lui voulez ? demanda Dora, en la regardant droit dans les yeux. S'il vous plaît, ne me mentez pas. Je suis désolée de vous dire ça, mais vous êtes malade. Ça saute aux yeux. Alors c'est certainement pas pour vos affaires que vous avez besoin de lui. À quoi il peut bien vous servir ? »

June marqua une pause et but une gorgée d'eau.

« Je veux qu'il m'accompagne en voyage.

– Un voyage ! Quel genre de voyage ?

– Ce ne serait pas bien long. Une semaine, deux au plus. » Et elle ajouta, comme pour se le rappeler à elle-même : « Il est impossible que ça dure davantage.

– Mais pour quoi faire ?

– Je recherche mon fils.

– Votre fils ? s'étonna Dora, soudain très inquiète. Qu'est-ce qu'Hector a à voir avec votre fils ? »

June tenta de calculer ce qu'elle gagnerait à lui dire la vérité. Mais elle était fatiguée et confuse, et elle finit par répondre : « Rien. Rien du tout.

– Alors pourquoi vous voulez qu'il aille avec vous ?

– Je le veux, c'est tout.

– Je ne suis pas sûre que ce soit une très bonne raison.

– Peut-être que non », dit June, sa lassitude menaçant de se transformer en irritation, en colère. Les éclats de douleur prenaient plus de place, son petit monde était en train de se fissurer, et elle regretta de ne pas s'être fait cette piqûre dans la voiture, tendant désespérément en pensée la main vers les minuscules flacons de verre. C'est alors qu'elle songea – ou l'imaginait-elle ? – qu'elle avait une dose de morphine et une seringue dans son sac à main.

« Eh bien, je ne vous crois pas ! s'étrangla Dora. Je ne vous crois pas du tout. Il y a quelque chose d'autre, pas vrai ?

– Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

– Vous devez connaître ses secrets. Il doit être en dette avec vous. Sinon, je ne vois vraiment pas pourquoi il accepterait. Ça lui ressemblerait pas du tout.

– Peut-être ne savez-vous pas grand-chose de lui au fond, lâcha aigrement June, s'entendant prononcer ces mots comme la femme qu'elle était autrefois, qui n'hésitait pas à jouer d'une lame froide acérée. Pratiquement rien.

– Je ne veux plus vous voir, dit Dora en se relevant. Je vous demande de décamper tout de suite. »

Mais June répondit :

« Je vais attendre ici.

– Pas question.

– Mais si. »

Dora lui saisit le bras et, bien qu'elle ne l'ait pas serré très fort, June hoqueta de douleur, une décharge brûlante s'enfonça sous la peau et lui fouailla les chairs. Elle tenta de résister, mais elle n'avait pas plus de force qu'une enfant, et il lui sembla que si elle le voulait, Dora pourrait lui rompre les os rien qu'en serrant un peu plus fort sa main. À la place, elle se contenta de tirer et June bascula la tête la première. Dora lui cria de se relever mais June n'y parvint pas. Elle restait à genoux, et, malgré la moquette, elle eut l'impression que ses rotules étaient en verre craquelé. Les vagues d'une douleur glaciale lui remontèrent instantanément le long des jambes, lui traversèrent l'épine dorsale et atteignirent chacune de ces cellules jusqu'à la dernière, saines ou déjà malades. Dora continuait à tirer sur sa main, son bras paraissait près de se détacher comme une cuisse de poulet rôti, et elle poussa un tel cri que Dora la lâcha et fit un pas en arrière en se couvrant la bouche. June gémissait, toussait, avait de nouveau la nausée et crachait l'eau qu'elle venait de boire, ses larmes roulant sur la moquette usée jusqu'à la corde, lui mouillant les mains. Elle ne cessait de penser qu'elle ferait mieux de se relever, parce que, sinon, elle risquait de ne jamais plus pouvoir.

« Aidez-moi, je vous en prie.

– Oh, mon Dieu ! s'écria Dora, mortifiée. Je suis désolée, je ne voulais pas vous faire de mal.

– Je vais m'en aller. Mais aidez-moi, s'il vous plaît. Je vais partir. Ma voiture doit être de retour à l'heure qu'il est. »

Dora tenta d'abord de la soulever en la prenant sous les bras, mais c'était trop douloureux, et elle dut s'accroupir, un genou à terre devant June, et la hisser sur son dos jusqu'à ce qu'elle se remette debout. June s'empara de son sac à main au passage. Elles progressèrent ainsi péniblement de quelques mètres jusqu'à ce que June retrouve l'usage de ses jambes. Alors Dora glissa une épaule sous celle de June et elle se laissa soutenir jusqu'à sortir de l'appartement. Il avait plu, l'air était moite et lourd. Dora ne cessait de lui demander où était sa voiture mais June ne pouvait pas répondre. Elle était redevenue la plus primitive des créatures, comme une bête qui se contente de marcher droit devant. Paradoxalement, c'était maintenant sa douleur qui la portait, la plus rigide des infrastructures, comme si elle n'existait plus que sur son parcours brûlant. Elle voulait avant tout s'allonger, ne serait-ce qu'un instant, profiter de la fraîcheur de la

pelouse humide qu'elle sentait maintenant entre les brides de ses sandales. Ou bien se trouvait-elle ailleurs ? N'était-ce pas sur la douleur qu'elle s'attardait en secret ?

Laissez-moi me reposer,

Juste quelques secondes pour reprendre mon souffle.

Là…

Dora la rattrapa de justesse, luttant pour l'empêcher de s'effondrer. June était tombée à genoux, soutenue par ses bras chauds et doux. Elle fut contrainte de s'allonger. « Mon sac, murmura-t-elle à Dora. J'ai besoin de mon sac. »

Dora s'en empara vivement et l'ouvrit pour elle. June trouva le flacon et la petite seringue. Ses mains cessèrent soudain de trembler. Elle retira l'enveloppe protectrice et tira un peu de liquide. Il faisait trop sombre pour distinguer les traits de mesure.

« Ça pose pas de problème que vous fassiez ça dans la rue ? demanda Dora qui semblait flotter plusieurs kilomètres au-dessus d'elle. Est-ce que je peux faire quelque chose ? »

June ne répondit pas. Allongée sur le flanc entre les mauvaises herbes, elle essayait d'ouvrir le tampon d'alcool. Ses mains s'agitaient sans succès et Dora voulut l'aider, mais June n'en pouvait plus d'attendre et releva sa jupe pour se piquer à l'aveuglette, la minuscule piqûre de guêpe se métamorphosant en une lame de fond, froide et décapante, qui lui remonta dans la gorge et la bouche, une fraîcheur glacée dont elle ressentit presque le goût.

Et puis en retour, une vague de chaleur, puissante et légère à la fois, l'envahit.

Le monde bascula et elle revint à elle. Dora lui demanda si elle souhaitait se relever, elle acquiesça, et sans douleur – à moins qu'elle n'ait réussi à en faire abstraction –, elle réussit à se mettre debout. Aucun signe de Clines ou de leur voiture, mais June ne trouvait rien à y redire, parce qu'elle avait complètement oublié ce qu'elle faisait là. Elle savait seulement que la femme qui la soutenait s'appelait Dora, qu'elle était belle et généreuse au fond, et qu'elle aimerait beaucoup rester entre ses bras. Le réverbère s'alluma et June dut protéger ses yeux hypersensibles du mince faisceau de lumière vive en enfouissant son visage dans le cou et les cheveux de Dora tandis qu'elles s'éloignaient sur le trottoir et descendaient

sur la chaussée. Les trois chiens que June avait vus plus tôt batifolaient maintenant autour d'elles, les reniflaient et aboyaient gentiment sur leurs talons, rivalisant pour attirer leur attention. Dora les chassa. Quelques centaines de mètres plus loin le long de la large artère à double sens, des phares apparurent dans le lointain.

« C'est peut-être la vôtre », dit Dora en agitant la main, et la voiture répondit par un appel de phares. Elle accéléra.

« Je ne veux pas partir tout de suite », dit June, mais sa propre voix la surprit, tant elle lui parut faible et déformée. Elle était presque aphone. Elle se sentit glisser des mains de Dora qui s'adossa avec elle contre le coffre d'une berline. Dora tournait le dos à la voiture qui se rapprochait, et ne pouvait pas voir ce que June voyait : derrière elles, de l'autre côté de la rue, au-delà du halo du réverbère, un homme portant deux sacs en plastique blancs marchait dans le cercle de son ombre, l'air heureux pour la seule et unique fois de sa vie. Était-ce lui ? « Hector ? » murmura June, et Dora se contenta de répondre qu'il fallait qu'elle parte maintenant. La voiture approchait à vive allure et ce fut la fin. Elle aperçut, derrière son volant, le chauffeur qui portait des lunettes. Mais les chiens, tout comme June, avaient remarqué la présence du passant et, détectant sans doute la bonne odeur qui s'échappait de ses paquets, ils se précipitèrent de l'autre côté de la rue, juste sous les roues de la voiture qui fit une embardée. Elle faillit heurter le dernier des trois chiens, mais ensuite le conducteur perdit le contrôle, et le véhicule dérapa sur la chaussée humide puis vint percuter Dora qui était restée devant la voiture garée.

Y avait-il seulement eu un son ? Un fracas de métal ? June fut plongée dans une toute nouvelle opacité comme si elle ou le monde avait été trempé d'un coup dans un bain de cire qui durcissait à vue d'œil. La voiture avait traversé la rue à l'oblique et était allée s'encastrer dans un poteau électrique. Le coin arrière de la berline contre laquelle s'étaient appuyées June et Dora était complètement enfoncé. June était indemne. Mais Dora gisait immobile sur la chaussée. L'homme s'agenouilla à ses côtés, le dos tourné, les sacs blancs abandonnés au milieu de la rue. Une des jambes de Dora était couverte de sang, un amas de chair en bouillie, même si June ne s'en rendait pas vraiment compte. Dora pleurait tout doucement. Puis elle cessa, resta un instant silencieuse, puis elle sanglota de nouveau un petit peu, et enfin n'émit plus le moindre son. Il tenta de la ranimer. Au bout de

quelques minutes, l’homme l’embrassa sur le front et lui lâcha la main. Les chiens étaient revenus et fouillaient les sacs. L’homme se releva et, sans un regard pour June, passa devant les chiens pour s’approcher de la voiture, échouée contre le trottoir, dont le moteur tournait au ralenti. June traversa la rue à son tour. Clines était affalé contre la portière, le pare-brise était tout craquelé. Il avait le visage en sang. Sa main serrée autour de son cou tressautait, il tentait de desserrer son col comme s’il avait du mal à respirer, et quand l’inconnu s’approcha, il y avait en lui quelque chose de sauvage et de menaçant. Il s’apprêtait à tordre le cou du chauffard. Mais avant qu’il ait pu le toucher, Clines eut un sursaut et retomba en arrière, immobile. L’homme alors recula d’un pas et se retourna vers June et, enfin, à la lumière pâle du réverbère, elle sut sans hésitation possible que c’était lui.

OceanofPDF.com

12

Cinq longues journées passées dans ce pays, et Hector ne savait pas si elle serait encore en vie la semaine suivante. Ils étaient en route vers Sienne. Bien sûr personne n'aurait pu ignorer que June souffrait d'une maladie incurable, mais en la voyant à ce moment-là, dans la voiture, à ses côtés, les yeux fixes et brillants du reflet de la lumière qui se réfléchissait sur les vertes collines de Toscane, la peau tiédie par la chaleur de la route, on aurait pu la croire capable de survivre encore un mois, peut-être même une saison, de survivre autant qu'elle le voudrait parce qu'elle gardait le contrôle de la situation.

Ce contrôle, elle l'avait effectivement gardé à Rome, malgré son épuisement total après le vol long-courrier qu'ils avaient pris à l'aéroport de JFK, quand elle leur avait fait passer la douane et traverser l'aérogare comme si elle était sa garde-malade et lui l'infirme ; il est même possible qu'elle l'ait durant quelques minutes littéralement tenu par la main. Ils étaient arrivés tôt le matin, et son plan, comme elle le lui avait exposé dans l'avion, était de louer une voiture et de partir immédiatement pour le Nord, mais il ne se sentait vraiment pas d'humeur, abasourdi et triste comme il l'était, totalement muet, et complètement ivre de l'alcool qu'il avait consommé sans interruption durant le vol. Elle avait en conséquence demandé au chauffeur de taxi de les conduire à un hôtel proche de l'aéroport pour qu'ils puissent reprendre des forces avant de partir.

Ils furent forcés de partager une chambre parce qu'un tour-opérateur japonais avait pris le petit hôtel d'assaut, mais il était convaincu qu'elle avait tout fait pour qu'il en soit ainsi afin de le surveiller de près. Impossible de s'endormir, malgré les somnifères qu'elle avait pris. Il l'avait

suivie par nécessité et par désespoir après ce qui s'était passé à Fort Lee et, clairement, elle craignait qu'il ne tarde pas à l'abandonner, même s'il n'avait pas la moindre idée d'où il irait ni de ce qu'il allait bien pouvoir faire. Elle avait gardé les passeports dans son sac à main, puis les avait déposés dans le coffre de l'hôtel, alors qu'il avait en fait utilisé celui de Clines pour entrer dans le pays. Clines et elle avaient prévu qu'Hector s'en fasse faire un, mais à cause des récents événements et de l'empressement de June à partir, ils avaient tenté leur chance au moment du contrôle : elle avait plié cinq billets de cent dollars dans son passeport, et dit au policier qu'il en recevrait cinq autres après la douane s'il laissait passer l'homme qui la suivait. Quand ils eurent récupéré l'unique valise de June sur le tapis roulant (il n'avait aucun bagage), le policier fit son apparition et prit June par le bras pour leur faire traverser le hall d'arrivée au bout duquel elle lui versa ce qu'elle avait annoncé.

Dans leur chambre d'hôtel, il avait continué à boire, assis par terre dans un coin avec les deux bouteilles de cognac bon marché qu'il avait achetées dans la minuscule boutique du rez-de-chaussée, tandis qu'elle restait allongée sur son lit, ses yeux noirs grands ouverts mais ne fixant rien de précis, fermant les paupières à intervalles réguliers. Dans la rue, la circulation était dense, et le vacarme des moteurs des avions tel qu'il n'était pas utile d'essayer de parler. Elle n'avait pas faim et lui non plus. Il ne voulait même pas la regarder et tentait de s'enfermer dans la bulle hermétique de l'alcool, qui, comme d'habitude, à défaut de l'avoir plongé dans l'ébriété, l'avait isolé du reste du monde, même si en l'occurrence la présence de June empiétait continuellement sur sa solitude, le poussant à boire en se cachant à l'abri de son bras.

Une fois la nuit venue, les rues se firent silencieuses et les avions commencèrent à se rapprocher de l'aéroport et à atterrir en suivant un cap différent. C'est à ce moment qu'elle entreprit de lui parler, d'une voix dont il reconnut soudain la douce résonance musicale, remarquable depuis toujours parce que tout en elle à part cela était d'une dureté abrasive. Elle aurait pu être chanteuse, dans une autre vie.

« Je suis désolée pour ton amie », dit-elle, allongée sur le flanc, les genoux ramenés contre sa poitrine sous les fines couvertures. Elle se mettait périodiquement à trembler. Dans l'avion déjà, elle s'était sentie gelée, et

elle avait dû demander une couverture supplémentaire, le corps aussi tendu que quand il l'avait rencontrée sur la route, plus de trente ans auparavant.

« C'était une femme généreuse, n'est-ce pas ? »

Voyant qu'il ne répondait rien, June ajouta :

« Je sais bien que c'est à cause de moi qu'elle est sortie dans la rue. Comme j'ai essayé de te l'expliquer dans l'avion, elle voulait m'accompagner jusqu'à la voiture. Je suis navrée de ce qui est arrivé. Mais je pense que tu dois savoir qu'elle était en train de m'aider, de se montrer plus que gentille. »

Il ne donna aucun signe de l'avoir entendue, mais l'expression de June ne changea pas, et il vit qu'elle était soulagée qu'il ne la rende pas responsable, en tout cas pas assez pour l'amener à remettre en question le principe de sa présence. Il avait envie de l'accuser ; elle avait de fait modifié le cours des choses, et maintenant Dora n'était plus là. Mais il se mentait, car il savait que ce qu'il s'était passé était le résultat d'un changement plus profond survenu en lui : n'avait-il pas tenté d'oublier son existence sordide pour adopter la vie décente qu'elle s'appliquait à promouvoir, ses robes impeccablement propres et repassées, ses ongles soigneusement vernis et cette façon qu'elle avait de rendre son appartement net et pimpant ? On aurait pu croire superficiellement qu'elle avait imposé sa manière de vivre, alors que, dans une perspective plus large, il était facile de voir qu'il l'emportait. Il était tout à la fois la cause, le symptôme et la maladie. Il causait la perte de tous sauf de lui-même.

June dit encore : « Tu n'aurais rien pu faire pour elle. »

Il ne trouva rien à répondre, la vérité qu'elle avait ainsi involontairement exprimée lui déchirant les entrailles comme s'il avait avalé le goulot brisé d'une bouteille. Dora gisait là, désarticulée et mutilée sur cette chaussée, baignant dans son propre sang, si effrayée et si perdue jusqu'aux derniers moments qu'il se surprit à trembler d'horreur et de rage. L'instant d'après, elle était morte. Il avait tenté de la ranimer, sentant même le goût du vin sur sa langue. Mais déjà elle se refroidissait, son visage devenait aussi lisse qu'un masque de marbre. Elle s'était vidée de son sang. La rapidité de cette ultime cruauté du sort lui avait donné envie de saisir Clines au collet et de serrer les doigts jusqu'à ce que ses yeux deviennent vitreux et qu'un soupir rauque s'échappe de ses lèvres, mais l'homme avait choisi d'expirer tout seul. On entendait déjà des sirènes mugir dans le

lointain, et c’est seulement parce que Dora était si irrévocablement partie qu’il s’était approché de la silhouette adossée à la voiture, cette femme qui l’appelait par son nom. Il la reconnut immédiatement et faillit d’instinct se mettre à courir dans la direction opposée, mais des témoins étaient déjà sortis des appartements en le montrant du doigt, les sirènes beuglaient, et elle lui dit d’une voix calme et mesurée qu’elle dirait à la police ce qui s’était passé, que Clines était déjà mort, et c’est exactement ce qu’elle fit tandis que l’ambulance emportait les deux corps.

« Pourquoi ne pas te reposer un peu ? » dit-elle en désignant le lit jumeau qui était poussé presque contre le sien à cause de l’exiguïté ridicule de la chambre d’hôtel. Les murs en plâtre étaient nus, il y avait une étroite et unique fenêtre en hauteur, et s’il n’avait pas su où il se trouvait, il aurait pu croire qu’il était enfermé avec elle dans la cellule d’une prison.

« Est-ce que tu as dormi un peu depuis que nous avons quitté New York ? »

Il secoua la tête.

« Tu devrais, parce que demain matin il va falloir que tu conduises. Tu ne m’as pas l’air très en forme, tu sais ?

– Ça va.

– Je ne crois pas. Je t’en prie, arrête de boire. Viens t’allonger. Je ne te dérangerai pas. Je ne parlerai pas. »

Elle continua tout de même, le poussant sans cesse à se reposer, tendant les mains vers lui comme un ange de miséricorde, mais un ange étrangement fragile et triste et, malgré son allure de pitoyable squelette, sa belle voix musicale déferla sur lui comme une vague et l’enveloppa comme si elle était le fantôme du corps généreux et si vivant de Dora. Ses yeux le brûlaient. Il était moins épuisé que vidé de tout espoir et de toute volonté, mais au moment où il s’étendit sur le matelas, les trente heures précédentes se pressèrent au sommet de son crâne, là où un reste de conscience demeurait, et le plongèrent dans un état de quasi-hébétude. Étrangement, il ne se souvint plus tard que d’un moment où il ne restait plus de lui que ses pieds et, quand il se réveilla au milieu de la nuit, on lui avait retiré ses godillots de travail et ses chaussettes nauséabondes qui pendaient maintenant au porte-serviette après avoir été lavées à la main.

June dormait profondément, sa trousse de médicaments ouverte, la seringue miniature abandonnée sur le lit à côté d’elle. Quand il lui toucha le

cou pour prendre son pouls – elle avait la peau bleuie et froide sous ses doigts –, elle ne bougea pas, et il dut appuyer fort pour le trouver. Il se rallongea et tenta de se rendormir, mais il n'y parvint pas et entreprit d'arpenter les rues de l'infecte zone aéroportuaire à la recherche de quelque chose à boire. Il longea une longue rangée d'immeubles en béton sans la moindre ornementation, le rez-de-chaussée composé de boutiques aux rideaux métalliques fermés et surmonté de fenêtres aux volets clos. Rien n'était ouvert, pas même les stations-service, et on n'apercevait aucun signe de vie dans les parages, ni lumières, ni voix, ni chants d'insectes ou d'oiseaux. C'était une rue moderne et sale, avec des câbles électriques enchevêtrés qui émergeaient des façades laides et uniformes, bordée des arbres les plus rabougris qu'il ait jamais vus et, dans l'atmosphère lourde des relents de kérosène, il eut l'impression de se trouver dans un endroit qui convenait parfaitement à son humeur, un trou perdu où quelqu'un comme lui pouvait avoir la tentation de se glisser et de se recouvrir de terre.

Ce Nicholas lui ressemblait-il ? Était-il effectivement dans les parages ? June lui avait montré une vieille photo scolaire dans l'avion. Même s'il s'était contenté d'y jeter un coup d'œil (il s'était recroquevillé sur son siège, côté hublot, enfermé dans la tristesse absolue de son deuil, et efficacement isolé en avalant coup sur coup une douzaine de petites fioles d'alcool), l'éclair éphémère du cliché tout froissé avait suffi à le convaincre de sa paternité : le garçon avait la même mâchoire carrée, le même front légèrement bombé que lui. La bouche n'était pas exactement celle d'Hector mais plutôt celle de son père, ces lèvres pleines et toujours prêtes à rire de Jackie Brennan. Il se rendit soudain compte de combien il avait manqué de lucidité en ne comprenant pas que June ne voulait pas seulement lui demander son aide, mais tentait aussi de les réunir tous les deux avant de disparaître. Était-ce un dernier geste sentimental ? Le vœu d'une mère mourante de ne pas laisser son fils seul au monde ? Elle perdait un peu les pédales, mais même elle ne pouvait pas sérieusement croire que, en les réunissant aujourd'hui, elle faisait quelque chose de bénéfique pour Nicholas. En mettant Hector en piste, ne risquait-elle pas de charger inutilement la barque de sa psyché ? De le ralentir davantage encore ?

Le moindre instinct paternel l'amènerait plutôt à avertir le garçon de sa présence, à lui faire peur une bonne fois pour toutes comme à un chien errant qu'on ne peut pas se permettre de nourrir. Il n'avait évidemment

jamais voulu d’enfants et n’éprouvait aucun sentiment d’aucune sorte pour Nicholas. Cependant, sa curiosité gagnait peu à peu du terrain, alors même qu’il essayait de la dissiper ; il sentait se développer l’envie d’en savoir plus sur ce fugitif apparemment coupable, dont les gènes étaient le produit d’un croisement on ne peut plus regrettable. Avait-il, comme June, la dureté du diamant ? Était-il une sorte d’inadapté chronique comme Hector, une âme geôlière d’elle-même ? Ou bien, comme tout un chacun, ne rêvait-il pas seulement d’être recueilli par une personne généreuse qui saurait l’aimer ? C’était peut-être aussi simple que ça. Mais en même temps, Hector se sentait envahi par une peur incommensurable tandis qu’il arpentait ces rues sales et si peu familières, l’idée même de rencontrer Nicholas lui causant de réelles palpitations, pas uniquement à cause de la conversation pénible qu’il leur faudrait avoir, mais d’une perspective plus perturbante encore : il redoutait une fois de plus de ne pas être à la hauteur des attentes de celui qu’il aurait dû protéger ou aimer plus qu’il ne le pourrait jamais.

De retour à l’hôtel, il trouva June en train de vomir entre les lits qu’ils avaient écartés autant que le permettait l’exiguïté de la chambre, c’est-à-dire d’environ trente centimètres. Ce n’était que des glaires et il nettoya le plancher. Quand il lui essuya la bouche avec une serviette de toilette, elle se débattit dans son demi-sommeil médicamenté et Hector dut la calmer, même si le simple fait de lui replier les bras pour éviter les coups semblait la faire souffrir. Elle avait les pieds terriblement enflés, on aurait dit d’affreux sacs distendus et violacés. Les effets du vol se faisaient finalement sentir. Et pourtant, malgré son état, il continuait de la voir différemment, comme l’enfant maigre et anguleuse qu’il avait connue autrefois, cette fillette toujours en colère, agressive, glaciale et silencieuse qui refusait qu’on la touche ou qu’on l’approche de trop près. À l’orphelinat, tous se méfiaient d’elle et gardaient leurs distances, même les garçons les plus durs qui ne voulaient pas risquer de se faire bousculer ou de recevoir un coup de pied entre les jambes. Un jour, elle s’en était prise en même temps à deux des plus grands, cassant le majeur de l’un et manquant d’arracher les yeux de l’autre. Ce souvenir lui était encore si présent qu’Hector se retourna précautionneusement sur son lit pour ne pas faire grincer les ressorts et la déranger. Et alors même qu’il lui aurait été facile de lui voler ses papiers d’identité et la grosse somme d’argent qu’elle lui avait confiée et de la laisser trouver une mort anonyme pour se débarrasser de

toute cette affaire, il était ébahi de voir quelle force de volonté elle continuait à déployer, une énergie vitale que sa maladie semblait décupler plutôt qu'amoindrir. Il s'émerveillait de la façon dont elle se forçait à continuer, sans penser une seconde à sa propre détresse, s'utilisant comme elle l'aurait fait d'un outil docile entre ses propres mains.

Le lendemain matin, elle se portait miraculeusement mieux, ses joues avaient perdu leur teinte d'ardoise, ses mouvements, alors qu'elle se hâtait de refermer ses bagages, paraissaient sûrs et efficaces, pareils à ceux de n'importe quelle femme en voyage d'affaires. Pour tout petit-déjeuner, ils durent se contenter de thé et de petits pains rassis (June ne prit que du thé), puis ils hélèrent un taxi qui les conduisit chez le loueur de voitures et bientôt, ils se retrouvèrent sur la route, en direction du nord, June déchiffrant la carte et Hector au volant. À midi, ils avaient atteint Livourne – une expédition qui se révéla complètement inutile. Ils suivaient les instructions laissées par le contact de Clines à Rome, mais Hector ne pouvait s'empêcher de penser que ce fil s'effilochait et qu'il ne valait pas grand-chose.

En fait, ils étaient allés à Livourne parce que quelqu'un portant un nom qui ressemblait aux pseudonymes utilisés par Nicholas s'y était fait appréhender pour avoir signé des chèques en bois. Une fois sur place cependant, ils s'aperçurent que personne au tribunal n'avait entendu parler de cette affaire, ni ne parvenait à trouver le moindre dossier sur l'individu en question. L'officier de justice qui était censé s'occuper de leur requête était en vacances. June pensait que toute cette confusion était due à la question des pseudonymes et à la barrière linguistique, mais Hector n'en était pas convaincu. Le contact de Clines à Rome, un type saoulant affligé d'un bec-de-lièvre et d'un fort accent australien, lui avait tout de suite fait l'impression d'être un escroc et un menteur, le genre d'aigrefin spécialisé dans les vieillards et les femmes, et quand June lui eut versé ce qu'il affirma qu'on lui avait promis, il lâcha le nom d'un officier de justice à Livourne, les assurant qu'un bon pot-de-vin suffirait à lui faire abandonner les poursuites.

Retourner à Rome n'avait pas beaucoup de sens, parce que ce deuxième contact s'était probablement évaporé lui aussi. Après une nuit passée à Livourne, ils se rendirent dans la petite ville médiévale de Massa Marittima, un endroit où son fils avait brièvement travaillé chez un

antiquaire prestigieux après avoir quitté Londres. Ils trouvèrent la boutique en question, mais on n'y faisait plus commerce d'antiquités ; elle venait de changer de propriétaire, était en cours de rénovation pour se transformer en magasin de souvenirs, et les maçons tchèques ne purent rien leur apprendre. La chance sembla toutefois enfin leur sourire : June eut soudain envie de quelque chose de sucré, un *gelato* – la seule chose qui lui éveillait encore parfois l'appétit –, et ils s'arrêtèrent devant la baraque du marchand de glaces de l'autre côté d'une minuscule ruelle pavée, où ils entamèrent la conversation avec la vendeuse qui parlait anglais. June lui demanda si un jeune homme avait travaillé là et la fille répondit qu'un Anglo-Asiatique du nom de Nick Crump avait effectivement été employé dans cette boutique.

June faillit s'étrangler devant cette preuve flagrante. « Crump Antiques » était autrefois le nom de son magasin d'antiquités, du nom du propriétaire précédent, jusqu'à ce qu'elle le rebaptise « Fine Antiques ». Nicholas avait lui-même gratté l'ancien nom et peint le nouveau sur la partie vitrée de la porte en lettres vieil or et noir. June montra alors à la vendeuse la photo scolaire qu'elle avait apportée, et la fille commença par hésiter, se frottant le nez d'un air perplexe. Mais quand June insista, elle finit par dire que c'était lui. Apparemment, en apprenant que la boutique allait fermer, Nick Crump lui avait annoncé qu'il se mettait en route pour Sienne, parce qu'il y avait de nombreux marchands d'antiquités là-bas. La jeune fille était douce, sérieuse et ne manquait pas de charme, et elle semblait avoir envie d'ajouter quelque chose, peut-être avait-elle eu le béguin pour ce garçon, mais sans lui en laisser la possibilité, June tourna les talons en entraînant prestement Hector et en lui disant qu'ils avaient encore une longue, longue route à faire.

Maintenant, alors qu'ils se dirigeaient vers Sienne, ils paraissaient de nouveau perdus, coincés sur une deux-voies pleines d'ornières aux abords d'une ville anonyme de plus. L'*autostrada* était pleine de touristes et de camions, sans cesse ralentie par des chantiers de construction et, après avoir roulé comme des escargots par étapes d'une demi-heure à chaque fois, June décida qu'ils feraient mieux d'emprunter les petites routes qui longeaient l'artère principale. Mais ils étaient alors tombés sur une série de ronds-points et de déviations, et parce qu'il faisait brumeux, ils ne pouvaient même pas s'en remettre au soleil pour savoir dans quel sens ils roulaient. Ils avaient déjà rebroussé chemin à plusieurs reprises, se retrouvant même déjà

deux fois de suite devant le même rond-point, où ils arrivaient d'ailleurs de nouveau, et June s'écria : « Encore ! Mais je n'arrive pas à y croire ! » en arrachant la page du guide routier et la chiffonnant avec rage.

Hector se garda bien de répondre, mais tout en continuant à conduire, il se mit à douter de la réalité de toute cette affaire : comment le contact de Clines s'y était-il pris pour glaner ces informations ? Il se dit que peut-être le détective s'était payé la tête de June, à moins qu'il n'ait été dupé lui-même. Ou bien entraîné malgré lui, comme Hector l'était aujourd'hui, pris dans le sillage de June, dotée de son incroyable intensité, de son énergie surhumaine. Et pourtant, les questions concernant son fils ne cessaient de le tarauder, à défaut d'assaillir June. Elle semblait ne prêter aucune attention au fait, attesté dans le classeur de Clines, que la personne à laquelle elle avait envoyé de l'argent durant les dernières semaines – un certain Paul Ferro – était un nom complètement différent de ceux que Nicholas avait utilisés de par le passé, ou que les sommes réclamées avaient augmenté de manière très significative. Tout ce qu'elle voulait, c'était se rapprocher de son fils au moment même où celui-ci s'éloignait de plus en plus, et il ne lui importait absolument pas de savoir que son voyage était sans doute dénué de sens et qu'il se solderait immanquablement par un échec.

Cependant, ils se retrouvèrent bientôt sur la bonne route, elle ramassa la carte roulée en boule sur le plancher de la voiture, serrant les dents pour se pencher en avant, puis elle ouvrit le guide et remit la page en place en la lissant soigneusement. Son esprit ne cessait d'osciller de cette façon d'un extrême à l'autre, tout dépendant du noyau si changeant de la douleur, de la dose de calmants encore active dans son organisme, ou des crises de vertiges qui paraissaient gagner en intensité et en fréquence, et ces variations altéraient son énergie et ses facultés de raisonnement. En l'espace de trente minutes, elle était capable de modifier leur itinéraire, de s'effondrer complètement, ou même de lui adresser des reproches cinglants sur sa lenteur au volant. À intervalles réguliers, elle lui faisait signe de s'arrêter à la prochaine aire de repos afin qu'elle puisse fermer les paupières durant quelques minutes et recouvrer son équilibre, à moins qu'elle n'ait simplement besoin de vomir. Dans tous les cas, elle ressortait des toilettes au bout de quelques instants, le visage mangé par ses lunettes de soleil et elle se précipitait vers la voiture, comme si elle était prête pour cent kilomètres de plus, avant d'ouvrir le guide routier à la page adéquate.

Ils avaient désormais résolument dépassé le pied des collines et la route commençait à se faire moins large, tout en décrivant des lacets de plus en plus serrés. Il n'y avait pas de garde-fous, et les versants dénudés plongeaient de façon si abrupte que June fermait les yeux tandis qu'Hector prenait les virages en épingle à cheveux. Un car local les avait rejoints et les talonnait de près, mais Hector conduisait en pensant à sa passagère et il n'accélérait pas. De toute façon, June lui fit bientôt signe de s'arrêter. La route était trop sinueuse et ce ne fut qu'après plusieurs tournants qu'il put sortir sur un chemin couvert de gravier, mais il s'y engagea un peu trop brusquement. L'allée en question étant encore plus en pente que la route, le châssis de la voiture s'enfonça dans une ornière, et il lui fallut écraser la pédale d'accélérateur pour la sortir de là. Ils dérapèrent dangereusement sur quelques mètres, la roue avant s'immobilisant juste au bord d'un fossé empli d'eau de pluie qui arrivait à hauteur de genoux et longeait le chemin. June s'empressa d'ouvrir la portière, se pencha au-dehors et fut prise d'un haut-le-cœur, le souffle coupé. Elle avait de nouveau le teint plombé, d'un gris métallique. Dans le même temps, il remarqua à travers les arbres des tuiles en terre cuite d'un ocre délavé et il décida de suivre la pente.

« Qu'est-ce que tu fais ? demanda June en s'essuyant les lèvres. Je n'ai besoin que de quelques secondes de répit. Ensuite nous pourrons repartir.

– On va faire une petite pause, je pense.

– Je me sens très bien. Fais demi-tour tout de suite, Hector… »

Il ne répondit pas et, pour la première fois durant ces quelques jours passés ensemble, elle ne le força pas à obéir. Elle avait déjà fermé les paupières, et agrippait la poignée de sa portière tandis qu'ils descendaient la pente en rebondissant à chaque cahot, soulevant un nuage de poussière. L'allée s'interrompait brusquement juste après le virage suivant, à mi-pente, deux énormes rochers en marquant l'extrémité. La maison se trouvait une vingtaine de mètres plus bas, au bout d'un petit sentier.

Il aida June à descendre de la voiture. Elle eut du mal à marcher sur le sol instable et il la soutint pour qu'elle ne perde pas l'équilibre. Quand ils atteignirent la partie la plus abrupte du chemin, elle faillit tomber, mais il la rattrapa au vol et la prit dans ses bras. Elle se cramponna, les mains nouées autour de son cou. Son absence quasi totale de poids l'abasourdit, elle était aussi légère qu'un cerf-volant. Il se sentit un peu gêné de ce contact. Durant le temps si bref de leur mariage, il ne l'avait jamais touchée, sauf la

dernière nuit avant la séparation dont ils avaient décidé ensemble : elle l'avait fait boire alors qu'il revenait déjà d'une soirée de beuverie, et l'avait ensuite surpris au beau milieu de son coma d'ivrogne en le chevauchant, et il s'était réveillé en jouissant. Elle avait quitté leur appartement à l'instant même, lui laissant le sentiment qu'il avait été non pas seulement utilisé, mais bel et bien dépossédé.

Et voilà qu'il la portait jusqu'à cette maison, devant laquelle elle lui demanda de la poser par terre, mais sans faire pour autant mine de vouloir marcher et il comprit qu'elle avait besoin de s'étendre. Il y avait un vieux banc en bois renversé dans les hautes herbes, il le redressa du bout du pied et allongea June dessus. Les genoux remontés jusqu'à la poitrine, elle souffrait manifestement. Ses sandales étaient tombées, et ses pieds paraissaient maintenant exsangues et squelettiques. Le brouillard s'était levé et le soleil de cette fin d'après-midi restait brillant, et même brûlant. Hector décida d'aller voir s'il n'y avait pas dans cette maison un endroit où elle pourrait se reposer dans la pénombre.

La bâtisse datait d'une centaine d'années et était composée de différentes couches de pierres dont on avait refait plusieurs fois le mortier. Une seule fenêtre carrée perçait la façade nord couverte de mousse. C'était une espèce de pavillon de chasse, des cordes pendaient à un arbre tout proche où on devait accrocher le gibier abattu. La porte basse et éraflée était cadenassée, mais les vis tenaient à peine dans le bois pourri du montant : en quelques secousses énergiques, il parvint à libérer le métal rouillé et à enfoncer la porte. Il flottait une légère odeur de cendre dans l'obscurité. Quelqu'un avait dû passer par là au cours des derniers jours. Il ouvrit les volets et découvrit l'ensemble de l'espace, une pièce d'environ trois mètres sur quatre : il y avait une cheminée sur la largeur, une table au bois mal équarri flanquée de deux tabourets au centre, un lit de camp en toile avec un sac de couchage posé dessus. Aux murs pendaient des tapisseries usées jusqu'à la corde, prêtes à tomber en poussière. Il ouvrit la fermeture Éclair du duvet, on sentait bien l'odeur d'un occupant, mais rien d'insupportable, et il alla chercher June. Il l'allongea précautionneusement. Elle lui réclama sa trousse et il fila la lui chercher dans la voiture. Mais quand il revint, elle s'était déjà endormie, le visage pincé par la douleur, marmonnant toute seule comme si elle était en train d'expliquer en détail quelque chose de compliqué et peut-être de déplaisant. Avait-elle prononcé le nom de

Sylvie ? Il songea à lui faire une piqûre tout de même, pour la soulager bien sûr, mais aussi pour l'apaiser, pour qu'elle n'ait plus jamais ce genre de pensée. Toutefois, il décida à la place d'allumer un bon feu parce qu'il faisait frais dans cette maison fermée.

Assez vite cependant, elle se réveilla.

« Où est la voiture ? » demanda-t-elle.

Il pointa le menton vers le haut de la colline.

« Qu'est-ce que tu fais ?

– Je prépare quelque chose à manger. »

Il remplissait une marmite en fonte de quelques ingrédients qu'il avait dénichés. Dans un placard, se trouvait tout un stock de conserves, des bocaux de haricots blancs, de tomates, de viande macérée dans du vinaigre, et d'anchois. Il y avait aussi de l'huile d'olive, des gressins et plusieurs bouteilles de ce qui semblait être du vin fait maison, ainsi qu'une boîte de gros sel.

« Je ne veux rien manger.

– Eh bien, moi oui. »

Il était affamé parce qu'il n'avait pas fait un seul vrai repas depuis plusieurs jours. En sa compagnie, il avait pour ainsi dire oublié de s'alimenter.

« Il faut qu'on y aille, dit-elle en essayant de se rasseoir. Nous devons être à une heure de Sienne. Tu mangeras quand nous y serons.

– Tu devrais vraiment te reposer.

– Je me suis suffisamment reposée.

– Encore un peu…

– S'il te plaît, ne me dis pas ce que je dois faire.

– Comme tu voudras. Mais je pense que tu ferais mieux de souffler. Sinon tu vas y laisser ta peau. Tu vas mourir sans l'avoir retrouvé. »

Ses paroles la firent réfléchir et elle se rallongea sans le quitter des yeux. Pendant qu'elle dormait, il avait également trouvé un petit potager en terrasse à flanc de colline, quelques pas derrière la maison. Il était envahi de mauvaises herbes et de plantes montées en graine, mais il restait quelques oignons, des carottes et une grosse courgette, et il les avait découpés avec un couteau, découvert lui aussi dans le placard. La marmite était dotée d'une anse qu'il avait suspendue à un crochet au-dessus du feu. Il y fit rissoler les légumes avant d'ajouter les haricots, les tomates en bocal et un

petit peu d’eau. Il n’y avait pas de robinet dans la maison ni de puits à proximité, et il utilisa l’eau en bouteille qu’ils avaient dans la voiture.

Elle finit par demander :

« Qu’est-ce que tu prépares ?

– Une espèce de ragoût. L’odeur te dérange ?

– Ça ira. Le même que celui que tu faisais autrefois ? »

Il n’avait pas la moindre idée de quoi elle parlait mais, soudain, l’expression de son visage tandis qu’elle le regardait fixement lui rafraîchit la mémoire.

« Pas exactement. »

À l’armée, il était régulièrement de corvée au mess avant l’entraînement, et par la suite à l’orphelinat, il préparait à dîner aux enfants chaque fois qu’il parvenait à chaparder des aliments au magasin du camp, ce qui arrivait environ une fois tous les quinze jours. Les tantines faisaient en général du riz et une soupe aux herbes sauvages et aux pommes de terre, agrémentée des quelques bouts de viande qu’elles réussissaient miraculeusement à dénicher, ou des bouchées aux vermicelles et à la ciboulette. Mais après un marchandage particulièrement réussi avec le sergent responsable de l’intendance, il avait mijoté un « ragoût du campeur » avec tout ce qu’il avait rapporté : du maïs en boîte, des haricots verts, de la soupe à la tomate Campbell, des steaks hachés surgelés, des hot-dogs ou encore de la mortadelle, des nouilles chinoises et du Tabasco. Les gosses en raffolaient, ils se mettaient à crier « le rat goût », « le rat goût », sans avoir la moindre idée de ce qu’ils disaient, et ils s’attroupaient un peu trop près autour des grosses marmites qui bouillonnaient dans la cour de l’orphelinat.

Le ragoût était beaucoup plus épais et nourrissant que ce à quoi ils étaient habitués, et il y avait toujours quelques gamins pour manger trop et trop vite et qui vomissaient avant de demander à se resservir. June se tenait à l’écart et attendait que les clameurs cessent, et il se rappelait maintenant qu’elle insistait pour qu’il remplisse son bol à ras bord, tendant les mains vers lui et disant dans son anglais si correct et si désarmant : *J’ai très faim aujourd’hui. J’en veux encore.* De tous les enfants, c’était elle qui parlait le mieux anglais, mais elle se servait peu de ce don et seulement pour avancer ses propres pions, acceptant rarement de se faire l’interprète ou l’avocat de quiconque. Au contraire de la plupart de ses condisciples, elle avait un

caractère rétif et difficile, et même, à certains égards, insupportable, mais on ne savait jamais à quelles horreurs certains d'entre eux avaient assisté ou survécu, quelles abominations ils avaient été obligés de commettre, et personne ne pouvait prétendre les juger. Il avait cédé et lui avait donné ce qu'elle réclamait ; elle s'était retirée et, malgré ce qu'elle avait dit, avait vidé son bol avec une froide détermination, une cuillerée après l'autre, comme si elle les comptait pour la prochaine fois.

« Je vais peut-être essayer d'y goûter. Ça sent presque bon. Pour moi. Tu comprends ce que je veux dire.

– Ça sera bientôt prêt.

– Est-ce que je peux boire un peu d'eau ? »

Il n'y avait ni tasses ni verres dans la maison, il lui tendit donc la bouteille, mais c'était une bouteille d'un litre et demi, un peu trop lourde pour elle, et il dut l'aider à la soulever. Elle eut aussi du mal à boire au goulot, et elle avala un peu de travers, ce qui lui causa une nouvelle et brève quinte de toux, puis se rallongea. Quand le ragoût fut prêt, Hector lui demanda si elle en voulait toujours et elle fit signe que oui. Il approcha la marmite brûlante et la plaça sur un tabouret entre eux. Il n'y avait ni assiettes ni bols, et il lui tendit l'unique cuiller en bois.

« Commence, toi », dit-elle. Elle s'était de nouveau assise, ses étroites épaules penchées en avant, ce qui la faisait paraître plus frêle encore, repliée sur elle-même, comme une image entre les pages d'un livre. « Je n'en veux qu'un peu, pour goûter.

– Alors, commence. »

Il lui tendit une petite cuillerée. On aurait davantage dit une soupe qu'un ragoût. Elle la prit, la fit tourner dans sa bouche précautionneusement, puis elle prit deux autres grandes cuillerées bien remplies. Elle racla la cuiller au bord de la marmite et la lui rendit.

« Continue.

– Nous pouvons partager.

– Tu ferais mieux de manger pendant que tu en as envie. Pendant que tu peux. »

Elle hocha la tête, prit deux cuillerées supplémentaires, même si la dernière sembla lui rester dans la gorge. Il avait ouvert une bouteille du vin « maison », et laissé l'équivalent de cinquante dollars en lires pour ce vin et le reste des provisions qu'il avait prises, puisé dans l'argent qu'elle lui avait

fait changer à Livourne. En fait, elle lui avait confié la totalité de ses fonds à gérer, environ douze mille dollars en chèques de voyage et en liquide, franchement plus d'argent d'un coup qu'il n'en avait jamais vu. Mais l'argent ne l'intéressait pas, et il en aurait volontiers échangé un beau paquet contre un tire-bouchon, s'il n'en avait pas trouvé dans cette maison. (Il lui était pourtant déjà arrivé de casser des goulots de bouteille.) Il finit cependant par en dénicher un, et le tremblement de ses mains s'apaisa au contact familier de la bouteille. D'un geste fluide, il retira le bouchon et l'approcha de ses lèvres. Ce vin était en fait une eau-de-vie très forte, avec un goût âpre et chimique, un peu comme on imagine celui d'un produit détergent pour nettoyage à sec, mais c'était bien ce qu'il lui fallait : il en avala pratiquement un tiers d'un coup. Il sentait qu'elle le regardait à travers ses paupières mi-closes, se demandant manifestement si on pouvait dire avec certitude qu'il allait mieux qu'elle.

« Tu ne buvais pas tant à l'époque.

– Tu m'avais sans doute pas vu.

– Mais si, dit-elle. Parfois, je te suivais. Tu n'en savais rien, mais je t'espionnais. »

Il avala une nouvelle rasade et tenta de ne pas penser à ce qu'elle avait peut-être surpris, mais pas du tout parce que cela n'aurait pas été convenable pour une adolescente. Il tentait simplement de se protéger, parce que chaque fois que le souvenir brûlant de Sylvie Tanner venait le hanter, l'image de sa gorge blanche comme du lait le rendait encore plus méfiant et lui donnait encore plus soif. Cela faisait plus d'une journée qu'il n'avait rien bu, et le manque physique qu'il ressentait avait un effet rigoureusement inverse à celui qu'éprouvait June : on aurait dit qu'il tournait au ralenti, que tout mirage de vitesse lui demeurait étranger. L'allure de croisière que favorisait l'alcool lui permettait entre autres de rester à distance de lui-même, et d'accepter sans broncher la misérable créature qu'il était devenu : éternel perdant, geignard de première catégorie, bagarreur infatigable et incarnation du funeste destin des femmes, il était maintenant le dernier triste combattant.

« Je me rappelle, juste avant la fin, dit June, le jour où le révérend Tanner s'en est pris à elle et l'a accusée d'être devenue une épave.

– J'étais où, moi ?

– Tu étais parti pour la journée. Peut-être à la base pour aller chercher des provisions. C'était le matin, et elle était assise dans le carré de jardin derrière la maison. Elle avait encore manqué le petit-déjeuner, et moi, j'étais venue faire le ménage. Elle avait les yeux injectés de sang et les cheveux en bataille, et il se tenait debout à côté d'elle, l'écrasant de sa haute taille. Il ne levait même pas la voix. Mais je ne sais pas pourquoi, j'étais sûre qu'il allait la frapper. Je me suis emparée de son presse-papiers en verre et j'étais prête à l'assommer avec si nécessaire. Mais bien sûr, il n'a jamais levé la main.

– C'était pas son genre, dit Hector.

– Effectivement. Mais il ne cessait de lui répéter comme il avait honte. Quel déshonneur pour elle et pour lui. Elle restait là, sans broncher. Moi, j'étais furieuse. »

Hector n'avait aucun mal à s'imaginer June, plus de trente ans auparavant, brandissant un bloc de cristal taillé. Et puis Sylvie, enveloppée dans un habit de pénitence qu'elle n'était que trop prête à endosser. Tanner était rentré d'un de ses brefs voyages pour la trouver telle qu'en elle-même, bien que manifestement très ralentie, épuisée, se déplaçant au radar comme si c'était elle qui venait de passer une semaine sur les routes. Elle restait tard au lit certains jours, ce qu'elle n'aurait jamais fait auparavant. Tanner avait plusieurs fois demandé à Hector si quelque chose d'inhabituel s'était passé, si elle lui avait semblé malade, mais il se contentait de secouer la tête, se refusant à mentir ouvertement. Depuis la semaine qui avait suivi leur arrivée, l'homme s'était toujours très bien comporté avec lui. Pas question de présenter des excuses, mais il n'aurait pas non plus voulu que Tanner sache qu'elle avait passé les quatre dernières nuits dans le lit de son amant, sans jamais fermer l'œil une seconde, lui se saoulant et elle se piquant dans les rares moments où ils ne faisaient pas l'amour : pour Hector, cela avait été une révélation, cette femme dont l'appétit sexuel était à la fois un appel à l'aide et un danger, semblable à quelqu'un qui se débat dans les hautes vagues loin du rivage pour ne pas se noyer.

« Quand tu nous espionnais, tu étais dans l'entrepôt ?

– Oui. »

Sa chambre se trouvait au bout d'un long bâtiment en bois d'un seul étage, surmonté d'un toit en tôle ondulée. L'endroit ressemblait assez à ce pavillon d'ailleurs, mais deux fois plus petit, avec un seul lit de camp et une

étagère en métal rouillé pour y ranger ses affaires. Il n'y avait aucune fenêtre donnant sur la cour en terre battue. Personne n'aurait logiquement jamais dû y habiter. Juste à côté, il y avait l'entrepôt général pour tout l'orphelinat – livres d'études et crayons, aussi bien que conserves alimentaires, outils en tout genre, râteaux, bibles, couvertures, chaussures et vêtements récoltés pour les enfants, bidons d'essence. June lui expliqua comment elle s'accroupissait contre le mur mitoyen, une paroi qu'il avait lui-même montée avec les matériaux du bord, gros clous et panneaux perforés de récupération recouverts de toile.

« Il y avait un trou dans la paroi de ton côté, tout près du sol, et si j'y collais un œil, j'arrivais à tout voir.

– On s'en est jamais rendu compte.

– Je m'appliquais à ne faire aucun bruit.

– Combien de fois tu es venue ?

– Aucune idée. »

Il but une longue gorgée, puis une autre encore.

« Pourquoi tu me dis ça maintenant ?

– Je ne sais pas exactement. » Mais ses yeux s'étaient animés, ils brillaient en un contraste saisissant avec son teint cireux, tels les derniers trous d'eau vive dans une plaine abandonnée.

« Quand elle m'a annoncé que je ne ferais plus le ménage chez eux, j'aurais voulu la détester. Mais ensuite, elle a commencé à te voir régulièrement, alors j'ai trouvé un moyen.

– Un moyen de quoi ?

– De rester toujours avec elle. Exactement comme toi, non ? »

Il ne répondit pas, parce que, bien sûr, c'était vrai. Pourtant, à cette époque, il l'ignorait – il était trop primitif, trop stupide, rien qu'un derrick de chair qui réclamait son dû et se rebellait. Il ne savait pas alors combien il avait besoin d'elle, qu'il n'aimait pas seulement ses désirs brûlants et sa sensualité, mais la façon dont ceux-ci se fondaient dans son air sage, sa beauté, et sa générosité. À la fois exaltée et coupable, elle réclamait la même grâce et le même secours que ceux à qui elle venait si spontanément en aide. June et lui avaient farouchement besoin d'elle, elle était pour eux une mère, une maîtresse et aussi, un peu, une enfant. La première fois qu'ils avaient fait l'amour, quand elle lui avait ouvert la porte arrière de sa maison, elle s'était laissée tomber sur lui comme on chute d'un parapet,

avec la force grave d'un mélange de volonté et d'abandon. Elle l'embrassait, le mordait, désirait qu'il plonge les doigts dans chaque recoin de son corps. Elle était morte depuis plus de trente ans, mais cela lui semblait hier, et il sentit les coutures de son cœur sauter, le fil de fer qui le retenait rouiller et lâcher, pour découvrir une fois de plus la boîte froide, le sombre monde souterrain de sa culpabilité.

« Je me sens tellement fatiguée », soupira June. Elle avait une main posée sur le ventre, sans le tenir vraiment, un peu comme une femme enceinte mesurant involontairement son volume. Elle se rallongea et ferma lentement les yeux. Hector engloutit la dernière rasade, l'alcool lui brûlant encore la gorge. Il venait d'ouvrir une deuxième bouteille quand elle ajouta :

« Je crois que je vais dormir un peu.

– OK.

– Tu ne manges pas ?

– Non. » Il s'était remis à boire avidement, comme un immense delta desséché. « Peut-être tout à l'heure.

– Tu restes avec moi ?

– Où veux-tu que j'aille ?

– Je te demande seulement de rester. »

Il hocha la tête et attendit que sa respiration se soit faite plus régulière et plus audible. Il était devenu son garde-malade. Semblable à une enfant, elle se comportait comme si le fait qu'il reste à portée de main et de vue allait magiquement réduire les chances de le voir partir. Et pourtant, à ce moment précis, son insistance semblait étrangement justifiée, parce qu'il pensait précisément qu'il ferait mieux de sortir pour réfléchir à ce qu'il allait faire. À Livourne, il l'avait abandonnée pour un temps. Pendant deux heures il était resté à la gare centrale, attendant le train qui le ramènerait à Rome, pour finir par la rejoindre dans leur chambre et la trouver coincée dans la baignoire, incapable d'en sortir seule. Elle s'était douchée et avait tendu la main pour régler le débit ; elle avait alors perdu l'équilibre, glissé et était tombée sur le dos et le flanc. Elle avait mal partout, mais miraculeusement, elle ne s'était rien cassé – une serviette pliée sur le rebord de la baignoire avait amorti la chute – et l'urgence de la situation leur avait permis d'éviter la question de son absence. Seul Hector fut gêné par sa nudité, elle n'essaya même pas de se couvrir, ni quand il entra dans la pièce,

ni quand il la souleva dans ses bras, et elle resta prostrée sur le bidet, le regard vague. Ses seins avaient fondu et étaient tout fripés, la peau de son ventre couvert de cicatrices était tendue à craquer, et la touffe de poils entre ses jambes, épaisse et noire, était la seule indication qu'elle n'avait pas encore cinquante ans. Il lui donna la serviette mais elle la garda entre ses mains, la serrant doucement et la pressant contre son visage tel un carré d'étoffe précieuse.

Le soleil avait décliné mais il était encore brillant, et il referma la porte pour que la lumière ne la dérange pas. Il s'installa sur le banc grinçant et vida peu à peu la deuxième bouteille, sentant la chaleur du jour irradier des murs de pierre derrière lui. Cette bouteille semblait encore plus forte que la précédente, et il songea à la façon dont Dora commençait ses soirées par écluser coup sur coup trois petits verres de son cognac préféré, comme pour amorcer la pompe de son moteur interne avant de le mettre en marche pour de bon. Par respect pour sa mémoire, il avala avec gravité trois rapides rasades, puis trois autres. Il lui importait peu que l'alcool soit âpre sur sa langue et dans sa gorge et qu'il sente le pétrole. Mais le rituel se termina rapidement parce qu'il ne lui apporta pas les images d'une Dora à la soif étanchée, cette joie que donne toujours la première gorgée, ni le souvenir de la chair de pomme un peu granuleuse de ses fesses, ni celui de la passion furieuse avec laquelle elle le serrait durant leurs étreintes, s'accrochant à ses épaules et lui tirant les cheveux, mais plutôt l'horrible spectacle de son corps étendu sur la chaussée ensanglantée, sa belle jambe en bouillie, ses yeux l'implorant, moins de la sauver que de lui expliquer le revirement de la miséricorde en ce bas monde : pourquoi fallait-il qu'elle s'en aille juste au moment où elle avait cessé de vouloir s'en aller ?

Y avait-il la même supplique dans les yeux du jeune soldat chinois ? Et ceux qu'il avait vus mourir durant la guerre ? Pourquoi fallait-il qu'il soit toujours l'ange d'une mort ironique ? C'étaient ces toutes dernières secondes qui paraissaient les plus horribles à Hector ; au moins, le masque de ceux qui étaient morts depuis longtemps et dont il était chargé de retrouver les corps paraissait empreint d'une indifférence manifeste, peut-être même d'un léger amusement, quand il leur restait un visage, évidemment. Il supportait parfaitement le tableau de ces traits noircis par la décomposition ou le sang séché, ces têtes mutilées, sans joues, sans mâchoires ou sans front, blessées de toutes parts en un affreux carnage,

mais devoir regarder le visage d'un vivant s'estomper et pâlir était pour lui le plus grotesque des spectacles, le seul et unique qu'il ne pouvait plus supporter. L'idée même d'être présent lors des derniers instants de June lui donnait l'envie de fuir, de partir en courant, et il savait pertinemment qu'il serait obligé de la laisser, c'était inévitable, il devrait l'abandonner avant sa dernière heure.

Il s'aventura le long du versant abrupt et aride de la colline, la bouteille toujours à la main, buvant une rasade de temps en temps. Cet alcool de production locale lui parcourait les veines en un flot plus brûlant que d'ordinaire, presque douloureux. Il le sentait atteindre toutes ses extrémités, comme des colonnes de fourmis en marche. Il fallait qu'il continue de boire, qu'il finisse même cette bouteille. Si c'était du poison, que le sort en soit jeté. Il trouva la piste d'un cerf dans les broussailles desséchées, mais au lieu de marcher précautionneusement, il se laissa entraîner par la pente et dévala le long du sentier envahi par les feuilles, activant ses jambes à la vitesse d'une fuite éperdue. Si quelqu'un l'avait observé de là-haut, il aurait vu paradoxalement un homme qui courait aussi vite qu'il le pouvait pour ne pas tomber.

Mais même Hector ne parvint pas à trouver en lui la vitesse nécessaire, à créer suffisamment d'élan tout en conservant l'équilibre, et il dévala la colline roulé en boule la tête entre les genoux avec une violence telle qu'on aurait dit qu'il était là précisément pour arracher sur son passage les broussailles, les pierres et même la couche de terre poussiéreuse. Il atterrit dans une sombre clairière de chênes-lièges, leurs troncs noueux à l'écorce arrachée sur une hauteur de plus de deux mètres. C'étaient de vieux arbres, aujourd'hui dénudés et lisses, et il se sentit aussi démuni qu'eux. Il était couvert d'entailles et d'ecchymoses sur tout le visage et les mains. Il pleurait, mais ce n'était pas la douleur physique qui l'avait atteint. La bouteille, désormais vide, lui était restée dans la main. Il avait évité de justesse une arête rocheuse tranchante, il maudit sa chance et fracassa la bouteille contre la pierre. Il allait se battre contre lui-même, en un pugilat onaniste, parce qu'il n'y avait personne contre qui lutter, plus personne à qui lancer un défi. Le voilà, votre héros miteux et increvable ! Avec le goulot déchiqueté, il s'entailla les deux poignets, puis le cou, et enfin le flanc et les cuisses. Ensuite il se releva et se jeta contre le plus grand arbre avoisinant. Utilisant son corps comme un bélier, il cogna avec sa poitrine,

puis son épaule, et quand il n’en put plus, il poussa le tronc avec ses mains et son front couverts de sang, ahanant et bandant les muscles de ses jambes comme un attaquant de football américain qui tire sur un harnais d’entraînement.

Après un temps assez long pour devenir embarrassant, même pour un homme seul, il se calma, ses cicatrices déjà refermées et une croûte se formant de manière complètement insolite mais familière. C’était la seule douleur qu’il éprouvait, la seule qui parvenait à sa conscience, cette brûlure d’une cicatrisation trop rapide. Il se sentait épuisé, mais moins à cause des efforts fournis que de la frustration, la boucle de sa rage impuissante, et il se laissa tomber contre les racines de l’arbre et resta là à regarder le ciel immobile qui virait à l’indigo derrière l’entrelacs des branches noires et noueuses. On aurait presque dit un décor oriental, comme un magnifique panneau de soie, mais beau en pure perte, et il se dit que cela correspondait parfaitement au tableau de sa vie ratée : toujours là pour assister au spectacle de la splendeur, tandis que le souffle glacial de la mort balayait tout le reste. En haut de la colline, on n’apercevait que la cheminée de la maison. Si June criait, si elle l’appelait à l’aide, garderait-il le silence ? Et si elle ne voyait pas le prochain jour se lever, la laisserait-il tout simplement sur ce lit de camp pour que le chasseur l’y trouve, ou bien l’enterrerait-il, comme il en avait enterré tant d’autres ? Creuserait-il pour cela la fosse nécessaire en usant du plus sombre de ses talents ?

OceanofPDF.com

13

June dormit la plus grande partie de la nuit, et, quand elle se réveilla, elle se rendit compte qu'Hector avait disparu. Saisie de panique, elle se laissa tomber sur le sol et faillit se faire mal, mais en mettant le nez dehors, elle l'aperçut à flanc de colline au-dessus du petit pavillon de chasse, assis au volant de la voiture. Elle se précipita en courant presque le long de l'allée pleine d'ornières et s'apprêtait à bondir pour s'accrocher au pare-chocs s'il menaçait d'accélérer, mais en s'approchant, elle se rendit compte qu'il avait les yeux fermés.

C'était la première fois qu'elle le voyait dormir depuis qu'ils avaient pris l'avion aux États-Unis, et elle en profita pour l'examiner pendant quelques minutes. Son siège était légèrement incliné, son visage tourné vers la vitre, ses boucles auburn sans le moindre cheveu gris. Son teint était une vraie merveille, même après toutes ces années et malgré la vie rude qu'il avait menée et le manque d'intérêt qu'il portait à son apparence. Il rayonnait comme un saint dans un tableau de la Renaissance, mais le sujet représenté ici était un homme clairement déchu, marqué par la plus subtile des colorations, une ombre suggérée et troublante. Un homme spectaculairement beau. Elle l'avait toujours trouvé beau, dès le moment où leurs chemins s'étaient croisés le premier jour lors de l'exode des réfugiés, même si ce rayonnement n'avait alors eu aucun sens pour elle. Et pourtant il y avait quelque chose d'indubitablement revigorant à l'avoir sous les yeux aujourd'hui, tel un sursis de la sentence qui pesait sur son corps, comme si son décès était retardé. June avait toujours trouvé la beauté plus périlleuse qu'utile, et pourtant, quand elle perdurait, elle devenait son propre élément, sa propre définition, elle était alors indivisible, originale.

Une chose digne de foi. Elle aurait dû le laisser se reposer mais elle se sentait irrationnellement anxieuse à l'idée qu'il était déjà assis à la place du conducteur et qu'il pouvait facilement s'enfuir, et quand elle le réveilla en cognant à la vitre, un léger frisson le parcourut, comme un enfant, ce qui ne fit qu'attiser sa culpabilité.

Elle lui demanda de remettre le pavillon autant que possible en état, et elle ajouta de l'argent à ce qu'il avait laissé sur la table à l'intention du propriétaire, et griffonna *Mi dispiace* sur le premier billet avec un crayon gras qu'elle avait trouvé dans un tiroir, l'expression de ses regrets lui paraissant plus adéquate que celle de remerciements. En réalité, elle était reconnaissante à Hector de l'avoir forcée à s'arrêter et à se reposer ; elle se sentait nettement plus forte aujourd'hui, ou en tout cas, depuis qu'elle l'avait réveillé, elle se sentait plus forte, la terre avait cessé de trembler ou de rouler sous ses pas comme elle le faisait presque constamment depuis deux jours, ses yeux étaient de nouveau capables de regarder un objet quelconque sans avoir à le fixer avec une force telle que tout se mettait à tourbillonner autour de son axe en une trajectoire furieuse et à une vitesse inouïe. Parmi les innombrables complications et difficultés dont le Dr Koenig lui avait fait la liste sur son ton d'oracle impérieux, il y avait le vertige, dont elle avait souffert bien avant son cancer et qui ne correspondait plus désormais à un simple trouble de l'oreille interne mais était devenu le signe de possibles tumeurs au cerveau.

Bien sûr elle savait que, plus longtemps elle survivrait, plus ce délai apporterait de troubles de cet ordre ; le cancer allait bien sûr migrer, s'enraciner ailleurs et prospérer, et si durant les dernières séries de traitements, elle s'en était complètement remise aux médecins, elle comptait bien aujourd'hui tenir autant que possible et endurer son rôle d'hôte jusqu'à la fin. Dans les rêves douloureusement sentimentaux qu'elle faisait ces derniers temps, comme celui de la nuit dernière, les tumeurs étaient toutes pensionnaires dans sa nursery et, comme elle l'aurait fait pour des enfants, elle donnait des noms à ces colonies avides qui envahissaient ses os, ses ganglions, formaient des taches sur son foie et ses poumons, et faisaient la course pour savoir laquelle lui apporterait son dernier cadeau : *Vous êtes des anges*, leur disait-elle d'une voix chaleureuse et maternelle. Elle portait des vêtements d'enterrement blancs, exactement ceux dont on avait habillé son

arrière-grand-mère quand on l'avait couchée sur son lit funéraire. Elle passa les mains sur toute la longueur de son corps encore résistant.

Ah merci, merci.

Merci, Mrs Singer !

Après avoir fermé le pavillon de chasse, ils reprirent le chemin de la voiture. En remontant le sentier escarpé, elle glissa sur une pierre, et Hector proposa de la porter, et même si ce n'était pas entièrement nécessaire, elle se laissa faire. Il la souleva sans difficulté, ses bras soutenant son dos et ses genoux si fragiles, tandis qu'elle passait la main autour de sa nuque robuste et se serrait contre lui. Elle posa la joue sur son épaule, tout contre son cou. Il émanait de lui une forte odeur herbacée, mais aussi une senteur plus intense qui montait de sous sa chemise, pareille à celle d'un cheval fourbu, et elle se demanda depuis combien de temps elle ne s'était pas retrouvée aussi près d'un homme. Le dernier avait été David, bien entendu, mais il reconnaissait lui-même qu'il prenait trop grand soin de sa propre hygiène et qu'il utilisait les lotions corporelles et les talcs de sa femme. D'autre part, comme il avait la peau remarquablement lisse et glabre (surtout pour un Juif, comme il le lui avait fait observer plus d'une fois), il lui arrivait d'imaginer lors de leurs étreintes qu'elle avait une femme dans son lit. Avant David, il y avait eu Nicholas durant son adolescence, quand sa petite chambre sentait le fauve et ressemblait à un vestiaire de gymnase avec des chaussettes et des vêtements sales, et elle devait brièvement retenir sa respiration avant d'entrer et même parfois quand son fils l'embrassait. Elle ne se sentait pas coupable à l'époque – existait-il une seule chose qui l'ait fait se sentir coupable à ce moment-là ? – mais, aujourd'hui, ses regrets étaient vifs, et bien qu'il ait été juste qu'Hector la repousse, cela ne ressemblait en rien à un châtiment, c'était même tout l'inverse. Quand elle sentit une vague enfler doucement dans son ventre, elle faillit croire que ce n'était pas une douleur due à la maladie.

« Je suis désolée que tu aies eu à dormir dans la voiture », lui dit-elle. Il roulait lentement dans les montagnes russes boisées de ces collines, freinant et accélérant assez doucement pour rendre les à-coups des virages aussi supportables que possible. « Quand je me suis réveillée, je me suis rendu compte que tu n'avais aucun endroit pour te reposer.

– J'y ai passé seulement une heure ou deux.

– Tu as passé toute la nuit sans dormir ? Qu'est-ce que tu as fait ?

– Rien.

– Tu n’étais pas encore en train de boire ?

– C’est ce que je fais toujours.

– Tu n’as pas pensé une seule seconde à t’enfuir ? »

Il ne lui répondit pas.

Elle reprit :

« En tout cas, tu dois être fatigué. Je n’aurais pas dû te réveiller.

– Pas de problème. »

Et en le regardant, elle vit qu’il disait vrai, que tout allait bien, du moins en surface, la seule différence étant que ce matin-là il ne s’était pas rasé. À part boire, se raser semblait être sa seule activité habituelle. Il s’était rasé tous les matins depuis qu’ils étaient ensemble (du moins quand ils étaient logés dans des lieux normaux), ce qui lui parut étrange de la part d’un homme qui par ailleurs semblait s’être enfoncé dans une vie si misérable. Mais assez bizarrement, l’ombre de sa barbe d’un jour lui donnait un air plutôt respectable, car dans la chemise en denim toute neuve, aux plis encore marqués qu’il venait d’enfiler (une parmi les six qu’elle lui avait achetées à peine arrivés à l’aéroport), il aurait facilement pu passer pour un collègue de David, un de ces types à la mâchoire carrée qui partaient le week-ends dans leur maison de campagne et filaient sitôt arrivés au magasin de bricolage parce qu’un projet pour améliorer leur jardin leur tenait tout particulièrement à cœur.

« Il ne devait pas faire chaud la nuit passée.

– Pas vraiment.

– Ce soir, tu auras une vraie chambre. »

Il hocha la tête.

« J’ai pris une décision pendant que tu mettais de l’ordre.

– OK.

– Quand on aura retrouvé Nicholas, je veux aller directement à Solferino. D’ailleurs, il pourrait bien déjà y être. Mais, dans tous les cas, je veux y aller très vite. Même si c’est tard dans la journée.

– Il va bien falloir cinq, six heures pour arriver à Sienne, à en croire la carte.

– Je m’en moque. Je me sens revigorée aujourd’hui, mais tu as raison… » Elle respira un grand coup. « Je vais mourir bientôt.

– J’ai dit que tu y laisserais ta peau si tu prenais pas un peu de repos.

– Je sais ce que tu as dit. Je sais aussi ce que tu pensais en le disant. Donc, voici ce que je veux : dès qu'il sera avec nous, on partira tout de suite. Il n'y a pas une minute à perdre. Je sais que tu n'es pas sûr que nous réussissions à le retrouver. Je le lis sur ton visage. Mais moi je sais que oui, et ensuite, il viendra avec nous.

– Et s'il veut pas ?

– Il ne pourra rien me refuser. Pas dans mon état. S'il hésite, je te demande de le convaincre.

– Moi ?

– Il n'osera pas te dire non.

– Il en aura rien à foutre de moi.

– Ce n'est pas ce que je veux dire.

– Quoi ? Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

– Je veux que tu t'assures qu'il viendra avec nous. Tu veux bien faire ça pour moi, Hector ?

– Tu veux que je le menace ? Que je le force ?

– Je veux qu'il vienne avec moi. S'il le fallait et que je sois capable de l'attraper par le col et de le contraindre moi-même, je le ferais. Mais je n'ai plus la force. J'ai de l'argent mais je ne peux plus faire d'efforts. Il ne me reste aucune énergie. C'est toi mon corps désormais. Tu vas être mes bras et mes jambes. C'est mieux pour nous deux si tu te contentes de faire ce que je te demande. Comme je te l'ai dit, mon notaire à New York s'attend à ce que tu prennes contact avec lui après toute cette affaire. Quand je ne serai plus là. Où que tu sois, tu l'appelles et il te fera parvenir ce que j'ai mis de côté pour toi. Alors tu pourras vraiment réaliser tes désirs.

– C'est-à-dire ?

– Tu tiens vraiment à ce que je réponde ?

– Vas-y.

– Tu seras libre d'aller t'enterrer pour de bon. »

Hector continua de conduire sans répliquer. June se moquait éperdument de savoir s'il était fâché. Il n'était venu ni pour l'argent, ni pour elle, ni peut-être pour lui-même, si par « pour lui-même » on entendait les raisons habituelles pour lesquelles quelqu'un fait quelque chose : un principe, la nécessité, le plaisir, la volonté d'éviter le déplaisir ou la douleur. Plus jeune, June ne pensait pas de cette façon, parce qu'à l'époque, elle était encore plus déterminée qu'aujourd'hui quand elle voulait quelque chose –

survivre, toujours survivre –, mais au cours des derniers jours, elle en était venue à comprendre qu'il n'avait absolument aucun désir. À l'évidence, il était profondément amoureux de Dora, mais maintenant qu'elle avait disparu, on aurait dit qu'il avait retrouvé une existence tout à fait familière, qu'il portait partout sur lui comme une vieille casquette crasseuse. Il ne voulait rien. Il ne désirait rien. Même sa façon de boire n'était qu'un moyen de scander le temps, d'occuper sa bouche et ses mains. Il ne semblait pas se soucier de savoir s'il était mort ou vivant. Parfois, cela la rendait folle de rage. En pensant à la façon dont elle s'accrochait au bord du précipice, elle avait envie de le pousser hors de la voiture et de prendre le volant. La seule chose dont il paraissait capable, c'était de se vautrer dans le souvenir de Sylvie Tanner, pour se punir de ce qu'il s'était passé, et June savait que c'était là son attache la plus solide, le charme le plus sombre qu'elle exerçait sur lui, la raison pour laquelle il resterait à ses côtés.

Elle avait elle aussi plusieurs raisons de vouloir se punir mais, là, elle se concentrait sur Nicholas. Elle avait commencé à craindre qu'il ne résiste à l'idée de la voir. Qu'il refuse même. C'était sans doute délirant, mais elle se représentait qu'au moment où Hector ceinturerait et immobiliserait le garçon, elle pourrait bien décider de lui faire une petite piqûre pour le calmer. Assurément, Nicholas serait obligé d'accepter leur présence, parce qu'il n'avait pas d'autre solution : soit c'étaient elle et Hector qui l'arraisonnaient, soit c'était la police. Et pendant qu'ils rouleraient vers Solferino, tous les deux sur la banquette arrière, elle pourrait lui confier tout ce qu'elle avait tellement eu envie de lui dire depuis le jour où il était parti pour l'Europe : elle regrettait d'avoir été si égoïste quand il était petit, d'avoir eu un champ d'intérêt si étroit qu'il ne pouvait pas inclure son fils ; elle lui trouvait un talent immense ; sa sensibilité n'était pas, comme elle l'avait peut-être amené à penser, une faiblesse, il pouvait s'en faire un atout, dont la distance qu'il avait su prendre avec elle était un signe évident ; elle lui pardonnait d'avoir volé son livre sur Solferino. Il fallait qu'il lui pardonne aussi, s'il le pouvait, peut-être pas tout de suite, mais un jour. Enfin, elle lui dirait qu'elle l'avait toujours aimé, même si elle était très peu capable de le lui montrer, et que si elle pouvait jouir de la vie éternelle, ce serait pour la passer entièrement à ses côtés.

Tout cela était vrai, rigoureusement vrai.

Et pourtant Sylvie Tanner aussi faisait la pluie et le beau temps dans son esprit, comme une masse d'air toujours renaissante et porteuse de précipitations ; June ressentait les altérations et les perturbations, les tourbillons invisibles de sa présence, même le changement de goût sur sa propre langue. Elle fut obligée de fermer les yeux parce que, apparemment, Hector avait accéléré. Elle avait longtemps cru que son amour pour cette femme s'était dissipé et même, depuis de nombreuses années, que ce n'était plus guère qu'un souvenir qui remontait à la surface de temps en temps. Mais ce n'était pas si simple. L'amour était la question qui l'avait rendue la plus perplexe durant la plus grande partie de sa vie. Avec « ceux qu'on aime » – une mère, un père, des sœurs, un frère, un fils –, l'amour est une donnée de base d'où tout part nécessairement. Au fil du temps et des vicissitudes, il grandit, se voit renforcé, ou bien malmené, assailli, voire anéanti.

Mais pour June, les choses ne s'étaient pas passées exactement comme cela. Secrètement, elle pensait que c'était en fait exactement l'inverse. Même avant qu'ils ne soient morts ou portés disparus, elle avait eu un cœur qui exigeait plus qu'il n'acceptait. Elle regardait le visage d'un être aimé et, sans mauvaise raison ni méchanceté particulière, elle coupait brusquement les ponts. Cela lui était monstrueusement facile, comme si elle pouvait tout simplement décrocher de son talon un éperon appelé amour, son cœur froid se révélant le plus rapide des antidotes.

Et pourtant, avec certains inconnus – des hommes ou des femmes –, elle s'était complètement donnée, peut-être une demi-douzaine de fois, au cours des années qui avaient suivi le départ de Nicholas et précédé la rencontre de David, quand sa solitude était presque trop parfaite et qu'elle ressentait le besoin intense d'être touchée. Ce n'était jamais plus que l'acte lui-même, bien qu'il y ait toujours des préludes. Il en fut ainsi par exemple avec Stephanie, qu'elle connut le temps d'un week-end à une foire d'antiquaires et ne revit jamais. Elle n'avait aucune intention de rencontrer qui que ce soit, mais sur un stand, elle fit la connaissance de cette femme étonnamment belle, d'origine espagnole, au teint pâle et aux lèvres pleines et charnues et, étrangement, le timbre aigu de sa voix et son corps souple aux épaules frêles lui avaient fait tourner la tête.

Pendant deux jours, June fit tout pour séduire cette femme, non pas avec son corps, sa personnalité ou les stratagèmes habituels, mais avec un

désir frénétique et cru. Elle ne cessait de lui toucher le bras, l'effleurait quand elles étaient assises côte à côte ; elle lui disait combien elle la trouvait belle, exerçant une pression constante qui eut pour effet de couper toutes les portes de sortie, d'éliminer toutes les autres possibilités. Elle saurait la faire céder. Au bout du compte, comme si elle l'avait voulu elle-même, la pauvre victime finit par l'entraîner loin du salon d'exposition, lui fit passer les portes coupe-feu pour rejoindre l'escalier de secours en béton de l'hôtel, où elles s'embrassèrent fougueusement et se caressèrent avant de monter dans la chambre, leurs feulements se réverbérant dans les couloirs mal éclairés comme si elles étaient en train de faire des fouilles dans des catacombes.

Les choses s'étaient passées de la même façon à l'orphelinat. Juste après l'arrivée des Tanner, June avait souffert pendant une semaine d'une maladie qui n'exigeait pas qu'elle garde le lit, mais qui la courbait comme une vieille tantine, la gorge amère et brûlante. Elle ne put d'abord rien avaler pendant un jour ou deux, puis elle se gava jusqu'à ne plus pouvoir respirer, l'estomac près d'éclater. Évidemment, quand Sylvie et June firent plus ample connaissance et que June s'improvisa femme de ménage, ces troubles disparurent, mais pendant un certain temps, les effets avaient continué à se faire sentir, une légère nausée qui s'emparait d'elle juste avant de retrouver Sylvie, et qui la reprenait quand elle comprenait qu'elle allait devoir partir : elle éprouvait alors comme une envie de vomir, sa bouche s'emplissait de salive tandis qu'elle prenait ses jambes à son cou. Puis un jour, elle avait entrevu Sylvie quitter un blue-jean sale et passer une jupe pour le dîner, ses longues hanches irritées par le tissu trop rêche, ses genoux lisses comme des galets qui transparaissaient sous la peau diaphane, et June, la poitrine en feu, finit par comprendre que tous ses malaises pouvaient bien être l'expression détournée du désir.

Elle se demandait naturellement de temps à autre si Sylvie ressentait pour elle quelque chose de comparable. C'était bien entendu en toute innocence ; jamais elle n'aurait fait le lien entre ses émotions et la sexualité dépravée dont elle avait été témoin durant la guerre. En présence de cette femme, elle redevenait enfant, et elle faisait tout ce que Sylvie lui demandait, même quand elle lui eut expliqué qu'elles devraient passer

moins de temps ensemble, par souci de justice envers les autres orphelins. June se souciait des autres comme d'une guigne mais elle avait accepté sans hésitation ni question. Néanmoins, elle ne pouvait s'empêcher de mettre son aînée à l'épreuve :

« Est-ce que vous auriez joué avec moi quand vous étiez petite ?

– Mais bien sûr. Nous faisons toujours mille choses ensemble, n'est-ce pas ?

– Mais est-ce que vous m'auriez bien aimée si vous aviez été une orpheline comme nous tous ?

– Ne sois pas ridicule.

– Mais répondez-moi.

– Oui.

– Encore une fois.

– Oui ! Oui ! »

June ne la crut jamais entièrement, même si c'était sans importance. Que Sylvie et elle se voient tous les jours, qu'elle puisse faire le ménage chez eux depuis la fin des cours jusqu'au coucher, qu'elle soit toujours à portée de main, voilà ce qui comptait pour elle et était son seul luxe et sa seule richesse. Et c'était réciproque. Même sous le nez du révérend Tanner, qui lui témoignait une antipathie de plus en plus vive, parfois même ne la saluant qu'à peine, Sylvie n'élevait aucune objection quand elle s'attardait une heure ou deux.

Même s'il était vrai que Sylvie ne parlait plus de l'adopter et de l'emmener en Amérique, June était certaine qu'elle voulait laisser le temps à son mari de s'habituer à l'idée, par respect pour lui : il avait besoin de davantage de réflexion pour songer à élever un enfant qui ne soit pas le sien. Elle n'ignorait rien de leurs problèmes de fécondité, ne serait-ce que parce qu'elle avait jeté un coup d'œil indiscret au journal intime relié de cuir que tenait Sylvie, dont elle gardait toute une série de volumes dans une malle cachée sous le lit. Ils commençaient au début des années trente et se poursuivaient jusqu'à leur arrivée à l'orphelinat, racontant ses voyages avec ses parents missionnaires, son adolescence puis sa vie d'étudiante à Seattle, et enfin son mariage avec Amos Tanner. Sylvie s'était trouvée enceinte un grand nombre de fois, mais ils avaient renoncé à essayer depuis plusieurs années, et June commençait à comprendre ce qu'ils faisaient en Corée, certaine qu'elle était que la charité et la générosité ne pouvaient pas seules

les avoir poussés dans un endroit aussi abominable. Ils ne pouvaient pas être uniquement venus pour faire don de leurs personnes. Ils devaient aussi attendre quelque chose, et elle recherchait inlassablement comment elle pourrait le leur donner. Cela se révéla finalement être à sa portée. Car ce qui plaisait surtout à June dans cet orphelinat, ce n'était pas tant le gîte, le couvert et l'éducation qu'on y offrait que le fait que ce soit un monde en soi, à échelle humaine, un monde où elle pouvait maintenant donner sa mesure et qu'elle saurait bien remodeler à sa guise.

Elle résolut en conséquence de se montrer disciplinée et de ne plus aborder le sujet de son adoption. Elle attendrait patiemment. Ses liens avec Sylvie n'étaient pas seulement ceux qui unissent une mère et sa fille, mais aussi ceux de camarades que la malédiction de la guerre avait condamnées à la solitude.

La seule omission notoire dans les journaux de Sylvie était la mort de ses parents. Elle lui avait déjà confié qu'ils avaient disparu en Mandchourie, alors qu'ils étaient missionnaires dans un endroit qui ressemblait beaucoup à New Hope, et June s'imaginait que Sylvie s'était retrouvée orpheline tout comme elle, abandonnée sur une route solitaire, contrainte de revenir à la vie par la seule force de son infatigable volonté. Elles avaient de nombreuses années de différence, bien sûr, pour cela aussi il faudrait du temps, mais elle se voyait déjà, dans leurs prochaines vies, tenir le rôle de secrétaire et de gouvernante auprès de Sylvie, sa dame de compagnie, sa petite bonne, quelqu'un qu'elle pourrait utiliser et sur qui elle pourrait compter à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Elle saurait se rendre indispensable et, en retour, Sylvie l'envelopperait dans un cocon de passion et de grâce, suivrait chaque pas de son éducation jusqu'à l'âge adulte, et alors June ne se marierait qu'avec la bénédiction de Sylvie qui ne tolérerait sans doute jamais plus personne à ses côtés, dans une intimité aussi pure.

June comprenait l'intensité de ses propres sentiments parce qu'elle n'avait même pas le cœur à se réjouir du naufrage du mariage des Tanner. Elle ne pouvait supporter de voir Sylvie malheureuse. Nul n'était mieux placé qu'elle pour savoir qu'ils étaient désormais tristement repliés sur eux-mêmes, qu'ils ne se touchaient presque plus jamais, pas même une main posée sur un bras, la plus fugitive des étreintes. Ils se parlaient chaleureusement tant qu'ils étaient dans les locaux communs de l'orphelinat mais, à la maison, ils s'enfermaient dans leurs bulles d'ambre. June

changeait les draps de leurs lits individuels une fois par semaine, et n'y détectait jamais rien d'autre que l'odeur du sommeil. Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir aussi de la compassion pour le révérend Tanner. Un jour, assez tard dans l'après-midi, alors qu'il rédigeait des lettres à son bureau, et qu'elle faisait le lit de sa femme dans l'autre pièce – Sylvie aidait Hector à creuser les dernières canalisations pour le nouvel égout –, Tanner l'appela :

« June, veux-tu venir ici, s'il te plaît ? »

Elle s'approcha avec encore en main un chiffon à poussière légèrement imbibé de pétrole lampant et elle entreprit de frotter le dessus du bureau à cylindre.

« Ne t'en fais pas, June, dit-il, en lui faisant signe de s'arrêter. Ce n'est pas pour cela que je t'ai demandé de venir. Assieds-toi, s'il te plaît. »

Jamais il ne s'était montré aussi courtois, et elle hésitait à accepter.

« Tu n'es pas obligée de t'asseoir », reprit-il en retirant ses lunettes. Les manches de sa chemise étaient impeccablement repassées, l'étoffe blanche aussi rêche contre la peau marbrée de ses poignets que les vêtements de grosse toile dont on habillait les morts.

« Quel âge as-tu, June ?

– Quatorze ans.

– Tu es ici depuis la fin de la guerre, n'est-ce pas ?

– Oui.

– On n'est pas mal ici, mais ça ne vaut pas une maison, pas vrai ? »

Elle ne répondit pas.

« Je me demandais une chose : est-ce que tu sais ce que tu voudrais faire quand tu seras adulte ? Est-ce que tu comptes fonder ta propre famille ? »

Elle hocha la tête ; non qu'elle ait vraiment voulu une famille, ni même sérieusement songé à en avoir une, mais elle était convaincue que c'était ce qu'il voulait entendre.

« Mrs Tanner et moi aurions aimé avoir nous aussi des enfants. Nous n'avons pas reçu ce cadeau du ciel. Mais nous vous avons tous aujourd'hui, et nous sommes très contents. Je me réjouis de vivre ici parmi vous.

– Oui.

– Mrs Tanner a une très haute opinion de toi. Tu le sais, j'en suis sûr. Elle admire ton intelligence et ton courage. Ta détermination. Tu comprends

ce que ce mot signifie.

– Elle dit que je n'abandonne jamais la partie.

– Exactement. Cela va sans doute te surprendre, mais moi aussi, c'est une de tes qualités que j'admire. »

June le remercia, ne sachant pas vraiment quoi répondre. Elle se sentait toujours mal à l'aise en sa présence, et ce jour-là davantage encore, étant donné la façon directe dont il s'adressait à elle. Avec son épi grisonnant qui lui retombait sur le front, son long visage émacié paraissait plus doux, plus juvénile. De près, on se rendait compte qu'il avait les yeux très bleus, de la couleur des plus belles billes avec lesquelles son petit frère jouait.

« Quand je pars pour aller visiter les autres orphelinats, je suis sûr que tu passes davantage de temps avec Mrs Tanner. Inutile de nier. Cela n'a aucune importance. Lors de mon dernier voyage, je me suis fait du souci pour elle. Comme tu le sais, elle n'est pas vraiment dans son assiette, ces derniers temps.

– Elle est souvent fatiguée, dit June, en repensant au nombre de fois au cours des dernières semaines où Sylvie lui avait demandé de la laisser se reposer.

– Oui, répondit Tanner avec tristesse. Mais une des choses qui me réconfortaient était de savoir qu'elle t'avait pour lui tenir compagnie. Je vois parfaitement le bénéfice qu'elle peut tirer de ta présence.

– Je fais de mon mieux pour l'aider.

– Oui, oui. Continue, je t'en prie, surtout quand je suis en voyage. Elle donne tellement d'elle-même pour répondre aux besoins de l'orphelinat que le soir venu, elle n'a plus aucune force. Je pense qu'elle s'est vraiment rendue malade. »

June hocha la tête. De fait, elle était malade, et les tantines y voyaient le résultat de la fatigue, de l'eau non traitée, d'une nourriture inhabituelle, des journées qui commençaient à l'aube dans un pays triste et dévasté. Cela arrivait souvent aux volontaires étrangers, disaient-elles. À un certain moment, ils finissaient tous par craquer. Mais June savait parfaitement que les problèmes de Sylvie étaient moins liés à ces conditions de vie qu'à autre chose, elle était tombée dans ce que son journal décrivait comme « la fosse aux cendres », un trou dans lequel s'engouffraient toute son énergie et toute sa volonté. June se disait que son état passait mystérieusement par des hauts et des bas. Au début, quand Sylvie ne se montrait pas au petit-déjeuner, le

révérend Tanner annonçait qu'elle était souffrante et qu'elle devait se reposer, mais la fréquence s'étant accélérée au cours des dernières semaines, il ne disait plus rien, et le jeune révérend Kim apparaissait soudain afin de prendre en charge sa classe pour la journée, et parfois la suivante. Et dans ces cas-là, June savait qu'elle pouvait entrer dans la maison durant l'après-midi pour faire son travail, mais sans frapper à la porte de la chambre si elle la trouvait fermée. Parfois, Sylvie ne faisait pas la sieste, elle restait pétrifiée sur le perron de bois derrière la maison et, quand elle voyait June, elle lui souriait et lui faisait signe d'approcher, elle la laissait s'asseoir à côté d'elle et la serrait entre ses longs bras souples. Elles ne parlaient pas, ne bougeaient même pas, Sylvie avait le souffle court et respirait faiblement. Si le révérend Tanner passait la voir, elles se séparaient et se redressaient, et June remarquait les efforts que faisait Sylvie pour s'animer en sa présence, avant de retomber dans sa léthargie dès qu'il avait disparu. Un jour de pluie, elle trouva Sylvie sur les marches, mais cette fois, elle avait la tête posée sur ses genoux, son pull-over de laine et sa robe d'intérieur étaient complètement trempés, ses cheveux étaient tout collés et emmêlés, elle avait le corps traversé de frissons mais le visage complètement impassible, miroir sans vie du ciel blafard et plombé.

« C'est pour cette raison, June, que je te demande de me prévenir si tu la trouves particulièrement mal. Elle essaie de me cacher sa détresse et, la plupart du temps, j'ai l'impression de marcher dans le noir. J'ai plusieurs voyages de prévus et je voudrais que tu puisses être mes yeux et mes oreilles. Même en dehors de tes heures de travail, si tu veux bien.

– La nuit ?

– À chaque moment où tu penseras qu'elle peut avoir besoin de toi. Ou qu'elle te paraîtra souffrir de la solitude. Je crains qu'elle ne se sente trop souvent seule. » Son regard devint flou, comme s'il s'était perdu pendant quelques instants. Mais bientôt, il ajouta : « C'est pour son bien, pour qu'elle aille mieux, tu le comprends, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Parfait, dit-il en lui tapotant le bras. Je te remercie. » Il décapuchonna son stylo plume pour se remettre à écrire sa correspondance, marquant une pause pour qu'elle puisse prendre congé.

« Vous avez toujours envie d'avoir des enfants à vous ? Ou bien allez-vous rester ici pour toujours ?

– “Toujours” paraît terriblement loin en perspective. Mais on ne sait jamais.

– Mais la famille que vous voulez fonder ?

– Nous continuons à y penser.

– Il y a beaucoup d’enfants ici, dit-elle, en mal de paraître généreuse. Vous devez en rencontrer énormément au cours de vos voyages ?

– Effectivement. Ils sont très nombreux. Ce sont de bons enfants. Vous l’êtes tous, jusqu’au dernier. »

Quand elle l’entendit prononcer ces mots, elle en mesura tous les sous-entendus. Elle retourna à son ménage, animée par la conviction que le révérend Tanner lui avait implicitement proposé un marché : il lui suffisait de rester le soutien le plus proche de sa femme, son adepte passionnée, son amie fidèle, et ensuite, le cas échéant, de le prévenir des menaces qui pouvaient bien se profiler. Elle savait pertinemment qu’il pensait à Hector – à qui d’autre, sinon : il n’y avait que lui qui passait du temps avec elle depuis qu’elle était devenue invalide.

Elle espionnait tous leurs mouvements chaque fois que le révérend Tanner passait la nuit ailleurs, mais ce n’était pas seulement pour lui qu’elle le faisait. Une fois, elle essaya de les regarder, mais ils éteignirent les lampes à pétrole et elle dut se contenter de les écouter. D’abord, elle ne perçut pratiquement aucun son, pas même un grincement du lit de camp, rien que le plus discret des froissements d’étoffe, les lèvres qui s’unissent, quelques murmures à peine audibles, et puis, finalement, leurs respirations. D’abord celle d’Hector, très assourdie, puis celle de Sylvie, laborieuse, comme si un épais voile de gaze lui recouvrait la bouche. Leur rythme fut d’abord désordonné et capricieux jusqu’à ce que, soudain, il prenne forme et que tout se mette en place. Durant tout ce temps, June, recroquevillée dans le noir absolu d’un recoin entre le mur et un baril de pétrole, étouffait sa propre respiration, les poumons douloureux d’être si comprimés, le tableau rayonnant de leurs ébats commençant à se peindre sur l’écran de son esprit. Bizarrement, seul son ventre semblait encore en vie, ce vide béant parcouru de spasmes brûlants tandis que tout le reste de son corps lui paraissait soudain lourd, comme mort, et c’est seulement quand ils en eurent fini et qu’ils furent à coup sûr endormis qu’elle osa bouger, ses mains et ses pieds parcourus de fourmillements et de tremblements au point qu’elle dut ramper pour ressortir de l’entrepôt.

Le jour suivant, de retour à l'orphelinat, le révérend Tanner s'assit à côté d'elle durant le repas du soir. Depuis qu'elle avait accepté de ne plus monopoliser l'attention de Sylvie, June prenait d'ordinaire son dîner toute seule. En se réveillant ce matin-là, la gorge parcheminée, la tête embrumée et douloureuse, elle avait complètement oublié sa conversation avec le pasteur, comme si, tel Hector, elle avait passé la nuit à boire.

« Comment ça va, June ? Pas de problèmes ? » demanda-t-il. Sylvie dînait à l'autre bout du réfectoire avec les plus petits. Hector n'était pas là, il ne devait pas être rentré des champs.

Elle ne put que hocher la tête, elle n'était pas prête à répondre à ses questions.

« Tu n'as pas l'air très sûre », dit-il d'un ton presque enjoué, comme si, en fait, il ne souhaitait pas en entendre davantage.

Ses souvenirs de la nuit précédente étaient comme un rideau désormais immobile, mais sa musique monta à nouveau de sa poitrine et lui picota la peau du cou, ses joues lui donnant soudain l'impression d'être en feu. Elle pensa que Tanner allait la conduire à l'écart pour l'interroger, mais il se contenta de réfléchir un instant, le regard à la fois impatient et las, et dit gaiement : « Bon, il faut que j'y aille. Bonne fin de journée, June. »

Pendant plusieurs jours, elle se demanda que faire. À son avis, ils ne pouvaient que s'attirer des ennuis s'ils continuaient, et pourtant elle se surprit à espérer que le révérend Tanner passe à nouveau une soirée ailleurs. C'était comme la faim dont elle ne souffrait plus, cette sensation intense et si immuable qu'elle semblait acquérir une vie propre, une existence autonome qui se déroulait en elle et pompait toute son énergie. À quatorze ans, sa silhouette avait enfin commencé à se métamorphoser, après avoir été freinée dans son développement par la guerre. Depuis son arrivée à l'orphelinat, elle avait pris plus de huit kilos, surtout sur les cuisses, les hanches et la poitrine, que les garçons les plus âgés commençaient à reluquer, mais avec prudence, craignant qu'elle ne surprenne leurs regards et qu'elle n'y voie une invitation à la bagarre. Elle avait remarqué leur manège et, parfois, elle s'asseyait sur ses talons dans un coin ou un autre, fermait ostensiblement les paupières et les laissait la contempler tout leur saoul. Il lui arrivait même de rejeter les épaules en arrière pour accentuer ses toutes nouvelles rondeurs. Elle n'agissait ainsi ni par vanité, ni par orgueil, ni parce qu'elle éprouvait pour eux le moindre intérêt. C'était une

façon de faire une expérience, un essai pour voir ce que cela faisait d'être un objet de désir, et elle découvrit que plus elle sentait leurs regards posés sur elle, plus son désir s'enflammait, se décuplait, et finissait par suivre sa propre loi.

Elle décida donc de se taire au cours des semaines suivantes, quand Tanner partait en expédition, et attendait que Sylvie sorte de chez elle au milieu de la nuit. Chaque fois qu'Hector et elle laissaient brûler la lampe à pétrole, June les voyait glisser l'un sur l'autre avec une patience et une tendresse qui étaient tout l'inverse des horribles et frénétiques accouplements auxquels elle avait assisté durant la guerre. Et bien qu'elle soit étonnée par les cordes tendues des longs muscles puissants d'Hector, c'est sur le mollet, le genou de Sylvie que son regard s'attardait, sur son ventre qui se creusait sous les baisers du jeune homme et s'enfonçait sous les os saillants de ses hanches si bien qu'elle paraissait elle-même affamée. Sa peau avait un magnifique reflet de nacre, la lumière semblait irradier de ses yeux et de ses lèvres entrouvertes. Et ce rayonnement était loin de s'éteindre immédiatement quand ils en avaient terminé, ce moment où June la voyait ouvrir une petite trousse noire et retirer une aiguille de sa cavité tapissée de velours. Hector ne se piquait pas mais il l'aidait, nouant l'élastique autour de son mollet, tapotant son talon puis lui injectant ce produit qui la faisait frissonner avant de s'alanguir et lui donnait un teint spectral d'ivoire bleuté.

Quand le révérend Tanner était là, June restait parfois jusque tard avec Sylvie dans la pièce du fond. Il l'avait permis tant de fois que, désormais, sa présence dans la maison après l'extinction du groupe électrogène était devenue presque habituelle. Ils lisaient tous les trois, Sylvie et June sur le lit étroit, Tanner sur le sien dans le salon. Il se retirait toujours le premier, et chacune son tour, elles se faisaient sous la lampe à pétrole la lecture à voix basse des ouvrages empruntés à la bibliothèque de la base militaire, des livres pour enfants, mais aussi d'autres que Sylvie avait choisis pour elle, comme *Les Quatre Filles du Dr March*, *Les Grandes Espérances* ou *La Terre chinoise*. Parfois June demandait à Sylvie de lui lire *Un souvenir de Solferino*, et d'abord, elle refusait, mais finissait toujours par céder, et elles se laissaient pénétrer par la douleur et le plaisir, un peu comme par la substance de la trousse, s'agrippant d'autant plus fort l'une à l'autre.

Une nuit June s’endormit là et, au matin, elle se retrouva vêtue d’une chemise de nuit de Sylvie et collée contre le corps de la jeune femme endormie. Elle se retourna précautionneusement, respira le parfum chaud et plein de ses cheveux, celui, aigre-doux, de son cou, et plongea le regard sous le tissu légèrement moite de sa chemise de nuit. Les nuits suivantes, elle fit semblant de s’endormir : elle observait Sylvie qui se réfugiait dans un fauteuil au fond de la chambre avec sa trousse et, à son retour, elle sentait que son poids avait doublé alors qu’elle se laissait aller contre la poitrine de June. C’est alors que l’adolescente attendait, parfois durant plusieurs heures, que l’intervalle entre ses respirations s’allonge et qu’elle sombre dans un sommeil encore plus profond. Cela se produisait presque chaque nuit : elle se retournait et restait allongée sur le dos. Ses lèvres s’adoucissaient et se détendaient. À la lumière des étoiles ou de la lune, son visage et son long cou luisaient doucement ; elle était transformée en statue livide, à moitié en vie seulement. Là se trouvait toute la beauté du monde. Et puis une nuit, June, n’y tenant plus, repoussa la couverture comme elle aurait tourné la page fragile d’un livre ancien. Ses mains se glissèrent jusqu’à la gorge de Sylvie, dans l’échancrure de son col, et défirent les boutons de nacre qui descendaient jusqu’à l’ourlet. Elle les ouvrit l’un après l’autre, un pan entier de la chemise de nuit retomba et exposa le corps de Sylvie à l’air froid de la nuit. June lui toucha le ventre, effleura la dernière de ses côtes, un petit sein plat, pas plus volumineux que le sien. Le téton durcit sous ses doigts, aussi dense que de l’argile, et, perdant la tête, elle le prit dans sa bouche en fermant les yeux. Elle ne pouvait reprendre son souffle, son cœur semblait s’être effondré dans sa poitrine, tel un tout petit nodule de plomb ; elle s’arrêta pour donner à Sylvie la possibilité de protester, de remuer. Mais non. Elle ne tressaillit même pas quand la main de June glissa et se logea dans la coupe brûlante de ses jambes où elle s’immobilisa complètement pour que Sylvie ne se réveille pas.

OceanofPDF.com

14

À Sienne, ils durent à nouveau partager une chambre, parce qu'il n'y en avait que six dans la *residenza*, un hôtel particulier transformé qui donnait sur une minuscule place pavée. Comme tout ce qu'Hector avait vu dans ce pays, la bâtisse était ancienne, belle, franchement décrépite, sa façade de l'exacte couleur (au moins dans son souvenir) des yeux marron clair de sa mère, comme du bois vénérable aux reflets dorés. Mais le spectacle permanent et inévitable des paysages sublimes et de l'architecture antique commençait à le lasser. Sans doute avait-il été trop imprégné de la modeste Ilion, ou de Séoul ravagée par la guerre, ou encore de villes sans intérêt ou miteuses comme Tacoma ou Fort Lee, et de tous ces endroits abandonnés et délabrés dans lesquels il avait erré entre les deux. Au bout de quelques jours, il avait l'impression d'être écrasé, d'avoir mal aux yeux. Le sentiment qu'il aurait dû se sentir consolé et même transporté par tant de beauté ne faisait que lui donner davantage l'impression de ne pas être à sa place, de se trouver dérouté, perdu dans le musée de la vie d'un autre que lui.

Leur chambre était très vaste, une suite d'un demi-étage avec de hauts plafonds à caissons, carrelée de marbre, ornée de riches tentures et décorée de tapis et de tableaux anciens. Les meubles, avait commenté June, étaient de toute première qualité. Hector n'avait jamais vu un endroit pareil, et encore moins séjourné dans un lieu comparable. La salle de bains avait une baignoire taillée dans un seul bloc de marbre et la robinetterie était en laiton patiné. Les serviettes et les draps avaient été amidonnés de frais et repassés, la texture du coton et de l'éponge, éclatante de blancheur. Des vases de tournesols étaient disposés de part et d'autre du grand lit à deux places (il

allait dormir sur le canapé en velours rouge), dont la tête en noble bois de noyer était sculptée. On y voyait une scène du *Palio di Siena*, la célèbre course de chevaux qui se tenait sur la place principale de la ville, un peloton serré de chevaux et de jockeys en train de franchir la ligne d'arrivée au galop, l'immense beffroi servant de toile de fond. Le Palio avait lieu en juillet et en août, mais certaines années, comme celle-ci, on organisait aussi une course spéciale au mois de septembre, qui devait se dérouler le lendemain. Une fois la voiture garée dans un parking situé au nord des murs de la vieille ville, ils avaient pris un taxi jusqu'au centre et, par miracle, trouvé une chambre libre parce qu'un couple de Suisses soudain tombés malades avait été obligés de quitter leur hôtel, l'un des plus chers de Sienne, ce que le chauffeur de taxi savait parce qu'une heure plus tôt, il avait conduit le couple jusqu'à sa voiture. Le chauffeur en question, Bruno de son prénom, était un jeune homme gai et volubile qui parlait un très bel anglais et leur expliqua tout du Palio « exceptionnel » et « si haut en couleur » du lendemain, ajoutant à sa description un aperçu historique de la course et des *contrade* : différentes factions correspondant aux quartiers de la ville, dont chacune soutenait un cheval. Après qu'il eut déposé ses clients à l'hôtel et glissé un mot au propriétaire (ils ne paieraient que deux fois le prix affiché, alors que d'ordinaire, il était triplé le temps de la course), Hector lui donna un billet de cinquante dollars et expliqua qu'ils cherchaient quelqu'un. Il lui demanda de revenir une heure plus tard pour leur servir de guide et d'interprète.

June avait prévu de les accompagner après un bain rapide. Mais quand elle eut terminé, elle l'appela d'une voix faible et il dut l'aider cette fois encore à sortir de la baignoire, séchant sa peau et ses cheveux avec une serviette. Elle chancelait devant lui comme une enfant terriblement malade, à peine capable de tenir debout. L'eau chaude lui avait fait du bien, mais l'avait aussi un peu affectée et, haletante, elle se laissait aller au délire, lui disant combien elle lui était reconnaissante, lui expliquant une fois de plus que son notaire veillerait à ce qu'il soit largement récompensé. Elle enroula les bras autour de son cou et s'abattit toute nue sur lui, murmurant qu'il pouvait lui faire tout ce qu'il voulait, lui embrassant l'oreille et le cou. Il sentait la tenaille de ses jambes mouillées autour de ses cuisses, et même s'il était totalement hors de question de répondre à une invitation aussi déplacée, il sentit le plus instinctif des frissons remonter de son bas-ventre à

sa poitrine, l'excitant l'espace d'un instant avant qu'un flot de honte ne lui envahisse la gorge. Elle s'effondra entre ses bras, il l'enroula dans un peignoir et l'aida à se mettre au lit. Elle murmura qu'elle voulait seulement quelques minutes de repos, mais à peine allongée, elle lui réclama une piqûre de morphine. Il ouvrit la trousse et prépara l'injection, incapable de s'empêcher de penser aux moments où il faisait la même chose pour Sylvie Tanner, à la fois pour soulager sa douleur et lui donner du plaisir, là aussi.

« Où sommes-nous maintenant ?

– À Sienne.

– Ah oui, oui. Tu vas trouver Nicholas ?

– Je vais essayer.

– Ramène-le-moi vite, dit-elle, une pellicule cireuse lui obscurcissant les yeux. Très vite. »

Il la fit rouler sur le flanc, la piqua à la fesse et elle sombra dans le sommeil. C'était plus facile pour lui de le faire pour elle, évidemment, que de la regarder lutter contre le flacon et la seringue, puis se tordre le cou pour trouver le bon endroit. Quand il la piquait, la respiration de June s'accélérait et il lui arrivait parfois de tendre la main pour agripper sa chemise, avant de lâcher un soupir de souffrance et de soulagement mêlés quand il injectait finalement le produit. Dans l'euphorie de sa reconnaissance, elle lui déclara une fois qu'elle l'aimait. Il ne sut que répondre.

Parfois, il devait sans doute enfoncer l'aiguille plus fort que nécessaire, ou bien toucher un muscle atrophié, et elle poussait un cri strident en serrant les dents. Il faisait cela parce qu'une partie de lui avait peur d'elle, parce qu'il voulait lui échapper mais ne réussissait pas à se convaincre de partir. La culpabilité l'amenait ensuite à lui donner plus de morphine et à remplir davantage la seringue. Elle avait cessé de demander à garder les idées claires. Ce qu'il restait de son corps la prenait en charge, et elle semblait en conséquence un peu plus forte, un peu plus vigoureuse, les joues moins tirées et moins émaciées. Elle s'était soudain remise à manger un peu plus, elle prenait volontiers un sablé avec le *gelato* qu'elle l'envoyait lui acheter environ toutes les heures, et qui restait le seul aliment qu'elle consommait régulièrement, l'eau mise à part. C'était peut-être tout ce sucre qui la revigorait, qui la soutenait. Un peu plus tôt, ils s'étaient arrêtés à la cafétéria de l'autoroute et elle avait grignoté un biscuit à l'anis accompagné

de limonade : elle l'avait alors surpris en se levant de sa chaise comme n'importe quelle femme alerte et bien portante, puis elle avait marché droit vers la voiture pour y prendre le guide de conversation italien et demander à la caissière quel était le meilleur chemin pour se rendre en Lombardie depuis Sienne. Mais tous ces efforts l'avaient épuisée, et quand il comprit qu'elle allait dormir pendant un moment, il ferma les épais rideaux, laissant la chambre aussi secrète et silencieuse qu'un mausolée.

Il prit un bain, se rasa et enfila la dernière des chemises qu'elle lui avait offertes, encore emballée dans une pochette en plastique transparent. Tous ses autres vêtements empestaient. Ils avaient voyagé sans jamais se préoccuper de la lessive, et il mit leur linge sale dans un sac en toile qu'il avait déniché dans le placard, fouillant les bagages de June à la recherche de tout ce qui était froissé ou sale. Ses vêtements sentaient à peine meilleur que les siens, une odeur d'humidité et de moisi plutôt que de senteurs corporelles. On aurait facilement pu soutenir qu'Hector tout entier avait moisi, alors même que sa condition physique demeurait excellente. Un scanner spécial de son être abstrait montrerait des résultats plutôt perturbants, révélant une âme ni généreuse ni étriquée, mais usée, au point d'avoir presque disparu. Évidemment, ce n'est pas ce que Dora aurait dit de lui, mais au cours des longues heures silencieuses dans la voiture, il ne pouvait s'empêcher de se demander s'il avait été parfaitement honnête avec elle et avec lui-même, si elle aurait un jour fini par le voir tel qu'il était et serait tombée d'accord avec June pour dire qu'en fait, il ne voulait rien d'autre que se cacher pour toujours. Il n'était pas franchement incapable (comme fossoyeur, concierge, chauffeur, infirmier et maintenant lingère), mais si on faisait le bilan de ce qu'on avait effectivement sous les yeux – rassemblant les données fournies par sa famille, ses amis, ses amours ou ses propres projets, sans même compter les erreurs, les transgressions et les délits avérés –, il ne valait pas grand-chose. C'était aussi évident que sa soif perpétuelle. Il se sentait le cœur brisé chaque fois qu'il songeait à Dora, mais s'il voulait bien être honnête, ce même cœur était presque revigoré par ce qu'il ressentait comme une bouffée de liberté, même une liberté un peu dégradée. Le sentiment, somme toute, qu'il avait réussi une fois de plus à échapper à la charge de devoir espérer ou rêver.

Et pourtant il était là, en train de s'habiller pour entreprendre une mission dont il aurait difficilement pu prétendre qu'il ne l'avait pas faite

sienne. Il était de plus en plus curieux au sujet de Nicholas, se demandant quel héritage génétique June et lui avaient bien pu lui transmettre ; s'interrogeant sur ce que cela donnait en termes d'apparence physique, mais aussi pour son indéniable goût de la fuite. Quelle pouvait bien être sa voix ? Il avait tout simplement envie de le croiser, de voir de quelle façon il s'inscrivait dans le monde. Il aurait aimé tomber sur lui par hasard, le reconnaître et le suivre sans se présenter, l'observer dans un bus ou à la terrasse d'un café. Peut-être était-ce cela, la paternité, du moins pour quelqu'un comme lui : un triste espionnage. Il savait qu'il était à des années-lumière d'être un adulte respectable, ses seules vagues tentatives de paternité étaient les moments où, chez Smitty, il donnait quelques conseils aux gamins démunis des banlieues, leur marmonnant qu'ils feraient mieux de lâcher le whisky et de se remettre à la bière avant de prendre en voiture la route de Palisades Parkway. Il ne pouvait assurément plus supporter le moindre contact aujourd'hui, la moindre relation, la perspective d'en apprendre trop sur Nicholas battue seulement par l'idée effrayante qu'il allait devoir s'expliquer lui aussi, passer en revue son histoire et son lien avec June, ce qui, si Nicholas creusait la question, ouvrirait toutes les putains de portes, les unes après les autres. Mais tandis qu'il traversait à pas feutrés le vaste espace de la suite pour sortir, il s'arrêta devant la chambre, et en voyant le spectacle du corps immobile de June, desséché et abandonné sur le radeau vaporeux du lit à baldaquin, il se dit qu'il ne pouvait pas lui refuser cette dernière faveur, autant qu'il lui en coûte.

À la réception de la *residenza*, il souleva le sac de vêtements sales et tenta d'expliquer à l'employée qu'il désirait faire une lessive. Elle répondit par une avalanche de paroles et de gestes et voulut lui prendre le sac des mains. C'est seulement quand Bruno arriva que la situation s'éclaircit ; Hector n'avait depuis si longtemps séjourné que dans des hôtels miteux qu'il avait oublié qu'un service de blanchisserie était possible. Il lâcha le sac et demanda à Bruno de s'assurer qu'elle le déposerait devant leur porte parce que la *signora* dormait. Une fois dehors, ils établirent leurs plans. Hector avait déjà brièvement dit à Bruno qu'ils recherchaient quelqu'un et il lui montra l'ancienne photographie du collégien, ajoutant qu'il était probable que le garçon travaille dans un magasin d'antiquités.

« Il y en a beaucoup ici à Sienne, *signore*. Mais il se trouve que je connais les meilleurs, et nous ferions bien de commencer par là. »

Il expliqua que le mieux serait de procéder à pied au début. Ils se dirigeaient vers Il Campo, où se trouvaient les magasins en question, certains sur la place elle-même, d'autres dans les ruelles immédiatement adjacentes. C'était là que devait avoir lieu la course de chevaux du lendemain.

« Excusez-moi si je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais est-ce que je peux vous demander qui est ce jeune homme que vous cherchez ?

– Le fils de la dame.

– Je vois, dit-il en scrutant sans détour le visage d'Hector. C'est une affaire douloureuse. Cette situation est-elle due à une brouille ?

– On peut le dire comme ça.

– Vous êtes un bon ami à elle, alors ? demanda Bruno.

– Non, pas un ami. »

Bruno hocha curieusement la tête. Il avait une étrange façon de parler et était très direct, mais il savait où il valait mieux s'arrêter. Il avait à peu près l'âge de Nicholas, et Hector décida que c'était une chance de l'avoir avec lui, ne serait-ce que pour apprendre à se comporter avec un jeune homme. Depuis le début, il s'était dit que June se chargerait de la rencontre avec Nicholas, et que, s'il devait intervenir, il ferait ce qu'elle lui avait demandé, par exemple le contraindre physiquement d'une façon ou d'une autre. Mais maintenant, il n'était plus sûr de rien, et il se réjouissait de la présence de Bruno pour faciliter les choses et même pour parler à sa place le cas échéant.

En route vers la grand-place, ils en traversèrent de plus petites ainsi que des ruelles attenantes complètement envahies par les *contrade*. C'était comme si des troupes de forains avec leurs familles avaient pris possession de la ville. Ils se préparaient pour la course du lendemain, confectionnant des banderoles et décorant d'immenses chars pour le défilé qui devait précéder l'attraction principale. Les banderoles, ornées d'armoiries et de symboles d'allure médiévale, décoraient les portes, leurs motifs étant repris sur les sarraus et les costumes des jeunes gens qui s'attroupaient autour des longues tables sur lesquelles de vieilles femmes disposaient des corbeilles de pain, des assiettes de saucisson et des cruches d'eau et de vin. Des petits chiens et des enfants, portant eux aussi les couleurs de la *contrada*, se pourchassaient les uns les autres sur le pavé. Les touristes se tenaient à l'écart, montrant du doigt ce qui attirait leurs regards et prenant des photos.

Certains groupes se mirent spontanément à chanter, répétant des hymnes traditionnels qui ressemblaient à des chansons de clubs sportifs mêlées à des ballades folkloriques, et qui inspiraient immédiatement la riposte d'un chœur différent de l'autre côté de la rue, qui à son tour en entraînait un autre dans la danse, l'ensemble faisant écho à la musique assourdissante qui emplissait les rues de la vieille cité fortifiée.

Hector repensa à certains jours d'été à Ilion, même si la plupart du temps ils se terminaient par des cris et des bagarres plutôt que par des chants : en particulier, une scène où les familles d'ouvriers de l'usine locale pique-niquaient dans le parc qui longeait la rivière, les hommes jouant au base-ball avec un tonneau de bière installé près de la première base, les mères vociférant leurs encouragements entre deux gorgées de panaché ou de limonade, tout cela dans la bonne humeur et un sain esprit de compétition, jusqu'à ce qu'une brute au visage rougeaud (parfois Jackie Brennan en personne) se mette à hurler à propos d'une action brutale ou d'un lancer fautif ; il y avait alors des insultes et des empoignades, de vieilles blessures mal cicatrisées se rouvraient et provoquaient une bagarre ou deux. Au bout d'un moment, plus personne n'était venu jouer, chacun était resté chez soi à boire sur sa véranda et à faire passer de sales quarts d'heure à sa famille. S'il avait grandi dans cette ville plutôt qu'à Ilion, est-ce qu'il aurait attendu avec impatience le moment de se retrouver serré comme une sardine entre ses voisins de toujours ? Est-ce qu'il aurait bu pour fêter ça, beuglant avec eux jusqu'à en avoir mal à la poitrine ? Se serait-il comporté comme un frère ou un mari estimable ? Peut-être même aurait-il su être un père. Ou bien, au contraire, aurait-il été aussi misanthrope qu'aujourd'hui, rendu plus farouche encore par les invitations multipliées à faire comme tout le monde ? Il devait bien y avoir à Sienne des grognons et des mécontents comme partout ailleurs, mais à regarder les groupes se former, il pouvait facilement croire Bruno qui affirmait que tous jusqu'au dernier ou presque des citoyens valides prenaient part, au moins marginalement, à la fête. Un « raz-de-marée communautaire », disait le jeune homme, les emportait tous, même les épaves comme Hector qui jamais ne défendraient les couleurs de qui que ce soit.

« Combien de temps comptez-vous rester ?

– Juste aujourd'hui.

– Vous ne voulez pas assister à la course ?

– Non.

– Le Palio est un vrai spectacle, une chose à ne pas manquer. Cette fois-ci, comme je vous l'ai dit, c'est encore plus spécial, puisqu'on commémore la fondation de la *comune*. Mais je comprends. La dame avec qui vous voyagez ne paraît pas en très bonne santé.

– Juste.

– Ma famille connaît très bien le meilleur médecin généraliste de notre ville. Il a son cabinet à Milan.

– Vous en faites pas.

– Ce n'est pas un problème. Je lui téléphonerai, si elle a besoin de lui.

– Elle a besoin de rien, dit Hector. Plus maintenant. On arrête là, OK ? »

Bruno hocha la tête. Ils avaient atteint la grand-place, qui s'ouvrit soudain au sortir d'une étroite et sombre venelle dans une avalanche de lumière étincelante. Des colporteurs battaient le pavé et vendaient des guides touristiques, des souvenirs, des boissons et des snacks. Les magasins d'antiquités de la place dont avait parlé Bruno étaient ouverts et regorgeaient de clients, mais les propriétaires, qui semblaient tous les deux bien connaître le jeune homme, ou au moins reconnaissaient en lui un habitant du cru, n'eurent aucune réaction quand il leur montra la photographie. Tandis qu'ils se retiraient, le second antiquaire observa longtemps Hector, avec une sorte de pitié méprisante, comme s'il était un de ces tristes pères ratés, occupés à chercher en vain un gamin qui était sans doute incontrôlable depuis le début.

Ils se rendirent ensuite dans une autre boutique, à deux pas du Campo, dans la direction du *duomo* sur la Via di Città. La propriétaire dit à Bruno qu'un jeune étranger était récemment passé pour tenter de se faire embaucher. Mais sa boutique étant beaucoup plus petite que celles de la place principale, elle n'avait besoin d'un vendeur supplémentaire que le samedi, et le jeune homme, dont elle se rappelait qu'il avait l'air vaguement oriental et ne manquait pas d'aplomb, lui avait demandé si elle ne connaissait pas un autre magasin qui aurait besoin d'un employé parlant anglais. Elle l'avait adressé à une galerie d'art de prestige située dans la partie ouest de la ville que fréquentaient surtout de riches touristes et dont le propriétaire, qui ne vivait pas à Sienne, aurait peut-être besoin d'un gérant. La galerie en question se trouvait à proximité d'une autre église célèbre, la

Basilica di San Domenico, et bien que Bruno n’en ait jamais entendu parler, ils décidèrent de s’y rendre. En cas d’échec, ils pourraient facilement décrire une boucle et repasser par la *residenza* pour voir comment se portait la dame, avant d’essayer les quartiers restants du côté est de la ville. Une fois toutes ces possibilités exclues, ils visiteraient dans la soirée les night-clubs et les cafés fréquentés en majorité par les étudiants et les jeunes de la ville. Si Nicholas était effectivement à Sienne, il était plus que probable qu’il serait dehors la veille de la course.

Le magasin était une de ces nouvelles galeries agrémentées d’une vaste baie vitrée et donnait sur la petite place devant la basilique. Trois grandes toiles étaient exposées en façade : des paysages toscans assez convenus de style impressionniste. Il leur fallut sonner à un interphone pour entrer. Au bout d’un moment, Bruno sonna une seconde fois, et une jolie jeune femme à lunettes vêtue d’un tailleur gris et d’un chemisier blanc apparut à la réception et les fit entrer. La galerie était vaste et, en marge de la pièce centrale où étaient exposés sculptures et bijoux, elle comprenait deux ailes, la première consacrée aux meubles anciens, la seconde aux tableaux. La jeune femme prit immédiatement Hector pour un touriste (sa chemise et son pantalon tout neufs, sans doute) et, dans son parfait anglais, elle dit qu’elle s’appelait Laura. Bruno expliqua ensuite brièvement (également en anglais) le but de leur visite. Ils lui montrèrent la photographie du collégien. Elle l’examina et son front s’obscurcit imperceptiblement. Quand Bruno lui demanda de nouveau si elle reconnaissait cette personne, elle répondit que c’était un jeune Anglais qui venait d’être engagé.

« Vous voulez dire ici ?

– Oui.

– Comment s’appelle-t-il ? s’enquit Bruno.

– Qu’est-ce que vous lui voulez ? demanda-t-elle, la voix soudain beaucoup moins chaleureuse. A-t-il fait quelque chose de mal ?

– Ce monsieur aide une femme qui le recherche. Sa mère.

– Je vois, dit-elle en examinant attentivement Hector. Il s’appelle Nick Crump. »

Ils se tournèrent vers Hector qui confirma que c’était bien le garçon en question. Mais il était désorienté par le peu de temps qu’ils avaient mis à le localiser : on aurait dit que Nicholas avait envie d’être retrouvé, ne faisait

aucun effort pour brouiller les pistes. Dans les autres magasins, Hector avait cru qu'il était prêt à tomber nez à nez avec lui, mais il ressentit brusquement l'envie naturelle de tourner les talons et de sortir de cette galerie, de s'enfuir avant que les choses ne commencent à se compliquer, parce que tout s'était soudain accéléré dans une espèce de chaos. Bruno demanda s'il travaillait aujourd'hui, et Laura expliqua qu'il était en train de livrer une commande dans un hôtel. Il ne tarderait pas à revenir. Ils tenaient la galerie chacun son tour quatre jours de suite, avec un jour où ils étaient présents tous les deux. « Nick » avait apparemment interrompu pendant un semestre les études d'histoire de l'art qu'il suivait à Bologne. Non sans désinvolture, elle demanda à Hector comment il connaissait sa mère, et s'il vivait aussi à Londres. Il ne savait que répondre, parce que son intérêt n'était manifestement pas celui d'une simple collègue de travail. Il réussit à articuler qu'il était un ami de la famille. Mais il avait bredouillé d'un air peu convaincu et elle ne s'en laissa pas conter.

« C'est terrible, n'est-ce pas ? déclara-t-elle soudain, la façon dont elle et ses avocats essaient de le déposséder de son héritage. D'abord son père meurt et, ensuite, elle se montre horrible avec lui. Est-ce pour cette raison qu'elle le recherche ? A-t-elle des remords ?

– Non », répondit Hector qui ne trouva rien de mieux à dire, impressionné par ce que les mensonges de Nick avaient suscité de passion chez cette femme intelligente et séduisante.

« Alors de quoi s'agit-il ? Vous avez un message pour lui ? Quelque chose d'important ? »

Hector ne répondit pas, ce qui eut le don de la frustrer et d'alimenter son indignation. Après quelques minutes d'un silence pesant, Laura se dirigea vers la porte en faisant cliqueter ses hauts talons et elle l'ouvrit.

« Je suis navrée mais je vais devoir vous demander de sortir maintenant. Dites-moi à quel hôtel vous êtes descendu, je lui ferai part de votre visite et il cherchera peut-être à vous contacter. Mais cela ne dépend que de lui. Je ne pense pas cependant que vous devriez rester là, puisque vous n'êtes pas clients de cette galerie. Merci de faire ce que je vous demande et de comprendre mon point de vue. »

Bruno lui répondit avec véhémence dans un italien tranchant, mais Hector comprenait la jeune femme et fit signe à son guide d'arrêter. Il n'espérait rien d'autre que retrouver Nicholas, lui faire savoir que sa mère

voulait le voir et attendre sa décision. S'il refusait de la rencontrer, ni Hector ni personne ne pouvait l'y contraindre, malgré le désir de June. Pourtant, Hector se demandait ce que lui cherchait. Assurément pas cela. La perspective d'un face-à-face imminent avec Nicholas lui donnait l'impression qu'on l'éviscérait au couteau comme on vide une calebasse, et cette sensation se doublait du besoin proportionnel de remplir cette béance par la quantité d'alcool d'une semaine entière, d'approcher de ses lèvres un petit tonneau d'alcool du pays et de transformer sa gorge en cascade.

Il fit signe à Bruno de le suivre et il venait de se tourner vers la sortie quand un jeune homme grand et mince, perché sur un scooter vert pâle et blanc arriva et se gara devant la vitrine. Il portait des lunettes d'aviateur, un pantalon sombre et une élégante chemise à rayures blanches et bleues. Des mocassins parfaitement cirés. Il hissa le scooter sur sa béquille et se dirigea vers Laura qui se tenait encore sur le seuil. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur en direction d'Hector et Bruno, mais ne distingua pas grand-chose à cause du reflet sur la vitre et quand il entra, Laura s'approcha et il lui pressa furtivement la main, quand il vit qu'il y avait deux clients présents. Il l'aurait sinon sans doute embrassée. Laura tourna les yeux vers eux et murmura quelque chose à l'oreille du jeune homme, mais il demeura impassible. Sa mâchoire parut même se décontracter, et il retira ses lunettes en s'avançant à leur rencontre.

« Bonjour, monsieur », dit-il à Hector, avec un accent légèrement britannique, peut-être même vaguement étranger. Hector serra la main fraîche et osseuse qu'il lui tendait. Nick se pencha en avant et murmura : « Est-ce que nous pourrions aller parler ailleurs ? D'accord ? Il y a un café au coin de la rue. »

Il posa une bise sur la joue de Laura et ils chuchotèrent quelques mots en italien. Il les conduisit le long de la rue jusqu'au bar qui faisait l'angle. Bruno prit un café au comptoir pendant qu'Hector et Nick s'installaient à une table à l'intérieur. Le jeune homme alluma immédiatement une cigarette. Il avait un air distingué, les pommettes incroyablement saillantes, le nez fin et délicat, de grands yeux marron et des cheveux noirs ondulés qu'il portait longs et sans attache, les mèches retenues derrière les oreilles. Il pouvait assurément être eurasien, de l'avis d'Hector, mais il ne ressemblait guère au collégien sur le vieux cliché. Hector ne reconnaissait pas grand-chose de lui, ni de June d'ailleurs, mais au fond, qu'en savait-il ?

Les seules espèces qu'il se targuait de reconnaître étaient celles des différents clans de sa famille, de son microcosme irlandais, et peut-être aussi celles à demi humaines des créatures qui peuplaient l'univers humide et obscur de chez Smitty, identifiables à leurs gros nez agressifs, leur teint de moutarde, leurs dents et leurs cheveux en si piteux état. Nick était étonnamment beau, mais de façon tout à fait originale. À l'orphelinat, il y avait un certain nombre de sang-mêlé, conséquence naturelle de la guerre. Les autres se moquaient d'eux ou bien les évitaient, mais Hector, lui, les trouvait splendides, avec leurs grands yeux écarquillés et leur joli teint ocre pâle. Pourtant, malgré leur beauté et leur vigueur hybride, il ne pouvait s'empêcher de les trouver également vulnérables, comme condamnés à leur singularité, à leur espèce unique, qui reflétait étrangement la façon dont lui s'était toujours senti solitaire. Ils étaient également très changeants, ils se métamorphosaient sans même l'avoir décidé, exactement comme Nick en ce moment, le mélange des gènes masquant et démasquant tel ou tel trait, suivant l'angle de vue ou la lumière. Mais on pouvait tout de même défendre l'idée de cette ressemblance : Nick était de la même taille que lui malgré une carrure différente, et il avait l'impression de reconnaître quelque chose de la bouche de June dans cette légère crispation, cette détermination farouche.

Le serveur apporta leur commande, un café pour Nick, rien pour Hector. Mais le garçon ne toucha pas à sa tasse, il se contenta de fumer en pressant la jointure de ses doigts contre le bord de la table. Il ne regardait pas Hector non plus, mais jetait des coups d'œil furtifs en direction de Bruno, debout au bar, puis vers la porte située au fond de la salle, comme s'il évaluait ses chances de réussir à s'enfuir.

« Alors, on s'y met ? dit-il finalement. Je ne dirai rien de plus hors de la présence de mon avocat.

– Je suis pas flic. Je sais tout pour les vols, mais c'est pas pour ça que je suis là.

– Vous pouvez nous épargner ces bobards. »

Hector ne répondit pas et continua de le regarder fixement.

« Alors qui êtes-vous, putain ? »

Hector lui répéta ce qu'il avait dit à Bruno et à Laura : il n'était là que pour aider sa mère.

« Bon Dieu ! » s'exclama Nicholas. Il pointa le menton en direction de Bruno, qui regardait le match de football à la télévision derrière le comptoir. « Et lui, là-bas ?

– C'est un chauffeur de taxi. »

Nicholas secoua la tête ; il rit de lui-même et but son *espresso*. Puis il fit mine de partir. Hector se leva à son tour et posa la main sur son épaule, pesant dessus pour le forcer à se rasseoir. Les yeux de Nicholas lancèrent des éclairs et son cou se raidit, mais il reprit instantanément le contrôle de lui-même, Hector sentant presque sous ses doigts la tension diminuer.

« Alors qu'est-ce qu'elle veut ? demanda Nick, allumant une autre cigarette. Et pourquoi elle vous a envoyé ? Tout ça m'a l'air très *bizarre* », dit-il en prononçant le mot à la française. Sa façon de parler donnait dans l'ensemble l'impression qu'il avait grandi ailleurs. Puis il reprit, avec un air soudain très convenable : « On se débrouille parfaitement bien par lettres. Si la question, c'est l'argent qu'elle a envoyé, je suis désolé, mais j'ai tout dépensé. Je suis complètement à sec, en fait.

– Elle veut te voir. C'est tout. Elle est ici, à Sienne.

– Tout de suite ? demanda-t-il avec un air moins incrédule que réticent. Où est-elle ? »

Hector lui donna le nom de l'hôtel.

Nicholas tira encore quelques bouffées puis éteignit sa cigarette.

« Je ne peux pas la rencontrer. Ça fait trop longtemps que je ne l'ai pas vue, et il vaut mieux rester éloignés. Dites-lui quand même que je continuerai à lui écrire.

– Tu penses qu'elle va continuer à t'envoyer du fric ?

– C'est une menace ?

– Non. Je te dis les choses comme elles sont. Elle est malade. Elle est en train de mourir.

– C'est ce que vous dites. Elle ne m'a jamais parlé de ça dans ses lettres.

– C'est quand même la vérité. »

Nicholas demanda des précisions et Hector dit ce qu'il savait de son état, se faisant soudain à lui-même l'impression d'être un père bancal et battu par la vie qui en appelait au fils prodigue, enfin armé du plus triste des ultimatums. Il était plus doué pour se défendre ou pour se venger que pour cette mission subtile où il fallait convaincre. Nicholas écouta sans dire un

mot, sa langue tournant et se retournant sans cesse dans sa bouche. Il fixait l'intérieur de sa tasse d'un air mélancolique. Hector lui dit qu'il était temps de se mettre en route. Mais il finit par répondre :

« Non, je ne peux pas. Il m'est impossible de la voir. Je suis désolé qu'elle soit si malade, mais je ne peux pas. »

Il y avait là quelque chose d'étrangement déroutant dans l'expression de ce sentiment, et sans doute tout aussi déconcertante était l'impression naissante qu'avait Hector que ce garçon l'offensait (alors qu'il avait toujours pensé que rien ne pouvait l'atteindre), le blessait au plus profond de lui-même par ce monstrueux égoïsme, mais aussi parce qu'ils étaient unis par les liens du sang. C'était une émotion nouvelle et terrible. Il avait envie de le saisir à la gorge, de le secouer frénétiquement, peut-être même de lui assener un coup de poing. Premier contact et voilà comment il envisageait de jouer son rôle de père, en malmenant sa progéniture.

« Je lui répéterai pas ce que tu as dit, déclara Hector. Ce que tu fais me regarde pas. Tu peux lui écrire autant que tu veux. Mais il faut que tu saches qu'on est ici aujourd'hui seulement. Demain, on sera repartis. Alors ne compte pas la revoir un jour.

– Écoutez-moi. Comment vous vous appelez ? Hector, c'est ça ? » Son ton était maintenant moins doucereux et mondain, il avait adopté une façon de parler moins sophistiquée comme s'il comprenait mieux à qui il s'adressait. « Écoutez, Hector. Je suis désolé de ce que j'ai dit. Je vois que vous aimez beaucoup ma mère et j'y suis sensible. J'étais un peu secoué parce que vous m'aviez retrouvé. J'avais du mal à réfléchir. Maintenant, je me demande ce qu'il en est des autres gens qui pourraient bien me rechercher. Je sais qu'il va falloir que je décampe assez vite. Mais écoutez, je vais passer la voir. Je veux le faire. J'ai du travail pour la galerie, je dois faire encore quelques livraisons et je n'ai pas le temps ce soir. Je viendrai demain, demain matin, avant les courses. Vous avez entendu parler des courses, hein ? OK ? Mais rendez-moi service. Je vous ai dit que j'étais fauché et je ne vais pas vous mentir. J'ai des ennuis. Je dois de l'argent depuis la course du mois dernier. Je lui ai écrit de m'envoyer mille cinq cents dollars mais, manifestement, vous étiez déjà en route. Elle m'a toujours envoyé de l'argent quand je lui en ai demandé. Je suis sûr qu'elle vous en a parlé. Est-ce que vous pensez qu'elle me dépannerait encore une fois si elle était là ? Vous le croyez ?

– Aucune idée, dit Hector.

– Allons, allons, je suis sûr que si. Elle me donnerait ce qu'il me faut. On sait tous les deux qu'elle le ferait. Alors est-ce que vous voulez être sympa et m'avancer l'argent ? Vous m'avez l'air d'avoir pas mal de liquide. Elle vous rendra tout ce que vous pourrez me filer.

– Tout ce que j'ai est à elle, de toute façon.

– Parfait, alors. Je lui avais demandé quinze cents dollars. Vous n'en avez peut-être pas autant, mais si vous pouviez m'en passer mille tout de suite, je vous serais très reconnaissant.

– Tiens », dit Hector en détachant quelques billets de sa liasse. Il n'avait plus envie de continuer sur ce sujet avec lui. Nicholas compta rapidement : c'était l'équivalent de quatre cents dollars.

« Vous ne pouvez pas en ajouter deux ou trois cents ? Je viendrai demain, je vous le promets. Je veux la voir. Il le faut. Je dois le faire. »

Même s'il avait suffisamment d'argent pour le satisfaire, Hector ne lui donna rien de plus, expliquant que s'il en voulait davantage, il lui faudrait demander à sa mère. Son expression s'était sans doute durcie, parce que Nick, se gardant d'insister, hocha la tête et lui tendit la main dans un nuage de fumée bleue de son scooter. Hector la lui avait serrée, mais à contrecœur, parce que la vérité lui apparaissait déjà en toute clarté tandis qu'il retournait à l'hôtel escorté par Bruno : jamais il n'aurait la moindre affection pour ce gamin. Aucun sentiment. Hector remercia Bruno de son aide, le payant pour le temps qu'il lui avait consacré, et lui demanda son numéro de téléphone en cas de besoin. Bruno le lui donna et parce qu'il était rarement joignable à la maison, il proposa de passer à l'hôtel plusieurs fois avant la fin de la journée. Il n'avait pas prononcé un mot de tout le chemin, mais quand il se glissa derrière le volant de son taxi, il s'exprima on ne peut plus clairement :

« Pardonnez-moi, *signore*, mais il faut que je vous le dise. Ce type m'a l'air épouvantable. À votre place, je m'éloignerais de lui autant que possible. »

Hector tapota doucement sur le toit du taxi et lui dit au revoir. Nick n'était pas seulement un menteur et un escroc, une raclure de premier ordre, c'était une sorte d'avertissement incarné qui vous déclenchait instantanément une alarme dans tout le corps, un oiseau de mauvais augure qui précipitait le rythme du cœur pourtant fatigué d'Hector et le faisait

frissonner. Il ferait mieux de dire à June qu'il ne l'avait pas trouvé, qu'il n'avait déniché aucun signe ou indice supplémentaire, et de la conduire droit à Solferino où elle pourrait passer en paix le peu de temps qu'il lui restait à vivre. Ce garçon ne lui causerait que de la tristesse. Ce qui le frappait le plus, c'était qu'il n'essayait même pas de lui cacher sa vraie nature, comme s'il pensait qu'ils étaient tous les deux alliés contre sa mère, qu'Hector lui aussi cherchait à lui extorquer quelque chose. Nicholas avait-il deviné quels étaient leurs liens ? Ou bien lui avait-il paru évident qu'Hector dissimulait son être usé, émoussé, sous une chemise neuve portant encore la marque des plis et un pantalon à revers, et jouait au type qui aide une femme mourante à accomplir ses dernières volontés ?

Il passa devant la réception de la *residenza* et l'employée le rappela alors qu'il montait déjà l'escalier. Elle ne parlait qu'italien, et il supposa qu'elle voulait dire quelque chose à propos de la lessive parce qu'elle faisait de grands gestes vers l'étage puis vers le rez-de-chaussée. Il la remercia et elle continua à parler tandis qu'il montait. Mais quand il atteignit l'étage, il se dit soudain que le linge ne pouvait pas déjà avoir été lavé et séché, parce qu'il s'était absenté à peine plus d'une heure. Alors, il comprit ce qu'elle avait essayé de lui dire : la lourde porte de leur chambre était entrouverte. Il vit de la lumière qui s'échappait de l'intérieur et projetait un faible rayon sur la moquette du sombre couloir. Il poussa le battant.

Les rideaux d'une des hautes et larges fenêtres juste en face de la porte avaient été tirés d'une dizaine de centimètres. Leurs bagages presque vides étaient restés là où il les avait laissés dans la partie salon, entre le canapé et le fauteuil, mais il remarqua tout de suite que le sac à main de June n'était plus sur la table basse où il l'avait vu pour la dernière fois. C'est lui qui portait la plus grosse partie du liquide mais elle avait tous les chèques de voyage. La chambre était suffisamment longue pour qu'il ait du mal à la distinguer dans la pénombre du lit, couchée sur le flanc et lui tournant le dos. En s'approchant, il vit le sac à main posé sur la table de nuit. Il était ouvert : son portefeuille était encore là, mais l'enveloppe contenant les chèques de voyage avait disparu.

« Tu rentres déjà ? » murmura-t-elle, se retournant vers lui, les yeux lourds de sommeil et de stupéfiants. Elle parlait de façon confuse, d'une voix traînante, et ses mots étaient indistincts. « Est-ce que tu t'en es acheté une aussi ?

– Une quoi ? demanda Hector.

– Oh, dit-elle en le fixant du regard comme si elle avait oublié son nom et même son visage.

– Hector, tu te rappelles.

– Oh oui, répondit-elle, sans pour autant savoir qui il était. Où est-il ?

– Qui ?

– Nicholas. Il m'a dit que tu l'avais envoyé directement ici. Il est parti me chercher une glace. On aurait dit un rêve, mais je suis sûre que c'était vrai. Tu penses que c'était un rêve ?

– Non », dit-il, la colère qu'il ressentait contre lui-même lui brûlant la poitrine. Nicholas s'était précipité à l'hôtel à scooter tandis que Bruno et lui rentraient à pied.

« Il n'avait pas du tout d'argent pour le *gelato*, je lui ai donné un chèque de voyage. Je le lui ai signé.

– Plusieurs ?

– Oui, je crois. Je n'en sais rien. Tu penses qu'on va le laisser les utiliser ?

– Pas impossible.

– J'espère que oui. Mon Dieu, que je suis fatiguée, gémit-elle. Je voudrais l'attendre mais il faut que je dorme. J'adorerais manger un *gelato*. Tu lui ouvriras la porte ? S'il te plaît, réveille-moi quand il sera de retour. Tu veux bien ? J'ai tellement faim.

– OK. »

Elle ferma les yeux. Elle frissonna un peu et il plia le couvre-lit matelassé en deux pour la couvrir. Puis il ferma les rideaux et resta assis à côté d'elle dans le noir pendant plusieurs minutes, réfléchissant à ce qu'il allait bien pouvoir faire. Il ferait le tour des boîtes de nuit, comme Bruno l'avait suggéré. Il allait le retrouver, mais pas pour lui reprendre l'argent. Qu'il le garde. C'était légalement le sien, de toute façon. Il n'avait pas non plus de leçon à donner. Nicholas n'en était plus du tout au stade où on accepte de se laisser chapitrer, ou humilier. Tout de même, quand l'heure arriverait, il se demanda s'il serait capable de garder son sang-froid et de ne pas lui donner une bonne correction. Il n'avait jamais utilisé ses poings pour une cause aussi juste. Et il semblait sans cesse entendre la voix aiguë et imbibée de whisky de son père qui lui chantonnait dans l'oreille tandis qu'il le soutenait sur le chemin du retour à la maison. *Tu crois que tu vas t'en*

tirer comme ça, petit gars ? Tu te crois plus malin que les autres ? Hector n'avait jamais pris la peine de lui demander ce qu'il voulait dire exactement, mais aujourd'hui, en voyant l'extrême faiblesse de June, la triste topographie de son corps amoindri sous le couvre-lit, son besoin désespéré de croire, il se dit qu'il comprenait enfin de quoi le vieil homme parlait : la vie.

La vie, encore invaincue. Pas seulement plus forte que June mais que lui aussi. Il ne s'était tiré facilement de rien, et il aurait pu prendre un nombre incalculable d'exemples dans sa propre existence pour le démontrer. Son étrange bonhomme de père avait follement supposé qu'il appartenait à la cohorte des immortels (bien que d'une catégorie manifestement inférieure), mais ses pairs (dans l'armée, chez Smitty) avaient sans doute entretenu le même genre d'illusion, en voyant comment il échappait par miracle aux dangers, ou à quelle vitesse ses blessures guérissaient ; peut-être certaines infortunées s'étaient-elles retrouvées entourées d'une aura de lumière après l'avoir un temps accompagné, nimbées du rayonnement que donne la persévérance. Mais si les choses avaient parfois duré, ce n'était pourtant pas grâce à lui. Il n'avait jamais réclamé pareille persévérance. Il aurait mieux valu pour toutes ses connaissances qu'il soit mort à la guerre, ou dans l'incendie de l'orphelinat, ou encore sous le pare-chocs de Clines à la place de l'innocente Dora. Et donc aujourd'hui, parvenu à la fin de ce séjour, face à la mort prochaine de June, il était prêt à se dépouiller de ce manteau qui lui avait été mystérieusement offert. Il allait disparaître en même temps qu'elle. Se cacher ne suffirait plus. Une autre bonne âme ferait son apparition sur le chemin de sa damnation, et le cycle infernal recommencerait. Tandis qu'ils roulaient vers Sienne, il avait commencé à faire le tour de l'idée, et maintenant, il était sur le point de se décider. Cela flairait encore l'imagination adolescente, mais il savait que cela devrait être spectaculaire : par exemple, accélérer avant un virage serré dans les collines et passer de l'autre côté du parapet qui volerait en éclats. Attacher de lourdes chaînes à ses chevilles avant de se jeter dans la mer. Poser doucement la tête sur le rail métallique et attendre le fracas du choc. Il avait en fait déjà essayé une fois pour de bon, juste après la mort de Sylvie, accrochant la corde à une branche d'arbre à bonne distance de l'orphelinat (pour qu'aucun enfant ne puisse le voir pendu) puis la nouant fermement, mais quand il avait donné

un coup de pied dans le tabouret qu'il avait apporté, les tendons de son cou s'étaient raidis et lui avaient écrasé la trachée-artère, et au bout d'un moment il lui avait fallu couper la corde pour se libérer. Il avait le cou marqué par un collier de futilité, le cœur lourd du poids de la défaite. Car qu'y avait-il de pire que la mort si ce n'est ne pas réussir à se la donner ?

Mais il ne montrerait plus de persévérance désormais.

June s'agita et gémit affreusement. Il savait déjà ce que signifiait ce cri. Les effets de la morphine étaient en train de se dissiper.

« Nicholas, haleta-t-elle. Tu es là ? »

Il s'immobilisa, ne voulant pas la détromper. Elle perdit à nouveau connaissance. Il se précipita dans l'escalier et traversa la place jusqu'à la *gelateria* la plus proche. Il lui rapporta un double cornet de sorbet au *limone* dont le parfum rafraîchissant suffit à l'arracher au sommeil. Elle s'assit seule sur son séant et le lui prit des mains sans hésiter, léchant sa glace avec l'avidité et la gourmandise d'un enfant. Son monde était en train de rétrécir, concentré sur les choses les plus simples. Un goût à la fois sucré et acidulé. Une salve de fraîcheur dans sa gorge déshydratée. Parfois, on ne pouvait rien faire de mieux qu'offrir un petit réconfort. Tandis qu'elle mangeait son *gelato*, il lui prépara une forte dose de morphine, et quand elle eut terminé, elle le surprit en le serrant de toutes ses forces entre ses bras avant de se rallonger. Elle se retourna même toute seule quand elle vit qu'il avait une seringue à la main.

« Nicholas est-il revenu ? demanda-t-elle un peu plus tard, regardant derrière lui, fouillant les recoins de la chambre, les pupilles écarquillées et noires.

– Pas encore.

– Il va revenir, j'en suis sûre.

– Oui, répondit-il, en la regardant droit dans les yeux. Il va revenir. »

OceanofPDF.com

15

Ils roulaient à ce qui apparaissait à June comme une vitesse vertigineuse. Vraiment splendide. C'était dimanche matin et l'*autostrada* était encore presque déserte. Le ciel miroitait, telle une voûte d'un bleu électrique. Ils filaient en direction du nord. Elle ne s'asseyait plus devant, à côté d'Hector, mais s'allongeait sur le flanc, sur la banquette arrière de la berline, soutenue par les oreillers qu'il avait achetés au gérant de la *residenza* à Sienne. Il lui était trop inconfortable de rester assise ou étendue sur le dos ; en relevant les genoux vers la poitrine, elle pouvait serrer les mains autour de ses cuisses et parvenait à se maintenir en équilibre en exerçant le genre de pression qu'on utilisait sur une vilaine plaie ou une blessure. En l'occurrence, c'était elle-même la blessure, mais Hector ne lésinait pas sur la morphine et, bien que la douleur soit constante, elle restait en sourdine, et ce qu'elle ressentait surtout dans son abdomen, ses membres, son bas-ventre et son cou, c'était une sorte de poids inamovible, une densité inéluctable qui, tout en demeurant fantomatique, s'incarnait dans une voix de femme : *Je suis là, je suis là, je suis là.*

Elle y entendait la voix de Sylvie, puis celle du cancer et, finalement, une version de la sienne propre. C'était une voix plutôt mélodieuse, et en même temps, dénuée de tout sentiment humain, ses notes s'égrenant froidement entre ses os. Mais elle pouvait le supporter. Elle pouvait tout endurer maintenant. Même si elle n'était guère capable de faire plus de dix pas de suite, sa volonté restait intacte, et peut-être même plus forte encore, convaincue qu'elle était que, si elle pouvait rester sur le qui-vive et adapter ses pensées aux nécessités de chaque moment, passer de l'un à l'autre sans fléchir, la concentration de son esprit resterait telle que son corps ne

pourrait pas céder. Pourquoi se rendre ? Ce n'était pas toujours le cas. Elle n'était pas folle. Bien qu'elle réussisse à peine à faire la différence entre la veille et le sommeil, chacun des deux états désormais si perméable qu'elle pouvait fermer les yeux tout en continuant à voir, elle était sûre de ne pas se tromper. Elle demeurait persuadée qu'elle pourrait tenir encore longtemps, peut-être indéfiniment, chantonnant de concert avec la voix qui lui résonnait dans la tête et restant ainsi en prise avec le présent. Ne jamais lâcher la barre.

Elle se réjouissait à l'idée d'arriver à Solferino quelques heures plus tard, parce qu'elle pourrait alors se reposer, et tout de même profiter de la lumière pour voir l'église. Ou bien ils prendraient leur temps, peut-être même laisseraient-ils cette visite pour le jour suivant ou celui d'après, et elle se dit soudain qu'à la place d'une auberge ou d'un hôtel ils pourraient séjourner dans un studio, un appartement ou même une villa – ils avaient suffisamment d'argent – où Hector cuisinerait de nouveau s'il le souhaitait, pour préparer ce ragoût du campeur qu'elle aimait tant à l'époque et aimait encore aujourd'hui pour son fumet sucré, parfumé de tomate, et aussi pour la façon dont il avait su lui mettre l'eau à la bouche dans le petit pavillon de chasse comme si elle allait effectivement se remettre à manger.

De fait, Hector était extrêmement gentil à son égard, voire galant, sortant de l'autoroute pour des arrêts qu'elle n'avait pas eu besoin de réclamer et l'aidant à s'asseoir ou à s'extraire de la banquette si basse de la voiture. Il avait même malmené un caissier grognon qui avait fait une remarque quand elle avait maladroitement laissé tomber sa monnaie et, la main crispée sur son col de chemise depuis son côté du comptoir, il l'avait enjoint en anglais de se montrer un peu plus poli, ce que le type, étant donné son expression, sembla comprendre parfaitement. Une villa serait peut-être la meilleure solution parce qu'ils pourraient s'asseoir ensemble dans le jardin et reparler enfin de tout ce qu'il s'était passé entre eux. Ils auraient toute la place disponible également, au cas où Nicholas changerait d'avis et déciderait de les rejoindre en train à Solferino.

Le jeune homme avait dit qu'il voulait venir visiter cet endroit avec elle, mais il décida finalement que rester à Sienne pour continuer à travailler dans cette galerie d'art à la mode et se faire seul une place au soleil était sans doute ce qu'il pouvait faire de mieux en ce moment. Au bout du compte, il était entendu qu'il rentrerait à New York. Elle regrettait

maintenant d’avoir vendu son affaire, mais bien sûr, il pouvait en entreprendre une nouvelle. Il vaudrait même mieux qu’il lance la sienne et ne vende plus que des pièces haut de gamme, au contraire de ce qu’elle avait choisi durant des années. Il avait promis de tout faire pour éviter les ennuis, d’écrire aussi régulièrement qu’autrefois et, en contrepartie, elle ou son notaire lui enverrait l’argent dont il pourrait avoir besoin. Sans doute Nicholas s’était-il montré un peu égoïste et gourmand, et ses demandes avaient-elles été assez exorbitantes, mais au bout du compte, tout finirait par lui revenir, et il n’y avait donc aucun réel obstacle sur son chemin, pourvu qu’il réussisse à s’amender. Elle était certaine qu’il réussirait à dominer ses mauvais penchants.

Hector l’avait ramené à l’hôtel pratiquement au milieu de la nuit et escorté jusqu’au lit de sa mère, la main posée sur son épaule, et bien qu’elle ne soit que l’ombre d’elle-même, elle s’anima soudain en le revoyant, avec l’impression que ses jambes étaient assez vigoureuses pour gravir un escalier quatre à quatre. Elle ressentit une grande joie en contemplant ce visage encore juvénile et beau (malgré quelques ecchymoses dues à une récente chute de scooter) tout en lui tenant la main pendant qu’elle écoutait ses récits de voyages à travers la Grande-Bretagne et le reste de l’Europe. Comme elle avait bien fait de se montrer si persévérante dans sa correspondance avec lui ! Elle se réjouit qu’il ne s’étende pas sur l’épisode de la chute de cheval et que sa jambe paraisse parfaitement guérie. En fait, il n’avait pas l’air de boiter du tout quand Hector le reconduisit mais il s’appliquait peut-être particulièrement pour cacher son infirmité à sa mère.

Elle était désormais plus persuadée que jamais que le cauchemar de la mort de son fils et celui du coup de téléphone au milieu de la nuit avaient été les conséquences des doses quasi mortelles de la chimiothérapie que le Dr Koenig l’avait convaincue d’accepter à l’époque. Mais elle voyait clairement aujourd’hui que cet horrible cauchemar avait fonctionné comme une alarme, un sérieux avertissement de son inconscient : il lui fallait faire amende honorable avant qu’il ne soit trop tard.

La seule chose qui l’étonnait, c’était sa surprenante sérénité face à la maladie de sa mère. Elle en avait même été franchement abasourdie au début. Même si elle ne cessait de lui répéter que tout irait bien et qu’il ne fallait pas qu’il s’inquiète, elle trouvait décevant qu’il ne lui demande pas une seule fois comment elle se sentait ou quel était le pronostic. Par ailleurs,

même s’il conservait un front calme et parlait d’une voix douce alors qu’il était debout auprès d’elle sous le grand baldaquin, sa main dans la sienne paraissait moite et agitée de tics nerveux, comme s’il avait souhaité s’enfuir loin d’elle. Et pourtant, elle le comprenait, honnêtement et au plus profond d’elle-même : il devait avoir été sacrément effrayé de la voir dans cet état et de sentir dans son cœur qu’il n’y avait plus aucun espoir. Il avait peine à la regarder dans les yeux. Mais quand elle lui dit qu’il devrait la laisser se reposer et s’en aller, il l’embrassa, se penchant pour poser rapidement un baiser sur son front, et avec courage il retint tout halètement et tout cri, ne marqua pas la moindre hésitation, et donna ainsi paradoxalement la preuve qu’il était bien son fils.

Il y aurait peut-être aussi un avenir. Hector, remarqua-t-elle, lui avait même donné de l’argent avant son départ, et il fallait qu’elle pense à le remercier (ce qui, dans son cas, était un peu comme tenter de se remémorer chaque cliché après avoir brièvement parcouru une seule fois du regard une pile de photographies sans point commun), à le remercier de s’être montré compréhensif dans des circonstances déroutantes pour n’importe quel homme et pour lesquelles il n’était assurément pas préparé. Elle ne cessait de se répéter qu’il ne fallait pas le pousser à aller vers Nicholas. Ils étaient tous deux des solitaires, ils n’avaient évidemment aucun besoin l’un de l’autre pour l’instant, et il n’y avait rien à gagner à forcer les choses. Si l’un des deux devait tenter un rapprochement, elle s’imaginait qu’un jour ce serait Hector qui rechercherait Nicholas, qui désirerait tout comme elle établir une dernière communication avec son fils, ne serait-ce que pour ne pas mourir seul. Elle avait eu tort de croire qu’elle pourrait préférer une fin solitaire parce que, aujourd’hui, l’idée même la terrifiait, lui faisait penser que ce serait l’horreur ultime. Mais cette menace n’était plus à l’ordre du jour.

« Tu ne m’as pas dit ce que tu pensais de lui, demanda-t-elle. Cela a dû être étrange pour toi.

– Je suppose que oui », répondit Hector une main posée sur le volant, l’autre tenant une canette de bière. Elle ne s’inquiétait guère de le voir boire en conduisant. Il était paisible. Ni maussade, ni fâché, et pour la première fois elle lui trouvait même un air presque satisfait bien qu’un peu las, comme si les longues heures passées avec Nicholas jusqu’au petit matin

avaient représenté pour lui un effort justifié. Quelque chose dont il se réjouirait pour toujours.

« Je suis tellement heureuse de l'avoir trouvé en bonne santé. Sa jambe paraissait complètement guérie.

– Hum hum.

– Tu n'as pas l'air convaincu.

– T'occupe pas de moi. Tout va très bien aller pour Nick.

– Je suis sûre que tu me l'as déjà dit, mais j'oublie tout. Avez- vous beaucoup parlé ensemble ?

– Non, pas beaucoup.

– Il a dû poser des questions. À ton sujet, en particulier.

– Quelques-unes.

– Je suppose que tu ne lui as pas dit que tu étais son père.

– Non.

– Je crois qu'il a dû deviner quelque chose, de toute façon.

– Comment ça ? demanda Hector après une longue rasade.

– Quand Nicholas a fini par revenir, quand tu me l'as ramené très tôt ce matin, je lui ai demandé la même chose. Je l'ai interrogé sur ce qu'il pensait de toi. Et tu sais ce qu'il a répondu ? »

Hector secoua la tête.

« "C'est un type bien que tu as là, maman. Il saura s'occuper de toi. Ne le laisse pas partir."

– Il est incroyable, ce Nick.

– Tu l'appelles toujours Nick. J'aime ce son. C'est joli à entendre.

– Ouais… », grommela-t-il, et elle eut distinctement l'impression qu'il souhaitait changer de sujet. Mais elle n'était pas encore prête à lâcher le précédent. En ce moment précis, elle ne ressentait quasiment ni gêne ni douleur, même les joints d'expansion de la route ne lui causaient aucun tremblement quand ils roulaient dessus à toute allure. Elle avait aussi soudain l'impression que son cerveau fonctionnait de nouveau correctement, ou qu'au moins, il était en prise, ses pensées s'imbriquaient, progressaient, avaient une certaine force.

« Peut-être qu'un jour tu auras envie de le revoir.

– Ça m'étonnerait.

– Mais pourquoi ? Rien ne te forcera jamais à lui dire la vérité. Vous pourriez être amis, tout simplement. Quelqu'un qu'il pourrait contacter, en

cas de besoin. Il a manifestement du respect pour toi.

– Je crois pas que ça arrivera.

– Pourquoi pas ? Parce que tu ne veux pas de cette responsabilité ? Tu n'en aurais aucune. Il aura suffisamment d'argent. Tu n'aurais rien de spécial à faire. Je me dis seulement que tu pourrais t'arranger pour qu'il sache où te trouver. S'il avait envie de te parler. Je voudrais que tu lui dises, ou qu'au moins mon notaire lui dise, où tu te caches. »

Hector freina d'un coup sec et ralentit si brusquement qu'elle dut lever l'avant-bras et se retenir à l'appuie-tête du siège avant pour ne pas s'écraser contre le dossier. Le bas-côté était très étroit à cet endroit d'un pont interminable qu'ils étaient en train de franchir. Ils s'étaient arrêtés entre la route à deux voies, et la vallée et les champs cultivés s'étendaient majestueusement sous leurs yeux. Il coupa le moteur, sortit et ouvrit la portière arrière. Un camion passa à toute vitesse dans un grondement de tonnerre en faisant beugler son klaxon, et il manqua de le renverser de seulement quelques centimètres. Hector ne broncha pas, il ne sembla même pas le remarquer, son regard furieux tout entier concentré sur elle tandis qu'il se penchait pour lui parler.

« Il va falloir que tu arrêtes tout de suite de parler de lui et moi, dit-il avec rudesse. Sinon, ça va pas marcher entre nous. Je te l'ai retrouvé, mais ça s'arrête là.

– Tu n'éprouves donc aucun sentiment pour lui ? Rien du tout ?

– Je veux pas le revoir, compris ? cria-t-il avec plus de véhémence qu'il n'en avait manifesté depuis leurs retrouvailles. Je veux plus penser à lui. Il est parti d'un côté, et nous de l'autre.

– Nous pourrions aller le rechercher.

– C'est ça que tu veux ? Demi-tour et je te ramène. Je peux le faire. Alors ? »

Elle ne parvint pas à répondre et elle crut qu'il allait claquer la portière et disparaître pour toujours, mais à la place, il s'accroupit sur le côté de la voiture, la tête baissée, avec cet air d'épuisement qu'elle avait toujours su mettre à profit. Pourtant ce n'est pas ce qu'elle aurait aimé voir à ce moment-là. Une voiture passa en trombe, une fois de plus trop près.

« Ne reste pas là, je t'en prie ! » le supplia-t-elle. Deux voitures de plus filèrent à vive allure, une dans chaque direction, le klaxonnant chacune son tour parce qu'il gênait la circulation. « S'il te plaît, Hector. Je ne sais pas ce

que je ferais s’il t’arrivait quelque chose. Je ne pourrais même pas te conduire à l’hôpital. Je t’en prie ! »

Il finit par se remettre au volant. Il les conduisit de l’autre côté du pont et s’arrêta de nouveau sur l’herbe du bas-côté. Il coupa le moteur, sortit de la voiture et s’enfonça dans les bois. Elle s’apprêtait à lui dire qu’elle regrettait de l’avoir mis dans cet état, qu’elle lui était infiniment reconnaissante de tous ses efforts, qu’il avait été absolument merveilleux avec elle alors que tout ce qu’elle avait à offrir était cette mission épuisante et peut-être perturbante, mais son corps s’était soudain rappelé à son attention, elle frissonna de douleur et, avant qu’elle ait pu trouver les mots, il avait déjà disparu.

S’apercevant qu’il n’était toujours pas revenu un quart d’heure plus tard, elle glissa ses pieds enflés dans ses ballerines et s’extirpa de la voiture. Elle marcha dans la direction où il était parti et trouva un sentier qui serpentait dans les hautes herbes et s’enfonçait dans la forêt. À l’orée du chemin, les broussailles étaient piquantes et touffues, et elle pensa ne pas pouvoir les traverser, mais ensuite, les ronces cédaient la place à des sapins dont les hautes cimes, sombres et fraîches, surplombaient le reste du bois. Le sol était couvert d’aiguilles molles, et il descendait en pente rapide vers le fond de la vallée, si bien qu’elle dut avancer de côté pour ne pas risquer de glisser ou de tomber. Ses jambes flageolaient, et à chaque pas, pourtant mesuré, des élancements lui parcouraient le ventre, le dos et le cou, mais elle serra les dents et se dit, comme elle l’avait fait toute sa vie chaque fois qu’il lui fallait persévérer, que c’était de nouveau la guerre, ces quelques jours entre le moment où elle avait perdu son frère et sa sœur dans ce train et celui où elle avait rencontré Hector sur la route ; chacune de ses cellules était alors assiégée par la faim et la peur mais elle restait résolue à ne pas flancher, et jamais elle n’avait baissé les bras.

Pourtant, un terrible pressentiment au sujet d’Hector l’envahissait ; elle pressa le pas et trébucha sur une racine au milieu du chemin. Elle tomba sur les mains. Un affreux couinement aigu lui déchira la gorge. Son poignet gauche lui semblait cassé. Elle le comprima entre ses doigts pour réduire la douleur. Relevant les yeux, elle crut distinguer quelque chose entre les branches d’un vert argenté, et elle se releva, sourde à sa souffrance, ou plutôt se forçant à l’accueillir différemment, comme s’il s’agissait d’une incarnation de la partie la plus dure de son être, celle qui avait régenté la

majeure partie de sa vie : cette femme froide, parfois cruelle, qu'elle avait aveuglément suivie, dont elle s'était fait une amie et qui lui donnait aujourd'hui l'envie de s'attacher à elle pour se punir.

Le bosquet de sapins s'éclaircit, la pente se transforma en un terrain aride plus plat, plus ouvert, et elle se retrouva en train de se frayer un chemin à travers des buissons de romarin pour apercevoir une corniche rocheuse. À sa droite, elle distinguait encore le pont qu'ils venaient de traverser, à la même hauteur qu'elle, mais droit devant, elle ne voyait qu'un grand espace vide, avec en toile de fond de belles collines jaunes et ondoyantes, parsemées de champs bien verts et de fermes aux toits de terre cuite, un panorama qui ressemblait aux paysages de troisième ordre qu'elle avait souvent vendus dans son magasin, sauf que celui-ci était marqué par un coup de pinceau sombre au premier plan, une touffe de cheveux roux, le sommet de la tête d'un homme qui flottait étrangement au-delà de la corniche. Que faisait-il ? Soudain, une flèche de panique lui traversa la poitrine et elle cria son nom, mais il ne répondit pas. Elle s'avança prudemment sur la plateforme rocheuse, mais une fois là, elle se laissa tomber sur les genoux à cause du vertige, les hauts nuages se déformant sous ses yeux dans le ciel. Il lui fallut ramper jusqu'au bord. En contrebas, sur une langue de rochers affleurants, Hector était assis, les jambes pendant dans le vide au-dessus de la paroi abrupte. Il but une dernière rasade de la bière qu'il avait apportée avec lui avant de lancer la canette dans l'abîme. Elle n'entendit aucun fracas de chute.

« S'il te plaît, Hector », dit-elle en s'agrippant craintivement au granit battu par les intempéries. Bien que la roche ne soit que légèrement inclinée, June était sûre qu'elle allait tomber. De plus en plus agitée, elle se sentait incapable de concentrer son attention sur l'horizon. « Remonte, je t'en prie. Il nous reste encore beaucoup de kilomètres pour atteindre Solferino. Je ne te parlerai plus de toi et de Nicholas. Je me tairai, je te le promets. Allons-y maintenant, d'accord ? S'il te plaît, Hector. Je ne me sens pas très bien sur ces hauteurs… »

Elle se mit à pleurer, et le flot soudain de ses larmes la prit par surprise, parce qu'il n'y avait là ni but, ni calcul, ni stratagème, rien que l'épanchement involontaire d'une femme épuisée. Sa joue était appuyée contre la gigantesque pierre tombale du rocher tiédi par le soleil. Un signe pour eux deux. Elle allait assister à sa disparition, au moment où il quitterait

ce monde. Mais il se releva et, sans la moindre considération pour le danger de sa position ou son équilibre instable, il se retourna et se hissa sur la corniche.

« C'est bon, dit-il, sa main puissante posée sur son dos. T'en fais pas.

– Je suis navrée de ce que j'ai fait.

– Tu m'as rien fait du tout.

– Mais si !

– Je vais me débrouiller.

– Il ne s'agit pas de Nicholas ! » dit-elle dans un souffle. Elle allait ajouter quelque chose, tout lui dire peut-être, mais elle fut prise d'une violente quinte de toux, ainsi que cela lui arrivait de plus en plus souvent depuis quelques jours. C'était un peu comme si elle avait puisé à sa dernière source d'énergie, toussant si violemment que du sang commençait à affluer, et il la prit dans ses bras et la retint pour qu'elle ne se cogne pas contre le rocher.

« De quoi alors ? murmura-t-il, les yeux écarquillés et illuminés de l'intérieur par un éclair de peur. C'est à propos d'elle ? »

Mais elle ne réussit pas à répondre, elle pouvait à peine respirer, et il continua de lui tapoter et de lui caresser gentiment le dos, et ce fut à cet instant qu'elle décida de ne pas dire un mot de plus, de se retirer dans les anneaux de son corps toujours plus distendus. Ce tas de corde effilochée. Elle ferma les yeux, tenta de remplir ses poumons, une fois, puis une autre. Il la souleva sans peine et elle sentit sa force tandis qu'il la portait sur son dos à travers les arbres. Craignant d'être prise de nausées, elle ne voulait plus ouvrir les yeux. Il la déposa sur la banquette de la voiture entre les oreillers. Il fit tourner le moteur et reprit la route dans la même direction.

Le trajet se déroula sans heurts, ce qui permit à June de s'apaiser. Il lui proposa de s'arrêter dans la ville suivante pour trouver un médecin, mais elle secoua la tête. Il ne lui restait guère de temps pour les pauses. Elle ne se rappelait quasiment rien de ce qui s'était passé au cours des trente-six dernières heures, elle ne se souvenait même pas d'avoir dit au revoir à Nicholas. Mais elle savait au moins une chose : elle était à bord d'un frêle esquif, avec un goût de sang dans la bouche, semblable à celui d'une vieille pièce de monnaie sur la langue. Est-ce qu'il lui serait accordé le droit de traverser ? Sa famille l'attendrait-elle ? Les Tanner ? Ses parents ne pratiquaient aucune religion, elle non plus d'ailleurs, mais il semblait

raisonnable de penser qu'elle allait désormais devoir rendre des comptes sur tout ce qu'elle avait fait durant sa vie, et se demander si l'équilibre de ses actions se révélait positif, humain. Les referait-elle, ou bien étaient-elles suffisamment regrettables pour qu'elle les renie, qu'elle essaie une fois de plus de les oublier ?

Hector jetait un coup d'œil dans le rétroviseur environ tous les vingt kilomètres pour voir si June était toujours éveillée, mais il voyait seulement sa bouche, ouverte ou fermée suivant la profondeur de son sommeil, sa tête dodelinant de droite et de gauche. Il avait du mal à croire à ses regrets pour ce qu'elle lui avait « fait », se disant que, comme d'habitude, elle manœuvrait pour arriver à ses fins, soucieuse avant tout de le pousser à continuer. Et pourtant son cri avait semblé aussi authentique que sa douleur physique, dont il avait appris en temps de guerre comme en temps de paix (si on pouvait considérer que les heures passées chez Smitty appartenaient à la seconde catégorie) qu'elle était aussi efficace qu'un sérum de vérité. Avait-elle dit à Dora quelque chose de blessant à son sujet ? L'avait-elle torturée en lui parlant de leur brève union et de l'existence de Nicholas ? Elle en était tout à fait capable. Il aurait voulu être en colère après elle, et une vague de chaleur lui remonta le long du cou mais ne réussit pas à se transformer en rage ou en quoi que ce soit. Quelle importance désormais ? À partir de maintenant, il n'y avait plus qu'eux deux, deux âmes dans un tonneau qui flottait sur le dernier tronçon de la rivière, tourbillonnant lentement dans les remous les plus calmes avant d'être entraîné vers les chutes.

En vérité, c'est lui qui aurait dû demander à June de lui pardonner pour cette dernière nuit. Son égoïsme forcené et son besoin de l'amour de Sylvie lui avaient fait négliger sa tâche : il devait chaque soir inspecter les poêles de l'orphelinat, et l'un d'eux avait soudain explosé dans les flammes. Comme maigre lot de consolation, il avait offert à June ce triste mariage et leur union plus triste encore, dont il aurait bien dû savoir qu'il n'en tirerait que des ennuis. Il n'avait aucune peine à imaginer comment elle aurait pu mener une existence complètement différente s'il avait seulement su s'esquiver : elle aurait pu connaître une adolescence paisible et relativement sereine, avoir une famille et un mari ; et puis maintenir le lien avec Sylvie,

qui aurait environ soixante-dix ans aujourd'hui, et aurait été une grand-mère ou une grand-tante gâteuse pour les enfants de June, qui n'aurait alors jamais songé à s'enfuir. Mais dans la réalité du moment, dans ce temps qui se resserrait, June avait fini (de son propre chef ou non ?) par se retrouver auprès de lui, pitoyablement dépendante d'un homme qui, en trois ou quatre secondes, pouvait s'éloigner de la perche qu'il avait désespérément demandé qu'on lui tende quelques instants plus tôt.

Et donc il sentait qu'il avait bien fait, qu'il s'était même montré juste en lui ramenant Nick une dernière fois. À Sienne, il avait rejoint Bruno sur la place. Il lui avait raconté comment, après lui avoir parlé dans le café, Nick s'était précipité à l'hôtel pour y arriver avant lui et avait fait signer les chèques de voyage à June. Bruno hocha la tête, sans même demander à Hector ce qu'il comptait faire, et lui dit qu'il avait une idée de là où ils pourraient le trouver : certaines boîtes de nuit étaient les repaires favoris des étudiants et autres jeunes fêtards. À l'hôtel, June s'était levée, puis endormie de nouveau et relevée, Hector était allé lui chercher un autre *gelato* avant de l'assommer pour le restant de la nuit avec une nouvelle dose bien tassée. Il avait commencé à boire dans la chambre, quatre canettes de bière pour remplir son estomac vide, mais il n'avait pas encore atteint le point de satiété, cette impression d'être complètement noyé dans l'alcool, comme un corps resté trop longtemps immergé dans l'eau. Il buvait parce qu'il voulait être sûr de ne pas hésiter quand il reverrait le jeune homme, de ne pas le laisser s'en aller sans poser une lourde main sur son épaule, comme n'importe quel père déçu. Il voulait aussi le regarder une dernière fois, lui dire un dernier mot, non pas dans le but de le réformer mais plutôt dans celui de lui annoncer de mauvaises nouvelles, de lui transmettre la malédiction du monde.

La première boîte où ils tentèrent leur chance était presque déserte et silencieuse, mais il était encore tôt, pas même 23 heures. Vers minuit, Bruno proposa d'en essayer une autre, non loin de là. Il y avait plus de monde, l'atmosphère était enfumée, la piste grouillait de danseurs, ce qui les empêcha d'aller jusqu'au fond de la salle. Ils restèrent sous une voûte, tout près de l'escalier qui conduisait au sous-sol. Ils commandèrent à boire et se tinrent dans un endroit stratégique devant lequel devaient passer tous ceux qui voulaient s'approcher du bar. Mais au bout d'une heure, Bruno cria pour couvrir le vacarme de la musique qu'ils devraient essayer un autre

night-club, et Hector accepta. Il était en train de finir les dernières gouttes de son verre quand Bruno lui tapa sur l'épaule.

C'était Nicholas qui entrait en compagnie de Laura, la jeune femme de la galerie. Bruno fit un pas en avant mais Hector le retint et le força à rester dissimulé dans l'ombre avec lui. Quelque chose lui donnait l'envie d'observer le garçon pendant quelques instants de plus. Y avait-il une lueur d'autosatisfaction sur son visage ? Le rayonnement d'une absence totale de culpabilité ? Le jeune couple paraissait satisfait, heureux même, comme s'ils ne connaissaient aucun souci, enfin Nicholas au moins. Il paraissait plus grand, se tenait plus droit que lors de leur première rencontre, comme s'il était renforcé par une toute nouvelle armature – sans doute l'étayage de nouveaux fonds. Hector comprit que Laura n'en savait absolument rien, à voir la façon dont elle resplendissait quand il l'embrassait, peut-être plus passionnément que n'importe quel autre soir, et quand le jeune homme leur commanda à boire et proposa un toast, Hector comprit que la dernière heure de Laura était arrivée pour Nicholas. Il s'apprêtait à la quitter, comme tout le reste.

Devant l'étroit comptoir, une bagarre éclata soudain, deux hommes vêtus de chemises criardes se mirent à se bousculer et à s'insulter. D'après les couleurs de leurs vêtements, ils appartenaient à des *contrade* différentes. À moitié ivres, ils s'étreignirent sans se porter ni coups de poing ni coups de pied, comme s'il existait un code implicite de bataille : ils se contentèrent de s'empoigner d'une façon mécanique et théâtrale, un peu comme dans un film muet. Mais en reculant, ils heurtèrent violemment Laura qui renversa son verre sur Nicholas, et une grosse tache sombre s'étendit de sa chemise bleu ciel à son pantalon en lin blanc. L'homme de la *contrada* était tout petit et râblé et il leva les mains pour s'excuser, mais Nicholas continuait de lui crier dessus, tirant sur le pan de sa chemise pour lui montrer qu'elle était trempée, et la scène se serait sans doute terminée rapidement si le jeune homme n'était entré dans une colère insensée. Il repoussa même Laura qui tentait d'essuyer les dégâts tandis qu'il s'en prenait à l'inconnu. Beaucoup plus grand que son adversaire, Nicholas le réprimanda violemment comme on se fâcherait contre un enfant et, lors d'une pause musicale, Hector se rendit compte qu'il s'adressait à l'autre en anglais, mais cette fois avec un accent britannique plus marqué que précédemment, et même si Hector n'avait pas assez voyagé pour se faire

une idée de sa provenance exacte, il aurait dit que c'était un parler ouvrier, le genre d'accent qu'on entend sur les docks ou dans les bars mal famés.

Cela laissa Hector perplexe. Nicholas était un escroc doué et insaisissable (à en croire les documents rassemblés dans le classeur de Clines), mais ce tempérament soupe au lait ne collait pas avec le reste, sans parler de la description de l'enfant sensible, paisible et de tempérament artistique qu'avait toujours décrit June. Ce n'était pas le genre de type à gratter une allumette là où ça pouvait être dangereux. À son crédit du moment, il fallait remarquer qu'il était d'une agressivité impressionnante, si bien que les deux hommes des *contrade* et leurs copains respectifs furent un instant réduits au silence, légèrement étonnés qu'un étranger solitaire ose leur parler sur ce ton. Mais assez rapidement, voyant que Nicholas s'obstinait, ils se mirent à le bousculer et la colère se lut sur leurs visages. C'était une boîte d'habitués après tout et comme toujours, ce genre d'endroit avait ses lois internes, Hector s'en aperçut en observant la façon dont le barman et les videurs laissaient faire et reculaient d'un pas. Un certain type de visiteur pourrait facilement s'y attirer des ennuis.

À l'évidence, Laura le savait, et elle s'était interposée entre Nicholas et les autres, les exhortant tous au calme, mais le jeune homme l'écarta pour se planter devant eux. Les cris dégénérèrent en gestes agressifs, bousculades et poings brandis. Instinctivement, Hector se rapprocha et Bruno le suivit. Derrière les hommes de la *contrada*, quelqu'un s'avança en jouant des coudes, et il poussa l'un d'eux vers Nicholas et Laura, et c'est sans doute ce qui mit le feu aux poudres, peut-être parce que le jeune homme avait remarqué la présence d'Hector. Dès les premiers échanges de coups de poing, Bruno éloigna Laura.

Hector s'approcha pour aider Nicholas, étant donné qu'il était venu pour le ramener, mais, dans la confusion du moment, dans ce chaos de coups, de grognements, de sueur et de bave – une zone où la plupart des gens comme il faut n'auraient perçu que des mouvements brusques et indistincts tandis qu'Hector y voyait un conflit mineur et des images bien nettes, comme un diorama dans lequel il aurait pu se déplacer à son propre rythme et à son gré –, il décida que son aide se limiterait à ne pas laisser Nicholas se faire mutiler ou crever les yeux. Il n'en voulait pas personnellement à ces types de la *contrada*, et il se contenta de jouer le rôle qu'il avait tenu des quantités de fois chez Smitty : il lui suffit d'empêcher

l’un des adversaires de causer un dommage irréparable, les autres autorisant ce touriste à l’air distingué à entrer dans la danse pour protéger le contrevenant et lui épargner quelques coups de poing et de pied. Quand ils s’arrêtèrent, il entraîna Nicholas vers la rue. Bruno et Laura les suivirent de près. Le jeune homme qu’Hector portait comme un sac sur son épaule, tenta de se libérer et se mit à courir, mais il trébucha sur un pavé mal joint et tomba. Il se releva aussitôt pour décamper mais, soudain animé par un désir de vengeance, Hector lui fit un croche-pied qui l’envoya de nouveau violemment valser par terre. Il resta là, immobile, et au lieu de l’aider à se relever, Hector fit peser son genou de tout son poids sur sa nuque.

« Qu’est-ce que vous lui faites ? s’écria Laura. Pourquoi faites-vous ça ? Lâchez-le. »

Hector ne lui répondit pas, mais Nicholas s’en chargea, les surprenant tous en ordonnant à la jeune fille de s’en aller. Il avait le visage tuméfié, la lèvre enflée et entaillée. Sa tignasse était trempée de sueur et il respirait à grand-peine. Laura continuait à hurler à l’adresse d’Hector sans tenir compte de ce que Nicholas lui avait dit, mais il se mit alors à lui crier dessus, l’abreuvant d’insultes si dures et si crues qu’on aurait pu croire que dans des circonstances différentes il lui aurait volontiers tranché la gorge. Elle recula d’un pas, horrifiée, incrédule, s’attendant sans doute à ce qu’il s’explique ou s’excuse, et Bruno décida de son propre chef de la prendre par le bras pour la raccompagner chez elle. Mais elle ne voulut pas le laisser la toucher et elle se mit à insulter Nicholas en italien, lui écrasant les jambes, tentant de lui décocher un coup de pied bien placé. Elle lui cracha même dessus et Hector subit les dommages collatéraux de cette fureur, sans doute décuplée par le fait qu’elle soupçonnait Nicholas depuis le début mais n’avait rien voulu comprendre et qu’elle appréhendait maintenant avec désespoir toute la vraie nature du jeune escroc. Bruno réussit finalement à la circonvenir et l’entraîna au loin, même si elle gardait un œil sur Nicholas, comme si elle n’était pas encore tout à fait sûre de ce qui s’était passé, se demandant peut-être s’il allait la rappeler, affirmer que tout cela n’était qu’un malentendu, que les apparences étaient trompeuses.

« Est-ce que vous allez me lâcher, putain ! s’écria Nicholas, en se relevant après le départ des deux autres. Mais lâchez-moi, bon Dieu ! »

Hector souleva son genou mais il l’agrippa solidement par l’épaule, le forçant à rester penché en avant.

« Où on va ?

– À l’hôtel.

– J’ai déjà dépensé tous les travellers. Je les ai échangés pour payer mes dettes. Il me reste seulement deux cents dollars que vous m’avez filés, c’est tout.

– Donne.

– Ces chèques étaient à moi, vous savez, elle a dit qu’ils étaient à moi. »

Hector lui décocha un coup de poing dans les reins. Nicholas lança une ruade comme s’il avait reçu une balle dans le dos.

« Mais putain de merde ! gémit-il, en mettant un genou à terre. Vous êtes complètement cinglé, bon Dieu ! Tenez, prenez tout et maintenant foutez-moi la paix ! » Il jeta son portefeuille à Hector.

« Tu viens avec moi, annonça Hector en le soulevant par son col de chemise.

– Je ne suis pas celui que vous croyez, s’écria-t-il en s’efforçant de suivre l’allure. C’est pas moi. Je suis pas son fils.

– Je le sais.

– Vous voulez savoir comment je m’appelle ?

– Paul, pas vrai ?

– Ça, c’est un faux. En vrai, je m’appelle Nick.

– Nick ?

– Exact. Vous trouvez pas ça tordant ?

– Si. On y va.

– Mais pour quoi faire ? Elle doit savoir que je ne suis pas lui.

– Tu lui diras où se trouve Nicholas.

– Elle sait où il est ! Il est mort. Ça fait un an qu’il est mort, putain ! On était assez bons potes. Il était vraiment doué. Un peu mou, un peu trop gentil quand il s’agissait de monter un coup, mais je lui apprenais peu à peu le métier. On serait vite devenus un duo d’enfer. On était dans le château d’un lord de fraîche date dans le Sussex. Plein d’objets de toute première bourre. Mais ce con de Nicholas est tombé de cheval, s’est cassé la jambe et, à l’hôpital, un caillot lui est remonté jusqu’au poumon et il a fait une embolie.

– Alors tu t’es mis à écrire à sa mère à sa place.

– Une seule fois. Mais elle a continué, comme s'il était encore vivant. Elle devait pourtant savoir. Alors je lui ai répondu, et elle m'a inondé de lettres qui parlaient de tout et de rien. Elle disait qu'elle était désolée de l'avoir traité comme une merde toute sa vie. Sniff, sniff ! Je lui ai répondu que c'était pas grave. Que je lui pardonnais. Je lui ai pardonné à la place de Nicholas, et c'était pas plus difficile que ça. Quand je lui ai répondu que j'avais son livre, elle m'a envoyé plein de fric. Tant mieux pour moi. Je l'avais gardé seulement parce que Nicholas le trimballait partout avec lui.

– Quel livre ?

– Un bouquin complètement nul sur une vieille bataille dans le nord du pays, en Lombardie. Je suis passé par là d'ailleurs la première fois que je suis venu en Italie. Nicholas disait que c'était un endroit vraiment génial. Mais à mon avis, il avait rien de spécial. J'espérais à moitié qu'il y aurait quelque chose à en tirer.

– Tu l'as encore ?

– Le livre ? Et même si je l'avais… Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

– Tu verras bien.

– Pourquoi vous vous en prenez à moi ? J'ai rien fait que lui donner ce qu'elle cherchait. Qu'est-ce que j'en ai à foutre moi si elle a envie de faire semblant ? D'ailleurs elle a continué sa comédie cet après-midi quand je suis passé la voir. »

Hector se la représenta, semblable à une vague fragile soulevant le drap, parlant à cette silhouette indistincte qui lui tenait la main, tout ce flou lui envahissant la conscience et la mémoire.

« Et si vous me rendiez mon portefeuille, hein ? Puisqu'elle s'en fout, pourquoi vous, vous en auriez quelque chose à cirer ? »

Mais Hector pensait précisément que cela lui importait, et déployant une énergie qui le surprit lui-même, il agrippa Nick par la nuque avec une colère soudaine, et le força à marcher jusque chez lui, puis jusqu'à l'hôtel.

« Mais qu'est-ce que vous me voulez ? Qu'est-ce qu'il y a d'autre ? Bon Dieu, je vous ai dit tout ce qu'il y avait à savoir. »

Hector ne répondit rien, parce qu'effectivement, il ne cherchait rien à savoir de plus. June n'avait pas besoin d'apprendre tout cela. Et pourtant, il était sûr que ce serait bien pour elle que son fils Nicholas lui rende une dernière visite. Lui apporte un sorbet au citron pour sa gorge desséchée. Lui

rende son livre. Qu’il reste avec elle autant qu’elle en aurait la force, et qu’il lui dise tout ce qu’elle voulait entendre.

OceanofPDF.com

16

Les jours suivant la nuit où elle avait dormi serrée contre Sylvie, June vaquait aussi silencieusement que possible au ménage de la maison, et elle s'éclipsait sans dire un mot. Sylvie était distante et distraite, elle restait à lire dans la chambre tandis que June travaillait dans le salon, puis quand par hasard elle mettait le nez dehors, on aurait dit qu'elle laissait volontairement l'assaillir les autres enfants qui formaient autour d'elle une haie bourdonnante. June craignait d'avoir d'une certaine façon souillé leurs liens et mis en péril tous les projets qu'elle avait formés. Elle n'osait même pas demander si elle pouvait rester de nouveau pour la nuit, ne voulant surtout pas courir le risque de rappeler à Sylvie ce qui s'était peut-être passé.

Car, en fait, que s'était-il passé ? Elle n'en était pas sûre elle-même, si ce n'est pour la trace du corps de Sylvie sur ses mains, cette peau aride et lisse à la fois, presque brûlante au toucher, tel un lingot vivant, dense et parfaitement statique. C'est seulement la nuit, dans le dortoir des filles, bien après l'extinction des feux, quand toutes s'étaient enfin endormies après leurs bavardages incessants et qu'elle était elle-même au bord de sombrer dans le sommeil, qu'une ligne de pression lui traversait tout le corps, comme une douleur qui parcourait son bras et sa jambe et lui faisait rechercher le contact de Sylvie tout en sachant qu'elle était seule sous son drap. Tous les autres lits étaient immobiles, mais le sien était agité par un imperceptible mouvement, un infime déplacement des petits pieds de métal et, au matin, elle s'éveillait affaiblie, abasourdie et pleine de mépris pour elle-même d'avoir réussi à éloigner la seule personne à laquelle elle tenait. Son désir, elle le voyait parfaitement, ne faisait que gâcher ses chances pour

l’avenir. Elle ne devait plus être qu’une fille aimante. Elle savait qu’elle devait désormais contrôler ses pensées de la même main de fer que toujours, comme si elle se trouvait de nouveau seule sur la route et que son corps criait famine, chacune de ses cellules prête à exploser dans toutes les directions tant elles souffraient de ce néant, mais son esprit s’accrochant farouchement aux rails. Il fallait qu’elle se transforme en un train à la progression inexorable. Une force inflexible. Il fallait qu’elle suive son destin, qu’elle continue d’aller de l’avant.

Une nuit, alors qu’elle pensait que Tanner n’était pas encore rentré, elle s’était réveillée par habitude aux petites heures du jour et avait regardé par le carreau pour voir si une lampe restait encore allumée dans la maison, et en apercevant un faible rayon, elle s’était précipitée pour vérifier qu’Hector n’était pas dans la chambre. Elle s’était glissée sous la fenêtre le long du mur, l’oreille aux aguets. L’air de la nuit était glacial et elle serrait sa poitrine entre ses bras pour ne pas trembler. Mais la voix qu’elle entendit était celle du révérend Tanner : il avait dû rentrer très tard, au contraire de ce qui était prévu, peut-être même exprès pour la surprendre – et à la grande surprise de June, il parlait sans la moindre trace de soupçon ni de colère, avec même une certaine tendresse, une douce voix de hautbois.

« Tu n’as que trente-quatre ans, ma chérie. Certaines femmes que nous connaissons ont eu des enfants au même âge. Ma mère a donné naissance à mon frère à trente-six ans.

– Dorothy en avait déjà eu six avant lui.

– Elle en a aussi perdu plusieurs, tu sais.

– Elle n’en a pas perdu cinq, dit Sylvie, l’air infiniment triste. Pas tous ceux qu’elle a portés. »

Tanner se tut pendant quelques instants.

« Nous ne pouvons plus penser à tout cela, reprit-il. Être entouré par tous ces enfants m’a donné une force incroyable, mais, je m’en rends compte aujourd’hui, très étonnante aussi. Leur esprit et leur inépuisable énergie m’ont pour ainsi dire régénéré. Je ressens une force terrible à l’intérieur de moi. En rentrant ce soir, je me disais quelle chance nous avions eue de passer ce temps ici. Quelle chance inestimable de vivre au milieu de tellement de promesses d’avenir ! Tant d’espoirs d’horizons nouveaux ! Pourtant, tu ne t’es pas sentie bien ici, et mes fréquents voyages

à Séoul et mes nombreuses visites aux autres orphelinats n'ont vraiment pas arrangé les choses.

– Ce n'est pas ta faute. Pas du tout.

– Mais si, c'est ma faute. Je ne suis peut-être pas la cause première, mais j'ai exacerbé le problème et je suis aussi coupable que si j'en avais été l'origine. Je me suis montré négligent. Un mari assez peu doué, selon tous les critères. Non seulement durant ces derniers mois en Corée, mais toutes ces années. C'est pour cela que je suis rentré, plutôt que de passer la nuit en ville, pour te dire combien je suis désolé d'avoir été si peu attentif à ta tristesse, alors même que j'aurais dû redoubler d'efforts pour t'aider. Pour rester auprès de toi. J'ai été égoïste, et terriblement satisfait de moi-même de surcroît. Je te demande de me pardonner, Sylvie. Veux-tu bien essayer de me pardonner et me laisser revenir vers toi ?

– Te pardonner ? » s'écria-t-elle. Elle essayait de lui dire quelque chose maintenant, sa respiration restait bloquée à la base de sa poitrine et elle tremblait. June était certaine qu'elle allait tout lui avouer, reconnaître ce qu'il savait sans doute déjà, mais il la fit taire, lui expliquant qu'elle n'avait rien besoin d'ajouter. June se hissa lentement au-dessus du rebord de la fenêtre et à travers le voilage, le vit l'embrasser sous la lumière tandis qu'elle se redressait dans son lit. Il caressa ses cheveux décoiffés.

« Repartons à zéro, ma chérie. Je suis venu te dire que je veux recommencer à croire en nous. Je veux de nouveau nous donner une chance. Nous pouvons toujours ramener des enfants de l'orphelinat chez nous, mais je suis sûr que nous pouvons en avoir à nous. Tu veux bien faire cela pour moi ? Tu veux bien ?

– Oui, répondit-elle en s'essuyant les yeux et le nez. Pour toi, je le ferai. Mais je pense que c'est trop tard, Amos.

– Pas si nous ne le voulons pas.

– Pourtant…, dit-elle avec désespoir. Il est trop tard.

– Je suis sûr que non », martela-t-il d'une voix si forte qu'elle fit vibrer le carreau. Puis il marqua une pause, et reprit plus doucement : « Il n'est trop tard que si tu choisis de le croire. Nous n'avons aucune chance sans cela. Aucune. Il faut que nous voulions la même chose, ce qui ne nous est pas arrivé depuis bien longtemps. Rien ne me paraît plus mystérieux dans cette histoire. »

Il se pencha pour l'embrasser sur le front, puis sur la joue et, enfin sur la bouche. Elle ne se détourna pas. Elle n'était peut- être pas complètement là avec lui mais elle ne flottait pas, elle ne reculait pas non plus, et quand il tira sur les pans de sa chemise de nuit, elle leva les bras pour l'aider à la lui retirer. Ses côtes étaient devenues squelettiques. Il tendit les mains et enfouit son visage contre sa poitrine et alors qu'ils s'allongeaient sur le lit, il éteignit la lampe à pétrole, plongeant la pièce dans une obscurité totale. June baissa la tête, craignant qu'on puisse remarquer sa silhouette. Pendant une demi-heure de plus, elle resta blottie dans l'air presque glacial de la nuit, tendant l'oreille pour écouter les bruits de la chamade de l'amour comme elle le faisait dans l'entrepôt attenant à la chambre d'Hector, mais ne distingua que la respiration grave, presque douloureuse de Tanner.

Le lendemain fut une journée magnifique, le flanc des collines resplendissant des couleurs vives de l'automne. Les reflets scintillants rebondissaient dans la poitrine de June, malgré la violente migraine et les poumons congestionnés avec lesquels elle s'était réveillée après être finalement allée se recoucher dans son dortoir, les mains, les pieds et le visage engourdis par l'air glacé. Elle comprenait enfin qu'il lui fallait pour l'instant renoncer, reculer, se forcer à s'éloigner de Sylvie, et de Tanner par la même occasion. Elle se rendait compte qu'elle avait été myope, qu'elle s'était comportée comme une enfant stupide, ridicule dans son obstination, prenant l'insistance inflexible avec laquelle elle s'était immiscée dans leur vie pour une force, une nécessité, alors qu'en fait, elle ne faisait que contribuer à détruire tout ce qu'elle désirait. Cela n'avait aucune importance qu'ils aient ou non un enfant à eux, qu'ils en adoptent un ou plusieurs en plus d'elle-même ; tout ce qui comptait de ce point de vue était que les Tanner restent ensemble, qu'ils continuent à travailler l'un avec l'autre, comme avant, qu'ils acceptent au moins le simple fait de leur union, même s'ils n'étaient plus vraiment amoureux. Elle avait assez d'amour pour Sylvie, elle en était certaine, et pour les soutenir tous les deux à jamais.

Quant au révérend Tanner, June avait déjà commencé à pratiquer le nouveau rôle qu'elle s'était choisi ; en cours d'anglais ou d'instruction religieuse, elle participait régulièrement, le surprenant à l'évidence par son tout nouvel enthousiasme et sa conduite respectueuse et avisée. Il la prit même à part à la fin d'un cours pour lui demander si elle n'était pas souffrante, parce qu'elle avait toussé plusieurs fois pendant l'heure.

« Je me sens très bien, dit-elle, tentant de lui sourire alors même que le sang cognait à ses tempes.

– Tu devrais peut-être te reposer pour la journée. Tu n'es pas comme d'habitude, aujourd'hui. » Il lui tapota l'épaule. « Tu peux aller voir si Mrs Tanner est à la maison, si tu le souhaites.

– Je ne voudrais pas la déranger », répondit-elle, et elle se dirigea vers le dortoir, quasi certaine qu'il hochait la tête d'un air approbateur dans son dos. Elle allait lui montrer qu'elle savait se modérer. Lui montrer que malgré toutes les bagarres qu'elle avait provoquées, les ennuis qu'elle avait causés, elle était au fond une brave petite fille, précisément le genre d'âme endurcie par la vie qu'il était venu là pour sauver. Il ne s'agissait ni de ruse ni de calcul, elle ne faisait qu'exercer une autre forme de l'autodiscipline et de la détermination qu'elle avait toujours possédées et sur lesquelles elle savait pouvoir compter, mais qu'elle appliquait maintenant à son propre perfectionnement. Une réelle maturité était-elle à l'origine de ce désir de contrôle ? Si oui, c'était absolument jubilatoire. Pourtant, tandis qu'elle était allongée sur son petit lit dans le dortoir vide, les premières poussées de la fièvre lui raidissant la base de la nuque et les articulations, l'idée lui vint que c'était surtout Hector Brennan qu'il fallait réformer. Ou même, d'une façon ou d'une autre, éloigner de la scène. Elle se le peignait déjà avec une âme plus sombre que le charbon. Noircissant volontairement le tableau. Cela n'allait d'ailleurs pas sans ironie, parce qu'à part Sylvie, si quelqu'un la comprenait ou semblait l'accepter à l'orphelinat, c'était bien Hector. Jamais il ne la jugeait, ni ne paraissait penser qu'elle aurait dû agir autrement, même quand elle se montrait colérique ou belliqueuse. Il ne lui marchandait pas son respect. On aurait dit qu'elle l'amusait, et au contraire de tous les autres (Sylvie comprise), il était impressionné par la façon dont elle se battait avec les garçons, n'hésitant pas à lui montrer depuis l'autre côté du terrain de jeu la façon dont elle devait opérer une rotation du poignet avant de pousser de toutes ses forces pour lancer un direct.

Elle ne passait désormais plus de moments supplémentaires avec Sylvie, elle aurait tout le temps à l'avenir. À la place, elle surveillait les agissements d'Hector, notant les heures où il était occupé à travailler dans les jardins, ou bien à creuser les fossés des canalisations ; surtout, elle remarquait les soirs où il quittait l'orphelinat pour se rendre dans les quartiers chauds de la ville qu'il avait recommencé à fréquenter. Peut-être

Sylvie avait-elle mis un terme à leur liaison. Assurément les Tanner paraissaient plus proches l'un de l'autre, ils s'asseyaient même souvent ensemble lors des repas qu'ils partageaient avec les enfants. June fut presque heureuse de voir Hector rentrer un jour au petit matin avec sa veste de treillis déchirée à l'épaule, la lèvre tuméfiée, non pas parce qu'il était blessé, mais parce que c'était le signe qu'il retournait en ville pour boire et se bagarrer, ce qui, dans l'esprit toujours calculateur de June, signifiait à coup sûr qu'il avait renoncé à tout espoir d'un avenir civilisé auprès de Sylvie. Chaque fois qu'Hector émergeait de sa tanière, il était vêtu de sa salopette et de ses bottes toutes souillées et se dirigeait vers les fossés qu'il continuait à creuser et qu'il avait d'ailleurs presque terminés. Il avait travaillé sans relâche et même apporté une lampe à pétrole pour poursuivre durant les premières heures de la nuit avant de prendre le chemin de Séoul.

Un matin, June le suivit sans même faire mine de se cacher. Il continua comme si de rien n'était. Il passa devant la maison des Tanner en empruntant le sentier qui descendait de la colline jusqu'à l'extrémité du fossé, à peine dix mètres pour opérer la jonction avec la fosse encore vide. Il se mit immédiatement à l'ouvrage, maniant la pioche comme s'il voulait mettre à mal le terrain ou se blesser lui-même. Mais ni l'un ni l'autre ne semblait prêt à céder, le sol à cet endroit était si rocailleux et si compact que la pioche rebondissait un coup sur deux ou trois et menaçait chaque fois de le blesser au visage. L'homme finit par l'emporter. Il ne semblait pas sujet à la fatigue, seule la force de ses coups diminuait un peu, mais le rythme demeura le même jusqu'à la toute fin. Alors il s'arrêta tout simplement, sa poitrine se creusant et se gonflant comme une forge.

Elle s'approcha et lui proposa d'aller lui chercher de l'eau s'il le souhaitait. Il ne leva pas les yeux, ne répondit pas, se contentant de pelleter la terre et les rochers qu'il avait détachés. Elle resta campée là quelque temps, et ensuite courut vers la cuisine où travaillaient les tantines et s'assura que le révérend Tanner avait remarqué ce qu'elle faisait tandis qu'il continuait à donner son cours aux plus jeunes enfants sous le pavillon. Elle retourna vers Hector et lui tendit la timbale d'eau en fer-blanc. Hector s'interrompit et la vida d'un trait.

« Merci, dit-il, en reprenant sa pelle.

– Tu en veux encore ?

– Non.

– Je peux t’apporter quelque chose à manger. »

Il secoua la tête et se retourna pour reprendre le travail.

« Est-ce que je peux t’aider ? demanda-t-elle encore.

– Non.

– Je suis forte. Laisse-moi essayer. » C’est à ce moment-là que le révérend Tanner et le groupe des petits s’approchèrent du pied de la colline ; Hector leur tournait le dos. Voyant immédiatement quel parti elle pouvait tirer de cette situation, June contourna Hector pour s’emparer de la pioche.

« Laisse ça, tu veux. C’est trop lourd pour toi. Allez, disparais, OK ? »

Mais June avait déjà entrepris de retirer son léger pull-over de laine, en le faisant passer par-dessus sa tête. Son chemisier avait glissé hors de la ceinture de sa jupe longue, et entraîné par le pull-over, il remonta en découvrant sa poitrine sans qu’elle tente quoi que ce soit pour l’en empêcher. Elle prit tout son temps pour le faire redescendre avant que l’étoffe ne retombe et ne revienne à sa place. À voir la façon dont l’homme baissait les yeux, elle devina que ses seins devaient clairement pointer sous la fine cotonnade blanche de son maillot de corps. Elle laissa tomber le pull-over sur le sol, et Hector ne bougeant pas, elle se rapprocha vivement de lui, comme s’il l’avait attirée pour l’embrasser. Il essaya de la repousser, mais plus il résistait, plus elle s’accrochait. Rendue euphorique par sa propre audace, sa propre détermination, elle dut cependant s’avouer qu’une douleur comparable au tiraillement d’une faim s’était éveillée dans son ventre au contact de ses paumes calleuses. Elle finit par s’écarter brusquement de lui et se laissa tomber par terre.

« Mais qu’est-ce qui te prend, bon sang ? » s’écria Hector.

Elle s’attendait à entendre retentir la voix de Tanner, mais quand elle releva les yeux, elle ne vit que le dos de sa veste noire de pasteur et les têtes des enfants qui s’éloignaient en direction de la mission.

« Ne fais plus jamais ça, gronda Hector. T’avise pas de me toucher à nouveau !

– Ne t’inquiète pas pour ça », répondit-elle avec un ton de défi.

Elle enfila son pull-over et s’enfuit en courant. Dans la cour centrale, c’était presque l’heure du déjeuner, et les enfants jouaient à chat tandis que les tantines installaient les tables à l’extérieur parce qu’il faisait très doux. Sylvie et quelques filles parmi les plus âgées apportaient couverts et bols, et

elle les rejoignit. Le révérend Tanner était assis à l'une des tables, et regardait les petits jouer, une bible ouverte devant lui. June s'apprêtait à lui raconter sa version de ce qu'Hector avait fait ou tenté de faire, mais Tanner ne lui adressa pas la parole. Il se contenta de fixer les taches récentes qui maculaient sa jupe et ses manches, et même si elle s'en étonna, elle comprit qu'il ne pouvait pas parler de ce genre de choses devant sa femme et d'autres filles. En fait, il n'avait guère besoin d'en parler, elle avait fait tout ce qu'il fallait. En disposant sur les tables baguettes et cuillers, elle se dit qu'elle était une source vive et Hector une feuille d'automne qui venait de tomber à la surface et serait bientôt inexorablement entraînée par le courant.

Hector ne partit pas. Cela parut invraisemblable à June, mais le révérend Tanner ne prit aucune mesure après les avoir vus ensemble. Il ne paraissait pas concerné. Toute une semaine s'écoula, à la fin de laquelle le pasteur s'entretint pourtant de façon animée avec Hector à propos de tronçons de canalisation en ciment qui venaient d'être livrés par camion. Tanner décida même d'aider Hector à assembler les morceaux, modifiant son emploi du temps pendant deux jours, et le jeune révérend Kim arriva de Séoul pour aider Sylvie à assumer ses heures de cours et ses devoirs liturgiques. June et quelques autres enfants les regardèrent depuis un perchoir improvisé à flanc de colline. Chaque épais tronçon de ciment mesurait cinquante centimètres de diamètre et était aussi long qu'un corps d'homme adulte. Il leur fallut travailler jusqu'à la tombée de la nuit le premier jour pour descendre toute la canalisation au fond du fossé. C'était une tâche toute simple, et ils n'avaient pas besoin de beaucoup se parler. Ils travaillaient à un rythme régulier, soulevant un tronçon après l'autre dans la pile entassée près des cabinets puis le portant jusqu'au fossé en marchant tous deux de côté, ou l'un des deux à reculons. Quand la nuit tomba, on aurait dit qu'ils étaient occupés à enterrer des cadavres dans une fosse commune étrangement étroite. Le lendemain, il plut légèrement et ils mirent les tronçons en place, les soulevant à l'aide de pelles et, au bout du compte, quand ils se serrèrent brièvement la main, ils étaient couverts de la tête aux pieds de taches de boue et de mortier de couleur taupe.

Sylvie n'allait de nouveau pas très bien. Peut-être à cause de la pression du désir d'enfant renouvelé de son mari, ou de la culpabilité que

lui causait sa liaison avec Hector, à moins qu'elle n'ait été attirée par le jeune homme comme elle savait qu'elle n'aurait jamais dû l'être, mais June remarquait l'aspect desséché de sa peau, les traces rouges à ses coudes qu'elle grattait constamment et qu'on voyait à travers les manches de son chemisier. Il lui fallait se procurer des produits pour remplir sa trousse.

June ne cessait de se dire qu'elle pourrait être son remède. Elle se répétait qu'il fallait rester disciplinée, suivre la voie qu'elle s'était tracée, se métamorphoser en une jeune fille entièrement différente : elle n'était plus orpheline, elle n'avait jamais perdu aucun proche, et elle n'avait jamais assisté à aucune horreur ni humiliation. Elle était une enfant normale qui connaîtrait bientôt une vie normale. Et cela se confirma bientôt : après la prière du matin, Tanner annonça qu'à la fin du mois d'octobre, le jeune révérend Kim, qui le remplaçait lors de ses voyages, prendrait sa place comme directeur de l'orphelinat. « Mais qu'est-ce que vous allez faire ? demanda un garçon d'un air renfrogné. – Mrs Tanner et moi sommes obligés de partir, répondit Tanner non sans solennité. Il nous faut rentrer en Amérique. » Une longue seconde de silence s'ensuivit, puis tous les enfants se mirent à pleurer, certains braillant même de toutes leurs forces, d'autres se jetant par terre, le reste s'attroupant autour des Tanner qui essuyaient eux aussi quelques larmes.

Seule June resta de marbre, sachant qu'on lui demanderait bientôt de se préparer à les accompagner. Elle avait appris par d'autres qu'ils iraient d'abord en avion jusqu'au Japon, qu'ils s'envoleraient ensuite pour l'Alaska ou Hawaï, avant d'atterrir à San Francisco. De là, un vol beaucoup plus bref les conduirait à Seattle, la ville d'où venaient les Tanner et que Sylvie lui avait un jour décrite comme constamment enveloppée de pluie et de brouillard, comme si elle se trouvait au milieu de nuages ; on y sentait en permanence le poids de l'humidité sur ses vêtements, ses cheveux et sa peau et, dès qu'on s'y était habitué, cela avait quelque chose de réconfortant. Naturellement, certains trouvaient ce climat angoissant. Mais June aimait l'idée que le temps soit presque toujours égal à lui-même, comme un ami trop fidèle, quelque chose qu'il fallait tolérer, supporter, voire apprécier, même s'il ne vous laissait jamais en paix. Et elle savait que c'est exactement ce que Sylvie et elle seraient l'une pour l'autre, et avec le temps, il en serait peut-être de même avec le révérend Tanner, qui finirait

par ne plus la considérer comme un fléau auquel il avait dû se soumettre, mais comme l'image même de la grâce qui lui était échue.

Donc, elle organisait et réorganisait sans cesse sa petite cantine – chaque enfant en possédait une –, se débarrassant des chaussettes qui ne pouvaient plus être ravaudées et portant aussi souvent que possible son affreux pantalon kaki pour épargner ses deux chemisiers et sa jupe à peu près convenables qu'elle secouait pour les débarrasser de leur poussière avant de les plier soigneusement. Elle cira ses chaussures en cuir qui lui faisaient mal aux pieds, sachant qu'elle devrait les porter dans l'avion. Elle fit le tour de ses cahiers et déchira les pages sur lesquelles elle avait distraitement griffonné des dessins et elle aiguisa ses trois crayons en les frottant contre le parquet pour obtenir des pointes parfaites. Elle nettoya elle-même sa malle, retirant la crasse de la poignée avec un chiffon trempé dans de l'essence, et passant les rivets et les coins métalliques au papier de verre. Enfin, elle emprunta une paire de bons ciseaux aux tantines et se coupa les cheveux (qu'elle portait jusque-là en un bol approximatif et désordonné parce qu'elle ne se tenait jamais tranquille assez longtemps pour qu'on puisse les lui couper proprement). Elle égalisa les pointes et les releva sur le côté comme d'autres filles le faisaient, mais avec l'élégante pince en écaille de tortue que lui avait donnée Sylvie il y a longtemps. Elle avait la forme d'un papillon, ce que June trouvait magnifique, mais elle ne s'en était jamais servie auparavant par peur de la perdre ou de la casser. Elle la portait désormais constamment pour se rappeler qu'il fallait garder ses cheveux, son visage et ses ongles nets et propres en toutes circonstances, être polie, souriante et jolie, si désireuse de plaire, mais surtout parce qu'elle était convaincue que le temps de l'orphelinat touchait à sa fin, et que sa vie était sur le point de connaître un nouveau départ.

Ainsi, elle ne fut nullement perturbée par l'atmosphère franchement morne qui s'empara de l'orphelinat après l'annonce du départ des Tanner : les garçons ne jouaient même plus au football ou à chat durant les récréations. Les tantines paraissaient moins patientes avec les enfants, les grondant vertement parce qu'ils ne débarrassaient pas les tables assez vite ou qu'ils salissaient trop de vêtements. En fait, seul Hector était aussi actif que toujours, peut-être même davantage, parce que l'hiver approchait et que d'innombrables réparations devaient être terminées avant que le froid glacial ne s'abatte sur les collines. Tandis que June le regardait refaire le

châssis d’une fenêtre – mal rasé, les cheveux en bataille, les yeux obstinément fixés sur sa tâche –, elle se sentit soudain assaillie par la conscience éphémère de leur destin commun : la vie de cet homme aussi allait radicalement changer. Elle eut presque honte d’avoir tenté de lui attirer des ennuis. Qu’allait-il devenir quand ils seraient partis ? À distance, elle avait l’impression de pouvoir le sentir, avec cette odeur d’alcool et les remugles aigres de sa transpiration, mêlés au parfum de cendre évanescent d’un cœur empli d’amertume.

La mission revint à la vie en apprenant que des visiteurs dépêchés par une nouvelle agence d’adoption en Amérique venaient pour prendre des photographies des orphelins. Les tantines firent chauffer de l’eau toute la journée afin d’en avoir suffisamment pour les bains de quarante enfants, trois ou quatre par baquet en fer-blanc, filles et garçons séparés.

June commença par refuser de se baigner, n’ayant aucune raison de le faire puisque sa candidature était déjà retenue, mais quand une des tantines la réprimanda, elle se rendit compte qu’elle devait saisir toutes les chances d’améliorer encore son image et de rentrer dans le rang. Par conséquent, elle accepta de se plonger dans l’eau avec trois fillettes : elle leur shampouina les cheveux, leur rappelant de fermer les yeux, et les sécha même prestement dans l’air glacé avant de les aider à enfiler leurs plus beaux vêtements. Elle-même choisit ses habits les plus élégants et, accompagnant les petites, elle attendit en file avec elles qu’on les prenne en photo. Toutefois, le couple de personnes relativement âgées, corpulentes et débonnaires, qui arrivèrent en taxi n’avaient jamais eu l’intention de repartir avec des clichés des enfants, ils voulaient en revanche rencontrer tous les pensionnaires dans l’espoir d’en ramener autant que possible dans leur pays. Ils avaient bien un appareil photo, mais uniquement pour emporter quelques souvenirs de leur voyage. Le révérend Tanner était embarrassé, parce que les bureaux de l’Église à Séoul lui avaient manifestement fourni des renseignements erronés, mais il organisa tout de même la rencontre attendue avec les Stolz, qui s’installèrent sur des chaises au milieu de la cour et serrèrent la main de chaque pensionnaire. Sylvie n’avait toujours pas reparu depuis le repas de midi, et le révérend Tanner dut prier le couple d’excuser son absence due à un gros rhume.

Le pasteur présenta chaque enfant en indiquant son nom, son âge, et ajoutant chaque fois avec humour un détail flatteur ou rapportant une

anecdote, et quand June s'avança, il déclara sans hésiter qu'elle était très maîtresse d'elle-même, farouchement indépendante, et qu'elle ne faisait pas de quartier durant les jeux avec les garçons, ce qui suscita les hochements de tête approbateurs des Stolz. Quand ils l'interrogèrent sur son anglais, elle répondit qu'elle le parlait couramment, ce qui les surprit et les impressionna. Mrs Stolz, qui portait une robe vert bouteille et des chaussures noires, lui demanda comment elle l'avait appris, et June expliqua que son père était un homme instruit, un instituteur, qui avait suivi des cours dans une des meilleures universités du Japon.

« Et toi, June, est-ce que tu voudrais recevoir une éducation ?

– C'est déjà fait. Mrs Tanner s'en est chargée.

– Avec quels résultats ! dit Mrs Stolz, manifestement ravie. As-tu des frères et sœurs ici ? »

June ne répondit pas, mais le révérend Tanner fit la moue et secoua la tête, et Mrs Stolz comprit qu'il valait mieux ne pas aborder ce sujet pour l'instant. Elle prit la main de la jeune fille et la tapota affectueusement entre ses paumes chaudes et charnues.

« Que dirais-tu de vivre en Amérique ? Mr Stolz et moi habitons dans un État qui s'appelle l'Oregon. Sais-tu où ça se trouve ? »

Elle fit non de la tête.

« C'est près de Seattle, intervint le pasteur, ce qui éveilla l'attention de June mais pas exactement comme il l'avait escompté.

– Tu connais Seattle ? demanda Mr Stolz à June. C'est une bien trop grande ville pour moi.

– Ce n'est pas très loin en effet, dit Mrs Stolz, quelque peu confuse. À une demi-journée de voiture. »

June annonça : « Je vais bientôt y aller.

– Tu sembles en être bien sûre.

– Oui.

– Pourquoi ne le serais-tu pas ? dit Mrs Stolz en lui serrant gentiment la paume. Tu es une jeune personne bien déterminée, n'est-ce pas ? »

June s'apprêtait à rétorquer qu'elle ne voyait pas le rapport, mais le révérend Tanner répondit à sa place et déclara avec une note de fierté étonnante dans la voix qu'elle était « aussi déterminée que possible », et c'est à ce moment précis que Mr Stolz s'avança, braqua sur elle son minuscule appareil photo et appuya promptement sur l'obturateur. Il n'avait

pris que quelques rares clichés d'autres enfants. Instinctivement, June voulut mettre la main sur l'objectif, mais le révérend Tanner s'empressa de présenter le garçon qui lui faisait suite et Mrs Stolz lui serra fermement la main en signe d'adieu tandis qu'une des tantines entraînait June au loin.

Quand les Stolz eurent rencontré le dernier enfant de la file, June était déjà rentrée au dortoir des filles, où elle avait retiré sa jupe et son chemisier. Elle avait d'abord filé jusque chez les Tanner, frappant à la porte d'entrée avant de faire le tour de la maison, mais un store en tissu marron avait été récemment installé et recouvrait complètement le carreau. Personne ne vint ouvrir la porte de derrière non plus. Malgré la résolution qu'elle avait prise de ne plus l'importuner, il fallait qu'elle voie Sylvie tout de suite, non pas pour l'interroger ou lui arracher une promesse, mais simplement pour se camper devant elle et lire son avenir dans ses yeux, sur son visage. Savait-elle ce que ce vieux couple était venu faire ? Était-ce pour cette raison qu'elle avait choisi de se dérober aux regards ? Espérait-elle que des gens comme eux accepteraient d'adopter June ? De la soulager de ce fardeau ?

« Pouvons-nous entrer ? » demanda une voix. C'était celle de Mrs Stolz, qui passait la tête par la porte du dortoir. Quand elle vit que June était habillée, elle entra, son mari à ses côtés. Debout, ils paraissaient curieusement plus petits et plus grassouillets encore : on aurait dit deux poupées folkloriques radieuses, avec de bonnes joues roses et rebondies. Il portait une chemise en denim, un pantalon en laine rugueuse et des chaussures éraflées, et bien qu'ils lui semblent aussi invraisemblablement riches que tous les civils américains qu'elle avait croisés, elle comprit soudain que c'étaient sans doute des gens de la campagne, droit sortis de leur bourgade et pareils aux paysans auprès desquels elle avait grandi. Mais plutôt que d'éprouver de l'hostilité envers eux pour la façon dont ces villageois avaient traité son père et sa mère avec méfiance, et même indifférence et cruauté, elle se sentit contre toute attente submergée par une vague de nostalgie et se prit à rêver aux moments où son père n'avait pas encore cédé à ses démons et ne s'était pas encore enfermé dans son bureau, au noble visage de sa mère, à ses deux frères et à ses deux sœurs qui n'avaient même pas eu la chance de se retrouver comme elle à enfiler un affreux pantalon trop grand. En un éclair, June avait cessé d'être mûre, déterminée ou forte, elle n'était plus qu'une enfant recroquevillée sur sa douleur, tremblante et en larmes.

« Oh ma petite, ma chère petite, roucoula Mrs Stolz, prenant June dans ses bras et la serrant contre sa généreuse poitrine tandis qu'elles s'asseyaient côte à côte sur le lit. Tout ira bien maintenant.

– Ne t'en fais pas, ajouta son mari, en se penchant vers elles et en tapotant le dos de June. Tu as trouvé une famille. Nous allons emmener six d'entre vous. Nous avons des billets d'avion pour huit.

– Pour l'amour du ciel, John ! On ne lui a même pas encore demandé ! » dit sa femme, l'exhortant à se taire. Puis s'adressant à June, elle ajouta : « Est-ce que tu aimerais venir avec nous, ma jolie ? Comme mon mari trop pressé vient de l'expliquer, tu aurais des frères et sœurs. Il y a toute la place qu'il faut, et beaucoup à manger. Nous avons quatre enfants à nous, mais ils sont déjà bien grands. Nous possédons une grosse ferme avec des étables et des écuries, et tout autour plus de sapins que tu en as jamais vu.

– Pas comme ici !

– John, s'il te plaît !

– Il faut que tu saches que nous avons aussi des animaux, poursuivit-il, imperturbable, comme s'il avait répété son numéro et ne voulait pas laisser passer sa chance. Des chevaux, des vaches et des poules, sans parler des chiens et des chats. Tu aimes les animaux ? Tu voudrais en avoir un pour toi seule ? »

Elle ne savait pas si elle en voulait un ou non, mais elle hocha la tête, sans conviction, parce qu'elle n'était pas capable de davantage, tout le reste de son corps s'étant liquéfié entre les bras de Mrs Stolz. June avait les membres engourdis. Et même si elle ne ressentait encore ni amour ni piété filiale, il lui suffisait pour l'instant d'être absorbée par la chair maternelle de cette femme généreuse, de se perdre et pourtant de rester en vie, de ne plus subir la tyrannie de son propre corps, toujours traversé de douleurs et de désirs, toujours plein de fourmillements et trop réceptif aux sensations. Elle était sûre que, plus encore que la mort, elle détestait cette souffrance. Cet affreux élan qui n'avait rien à voir avec la vraie vie. Mais peut-être tout cela était-il arrivé à sa fin…

« Tu n'as pas besoin de répondre tout de suite, dit Mrs Stolz. Nous allons rester ici encore quelques heures. Il faut que nous parlions aussi avec d'autres enfants, mais nous voulions vraiment te voir la première.

– Personne ne m'a jamais choisie.

– Alors c’est d’autant mieux pour nous ! Nous avons beaucoup de chance. Il doit y avoir une raison. Il y a en toi un esprit prodigieux, il est facile de s’en rendre compte, et tu vas être heureuse chez nous, je le sais.

– Tu seras la plus âgée. Nous comptons sur toi pour nous aider à traduire, entre autres. Naturellement, il y aura quelques tâches ménagères, exactement comme celles que tu partages ici.

– Mais tu ne seras forcée à rien que tu ne voudrais pas faire, dit Mrs Stolz en jetant un coup d’œil furieux à son mari. Quand je pense à tout ce que tu as dû endurer et voir jusque-là ! Je te promets que chez nous tu seras en sécurité. Tu peux compter sur notre affection et notre soutien. Et puis, l’amour de Dieu, par-dessus tout. Nous allons commencer ensemble une vie nouvelle et pleine de joie. »

Elle serra plus fort June dans ses bras et, malgré une légère sensation de gêne, June ferma les yeux, lui rendit son étreinte, tandis que Mr Stolz reculait d’un pas pour prendre une autre photo, d’elles deux ensemble cette fois, mais il se rendit compte qu’il n’avait plus de pellicule. Tandis qu’il en mettait une nouvelle en place en faisant rouler la molette sous ses doigts, Mrs Stolz caressa la tempe et les cheveux de June.

« Que c’est joli ! s’exclama-t-elle en effleurant la pince en écaille de tortue. Sais-tu que c’est la première chose que j’ai remarquée en te voyant ? J’ai pensé que cette pince te rendait belle et gracieuse. Exactement comme un papillon qui volette. »

À peine Mrs Stolz eut-elle prononcé ces mots que June tenta brusquement de s’écarter d’elle. Sans comprendre, l’Américaine resserra son étreinte, décidée à ne pas la laisser s’échapper, mais June la repoussa avec une telle force en appuyant l’avant-bras contre sa clavicule qu’elle poussa un cri de panique.

« Oh non ! Mais que se passe-t-il ? Je t’en prie ! »

Son mari, plus désorienté que réellement en colère, se saisit de June mais elle se leva et lui écrasa le pied, ce qui lui fit lâcher l’appareil photo qui s’ouvrit en tombant, exposant la pellicule à la lumière. June l’entendit jurer avec véhémence tandis qu’elle s’enfuyait. Mrs Stolz, effondrée sur le plancher, était en larmes. June fila comme le vent jusqu’aux collines pelées, grimpa jusqu’à la ligne de crête avant de redescendre sur l’autre versant, le soleil la suivant jusqu’à la vallée adjacente avant la tombée du jour.

Quand elle finit par revenir, juste avant le couvre-feu, les Stolz étaient partis depuis longtemps. Personne ne savait qu'ils étaient venus la voir, et elle avait seulement manqué le repas du soir, ce qu'elle faisait parfois quand elle restait auprès de Sylvie Tanner. La fillette de dix ans qui dormait dans la couchette voisine, So-Hyun, lui expliqua qu'ils avaient adopté six enfants, exactement comme ils l'avaient annoncé, trois filles et trois garçons d'âges divers. Ils étaient maintenant à Séoul et, d'ici deux jours, ils quitteraient le pays. Ils n'avaient pas assez de place pour les cantines des enfants et, donc, ils les avaient laissées, chaque enfant emportant un seul objet auquel il tenait, comme une poupée, un livre ou une couverture. Le reste avait été distribué aux autres orphelins. So-Hyun avait hérité d'un pull-over qu'elle montra à June, une laine rouge de bonne qualité mais mangée aux mites sur la poitrine et dans le dos.

« Est-ce qu'ils avaient l'air triste ?

– Ils pleuraient tous », dit la petite, d'un air presque accablé. Elle avait quelque chose d'insolent que June admirait. « Mais je crois que c'était de joie.

– Je parlais des deux Américains.

– Ah, eux…, dit So-Hyun. La dame pleurait elle aussi.

– De la même façon ?

– Je ne sais pas.

– Dis-moi !

– Oui, je suppose que oui.

– Est-ce que le révérend Tanner et sa femme les ont raccompagnés ? demanda encore June.

– Rien que le pasteur.

– Il était comment ?

– Il ne pleurait pas, lui, répondit So-Hyun, qui commençait à s'endormir. Il a demandé où tu étais.

– Et qu'est-ce que tu as répondu ?

– Ce qu'on dit toujours dans ce cas-là : "On sait pas, on s'en fiche !" »

Ce fut alors l'extinction des feux et une des tantines arpenta le dortoir avec une lampe à pétrole pour s'assurer que toutes étaient bien dans leurs lits. Quand elle s'approcha de June, elle lui décocha un regard courroucé, mais l'adolescente ne s'en émut pas. Elle ne s'inquiétait pas beaucoup non plus de ce que So-Hyun lui avait dit, malgré la réplique acide qu'elle avait

ajoutée en fin de dialogue, parce qu'à l'évidence, c'était la vérité. L'essentiel maintenant, c'était le départ imminent des Tanner, exactement comme ce couple de l'Oregon, mais avec elle. Cela ne lui importait désormais plus de savoir s'ils en emmèneraient d'autres. Ou si Sylvie réussirait à retomber enceinte. En fait, elle avait fini par l'espérer elle-même. Parce que, s'ils avaient un bébé, June l'aimerait comme le sien, elle lui dédierait sa vie, si nécessaire, comme elle n'avait pas pu le faire pour ses propres frères et sœurs.

Elle ne réussit pas à dormir cette nuit-là, impatiente qu'elle était de renouer avec Sylvie (après plusieurs semaines où elles avaient toutes deux observé une certaine distance) afin de réfléchir de concert aux plans qu'elle devait sans doute mettre au point pour leur voyage imminent et leur installation à Seattle. Elle lui expliquerait également, si Sylvie le lui demandait, ce qui s'était passé avec les Stolz : malgré la gentillesse de cette femme et la belle vie qu'elle lui décrivait, June s'était rendu compte juste à temps qu'elle n'était pas faite pour partir avec eux. Elle ne pouvait plus désormais faire partie d'aucune autre famille. Dans une autre vie, elle retrouverait ses parents, son frère et sa sœur aînés seraient en pleine santé, les jumeaux heureux et intacts ; mais dans celle-ci, elle avait découvert son âme sœur, Sylvie, et elles étaient comme des jumelles, même si l'une des deux ne le reconnaissait pas complètement.

Juste avant l'aube, elle quitta son lit, l'esprit aussi prêt et vif qu'une lame d'acier sortant de la forge. Même si elle se sentait le ventre creux parce qu'elle avait sauté les deux repas de la veille, ce vide lui paraissait relever davantage de la pureté que de la privation, un peu comme un pèlerin à la fin d'un voyage périlleux, cet état de pure extase qui soudain devenait, dans les derniers mètres, tout à la fois la flamme et le combustible de ce ravissement. Elle s'habilla rapidement tandis que les autres dormaient encore et traversa la cour pour aller frapper à la porte des Tanner. Aucune réponse. Elle frappa de nouveau. La porte finit par s'ouvrir et le pasteur, dans son pyjama écossais, passa le nez dehors et chaussa ses lunettes dans la lumière bleue du matin.

« Que se passe-t-il ? Y a-t-il un problème ?

– Non, répondit-elle. Je voudrais parler à Mrs Tanner, s'il vous plaît.

– Mrs Tanner dort, tout comme moi il y a encore quelques secondes, répondit-il, furieux. Mais qu'est-ce qui te prend, June ? Tu rends tout

tellement difficile.

– Ce n’est pourtant pas ce que je cherche à faire.

– On a peine à y croire ! » dit-il, perdant son sang-froid. Il sortit et referma la porte derrière lui. « À moins que tu ne sois possédée par une force destructrice. Mrs Stolz était absolument bouleversée. Elle craignait de t’avoir fait quelque chose de terrible.

– Elle ne m’a rien fait.

– Mais j’en suis sûr ! Je n’arrive cependant pas à imaginer ce que tu as dit ou fait pour lui faire penser le contraire. Si ce n’était pas une femme aussi humaine et généreuse, ils seraient partis en courant. Lui, en tout cas, voulait s’en aller sur-le-champ. Tu t’en rends compte ? Tu comprends que tu as failli gâcher les chances des autres enfants par la même occasion ? Est-ce que l’espace d’une seconde tu as pensé à eux ? »

June se taisait, mais pas parce qu’elle était d’accord. Pas parce qu’elle éprouvait des remords. En fait, elle s’était repliée tout au fond du tourbillon de ses pensées. Elle attendait tout simplement que Sylvie sorte à son tour et qu’elle l’étreigne aussi fort que Mrs Stolz, avant de l’inviter, haletante, à entrer.

« Tu ne trouves rien à répondre, n’est-ce pas ? gronda Tanner. Rien du tout ? »

Il la regardait d’un œil furibond tandis que le premier rayon de soleil dardait et que la cloche du réveil tintait aux cuisines. Elle l’avait entendue des centaines de fois auparavant, mais aujourd’hui, ce son rond et creux la frappa au plus profond, ses échos se réverbérant dans son ventre vide. Ce serait bientôt l’heure du petit-déjeuner, mais elle ne voulait pas manger, même si, comme tout un chacun, elle savait que les douleurs de la faim iraient s’accroissant. Toutefois, ce n’était pas ce qu’elle ressentait en ce moment, parce qu’au lieu de la détresse ou de la panique, elle éprouvait une très étrange satisfaction, une sérénité matinale inégalable. Elle allait rester là jusqu’à ce que Sylvie passe le seuil ; elle ne bougea et ne broncha pas quand le révérend Tanner gravit les marches du perron et, sans lui accorder le moindre regard, claqua la porte.

OceanofPDF.com

17

Tout le monde crut qu’elle avait eu la grippe.

Sylvie elle-même tenta de s’en persuader. C’était la même chose que les autres fois où elle avait tenté de se couper du monde, ni pire, ni mieux. À Seattle, il y avait une période où tous les ans environ elle tombait malade et où elle devait s’appliquer pour se montrer présentable avant qu’Amos ne rentre de son travail au synode. Il était toujours si tendre à son égard, l’inquiétude renouvelée qu’elle soit atteinte d’une maladie chronique lui barrant le front tandis qu’il se penchait pour prendre sa température. Elle travaillait alors comme volontaire dans diverses organisations liées à l’Église, et cela ne posait donc aucun problème qu’elle s’absente un jour ou deux, mais cette fois, elle avait totalement bouleversé ses habitudes et perturbé la marche des choses.

Elle s’était par exemple déclarée incapable de sortir pour embrasser une dernière fois les enfants que les Stolz venaient d’adopter, ce qui acheva de la rendre malade. Les plus jeunes garçons, Sang, Jin et Jung, formaient un trio de joyeux drilles facétieux, sans aucun lien de parenté mais inséparables, qui passaient leur temps à jouer des tours à leurs copains, aux filles et même parfois à leurs aînés, qui les pourchassaient jusque dans les collines pour se venger. Seule Sylvie paraissait épargnée : ni grenouilles dans ses chaussures, ni régiments de grillons sous ses couvertures ; un jour, même Amos avait trouvé un gigantesque nid de branchages posé sur sa chaise dans la salle de classe – les enfants le surnommaient « le Héron » à cause de ses longues jambes maigres d’échassier. Les trois filles étaient les sœurs Kim, qui en compagnie d’une douzaine d’autres tricotaient régulièrement avec Sylvie, et chacune avait confié son ouvrage inachevé à

Amos pour qu'il le remette à Mrs Tanner, trois paires de mitaines et de bonnets en laine assortis, de tailles diverses. Les pièces en question étaient si petites qu'elle aurait pu facilement les terminer en une matinée et demandé à son mari de les leur porter à l'aéroport quand il irait travailler à Séoul, mais ses mains étaient agitées de tremblements nerveux et elle dut se piquer les paumes avec les aiguilles à tricoter pour les apaiser, alors qu'elle sautait sans arrêt une maille ou tricotait trop lâche.

Elle s'était déjà retrouvée dans cet état, même si cette fois elle ne ressentait pas cet affaiblissement régulier et généralisé qui l'abattait, mais une crise aiguë, une douleur exacerbée, comme si on avait voulu lui arracher la chair et la peau. Elle dut finalement renoncer à tricoter, son nez coulait et ses yeux s'emplissaient d'un flot de larmes inextinguible qui se poursuivit même quand son irritation s'apaisa. Elle avait la tête lourde, comme prise par un sérieux rhume de cerveau, mais ses membres étaient tour à tour engourdis et fourmillants et, comme chaque fois qu'elle s'était brusquement débarrassée de sa trousse – la jetant cette fois, trois jours plus tôt, dans le feu que les tantines avaient allumé pour chauffer l'eau du bain des enfants –, en moins de vingt-quatre heures, des éclairs alternativement brûlants et glacés s'étaient déchaînés dans tout son corps comme un orage vengeur.

Elle souffrait parce qu'elle le méritait, parce qu'elle en avait besoin, chaque pincement, chaque tremblement, chaque douloureuse crampe provoquée par le manque lui paraissait un juste châtiment, certes, mais aussi le rappel qu'elle était encore pleine d'énergie, qu'elle restait en vie. Elle n'avait pratiquement plus l'espoir d'être mère un jour et elle n'était même plus sûre de vouloir un enfant à elle, mais pour son mari elle continuerait d'essayer. Elle ne parvenait à s'alimenter sans vomir immédiatement que de quelques biscuits salés et de thé au maïs grillé que lui apportait Amos. Il insistait pour la conduire à l'hôpital militaire de Séoul mais elle refusait, craignant que les médecins n'identifient immédiatement l'origine de son mal. *D'ici quelques jours, je serai de nouveau moi-même*, lui répétait-elle, alors précisément qu'elle redoutait de découvrir qui serait ce *moi* quand le voile de la maladie se lèverait enfin. Lors des sevrages précédents, elle avait eu l'impression que son âme s'était réduite de moitié, et cette fois le calcul risquait de la laisser exsangue. Elle ne pensait pas qu'il avait deviné. Mais dans tous les cas, c'était sans importance : c'était la dernière fois, elle en

avait fini de toute cette laideur et, quand ils rentreraient aux États-Unis, elle se consacrerait de toutes ses forces à aider son mari dans son nouveau ministère. Amos s'était arrangé pour être nommé non plus à Seattle mais au sud-est de l'État de Washington, près de Spokane, où ils se retrouveraient dans un coin complètement perdu au milieu des champs d'orge et de luzerne.

Elle restait confinée à la maison, n'acceptant de voir qu'Amos. Inutile de lui demander pourquoi June ne venait pas faire le ménage ; l'autre matin, les accents sévères de la voix de son mari lui étaient parvenus à travers les brumes de son sommeil agité, ainsi que les chuchotements dociles de June, et quand elle s'était levée, elle avait compris en voyant le visage d'Amos qu'elle ne ferait qu'aggraver les choses si elle tentait de la défendre. Il était en rage contre la jeune fille. Il leur restait à peine deux semaines avant le départ, mais elle essaierait de le convaincre d'ici là de l'emmener avec eux. Cependant, chaque fois qu'elle voulait aborder le sujet quand il lui apportait son thé ou des compresses mentholées pour sa nuque, quelque chose se présentait pour le lui faire oublier – il lui demandait par exemple avec le plus grand sérieux où elle en était de son cycle menstruel, ou il lui disait tout simplement, comme ce matin, qu'il l'aimait, les boucles de ses tempes plus grisonnantes que jamais, ses pommettes décharnées par la fatigue des voyages constants, et elle ne pouvait alors que se dire combien il était parfait, se répéter qu'il n'avait toujours voulu que son bien et celui de tous, qu'il restait l'homme juste et fidèle qu'il n'avait jamais cessé d'être.

Mais regarde-toi, se disait-elle aujourd'hui, en scrutant son cou dans un miroir à main parce qu'il la démangeait terriblement, et qu'elle s'était grattée presque jusqu'à se mettre la chair à vif. Regarde-moi cette Sylvie Binet, deux horribles billes injectées de sang à la place des yeux, les cheveux plaqués par la fièvre, une pâleur de spectre qui ne manquerait pas d'effrayer les petits. Parallèlement, elle se demanda si elle voulait vraiment se rétablir. Amos lui avait expliqué un jour que, même si une chose affreuse lui était arrivée dans sa jeunesse, elle avait su mettre tout cela derrière elle, mais en vérité, elle n'était pas sûre d'avoir la force suffisante. Elle avait souvent l'impression qu'une grande partie d'elle-même était restée pétrifiée sur place et, malgré les apparences, ne s'était plus jamais déplacée. C'était peut-être la raison de son succès auprès des enfants. Cela n'avait rien à voir avec ses cheveux d'or ni avec l'amour qu'elle leur portait : ils savaient

instinctivement qu'elle était aussi vulnérable qu'eux, qu'elle recherchait aussi désespérément des liens durables. Elle n'avait jamais fini de grandir. Elle se rappelait qu'en Mandchourie son père lui disait que ce monde était plein de fleurs fauchées encore en boutons, tant de beauté et de grâce gâchées, et que c'était leur humble devoir d'en recueillir autant que possible et de les replanter. Peu importait si elles avaient été foulées aux pieds et déchiquetées. Que le sol soit rocailleux et pauvre. Elle serait leur soleil et leur pluie. Tant qu'elle saurait rester vigilante, tant qu'elle n'abandonnerait pas la partie, les fleurs pouvaient finir par s'épanouir.

Elle était convaincue que cela valait aussi pour les enfants. Mais qu'en était-il d'une adulte comme elle ? Pouvait-on encore replanter son être déraciné depuis si longtemps ? Ou bien fallait-il que quelqu'un soit là à tout jamais pour arracher de sa tige les feuilles en train de pourrir lentement ? Les gens avaient raison de se faire enterrer la plupart du temps dans des tombes peu profondes. Si elle réfléchissait à sa vie d'adulte, c'était une existence faite d'efforts constants et de travail, mais aussi marquée par un irrésistible besoin de s'abandonner. Et si misérable et débauchée qu'elle finisse, si malheureuse qu'elle soit en attendant sa chute finale ou son anéantissement complet, il y avait aussi en elle la veine enfouie d'une sorte de gratitude, un soulagement en quelque sorte à l'idée de trouver encore un chemin qui lui permettrait de se sacrifier.

Hector lui en voulait toujours. Quand Amos avait annoncé leur départ la semaine dernière, ils avaient déjà mis un terme à leurs rencontres – durant la dernière absence d'Amos, elle ne s'était pas présentée à la porte du jeune homme –, et il avait cessé lui aussi de lui parler, l'évitant ostensiblement, s'éloignant de l'endroit où elle se trouvait et filant avec son seau plein d'outils pour accomplir une tâche ou une autre à l'autre bout de la mission. Après le couvre-feu, il avait recommencé à prendre la direction d'Itaewon, et si on pouvait déceler sa colère dans les nuages qui lui assombrissaient le front ou dans sa tignasse en bataille qui lui donnait l'air d'un adolescent boudeur, encore plus jeune qu'il n'était, il continuait à travailler d'arrache-pied toute la journée. Pourtant, il ne lui restait plus grand-chose à faire. Elle ne craignait pas qu'il aille affronter Amos et qu'il lui parle d'eux. Hector n'avait pas la parole facile, c'était le moins qu'on puisse dire. Durant les nuits passées ensemble, ils ouvraient à peine la bouche, et sans crier gare, au bout de la deuxième, il lui avait déclaré qu'ils

feraient mieux de ne pas s'engager. Elle ne comprit pas si cela signifiait qu'il ne voulait pas qu'elle revienne.

Et pourtant, c'était bien d'une liaison qu'il s'était agi pour elle, parce que ce n'était pas le plaisir physique qu'elle avait recherché (pourtant plus aigu, plus ardent que tout ce qu'elle avait connu auparavant), mais plutôt la détente de ces heures paisibles passées ensemble après, comme s'ils se laissaient flotter sur des eaux tranquilles plutôt que sur un lit. Il buvait son alcool et elle se sanglait le bras ou la cuisse, et bientôt ils se fondaient l'un dans l'autre, dans l'étroit espace de sa couchette, jusqu'à ce qu'elle ait l'impression de devenir cette étendue liquide et impersonnelle, tous deux de moins en moins humains. Ce sentiment ressemblait à celui qu'elle éprouvait quand elle dormait entre ses parents dans une hutte étouffante d'Afrique de l'Ouest, et que la chaleur de leurs trois corps la mettait dans une sorte de transe enfiévrée : il lui semblait alors entendre le sang courir dans leurs veines comme les murmures d'une vaste rivière. Dans ses rêves, elle devenait cette rivière de sang qui traverse les terres pour gagner l'océan. Car, du plus loin qu'elle s'en souvienne, n'avait-elle pas été dans ces missions le témoin quotidien de l'extrême vulnérabilité du corps, ne gardait-elle pas les images dérisoires de ces visages marqués par la maladie et la faim, par d'impitoyables blessures et par la mort ? Même alors, elle imaginait ce qu'elle pourrait faire pour que les gens au milieu desquels ils vivaient puissent se métamorphoser dans la réalité comme elle le faisait dans ses rêves, qu'ils réussissent à vivre tout en se soustrayant à la vie, et c'est en aidant le révérend Lum à apaiser sa terrible douleur qu'elle avait entrevu pour la première fois le chemin de l'altruisme.

Mais elle était arrivée au terme de toute cette clémence désastreuse. Il lui fallait se libérer maintenant. Elle devait arrêter. Quand Amos s'absenta une nuit entière pour la dernière fois, elle se retrouva sans y avoir réfléchi devant la porte d'Hector après minuit et aperçut à travers les planches disjointes une faible lueur jaune. Elle s'apprêtait à pousser le battant quand elle se vit soudain prisonnière des griffes de la drogue : sa main se mit à trembler, de joie et de peur mêlées. Ses tremblements s'apaisèrent mais un poids lui écrasa soudain la poitrine et elle put à peine respirer. Il lui fallut reprendre le chemin de chez elle en s'appuyant au mur du dortoir et, à peine rentrée, elle tomba à genoux sur le plancher.

Le lendemain après le déjeuner, Hector s'approcha d'elle dans la cuisine et lui demanda où elle était passée. Les tantines ne parlaient pas anglais, mais toutes se rendirent compte qu'il était bouleversé et blessé. Elle se détourna de lui mais il traversa la cour à sa suite, et en une étrange réaction qui fit d'elle le point de mire involontaire de tous les regards, elle pressa le pas jusqu'à presque courir, la poitrine oppressée. Il continua à la suivre jusque chez elle et, sans frapper, il entra et la prit dans ses bras. Il montait de lui une odeur forte et musquée. Elle le supplia de partir, mais il l'embrassa et elle ne put résister, elle se laissa aller à ce baiser. Toutefois, la porte s'était ouverte et tous les enfants qui jouaient dans la cour s'immobilisèrent pour assister au spectacle. Saisie de panique, elle le repoussa avec énergie. Sa main glissa sur la joue d'Hector, mais il recula comme si elle l'avait giflé, et s'enfuit de la maison juste au moment où la voiture qui ramenait Amos passait le portail. Elle ne savait pas si son mari l'avait vu sortir.

Ce ne fut que quelques soirs plus tard qu'Amos lui demanda si quelque chose était détraqué ou avait besoin d'être réparé dans la maison, et quand elle lui répondit que non, il hocha la tête sans insister. Plus tard, Amos la rejoignit dans son lit et voulut faire l'amour. Elle dut le surprendre par l'intensité de ses réactions parce qu'il se montra plus brutal que jamais, si absorbé dans l'action qu'il ne se rendit pas compte qu'il lui serrait la gorge, au point de presque lui faire perdre connaissance. Pourtant elle ne lui avait pas du tout résisté. Il semblait sentir qu'il pouvait exiger d'elle tout ce qu'il voulait, qu'elle se donnerait jusqu'au bout et, dans le secret de la nuit, il se déchaîna, laissant libre cours à cette faim inassouvie qui voulait la posséder tout entière. Il s'endormit en la couvrant à moitié de son corps dans ce lit à une place, et le lendemain matin, tout son côté droit était engourdi. Il s'habilla rapidement, l'embrassa mais évita son regard. Il s'était toujours comporté de cette façon après l'amour, depuis le tout début, une pâle lueur de honte lui traversant le regard. Cela n'avait sans doute rien à voir avec elle, mais cette fois, elle ressentit tout le poids de ses mensonges. Comme s'il avait deviné que quelque chose n'allait pas, Amos la prit dans ses bras et elle s'accrocha à son mari. Que deviendrait-elle sans lui ? Ce même après-midi, alors qu'il emmenait les enfants en balade, elle sortit sa trousse de sa cachette dans la malle glissée sous son lit et elle la jeta dans le feu,

consciente des heures de tourment qui l'attendaient mais décidée à ce que ce soient pour toujours les dernières.

Amos lui rapporta du petit-déjeuner un bol de bouillon de bœuf. Suivant la recette coréenne, il était d'un blanc laiteux parce qu'on y avait fait complètement fondre les os. Elle n'en voulait pas, mais il lui demanda d'essayer, et elle en prit une gorgée, puis une autre, le breuvage lui paraissant délicieusement revigorant et salé. Devant l'absence de protestation de son estomac, elle décida de continuer à boire. Mais soudain, elle eut un violent haut-le-cœur et elle dut tout recracher dans la cuvette posée sur la table de chevet. Amos la soutint tandis qu'elle vomissait. Elle s'essuya la bouche, les yeux en feu.

« Je ne devrais pas te laisser seule demain, dit-il. Ton état ne s'améliore pas. »

Il avait à faire un dernier voyage pour visiter deux orphelinats ouverts de fraîche date le long de la côte est du pays. C'était en perspective une bien lente expédition sur les routes difficilement praticables qui traversaient la cordillère côtière et redescendaient dans la péninsule. Il fallait compter trois jours aller-retour.

« Tout ira bien.

– Permets-moi d'en douter. On dirait que tu es à l'agonie.

– Je ne suis pas à l'agonie. »

Il baissa les yeux vers ses mains.

« Tu veux que j'y aille ?

– Bien sûr que non. Il nous reste si peu de temps. Personne ne veut que tu disparaisses pendant trois jours. Ni les enfants ni moi.

– Je peux demander au révérend Kim d'y aller à ma place.

– Tu penses vraiment qu'il en est capable ? Tu crois qu'il sait déjà comment on doit tenir et diriger un orphelinat ? »

Amos ne répondit pas immédiatement.

« Parfois je me demande s'il sait faire autre chose que diriger l'office…

– Et manger…, ajouta-t-elle.

– Tu as raison, il a un appétit féroce ! »

Soudain décontractés, ils éclatèrent de rire pour la première fois depuis bien longtemps. Amos reprit :

« C’est un brave type, cependant. Il est intelligent, même s’il a tendance à rêvasser. Il finira par apprendre.

– Je l’espère. Mais parfois, je suis inquiète. Il ne donne jamais aucune minute de son temps libre aux enfants. Il n’a aucune intuition sur la façon de se comporter avec eux.

– Peut-être que l’envoyer faire cette visite lui ferait du bien. Cela le forcerait à établir des liens.

– Ce serait sans doute vrai si nous ne partions pas et que tu puisses y aller toi-même. Pourquoi ces enfants devraient-ils renoncer à la chance de ta visite ? Seulement parce que je ne me sens pas très bien ? Je ne veux te forcer à rien, mais pourquoi risquer de mettre en péril leur bien-être parce que tu t’inquiètes pour ta femme ? Je me sentirais bien plus mal encore si je savais qu’ils se sont fait flouer.

– J’aimerais que tu puisses m’accompagner.

– Je le ferai si tu veux.

– Mais comment le pourrais-tu ? Regarde-toi. Tu es sans forces. De plus, si tu venais effectivement, il nous faudrait confier toutes les responsabilités au révérend Kim.

– Les tantines et les enfants sauront le mettre au pas.

– Et puis, bien sûr, il y a Hector. »

Elle aurait préféré qu’Amos n’ait pas prononcé son nom. Mais il poursuivit :

« Tu sais, je me dis que ce serait mieux s’il pouvait rester ici. Je veux dire après notre départ. Je sais que je lui ai d’abord expliqué l’inverse. Mais maintenant, je pense que j’ai eu tort. Hector ne s’en rend toujours pas compte, à moins qu’il ne le sache et que ça ne lui soit égal, mais à sa façon, il a une présence bénéfique pour les enfants. »

Elle hocha la tête mais garda le silence.

« Je me disais que peut-être ce n’était pas si terrible que ça d’avoir dans les parages un adulte qui ne passe pas sa journée à leur dire ce qu’il faut faire et ne pas faire. Qui ne soit pas pasteur. Je pense que moi, j’ai trop mis en avant ce que j’attendais d’eux. Parfois, je me dis que je passe à côté de qui ils sont réellement. Ce sont des enfants, c’est entendu. Mais pas des innocents, et ce n’est peut-être pas si mal pour eux de vivre à proximité de quelqu’un comme Hector, qui n’a pas un avenir tout tracé. Qui continue à lutter pas à pas. Néanmoins, il travaille plus dur que personne, et je sais que

les enfants s’en rendent compte. Peut-être cela leur parle-t-il plus que n’importe quel sermon que je pourrais leur faire.

– Tu as accompli des miracles pour ces enfants. Ici et dans tous les autres orphelinats. Il faudrait être fou pour ne pas s’en rendre compte. Ils t’adorent. »

Il lui pinça gentiment la joue.

« Il faut que j’aille faire cours maintenant. Tu es sûre que ça va aller ?

– Aucun problème.

– Je t’apporterai quelque chose pour le déjeuner.

– Non, je t’en prie. Je peux me faire du thé. Je n’ai besoin de rien d’autre.

– Entendu. Tu veux bien me rendre un service, ma chérie ?

– Oui, bien sûr.

– Je m’étais dit que tu pourrais peut-être parler à Hector. Quand tu te sentiras mieux, je veux dire.

– À quel sujet ?

– Je voudrais que tu lui demandes de rester ici après notre départ. Je ne pense pas qu’il le ferait si je le lui demandais moi-même. Tu ne crois pas que ce serait mieux ainsi ? Je vois mal comment le révérend Kim ou moi-même trouverions quelqu’un qui sache tout ce qu’il faut faire ici, avant et pendant l’hiver. Je pense que tu es la seule à pouvoir le convaincre.

– Il ne m’écoutera pas.

– Pourquoi pas ? Il a toujours eu beaucoup de respect pour toi. Je me trompe ?

– Nous ne nous sommes pas beaucoup parlé tous ces derniers temps.

– Je l’ai remarqué », dit-il, ses lunettes à monture métallique toujours à la main. Le soleil de la fin de matinée entrait à flots par la fenêtre et illuminait son profil. Il paraissait fatigué lui aussi, épuisé même, mais étrangement enfantin à la fois ; ses yeux bleu clair semblaient immenses sous la peau tirée de son front.

« Est-ce qu’il s’est passé quelque chose ? marmonna-t-il, en fixant ses lunettes. S’est-il montré irrespectueux, d’une façon ou d’une autre ?

– Non.

– Alors, explique-moi. »

Il attendit quelques secondes mais elle ne répondit pas. Finalement, il remit ses lunettes sur son nez. Elle était sûre qu’il allait maintenant dire

quelque chose de difficile, des paroles irréparables et marquantes, mais il se contenta d'inspirer, ravalant littéralement les mots qu'il allait prononcer. Il tendit la main vers elle et Sylvie ferma les yeux, un tressaillement lui parcourant le cou, mais elle ne sentit que l'affectueuse caresse de sa main sur ses cheveux.

« Il faut que tu dormes un peu maintenant », dit-il avec lassitude. Il se leva et enfila sa veste noire. « Je repasserai après le déjeuner, pour voir comment tu vas.

– Je vais préparer ta valise.

– Repose-toi, je t'en prie. Je le ferai moi-même. Il est temps que j'apprenne. Comme tu étais malade, j'ai aidé les trois garçons à faire leurs paquets. On a fini par fourrer tout ce qu'on pouvait dans chacun de leurs cartables. Plus rien n'était plié. Jung voulait emporter sa collection de pierres, Jin, ses cafards vivants. C'était un tel fouillis que Mrs Stolz a dû tout ressortir et recommencer, et je dois reconnaître que je me suis senti désespérément incapable. Tu m'as trop gâté.

– C'est moi qui ai été trop gâtée. »

Il se pencha pour l'embrasser.

« À mon retour, je voudrais qu'on passe plus de temps à s'occuper l'un de l'autre. Et ce, jusqu'au moment où nous nous installerons à Spokane. Tu veux bien, ma chérie ? Promettons-le-nous, si tu es d'accord.

– Oui. »

Ils s'embrassèrent et s'étreignirent à nouveau mais, avant qu'il n'ait quitté la pièce, elle ajouta : « Je lui parlerai, Amos. Je vais essayer. »

Sur le seuil de la porte, il se retourna et hocha la tête.

« Je ne m'attends pas à ce que tu réussisses à le faire changer d'avis. Je m'applique à ne rien attendre. »

Elle dormait quand Amos partit le lendemain matin, le chauffeur du siège de l'Église à Séoul passa le chercher avant l'aube. Elle avait dû se réveiller à moitié juste au moment où la berline franchissait le portail et entreprenait la descente ; dans son rêve, elle entendit les cris aigus des enfants – c'étaient sans doute les freins de la voiture – et elle se leva d'un bond, mais quand elle ouvrit la porte, il ne restait dans la cour et dans l'air glacé que l'odeur un peu sucrée de la fumée d'échappement. Quand les volutes se dissipèrent, Sylvie frissonna dans sa chemise de nuit. Les bâtiments de l'orphelinat se distinguaient encore à peine dans les premières

lueurs du matin. Des filaments de nuages striaient le ciel. Ils auraient tôt fait de disparaître, poussés par le vent. Amos l'avait prévenue qu'il ne la réveillerait pas, et pourtant elle se sentait délaissée. Il n'avait pas encore parcouru un kilomètre que, déjà, la solitude lui pesait. Le bourdonnement de son corps s'était apaisé, mais elle avait l'impression d'être pareille à une ruche désertée, chacune de ses alvéoles vide et desséchée. Comme si elle était composée de milliers de tombes minuscules. Évidemment, le seul fait d'être ainsi abandonnée à son sort était ce qui la perturbait le plus. Elle avait hâte de voir arriver le milieu de la matinée, le révérend Kim alors serait là depuis longtemps, les enfants s'agiteraient joyeusement dans tous les sens sous la surveillance des tantines, emportés par l'excitation de la journée. Il lui faudrait encore du temps pour accélérer son propre rythme. Mais pour l'instant il n'y avait ni bruit, ni lumière, ni mouvement, et plutôt que de rentrer et de refermer la porte, elle s'avança pieds nus dans la cour givrée. Le froid lui coupa le souffle. Elle eut enfin l'impression que les brumes qui lui engourdissaient l'esprit s'évanouissaient, que l'air glacé la revigorait, et elle perdit toute envie de retourner dormir malgré sa fatigue extrême. Elle n'en pouvait plus de sa léthargie, et elle s'avança dans le noir en direction du dortoir en songeant aux enfants.

Elle s'essuya les pieds sur les serviettes que les tantines disposaient devant les trois portes qui ouvraient sur le petit vestibule. Deux d'entre elles donnaient sur un dortoir différent, d'un côté celui des garçons, de l'autre celui des filles. La porte du milieu conduisait à la chapelle qu'avait construite Hector. Le vestibule était empli de leurs chaussures, toutes des dons, et donc toutes différentes : tennis, sandales, escarpins et bottes. Ses yeux s'accoutumèrent à la pénombre, tous les objets paraissant pétrifiés dans la faible lumière bleue. Et même si elle avait terriblement envie de poser les yeux sur June, tant lui manquait le spectacle de son joli visage rond, des traits tellement plus sereins que son âme, elle ne pouvait supporter l'idée de ce qu'il lui faudrait dire sur l'avenir immédiat. Qu'aurait-elle en effet pu annoncer à la jeune fille ? Comment la consoler ? En lui expliquant qu'Amos et elle n'emmèneraient finalement aucun enfant ? Qu'elle était au fond tout aussi incapable d'être mère que d'être une épouse et même une maîtresse ? Qu'elle n'était rien qu'une mauviette, qu'elle était lâche et incapable de savoir ce qu'elle voulait ? Leur départ était désormais imminent, Amos n'avait pas abordé le sujet de l'adoption et elle n'avait

même pas osé poser la question. Pour ce qu'elle en savait, leur demande concernant un nombre d'enfants qui restait à déterminer n'avait pas été annulée. Mais c'était sans importance. Le révérend Kim le leur avait confirmé l'autre jour en apportant à Amos l'enveloppe contenant leurs billets d'avion pour le premier vol qui devait les conduire au Japon. Il n'y en avait que deux, comme Amos l'avait demandé. Il avait toujours été entendu qu'ils repartiraient avec quatre, cinq, dix enfants, autant qu'on les laisserait en emmener. Mais maintenant, ils allaient repartir seuls, ce qui, comme elle commençait à l'entrevoir et comme Amos le pensait sans doute depuis un certain temps, valait mieux pour tout le monde.

Elle se glissa dans le dortoir des garçons. Il lui était arrivé de s'aventurer dans l'un ou l'autre au cours de nuits sans sommeil, le spectacle des enfants endormis agissant sur elle comme un baume apaisant. Là, tout comme dans celui des filles, les garçons dormaient sur plusieurs rangées interrompues en leur centre par un gros poêle ventru que les petits orphelins bourraient chacun son tour au cours de la nuit. Il n'y avait pas de chauffage central, et au cœur de l'hiver, il était important de le maintenir incandescent parce que les murs n'étaient pas isolés. À cette époque de l'année cependant, cela l'était beaucoup moins, et il était à peine tiède au toucher. L'air était chargé des odeurs moites de leurs corps endormis, et à ce stade de préadolescence, c'étaient plus au moins les mêmes que celles qui régnaient dans le dortoir des filles. Sylvie comprenait que, à sa place, d'autres auraient pu trouver ces remugles repoussants ou déplaisants, mais elle aimait ces senteurs à la fois aigres et grasses ; en fait, elle les adorait, un peu comme on raffole d'un gâteau cuit la veille. Elle fut tentée un instant de s'allonger dans un des trois lits laissés vides. Tous dormaient d'un sommeil profond, on aurait presque pu les croire morts, même si l'un des plus âgés semblait assiégé par de mauvais rêves, le visage pincé comme celui d'un nourrisson, les poings serrés pour se protéger la tête.

« Mrs Tanner ? » fit une voix derrière elle.

C'était Min, appuyé sur un coude dans son lit. Malgré ce qui était arrivé à son pied, il était resté la cible privilégiée des farces des trois compères que venaient d'emmener les Stolz. C'était le seul garçon qui participait à l'atelier tricot ; il lui avait expliqué qu'il voulait offrir un lot d'écharpes à la personne qui finirait par l'adopter. Les autres ne cessaient de se moquer de lui, et il dut arrêter avant d'avoir mené à bien son projet.

Sylvie avait été contrainte de terminer la seconde écharpe pour lui. Mais les mauvaises plaisanteries avaient continué, en particulier celles des trois amis. Un jour, il lui avait fallu laver ses cheveux, infestés de fourmis, parce qu'ils avaient fait couler du sirop dans la doublure de sa casquette. Comme punition, Hector avait forcé les petits monstres à l'aider à vidanger les latrines.

« Vous allez bien, Mrs Tanner ?

– Je suis venue voir si le poêle tirait comme il faut, chuchota- t-elle. Désolée de t'avoir réveillé. S'il te plaît, rendors-toi.

– Je dors pas, répondit-il à voix basse, lui aussi. Vous avez froid ?

– Non, ça va. » Elle s'accroupit près de son lit, entourant sa poitrine et ses genoux de ses bras. Elle se rendit compte qu'elle ne portait pas même un peignoir par-dessus sa chemise de nuit si légère et que ses cheveux étaient en bataille. Elle n'avait pas pris de bain depuis une bonne semaine. « Et toi, tu as froid ? »

Il secoua la tête. Elle posa gentiment la main sur sa joue, mais il ne voulut pas se rallonger, l'air franchement inquiet pour elle. Il demanda :

« Vous êtes malade encore, c'est ça ?

– Non, plus vraiment. Je me sens beaucoup mieux.

– Je suis content. Hier je vous attends.

– Pourquoi ? »

Il sortit les jambes du lit et plongea dessous pour en tirer un sac en toile. De là, il extirpa deux écharpes soigneusement pliées, toutes deux de couleur fauve, et il les lui tendit.

« Pour vous et le pasteur.

– Oh non ! » dit-elle. Elle tenta de les lui rendre, mais il comprit immédiatement ce qu'elle craignait, et il insista, non sans une certaine confusion : « Pas pour moi. Pas Min. »

On entendit alors quelques mouvements et des murmures émanant des couchettes voisines. Sylvie prit une couverture sur le lit et conduisit le garçon hors du dortoir. Il faisait froid dans le vestibule, et elle l'enveloppa dans le plaid de laine, puis lui entortilla une des écharpes autour du cou. Elle essaya de lui redonner l'autre mais il repoussa ses mains.

« Il faut que tu la gardes, Min, s'il te plaît. Ce seront de splendides cadeaux, exactement comme tu le voulais. » Elle marqua une pause,

sondant attentivement ses yeux. « Ceux qui auront la chance de devenir tes parents vont les adorer.

– Non.

– S'il te plaît. Cette écharpe ne peut pas être pour moi.

– Plus besoin maintenant. Je reste.

– Pour l'instant, c'est vrai. Mais pas pour toujours. Un jour tu partiras comme ceux qui sont partis aujourd'hui.

– Vous et le pasteur, vous partez avant.

– Oui.

– Je sais qu'il faut.

– C'est vrai.

– J'aimerais qu'ils partent pas.

– Qui ? Les autres enfants ? »

Il hocha la tête.

« Même les garçons qui sont partis ?

– Oui.

– Vraiment ? Ils n'étaient pourtant pas toujours très gentils. En particulier avec toi. Tout sera plus facile maintenant. Plus de mauvaises surprises.

– Moi, je m'en fiche de ça, répondit-il avec une sérénité parfaite. Je voulais qu'eux pas heureux. Qu'ils restent ici. »

Elle ne savait pas quoi ajouter. Il lui tendit l'écharpe et elle la prit, puis l'enroula autour de son cou. Elle se pencha, le serra dans ses bras et lui posa un baiser sur le sommet du crâne. Soudain, il se pressa contre elle, ses petits bras osseux assez forts pour lui tirer sur la nuque. Elle s'étonna d'avoir aussi mal, comme si un os pouvait se fêler, et même se rompre. Un bâton de craie contre un autre bâton de craie. Mais elle ne tenta pas de résister, ou de l'éloigner, elle le laissa s'agripper à elle de toutes ses forces. Elle se releva mais il ne desserra pas son étreinte, et il parut à la fois aussi léger qu'une plume et lourd comme du plomb. Comme tous les enfants de cet orphelinat, il représentait un poids inestimable, et elle le garda entre ses bras durant un temps qui lui parut infini, en attendant que ses forces s'épuisent d'elles-mêmes. Les épaules du petit s'affaissèrent, sa tête roula contre elle comme s'il s'était soudain endormi, qu'il ait soudain perdu la vie ou rêvé de la perdre, mais quand elle se retourna pour le porter jusqu'à son lit, relevant l'extrémité de la couverture de sa main libre pour qu'ils ne trébuchent pas,

un éclair pâle dans les ténèbres du vestibule attira son attention. Une main, ou peut-être un visage à demi caché. Elle s'attendait à croiser un regard furieux. Mais en se tournant vers le dortoir des filles, elle ne vit personne, la porte était complètement close ; elle porta Min jusqu'à son lit.

« Pour l'instant, je la garde, cette écharpe, dit-elle en remontant la couverture jusqu'à son cou.

– C'est cadeau.

– Mais ensuite, tu la reprendras, d'accord ? »

À ce moment précis, il ferma les yeux.

« D'accord ? Avant notre départ ? Promets-le-moi, s'il te plaît. »

Mais le garçonnet serra plus fort les paupières, puis s'enfonça sous les couvertures, faisant disparaître son corps si mince dans le puits de son lit.

Ce jour-là fut le plus froid qu'ils avaient connu jusqu'alors. Au plus, quatre degrés. Malgré le ciel dégagé et l'éclat du soleil que rien ne venait assombrir, il fit de plus en plus glacial au fil des heures, des vents venus du nord traversant sans relâche la mission. Les feuilles mortes et les aiguilles de pin – que les enfants avaient ramassées la veille et rassemblées en plusieurs gros tas qui seraient transformés en engrais au printemps suivant –, étaient menacées de dispersion. Le révérend Kim, arrivé au milieu de la matinée, avait dit les grâces au repas de midi avec Sylvie à ses côtés arborant une nouvelle écharpe de laine autour du cou. Il feuilletait paisiblement les pages d'un journal dans la grande salle de classe, tandis que tous les autres s'affairaient pour rassembler les divers tas en une gigantesque pile au centre de la cour. Le révérend Tanner absent, il n'y avait pas cours ce samedi.

Mais comme si les vents étaient farouchement décidés à ne pas laisser leurs efforts être fructueux, chaque fois qu'ils étaient sur le point d'avoir complètement dégagé et ratissé le terrain, une formidable bourrasque soufflait et balayait le sommet du tas de feuilles. Le vent retombait, et les enfants en profitaient pour ratisser une nouvelle fois, mais une autre bourrasque soufflait et transformait en grand-voile la fine bâche de toile dont ils essayaient de recouvrir la pile : le drap couleur mousseline s'élevait dans les airs en claquant furieusement. Il finit par aller s'accrocher à la cime d'un petit pin solitaire à l'extrémité du champ. De rage, un des garçons

poussa un cri sauvage et guttural et fonça la tête la première dans le tas encore haut où il s'enfonça jusqu'aux mollets. Hector, qui dirigeait les opérations en silence et sans enthousiasme, s'avança pour le tirer de là. Mais en voyant les jambes du gamin battre l'air de manière comique et les autres enfants vociférer pour l'encourager, il renonça, lâcha son râteau et se laissa tomber de tout son poids comme un mort, les bras ballants. Les petits poussèrent des cris de joie. Un garçon l'imita, puis deux filles et, bientôt, ils se jetèrent tous dans la mêlée, pataugeant et se tortillant dans la masse des feuilles crépitantes.

Même June voulut être de la partie, et après avoir attendu que les autres quittent la piste, elle s'élança à son tour. Il n'y eut pas de hourras comme pour les autres. Mais Sylvie l'applaudit et June fonça droit devant elle, la tête la première dans le tas qui n'était pas plus haut que d'une cinquantaine de centimètres. Quand elle se releva, les genoux de son pantalon étaient déchirés et elle s'était éraflé la peau. Elle avait aux lèvres un sourire forcé, et tandis que les autres rassemblaient une fois de plus les feuilles dispersées pour reconstituer le tas, elle s'éloigna, les bras croisés, les mains enfoncées sous les aisselles. Hector tenta de vérifier si elle ne s'était pas blessée, mais elle les garda soigneusement cachées et décampa. Sylvie la rattrapa alors qu'elle se dirigeait vers le dortoir.

« June ? Tout va bien ? Regarde-moi un peu ton pauvre pantalon ! » L'étoffe était déchirée et maculée de terre, et Sylvie s'agenouilla pour la brosser. « Tu ne t'es pas fait mal ? »

Sylvie souleva le bas du pantalon, mais June retira sa jambe, et c'est à ce moment-là seulement qu'elle vit dans quel état se trouvaient ses mains. Elles étaient tout éraflées et en sang, de minuscules graviers noirs s'étaient incrustés dans la partie charnue d'une de ses paumes, un coin de peau triangulaire se détachant de l'autre et révélant les tissus à vif.

« Oh mon Dieu, June. Il faut que nous lavions ces plaies et que nous te mettions un pansement.

– Ce n'est rien.

– Mais non, ce n'est pas rien !

– Je peux me soigner toute seule », dit June, en retirant ses mains. Elle paraissait moins arrogante qu'étrangement surexcitée, comme si elle avait mangé une boîte entière de sucreries ou qu'on lui eût donné un médicament

qui ne convenait pas. « Je vous en prie, Mrs Tanner. Je ne voudrais pas vous déranger.

– Mais tu ne me déranges pas. Tu ne m'as jamais dérangée.

– S'il vous plaît. Ce n'est rien du tout », dit-elle, et avant que Sylvie ait pu réagir, elle avait déjà détalé, filant comme une flèche derrière le dortoir. Sylvie lui emboîta le pas, mais quand elle arriva à l'extrémité du bâtiment, l'adolescente avait disparu. À l'orée du chemin qui menait à travers les épaisses broussailles jusqu'aux collines, elle s'arrêta et tendit l'oreille pour repérer le moindre mouvement. Rien, mis à part le vent qui couchait les hautes herbes sèches et les buissons épineux. Pourtant, elle était sûre que June se trouvait là, comme elle avait deviné sa présence un peu plus tôt dans le vestibule du dortoir avec Min.

Dans la cour, les enfants et Hector s'étaient mis de nouveau à pousser avec leurs râteaux les feuilles sur des bâches afin de les tirer jusqu'au tas de compost à proximité du potager. Sylvie se sentait suffisamment en forme pour leur prêter main-forte, et quand elle eut commencé à balayer, elle remarqua que l'effort physique et la proximité des enfants lui faisaient du bien. Elle eut soudain le cœur serré en pensant au temps qu'elle avait perdu : quatre jours enfermée chez elle, alors qu'il ne lui en restait que dix avant le départ. Min travaillait à ses côtés, ramassant les feuilles éparses à l'aide d'un balai de brindilles rudimentaire. Il était manifestement ravi de constater qu'elle portait son écharpe, mais il n'en laissa rien paraître et d'ailleurs, il n'ouvrit même pas la bouche. C'était un garçon prudent. Sa petite taille apparaissait tristement évidente alors qu'il se tenait au milieu des autres gamins de son âge, et quand ils se croisèrent au hasard de leur tâche, elle ne put s'empêcher d'attirer à elle sa grosse tête durant quelques secondes. Un large sourire illumina le visage de l'enfant. Plusieurs filles les rejoignirent et ils travaillèrent de conserve. Bientôt, ils formèrent tous une rangée qui se déploya sur toute la largeur du champ de fortune, chacun balayant ou ratissant et amenant les autres à prendre de la vitesse, ne serait-ce que pour s'amuser un peu.

Hector travaillait tout au bout de la chaîne, il lui tournait le dos. S'il avait eu un instant de gaieté quand ils avaient tous sauté dans le tas de feuilles, c'était pour ainsi dire fini. Ses larges épaules pivotaient avec force tandis qu'il ratissait et soulevait des tourbillons de poussière rouge autour de ses pieds, les dents de son outil grinçant contre le sol durci. Son rythme

puissant et régulier se distinguait facilement de celui des autres. Elle avait presque l'impression de sentir son mouvement sous la plante de ses propres pieds. Il ne lui avait pas encore adressé la parole et, bien qu'elle lui sache gré de garder ses distances, elle se demanda s'il pouvait deviner l'attention qu'elle lui portait. Elle s'efforçait de ne pas le regarder mais sa silhouette chaudement vêtue, qu'elle apercevait du coin de l'œil après environ une semaine sans le moindre contact, attirait son regard. Il s'agissait moins du désir d'être auprès de lui ou de le toucher que de l'étonnement d'avoir délibérément voulu oublier son corps, si différent de celui d'Amos et du sien – un corps complètement dépourvu d'angles, taillé dans différents blocs, comme façonné à partir de troncs d'arbres de tailles diverses. Même ses doigts serrés sur le manche du râteau avaient une sorte d'épaisseur primitive, alors que toute sa vie elle avait eu l'impression d'être elle-même formée des rameaux les plus hauts et les plus fins.

Elle savait que ce qu'elle ressentait pour Hector était vulgaire, déplacé et absolument méprisable, mais elle ne pouvait se cacher qu'elle éprouvait du désir pour ce corps, dont il semblait le dernier à se rendre compte de la splendeur. Elle percevait toujours cette densité, la vigueur homogène de cette chair quand elle l'attirait en elle et qu'elle faisait tanguer leur barque, lui, sa plus lourde rame. Elle s'était toujours voulue invulnérable à la beauté physique, ses parents n'admirant jamais que les actions les plus sublimes, les efforts les plus désintéressés. La beauté du travail bien fait. La dernière fois qu'elle avait eu le souffle coupé, c'était en contemplant Benjamin Li, dont la plastique était si différente de celle d'Hector, mais s'était insidieusement glissée en elle de la même façon, une beauté qui semblait troublée sous la surface, comme si elle dissimulait un mal-être secret, peut-être même un réel naufrage.

Le tas de feuilles était de nouveau monumental et Hector demanda à quelques-uns des garçons les plus âgés de prendre à plusieurs un coin de la bâche pendant qu'il soulèverait l'autre. Ils tirèrent ensemble mais leur coin ne bougea pas, ils perdirent l'équilibre et se retrouvèrent par terre. Les moqueries des petits fusèrent. Lorsqu'ils furent à nouveau à leur poste, Hector compta jusqu'à trois et ils synchronisèrent leurs efforts. Le tas s'ébranla, Hector se chargeant du coin avant de la bâche, et quand les garçons donnèrent l'impression qu'ils allaient flancher, plusieurs enfants et Sylvie soulevèrent les côtés. Il y avait plusieurs petits entre elle et Hector. Il

la fixa d’un regard sans émotion, mais elle ne cilla pas et il dut détourner les yeux. Elle ne pouvait pas céder, le laisser l’éviter, parce que ces quelques jours durant lesquels Amos allait être absent seraient leur dernière chance de se parler librement. Elle n’avait pas menti à son mari en lui disant qu’elle ne voulait pas qu’il reste ou que les enfants des autres orphelinats avaient besoin de sa visite, mais il ne serait pas non plus faux d’avancer qu’elle avait espéré avoir cette ultime opportunité.

Hector compta de nouveau, et tous ensemble tirèrent le tas sur une distance de cinquante mètres, jusqu’à l’endroit juste à côté du jardin où ils entreposaient le compost. Une fois là, Hector passa de l’autre côté de la pile puis il la traversa en gardant le coin de la bâche entre ses mains, s’accroupissant et utilisant la masse de son propre corps comme levier pour renverser l’immense chargement sur lui-même. L’espace d’un instant, il fut complètement recouvert avant de se dégager, les cheveux et les vêtements constellés d’aiguilles de pin et de feuilles, comme une créature sauvage échappée de la forêt. Les enfants l’époussetèrent et, après un moment d’hésitation, il étendit les bras et accepta même de se pencher pour qu’ils atteignent sa tête et achèvent de le débarrasser des dernières feuilles.

Le terrain étant désormais nettoyé, et plus aucune tâche ne se profilant à l’horizon, les aînés organisèrent comme d’habitude leur match de football de l’après-midi, pendant que les plus petits jouaient aux osselets avec des cailloux ou bien à chat. Le révérend Kim n’était toujours pas sorti du réfectoire et il y resterait sans doute jusqu’au dîner, après quoi il repartirait en voiture pour Séoul. Hector s’employait à rassembler les différents balais et râteaux, et quand il se baissa pour ramasser une brosse, la haute pyramide d’outils qui tenait en équilibre sur son épaule faillit se renverser, et Sylvie s’approcha précipitamment pour l’aider. Elle ne fit pas un geste de plus cependant, ne lui tendit pas la brosse en question et, sans dire un mot, il poursuivit son chemin vers la cabane où il rangeait les outils. En ressortant, il passa devant elle sans un regard et elle l’observa tandis qu’il déposait un tas de bûches dans une brouette et la poussait jusqu’au bâtiment principal. Il allait charger les poêles à bois des dortoirs et de la chapelle. Elle attendit qu’il soit entré avant de se rapprocher. Il était déjà en route pour aller chercher un nouveau chargement quand il s’aperçut qu’elle avait apporté plusieurs bûches dans ses bras. Il les lui prit des mains et regagna le vestibule.

« Tu ne vas plus jamais me parler ? » demanda-t-elle. Il ne répondit pas et elle le suivit dans la chapelle où il déposa son bois près du poêle à l'autre bout de la pièce. Il était chargé de chauffer les lieux pour les offices, mais en ce moment, en raison du froid, il allumait et éteignait toutes les nuits. La chapelle était inondée par la lumière provenant de la lucarne qu'il avait percée dans le toit, et il promena son regard sur les bancs et les murs qu'il avait peints en gris, la croix de bois toute simple suspendue par des fils de fer accrochés derrière ses branches.

« Alors c'est fini, Hector ? Tu n'as plus rien à me dire ?

– Vous partez le lendemain de Thanksgiving.

– Oui.

– La veille, ce serait mieux.

– Pourquoi dis-tu cela ?

– Parce qu'on saura quelle bénédiction il nous manque au moment où on rendra grâce[1].

– Je t'en prie, ne sois pas cruel.

– Je suis pas cruel. Je dis juste les choses comme elles sont.

– Tu sais parfaitement que je ne veux pas partir.

– Non, j'en sais rien, répondit-il, levant la voix. Comment je pourrais le savoir ?

– Tu le sais.

– Alors tu peux rester.

– C'est ce que je voudrais, oui. Mais si je restais, que se passerait-il ? Crois-tu qu'un bien quelconque en résulterait ? Tu crois que nous pourrions travailler côte à côte comme de simples collègues ?

– Comme avec ton mari, tu veux dire ?

– S'il te plaît, ne te conduis pas de cette façon. Ne fais pas l'enfant.

– C'est pas ça que tu voulais, peut-être ?

– Arrête, je t'en prie.

– Est-ce que c'était pas pour ça qu'on était ensemble ? Parce que tu cherchais quelqu'un avec qui tu avais pas besoin d'être parfaite et responsable, et qui en plus te baisait comme une reine ?

– Va te faire foutre. »

Elle tourna les talons, alors il lui saisit le poignet, l'attira à lui et tenta de l'embrasser, mais elle éloigna son visage qu'elle couvrit de son autre

main. Il insista et elle le gifla. Il ne la laissa pas partir pour autant, ne bronchant même pas quand elle leva de nouveau la main pour le frapper. Elle tenta de se libérer, mais il la tenait solidement, farouchement, elle était comme enchaînée à un mur de pierre.

« Tu nous as tous pris en pitié, pas vrai ? dit-il en la forçant à se rapprocher encore. Je te parle maintenant ! Et tu vas m'écouter jusqu'au bout ! Avant que tu débarques, cette maison était ni meilleure ni pire que n'importe quel orphelinat dans ce putain de pays. Et c'était parfait pour les gosses, les tantines, et même pour moi. À manger, un toit, plus de massacres, qu'est-ce qu'on pouvait rêver de plus ? Mais tu te tires… et qu'est-ce que tu nous laisses ? Tu sais ce que j'ai trouvé une de tes filles en train de faire quand elle a appris que tu partais ?

– Lâche-moi.

– C'était Mee-Sun. Elle buvait de l'eau directement à la pompe comme si sa vie en dépendait. Je suis passé devant elle deux fois avant de remarquer qu'elle s'arrêtait jamais. Elle buvait, elle buvait, son pull-over était trempé, et il a fallu que je la force à arrêter. Je me suis dit qu'elle voulait se noyer. Je lui ai demandé ce qu'elle fabriquait, et elle m'a répondu qu'elle se sentait toute bizarre à l'intérieur, parce que bientôt tu serais plus là. Ça lui donnait bizarrement l'impression qu'elle avait recommencé à crever de faim. Elle m'a expliqué que, pendant la guerre, elle buvait des fois comme ça pour plus se sentir vide à l'intérieur.

– Mais que veux-tu que j'y fasse ? Tu ne crois pas que, moi, je voudrais les emmener, tous autant qu'ils sont ?

– Alors emmène-les ! » dit-il en saisissant son autre poignet. Elle résista, et il la poussa contre la paroi de la cabane avec une force telle que, l'espace d'un instant, elle pensa qu'il allait lui faire mal. Et cela lui aurait été bien égal. Elle ne lutterait pas. « Tu as cru que tu pouvais venir et repartir comme ça aussi facilement ? C'est ce qui se passe dans ton précieux bouquin ? Je voudrais bien le savoir. Je croyais qu'il s'agissait de montrer de la compassion envers les plus démunis, les innocents. Au fond, je crois qu'il vaut rien, ton livre. C'est même encore pire que ça. C'est un tissu de mensonges. Il a jamais rien changé et il changera jamais rien. Cette bataille qu'il raconte, elle s'est passée quand ?

– Il y a bien longtemps.

– Quand, je te demande !

– Presque cent ans.

– Cent ans ! Et combien de gens se sont fait massacrer dans l'intervalle ? Combien on en a réduit en poussière ? Combien se sont envolés en fumée ? Et je te parle même pas de nous, les résidus de tout ça. Mais toi, tu fais ta part, pas vrai ? Tu nous apportes l'espoir, la bonté et l'amour. Tu es indispensable. Mais personne peut t'aider, c'est ça ?

– Personne.

– Alors il faut t'aider toute seule. En fait, maintenant je sais pourquoi. J'ai réfléchi et j'ai compris. C'est parce qu'au fond de toi, tu sais depuis que tu es là que tu ne pourras abandonner aucun de nous. Parce que si tu en laisses un seul, c'est tous les autres que tu abandonnes aussi. »

Il la lâcha mais elle s'accrocha à lui, effrayée à l'idée de le perdre, à l'idée d'être laissée seule et, bien qu'elle ait détourné la tête, il lui retira son bonnet de laine, serra fort ses cheveux entre ses doigts et lui embrassa le visage. Puis il trouva sa bouche et elle se débattit un peu, mais il se pressa contre elle, et quand elle cessa de résister, la furie d'Hector se déchaîna : il la pétrit partout de ses mains comme si elle était faite d'une argile résistante et qu'il ait désespérément voulu la remodeler. Mais ce n'était pas nécessaire. Elle recula jusqu'à la paroi et l'attira à elle, la bouche collée à la sienne, tandis que la main du jeune homme la soulevait, la berçait, l'ancrait sur son assise solide, et après tous ces jours de détresse infinie, son corps se réveilla, il revint à la vie. Elle ne l'avait pas voulu, mais c'était vrai néanmoins : elle se sentit guérie.

1.

C'est précisément ce que signifie « Thanks giving » : rendre grâce, dire merci, originellement à Dieu, pour les bienfaits accordés en Amérique aux premiers colons, et notamment la première récolte, en 1621.

OceanofPDF.com

18

La faim. June la ressentait de nouveau. Pourtant, cette fois, au contraire des jours où sur la route elle marchait avec sa mère, son frère et ses sœurs, puis toute seule, la faim n'était plus l'ange menaçant de l'oubli. L'ange de la mort. Aucun d'eux n'était vraiment mort d'inanition, mais la faim les avait poussés aux limites de la fatigue, de l'indifférence et en fin de compte, du danger ; elle n'avait jamais cessé de penser qu'elle finirait par y succomber. Que la faim la pousserait dans l'abîme. Mais cette fois, elle ne jouait pas à cache-cache, elle ne cherchait pas à lui échapper. Elle l'invitait à danser, telle une cavalière, une compagne, qui suivrait chacun de ses mouvements. Elle savait que la faim allait lui éclaircir l'esprit, la dépouiller de toutes les pensées superflues, et lui laisser la force pure et inébranlable de sa volonté.

Elle ne mangeait presque plus. Les deux premiers jours furent insupportables. Il ne se passait pas une seconde sans qu'elle songe à abandonner son plan et à filer à la cuisine où les tantines touillaient la bouillie de riz dans les marmites, à les écarter pour plonger la main dans un de ces immenses récipients en fonte comme un ours s'attaquant à une ruche. Se remplir la panse jusqu'à la faire éclater. Mais au soir du deuxième jour, les tremblements de panique commencèrent à s'apaiser, et le troisième et le quatrième, ils s'étaient tellement réduits que le gouffre qui la creusait ne trahissait plus la présence d'un besoin inassouvi, ni celle d'un corps négligé, mais révélait une inconnue en elle dont elle n'avait jamais auparavant soupçonné l'existence : une June paisiblement soumise. C'était tout sauf un vide. C'était une statue plus vraie d'elle-même, une forme plus fidèlement ouvragée, et au lieu de sentir ses forces décliner, elle était

revigorée en arpentant l'orphelinat, le sol à peine perceptible sous ses semelles.

La veille, une des tantines l'avait regardée d'un air soupçonneux et continua de la surveiller du coin de l'œil après qu'elle eut emporté son bol de soupe au riz. Après cela, June s'appliqua à prendre une cuillerée ou deux chaque fois que la vieille femme se tournait dans sa direction, mais se dépêchait ensuite de la vider dans le bol de celui ou celle qui se trouvait à côté (elle s'assurait qu'il y avait toujours quelqu'un), un garçon plus jeune, ou sa pipelette de voisine de dortoir, So-Hyun, qui ne se plaignait jamais d'un petit peu de rab, même s'il y avait toujours beaucoup à manger. Les orphelins ne disaient jamais non.

À part cela, la plupart du temps, on continuait de l'éviter ou d'agir comme si elle n'existait pas, ce qui lui convenait parfaitement. Elle ne faisait plus le ménage chez les Tanner – une tantine lui avait annoncé qu'elle n'était plus censée y mettre les pieds –, et comme aucune autre tâche ne lui avait été confiée, elle pouvait tout simplement disparaître après les cours et les repas où on notait les absences, et aller se balader dans les collines. Pour l'essentiel, le feuillage des buissons et des jeunes arbres était tombé, si bien qu'elle avait l'impression de patauger dans des flaques de couleurs vives. Elle aurait aimé ramasser les jolies petites feuilles ou s'allonger sur un des tapis qu'elles formaient, mais elle ressentait l'étrange besoin de continuer à marcher, parce qu'elle avait le vertige dès qu'elle s'arrêtait, l'œil du cyclone tournant dans sa tête comme un gyroscope. Elle suffoquait si elle marquait une pause trop longue. Elle prit donc l'habitude de courir, de courir le plus vite possible dans ses chaussures trop petites, l'élancement causé par les ampoules scandant la distance qu'elle parcourait sur les sentiers forestiers qu'empruntaient Hector et les garçons pour aller ramasser du bois mort. À chaque pas, de vives douleurs lui étreignaient la poitrine et la gorge, mais elle ne gémissait pas, ne grimaçait pas, et les ravalait comme elle aurait ingurgité des sucreries.

L'autre jour, après le cours d'anglais, Sylvie l'avait gratifiée d'un geste de la main et d'un sourire, et même si June mourait d'envie de se précipiter vers elle pour blottir sa tête contre sa poitrine, elle savait que le révérend Tanner risquait de les voir. Et de toute façon, elle voulait montrer à Sylvie qu'elle tenait le coup. Elle se contenta donc d'un petit signe de tête et elle se hâta de disparaître. Depuis qu'elle avait tiré le révérend Tanner de son lit

une semaine plus tôt, elle n'avait pas échangé le moindre mot avec Sylvie. Pas un seul. Elle savait qu'elle avait eu tort de se montrer si obstinée ce matin-là, et elle ferait tout ce qu'elle pourrait pour rentrer dans les bonnes grâces du pasteur, en tout cas suffisamment pour qu'il laisse sa femme l'adopter, et si cela voulait dire renier ce que Sylvie et elle étaient l'une pour l'autre pendant un court laps de temps, eh bien, elle le ferait. June était confiante : s'il aimait sa femme, il céderait. Elle n'avait jamais cru en rien auparavant, mais elle avait l'impression de savoir aujourd'hui ce qu'était la foi, au moins l'expression physique de la foi, le régime de privation auquel elle soumettait son corps la convainquant paradoxalement qu'elle suivait le bon chemin.

Et ce chemin, elle s'en rendait compte, passait par Min. Elle était devenue l'amie du petit garçon. Elle n'en avait jamais eu l'intention. Elle était parfaitement consciente de sa présence dans le tableau, elle ne pouvait s'empêcher de penser à lui, surtout à cause de l'écharpe qu'il avait donnée à Sylvie et qu'elle portait constamment autour du cou. Lors de l'une des promenades qui l'avaient conduite jusqu'à la grand-route de la vallée, elle avait trouvé la pointe cassée et rouillée d'une baïonnette dans la terre, elle n'avait pu s'interdire de songer obscurément à lui, pressant le métal contre la paume mal cicatrisée pour en éprouver le tranchant et réussissant à se faire saigner. Mais l'autre jour, elle était rentrée au dortoir pour aller y chercher un livre, et alors qu'elle traversait la nouvelle chapelle, elle avait entendu un bruit de bagarre dans l'autre dortoir. Elle entrouvrit la porte et aperçut quatre garçons autour d'un lit au milieu de la pièce. Min, déjà plus petit que les autres, se recroquevillait pour tenter de se laisser glisser jusqu'à son lit. On aurait dit un enfant de deux ans. Mais il était fermement maintenu de chaque côté, tandis qu'un des garçons se tenait en face et, saisissant ses cheveux dans une main, lui écrasait sans ménagement le crâne avec les jointures de son autre poing. Il arrivait souvent à ces garnements de s'infliger l'un à l'autre ce supplice, et cela pouvait être très douloureux mais ne laissait aucune trace. Min criait à chaque assaut. « Tu te crois malin, petit salopard ? » grondait celui qui se tenait le plus près de lui. Il s'appelait Byong-Ok. C'était un des durs de l'orphelinat, plus âgé que les autres et déjà couvert d'acné. « Tu crois que tu vas t'en aller avec les Tanner si facilement ? Tu te disais qu'on allait pas deviner ce que tu mijotes ?

– Je m'en vais pas ! implora-t-il. Je vais nulle part.

– C’est pas ce que j’ai entendu le révérend Kim dire à une des tantines, reprit Byong-Ok. Il racontait qu’on allait te donner des chaussures et des vêtements neufs au siège de l’Église à Séoul. Et même un peu d’argent de poche.

– Et pourquoi on me donnerait quoi que ce soit si les Tanner allaient m’adopter ? Tu es complètement fou ! Les Tanner me donneraient tout ce qu’il me faut.

– Tais-toi, connard », dit Byong-Ok, et il lui laboura brutalement le crâne. Min poussa un gémissement à fendre l’âme. Byong-Ok reprit : « Et qu’est-ce que j’en sais, moi ? Peut-être que c’est comme ça qu’ils font d’habitude. Peut-être que les Tanner ont pas autant d’argent que les gens qui sont venus l’autre fois. Ce que je sais, c’est que tu vas nous donner tout ce que tu vas recevoir. Tout, tu entends ? »

Min murmura quelques mots indistincts.

« Quoi ?

– À mon avis, tu vas bouffer…, commença Min.

– Quoi ? Qu’est-ce que tu nous chantes ? Parle plus fort, petit connard.

– Quand tu seras dans les rues, dit Min, lentement et clairement, je suis sûr que tu finiras par bouffer ta propre merde. »

Byong-Ok lui assena un coup de poing dans le ventre. Min se plia en deux et roula sur le plancher. Il vomit son déjeuner, une flaque fangeuse de bouillie d’orge et de riz. Les gamins qui l’entouraient reculèrent d’un bond et éclatèrent de rire avec des mines dégoûtées. Byong-Ok saisit de nouveau Min par les cheveux et s’apprêtait à lui plonger le visage dans son vomi quand June, à sa plus grande surprise, lui fonça dessus. Usant de son épaule comme d’un bélier, elle le fit tomber. Il se releva, prêt à se battre, mais ses mains retombèrent quand il vit à qui il avait affaire. June était aussi grande que lui, plus grande que tous ses amis, et elle s’avança pour le pousser une fois de plus et le fit se cogner contre le coin du lit de Min. Quand il tenta de se remettre debout, elle l’en empêcha, plusieurs fois de suite, jusqu’à ce qu’il se décide à rester par terre et s’écrie :

« OK ! Arrête ! C’est bon ! »

Alors seulement elle le laissa se relever et les garçons quittèrent le dortoir en traînant les pieds. Ils insultèrent Min au passage et l’insultèrent elle aussi, mais à en juger par leur façon de grommeler, elle comprit que

c’était pour soigner leur orgueil blessé et elle les laissa dire. Min sembla s’en rendre compte lui aussi et il se tint à son côté sans prononcer un mot.

« Pas de bobo ? » demanda-t-elle.

Il s’assit sur le lit, les mains posées sur son ventre. « Pourquoi tu as fait ça ? J’ai rien à te donner en échange.

– Je le sais.

– Alors qu’est-ce que tu veux ?

– Tu peux le dire au révérend Tanner. Ou à Mrs Tanner.

– Leur dire quoi ?

– Que je t’ai aidé. »

Un éclair lui passa sur le visage. « D’accord. Mais il faut que tu me protèges. Que tu me défendes contre eux. Ils me détestent.

– On ne peut pas dire que tu essaies vraiment de te faire aimer d’eux.

– Pourquoi j’essaierais ? Je les déteste aussi. Ils sont bêtes comme des ânes. Ils passent leur temps à jouer aux billes et au foot, et ils mangent sans arrêt, en évitant le plus possible de réfléchir.

– À quoi voudrais-tu qu’ils réfléchissent ?

– Comme toi et moi. Qu’ils pensent un peu à ce qu’il y a en dehors de ces murs. À ce qui va se passer. Ce qu’il va tous falloir qu’on fasse. Est-ce que c’est pas ce qui te trotte dans la tête, *noo-nah* ? »

Elle ne répondit pas. Elle n’aimait pas beaucoup la façon dont ce mioche lui parlait, un peu comme son jeune frère aurait pu le faire, d’un ton geignard. Mais évidemment, il avait raison. Elle ne songeait à rien d’autre. Cela lui apparaissait de plus en plus clair, de plus en plus limpide, tous les autres sujets se dissolvant comme sa chair se dissolvait, une cellule après l’autre, toutes les couches superflues tombant peu à peu pour découvrir l’ivoire net et blanc.

« Alors, tu veux bien me défendre ? demanda Min.

– Je ne peux pas te suivre à chaque pas. La nuit, par exemple, tu te retrouveras seul avec eux.

– Je peux aller dormir dans la chapelle.

– À quoi bon ? Ils viendront te chercher, voilà tout.

– Tu pourrais y dormir avec moi. »

Elle avait secoué la tête. « Il fait assez froid comme ça dans les chambres.

– Je rallumerai le poêle pour nous, si tu veux, après le passage d'Hector. On pourra se coucher juste devant.

– Pas question que je dorme là-bas.

– Si tu étais ma sœur, tu le ferais.

– C'est vrai. Si j'étais ta sœur, je le ferais.

– Eh bien, justement, tu vas être ma sœur. Et moi, ton frère. On va pas tarder à partir pour l'Amérique ensemble.

– Comment peux-tu en être aussi sûr ? » Elle pinça involontairement l'avant-bras si grêle du gamin. « Que t'a dit Mrs Tanner ? Elle te l'a dit ?

– Tu me fais mal, June.

– Que t'a-t-elle dit ?

– Rien du tout ! répondit-il en se dégageant. C'est le révérend Tanner. Il a dit qu'il allait nous emmener tous les deux avec eux.

– Je ne te crois pas. Tu mens, exactement comme tu mentais tout à l'heure à Byong-Ok.

– À toi, je mens pas.

– Est-il vrai que tu as reçu de l'argent de poche, comme le disait Byong-Ok ? »

Min hocha la tête. « Mais c'est pas l'Église qui me l'a donné. C'est les deux vieux Américains. Ils ont peut-être pensé que je leur serais pas bien utile pour travailler dans leur ferme, à cause de mon pied. Ils étaient sur le point de me prendre mais au dernier moment, ils ont choisi Sang-Ho à la place, et ils ont dû se sentir coupables. Vingt dollars, ils m'ont laissé. Je sais pas pourquoi ils ont fait ça. De toute façon, j'allais pas en voir la couleur. Et puis maintenant, je m'en fiche complètement. Bientôt, l'argent nous servira plus à rien. On aura tout ce qu'on voudra.

– Comment le sais-tu ?

– Tu as qu'à parler au révérend Tanner quand il reviendra. Demande-le-lui toi-même.

– Je vais le faire », répondit-elle tout en sachant déjà – et comme Min assurément s'en doutait – qu'elle ne lui parlerait pas, qu'elle ne l'approcherait même pas, de peur de gâcher ses chances. Elle fit mine de partir, mais le gosse la prit par le bras et l'étreignit de toutes ses faibles forces d'enfant et, alors qu'il lui aurait été facile de se dégager, elle le laissa s'accrocher à elle comme un des jumeaux aurait pu le faire, le visage écrasé contre son sternum, les poings enfoncés au creux de ses reins.

« Très bientôt, murmura-t-il, la voix assourdie parce qu'il avait le nez collé contre son pull-over. Tu vas voir, on va commencer une nouvelle vie. »

Ce même soir, bien après le couvre-feu, Min vint tapoter à la porte du dortoir des filles, comme il l'avait annoncé. Il faisait glacial dans la chapelle, mais il venait de rallumer le feu. Cela suffisait à tiédir un peu l'atmosphère. Il avait tiré les deux premiers bancs jusque devant le poêle, et les avait collés l'un à l'autre afin de les rendre suffisamment larges pour pouvoir s'y étendre. Il lui montra les bancs et elle escalada le dossier. Il avait posé dessus une couverture pliée comme matelas. Elle lui demanda où il comptait dormir et il s'empressa de passer sous les bancs pour se coucher sur le sol nu. Le silence était total et elle restait aux aguets pour épier le moindre mouvement de Byong-Ok et des autres. Mais Min ne cessait de se retourner sur son plancher et de protester contre l'inconfort. Elle écarta les bancs et le gronda sévèrement pour qu'il cesse immédiatement son manège. Il répondit qu'il allait arrêter, mais après encore quelques minutes où il continua à se retourner dans tous les sens, elle abandonna la partie, écarta de nouveau les bancs, et il monta à son côté. Elle lui fit une place et étendit les couvertures du garçon par-dessus les siennes ; sans hésiter, il se blottit contre son flanc comme s'il avait fait cela toutes les nuits depuis toujours, et il s'endormit presque aussitôt. Agacée, elle se hérissa, mais le son à la fois doux et aigu de la respiration de Min lui fit penser à son frère, et même si l'odeur de ses cheveux et de son corps n'avait rien d'agréable, elle enroula instinctivement son bras autour de sa joue et de son cou pour lui tenir chaud.

Ils sortirent tous deux du sommeil avant l'heure officielle du réveil et June regagna son lit dans le dortoir des filles, laissant Min remettre les bancs en place ; il n'avait pas voulu retourner dans le dortoir des garçons avant que tout le monde soit réveillé, et il attendit dans la chapelle que la cloche de la cuisine retentisse. La journée se déroula comme toutes celles au cours desquelles le révérend Tanner était absent : le révérend Kim arriva juste à temps pour dire la prière du petit-déjeuner, puis Mrs Tanner et lui firent la classe. À l'évidence, elle était guérie : son visage avait repris des couleurs, elle paraissait aussi vigoureuse qu'auparavant et, pendant le cours d'anglais, elle entonna quelques chants avec eux, finissant par « Rise and Shine ». S'engageait toujours une compétition inavouée entre les enfants

pour voir qui chanterait le refrain le plus fort et, pour la première fois, ce fut la voix de June qui s'éleva au-dessus des autres, tout le monde (elle y comprise) s'était étonné du volume du son, de son timbre et de sa force. Min se trouvait dans la même salle et de son pied valide, il avait marqué le rythme avec énergie. Les autres enfants et Mrs Tanner firent de même. C'était étrange mais June avait dormi d'un sommeil profond, et bien qu'elle n'ait avalé en trois jours que l'équivalent de ce qu'elle consommait normalement en un seul repas, elle sentait qu'elle était devenue l'arche dont parlait leur chant, sa coque emplie de toute la vitalité et de toutes les promesses du monde.

Après la classe, June ne s'attarda pas, et ne tenta même pas de croiser le regard de Mrs Tanner, elle se précipita avec tous les autres vers le réfectoire où elle fit mine de prendre ses bols de nourriture mais se contenta d'approcher la cuiller de ses lèvres, laissant So-Hyun et Min se partager sa ration. Elle les regarda paisiblement terminer son repas. Et même lécher les bols. Ce n'était pas pour eux qu'elle éprouvait de la satisfaction mais pour elle-même : elle avait réussi à se dominer, à maîtriser le grand ennemi qui rugissait à l'intérieur.

Les garçons étaient en train d'organiser le match de football habituel d'après déjeuner. Elle n'avait pas joué depuis qu'elle s'était bagarrée avec cette fille lors de cette chaude journée d'automne, mais elle sentait une force nouvelle lui fourmiller dans les jambes, comme un besoin vital de courir. Quand elle s'avança sur le terrain, Byong-Ok immobilisa le ballon sous son pied et lui dit de s'en aller. Elle demeura immobile et attendit. Il ne donna le coup d'envoi qu'au moment où le révérend Kim et Mrs Tanner s'approchèrent pour assister au match. Bientôt, les deux adultes entrèrent dans la danse, même le révérend Kim qui pourtant ne passait guère de temps dehors. Tout le monde s'attendait à le voir raide et maladroit, mais il se débrouilla très bien avec le ballon : il le lança en l'air avant de le coincer habilement contre sa cuisse puis le fit passer au bout de son pied, et exécuta une passe parfaite en direction de Mrs Tanner, qui en dévia la trajectoire et marqua un but entre les deux bidons d'essence remplis de terre. Elle leva les bras et un hourra enthousiaste monta des deux équipes, même s'il s'agissait davantage de commémoration que de célébration parce que chacun savait que c'était là un des derniers moments que Mrs Tanner passait parmi eux.

June s’était maintenant jetée dans la bataille, elle aussi. Elle paraissait aussi insouciante que les autres, suivant le rythme du jeu, le parcours du ballon et la trajectoire des joueurs, alors qu’elle veillait surtout à se venger de toute attaque par une bourrade, une collision ou un coup de pied dans le tibia. Cependant, même si à l’exception de Mrs Tanner personne ne lui passait intentionnellement le ballon, il finissait régulièrement par atterrir entre ses pieds. Alors au lieu de reculer pour le frapper avec force en direction d’un autre joueur ou en dehors des limites du terrain, elle la passait doucement à ses coéquipiers surpris. Min jouait avec elle, et elle essayait de rester à proximité autant qu’elle le pouvait, éloignant les ennemis du petit garçon d’un regard menaçant. Impossible de la pousser à la faute aujourd’hui. À un certain moment, alors qu’elle dribblait en direction des buts, un des garçons qui s’en étaient pris à Min la tacla violemment, son pied s’enfonçant dans sa cheville, mais elle bondit littéralement au-dessus de la terre tassée et continua à courir après le ballon. Elle se sentait lointaine, aérienne, presque immatérielle, comme incapable désormais de ressentir plaisir ou douleur ; à moins que plaisir et douleur n’aient existé quelque part en dehors d’elle, dans une sorte de spectre de celle qu’elle avait été. Elle n’était désormais plus le même réceptacle. En toute liberté, elle se mouvait, elle jouait, et elle était certaine que Mrs Tanner la voyait à nouveau tout entière, qu’elle recommençait à l’aimer.

Il ne s’agissait même plus d’Hector à présent. Depuis le départ du révérend Tanner, il n’avait même pas reparu au réfectoire, il emportait ses repas dans sa chambre ou à l’endroit où il travaillait. Enfin, il restait à sa place. Il n’était pas dans les parages en ce moment, mais par habitude June continuait à guetter sa présence du coin de l’œil. Bien qu’elle sache que les amants ne s’étaient pas retrouvés depuis plusieurs semaines, June s’était tout de même réveillée la nuit précédente et avait rampé dans l’obscurité glaciale pour vérifier qu’il ne restait aucune lumière allumée chez les Tanner ou dans les quartiers d’Hector. Mais il n’y avait rien eu que les ténèbres et le froid, aucun bruit à part les bourrasques sifflantes d’un vent violent qui rasait les longs bâtiments des dortoirs, et elle était vite retournée s’allonger auprès de Min sur le lit improvisé dans la chaleur de leurs bancs rapprochés.

Une passe atterrit alors sur le terrain entre June et Byong-Ok, et ils se précipitèrent tous les deux sur le ballon. Le garçon avait quelques foulées d'avance, elle se propulsa de toute la force de sa volonté et elle l'atteignit la première. Il était beaucoup plus expérimenté et il aurait dû pouvoir lui reprendre la balle facilement, mais elle l'en empêcha à l'aide de sa hanche, de ses épaules, se penchant tellement vers lui qu'il ne pouvait pas prendre le contrôle du ballon. Plusieurs des coups de pied délibérés du garçon lui martelèrent les chevilles et les mollets, mais elle ne céda pas, et quand elle vit Mrs Tanner et les autres qui accouraient vers eux, elle fit semblant de préparer un coup de pied comme Byong-Ok le faisait. Le ballon roula entre les jambes de son adversaire et fila en direction des joueurs qui s'approchaient. Byong-Ok, le visage déformé par une rage impuissante, se jeta à la poursuite du ballon et le rattrapa exactement en même temps que Mrs Tanner, chacun d'eux lançant le pied à la même seconde. Au dernier instant, se rendant peut-être compte que son adversaire était la femme du pasteur, il fit un pas de côté et s'esquiva juste au moment où la semelle de Mrs Tanner toucha le ballon. Le pied de la jeune femme roula sur la surface ronde, et elle s'affaissa sur le sol, la jambe en extension. Le révérend Kim prit le contrôle de la balle, mais il s'arrêta tout net en s'apercevant que Mrs Tanner restait à terre. Elle grimaçait terriblement et s'agrippait la jambe à la hauteur du genou. Tous s'attroupèrent autour d'elle et du révérend Kim qui s'agenouilla à son côté, mais quand il lui toucha la jambe pour l'examiner, elle poussa un cri et il retira sa main.

Hector fit une apparition soudaine, alors que personne n'était allé le chercher. Il se fraya un chemin entre les rangs serrés des enfants. Le révérend Kim hésita d'abord mais, en voyant Hector, il s'écarta pour lui faire de la place. Hector n'eut besoin de dire aucun mot à Sylvie Tanner pour qu'elle se laisse faire. Il ne la regarda même pas dans les yeux. Il se contenta de remonter son pantalon au-dessus du genou, prit sa jambe pâle et nue entre ses mains puissantes et effleura la peau tendre sur la face interne de la cuisse. Il la manipula avec une grande délicatesse, soutenant l'arrière de son genou d'une main et enserrant son mollet de l'autre, lui expliquant qu'il allait essayer de mobiliser sa jambe dans certaines directions. Elle hocha la tête pour signifier qu'elle était prête. Il courba doucement son genou puis le ramena lentement à la position initiale, et cela se passa sans

mal, mais quand elle tourna le pied d'un côté, puis de l'autre, elle dut serrer les dents.

« Attention, dit-il.

– Ça va aller. Aidez-moi, s'il vous plaît.

– Vous pensez pouvoir tenir debout ?

– Oui. »

Il la releva et la soutint sous l'épaule, le bras passé autour de sa taille. Mais quand elle s'appuya sur sa jambe, elle tomba immédiatement sur lui et, d'un mouvement vif, il la souleva de terre et la porta jusque chez elle, tout l'orphelinat en cortège. Alors qu'elle s'était trouvée au plus près du théâtre des événements, June marchait maintenant à la traîne, les jambes soudain flageolantes, la poitrine serrée, le ventre déchiré par la double lame de la rage et du désir. Parce que c'est à ce moment précis, alors qu'Hector montait les marches de la maison, le bras de Mrs Tanner passé avec désinvolture autour de son cou, que June comprit qu'ils étaient de nouveau amants.

Le révérend Kim annonça qu'il allait partir tout de suite pour ramener un médecin de Séoul.

« Mais ne vous en faites pas, lui dit Sylvie. Tout va bien.

– Votre genou est déjà enflé. Je vais trouver quelqu'un et revenir ce soir même. Ce sera peut-être tard, mais je reviendrai.

– Je vous en prie, Révérend. Ne vous donnez pas cette peine.

– Ce n'est pas comme si ce garçon était médecin, répliqua-t-il en jetant un regard glacial à Hector qui n'avait pas bronché.

– Vous n'êtes même pas censé revenir demain, n'est-ce pas ? reprit Mrs Tanner.

– Non, demain je dois être à Séoul pour autre chose. Mais pour l'instant, j'ai l'impression que ma place est ici, en particulier parce que le révérend Tanner ne sera pas de retour avant la nuit prochaine. Pas question de vous abandonner dans un tel état.

– Ne faites pas tous ces allers-retours, je vous en prie. Tout ira bien. Je vous remercie.

– Nous verrons », répondit le révérend Kim tandis qu'Hector la portait à l'intérieur. Deux tantines avaient apporté des bandages et des morceaux de glace découpés dans les blocs livrés le matin même. Le pasteur entra et observa la façon dont Hector pansait le genou de Sylvie ; les enfants se

bousculaient à la porte pour regarder eux aussi jusqu'à ce que les tantines les fassent tous déguerpir. Au bout de quelque temps, les deux hommes ressortirent et Hector prit la direction de sa chambre, tandis que le révérend Kim allait chercher sa mallette et son manteau dans le réfectoire avant de s'engouffrer dans la voiture de l'Église. Il la fit démarrer et emprunta le chemin cabossé de l'allée. June courut après lui et dut frapper sur le coffre pour le faire s'arrêter, juste sous le portail de l'orphelinat.

« Mais qu'est-ce que tu fabriques ? » demanda-t-il en abaissant sa vitre. Il la força à lâcher la portière de la vieille berline cabossée. Il ne connaissait aucun des enfants en particulier, mais s'il en connaissait bien une, c'était précisément June, au moins de réputation. « Maintenant, recule !

– Est-ce que vous allez contacter le révérend Tanner quand vous serez de retour à Séoul ?

– Je ne vois pas en quoi ça te regarde.

– Il faudrait pourtant qu'il sache que sa femme s'est blessée, non ? »

Le révérend Kim opina, manifestement agacé de devoir s'entretenir avec elle mais cédant un peu de terrain.

« Il faudrait bien, effectivement. Mais évidemment, on n'a jamais le téléphone dans ces orphelinats. Il y a une auberge à l'endroit où on franchit le col, pas très loin du deuxième. J'imagine que je pourrais laisser un message là-bas à son attention. Mais rien ne permet d'affirmer qu'il s'y arrêtera.

– Je vous en prie, laissez un message, Révérend.

– Peut-être, répondit-il, une flamme de curiosité s'étant soudain allumée dans ses yeux. Mais dis-moi, ma fille, pourquoi te fais-tu tant de souci ?

– J'ai beaucoup d'affection pour Mrs Tanner.

– Vraiment ?

– Oh oui ! Plus que pour n'importe qui au monde.

– Et donc, tu te dis qu'il vaudrait mieux que le pasteur rentre le plus vite possible ?

– Oui… Je ne sais pas. Je crois seulement que ce serait mieux que Mrs Tanner ne se retrouve pas seule.

– Effectivement, martela-t-il avec insistance. Ce serait mieux.

– Alors est-ce que vous reviendrez ce soir ?

– Mrs Tanner ne le souhaite pas.

– Mais demain ? Vous reviendrez demain ?

– Elle n’y tient pas non plus. » Il mit la voiture en prise. « Recule, maintenant. »

Elle s’accrocha à la portière, des larmes plein les yeux. « Mais il le faut ! Sinon, tout va être perdu ! »

Comme à regret, il laissa échapper un soupir de sollicitude. En temps normal, il aurait remonté la vitre sur-le-champ, mais elle semblait si désespérée, les traits tirés de son visage rond étonnamment crispés et tendus.

« Rien ne sera perdu qui ne l’aurait été de toute façon, dit-il. Est-ce que tu me comprends ?

– Oui, mon Révérend, mais vous vous trompez. »

Il soupira de nouveau. « Écoute. Je ne peux pas tout t’expliquer maintenant. Les Tanner seront bientôt partis. Vous feriez mieux de tous profiter du temps qu’il vous reste à passer avec eux.

– Tous sauf Min.

– Pourquoi ? Cela lui serait-il égal qu’ils s’en aillent ?

– Pas du tout. Mais comme il part avec eux…

– Ah vraiment ? dit le pasteur d’un ton grave.

– Oui, et moi aussi. »

Quelque chose d’amer lui traversa le visage, comme s’il venait de renifler du porridge qui aurait viré à l’aigre.

« Tu ferais mieux de reculer maintenant », répéta-t-il en repoussant doucement ses mains. Il releva la vitre et, avant qu’elle ait pu ajouter un mot, il démarra, le pare-chocs arrière de la berline rouillée faisant un bruit de ferraille à chaque cahot de la route semée d’ornières.

Bientôt, la cloche du souper retentit. June se rangea avec les autres. Les enfants étaient parfaitement disciplinés – jamais plus calmes qu’en rang. Elle prit son bol de soupe et son riz et alla s’asseoir au fond du réfectoire. So-Hyun et Min se rapprochèrent comme ils le faisaient depuis quelques jours, sachant qu’elle ne ferait que picorer et leur laisserait le reste. Mais elle ne leur adressa pas la parole quand ils prirent place à côté d’elle, et lorsque So-Hyun tendit la main pour lui prendre son bol de riz,

June lui saisit le poignet et le garda entre ses doigts, serrant de plus en plus fort jusqu'à ce qu'elle gémisse.

« Mais qu'est-ce qui te prend ? » s'écria So-Hyun qui réussit finalement à dégager sa main. Elle se frotta le poignet. « T'es cinglée, ou quoi ? »

June ne daigna pas répondre. So-Hyun se glissa un peu plus loin sur le banc sans cesser de se plaindre. Min avait ramassé ses bols et décampé. Il avait même déjà quitté le réfectoire. June se dit qu'elle devrait se lancer à sa recherche. C'est à ce moment-là qu'elle remarqua qu'une des tantines s'apprêtait à partir en emportant un plateau de nourriture. Elle la rattrapa alors qu'elle s'approchait de la maison des Tanner.

« Chère tantine, dit-elle. Laissez-moi porter ce plateau à Mrs Tanner.

– Qu'est-ce que tu fais encore ici ? Si tu as fini ton repas, alors il est temps de filer au lit.

– J'attendrai là-bas et je rapporterai les plats quand elle aura fini, ça vous épargnera un voyage supplémentaire.

– Il est vrai que j'ai des radis à mettre en saumure, soupira la femme de service, fatiguée de sa longue journée. Il faut que je finisse avant de rentrer chez moi. D'accord, tu lui portes le plateau mais tu attends dehors. Et surtout, tu la laisses tranquille ! Si j'apprends que tu n'as pas obéi, c'est la correction assurée ! »

June acquiesça et prit le plateau. Elle frappa à la porte et entendit Sylvie répondre en coréen : *Vous pouvez entrer.* June se glissa à l'intérieur au moment précis où Hector sortait de la pièce du fond, des pansements roulés en boule entre les mains. Il passa sans lui adresser la parole. Dans la chambre, Sylvie était assise sur son lit en peignoir, elle lisait à la lumière de la lampe, le genou bandé de frais et posé sur un oreiller. Elle parut surprise de voir que c'était June mais elle sourit chaleureusement et reposa son livre.

« C'est gentil à toi de m'apporter mon dîner.

– Votre jambe vous fait encore mal ?

– Tout va bien », répondit Sylvie. June hocha la tête.

« Vous voulez manger maintenant ? »

Sylvie dit que oui et elle lui prit des mains le plateau qu'elle posa sur ses genoux. Elle retira le journal qui couvrait les bols en porcelaine contenant la soupe, le riz et les légumes assaisonnés. Les tantines lui avaient préparé un petit supplément.

« Mon Dieu ! s’exclama-t-elle. Que de choses à manger ! Je n’ai pas vraiment faim, à dire vrai. Tu as dîné, toi, ma jolie ? »

June répondit que oui.

« Mais j’ai entendu la cloche il y a à peine quelques minutes. T’a-t-on seulement laissée finir ton repas ? Pourquoi ne pas partager ce dîner ? Prends la cuiller et moi les baguettes. Viens t’asseoir à côté de moi, ce sera plus commode. »

Sylvie se déplaça pour lui faire une place, et June s’assit en tailleur, le plateau sur les genoux. Elle ne voulait pas manger mais Sylvie insista plusieurs fois en lui tapotant les épaules et, sans s’en rendre compte, avant de songer à se l’interdire, elle avait déjà commencé et même avalé la moitié du bol de riz et le *kimchi* de radis en entier. C’était un peu comme respirer un grand coup après avoir retenu son souffle pendant trop longtemps, les inspirations d’abord précipitées et profondes puis rapidement plus régulières, le corps à nouveau en possession de lui-même, les yeux fermés par ses paupières soigneusement closes, l’éclat translucide des bols demeurant la seule source de lumière visible. Sylvie la poussait à continuer et June eut vite terminé les légumes, les beignets, les dernières cuillerées de riz, non sans avoir porté le bol de soupe à ses lèvres pour boire jusqu’à la dernière goutte le délicieux bouillon qui lui brûlait la langue. À peine eut-elle fini qu’elle se sentit honteuse cependant ; les morceaux à demi mastiqués restaient coincés dans son estomac comme si elle avait avalé des poignées de charbon. Elle se glissa au bas du lit pour prendre le plateau et s’en aller, mais Sylvie la saisit par le bras.

« Tu n’es pas obligée de partir tout de suite…

– Pardonnez-moi, j’ai mangé tout votre repas. Je vais vous chercher autre chose.

– Oh ma jolie ! répondit Sylvie, en tentant de la serrer entre ses bras. Mais je n’avais aucune envie d’en manger la moindre miette. Pas la moindre.

– Il faut que j’y aille », dit June, le souffle court, et elle s’éloigna brusquement, juste assez vite pour ouvrir la porte du fond et vomir dans le jardin. Cela sentait presque bon, comme de la nourriture en fait, mais elle continua à recracher. Sylvie la tenait maintenant par les épaules et lui caressait le dos, tandis que le vide qui lui creusait de nouveau l’estomac

confirmait curieusement à June que c'est ainsi que ses sens étaient le plus aiguisés, en une sorte de pureté originaire et intensément vivante.

« As-tu de la fièvre ? demanda Sylvie. Est-ce que tu es malade à part ces vomissements ?

– Non, non. Mais je n'aurais pas dû manger votre repas. Je suis confuse.

– Cesse de t'excuser, dit Sylvie. C'est absolument sans importance. » Elles rentrèrent dans la maison, Sylvie boitant mais soutenant June comme si c'était l'adolescente qui avait besoin d'aide. Elle approcha un tabouret pour elle-même et fit asseoir June sur le bord du lit. Elle lui prit les mains. « Je suis heureuse que tu sois venue ce soir. Nous ne nous sommes pas beaucoup parlé tous ces derniers temps, n'est-ce pas ?

– Non.

– Ce temps passé ensemble m'a manqué. »

June ne répondit pas car elle se rendit compte qu'elle n'était pas venue pour parler mais plutôt pour entendre ce que Sylvie avait à lui dire, pour l'entendre prononcer les mots dont elle savait évidemment qu'ils étaient la vérité. D'un seul coup, June sentit déborder un irrésistible flot de larmes. Elle n'éprouvait ni tristesse ni crainte, et pourtant elle était là, le visage trempé, les yeux en feu, un filet salé lui coulant dans la bouche.

« Je t'en prie, ne pleure pas, dit Sylvie, en lui essuyant doucement le visage de ses mains. Je t'en prie, ma chérie, tu vas me briser le cœur. »

June se ressaisit et se frotta les yeux. Pas question de fléchir, de céder à ses besoins d'enfant, à toute cette faiblesse.

« Je suis désolée, Mrs Tanner, prononça-t-elle de sa voix la plus claire. Tout va bien.

– Personne n'en doute, répondit Sylvie. Puis-je te dire quelque chose ? Les mois que le révérend Tanner et moi avons passés ici ont été les plus heureux de ma vie. Et la raison, c'est d'avoir été ainsi entourée par vous tous, mes enfants. Rien ne m'a jamais donné autant de joie, et je suis sûre que rien ne m'en donnera plus jamais autant. Mais le plus précieux de tous ces bienfaits aura été notre amitié.

– Et Hector ? » demanda June, incapable de se retenir.

Sylvie pencha la tête. Elle regarda June et dit :

« J'ai fait un certain nombre de choses regrettables, ici comme tout au long de ma vie. Je ne sais pas si je serai jamais pardonnée. Peut-être un jour

y parviendras-tu, mais je ne veux pas te le demander. Je ne mérite aucun pardon. J'espère seulement que tu sais quelle personne exceptionnelle tu es. Au début, je ne me rendais pas compte que j'étais injuste en passant tellement plus de temps avec toi qu'avec les autres enfants. Mon mari ne voyait certainement pas cela d'un très bon œil. Mais je me sentais si gaie en ta compagnie. Je vois aujourd'hui combien tu as grandi et changé en si peu de temps. Je t'ai bien observée ces dernières semaines. Tu t'es montrée si prévenante avec tous, si bonne, toujours si merveilleusement prête à venir en aide aux plus petites. J'ai même remarqué que tu avais pris Min sous ton aile. Pendant le match de football cet après-midi, j'ai été tellement heureuse de voir que tu ne laissais pas Byong-Ok te marcher sur les pieds. Tu sembles même avoir perdu ton mauvais caractère légendaire ! Tu es devenue celle que j'ai toujours pensé que tu étais. Et je sais parfaitement qu'il ne me revient que très peu du mérite de ce changement. C'est plutôt grâce à cet endroit, où tout le monde travaille si dur et prend soin des autres, mais surtout, c'est à toi que tu le dois. Quoi que tu fasses, où que tu ailles dans ce monde, la force de ta volonté te portera. Tu es d'une rare perfection à cet égard. Rien ne pourra jamais t'arrêter. Mais il faut également que je te dise autre chose. Tu as aussi un grand cœur, June, aussi généreux que tu es forte. Bientôt, j'en suis sûre, et pour toujours, il va s'emplir de toutes les richesses de l'amour. »

Sylvie tendit la main vers la table de chevet, y prit un livre et le lui donna.

« Je m'étais dit qu'il te ferait peut-être plaisir d'avoir ce livre. Est-ce que tu veux bien me laisser te l'offrir ? T'engages-tu à le garder précieusement après que le révérend et moi serons partis ? »

June examina le mince volume qu'elle tenait entre les mains. Il était couvert de toile bleue, c'était celui qui racontait cette lointaine bataille dans une guerre oubliée. Le seul objet que possédait Mrs Tanner que June ait jamais convoité, et qu'elle avait volé un jour avant de le lui rendre. Ce livre serait son cadeau de départ. Sa récompense.

« Oui, répondit-elle, en le serrant très fort. Merci. »

Elle se leva pour partir. Sylvie l'étreignit et la serra presque brutalement contre elle, mais June ne se laissa pas aller d'un cheveu, d'un souffle, d'un centimètre carré de peau à cette étreinte. Comme elle allait vite à se reprendre ! Toute petite déjà, elle était dure comme un silex. Quand

Sylvie la libéra, June n’eut pas besoin de regarder son visage pour savoir qu’elle venait d’être blessée, impitoyablement meurtrie.

June quitta la maison. Le soir tombait, et les enfants sortaient du réfectoire ; ils bavardaient ou se pourchassaient dans les dernières pâles lueurs du jour. Ils passèrent devant elle comme des flèches tandis qu’elle allait reposer le plateau avec ses bols vides, le livre coincé sous son bras. Ils la regardèrent durant quelques secondes avant de s’égailler comme les minuscules oiseaux insouciants qui nichaient dans les buissons et les arbustes autour de l’orphelinat et sous les avant-toits des bâtiments. Durant l’été, il semblait y avoir des dizaines et des dizaines de roitelets de couleur bronze perchés dans les arbres, des centaines même, mais maintenant leur nombre avait rapidement décru, décimés qu’ils avaient été par la pénurie croissante de la saison. Une fois le plateau rapporté, June observa les autres enfants en se disant que leur nombre aussi avait décru, à cause de leur caractère, de leur jeune âge, ou tout simplement de la chance, et que ceux qui restaient continueraient à être défavorisés et qu’ils grandiraient en suivant les lignes tracées pour le développement de personnalités déjà irrémédiablement marquées par l’intérêt qu’ils n’avaient pas réussi à susciter.

Quand la cloche retentit à nouveau, les enfants s’éparpillèrent et furent pris d’une véritable frénésie finale avant d’être rappelés à l’intérieur par les tantines. June demeura dehors dans l’ombre de plus en plus épaisse. Elle alla s’accroupir au-delà de l’extrémité du champ, tout près du portail délabré, les mains, le cou et le visage graduellement pétrifiés par le froid. Une des tantines cria son nom et attendit qu’elle réponde mais ne renouvela pas son appel. Elles s’étaient habituées à ne pas faire trop de cas de la sauvageonne. Les lampes à pétrole s’allumèrent dans les dortoirs, les vitres soudain éclairées du côté des garçons et de celui des filles. Au cours des dernières semaines, elle avait effectivement aidé les plus petites à se brosser les dents et leur avait même quelquefois lu une histoire pour qu’elles s’endorment, mais ce soir elle allait rester dehors jusqu’à ne plus pouvoir supporter le froid. À moins qu’elle ne reste là et ne s’allonge sur la terre dure et caillouteuse, qu’elle ne ferme les yeux en espérant que cette nuit apporterait le premier véritable grand froid. Elle se rappela ces jours où elle avait dormi sur le toit du train avec les jumeaux, les mêmes doigts glacés qui les saisissaient tandis qu’ils se pelotonnaient les uns contre les autres,

son espoir qu'ils réussiraient à gagner Pusan sans devoir marcher à nouveau et que là, ils mangeraient sans plus craindre une autre vague de malheurs et de privations. C'est June qui avait décidé de les faire monter sur le toit de ce train bondé. Depuis cette nuit-là, elle s'était souvent demandé s'il n'aurait pas mieux valu attendre le suivant, ou tenter leur chance à pied, ou encore s'éloigner avec les jumeaux le plus loin possible de la route sans provisions, et avoir tout simplement attendu d'être engloutis à jamais dans la miséricorde des ténèbres. Les jumeaux n'auraient pas souffert et elle ne serait pas là aujourd'hui. Car qu'avait-elle gagné au terme de tous ces jours de survie, mis à part un ventre auquel elle avait interdit de crier famine ? Elle n'avait fait que prolonger la longue marche, et alors que, aujourd'hui, sa nouvelle faim prenait un tour résolument différent, c'était son cœur qui était déformé, tordu par une souffrance devenue chaque jour plus familière.

Elle s'apprêtait à se coucher sur le flanc quand une lampe à pétrole sortit par la grande porte du dortoir, oscillant de droite et de gauche. Au pas irrégulier de celui qui la portait, elle devina qu'il s'agissait de Min. Elle ne bougea pas, resta sans rien dire, tout en l'observant faire les cent pas dans l'obscurité en soulevant la lampe pour essayer d'y voir quelque chose. Il allait renoncer quand une bourrasque agita le panneau qui surmontait le portail, et le bruit lui fit faire demi-tour et s'aventurer dans le champ. Il avait dû apercevoir les contours de la silhouette de June se découper sur les minces barreaux parce qu'il abaissa sa lampe et marcha vers elle sans hésiter.

« Qu'est-ce que tu fabriques ici, *noo-nah ?* » demanda-t-il, les épaules relevées pour se protéger du froid. Il portait un pull-over par-dessus son pyjama. Il réduisit la lumière de sa lampe. « On gèle. Tu ferais mieux de rentrer. »

Elle ne répondit pas. Durant le dîner, avant que Min ait disparu, elle avait résolu de ne plus jamais lui adresser la parole ou même de faire quelque chose de pire encore : elle s'était sentie envahie par la rage, mourant d'envie de le cribler de coups de poing, de le faire gémir et pleurer. Mais à le voir ainsi boitiller, la lampe à pétrole énorme dans sa petite main, elle fut momentanément désarmée.

« S'il te plaît, rentre maintenant, *noo-nah.*

– Laisse-moi tranquille.

– Je suis passé par la chapelle et j’ai allumé le poêle. Ça fait déjà une demi-heure qu’il chauffe, alors il doit faire bon là-bas.

– Eh bien, rentre.

– Tu as pas l’air en forme. Tu vas prendre mal avec ce froid. Tu pourrais même mourir.

– Je m’en moque.

– Pas moi, dit-il en s’agenouillant à côté d’elle. Et c’est pas seulement parce que Byong-Ok risque de me taper dessus. Il s’en fiche de moi maintenant. Les autres aussi. Tout le monde, en fait.

– Ça vaut mieux pour toi.

– Tu n’es plus mon amie ? »

June se releva et entreprit de s’éloigner. Elle avait des fourmis dans les pieds – ils étaient presque complètement engourdis – et des crampes dans les doigts. Elle se disait qu’elle ferait mieux de poursuivre son chemin sur la route et d’obliquer dans un sentier ou un autre pour s’enfoncer dans les bois où personne ne la retrouverait.

« Réponds-moi ! implora-t-il, en la suivant de près. Je veux savoir. Je veux plus rester ici si tu te fiches complètement de moi.

– Et pourquoi voudrais-tu que je sois encore ton amie ? » dit-elle en se retournant avant de le repousser brutalement. Il se retrouva par terre, réussissant de justesse à garder sa lampe droite. Elle posa le pied sur sa main en le surplombant de toute sa hauteur.

« J’ai plutôt envie de t’étrangler. Pourquoi tu as menti en disant qu’on allait être adoptés ? Tu ne t’es pas dit que j’allais à un moment ou à un autre découvrir la vérité ?

– J’en savais rien ! » s’écria-t-il, en essayant de dégager sa main. Mais elle appuya encore plus fort dessus.

« Tu n’es qu’un menteur.

– Je voulais pas le savoir ! » dit-il d’un ton piteux, tentant à l’aide de son autre main de repousser le pied de June. Elle le libéra et il se recroquevilla comme un escargot blessé, serrant sa main contre sa poitrine. « C’est pas pareil pour toi ? Tu as pas besoin de te raconter de belles histoires de temps en temps ? Tout le monde sait que j’ai pratiquement aucune chance avec mon pied. En tout cas, pas tant qu’il y aura d’autres candidats sans rien qui cloche.

– Moi je n’ai rien, gronda-t-elle en le saisissant par le col de son pull-over. Je n’ai rien qui cloche.

– Ah vraiment ? dit-il en réprimant un rire. C’est pas parce que tu vas le répéter mille fois que ça sera plus vrai. Tu es comme tu es. Tout le monde le sait. Et tu changeras jamais. Tu es vraiment pas quelqu’un de facile à caser. Exactement comme moi d’ailleurs. »

Elle lui saisit le cou à deux mains, ses doigts monstrueusement revivifiés par la chaleur de la peau du garçon, sa trachée-artère pareille aux nervures délicates d’un roseau, et s’il n’avait pas tourné son visage vers la lampe, révélant la capitulation inconditionnelle qui se lisait dans ses yeux, elle n’aurait peut-être pas desserré son étreinte.

Pourtant, elle finit par le lâcher. Min toussa terriblement, agité par un léger tremblement, comme un vieil homme à l’agonie et, après qu’il eut recouvré son souffle, elle le hissa sur son dos et le ramena vers le bâtiment principal. La chapelle était éclairée par les rais de lumière dorée qui s’échappaient par la porte du vieux poêle en fonte. Min avait déjà rapproché les bancs du premier rang et juste à côté, comme au cours des nuits précédentes, il avait préparé leur couverture commune, son oreiller repoussé sur le côté pour faire une place à celui de June. Elle le fit doucement passer par-dessus le dossier et le coucha sur le flanc, puis se pencha sur lui pour s’assurer qu’il allait bien. Il ne parlait toujours pas, mais il respirait à un rythme tranquille et régulier, et dans l’étrange berceau que formaient les bancs, son corps semblait encore plus petit qu’il ne l’était réellement, comme une peluche usée et cabossée qui aurait perdu une partie de son rembourrage. Il la regardait fixement, sans étonnement, ni colère ni même ressentiment, mais avec dans les yeux le plus clair des appels : Reste. S’il te plaît, ne pars pas. Elle ne savait pas ce qu’elle voulait faire mais que lui restait-il désormais ? Il n’était ni son frère, ni son ami, ni même quelqu’un qu’elle avait envie de chérir ou d’aimer. Il allait bien maintenant et elle ne lui devait rien. Et pourtant, elle le laissa lui prendre la main. Il la tira doucement, et elle escalada le dossier du banc pour s’allonger à son côté, et quand il se retourna pour rouler jusqu’à elle, le visage pressé contre sa poitrine, ses mains cherchant à se glisser sous ses aisselles, elle eut envie de le repousser. Mais il y avait quelque chose dans ce petit corps triste qui semblait s’infiltrer en elle et l’envahir, jusqu’à ce qu’un étrange et nouveau sentiment de plénitude monte des cavernes dénudées de son ventre.

Ils s’endormirent. Au bout d’un moment, June se réveilla, constata que le feu allait mourir, et s’éloigna de leurs bancs pour ajouter une petite bûche dans le poêle. Les flammes ne tardèrent pas à crépiter et à diffuser une chaleur nouvelle.

« Tu veux bien me donner de l’eau, *noo-nah* ? » lui demanda Min en soulevant la tête par-dessus le dossier du banc, la voix enrouée.

Elle accepta. Au-dehors, le ciel était clair mais sans lune, et les étoiles parvenaient à peine à percer l’obscurité. Mais ses yeux eurent tôt fait de s’y accoutumer et elle marcha vers le puits, près des cuisines. Elle actionna la pompe cinq ou six fois et l’eau glacée jaillit du tuyau. Au-dessous, il y avait une louche en bois dans un seau et tandis qu’elle la remplissait, elle remarqua un minuscule point lumineux à l’autre bout du terrain. C’était la lampe à pétrole de Min qu’ils avaient laissée près du portail. Elle traversa le champ pour aller la récupérer et s’apprêtait à reprendre le chemin de la chapelle quand le sourd grincement d’une porte brisa le silence. Instinctivement, June s’accroupit, cachant la lampe dans son dos pour qu’on n’en remarque pas la lumière.

Une silhouette sombre quittait la maison des Tanner. C’était Hector. Il avait dû s’y faufiler pendant qu’elle et Min dormaient. Il se retourna et tendit les mains vers le seuil plongé dans les ténèbres et apparut alors Sylvie dans un peignoir clair qui sortit précautionneusement sur le perron, la démarche toujours mal assurée. Il l’aida à descendre les marches et malgré la douleur manifeste elle sembla refuser qu’il la porte, tout en acceptant de s’appuyer lourdement sur lui. Mais tandis qu’ils traversaient la cour, elle enfouit son visage dans le cou du jeune homme, moins mue par la passion que par un besoin de se bander les yeux, comme si elle ne voulait plus rien voir de ce qui l’entourait.

Ils n’avaient pas remarqué la présence de June. Elle attendit qu’ils soient depuis un certain temps dans la chambre d’Hector avant de se relever. L’air de la nuit était encore plus froid maintenant, mais June ne parut pas en éprouver la morsure. Elle se campa toute raide devant ses quartiers, les yeux fixés sur un rai de lumière s’échappant d’une lampe ou du poêle par une crevasse verticale dans la partie inférieure de la porte. Elle ne se représentait nullement ce qui se passait à l’intérieur, elle ne savait pas s’ils parlaient, s’embrassaient ou faisaient l’amour, mais cela n’avait plus d’importance désormais. Elle n’avait plus aucun désir de les voir ou de les

entendre comme elle le faisait auparavant de l'autre côté de la cloison, parce qu'elle ne voulait solliciter aucune image de leurs corps en mouvement, aucun bruit de respiration, même chaste, aucun signe de vie.

June se glissa dans le hangar et s'empara d'un bidon de pétrole. Elle en aspergea le perron de bois, les murs, et même la terre tassée devant sa porte. Elle allongea la mèche de sa lampe et l'éclat soudain ravivé, à travers le verre transparent du globe, illumina toute une face du bâtiment et une partie des ténèbres, comme si elle était encore à la recherche de quelqu'un, toujours animée par la flamme d'une dévotion absolue. Elle leva le bras et s'apprêtait à lancer la lampe contre la porte quand, à l'intérieur, une ombre vint obstruer le rai de lumière de la crevasse. Cela n'avait duré qu'une seconde, rien qu'un vacillement, et pourtant un frisson la glaça jusqu'aux os.

Elle éteignit la lampe. Elle ramassa la grosse louche carrée qui était restée sur le sol. Les ténèbres étaient de nouveau absolues et elle ressentit soudain le froid glacial de sa solitude. À l'intérieur de la chapelle, Min avait séparé les bancs pour se placer face au feu et ouvert la porte du poêle pour y voir un peu clair. Il examinait le livre que Sylvie avait offert à June, tournant une à une les pages. Quand il se rendit compte que la jeune fille était de retour, il s'empressa de le reposer.

« Tu mettais tellement de temps à revenir…

– Tu peux le garder. Je n'en veux pas, répondit-elle.

– Moi non plus. Je veux plus rien du tout maintenant.

– Je t'ai rapporté de l'eau. »

Elle lui tendit la louche et il en but la moitié pour lui laisser l'autre. Elle but une gorgée à son tour, la lui rendit, et il finit ce qu'il restait. Puis avec une désinvolture étonnante, il jeta la louche dans le poêle. Elle ne valait pas plus que dix grains de riz mais, comme beaucoup de choses à l'orphelinat, tous la partageaient, c'était la propriété de la communauté, et l'indifférence avec laquelle il l'avait jetée au feu laissa June abasourdie. Ils la regardèrent se consumer. Le bois était gorgé d'eau et elle commença par siffler, mais bientôt les tresses et les bords se mirent à brûler, de la fumée s'échappa du cuilleron en bambou et s'amoncela autour du long manche, puis dans un souffle, elle s'embrasa, illuminant leurs visages d'une radiation brûlante. Min se leva et quitta la pièce. Quand il revint, il portait deux petites cantines. La sienne et celle de June – il s'était glissé dans le

dortoir des filles. Il ouvrit la sienne et entreprit d'en sortir quelques objets, les inspectant tour à tour durant quelques secondes avant de les jeter dans la fournaise. Elle ne dit pas un mot, ne fit pas un geste pour l'arrêter. Il commença par sa boîte de crayons, puis un jeu de cartes coréennes, avant de continuer par deux élégantes paires de chaussettes que lui avait offertes une association caritative américaine. Vinrent ensuite quelques lettres et des cartes de vœux envoyées par les fidèles de cette même Église. Il s'empara enfin de la belle écharpe qu'il avait lui-même tricotée – mis à part ses vêtements, c'était sa dernière possession. Il la tendit à June pour qu'elle la détruise, et après qu'il eut hoché la tête pour confirmer sa décision, elle la roula en boule et la jeta dans le poêle. Elle se consuma lentement, avec une belle régularité, comme si le feu prenait paresseusement le temps de la dévorer.

« Tu veux essayer ? proposa-t-il. Ça fait du bien. »

June ouvrit sa cantine. L'un après l'autre, elle se mit à jeter aux flammes ses objets personnels, pratiquement rien en fait, et laissa Min brûler le reste : une poupée de paille avec laquelle elle n'avait jamais joué, quelques vieux magazines et une robe d'été qu'elle n'avait portée qu'une fois et dont elle savait qu'elle n'aurait plus jamais l'usage. Les flammes se ravivaient autour de chaque nouvelle proie et il leur fallut reculer d'un pas pour se protéger des vagues de chaleur. Le dernier objet appartenant à June ne se trouvait pas dans la cantine mais sur le banc, à côté de Min, et il s'en saisit.

« Et ça ? » demanda-t-il en lui montrant le petit livre. Elle le regarda un long moment avant de répondre : « Vas-y !

– Tu es sûre ?

– Oui. Brûle-le. »

Min s'approcha du poêle, en se protégeant le visage d'une main. Il jeta ensuite le volume dans la cavité incandescente. Le livre resta posé sur les braises, sa couverture d'un bleu glacé encore intacte. On aurait dit que rien n'allait se passer, que par miracle, il était protégé contre l'action de l'infernal brasier qu'ils avaient allumé. Elle sentit alors combien elle avait tort de vouloir s'en débarrasser. Tort même de le laisser lui échapper. Certaines choses ne devaient pas être condamnées à l'oubli. Mais une seconde plus tard, il était déjà en flammes, se consumant aussi joyeusement

que tout le reste : alors, sans hésiter, June plongea la main dans le poêle jusqu'au cœur de la fournaise.

« *Noo-nah* ! dit Min, le souffle coupé, en tentant de la retenir. *Noo-nah* ! »

D'abord il y eut la douleur, une douleur si vive, si intense et si pure que l'espace d'un instant, June eut l'impression de se dissoudre dans la brûlure, d'être le creuset et non plus le fer en fusion, et quand elle saisit le livre, un éclair la traversa de part en part. Elle retomba en arrière, Min se précipitant pour étouffer avec leur couverture les flammes qui montaient du livre et de la main de June. Il était fou de rage parce qu'elle ne voulait pas lâcher prise, et quand les flammes s'éteignirent enfin, le garçonnet pleura à chaudes larmes en voyant dans quel état se trouvaient sa main et son bras. La peau, atrocement couverte de cloques, avait fondu, comme un bloc de cire mêlé de sang. Mais, pour June, ce n'était pas vraiment sa peau, elle n'éprouvait plus aucune sensation, tous ses nerfs avaient grillé jusqu'à la hauteur du coude. C'était la partie intacte du reste de son corps qui tremblait, comme secouée par les vagues de la douleur fantôme qui provenait de sa main. Elle gardait cependant la tête froide.

« Il faut appeler quelqu'un à l'aide, dit Min, pris de panique. Je vais aller chercher Mrs Tanner ! »

Elle le lui interdit. Il était dans tous ses états mais elle réussit à le calmer en le serrant entre ses bras, à genoux sur le plancher. Elle le lâcha et le petit resta accroupi. Elle tendit la main vers la grosse lampe à pétrole qu'elle était allée récupérer dans le champ. Il restait encore pas mal de combustible à l'intérieur. Elle la lui tendit et il la souleva en passant une main en dessous. Il avait compris ce qu'elle attendait de lui. Il la jeta dans le brasier, et le globe de verre se brisa avec un léger tintement. June referma la porte du poêle, et aucun des deux ne recula. Min se serrait fort contre elle. Elle tenait toujours le livre dans sa main, la couverture était calcinée mais à l'intérieur, les pages étaient restées intactes. En passant le bras autour du cou de Min, elle sentit la fumée et sa propre peau carbonisée. Elle crut entendre des voix provenant de la cour, mais il était trop tard. Elle l'embrassa sur la joue.

« Nous n'avons besoin de personne, lui murmura-t-elle à l'oreille. Nous allons rester ici désormais. »

OceanofPDF.com

19

Elle parlait sans cesse de *la chiesa dell'ossario*. La chapelle de l'ossuaire. Encore sous l'effet puissant de la double dose que lui avait administrée Hector, elle caracolait sur son char splendide[1]. Le voyage qui aurait dû durer trois heures en avait pris près de cinq parce qu'ils avaient rencontré des bouchons ; en outre, ils s'étaient perdus plusieurs fois et Hector avait dû s'arrêter pour jeter lui-même un coup d'œil à la carte. June n'était désormais plus capable de l'aider. Il se demandait même ce qu'elle pouvait effectivement voir, ses yeux paraissant opaques et plus foncés, un peu de la couleur du marc de café. Mais ils étaient maintenant presque arrivés et suivaient la route qui escaladait la dernière colline avant le village. Elle semblait avoir senti que leur but était presque atteint, et elle s'était mise en devoir de se préparer, passant en revue ce qu'elle savait de cet endroit. Elle n'y avait jamais mis les pieds, mais elle en parlait comme si elle y était venue plusieurs fois, un peu comme un guide, lui expliquant que l'église avait été officiellement consacrée en 1870 pour servir de reliquaire aux ossements des soldats tombés lors de la bataille de Solferino. C'était une église d'une simplicité absolue, aucun ornement ni aucune surcharge, la seule touche de couleur sur son fronton blanc et beige était une fresque représentant saint Pierre dans une longue robe bleue, un châle rouge posé sur les épaules, une auréole d'or encerclant sa tête sombre. Elle expliqua que c'était ainsi qu'il la reconnaîtrait. Mais la voiture avait commencé à émettre des sons insolites depuis une demi-heure, et maintenant un bruit de ferraille résonnait sous le plancher ; tandis qu'Hector progressait avec lenteur le long des virages serrés qui menaient au sommet, il se demanda si cette pénible ascension ne marquerait pas la fin de la

malheureuse guimbarde. Puis il rétrograda et avança par à-coups, les efforts violents que ce régime imposait au moteur faisant trembler toute la carrosserie de la petite berline. Quand il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur, il vit que June s'était de nouveau effondrée contre la portière, le visage pincé comme si elle venait de goûter quelque chose d'amer. La route s'élargit soudain pour se transformer en une sorte d'esplanade, et il s'arrêta en face d'un petit hôtel dont la terrasse et les tables avançaient pratiquement jusqu'au trottoir. Il voulait seulement stationner quelques minutes pour donner un peu de répit à la voiture mais, à sa droite, il aperçut l'église qui brillait d'un éclat austère dans la lumière de cette fin d'après-midi. Elle s'élevait sur un tertre de terre face au vieil hôtel, au bout d'une allée de gravier bordée de cyprès qui menait jusqu'à ses portes en bois sombre. Au-dessus des battants, il découvrit l'image du saint, fidèle jusqu'aux couleurs à ce qu'avait décrit June.

« Regarde, lui dit-il. Là-haut. »

Mais à ce moment précis, sous l'assaut de la drogue, elle était trop faible pour tourner la tête. Son teint était livide.

« Tu as encore mal au dos ?

– J'ai besoin de m'allonger, dit-elle, le souffle court, en parlant entre ses dents. Je veux un lit tout de suite. »

Il s'apprêtait donc à faire un demi-tour serré sur l'esplanade et à la déposer devant l'hôtel, mais quand il essaya de remettre le moteur en marche, le démarreur hoqueta plusieurs fois avant d'émettre quelques petits cliquetis puis de rendre l'âme complètement. Il lui dit de tenir bon, sortit de la voiture, traversa la chaussée et demanda une chambre à la réception de l'hôtel. À son retour, elle s'était presque évanouie, et il dut lui soutenir la tête quand il ouvrit la portière pour qu'elle ne tombe pas de côté. Il la souleva et la garda dans ses bras tandis que plusieurs voitures et quelques scooters passaient. Un conducteur les gratifia de plusieurs coups de klaxon. Hector se hérissa aussitôt, mais il ne tarda pas à comprendre qu'on les prenait sans doute pour des jeunes mariés. Le klaxon la fit sursauter et elle le regarda comme si elle émergeait d'un long et profond sommeil, tendant le cou pour voir derrière elle avant de poser la joue sur son épaule, heureuse d'être une fois de plus à l'abri de ses bras. Et pourtant, il n'était pas complètement sûr qu'elle l'ait reconnu. L'ascenseur était en panne et, donc, il la porta jusqu'au quatrième étage de la tour, à la suite du gérant de l'hôtel,

un jeune homme au visage émacié, affublé d'un survêtement bordeaux. Il les conduisit jusqu'à une vaste chambre spartiate, meublée de deux lits doubles et d'une armoire dont l'une des portes, démantibulée, était posée devant. Il y avait de grands fauteuils dans les coins, placés là, semblait-il, davantage pour punir les occupants que pour assurer leur confort. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans la pièce, c'était une haute et large fenêtre qui encadrait parfaitement l'église sur son monticule. Manifestement habitué aux touristes, le gérant la leur fit remarquer dans un anglais hésitant, mâtiné d'italien.

Hector déposa June sur le lit le plus proche de la fenêtre, mais elle garda le dos ostensiblement tourné, comme si elle n'avait aucun désir de voir cette église, ou avait oublié la raison de leur périple. Le jeune gérant l'observa d'un air grave, et quand Hector tendit la main pour lui donner quelques lires de pourboire, il refusa et annonça à la place qu'il allait chercher leurs bagages. Hector lui montra la voiture, garée de l'autre côté de la rue, mais il ne réussit pas à dire qu'elle venait de tomber en panne.

« J'aimerais que Nicholas soit là », dit June, après que le gérant fut revenu avec leurs sacs et qu'il eut de nouveau quitté les lieux. Elle était en quelque sorte réanimée. Pour une raison obscure, elle voulait se changer, avant qu'il ne la porte jusqu'à l'église au sommet de la petite colline. Il ne lui dit pas ce qu'il pensait : qu'elle risquait de ne plus jamais quitter cette chambre, ou du moins de ne pas la quitter vivante. Ils étaient finalement arrivés après les vicissitudes des jours précédents, et voilà qu'elle était prête à gaspiller de précieuses minutes pour une coquetterie ! Mais il ne broncha pas.

« Il aurait aimé cet endroit, dit-elle.

– Tu crois ?

– Il a toujours eu un tempérament artistique. Il aurait aimé ce paysage. Les couleurs, les collines, exactement comme dans les livres d'art qu'il feuilletait sans arrêt. Tous ces cyprès. »

Hector était surpris. Il se demandait à quel moment elle avait pu les remarquer.

« Je les aime pas beaucoup, ces arbres.

– Vraiment ? Et pourquoi ?

– Ils me font penser aux cimetières. »

June hocha la tête. Elle attendait qu'il ait fini de fouiller dans son sac pour y trouver les vêtements qu'elle avait réclamés.

« Tu as raison, bien sûr, répondit-elle avec l'ébauche d'un sourire.

– C'est ça que tu voulais ? » demanda-t-il en soulevant la tenue en question. Un ensemble en grosse toile blanche empesée.

« Oui. »

Il posa le tout sur le lit. June lui expliqua qu'il ne s'agissait pas à proprement parler des habits traditionnels d'un mort, mis à part le fait qu'ils étaient blancs. Ceux qui pleuraient le défunt devaient également porter du blanc.

« J'ai rien qui ressemble à ça. »

Elle laissa échapper un petit rire. « Mais tu ne vas pas me pleurer. Alors, quelle importance ? »

Il ne trouva rien à répondre. Dans la voiture, avant d'arriver, elle lui avait donné ses dernières volontés : il lui faudrait la faire incinérer et ensuite jeter ses cendres dans les jardins de l'église, ou même les cacher subrepticement à l'intérieur, en tout cas dispersées là où il le jugerait bon. Elle avait ri en ajoutant qu'il voudrait peut-être se charger lui-même de la besogne, à condition toutefois de respecter la coutume ancestrale qui consiste à envelopper le corps dans des linges de coton avant de construire un bûcher auquel il mettrait le feu.

« Est-ce que tu crois que nous aurions dû demander à Nicholas de venir avec nous ? » demanda-t-elle, couchée sur le flanc, la tête soutenue par deux oreillers.

Il la regarda bien en face pour savoir ce qu'elle pensait ou deviner ce qu'elle pouvait bien encore espérer en ce moment. Mais ses yeux restaient d'un calme plat, complètement vagues, comme si elle fixait dans le lointain une forme indistincte. Ce qu'elle croyait ou voulait croire, il n'aurait plus su le dire.

« Je pense qu'il valait mieux qu'il reste à Sienne, répondit-il.

– Oui, tu as sans doute raison. Que ferait-il ici ? Je me disais seulement qu'il aurait peut-être aimé passer davantage de temps avec toi.

– Pas sûr.

– Pourquoi pas ?

– Je crois pas lui avoir vraiment plu.

– Qu'est-ce qui te fait dire une chose pareille ?

– Ça se sentait.

– Et lui, il t'a plu ? »

Il garda le silence, car même si ce qu'elle espérait qu'il réponde était l'évidence même, il n'arrivait pas à se forcer à dire quoi que ce soit de positif sur ce « Nicholas ». De fait, entendre à nouveau parler de ce vaurien lui faisait cogner le cœur dans la poitrine et il sentait ses poings se serrer. Sur la route, il s'était reproché de ne pas l'avoir dérouillé jusqu'à le laisser sur le carreau. Et maintenant, il se prenait à regretter de ne pas avoir rencontré l'autre Nicholas, le véritable fils de June, le sien aussi, ne serait-ce que pour quelques minutes, non pas par désir de créer un lien quelconque, mais simplement pour pouvoir répondre quelque chose qui ne le brûle pas de colère au passage. Simplement saluer ce garçon. Il rappela à sa mémoire l'image de Nicholas sur la vieille photographie prise à l'école, ses couleurs passées, jaunies, avec ses longs cheveux partagés par une raie centrale et un air plus interrogatif que déterminé, comme s'il attendait depuis longtemps des instructions qui ne venaient pas.

« Au bout d'un moment, j'aurais peut-être réussi à l'aimer. Mais il aurait fallu un bon bout de temps.

– Comme tout le reste, tu ne crois pas ? »

Il hocha la tête, étonné par ce qui ressemblait à un éclair de lucidité. Il avait fini de déballer le reste des vêtements de June, les avait rangés dans l'armoire, et entrepris de vider son propre sac, quand il aperçut le livre qu'il avait forcé Nick Crump à lui remettre à Sienne. Il n'avait pas supporté de le tenir entre ses mains et l'avait immédiatement enfoui sous ses vêtements. Mais plus tôt, lors d'un arrêt sur une aire de repos, tandis qu'elle sommeillait, n'y tenant plus, il était allé jeter un coup d'œil au petit volume. C'était bien le même, sauf que la toile de sa couverture avait brûlé et que ses pages avaient été rendues sèches et cassantes par le traumatisme des flammes. Il remarqua deux dédicaces sur la page de titre. La première, à Sylvie, qu'il reconnut au bout de tant d'années ; la seconde, tracée d'une écriture différente avec une encre plus récente : *À Nicholas, mon voyageur chéri. Puisses-tu trouver richesses et trésors sur ton chemin.* Il ne parvenait pas à comprendre comment June était entrée en possession de ce livre, et se demandait s'il avait été brûlé dans le terrible incendie, et si oui, comment il avait échappé aux flammes. Mais comme un mauvais présage, l'odeur de

fumée qui s'échappait de la couverture éteignit vite toute velléité de questions, et il l'avait rapidement remis au fond du sac.

Il lui tendit le mince volume qui faillit littéralement se disloquer entre ses mains. Quand June s'en saisit, il vit ses doigts se refermer convulsivement dessus, comme si elle pouvait le ramener à la vie en le serrant très fort. Elle l'ouvrit et tourna les pages jusqu'à celle où était reproduite une photographie de l'auteur, un homme d'allure juvénile, le visage mangé par des rouflaquettes, une chaîne de montre en or pendue à son gilet. Sur la page d'en face, le titre s'étalait, avec les deux dédicaces qu'il avait remarquées plus tôt, et June sembla s'attarder sur l'écriture, avec un air perplexe. Elle finit par caresser la page comme elle aurait effleuré la joue d'un bébé. Sans difficulté apparente, elle s'approcha de la grande fenêtre, les mains crispées sur le large rebord en marbre. Ainsi encadrée, l'église au sommet de sa colline luisait dans le soleil de fin d'après-midi, l'allée de gravier bordée par les ombres allongées des cyprès, et bien que ce soit sans doute la première fois qu'elle la voyait, ses yeux restèrent de marbre tandis qu'elle l'observait, d'un regard qui n'avait rien de commun avec celui d'un pèlerin.

« Mon but n'était pas de le laisser seul au monde, dit-elle. En tout cas, pas pour toujours. Je pensais qu'il serait bon pour lui de s'éloigner de moi. De ne plus dépendre de sa mère. Mais je ne t'ai pas posé la question. Était-il toujours fâché contre moi ? Je veux dire, est-ce que tu penses qu'il m'avait pardonnée ?

– Pardonnée de quoi ?

– Je te l'ai déjà raconté », dit-elle, en serrant le livre contre sa poitrine. Elle avait soudain l'air plus forte, elle se tenait aussi droite que quand elle était adolescente, le menton relevé et volontaire. L'orpheline, sculptée dans le roc. Pendant quelques secondes, quand elle se tourna vers lui, il eut l'impression qu'elle n'était même pas malade.

« Je me trompe ? Quand il a été blessé en tombant de cheval en Angleterre. Quand l'hôpital m'a appelée. J'ai attendu de recevoir une carte postale de lui. Au bout du compte, tout s'est arrangé, mais je continue à me demander pourquoi je n'ai pas tout mis en œuvre pour essayer de le joindre. J'avais tellement besoin de lui parler. Je voulais le voir. Il s'était passé tant d'années. J'aurais pu lui annoncer que je prendrais le premier avion pour être à ses côtés. Mais pour une raison incompréhensible, j'ai laissé filer les

heures. Le lendemain, j'ai ouvert le magasin comme d'habitude. Je suis allée dîner seule. Pendant deux semaines, je n'ai pas pu fermer l'œil. Ensuite, sa carte postale est arrivée, et puis ses gentilles lettres, et j'ai eu l'impression qu'il m'aimait à nouveau mais, depuis, j'ai commencé à me dire qu'il avait été fâché si longtemps qu'il ne pouvait que finir par se montrer gentil. Tu crois que c'est plausible ? Est-ce que tu crois que c'est ce qu'il s'est passé pour mon fils ? »

Elle s'éloigna ensuite de la fenêtre et s'assit sur le lit, la tête lourde et penchée, toute l'énergie dont elle témoignait un instant auparavant soudainement enfuie. Elle posa le livre à côté d'elle. Hector lui demanda si elle voulait se changer et enfiler les habits de cérémonie.

« Je ne sais pas.

– Je peux sortir si tu préfères.

– Ce n'est pas la question.

– Tu veux pas les mettre ?

– Je ne sais pas, répondit-elle, la voix soudain très basse. Je ne sais pas. »

Elle se mit à pleurer, ce qui les surprit tous les deux. Elle était si faible qu'on aurait à peine dit des sanglots, elle semblait plutôt avoir du mal à respirer, ses rares larmes lui mouillant à peine les joues. Mais il ne l'avait jamais vue pleurer, ni à l'orphelinat, ni depuis, et ce spectacle ouvrit une brèche de peur dans sa poitrine. Sous ses yeux, à l'agonie, se trouvait sans doute l'être humain le plus fort qu'il ait connu. Elle s'essuya impatiemment le visage de sa paume ouverte.

« Fais-moi une autre piqûre, tu veux ? Je voudrais encore un petit peu de temps, sans avoir aussi mal.

– Je t'en ai fait une il y a à peine deux heures.

– J'en voudrais une autre. »

Il fit ce qu'elle demandait et lui administra une forte dose. Il alla ensuite se réfugier dans un fauteuil de l'autre côté de la chambre, tentant de détourner son regard. Il aurait pu remplir encore une demi-douzaine de seringues et abréger sur-le-champ ses souffrances, mais il ne pouvait s'empêcher de penser que, s'il le faisait, elle reviendrait le hanter sous la forme d'un spectre démoniaque, et qu'elle le pourchasserait pour l'éternité parce qu'il l'aurait privée de quelques heures.

« Pardonne-moi, Hector, mais je crois que j'ai besoin de me reposer.

– OK. Je te laisse tranquille.

– Mais rien qu'un peu, d'accord ? Je ne veux pas dormir trop longtemps. Je ne peux pas laisser passer cette journée. Je ne sais pas si je serai encore capable de quoi que ce soit demain. Où vas-tu aller ?

– Dans le hall, je suppose.

– Tu veux bien revenir dans une heure ? Alors, on montera jusqu'à l'église.

– D'accord.

– Tu me rapporteras quelque chose ?

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Quelque chose à manger.

– Tu as faim ?

– Je ne sais pas si je réussirai à avaler une bouchée. Mais je veux essayer.

– Je peux te rapporter quelque chose. Tu veux quoi ?

– Aucune importance. Je veux seulement que cette sensation de faim ne soit pas la dernière. »

Il allait tirer les rideaux, mais elle lui demanda de les laisser ouverts, pour que la chambre reste éclairée. Indirecte, la lumière était belle ; il se faisait tard mais elle éclaboussait encore la chambre ; la cime des arbres, les toits de terre cuite et les murs en stuc étaient encore illuminés par les rayons obliques et puissants du soleil, la partie inférieure des façades luisait dans la pénombre chaude en demi-teinte, l'église blanche sur son monticule aussi étincelante que l'étoile du berger.

« Rien qu'une heure, Hector. Ne me laisse pas dormir davantage. Tu penseras à remonter me réveiller ? Tu le promets ?

– Pourquoi je le ferais pas ?

– Je ne sais pas », dit-elle, l'effet de la drogue se faisant sentir maintenant au plus profond d'elle-même. À voir la façon dont son corps s'était détendu, il devina qu'elle avait atteint et apaisé la douleur la plus intense. June était presque redevenue elle-même. « Je suis certaine que tu me détestes », reprit-elle. Ses prunelles s'étaient étrécies. « Tu me détestes, n'est-ce pas ? Tu es la seule personne au monde qui sache encore quelque chose de moi, et je ne veux pas que tu me détestes.

– Je t'ai déjà dit dans la voiture que je te détestais pas.

– Même après tout ce que je t'ai raconté ?

– Même.

– Je ne te crois pas.

– J’ai plus envie d’en reparler.

– S’il te plaît, répète-le-moi encore une fois.

– Je l’ai déjà répété.

– Je t’en prie, Hector, s’il te plaît !

– Qu’est-ce que tu veux ? cria-t-il soudain. Qu’est-ce que tu attends de moi, bon Dieu de merde !

– Je veux tout sauf ça ! » répondit-elle, en s’époumonant elle aussi et en faisant claquer ses paumes sur ses cuisses décharnées. Son visage ressemblait à un masque qui se fendille avant de se briser. « Pas ça ! Peut-être que toi, ça te serait égal si ça t’arrivait ! Peut-être que tu t’es toujours moqué de savoir si tu allais mourir ou non. Mais pas moi ! »

Il allait lui répondre vertement qu’elle pouvait aller pourrir en enfer, mais il se rendit compte soudain qu’il était en train de se quereller avec une femme qui avait un pied dans la tombe. Elle lui dit immédiatement qu’elle était désolée, et tenta de le suivre en se traînant faiblement jusqu’à la porte, et elle aurait peut-être réussi à le rattraper s’il n’avait pas bondi en avant à la dernière seconde, se précipitant sur le palier puis dans l’escalier abrupt de la tour. Hector était un sprinteur exceptionnel sur des distances de ce genre. Avant de dépasser l’angle du mur, il aperçut la silhouette dévastée de June qui s’était immobilisée sur le palier, les mains tendues comme un oiseau cloué au sol, l’écho de ses excuses désespérées le poursuivant dans la cage d’escalier, et même s’il se sentait honteux de cette fuite facile, il continua son chemin, sa colère le poussant à vouloir la punir encore.

Au rez-de-chaussée, dans le bar qui servait également de hall d’entrée, il s’affala à une table d’angle. Le jeune gérant s’approcha pour lui demander s’il voulait boire quelque chose, Hector ne répondit pas, et il lui suggéra une bière. Après lui avoir apporté la bouteille, le gérant continua à jeter des coups d’œil dans sa direction tout en empilant des tasses sur la machine à café. Un couple de vieux touristes allemands qui partageaient une assiette de fromages et de saucisson, ainsi qu’une carafe de vin blanc, l’observaient eux aussi. Ils venaient juste de prendre place quand il avait passé le seuil de l’hôtel avec June dans ses bras, et la dame replète aux bonnes joues roses considérait maintenant Hector avec un regard gentil et une moue de commisération qui lui fit irrésistiblement penser à Dora. Il

approcha le verre de bière de ses lèvres, mais après une gorgée, il le reposa, alors même que son gosier en réclamait davantage. Pour une fois dans sa vie, il ne voulait pas apaiser cette sensation de dessèchement, cette flamme aride et glacée. Il voulait recevoir le châtiment qu'il méritait, pour tout ce qu'il avait fait et pas fait, pour chacun de ses échecs. Quand avait-il jamais réussi quoi que ce soit ? S'il était effectivement immortel, comme son père l'avait follement imaginé, la somme de tous ses efforts n'aboutissait qu'à un échec. Et un échec dans les plus grandes largeurs. Demandez un peu à Dora ce qu'elle en pensait. Demandez à Patricia Cahill. Demandez au jeune soldat chinois si Hector avait bien agi envers lui. Posez la question à Winnie Vogler sur les dommages collatéraux qu'il avait causés. Demandez au révérend Tanner s'il avait connu la fin qu'il s'était imaginée. Demandez-leur à tous si Hector avait été le bon agent de leur destin.

Son échec s'exprimait aujourd'hui également dans les choses les plus insignifiantes, telles que son incapacité à ressentir la haine que même June pensait qu'il devait éprouver pour elle. Dans la voiture, en plein délire, ou peut-être sous couvert de ce délire, elle lui avait confié ce qu'elle avait fait. Oui, c'était elle qui avait allumé l'incendie funeste. Pourtant, à sa façon, il avait fourni le combustible avec son désir malsain et aveugle, et il pensait depuis que c'était lui qui n'aurait pas dû en réchapper.

Cette dernière nuit, Sylvie l'avait supplié de la laisser tranquille. Pourquoi ne l'avait-il pas écoutée ? Pourquoi n'était-il pas tout simplement resté dans ses quartiers ? L'incendie déclaré, il se serait sûrement précipité à temps dans le dortoir et aurait réussi à tous les sauver. Il avait passé la soirée à boire dans l'obscurité de sa chambre, une bouteille de whisky japonais lui brûlant le gosier à chaque rasade et accélérant les films qui lui défilaient dans la tête : soit il déversait sur Sylvie de violentes imprécations, soit il essayait bassement de la séduire, soit encore il mêlait à de violentes attaques un torrent de plaintes où il s'apitoyait sur son propre sort, tout en se demandant comment il pourrait bien la persuader par la douceur de ne pas partir. De recommencer à l'aimer. Mais il n'avait aucun talent pour les histoires d'amour. Aucun don pour les paroles lourdes de sens ou joliment tournées. Il pensait qu'elle avait pris sa décision le jour où ils avaient ramassé des feuilles ensemble autour de l'orphelinat, quand elle l'avait suivi dans la chapelle. Ensuite, ils étaient repartis chacun de son côté, mais elle l'avait retrouvé comme il l'avait suggéré, environ cent mètres plus loin

au long du chemin qui menait le plus au sud, à l'abri d'un obscur sous-bois. Ils ne firent pas l'amour ce jour-là, mais roulèrent néanmoins par terre dans un élan aussi excessif que désespéré, comme deux vampires assoiffés l'un de l'autre. Ils s'étaient à peine dévêtus, et pourtant, plus tard, en se lavant, il sentit les marques de ses ongles qui s'étaient enfoncés dans son dos, son cou, ses cuisses. Il lui avait fait la même chose, mais avec sa bouche, ses dents voraces la mordant aux endroits qu'elle lui désignait elle-même, comme s'ils se livraient à un étrange jeu de cour de récréation. Elle avait haleté à chaque morsure, les larmes lui emplissant les yeux, avant de le pousser à recommencer. Alors Hector crut qu'il avait gagné la partie. Abusé, il avait pris pour une passion profonde ce qui n'était qu'un déchaînement sensuel, car il était trop jeune et trop innocent pour comprendre qu'elle ne jouait pas la comédie, qu'elle ne faisait pas semblant, mais qu'elle s'offrait à son désir pur et inextinguible, s'abandonnait à sa soif brûlante qui, pour elle, était aussi précieuse qu'elle le trouvait beau.

Il était déjà minuit quand il finit la bouteille et se dirigea vers chez elle, n'ignorant pas que, le lendemain, Tanner serait de retour. Ils n'avaient pas fait l'amour depuis le départ du pasteur, le moment où il l'avait portée dans ses bras quand elle s'était foulé le genou au football étant la première fois où il la touchait depuis leur sauvage explosion de passion dans les bois. Rien que la tenir ainsi contre lui l'avait rendu conscient de son désir intact, mais également de quelque chose de plus profond qui le liait à elle : il avait besoin de cette femme pour le tirer du détestable engourdissement de sa vie. L'arracher à son propre corps invincible. En faisant le tour de la maison, il remarqua combien il se sentait vulnérable chaque fois qu'il se trouvait près d'elle : il pouvait mourir, comme tout un chacun. Il avait le cœur d'un petit garçon, débordant et palpitant d'émotion. Pourtant, il savait aussi, même s'il refusait de le reconnaître, que tout était déjà fini entre eux, ou que rien n'avait jamais vraiment commencé, et cette douleur le poussait à vouloir s'approcher d'elle à nouveau. Le store était baissé, il essaya la porte et la trouva verrouillée ; alors il frappa de plus en plus fort, au point qu'il aurait pu réveiller les enfants dans le bâtiment d'en face. Elle ouvrit et le laissa entrer. Son genou était toujours bandé comme il l'avait laissé, et elle s'éloigna en boitillant sans même lui accorder un regard.

« T'as encore mal ? demanda-t-il en la suivant jusqu'au lit.

– Non, plus vraiment », répondit-elle avec lassitude, la tête baissée. Il s'accroupit devant elle, prit son mollet dans une main et son genou dans l'autre, mobilisant l'articulation avec beaucoup de douceur. Elle grimaça. « Je pense que ça va aller maintenant. Tu peux partir. S'il te plaît.

– Je t'avais dit que je viendrais.

– Et moi, je t'avais demandé de ne pas le faire, répondit-elle en repoussant ses mains.

– Alors tu ne veux plus me voir ?

– Peut-être demain.

– Demain, il sera rentré ! » s'écria Hector, surpris par la colère qui avait instantanément grondé dans sa voix.

Elle resta un instant silencieuse avant de reprendre la parole :

« S'il te plaît, Hector. Tu ne peux pas rester ici.

– Pourquoi ? Parce que tu as changé d'avis ?

– Je n'ai pas changé d'avis. Pas à ton sujet. Il n'en a jamais été question.

– Alors il est question de quoi ? Tu veux bien me le dire ? Parce que je suis con. Et paumé en plus. Tu es retombée amoureuse de ton mari ?

– Je l'ai toujours aimé, murmura-t-elle.

– Tu l'as toujours aimé, répéta-t-il avec mépris. Je suppose que tu l'aimes depuis le début, que tu te disais justement combien tu l'aimais pendant qu'on baisait ensemble sur ce lit. Tu penses tellement à lui que, chaque fois qu'il s'en va, tu te dépêches de venir me retrouver.

– Je ne suis pas venue ce soir en tout cas.

– C'est parce que tu es forte ! » dit-il en se relevant, l'air fou de rage tandis qu'il lui assenait ses mots les plus durs. S'il avait soudain perdu la voix, il aurait pu la frapper. « Tu ne tournes peut-être pas en rond comme un lion en cage… mais moi, je suis un lion, et drôlement bien réveillé, si tu veux savoir. Avant que tu débarques ici, je me foutais de tout. Mais voilà, maintenant, je veux qu'on me caresse et qu'on me donne ma pitance. Je veux entendre dire qu'on m'aime. Alors ? demanda-t-il en tendant les paumes vers elle. Et si j'avais besoin d'être réconforté ? Si j'avais besoin qu'on s'occupe de moi ? Que comptes-tu faire pour moi, Mrs Tanner ? »

Elle ne bougea pas d'un pouce. Elle pleurait en silence, les larmes lui coulaient le long de son visage. Son teint d'ordinaire si pâle avait pris une teinte plus chaude dans la lumière dorée de la lampe, son front et ses joues

luisant doucement d’un éclat nacré, et si en colère qu’il soit, il ne put s’empêcher de remarquer qu’elle ne lui avait jamais semblé si belle. Ce qui ne l’enflamma que davantage.

« Tu veux pas m’aider ? Tu veux rien faire pour moi ? OK. Tu me fais du bien même comme ça. Je t’ai raconté plusieurs trucs que j’ai commis, alors tu sais que je suis pas quelqu’un de bien. Je suis un sale type, de l’avis général. Mais quand je te vois, je me déteste un peu moins. Tu sais pourquoi ? Parce que tu es exactement pareille. Fragile, égoïste, mais aussi casse-cou. Tu te vendrais pour un peu d’amour. L’espoir, c’est ta drogue. À mon avis, l’ensemble fait une religion assez moche. »

Sylvie resta quelques instants muette. Mais son visage avait pris de nouvelles couleurs.

« Un jour, ma mère m’avait confié quelque chose que je n’avais pas vraiment compris, mais je crois qu’aujourd’hui, je vois ce qu’elle voulait dire. Elle m’avait expliqué qu’il y avait un excès de générosité dans ce monde. Trop d’amour et de pitié. Qui, en tout cas, ne trouvait pas à s’employer. Mais le pire, disait-elle, c’était quand cette générosité était gâchée. Parce qu’alors, elle s’épuisait en pure perte.

– Je m’en fous, dit-il en la saisissant violemment par les épaules. Gâche-la sur moi. »

Elle lui prit les mains et les posa sur son visage, le forçant à lui masquer les yeux. Elle les retourna et lui embrassa les paumes. Puis elle baisa ses doigts, ses poignets. Il l’embrassa fougueusement en retour et entreprit de lui retirer son peignoir, mais elle se déroba. Ils traversèrent la cour en silence pour gagner les quartiers d’Hector, qui la soutint au long du chemin. Là, ils firent l’amour. Enfin, en quelque sorte. Il était d’une fébrilité extrême. C’était comme si l’armée entière du corps du jeune homme l’avait assaillie par vagues successives, comme l’irrésistible charge d’un régiment de mille soldats sans visage. Il attendait sans cesse qu’elle tente de le freiner, ou qu’elle s’avance vers lui avec une ferveur égale, avec cette violence inquiétante qu’il aimait tant chez elle, mais même au moment où elle l’imita et se déchaîna à son tour, on aurait dit qu’elle se détachait d’elle-même et les observait tous les deux de l’autre côté de la pièce. Après quelques minutes, il en eut terminé. Il se leva, enfila un pantalon, le ventre noué par la honte. Elle demeura silencieuse sur le lit exigu, lui tournant le dos. Puis elle se releva et remit son peignoir. Elle chercha ses mules mais il

lui dit qu'elle était venue pieds nus. Il lui demanda de rester ; cependant, quand elle ouvrit la porte, il ne tenta pas de la retenir.

Dans la cour, flottait une étrange odeur de pétrole. Mais ce fut surtout la présence d'une voiture qui fit s'arrêter Sylvie. Elle était en train de passer le portail, suivant le chemin qui longeait le périmètre du champ avant de déboucher devant les bâtiments de l'orphelinat lui-même. Il était trop tard pour que ce soit le révérend Kim. Les feux avant la balayèrent tel le phare d'un port tandis qu'elle se tenait sur le seuil de la maison d'Hector, et la voiture ralentit imperceptiblement, comme si le chauffeur avait un instant levé le pied de la pédale avant de reprendre de la vitesse. Sylvie descendit les marches du perron, posa le pied sur les graviers mais ne s'en éloigna pas. La voiture avait tourné et se dirigeait droit vers la jeune femme, et, l'espace d'un instant, Hector crut qu'elle allait la renverser. Mais elle s'arrêta à quelques pas et, quand le chauffeur en sortit, il faisait trop sombre pour voir au-delà du faisceau des phares de qui il s'agissait. Toutefois, ce ne pouvait être que Tanner.

« Sylvie, dit le pasteur, la voix rauque, implorante. Qu'est-ce que ça veut dire ? Que se passe-t-il ? J'ai trouvé un message qui disait que tu t'étais blessée. J'ai roulé toute la nuit pour rentrer. Qu'est-ce que tu fais là ? »

Sylvie resta quelques secondes devant la voiture, pieds nus, enveloppée dans son peignoir blanc, éclipsant la lumière des étoiles au-dessus d'eux. Elle ne portait manifestement rien dessous. Puis, elle marcha vers son mari, la main tendue, mais Tanner la repoussa. Quand elle tenta de s'approcher de lui, il la frappa, une seule fois mais suffisamment fort pour qu'elle s'affaisse contre la roue de la voiture.

« Mais qu'est-ce que tu nous fais ? lui cria Tanner. Qu'est-ce que tu nous fais ? »

Hector fonça sur lui et le précipita par terre. Tanner eut du mal à reprendre son souffle. Le jeune homme s'agenouillait pour vérifier que Sylvie ne s'était pas fait mal quand un bruit pareil à celui que produit un obus de mortier, une explosion métallique et sourde, leur parvint depuis le dortoir. Alors qu'il se retournait pour voir ce qu'il se passait, il fut frappé par un poids mort, un objet plat et massif qui l'atteignit à la nuque et au niveau des omoplates, comme la main puissante d'un dieu vengeur. Hector chancela sous le coup, perdit pratiquement connaissance et tomba face

contre le sol, incapable du moindre mouvement. Il pouvait voir mais pas parler. Il trouva le goût de la terre froide presque agréable, pur et minéral, comme un silex fraîchement taillé. Il entendit Sylvie s'époumoner contre son mari, qui les dominait tous les deux de sa haute taille. Tanner avait ouvert à toute volée la portière qui avait percuté l'arrière de son crâne. Hector se remit péniblement sur ses genoux, et il aurait sûrement reçu un nouveau coup si l'éclair de l'incendie n'avait soudain envahi le ciel, d'immenses flammes s'élevant comme des lances autour de la cheminée juste au-dessus de la chapelle.

« Mon Dieu, s'écria Sylvie en se relevant d'un bond. Les enfants ! » En chancelant, elle se précipita vers les dortoirs, Tanner courant à sa suite. Plusieurs petits sortaient déjà du bâtiment, des volutes de fumée s'échappant par la porte de la chapelle, juste sous les avant-toits. Ils ne s'en rendaient pas encore compte, mais le feu gagnait vite du terrain, dévorant la charpente de bois desséchée, et quand Sylvie atteignit la porte principale, d'autres enfants s'enfuyaient par les fenêtres des dortoirs, de droite et de gauche. Sylvie entreprit frénétiquement de compter les pensionnaires, s'assurant que les plus petits étaient sains et saufs. Tanner demandait à tous de vérifier que leur voisin de chambrée était bien là, chacun criant un nom et attendant une réponse. Soudain Sylvie s'affola : « Où est June ? Mais où est June ?

– Elle est pas là, dit l'un des petits. Et Min non plus.

– Où sont-ils ?

– Ils étaient dans la chapelle, répondit Byong-Ok.

– Mais pourquoi ?

– Ils dormaient là tous les deux.

– Oh, ma petite June ! »

Sylvie voulut se précipiter à l'intérieur. Tanner l'arrêta au passage. Elle se débattit mais il ordonna :

« Reste ici ! Reste ici avec eux ! »

Tanner retira sa veste et s'en servit pour se couvrir la bouche et le nez. Il prit plusieurs inspirations rapides, puis retint son souffle et s'engouffra dans le bâtiment. Même s'il avait l'impression d'avoir le crâne défoncé, Hector s'était relevé, et il vit que Sylvie se rapprochait à son tour de la porte. Elle leur criait de sortir. Elle criait leurs prénoms. Et avant qu'il ait pu

reprendre suffisamment ses esprits pour l'en dissuader, elle avait franchi le seuil et s'était engouffrée à l'intérieur.

Hector s'élança à sa poursuite. Le vestibule était envahi de fumée. Il se pencha en avant afin de pouvoir respirer et, quand il poussa la porte qui ouvrait sur la chapelle, il y eut une explosion de chaleur. Les poutres étaient en flammes. Les bancs du premier rang brûlaient, ainsi que l'autel et la croix qui s'étaient effondrés. Le mur du fond se consumait, s'affaissait déjà en partie et même s'écroulait à l'endroit où se trouvait auparavant le poêle. Juste à côté, Sylvie et Tanner se penchaient ensemble sur un enfant. Une crevasse dans le mur alimentait un violent courant d'air, nourrissant la conflagration. Hector sentit ses propres cheveux commencer à roussir, la peau de ses épaules se mettre à le démanger et à grésiller. La chaleur tournait, elle assiégeait la chapelle, comme si un soleil s'apprêtait à faire irruption à l'intérieur. En un éclair, la bête huppée du feu bondit du sol pour prendre dans ses griffes le couple et l'enfant, les enveloppant d'abord dans un nuage presque immobile avant de les avaler complètement. Hector poussa un cri sauvage. Des murs montèrent un sifflement déchirant et un craquement assourdissant, et le toit s'effondra. Là où se trouvait auparavant une vaste pièce, s'élevait un immense bûcher sous le ciel de la nuit. Hector était coincé au bord du brasier par des poutres en flammes qui lui entravaient les jambes, des débris de tuiles qui lui brûlaient les bras et la poitrine. Il était maintenant au cœur de l'incendie. Les murs adjacents des dortoirs allaient bientôt s'écrouler. Pourtant, il ne tenta même pas de bouger. Il était résolu à mourir, peut-être enfin à quitter cette enveloppe terrestre. Mais une main le saisit par le poignet, tandis qu'une autre soulevait le madrier qui lui pesait sur le dos. Cette fille était incroyablement forte. Elle le tira de l'autre côté du mur éboulé et il se retrouva dans le froid de la nuit qui l'avait étreint.

« Ah te voilà ! » murmura June quand il finit par revenir dans la chambre. Près de deux heures s'étaient écoulées. À voir ses yeux, il devina qu'elle n'était pas sûre de jamais le revoir. Elle s'était débrouillée tant bien que mal pour pousser un fauteuil rembourré face à l'église sur la colline, et s'y était assise devant la fenêtre ouverte. Le jour tombait, mais la brise restait tiède, légèrement chargée de senteurs de pin et de terre. Elle changea

de position et se redressa, comme pour montrer qu'elle contrôlait encore un peu la situation. Mais même ce minuscule effort lui coûta trop, et sa tête retomba contre le dossier, inclinée de façon peu naturelle, la bouche ouverte.

« Tu m'as rapporté quelque chose ? »

Oui : le gérant de l'hôtel avait disposé dans un panier quelques biscuits et de minuscules pâtisseries, ainsi qu'une coupe en plastique rose qui contenait une boule de sorbet au citron. Hector déposa le panier sur ses genoux et elle le regarda comme une fillette à qui l'on vient d'offrir un œuf de Pâques. Elle s'empara de la cuiller et s'apprêtait à goûter la glace mais s'arrêta pour lui demander s'il en voulait un peu. Il secoua la tête. Elle en prit une bonne cuillerée qu'elle retourna sur sa langue et laissa posée là, fermant les yeux, ses joues hâves se creusant encore sous l'effet de l'acidité ou du sucre, ou des deux. Il ne put s'empêcher de la regarder avaler, d'un mouvement lent et volontaire, et il s'imagina la glace fondue glissant jusqu'à ses entrailles encombrées, totalement envahies par la maladie, et ne trouvant pas où aller. Elle ne tenta même pas de renouveler l'expérience, pressant la cuiller contre son ventre tandis qu'elle restait les paupières closes, comme si elle avait compté les secondes avant que les vagues bienfaisantes d'une drogue ne déferlent. Il lui proposa une nouvelle piqûre, et alors même que son visage livide se décomposait, elle lui répondit fermement que non.

« Tu te rappelles la première fois où nous nous sommes rencontrés ? demanda-t-elle, en regardant de nouveau par la fenêtre. Sur la route ?

– Oui.

– Je repensais à ce jour-là pendant ton absence. Il faisait si chaud.

– Presque quarante degrés.

– J'avais tellement soif. Durant plusieurs jours avant de te rencontrer, je m'étais mise à chercher de l'eau plutôt que de quoi manger. Cela faisait un bon bout de temps qu'il ne pleuvait pas. J'avais trouvé un seul puits mais il était à sec.

– Je t'ai pas donné d'eau ?

– Si, mais ta gourde était presque vide. Tu avais du chewing-gum. Encore aujourd'hui, je me dis que je n'ai jamais rien goûté de meilleur. Mais je mourais tout de même de soif. J'ai vraiment failli mourir. Il n'y avait plus qu'une boue épaisse et nauséabonde dans les rizières, et j'avais

tellement soif que j'ai essayé d'en boire. J'en ai recueilli entre mes doigts et je m'en suis mis un peu dans la bouche. C'était infect, mais mouillé. J'ai fini par en manger deux poignées entières.

– Tu as pas tout recraché ?

– Au bout d'un moment, si. Au milieu de la nuit, je me suis réveillée avec de terribles douleurs d'estomac et j'ai vomi une douzaine de fois, sans arrêt jusqu'au matin. J'ai cru que j'allais y rester. Mais si je n'avais pas mangé cette boue, je ne suis pas sûre que j'aurais tenu assez longtemps pour te rencontrer. Tu serais passé à côté de mon cadavre sur la route. Cela aurait peut-être mieux valu pour toi. »

Il ne répondit pas, peut-être moins par pudeur ou par compassion que pour se protéger lui-même, s'épargnant ainsi d'imaginer une vie entière de solitude, tenant le cap d'un destin qui aurait sans doute été le même. Comme tout le monde, il était au gouvernail de son existence, qu'il le veuille ou non. Très bientôt, il allait de nouveau se retrouver seul, et il repensa à ce que June avait dit plus tôt – il était la seule personne au monde qui la connaissait un peu, au moins pour une part importante de sa vie – et il se rendit confusément compte qu'en l'occurrence, l'inverse était vrai aussi.

« Je ne t'ai pas demandé, lui dit-elle comme si elle avait lu dans ses pensées, ce que tu comptais faire ensuite. Où vas-tu aller ?

– J'y ai pas encore réfléchi », répondit-il. La voiture était hors d'usage, et il n'avait pas la moindre envie de voyager en touriste. Même si elle lui avait déjà donné le reste de l'argent (suffisamment pour faire le tour du monde deux ou trois fois, disait-elle), il ne savait pas où aller. Il avait fini par téléphoner à Smitty quelques jours plus tôt pour que lui et les copains sachent qu'il était toujours en vie, et le patron lui avait dit que tout le monde était désolé de ce qui était arrivé à Dora. On avait passé des scènes de l'accident au journal de 22 heures. Ils pensaient que c'était pour cela qu'il s'était fait rare, roulé en boule sur sa douleur dans un coin. Hector ne se donna pas la peine de préciser d'où il appelait, et Smitty ne lui posa pas la question. Il avait néanmoins ajouté : *Passe donc nous voir bientôt, on sera là*, comme si Hector était juste à l'autre bout de la ville, et il avait répondu qu'un de ces jours il n'y manquerait pas. Les potes étaient sans doute toujours plus ou moins plongés dans leur torpeur, tapis dans l'ombre jusqu'à l'heure ultime. Ensuite, un dernier verre pour la route, et ils décampaient l'un après l'autre en traînant les pieds. La question demeurait

de savoir ce qu'il allait faire. Aucun homme sensé n'aurait rêvé d'être immortel comme il l'était dans les rêves fous de son père. Pourtant, Hector avait peur de la façon dont il survivait à tous les coups du destin. Il se rappela soudain que June voulait être incinérée et lui avait demandé de s'en charger. Il pourrait toujours s'arrêter sur une petite route de campagne, trouver une clairière où élever un bûcher puis mettre le feu à la dépouille de June, mais en profiter aussi pour asperger d'essence la pile de broussailles et de buissons, s'en remplir le ventre et grimper à son tour tout en haut avant de craquer l'allumette. Il allait faire un véritable feu d'enfer et brûler leurs deux corps jusqu'aux os. Dispersés aux quatre coins de la planète.

« Tu pourrais rester ici quelque temps, reprit-elle. L'argent que je t'ai donné te durerait un bon moment. Tu finirais peut-être par rencontrer quelqu'un. Une femme qui s'occuperait de toi.

– C'est pas ce que je cherche.

– Et pourquoi pas ? Tous les hommes ont besoin de l'amour d'une femme généreuse. Tu ne crois pas que j'ai raison ? »

Évidemment, il ne la contredit pas. Comment l'aurait-il pu ? Comment ne pas rêver d'un monde où chacun jouirait d'un pareil soutien ? Le problème est que l'idée de soutien appelait celle de fragilité, d'infirmité. Les soutiens disparaissaient toujours tôt ou tard. Et alors qu'advenait-il de vous ? Vous étiez perdu. Désorienté. Un sac d'objets brisés. C'était cruel, il le savait, mais il l'interrogea :

« Je me demande si toi, tu aurais pris soin de moi. Si c'était moi qui m'étais retrouvé malade. »

Elle le regarda sans ciller. « Je ne crois pas. Je n'ai jamais su m'occuper de personne. »

Elle prit une nouvelle cuillerée de glace, mais pas davantage. Dans la douce chaleur de la brise, le reste eut tôt fait de fondre dans sa coupe. Les nuages se teignaient d'ambre et de rouge dans le crépuscule. Cette longue journée verrait bientôt sa fin. Elle posa le panier sur le bras du fauteuil et tenta de se lever. Il lui donna un coup de main. Il lui redemanda si elle voulait maintenant revêtir le costume traditionnel.

« D'abord, je veux prendre un bain. Brusquement, j'ai très froid. Tu veux bien me le faire couler ? J'ai essayé toute seule pendant que tu étais parti, mais je n'ai pas réussi à me pencher assez en avant. Et puis le robinet d'eau chaude a l'air grippé. Cela ne t'ennuie pas ?

– Non.

– Bien brûlant, hein ? N’aie pas peur. »

Il lui fit donc couler son bain, aussi chaud qu’il pensait qu’elle pourrait le supporter. Pendant que la baignoire se remplissait, il se demanda si, une fois dedans, elle pourrait en ressortir – vivante, c’est-à-dire. Toute cette volonté farouche et ses efforts inlassables, et elle risquait maintenant de ne pas parvenir au sommet de cette colline. Que pensait-elle y trouver ? Qu’espère un pèlerin au bout de son voyage ? La confirmation de ce en quoi elle croyait ? Une révélation ? Ou bien espérait-elle secrètement que sa destination ne serait jamais atteinte, que le terme continuerait de reculer, à jamais enveloppé de brume dans le lointain, pour ne ressentir au mieux qu’une inextinguible dévotion ?

June entra dans la salle de bains et retira ses vêtements sans la moindre pudeur. Un peu comme s’il n’avait pas été là. Elle eut du mal à dégager son bras de son chemisier, et il lui vint en aide. Son ventre était tout distendu, mais il paraissait plein de vie comparé au reste de son corps, ses épaules affaissées, ses membres grêles et ses hanches décharnées. Il ferma le robinet, plongea la main dans l’eau, mais avant qu’il ait pu la prévenir, elle y avait déjà enfoncé un pied. Elle fit la grimace, respira un grand coup, mais elle s’agrippa au rebord de la baignoire et se laissa couler sous la surface. Il se leva pour quitter la pièce, mais elle le saisit par la main et ne voulut pas le lâcher tandis qu’elle s’adossait lentement au carrelage du mur. Elle n’allait pas courir ce dernier risque. Elle gardait les yeux fermés, et ils restèrent silencieux pendant un long moment. Quand sa main se détendit, il craignit le pire. Mais l’eau du bain se souleva et déborda, et June fut bientôt sur ses pieds et s’enveloppa dans une serviette. L’eau brûlante avait ramené des couleurs sur ses jambes. Son teint restait blême, cependant. Elle n’était plus que pommettes et yeux, comme si la chair s’était dissoute dans l’eau, et elle dit : « S’il te plaît, Hector. Il ne faut plus tarder maintenant. »

Il l’assit sur le lit pour l’aider à s’habiller, manipulant doucement ses membres comme pour vêtir une poupée à taille humaine. La tenue comprenait un pantalon flottant du genre pyjama, une tunique et un gilet, le tout dans la même toile blanche un peu grossière. Ces vêtements rêches lui donnèrent instantanément une allure rigide et empesée, leur blancheur la faisant ressembler à une étrange mariée. À travers l’étoffe diaphane, paraissaient la pointe sombre de ses seins, la toison de poils noirs entre ses

jambes – autant de signes qu'elle était encore une femme, qu'elle restait en vie. Elle tenta de serrer la cordelette du gilet mais, les doigts trop gourds, elle n'y parvint pas et il l'attacha donc à sa place avec un double nœud. Il lui fit enfiler une paire de ses propres chaussettes, plutôt que de tenter de lui mettre des chaussures : ses pieds étaient trop enflés. Et puis, c'était évident maintenant, il allait devoir la porter.

« Tu es prête ?

– Oui. » Quand il la souleva, elle gémit et il s'arrêta, mais elle lui tapota sur le bras pour qu'il poursuive. « Il faut qu'on y aille, murmura-t-elle d'une voix à peine audible. Il faut qu'on y aille tout de suite. »

Hector la porta jusqu'au bas du colimaçon obscur de l'escalier, assurant son pas pour ne pas glisser sur les marches de pierre usées. Il avait déjà failli trébucher sur le seuil, ne retrouvant son équilibre qu'à grand-peine et se mordant accidentellement la langue. Il progressait à pas aussi légers et précautionneux qu'il le pouvait, et pourtant la descente fut pour elle une torture ; elle lui agrippait les cheveux à l'arrière de la tête, serrant les mèches au rythme des marches qu'il franchissait. Ce bain n'avait fait qu'accélérer sa chute. Entre les bras d'Hector, son corps paraissait tiède et humide, mais il émanait d'elle une odeur étrange, pas franchement rance ou pourrie, mais un peu comme si elle avait été réduite, ou diluée, pareille à ces imperceptibles traces de sang ou ces lambeaux de chair qui subsistaient quand il avait désinfecté, frotté et passé au jet d'eau une civière en toile pendant la guerre, le dernier reste d'un homme qui s'était accroché à la vie. Elle n'était déjà plus qu'un résidu de présence. Quand ils atteignirent le hall d'entrée désert, le gérant de l'hôtel posa le livre qu'il était en train de lire et s'avança instinctivement pour les aider, mais s'arrêta au bout du bar quand il eut vu June de plus près, et il hocha solennellement la tête sur leur passage. Une fois dehors, ils traversèrent la rue et entreprirent de gravir la large allée de gros graviers qui menait au sommet de la colline, encadrés par les sentinelles sombres des cyprès.

« Je n'y vois rien », dit-elle.

Il se tourna et avança de côté pour qu'elle profite d'un meilleur angle de vue sur l'église, mais quand il regarda ses yeux, il s'aperçut que ses prunelles étaient toutes ternes et noires, rendues plus sombres encore par la douce lumière du soir, ses pupilles luttant pour repousser des ténèbres

envahissantes qu'Hector ne discernait pas mais qui tombaient plus vite que la nuit.

« Je n'y vois rien. »

Hector pressa le pas. Le visage de June était maintenant d'une pâleur détrempée. Elle se faisait plus lourde aussi, et ce poids lui pesait. Au cours de sa vie, Hector avait assisté à de nombreuses morts, et pourtant, chaque fois, l'étonnement était aussi intense. Il sentit la panique lui creuser le ventre. Il comprit alors quelque chose d'essentiel : il ne pouvait pas la voir mourir. Il ne voulait pas monter son bûcher. Il construirait le sien, mais celui de personne d'autre. S'il avait eu le pouvoir de la sauver, d'échanger leurs places, il l'aurait fait, il aurait voulu qu'elle poursuive sa route, si elle le souhaitait, jusqu'à la fin des temps.

« Attends…, dit-elle. Attends. »

Il s'arrêta. Il avait atteint le parvis qui s'étendait sous les quelques marches du perron. Un des deux battants du portail était ouvert. Mais ce n'était pas à Hector qu'elle s'était adressée. Elle tournait la tête vers le ciel, le regard vague. Elle était presque déjà partie.

« Pas encore, murmura-t-elle.

– Ça va aller », dit-il, soudain poussé à avancer. Un étrange rayon de lumière éclairait l'église. Il la porta à l'intérieur. Entre la porte et l'autel, l'espace était ouvert : il n'y avait aucun banc. Et mystérieusement, elle était illuminée, il faisait plus clair qu'au-dehors, les rayons du soleil se faufilant par les fenêtres situées sur le côté à un angle oblique improbable. Pour l'instant, tout était baigné dans une lumière aux reflets d'étain, une sorte de gris patiné et doré, une couleur, se rendit-il compte, qui lui était depuis longtemps familière. Sur l'autel de marbre blanc s'élevait une immense croix de bois, aussi sévère et simple que celle qu'il avait autrefois façonnée, la coupole qui la surplombait s'élevant à près de dix mètres. Comment s'était-il de nouveau retrouvé là ? Il reconnut alors les motifs qui décoraient le mur du jubé, l'étrange marbré de ses ornements. Ce n'était ni une fresque, ni un drapé, ni même une artistique impression en creux. Il s'agissait du motif le plus simple qu'on puisse imaginer. Celui qui lui était au bout du compte le plus étrangement familier : un assemblage d'ossements.

Ils n'étaient pas ensevelis comme il s'y était attendu mais offerts aux regards. Derrière l'autel, dans une crypte ouverte, se trouvaient des étagères

encastrées sur lesquelles d'autres os s'empilaient, regroupés par catégories : piles de fémurs et de tibias, pelvis et maxillaires. Il y avait également des corbeilles emplies des plus petits os du pied et de la main, pareils à d'innombrables morceaux de craie. Des paniers de côtes. Et puis, montant jusqu'à la corniche des voûtes et même plus haut, étaient disposées des rangées et des rangées de crânes. Il y en avait des centaines, un millier peut-être, tous soigneusement alignés, l'un à côté de l'autre, comme dans un immense et abominable magasin de chapeaux. Certains crânes avaient des trous aux bords déchiquetés sur les tempes, ou au sommet de la boîte crânienne. D'autres étaient enfoncés à la hauteur des mâchoires ou du nez. À d'autres encore, il manquait le front. Mais il se rendit compte que la plupart d'entre eux ne souffraient que des blessures du temps, blanchis ou rosis par des traces de rouille ou encore verdies par la moisissure. Il avait du mal à s'imaginer les visages disparus sauf à observer leurs dentitions spécifiques, droites ou tordues, prognathes ou incurvées. Tous ces morts avec leurs rictus, leurs grimaces. Hector le leur rendit, un goût de fer et de sang sur les dents.

« Nous sommes à l'intérieur ? murmura June, les yeux brillants comme des éclats de charbon. Est-ce que nous sommes arrivés ? »

Il lui répondit que oui.

« Ce doit être beau. Est-ce que c'est beau ? »

C'est beau, chuchota-t-il sans entendre sa propre voix. *C'est notre endroit à nous.*

PAS ENCORE.

Elle courait pour rattraper le train. Le tout dernier wagon. Il s'éloignait, semblait-il, à une vitesse vertigineuse. Des voix lui criaient d'accélérer. De courir. De ne pas abandonner la partie. Elle n'avait plus de chaussures aux pieds. Où les avait-elle perdues ? Et au long de la voie, la terre était semée de graviers tranchants. Constellée d'épines et d'herbes piquantes. Mais elle ne sentait pas la douleur qui l'envahissait maintenant. Ses jambes s'agitaient, s'activaient, pareilles à des pistons en folie, la propulsant comme si sa vie dépendait de cette course éperdue. Impossible de regarder en arrière. Elle les aimait tous, mais elle savait que, au moindre coup d'œil par-dessus son épaule, elle était perdue. Elle serait forcée de

marquer une pause. Et elle ne voulait pas s’arrêter. En tout cas, pas encore. Pas maintenant. Ce qui vous manque toujours, hélas, c’est le temps. Il lui en fallait absolument davantage. Les roues du dernier wagon grincèrent et jetèrent des étincelles ; le train accélérait encore, il allait la distancer. En un pur défi, elle se pencha en avant et cria, sans reprendre son souffle, puis elle tendit la main vers le montant sombre de la porte du wagon. Le monde disparut derrière elle. Quelqu’un venait de l’arracher au sol. De la hisser à bord. Elle ne touchait plus terre. Vivante.

1.

Allusion à Isaïe 22,18.

OceanofPDF.com

Remerciements

L’auteur tient à remercier pour le soutien qu’elles lui ont apporté les institutions suivantes : la Punahou School d’Honolulu, l’Académie américaine de Rome, le Lewis Center for the Arts de l’université de Princeton.

OceanofPDF.com

Table des matières

Couverture

Du même auteur

Copyright

Dédicace

Chapitre 1 - Corée, 1950

Chapitre 2 - New York, 1986

Chapitre 3

Chapitre 4 - Fort Lee, 1986

Chapitre 5 - Yongin, Corée du Sud, 1953

Chapitre 6

Chapitre 7 - Mandchourie, premier jour de l’année lunaire, 1934

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Remerciements

OceanofPDF.com